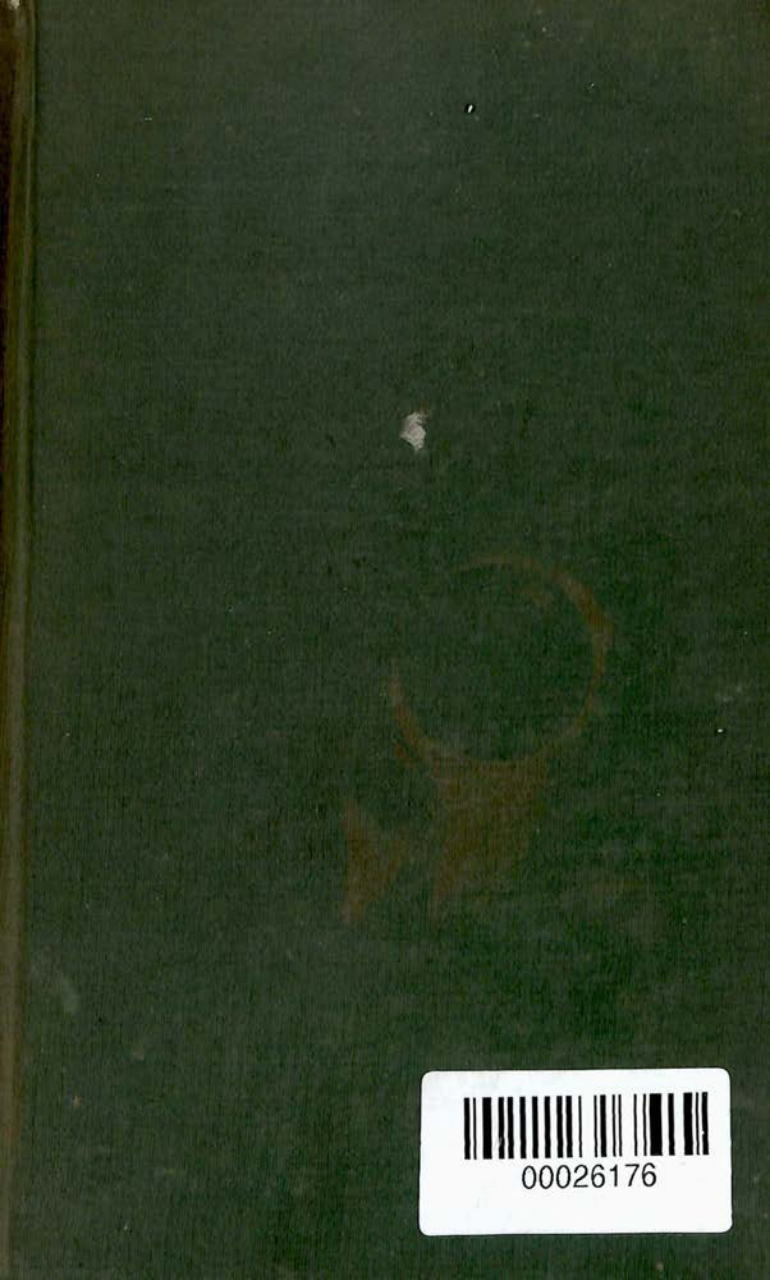
00026176

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 April, 2016

MÉMOIRES

DE

MADAME DE CAMPESTRE.

TOME PREMIER.

2617

PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR, M. ANTENOR DE CAMPESTRE,
EX-LIEUTENANT D'INFANTERIE,
RUE MONTMARTRE, N. 5,
ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1827.

00026176

MÉMOIRES

DE

MADAME DE CAMPESTRE.

Je laisse à ceux qui voudront s'en donner la peine le soin de coudre une préface au récit fidèle que je vais tracer de mes infortunes. Elles ont eu trop d'éclat pour que je puisse garder le silence. Je me dois à moi-même, au rang honorable où je suis née, d'en tracer le triste tableau.

Dans l'histoire d'une femme qui a vu la cour et le grand monde, la description des avantages extérieurs pourrait peut-être tenir une place intéressante; mais j'ai à m'occuper de bien d'autres soins. A quoi servirait d'ailleurs le panégyrique d'une chose, hélas, si passagère! Je ne suis ni assez jeune pour m'en prévaloir, ni assez âgée pour en esquisser le souvenir avec quelque complaisance. Ce n'est pas de ma personne, mais de ma vie que j'ai à parler. C'est dans la captivité

que j'écris, loin de ce monde que j'ai vu, où j'ai été accueillie avec empressement et dont je me trouve aujourd'hui abandonnée.

Je dirai avec une égale franchise et mes torts et ceux des autres, et, dût s'en offenser mon amour-propre, j'acquitterai tout ce que je dois à la vérité et à ma conscience. Née avec une sensibilité extrême, une imagination ardente, je suis un composé bizarre de douceur et de violence, de tristesse et de gaîté, et dans des temps moins pénibles, cette gaîté allait quelquefois jusqu'à la folie. Jours de bonheur, qu'êtes-vous devenus! On dirait que la nature s'est plu à me composer d'éléments opposés et contradictoires. On vante ma bonté; plus juste envers moi-même, je dois avouer qu'elle n'est, le plus souvent, que l'effet d'une faiblesse paresseuse. Mais ces disparates, quelque singulières qu'elles puissent paraître, m'ont souvent préservée des plus noirs chagrins, du plus sombre désespoir; car dans les tristes circonstances où je me suis trouvée, comment n'aurais-je pas succombé à leurs déchirantes atteintes?

Sans doute j'ai eu des torts; une imprévoyance habituelle, le penchant qui me porte à bien penser, au premier coup-d'œil, des personnes qui se présentent à moi, à les parer des qualités que je

leur désire, m'ont rendue souvent dupe de ma trop facile imagination.

Je parlais d'elles avec emphase, je les louais outre mesure; puis, revenue de mes illusions, obligée de convenir de mon erreur, je passais ensuite avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité à l'autre; je brisais ce que j'avais adoré. L'éloignement, le dégoût que je manifestais pour ceux que j'avais d'abord jugés avec tant d'avantage, m'ont fait des ennemis irréconciliables. Mais si j'ai manqué d'expérience, je me dois cette justice que je n'ai jamais manqué d'obligeance et de générosité. Comment se fait-il donc que dans l'abîme de l'infortune, je sois demeurée sans un ami consolateur? Est-ce ma faute, est-ce celle des personnes que j'ai connues? je ne veux point m'appesantir sur ce triste sujet. Mais je devais ces détails à ceux qui voudront bien me lire, afin qu'ils puissent mieux me juger.

Hélas! pourquoi suis-je réduite à chercher des lecteurs, à entretenir de moi le public? Ma triste destinée m'a fait naître dans l'abondance et les honneurs; était-ce pour me livrer ensuite au sort déplorable qui m'accable? O chère montagne où je suis née, pourquoi t'avoir quittée, pourquoi n'avoir pas su jouir en paix de l'ombre de tes bois, de tes odoriférants berceaux d'orangers!

Je ne serais pas réduite aujourd'hui à raconter des événements pénibles, à répandre sur ces feuilles, confidentes de mes peines, les larmes amères de la douleur. Tranquille dans l'intérieur de ma maison, l'ame toute occupée de mon fils bien aimé, j'aurais continué à lui prodiguer mes soins maternels, à observer la scène du monde; sans y prendre de rôle; personne n'aurait pensé à parler de moi, j'aurais encore moins songé à parler des autres.

Mais non! il fallait qu'un mauvais démon m'arrachât de ces retraites paisibles, que je me livrasse aux déceptions des villes, que je vinsse me jetter dans cette vaste Babylone pour y offrir une nouvelle victime à l'intrigue, au mensonge, à la duplicité! Transplantée tout-à-coup dans un monde nouveau, sans avoir rien étudié, éblouie par tous les prestiges qui m'entouraient, j'ai cédé au torrent qui m'a entraînée; voilà toute mon histoire. Erreur fatale! oh! combien je l'ai chèrement expiée! étais-je née pour l'abjection!

Mon père était officier-général au service de France; homme d'un rare mérite et doué des plus nobles qualités, il s'était distingué dans les campagnes de Flandre et d'Italie, et quoiqu'il eût commencé sa carrière militaire en qualité de simple volontaire, il était devenu colonel pro-

priétaire du régiment royal italien qu'il avait formé lui-même; enfin, couvert de blessures, il eut pour récompense de ses services, sous le règne de Louis XV, le commandement de la ville de Monaco où étaient situés les biens de sa famille. Il était alors marié, et avait épousé en premières noces mademoiselle de T..... dont il eut cinq enfants, quatre filles et un garçon.

Monaco, n'en déplaise aux spirituelles plaisanteries de M. Dupaty, est une principauté composée de trois petites villes situées sous le plus beau ciel du monde. Ce pays est ravissant, ses vastes forêts d'oliviers dont la cime se balance mollement sur les flots de la Méditerranée, ses belles campagnes en font un séjour délicieux; la ville elle-même, par ses jolis jardins, n'est qu'un bouquet d'orangers. La quantité d'étrangers qui viennent la visiter y répand le mouvement et la vie. Les habitants, hospitaliers et généreux, les traitent comme des amis dont ils auraient été séparés depuis long-temps.

Ils ont eu autrefois la gloire de s'affranchir du joug des Espagnols par des prodiges de constance et de bravoure; la France a lieu de se féliciter de les avoir pris sous sa protection, car quels que soient les changements que ce petit pays ait éprouvés, je ne crains pas de dire, pour

moi et mes compatriotes, que tous leurs cœurs sont restés et resteront toujours français.

Nommé commandant de la principauté, mon père s'attacha à se faire aimer du peuple, en lui procurant de l'occupation. Il aimait les travaux de la campagne, et n'oubliait rien pour les encourager. Il fit bâtir deux hôpitaux qui sont encore la propriété de notre famille, et construire un magnifique hôtel qu'on nomme *le Gouvernement*. On le voyait souvent quitter l'épée pour la bêche et le rateau. Ses bienfaits l'avaient fait surnommer le père des malheureux.

Le prince, dont il était le conseil et l'ami, venait chaque année visiter sa principauté, et y ramenait les plaisirs et les jeux. Les femmes, presque toutes jolies, en faisaient le charme le plus doux, et les officiers français, par leur courtoisie, contribuaient, de leur côté, à y répandre une aimable et brillante galanterie; le chagrin et l'ennui y étaient inconnus.

Mon père, ayant eu la douleur de perdre sa première femme, modèle de grace et de vertus, se livra plus que jamais à son goût pour les champs. On le vit faire creuser des montagnes pour en faire jaillir des sources d'eau vive, qui venaient se répandre dans ses jardins, et raffraî-

chir les fleurs et les arbrisseaux dont il les avait embellis.

Telles furent long-temps ses plus douces occupations, lorsqu'une passion plus ardente, mais peut-être trop tardive, vint en interrompre le cours. Parmi les officiers de la garnison, il en était deux que mon père affectionnait davantage: l'aide-major qui avait épousé une de ses filles, et le major, époux d'une femme dont la grace et les vertus égalaient la beauté; elle lui avait donné six enfants, cinq filles et un seul garçon, qui s'est fait depuis connaître en France par son goût pour les lettres et de nombreux ouvrages, mais surtout par son excellente histoire des guerres de la Vendée.

Toutes ses filles étaient jolies, et toutes habiles musiciennes; car le bon major était un mélomane intrépide, joignant à une foule d'excellentes qualités une gaîté inaltérable. Les étrangers et les voyageurs trouvaient dans sa maison la plus aimable société et l'accueil le plus gracieux. Il aimait surtout les savants, les gens de lettres, et les hommes distingués par leur naissance et leur éducation. Un jeune voyageur, M. de P..., depuis membre de l'Institut, qui avait contracté un tendre attachement pour l'une de ses filles, en demanda la main, et il était sur le point de l'obte-

nir, lorsqu'il fut atteint d'une horrible maladie dont la vaccine n'avait pas encore indiqué le préservatif. Elle le rendit aveugle, et le mariage fut rompu; je m'arrête sur cette particularité, parce qu'elle influa sur mon sort, comme on le verra bientôt.

Si je n'ai point encore prononcé le nom du major, c'est qu'en indiquant l'auteur de l'*Histoire des guerres de la Vendée*, on a facilement deviné qu'il s'agit ici de M. de Beauchamp, et que ses filles étaient sœurs de l'historien. Il n'avait aucune fortune, et n'avait jamais pensé à s'en faire une. Ses instruments de musique, la bonne chère et le plaisir, telle était la sphère dans laquelle il avait enfermé toutes ses prévisions et ses soins. Cependant, que faire de cinq filles? Sa femme, moins bonne musicienne, mais plus sage, lui rappelait souvent la nécessité de leur assurer un établissement. Sur ses représentations, il en prit une, et l'amena à Paris. Elle était petite et brune, mais fraîche, jolie et piquante. Elle devait plaire; elle plut. Mon père donna des concerts; le prince de Monaco l'initia dans la bonne compagnie; il y conduisit cette jeune personne; on en parla dans le grand monde, à la cour, et la reine voulut la voir; elle en fut satisfaite, et pour l'avoir souvent auprès d'elle, créa exprès une place de lectrice. Dès ce

moment, mademoiselle Rosalie de Beauchamp devint à la mode; nulle fête n'était recherchée, si elle n'y figurait. M. le comte de N....., celui qui mit à cheval les trois princes, petits-fils de Louis XV, devint très-amoureux de l'aimable Rosalie, demanda sa main, et l'obtint facilement. Je n'ai pas connu assez M. de N..... pour en parler. J'ignore s'il était beau, bien fait, spirituel; mais si ses enfants, Achille de N..... et Clémentine de B.... lui ressemblent, je prendrais une assez médiocre idée de sa personne et de son esprit.

M. de Beauchamp, après avoir ainsi pourvu sa fille aînée, revint à Monaco retrouver ses violons, ses violoncelles et surtout son clavecin, pour lequel il avait une prédilection particulière. Entouré de ses instruments, il était vraiment heureux, et continuait de recevoir les personnes les plus distinguées de la ville. Ce fut alors que le gouverneur, bel homme, supérieur à qui que ce fût par son esprit, sa bonté et ses nobles qualités, riche, puissant, devint, malgré son âge avancé, éperdument amoureux d'Adélaïde de Beauchamp, seconde fille du major. C'était peut-être une extrême faiblesse, mais c'est la seule qu'on puisse reprocher à sa longue et vertueuse existence. Adélaïde, à peine âgée de quinze ans,

était belle comme les amours. Épouserait-elle sans regrets un vieillard dont le temps et les fatigues de la guerre avaient blanchi la chevelure? Les enfants du premier lit, plus âgés qu'elle, lui donneraient-ils sans peine le titre de belle-mère? N'était-il pas à craindre qu'ils ne lui reprochassent souvent un mariage mal assorti? Tant de considérations n'arrêtèrent ni le vertueux commandant, ni le major. Le mariage auquel je dois ma naissance fut contracté sous ces tristes auspices, et l'on m'a raconté que le régiment, alors en garnison à Monaco, se conduisit dans cette cérémonie comme s'il eût assisté à une pompe funèbre, plutôt qu'aux fêtes de l'hymen. Il n'y eut en effet point de fêtes, ce qui n'empêcha pas que le bonheur régnât entre les deux époux pendant plusieurs années; trois enfants furent le fruit de leur hymen; une fille qui vécut peu, un garçon et moi. J'eus le bonheur d'être allaitée par une excellente nourrice, ce qui a sans doute contribué à me donner l'heureuse constitution dont je jouis. Quel motif, peu de mois après, porta mon père à se séparer de sa jeune épouse? je l'ignore, mais il exigea qu'elle se retirât dans un couvent, en Italie. Elle y resta fort peu de temps, et se rendit à Paris auprès de sa sœur Rosalie, qu'elle fut obligée de quitter bientôt après.

La révolution commençait à déployer ses fureurs; ma mère se réfugia aux Cévennes, dans la famille de Valmalette. Les imprudences qu'elle avait commises à Paris la forcèrent de faire le voyage dans le plus strict incognito, sous un habit d'homme et le nom du chevalier Dorey. Le désordre qui régnait alors dans toute la France ne permit pas à mon père de faire, pour mon éducation, ce qu'il aurait fait dans un autre temps. Il avait marié sa fille aînée avec l'aide-major de la place, ce fut la seule de ses filles du premier lit qui fut mère. Elle avait trois garçons avec lesquels je fus élevée. Mon père avait pour moi une prédilection particulière que partageait une autre fille (Camille) qu'il avait mariée au marquis de C.... Je polissonnais donc avec ces trois jeunes neveux et mon frère, sans que personne y trouvât à redire. Le fusil, le sabre, l'exercice, je connaissais mieux ces premiers jeux que mon alphabet. Il n'était sorte de malice dans laquelle je ne fusse experte; j'escaladais les murs, je volais les fruits du jardin, tandis que mes petits camarades et mon frère faisaient sentinelle.

Une pareille éducation ne convenait guère à mon sexe, et si j'en parle ici, c'est qu'elle a pu avoir sa part dans mes destinées. Une de mes sœurs du premier lit, la bonne Alexandrine, eut

pitié de moi, et me prit avec elle pour m'accoutumer au travail, en me faisant habiller mes poupées, et tricoter des bas. On me donna un maître, et grace à ses leçons, j'appris tant bien que mal à lire et écrire. Mes dispositions naturelles faisaient le reste; j'avais beaucoup de gentillesse, et un cœur excellent. Si mon éducation était peu propre à former mon esprit, elle me donna au moins une santé inaltérable, et cette constitution robuste à laquelle j'ai dû d'avoir résisté aux tribulations sans nombre que j'ai essuyées depuis. On me mit quelque temps au couvent; je n'y profitai guère plus qu'à la maison paternelle, mais je m'y liai de l'amitié la plus vive avec une jeune pensionnaire nommée Louise Bréa. Nous nous chérissions comme deux sœurs. Mon père se faisait un plaisir de la recevoir, et lisait avec le plus vif intérêt notre correspondance mutuelle lorsqu'elle était chez elle à Mantoue. Jamais je n'ai aimé personne plus sincèrement; mais depuis qu'elle a épousé M. le comte de P..... qui commande une partie de la garde royale, mes souvenirs et mes lettres n'ont rien fait sur son cœur; tout s'est effacé; son ame ou sa mémoire s'est desséchée.

Que j'aime à me retracer ces temps heureux de mon enfance! C'est l'époque la plus fortunée de

ma vie. J'étais dans l'abondance, exempte de tout souci, gâtée, caressée, rien ne manquait à mon bonheur; au milieu des orages de la révolution notre petit coin de terre jouissait de toute la sérénité de son beau ciel. Tout-à-coup, le régiment de Vexin se mutine et veut massacrer ses officiers; M. de Damas, aujourd'hui menin de Mgr le Dauphin, commandait ce régiment. Son secrétaire et lui furent sur le point de périr; mon père leur sauva la vie par sa fermeté et son courage; ils doivent s'en souvenir. Plusieurs officiers s'étaient réfugiés à l'hôtel du Gouvernement, d'autres avaient trouvé le moyen de sortir de la ville pendant la nuit, et d'échapper à la rage du soldat. Ces furieux s'en aperçoivent, courent chez mon père, massacrent la sentinelle, enfoncent les portes de son appartement, et le sabre à la main, se précipitent dans sa chambre à coucher en poussant des cris affreux, et demandent impérieusement les clés de la ville. Il y allait des jours de mon père; mais ce vieillard vénérable, tranquille dans son lit, les fatales clés à la main, et gardant une contenance ferme et assurée : « Messieurs, dit-il avec dignité, le roi me les « a confiées, c'est au roi seul que je veux les « rendre; tout autre que lui ne me les arrachera « qu'avec la vie. » Voyant l'impression produite

par ces premières paroles, mon père leur demanda s'ils auraient le courage d'assassiner un vieillard sans défense, d'égorger froidement leur chef, leur ami, leur père? Les voyant ébranlés, il s'adresse aux plus mutins, leur ordonne de se rendre aux arrêts, et enjoint au corps du régiment de rentrer paisiblement dans ses casernes.

A peine avait-il cessé de parler, que ses ordres furent exécutés aux cris redoublés de *vive notre général;* tel était le respect qu'on lui portait. Le lendemain, tout était rentré dans le devoir. Mon père nomma des officiers qu'il choisit parmi les sous-officiers du régiment, et s'acquit, par cette conduite, une nouvelle considération. Le régiment de Vexin fut remplacé par celui de Provence, dont le colonel était M. de Monchoisy, le même qui depuis a commandé à Lyon. Il protégeait vivement un jeune sous-officier qui se faisait remarquer par son esprit, ses talents, une figure agréable et un nom distingué; il l'introduisit dans la société, il y fut remarqué, et fit connaissance avec une de mes cousines qui lui donna son cœur. Elle s'enflamma pour lui d'un amour si tendre, qu'elle résolut de l'épouser malgré tous les obstacles qu'elle pouvait prévoir à une semblable union. On la fit voyager pour la distraire, mais son

amour voyagea avec elle, et quelque chose que l'on pût faire, sa passion devint si ardente qu'elle la conduisit au tombeau. Cependant, la révolution favorisa le jeune homme qui devint maréchal de camp. J'ai eu beaucoup à me plaindre de lui. Son cœur est fermé à tout sentiment généreux: dur envers ses enfants auxquels il refuse souvent les choses les plus nécessaires, il l'est encore davantage pour les malheureux. C'est un homme d'une vilenie sordide, et qui n'a d'autre qualité que d'être honnête homme et de n'avoir jamais employé l'intrigue à son avancement.

L'esprit du régiment de Provence ne valait guère mieux que celui du régiment de Vexin. Mon père ayant donné un repas de corps, quelques soldats vinrent chanter jusque sous les croisées du salon, l'air *ça ira*. Le colonel, furieux, se précipite sur les chanteurs, les saisit au collet et les traîne lui-même en prison. Mon père le blâma, et prévit ce qui devait arriver; un instant après, le régiment entier était en mouvement; les prisonniers furent enlevés, et l'hôtel du commandement enveloppé de toutes parts: on demandait la tête du colonel, celle de mon père et des officiers.

Le vénérable commandant se présente, leur

parle long-temps sans pouvoir calmer leur fureur; enfin un sergent, dont la voix dominait sur celle de ses camarades, présente un projet de capitulation : le corps entier se rendra le lendemain sur la place d'armes, le corps des sous-officiers s'y rendra de son côté, et là on se livrera un combat à mort. Mon père accepte les conditions, il promet de se trouver lui-même au rendez-vous; mais jusque-là, dit-il, tout doit rentrer dans l'ordre; les mutins le promettent et se retirent. Dans la soirée les officiers quittent la ville et mon père se trouve seul : il ne fut point effrayé; il se rend le lendemain matin sur le terrain avec sa famille, et s'adressant à ces hommes que la fureur avait égarés : « Je viens, leur dit-il, acquitter ma parole; « la lâcheté de ceux qui ont fui ne saurait me « dégager de mes promesses, je m'offre seul « à vos coups; je me trouverai trop heureux si « je puis, au prix de mon sang, rétablir la paix « parmi vous et dans la ville. » Ces paroles et cet acte de loyauté chevaleresque font sur la troupe une si grande impression que tout rentre dans l'ordre. Mais l'esprit de révolution gagnait de toutes parts, mon père ne tarda pas à en éprouver les effets. On lui reprochait d'avoir un fils au service du roi de Sardaigne; il le fit revenir, et,

pour assurer sa tranquillité, prit le parti de se démettre de son commandement et de se retirer à Nice. Il laissa son fils aîné et sa famille à Monaco et se retira emportant l'estime et la reconnaissance des habitants de cette ville; les municipalités ayant été créées, ils voulurent l'avoir pour maire, le nommèrent par acclamation, et se rendirent aussitôt à Nice pour l'amener dans le sein de leur ville. Ils le portèrent à bras l'espace de quatre lieues; on tira le canon à son arrivée; la joie était universelle. On passa trois jours en fêtes, et mon père aurait fini ses jours en repos dans cette ville, s'il eût été possible de trouver la paix au sein de la plus orageuse révolution. Sa probité, la noblesse de ses sentiments devinrent des crimes dans un temps où il fallait tout sacrifier aux aveugles fureurs qui agitaient la multitude. Il fut averti que des misérables avaient le projet d'attenter à ses jours; il donna sa démission et revint à Nice. Il vit Bonaparte et Masséna qui surent apprécier son mérite et lui donnèrent des preuves de leur estime. Ce dernier avait une jolie maîtresse nommée Herminie. Elle le suivait en uniforme militaire et combattait quelquefois à ses côtés avec une valeur héroïque; mais elle aimait les richesses et traînait à sa suite une quantité considérable de caisses remplies d'or, de vais-

selle précieuse, de diamants, de bijoux, d'étoffes riches, et de magnifiques dentelles. L'armée murmurait, elle manquait de tout. Masséna reçut une lettre sévère et menaçante; il consulta mon père qui l'engagea à fondre ses trésors pour les distribuer aux soldats. Je ne me souviens pas s'il eut le temps d'accomplir cette généreuse résolution, car, à cette époque, il fut appelé à Paris pour rendre compte de sa conduite.

Malgré la circonspection de notre conduite et l'amitié générale qu'on nous portait, la révolution nous atteignit à Nice comme à Monaco. Nous fûmes mis en arrestation dans cette dernière place, et mon père éprouva le même sort à Nice; on le ramena de brigade en brigade à son ancien domicile. Il parcourut en prisonnier la même route qu'il avait naguère parcourue en triomphe. On le réunit à nous dans l'hôtel du gouvernement, où nous fûmes en arrestation. C'était lui qui nous consolait : « Quel mal voulez-vous, nous disait-il, « qu'on me fasse? Je n'en ai jamais fait à per- « sonne; si je dois mourir, je mourrai au milieu « de vous. »

En effet, sa santé était altérée, il était souffrant, et prévoyait déjà le moment où il devait nous quitter pour toujours; il tomba malade, les secours de l'art furent inutiles; près du mo-

ment fatal il songea à moi. J'étais vive et gentille, ma figure et ma gaîté lui plaisaient. Il sentait qu'en me laissant au milieu de ses enfants du premier lit, je courrais risque d'être abandonnée; il voulait faire quelque chose pour moi. La veille de sa mort, il eut, à ce sujet, un entretien avec madame de Beauchamp, ma grand-mère. « Mes en-« fants du premier lit, lui dit-il, seront mieux « pourvus que les autres; le sort de ma seule pe-« tite fille me tourmente et m'inquiète. Mes enfants « n'ont jamais aimé sa mère, je crains que leur « haine ne rejaillisse sur elle. Prenez cette cassette; « elle contient de l'or; cette ressource contribuera « à lui donner une éducation que j'ai malheu-« reusement négligée, et servira à lui assurer un « sort conforme à sa naissance. Je vous en con-« jure, madame, aimez-la, pour vous et pour « moi. »

Madame de Beauchamp joignait à toutes ses autres vertus une extrême délicatesse. Elle rassura mon père sur le danger de sa situation, l'engagea à écarter les idées pénibles qui l'occupaient et lui promit de revenir le lendemain; mais il n'était plus temps. Il avait, dans la nuit, terminé une carrière honorée par le courage, la sagesse, la bonté et tout ce qui place l'homme au-dessus de ses semblables. Elle

crut qu'en rappelant ses dernières paroles à ses enfants, ils se feraient un devoir sacré d'accomplir ses volontés. Mais à peine daigna-t-on l'écouter; on avait mis les scellés partout, et cependant la cassette ne se retrouva point.

La douleur de mon jeune frère ne saurait se dépeindre; il voulait mourir avec son père. Ce jeune homme avait été élevé à Nice auprès de la marquise de C....., sa sœur du premier lit; elle avait eu pour lui les soins d'une mère, et lui avait donné une éducation recherchée dont il avait profité. C'était un modèle de bonté et de sensibilité. Sa figure était noble et spirituelle. Une teinte de mélancolie y ajoutait un nouveau charme. Tel est le frère que la mauvaise fortune m'a enlevé et dont je pleure la perte.

Je voulais m'approcher du lit de mon père, l'embrasser une dernière fois : mes sanglots me découvrirent à une vieille gouvernante qui m'arracha de ces tristes lieux en me disant ces paroles dont je garderai long-temps le souvenir : « Pleure, pauvre petite; c'est un bien grand cha-« grin pour toi, sans doute; mais ce ne sont en-« core que des roses en comparaison des peines « qui te sont réservées dans l'avenir. »

Cette femme avait vieilli dans la maison. Elle connaissait ma mère, et présumait que d'autres

affections éloignaient celle qu'elle devait à ses enfants. J'ai promis la vérité. Il me sera souvent pénible de la dire. Qu'on ne s'étonne donc pas si je parle de celle qui m'a donné le jour avec moins de tendresse et de reconnaissance que de mon père. J'abrégerai autant qu'il me sera possible, et je tâcherai de concilier la vérité avec le respect qu'un enfant doit aux auteurs de ses jours. Il me faut, pour l'intelligence de ce qui va suivre, entrer dans des détails qui expliqueront l'indifférence que m'ont témoignée les parents de ma mère, et l'amour exclusif qu'elle accordait elle-même à l'une de ses filles dont j'aurai bientôt occasion de parler.

Dans ma famille, ceux qui m'ont fuie, qui m'ont abandonnée si cruellement, me croyaient apparemment l'ame flétrie et dégradée. Je dois leur dévoiler ce cœur qu'ils ont méconnu, ce cœur que la voix de l'honneur a toujours fait palpiter.

On m'a fatiguée du mot d'*intrigue;* je démontrerai que j'ai été, sans le savoir, un instrument d'intrigues, mais que pour mon propre compte je n'en ai jamais fait usage. Je n'ai jamais rien caché aux personnes qui m'entouraient; elles savaient tout ce que je faisais, tout ce que je projetais, et si je ne me trompe, *l'intrigue* est une

suite de menées sourdes, à l'aide desquelles on cherche à se servir et à nuire aux autres, et je me dois ce témoignage que l'on m'a beaucoup nui et que je n'ai jamais nui à personne.

Après la mort de mon père, et les honneurs qui furent rendus à son rang et à ses vertus, nous restions à Monaco, pauvres et faibles orphelins, à la merci de ceux qui voulaient nous opprimer. Comme nos grands parents s'occupaient fort peu de nos intérêts, il fut facile de dissiper le peu de fortune qui nous restait. On en usa largement : témoin de ces dilapidations, M. de Beauchamp, mon grand-père, se décida à écrire à ma mère pour l'engager à se charger de notre tutelle et des soins de la maison.

Ma mère se fit devancer par M. Charles de V.... son plénipotentiaire, qui annonça que madame de M..... arrivait, non pas seule, mais avec une fille dont nous n'avions jamais entendu parler; c'était une sœur qui nous tombait des nues. On ne voulut point la reconnaître; un procès eut lieu : M. de V..... plaida la cause de ma mère d'une manière extravagante; elle était à Nice attendant le résultat de cette affaire. Enfin elle arrive avec cette fille dont on n'avait jamais eu de nouvelles.

Si par la suite je n'ai retrouvé dans cette sœur

(madame de S.....) ni les entrailles, ni les affections d'une sœur, on n'en sera pas surpris; mais la sagesse ou l'imperfection de nos lois en fit malgré nous la fille de mon père. Quels douloureux souvenirs elle m'a laissés! et qu'il me sera pénible de la représenter comme un des principaux instruments des malheurs qui m'ont accablée; de dire qu'elle m'a isolée de ma mère, de ma famille, que mon fils unique a disparu par ses ordres!

La seule pensée que cette sœur a peut-être trouvé des jouissances dans le spectacle des maux que ma seule inexpérience a accumulés sur ma tête, me serre le cœur, mes larmes coulent, ma plume reste suspendue et je me demande si j'aurai bien le courage de continuer. Mais il le faut, le besoin de me justifier en fait une loi inexorable.

Personne ne fut plus affligé des nouvelles circonstances où nous nous trouvions que mon frère du premier lit. Quant à nous, heureux de notre insouciance, nous n'y voyions qu'un plaisir de plus. Nous trouvions notre mère adorable. Elle donnait des fêtes, des bals sur la tombe à peine fermée de notre père. Mais le cœur des enfants s'ouvre si facilement au plaisir! Cependant ses affections étaient uniquement concen-

trées sur sa chère Jenny et M. de V... De nous, elle s'en occupait fort peu.

Cette sœur si chérie ne savait pas lire. Ce fut moi qui lui donnai les premières leçons. J'avais trouvé en elle une petite amie. Elle et mon frère composaient ma société intime; nos jouissances consistaient à courir ensemble dans la campagne, à nous aimer, à nous le dire. Heureux temps de mon enfance, que n'ai-je perdu la vie avec vos chastes et innocents plaisirs! Le même sein avait formé Jenny et moi, mais avec deux cœurs bien différents; le mien bon, sensible, confiant, celui de ma sœur sec, égoïste, défiant et sans abandon. Elle devait réussir dans le monde, et moi y faire un cruel naufrage.

On était loin, dans la petite ville que nous habitions, d'approuver le genre de liaison qui existait entre ma mère et M. de V.... Nous étions à la campagne, lorsqu'on vint leur signifier ou de contracter une union légitime ou d'abandonner des lieux où leur conduite était un objet de scandale. Il n'était pas possible qu'une famille justement considérée dans le pays souffrît qu'une femme jeune, jolie, portant un nom respectable, oubliât tout ce qu'elle se devait à elle-même et donnât à ses enfants l'exemple d'une pareille liaison.

Ma mère prit alors la résolution de quitter notre charmant pays; elle réalisa en argent tout ce qu'elle put et nous partîmes pour Marseille. A cette époque, la France était occupée de l'expédition d'Égypte. Ma mère, qui ne savait que faire de son jeune fils déjà âgé de douze ans, lui ordonna de prendre du service, n'importe comment, et ce jeune infortuné, sans autre avoir que cinquante francs en papier de nulle valeur, fut obligé de se faire mousse et de partir à bord d'un vaisseau. Que de larmes je versai! Mon frère était la vivante image de mon père. C'était mon unique ami, ma mère ne parlait que de la gloire qu'il allait acquérir. Oui, il est revenu avec de la gloire, mais presque aveugle. Il avait acquis une grande connaissance des langues étrangères; ce qui lui valut d'être nommé secrétaire interprète auprès du général Sébastiani lorsqu'il fut envoyé à Constantinople, mais sa santé était altérée pour toujours. Depuis le départ de mon frère, je me sentais seule au monde. Je m'apercevais que toutes les affections de ma mère étaient pour son autre fille; et cependant je l'aimais tendrement. Pourquoi ne s'est-elle pas occupée à connaître nos jeunes cœurs? jamais elle n'a su les apprécier : négligence bien malheureuse pour elle et pour nous.

Après un assez long séjour à Marseille, nous allâmes transporter à Nîmes nos modestes pénates. Ma mère nous mit en pension chez une Génevoise, très-instruite qui jouissait d'une excellente réputation. Madame Barnier prit un grand soin de notre éducation qui était à peine ébauchée; il est probable qu'elle nous aurait formé l'esprit si ma mère nous eût laissées plus long-temps chez elle; mais nous y restâmes fort peu.

Ce fut dans cette ville que mon aveugle affection redoubla pour ma sœur. Elle était tout pour moi; je l'aimais, je la défendais envers et contre tous; je m'associais à toutes ses petites querelles; je me battais pour elle avec ses camarades; j'eus même le tort un jour de me servir d'un canif; je me trouvai mal en voyant couler le sang, ma sœur n'en éprouva aucune émotion.

Mes compagnes avaient beau me dire qu'elle était ingrate, froide, égoïste, je repoussais ces accusations avec toute la vivacité de mon caractère. Hélas! le temps m'a cruellement détrompée! Nous quittâmes Nîmes pour les Cévennes si bien chantées par Florian. Là ma mère me fit une révélation à laquelle j'étais loin de m'attendre. J'ai retenu fidèlement ses paroles, je vais les rapporter.

« Ma fille, me dit-elle, votre père méritait

« toute ma tendresse, il a été bon, généreux « pour moi, et je l'aurais toujours aimé, s'il n'a- « vait eu auprès de lui des enfants d'un premier « lit que je n'ai jamais pu souffrir. Ils n'ont eu de « repos que lorsqu'ils sont parvenus à m'enlever « son cœur et à m'éloigner d'auprès de lui. J'étais « jeune, seule dans le monde, je devais de la re- « connaissance à M. de V.... qui m'avait sauvé « la vie dans une maladie que j'ai eue lorsque je « fus séparée si cruellement de mes enfants lé- « gitimes. A ce premier sentiment s'en est joint « un plus tendre. Deux enfants sont le gage de « cette liaison; vous allez les voir et je vous de- « mande pour eux votre amitié et vos soins. Votre « sœur connaît tout ce que je viens de vous dire. « J'aurais pu me marier avec M. de V...; mais mon « intimité avec lui m'a fait découvrir trop de légè- « reté dans son caractère. Je l'aime, il est vrai, mais « je serais malheureuse si des liens plus étroits « m'unissaient à lui; la confidence que je vous « fais a dû me coûter beaucoup; mais soyez sûrs, « mes enfants, que si ma triste expérience peut « vous préserver du même sort que moi, j'en « éprouverai une douce et vive consolation. »

Je ne puis dire l'impression que me fit ce dis- cours; ces deux petites filles que j'allais voir comme dans un songe, et que je devais aimer puis-

qu'on les confiait à mes soins, causaient dans mes idées un étrange tumulte. J'admirais la rare discrétion de ma sœur, et j'étais pénétrée de respect pour un silence aussi religieux; je me sentais disposée à l'en aimer davantage; elle avait grandi de quinze ans à mes yeux. Pourquoi n'a-t-elle pas conservé toujours cette précieuse qualité si rare parmi les femmes? On dit que le prince de S... n'aurait pas été compromis si elle eût su garder aussi fidèlement le secret qu'il lui avait confié. La conversation de ma mère se termina par quelques caresses vagues, les premières et les dernières que j'aie reçues d'elle. On pourra prendre une idée de ses sentiments pour moi par l'anecdote suivante. Lorsqu'elle était en route pour venir à Monaco se mettre à la tête de nos affaires, elle rencontra la comtesse d'Adémar, sa tante, qui lui parla avec beaucoup d'avantages de nous, et lui fit un grand éloge de ma gentillesse et de ma beauté; mais à peine m'eut-elle vue, qu'elle fit une exclamation de surprise fort peu flatteuse pour moi : « Voilà donc, dit-elle, cet « ange de beauté qu'on m'a tant prônée? Bon « Dieu! qu'elle est laide! Au reste, tant mieux « pour elle, elle n'en sera que plus heureuse. » Voilà sous quels augures s'établirent les premières relations d'amour entre elle et moi.

J'avais un empressement extrême de connaître ces chers enfants qu'elle m'avait si fortement recommandés. L'une était encore en nourrice; l'autre en me voyant se précipita dans mes bras; elle était véritablement charmante; je me pris aussitôt d'une belle passion pour elle et lui prodiguai tous les soins dont j'étais capable. Nous habitions une maison très-agréable, appartenant à M. de V..... père, mais que la vente de notre argenterie n'avait pas peu contribué à embellir. Elle était partout décorée du chiffre de ma mère et de M. de V.....; celui-ci avait un jeune frère qui habitait avec nous; je n'étais assurément pas dans une école de mœurs, et, si j'avais été plus avancée au physique et au moral, j'y aurais probablement couru de grands risques; mais j'étais encore un modèle d'innocence. Il y avait quelques mois que nous habitions ce village, lorsque ma mère prit la résolution subite de le quitter et de se rendre à Montpellier; un accès de jalousie décida probablement notre émigration. M. de V..... était d'une grande légèreté, ma mère m'en avait fait la confidence; elle crut avoir à s'en plaindre sérieusement, et se décida à une rupture. M. de V..... fit de vains efforts pour la retenir; il la pressa même de s'unir par des nœuds légitimes: le charme était rompu. Elle laissa à M. de

V..... la petite Amaranthe, qui était en nourrice, et emmena la vive et charmante Caroline qu'elle eut le malheur de perdre peu de temps après de la petite vérole, et que je pleurai amèrement. Je craignais le même malheur pour Jenny; mais elle échappa à cette affreuse maladie sans que sa jolie figure en conservât la moindre trace.

Ma mère n'avait pour toute fortune qu'une pension viagère que lui avait laissée mon père, et le bien de ses trois enfants. On ignorait la destinée de mon pauvre frère parti pour l'Égypte; ma mère ne savait que faire de moi; je lui étais à charge; son esprit était à la torture pour m'éloigner d'elle, mais elle désirait surtout qu'il ne lui en coûtât rien. Une famille respectable prit à mon sort quelque intérêt, et voulut me faire instruire dans notre religion dont je n'avais aucune espèce de notion.

Ce fut une affaire d'état. On fit démarches sur démarches auprès de deux bonnes religieuses; ma mère ne voulait rien donner ni pour ma pension ni pour mon entretien. Les bonnes religieuses étaient pauvres, mais enfin le désir de faire de moi une bonne chrétienne l'emporta : elles me prirent pour rien.

A peine étais-je entré chez elles que ma mère partit pour Paris dans l'intention de solliciter une

pension pour elle, comme veuve d'un officier général; elle l'obtint et revint à Montpellier. Ses affaires l'ayant de nouveau appelée à Paris, elle eut le plaisir de retrouver son frère, Alphonse de Beauchamp, qu'elle n'avait pas revu depuis son mariage. Il n'était point heureux; il se dérobait aux recherches de Fouché dont il avait été le secrétaire. C'était chez ce ministre qu'il avait conçu le projet de se faire historien et d'écrire les guerres de la Vendée. Surpris au moment où il recueillait des notes importantes, il n'eut que le temps de se réfugier dans le logement d'une femme dont la condition était loin d'être égale à la sienne. Dans cet état de réclusion forcée, il s'occupa à former son esprit, à étendre ses connaissances, et se livra au travail avec une ardeur infatigable. Bientôt il contracta plus que de l'amitié pour la femme qui lui avait donné asile; il en eut une fille, et quoique l'objet de ses amours ne fût pas entièrement digne de lui, il passa par-dessus les considérations humaines pour n'écouter que l'honneur, et l'épousa. Il paraît qu'elle contribua beaucoup au malheur de M. de Beauchamp. Ce fut dans cette situation que ma mère le retrouva; le plaisir de le revoir lui fit paraître belle et spirituelle la femme dont il venait de se faire l'époux.

Ma mère avait en politique des opinions fort bizarres, ou, pour mieux dire, elle n'en avait point. Tour-à-tour républicaine, royaliste, elle aimait ou haïssait avec passion; elle se passionna surtout pour Napoléon, qu'elle adorait comme sa propre vie; mais cette tendresse se reportait surtout à sa fille chérie, que le grand homme avait comblée de biens, comme je le dirai bientôt.

Cette sœur restée comme moi à Montpellier était élevée dans une pension bien différente de la mienne. Mais je n'avais point à me plaindre de mon sort; j'étais recommandée à la sœur *de la miséricorde*, qui avait pour moi les soins les plus empressés et les plus tendres; elle venait me visiter de temps en temps, elle m'apportait des fruits et me donnait des conseils qui paraissaient dictés par la plus sincère affection. Elle s'amusait beaucoup de ma gaîté, de mes saillies, de mon extrême vivacité. Je dois avouer que mes espiégleries passaient quelquefois toutes les bornes. La bonne sœur Marie les excusait; mais les autres religieuses n'avaient pas la même indulgence. Mon imagination était inventive en malices, et leur retour trop fréquent faisait parfois de cette paisible maison un lieu de trouble et de tumulte.

La patience a ses bornes et la piété même ses impatiences. Fatiguées de mes étourderies, les bonnes religieuses prirent le parti de me rendre à ma mère. Elles l'engagèrent à réprimer mes vivacités, à modérer la fougue de mon caractère, en la prévenant toutefois que personne n'était plus sensible que moi aux bons procédés, que je ne savais pas résister à une prière. Ma mère promit tout, mais à peine les religieuses l'avaient-elles quittée qu'elle entra dans une fureur extrême; je lui retombais sur les bras; cette idée l'irritait au dernier degré. Elle me maltraita d'une manière cruelle et me mit dans la rue sauf à faire ou à devenir ce que je pourrais. Mais que faire ou devenir? Je n'étais pas en état de retourner dans ma famille, et quand j'en aurais eu les moyens, je n'y aurais trouvé qu'humiliation et dégoût, j'avais l'ame trop haute et le cœur rempli de trop bons principes pour me livrer au libertinage. Mais grand Dieu! à quoi me déterminer? je n'osais pas aller me représenter à la sœur Marie; je me rappelai une vieille demoiselle, respectable amie des religieuses, qui m'avait souvent témoigné de l'amitié et m'apportait des friandises quand elle venait au couvent. Je me rendis chez elle; l'abandon où je me trouvais lui fit verser des larmes. Elle alla auprès des

sœurs s'informer de quelle faute on m'accusait, et lorsqu'elle sut que je n'avais aucun défaut réel, que mon cœur était bon, mais que ma tête m'emportait, elle résolut, de l'avis de son frère qui demeurait avec elle, de me donner l'hospitalité, quelle que fût la médiocrité de sa fortune.

Mademoiselle Gouan, cousine d'un professeur distingué, était fort âgée, laide, louche et bornée; mais, malgré toutes ses difformités, qu'elle était bonne! qu'elle était respectable et sensible! elle était dévote, mais de cette dévotion si douce, si indulgente qui vous fait aimer Dieu avec cette tendre persuasion dont l'ame est satisfaite. C'est à ses pieux conseils, pleins de sagesse et de raison, que je dois d'avoir conservé la pratique de cette religion qui nous console si puissamment dans nos peines, qui a constamment éteint dans mon cœur toute haine, tout ressentiment non-seulement envers les personnes qui m'ont, je ne dirai pas offensée, mais qui ont abreuvé ma vie d'amertume. Cette excellente demoiselle vivait d'une très-petite rente et d'un très-petit commerce de mercerie. Malgré son indigence, elle n'hésita pas à me recevoir, à me prodiguer ses soins, et j'ai le bonheur de pouvoir dire que je ne lui ai jamais donné qu'un seul chagrin, celui où de funestes circonstances me forcèrent de la quitter.

Son frère habitait avec elle : c'était un petit vieillard, colon ruiné, qui était venu, avec quelques faibles débris de fortune, vivre avec cette sœur si bonne. Il avait beaucoup de savoir, une conversation aimable et séduisante, une philosophie plus aimable encore. J'avais un plaisir extrême à l'entendre : il me disait souvent que la vie n'était qu'un grand drame où il fallait, autant que possible, jouer le meilleur rôle, et fermer ses yeux, ses oreilles et son cœur, surtout aux scènes d'iniquités qu'on y représentait journellement.

J'aurais pu apprendre beaucoup avec lui, mais je lui ai l'obligation d'avoir pris au moins le goût de l'instruction et acquis, dans plusieurs genres, des connaissances qui, toutes superficielles qu'elles fussent, m'ont été d'un grand avantage dans le cours de ma vie. Ce fut alors que je quittai réellement les lisières de l'enfance et que je pris la résolution de me suffire à moi-même ; je sentais tout ce que je devais à mes hôtes, et quand je songeais à la modicité de ma fortune, je me reprochais de leur être à charge. Je nourrissais l'idée de leur rendre bienfait pour bienfait. Cette pensée faisait les délices de mon ame ; la reconnaissance m'en faisait un devoir, il est vrai, mais j'éprouvais plus que de la reconnaissance. Je me promettais d'embellir leur

existence, de contribuer à leur bonheur. Ils m'avaient souvent appelé leur fille, je voulais leur prouver que j'étais digne de ce nom; cette idée me poursuivait sans cesse, je brûlais de la réaliser; je vais dire ce que je fis pour y parvenir.

Par quels moyens pourrais-je acquérir assez d'indépendance pour soulager mes bienfaiteurs, et leur donner des marques de ma reconnaissance? Ces idées formaient dans ma tête un chaos inextricable : l'espérance ne se présentait à moi que suivie de la crainte, et lorsque j'étais parvenue à mettre un peu d'ordre dans mes idées, la moindre réflexion venait soudain en renverser l'édifice ; ma tête alors se brisait, et cette indépendance à laquelle j'aspirais avec tant d'ardeur me paraissait une chimère, production fantastique de mon imagination; et cependant je ne pouvais y renoncer. Cet état de contrainte altérait mon caractère : je devenais impatiente et chagrine; si mes bienfaiteurs me faisaient quelque cadeau, je rougissais; leurs bontés me faisaient mal; enfin, je résolus de m'affranchir de cette gêne, et de trancher toutes les difficultés qui venaient s'offrir à mon esprit.

Lorsque j'eus bien calculé tous mes moyens avec moi-même, fait tous mes arrangements, je

préparai par de tendres caresses les seuls êtres qui prirent à moi quelque intérêt. Je les disposai à recevoir la confidence que j'allais leur faire; résolue d'employer tous mes efforts pour leur persuader qu'il m'était impossible de rester plus long-temps avec eux, et que l'honneur et la délicatesse me faisaient un devoir de renoncer enfin aux sacrifices qu'ils faisaient pour moi, et qui leur enlevaient les petites jouissances qui, avant moi, avaient répandu quelque douceur sur leur existence; je voulus qu'ils comprissent bien que ma résolution était inébranlable.

« Je veux, leur dis-je, cesser d'être un obstacle à votre bonheur; je veux ne plus devoir qu'à moi-même mes moyens d'exister. C'est chez moi un besoin indéfinissable, et voici le projet que j'ai conçu : nous ouvrirons une pension de jeunes demoiselles; je leur apprendrai ce que je tiens de vos bontés, et vous, ma chère demoiselle, vous me seconderez dans tout ce qui regarde l'instruction religieuse. Je saurai contenir mon étourderie, et prendre la gravité nécessaire. J'ai la douce espérance d'y parvenir, et je trouverai le plus doux des dédommagements dans le plaisir d'obliger mes bienfaiteurs. Je sens que je suis bien jeune pour inspirer quelque confiance aux mères de famille; mais si vous avez la bonté de

donner votre nom à cet établissement, nous sommes sûrs de réussir. »

Mes bons amis m'écoutèrent avec une bienveillance qui redoubla mon amitié pour eux. Ils ne me détournèrent point de mon projet; ils portèrent la bonté jusqu'à louer mon dessein, l'encourager et me promettre leur coopération.

Le plus difficile était de commencer sous d'heureux auspices. Après bien des réflexions, mademoiselle Gouan se décida à faire connaître, dans la ville et les faubourgs, le désir qu'elle avait de prendre de jeunes élèves. J'étais bien sûre de réussir avec le secours d'un ange de vertu. Qui aurait pu hésiter à lui confier ses enfants ? La première qui nous donna les siens fut madame Calparède, belle-sœur du général de ce nom; pendant plusieurs mois nous n'en eûmes pas d'autres. Mais elle fut si contente de l'instruction de sa fille, elle parla avec tant d'enthousiasme de la maison de mademoiselle Gouan, que bientôt nous vîmes affluer dans notre maison les demoiselles les plus distinguées de la ville. Car, ainsi que la capitale, la province a ses modes et ses engoûments. J'étais moi-même étonnée d'un succès aussi rapide, et de l'aplomb que j'étais parvenue à me donner. Jusque-là tout allait à merveille : j'avais, à l'exception de la danse, renoncé

aux plaisirs du jeune âge; j'étais toute entière à mes devoirs; j'instruisais les plus jeunes pensionnaires; je répétais aux autres les leçons que M. Gouan continuait de me donner avec la plus rare complaisance.

J'aurais sans doute fait une petite fortune si je me fusse occupée plus sérieusement de mes intérêts; mais je me contentais d'une mise décente et de la petite pension que j'avais pour mes menus plaisirs. Cette pension me rapprochait quelquefois de ma mère, de cette mère qui m'avait jetée hors de sa maison et abandonnée dans la rue. Que je lui savais gré alors des rigueurs dont elle m'avait accablée, puisqu'elles étaient devenues la source de mon bonheur! Je n'en conservais aucun ressentiment; j'essayais même de lui prouver, par quelques petits cadeaux, mon respect et mon attachement. J'avoue que j'étais quelquefois affligée de ses discours. Elle me conseillait de donner moins à mes bons amis, de songer à me faire une dot. Elle me disait que la fortune est une coquette qui échappe à ses amants, s'ils ne la brusquent pas. Mais ses conseils faisaient peu d'impression sur moi; c'était un langage que je ne comprenais pas, et que j'ai encore de la peine à comprendre. Non-seulement je recevais des visites de ma mère, mais je lui en faisais. Si mes amis

eussent eu plus de prévoyance, ils n'auraient pas permis ces fréquentes communications. Il était à présumer que ma mère me détournerait de la carrière que j'aurais embrassée, non qu'elle voulût s'opposer à mon bonheur, mais parce qu'elle avait le dessein de le faire autrement. Elle avait des vues particulières sur moi, et comme j'aimais passionnément les bals et les spectacles, elle m'y conduisait souvent.

Le goût du plaisir m'inspira bientôt du dégoût pour mes devoirs; l'humble bien-être que je m'étais procuré blessait l'amour-propre de ma mère. Elle trouvait inconvenant que la fille d'un ancien maréchal-de-camp se donnât en spectacle en qualité de maîtresse d'école. Elle eût mieux aimé me savoir loin d'elle l'épouse d'un pâtre, que de me voir dans la même ville qu'elle porter son nom, et déroger ainsi à sa naissance; car c'est ainsi qu'elle s'exprimait. Elle voulait me marier, elle le voulait obstinément; il fallait donc qu'elle me déterrât un époux, et surtout un époux assez épris de mes charmes pour signer aveuglément les comptes de tutelle.

Me laisser dans mon pensionnat sans me produire dans le monde, n'était pas le moyen d'y réussir; il fallait donc qu'elle me détournât de mes habitudes, et mon goût pour les plaisirs lui

en facilitait les moyens. Elle avait formé une liaison avec la mère du général F...., et elle avait pensé que son fils pourrait d'autant mieux lui convenir, qu'il était fort riche. Si ses richesses avaient une source bien pure, c'était là le moindre de ses soins. Dans cette vue, elle me conduisait souvent au spectacle; j'y étais remarquée, mais les maris ne se présentaient pas. Enfin, le général en question parut faire quelque attention à ma personne, et se rapprocha de ma mère pour me faire sa cour, et m'exprimer ses sentiments en paroles qu'il croyait galantes, et qui n'étaient que ridicules. Il n'était ni grand ni petit; de très-petits yeux noirs sans expression, un nez long, pointu et bourgeonné, des lèvres serrées et plates, tel était l'Adonis qu'on me destinait. Ajoutez à ce physique avantageux un esprit plus qu'ordinaire, un âge déjà avancé, et vous aurez une idée de l'impression que ses charmes durent faire sur moi. Je riais souvent au lieu de lui répondre; j'étais d'ailleurs d'une innocence si complète, que je comprenais à peine les belles choses qu'il me disait, et mon peu d'intelligence à cet égard donnait à ma figure un air d'étonnement et de naïveté qui mettait ma mère dans une colère extrême; elle me traitait de bête, de stupide.

Le général se rendait souvent chez elle dans l'espérance de m'y voir, mais cela arrivait assez rarement. Ce qui l'empêchait de faire sa proposition tant désirée, c'est qu'il se défiait de ma fortune, car il avait cet article à cœur. Ma mère était fort discrète et ne se laissait pas pénétrer sur ce point. Elle le voulait, avant tout, bien amoureux; mais le général ne répondait pas parfaitement à ses intentions. Plus elle le voyait, plus elle reconnaissait que sa passion pour moi n'était ni assez ardente ni assez délicate pour souscrire, tête baissée, aux conditions qu'elle prétendait lui imposer. Ma mère me fit donc tout-à-coup la défense expresse de jamais lui parler, encore moins de recevoir des lettres s'il lui prenait fantaisie de m'en écrire. J'étais toute disposée à obéir, car le général ne m'avait assurément inspiré aucun sentiment. Je voyais toujours ses petits yeux insignifiants, son nez rouge et chargé de bourgeons. Je ne sais si je lui avais inspiré quelque chose, mais il était évident que je n'étais pas assez riche pour lui. Il entrait bien dans ses vues d'épouser une femme jolie, mais il voulait aussi qu'elle versât quelque chose dans ses coffres. Ne trouvant rien qui pût lui convenir à Montpellier, il battit d'abord la banlieue, puis poussa jusque dans les provinces voisines, et, de relais en re-

lais, il arriva jusqu'en Picardie, où il fit la découverte d'une riche héritière, fille d'un maquignon, mais jolie et bien élevée. Le général s'était, pour quelques méfaits, brouillé avec Napoléon; son but était de reconquérir la faveur du grand homme, et comme ses charmes à lui ne pouvaient guère lui mériter ce succès, il voulait y remploye ceux de sa femme. Il y réussit jusqu'à un certain point, mais sans pouvoir obtenir autre chose que le commandement d'une place de l'intérieur; car Bonaparte, habile appréciateur du mérite, ne le croyait pas capable d'un plus brillant service.

Détrompée dans ses premières espérances, ma mère ne perdit pas pour cela de vue le projet de me marier, n'importe de quelle manière.

A cette époque, les environs de Montpellier étaient loin d'être tranquilles. Louis XVIII avait un parti ardent et dévoué en Languedoc; on tenta de soulever la province et d'y établir une sorte de Vendée. Rien n'était plus facile que d'y jeter la discorde: en religion comme en politique, les esprits étaient loin de s'entendre; l'Angleterre fomentait les troubles, et promettait argent et secours. Des jeunes gens appartenant aux premières familles de la province, presque tous à de riches propriétaires, levèrent l'étendard de l'insurrection, et se

réunirent sous le drapeau blanc décoré d'une croix rouge. Leur nombre s'accrut rapidement; on comptait parmi eux les B...., les D...., les de S...., les de S. j...., les B. de C. et plusieurs autres. Leur troupe était peu disciplinée, mais pleine de résolution; le sang coula bientôt. Le général dont je viens de parler avait fait fusiller M. de M.... et son aide-de-camp, sous prétexte qu'ils étaient agents de l'Angleterre, ce qui n'a jamais été bien prouvé. Mais le général voulut signaler son dévouement, et dans ce cas l'on n'y regarde pas de si près. Cette exécution, loin d'intimider les mécontents, en augmenta rapidement le nombre, exalta les esprits, servit d'aliment à la haine, et de prétexte aux horreurs qui se commirent dans les villes et les campagnes. La situation du pays servait merveilleusement les insurgés; ils avaient établi le point central de leurs opérations dans le bois de Gignac; cette forêt, d'une grande étendue, avoisinait plusieurs petites villes: Clermont, Lodève et Gignac. C'était là que se tenaient les conseils et qu'on délibérait, comme autrefois les Gaulois quand ils défendaient leur liberté; chaque jour l'insurrection faisait des progrès. On s'empara de vive force de Gignac, quoique cette petite ville eût quelques troupes pour sa défense. Le maire de Nîmes fut

enlevé et gardé plusieurs jours dans la forêt. Les châteaux, les fermes, devenaient autant de dépôts où l'on cachait les armes venues d'Angleterre. La guerre était une véritable chouannerie; on s'embusquait sur les routes, on pillait les malles qui portaient l'argent de l'état; c'était, disait-on, pour le remettre à Louis XVIII, qui en était le véritable dispensateur. Le gouvernement conçut de sérieuses alarmes, de nombreux détachements de gendarmerie se répandirent sur tous les points de l'insurrection; on décerna contre les rebelles les peines réservées aux brigands, c'était le nom qu'on leur donnait. Mais toutes les recherches de la gendarmerie n'aboutirent qu'à s'emparer de deux jeunes gens, messieurs de S...., à qui l'on fit leur procès. Ils furent condamnés à être exécutés sur la place publique, et l'auraient été s'ils ne fussent parvenus à séduire la fille du geolier, qui les fit évader. Ils se cachèrent chez les religieuses où j'avais fait ma première communion, et où leur sœur était pensionnaire; ils vécurent quelque temps dans une espèce de souterrain, et parvinrent enfin à passer en Espagne. Il était presque impossible d'atteindre les insurgés, qui s'étaient menagé dans les détours du bois, et les collines qui l'entouraient, des retraites presque inaccessibles. J'en ai visité une, c'était des grottes

profondes et étendues, fermées par des trapes artistement pratiquées, et couvertes de terre et de broussailles. Rien ne ressemblait mieux à la caverne de Gil-Blas, car on pouvait y entrer à cheval. On verra plus tard de quel moyen Napoléon se servit pour exterminer ce nouveau genre d'ennemis.

Je me suis détournée de mon récit pour raconter ce petit épisode des guerres de la révolution, qui m'a paru n'être pas sans intérêt.

Parmi les jeunes gens qui m'avaient vue, il en était plusieurs qui auraient peut-être recherché ma main, mais la fatale condition d'approuver sans examen les comptes de tutelle repoussait les mieux avisés; un se trouva cependant sur lequel mes charmes avaient fait une si grande impression, qu'il se soumit à tout; c'était ma main seule qu'il voulait. Il se trouverait trop heureux de me posséder avec le peu de bien que je possédais, sous le plus beau ciel du monde. Tout fut donc convenu; je n'avais jamais vu le jeune homme, mais ma mère trouvait que c'était ce qu'il y avait de plus heureux. Elle chatouillait mon oreille du doux son de madame, et j'avoue que je l'ouvrais facilement à ce mot qui n'a jamais déplu à notre sexe.

La figure de mon futur époux était prévenante,

sa taille moyenne et bien prise, mais d'ailleurs aucune éducation; c'était tout simplement un gentilhomme campagnard des environs de Clermont, que sa famille avait fait entrer dans le commerce pour en faire quelque chose, s'il était possible; mais le possible ne s'était pas encore montré, ce qui n'empêchait pas que plein d'amour-propre, mon petit sot ne se crût un phénix. Joignez à cela un caractère violent, glorieux et jaloux: tel était l'aimable compagnon que ma mère destinait à faire mon bonheur. Dans une circonstance bien malheureuse, on a cru devoir assurer que cet époux était l'homme de mon choix; mais j'affirme, et toutes les personnes qui m'ont connue alors peuvent attester comme moi que jamais je ne l'avais vu; jamais je n'avais eu de relation avec lui avant le jour où je signai mon contrat de mariage. Epoque fatale, mais à laquelle cependant on n'avait point ravi au malheur la ressource du divorce !

Lorsqu'on examina les fortunes, on reconnut que le mari qu'on me destinait était propriétaire de quelques petites terres; mais ce qui devait surtout enivrer ma mère, c'est qu'il avait des prétentions immenses fondées sur un procès d'un million quatre cent mille francs avec la famille d'Orléans et le gouvernement de ce temps pour

une succession provenant de son grand oncle, gouverneur d'une de nos colonies. Deux lettres de Paris, l'une de M. Michel, avoué, l'autre de M. Combettes, député, annonçaient que cet important procès avait été gagné en première instance. Comment ne pas être ébloui d'une pareille affaire! Etait-il nécessaire de me consulter? Aussi on s'en garda bien.

Je reçus un beau soir un billet de ma mère qui m'engageait à faire une toilette un peu plus soignée qu'à l'ordinaire, pour venir passer la soirée chez elle. Le billet ne contenait rien d'extraordinaire; je crus qu'il s'agissait du spectacle ou de la danse. C'était en effet un spectacle, mais tout autre que celui que j'attendais. Une assemblée nombreuse remplissait le salon; presque tous étaient de braves gentillâtres vêtus comme on l'était au temps de François Ier : des habits de soie, de grandes manchettes pendant jusque sur les doigts, l'épée au côté, un grand bouquet à la boutonnière, la poudre, la pommade, la bourse ou le ruban de queue ne manquaient pas : telle fut l'espèce de mascarade qui frappa mes yeux; joignez à ces céladons de la vieille roche cinq à six incroyables de l'an IX de la république; ajoutez-y encore deux notaires en habit noir, très-gravement occupés à rédiger leur grimoire, et vous

aurez une idée complète du tableau qui s'offrit à mes yeux.

Je salue ma mère; M. de V.... vient me baiser la main, un mirliflore du pays me présente un bouquet d'un air gauche, avec un sourire auquel je ne comprends rien, et je me trouve placée, sans m'en douter, entre ma sœur et une grande et belle demoiselle, nièce de M. Mourgue, qu'on appelle mademoiselle Rolland. Je leur demande ce que signifie tout ce que je vois. « Eh ! mon « Dieu, dit mademoiselle Rolland, vous ne savez « pas qu'on va signer votre contrat de mariage! « — Mon contrat de mariage! Est-il possible? Ma « mère voudrait-elle me faire épouser quelqu'un « de ces beaux messieurs aux ailes de pigeon, et « dont la veste descend jusqu'aux genoux? Je se- « rais la femme d'un pareil magot! »

Je ne sais, me répondit mademoiselle Rolland, quel est le héros de la fête, mais à coup sûr nous ne tarderons pas à le savoir. J'avais la plus grande envie de retourner chez mademoiselle Gouan, lorsque l'incroyable qui m'avait présenté un bouquet, gros garçon d'assez bonne mine, vient sans façon et de l'air le plus ridicule m'embrasser, me présenter la main, me donner une plume, et me prier de venir apposer mon nom au bas du contrat : C'est, me dit-il, un petit préliminaire

indispensable. « C'est donc monsieur, lui dis-je, « qui doit être mon époux? Me promettez-vous « de me conduire au bal le plus souvent que vous « pourrez, et au spectacle tous les jours? » J'espérais l'effaroucher, il ne s'effraya pas.—« Le bal « et le spectacle, mademoiselle, ce sont mes deux « passions favorites; mais ajouta-t-il avec un air « satisfait, je vous défends de jamais aimer un « autre que moi. — Oui monsieur, et j'allai en « riant signer mon malheur éternel. »

Je fus alors saluée, caressée, embrassée par la foule des caricatures qui me nommaient l'un sa sœur, l'autre sa cousine, un troisième sa nièce. Mais je remarquai un bon et vieux chevalier, qui, d'un ton vraiment aimable, me salua du titre de sa jolie fille. C'était le doyen de la famille, et l'homme le plus respectable que j'aie rencontré dans le cours de ma vie, après mon père et M. Gouan. Alors seulement je sentis quelques larmes s'échapper de mes yeux. Après toutes ces aimables cérémonies on me reconduisit chez mademoiselle Gouan. Elle me gronda doucement d'être rentrée si tard. Que devint-elle lorsque je lui révélai le fatal mystère! elle resta comme anéantie, et courut éveiller son frère. Je ne saurais dire de quelle douleur ils furent pénétrés l'un et l'autre. Quel est donc, disaient-ils, ce per-

sonnage qui a craint de se présenter chez nous? Que signifie le secret dont on s'est plu à couvrir l'acte le plus important de votre vie? Ils m'apprirent alors qu'ils avaient aussi songé à un établissement pour moi; qu'ils avaient en vue un jeune et riche héritier de Bordeaux, d'une famille honorable, et qu'ils l'attendaient tous les jours. Je me mis à pleurer à chaudes larmes; ils étaient inconsolables.

Deux jours après, ma mère m'arracha des bras de mes chers protecteurs, et le sacrifice fut consommé. Après la cérémonie, nous partîmes pour revoir le lieu de ma naissance. J'éprouvai une indéfinissable sensation en retrouvant cette maison où j'avais vu mourir mon père, cette campagne devenue la mienne, ces jardins qu'il prenait tant de plaisir à cultiver. Tous les parents de mon père me reçurent avec transport; il n'est sorte de fêtes et de plaisirs qu'ils ne nous procurassent. Je voulus revoir mon amie de Mantoue: j'allai la voir; elle était déjà mère, adorait son époux, et en était adorée; quelle différence entre elle et moi!

Le caractère de mon époux se développait chaque jour de la manière la plus funeste; j'étais souvent en butte aux plus mauvais traitements; déjà j'étais réduite à nourrir des projets de di-

vorce, mais comment les accomplir en restant dans la famille de mon père? Nous partîmes donc malgré les instances de mon frère aîné, de sa charmante femme et de mes sœurs du premier lit.

Les commencements de ma grossesse exigeaient des ménagements; j'en obtins si peu que, lorsque nous arrivâmes à Fréjus pour nous y reposer, je m'adressai aux autorités pour faire rompre un mariage qui faisait le malheur de ma vie. Le maire, homme aimable et sage, fit ses efforts pour calmer ma bouillante imagination; il nous donna des fêtes et des bals qui me firent oublier, pour quelque temps, mes profonds chagrins. Mon voyage à Montpellier fut heureux, j'y retrouvai ma mère telle pour moi que je l'avais laissée.

J'eus alors l'occasion d'assister à un spectacle bien pénible. J'ai parlé d'une espèce de chouannerie qu'avait formée un certain nombre de jeunes royalistes appartenant aux meilleures familles de la province. La gendarmerie les poursuivait en vain; ils parvenaient toujours à lui échapper. Il faut convenir que cette guerre de grandes routes et de forêts ne ressemblait que trop à un brigandage; l'Angleterre avait promis beaucoup et tenu fort peu; cette petite armée était donc forcée de vivre de ce qu'elle pillait. Bona-

parte en était furieux et se proposait de la détruire par le fer et le feu ; une circonstance particulière lui en fournit bientôt les moyens. Un des jeunes chouans se lassa de ce genre de vie ; marié et ne voyant aucun espoir de succès pour le parti dans lequel il s'était engagé, il prit la résolution d'aller à Paris, avec sa femme, pour y solliciter sa grace. Elle connaissait le général Morand, elle s'adressa à lui et le trouva disposé à la servir. Le général parla avec feu au premier consul, qui promit la grace du coupable à condition qu'il fournirait tous les renseignements nécessaires pour détruire ce foyer d'insurrection. « Con- « duisez-le, dit-il, chez le ministre de la police ; « qu'il s'explique et qu'il soit sincère. » Rassuré par la parole de Napoléon, le général prit le jeune homme avec lui, et le présenta au ministre qui le renvoya après avoir obtenu de lui tout ce qu'il désirait. Morand et lui se retirèrent pleins de confiance ; mais à peine étaient-ils à la porte de l'hôtel que le malheureux jeune homme fut arrêté par ordre du premier consul. Le général protesta en vain contre cette perfidie ; son protégé lui fut indignement enlevé ; ce brave officier se rendit chez le premier consul, s'expliqua avec la plus généreuse franchise, et osa même lui faire des reproches courageux.

Deux jours après il reçut sa nomination au gouvernement de Corse, où il fut massacré en voulant servir son pays.

Les révélations faites à Fouché amenèrent de nombreuses arrestations; le bois de Gignac fut cerné, fouillé, incendié; de nombreuses victimes portèrent leur tête sur l'échafaud, et telle fut l'activité des recherches de Fouché, qu'il découvrit la retraite des deux jeunes gens dont j'ai parlé et qui étaient parvenus à passer en Espagne. Leur extradition fut demandée et obtenue, et leur procès repris. Ils avaient été condamnés par contumace à la peine de mort; ils furent condamnés de nouveau, mais à de moindres peines: l'un à quelque temps de prison, l'autre aux fers pendant vingt ans. Ce jugement fut le sujet d'une profonde douleur pour la ville, car ces infortunés avaient tout ce qui pouvait les rendre recommandables: jeunesse, esprit, douceur. Il n'y eut qu'un cri à Montpellier; M. de T***, qui portait un grand nom, que ses qualités personnelles étaient loin de justifier, crut voir dans la rigueur de cette condamnation l'occasion de se signaler. Il se répandit dans toute la ville, déclama contre la tyrannie du gouvernement de Bonaparte, et parvint enfin à persuader aux dames qu'il fallait donner au jeune condamné un témoignage

éclatant d'intérêt, et honorer sa condamnation en y assistant toutes. Le jour de l'exécution arrivé, les dames se réunirent sur la place publique et formèrent un cercle autour de l'échafaud. Elles étaient toutes en grande parure, des chaises avaient été préparées, et, pendant toute l'exposition de l'infortuné, elles restèrent à la même place, affectant les signes de la douleur et de la pitié; les garçons des cafés voisins distribuaient les rafraîchissements; rien n'était plus inconvenant et plus bizarre que ce rassemblement. J'y étais pourtant; car comment aurais-je pu m'en dispenser? M. de T..., pour se signaler davantage, prononça un discours auquel je suis forcé d'avouer que je ne compris rien; il se plaça ensuite auprès du condamné qui fondait en larmes, et tint constamment un parasol au-dessus de sa tête.

Après cette équipée, il se crut un personnage, parla plus haut que jamais, et parvint enfin à éveiller l'attention du gouvernement; c'était probablement tout ce qu'il voulait. Il fut mandé à Paris pour rendre compte de sa conduite; le grand homme voulut le voir en personne et l'interroger sur la situation du Midi. Il sourit en voyant le personnage, et reconnut bientôt qu'il était plus ridicule que dangereux; il lui ordonna

toutefois de rester à Paris où il le ferait surveiller. M. de T..... fit peu de temps après connaissance d'un homme qui cherchait la fortune en se livrant aux opérations de banque. Il lui prêta trente ou quarante mille francs, dans lesquels il se réserva un intérêt. Le banquier était aussi avare qu'industrieux; il conçut qu'il pouvait tirer parti de son associé; le nom qu'il portait était trop beau pour ne pas le mettre à profit. Il lui conseilla donc de se rapprocher de Napoléon, de se faire présenter; M. de T... parvint et devint un des chambellans de Napoléon. Il en fut le fidèle et obséquieux serviteur pendant tout le temps que régna le grand homme. A la restauration, il devint aussi le fidèle et obséquieux serviteur de la maison des Bourbons, et suivit exactement le conseil de La Fontaine :

> Le sage dit, suivant le temps,
> Vive le roi, vive la ligue.

Une grande dame jouissait alors d'un grand crédit auprès du souverain; M. de T..., et son banquier, M. C... de L..., le cousin du banquier, M. de V... lui firent leur cour et bien leur en prit; le crédit de la dame augmentant tous les jours, la fortune de ces messieurs s'en ressentit promptement, et M. de V.... étant devenu député, la dame qui

connaissait son adresse vit en lui l'homme qu'il lui fallait, le poussa dans les plus hauts degrés de la faveur, et le fit si grand, si puissant, qu'on serait tenté de croire qu'un coup de talon avait alors toute la vertu de la baguette de Médée. O fortune, quels sont tes caprices!

Et moi, où m'entraîne le plaisir de raconter? Qu'importe cet épisode aux Mémoires que je publie? je reviens donc à ce qui me regarde.

Je continuai de voir ma mère. Malgré son indifférence pour moi, j'éprouvais pour elle une tendresse infinie, soit que je voulusse triompher de sa froideur, soit que le cœur humain, aveugle dans ses affections, s'attache quelquefois de préférence aux personnes qui nous aiment le moins. Chaque jour je déposais dans son sein les chagrins dont j'étais obsédée, la suppliant de m'aider à en supporter le poids, ou d'y mettre un terme. Quel bonheur pour moi si elle eût consenti à m'ouvrir sa maison, à me reprendre auprès d'elle! Mais son cœur se fermait à tous les sentiments que je cherchais à y ranimer; mes larmes coulaient et son front était serein. Elle ne voulut jamais consentir à une séparation qui devenait de jour en jour plus nécessaire. J'étais enceinte, souffrante, tout près de devenir mère; mon tyran n'en était pas plus traitable, et je fus

un jour si maltraitée que j'arrivai chez ma mère dans un état déplorable. Je la conjurai en vain de me garder, de me sauver la vie, ainsi qu'à mon enfant; il fallut retourner chez moi et me résigner à de nouvelles souffrances. Mais comme les biens et les maux sont mêlés dans le cours de notre triste vie, j'eus alors le bonheur de revoir mon frère, ce frère que je chérissais d'un amour si tendre et que je croyais perdu dans les sables d'Egypte.

Sa présence, ses embrassements, ses douces exhortations versèrent dans mon cœur un baume salutaire; il parvint à me consoler, à me donner du courage. Dans quel état il revenait! souffrant, presque aveugle, mais toujours doux et bon, excellent fils, admirable frère, comme moi voué à l'infortune. Je me sentais meilleure près de lui, mon mari le craignait, j'étais presque heureuse.

Ce changement devait durer bien peu! Tout-à-coup, ma mère prend la résolution d'aller à Paris. Elle avait nourri long-temps l'espérance d'une contre-révolution; cette illusion la flattait: elle y voyait le procès contre la famille d'Orléans gagné, une immense fortune pour moi, une grande considération pour elle. Mais Napoléon affermissait tous les jours sa puissance; et dans ce nouvel ordre de choses, je ne pouvais

être pour elle qu'une charge dont il était bon de s'éloigner; elle y parvenait sans peine, en quittant Montpellier pour transporter ses pénates à Paris. Elle avait bien mûri sa résolution, et lorsqu'elle fut décidée, ni mes larmes, ni mes prières, ni mes sanglots, rien ne put l'émouvoir. Je me prosternai à ses genoux : « Encore quelques « semaines, lui dis-je, et je deviens mère; ne « m'abandonnez pas dans ce moment, ayez pitié « de mes souffrances; il sera doux pour vous de « vous voir renaître dans vos enfants ! »

Soupirs inutiles! elle partit une belle nuit, sans me dire adieu, emmenant avec elle sa fille chérie et mon frère qui fut obligé de la suivre. Qu'on juge de mon extrême douleur à la nouvelle de ce départ précipité. Celui de mon frère surtout me brisait le cœur. Je perdais avec lui ses entretiens pleins de charmes, sa conversation si instructive; il avait un sens droit, un esprit délicat. Il avait tout fait pour retenir ma mère, mais ma sœur avait tout fait pour l'éloigner. A cette époque elle voulait voir Paris; elle s'en était fait une idée enchanteresse; Paris était l'unique objet de ses souhaits. Me voilà donc seule, abandonnée de toute la nature, mais non de mon mari. Un mois après ce fatal départ, je mis au monde un fils; je m'empressai de l'annoncer à ma mère.

J'étais ravie; rien n'était comparable à la satisfaction que j'éprouvais de considérer mon enfant. Je croyais retrouver en lui mon père, mon frère, tout ce qui m'était cher. Je jurai de lui consacrer ma vie, de tout faire pour son bonheur. Hélas! comme je lisais mal dans l'avenir!

Je reçus quelque temps après une lettre de ma sœur; elle me félicitait sur la naissance de mon fils, m'engageait à lui donner le nom d'*Antenor* parce qu'elle avait trouvé un grand plaisir à lire les lettres de ce voyageur célèbre, et que, d'ailleurs, ce nom n'était pas commun. Elle me dissuadait surtout du projet d'aller la rejoindre à Paris. Ma mère avait retrouvé dans la capitale M. de P....., membre de l'Institut. Il avait pris sa famille sous sa protection, et s'était en quelque sorte chargé de l'instruction de ma sœur; mais, me disait-elle dans sa lettre, je lui trouve le cœur aussi sec que les yeux; on sait qu'il est aveugle; enfin, elle terminait son épître par ces mots que je puis citer textuellement puisque j'en ai gardé l'original.

« Voici ce que maman veut que je te dise :
« Le chargé d'affaires du prince de M.... a dans
« sa possession une somme d'argent qui te revient
« de la succession de ton père. Elle dit que si tu

« veux envoyer ta procuration et celle de ton « mari, pour qu'elle puisse retirer cette somme « et s'en servir elle promet que M. de P.... de- « viendra par la suite, pour toi et ton mari, un « protecteur dont tu seras contente. Moi, je te « conseille de ne point balancer. »

Cette lettre me fit d'abord un plaisir extrême, mais elle causa une grande surprise à mon mari. Il trouvait qu'il avait déjà beaucoup fait en reconnaissant les comptes de tutelle sans examen, et, pour cette fois, il ne voulut jamais consentir à faire un sacrifice réel, dans l'espoir d'une protection tout idéale et dont il ne comprenait pas les avantages. Il jugea donc à propos de me dicter une réponse sans se douter qu'elle ferait le malheur de ma vie. Je crois nécessaire de la publier, ainsi que la dernière réponse de ma sœur.

« Ma chère Jenny, je nourris mon petit bon « homme. Pour rien au monde je n'aurais cédé « ce bonheur à une étrangère; il est beau comme « un ange et je t'assure que je lui ai donné le « nom que tu as désiré; puisses-tu l'aimer un jour « ainsi que maman!

« Mon mari ne veut pas consentir à ce que je

« t'envoïe ma procuration. Il m'engage à t'écrire « qu'il ne veut pas payer si cher une protection « à venir. Arrange ceci avec maman, ma chère, « je me fie à toi pour qu'elle ne soit pas bien « fâchée.

« Dis à mon frère que le premier mot que « prononcera mon fils sera son nom, et tu lui « diras aussi que je l'ai joint à celui que tu m'as « donné.

« Vous me refusez le plaisir de le voir croître « auprès de vous; j'en suis très affligée, je t'as- « sure. Adieu, ma sœur, présente mes respects « à maman; je vous embrasse tous et suis ta

Lida. »

J'étais loin de m'attendre que cette lettre me raviraît pour toujours le cœur de ma mère. Je n'avais pas été libre de ne pas l'écrire. Elle était l'ouvrage de mon mari plutôt que le mien. Cependant dès ce moment tout fut fini pour moi, elle me bannit totalement de ses affections; elle oublia que j'étais sa fille. Que dis-je? dès-lors commença, d'abord auprès de mes parents, ensuite auprès de tout le monde, ce système de diffamation dont j'ai été la déplorable victime. Il fallut me perdre dans l'opinion publique, armer la calomnie, m'immoler sous son poignard.

Il était évident pour moi que ma mère ne me pardonnerait pas mon refus, surtout après la conduite toute opposée que j'avais tenue envers madame la marquise de C...., ma sœur du premier lit. Elle avait émigré et se trouvait absente à l'époque de la mort de mon père. Par un rare bonheur, mon frère aîné parvint à sauver la portion de succession qui lui revenait; le fisc ne s'en empara point. Dans des temps plus calmes, elle rentra en France et parvint à se faire rayer de la liste des émigrés. Mes sœurs du premier lit m'avertirent de son retour et je fus la première à lui restituer la part de bien qui lui revenait, quoique le reste de la famille parût d'abord irrésolu. Ceci arriva peu de temps avant la demande que me fit ma mère. Mais mon mari avait été très-bien disposé la première fois et l'était fort mal la seconde. J'ai toujours été généreuse et désintéressée, et je l'aurais été pour ma mère comme pour ma sœur, si j'avais été libre. Mon seul tort fut d'écrire moi-même au lieu de laisser écrire mon mari. Mais de quelle manière cruelle on me l'a fait expier! Qu'on en juge par la lettre suivante que je reçus peu de jours après.

« Maman m'ordonne à son tour, madame, de « vous prévenir que désormais toute relation

« cesse entre nous. Elle me charge en outre de « vous signifier que toutes vos lettres resteront « sans réponse, et que vous devez désormais mettre tous vos soins à oublier que vous avez eu « une mère et une sœur. JENNY. »

Aujourd'hui encore, lorsque je revois cette lettre, mes pleurs coulent en abondance. Quand je la reçus, mon cœur fut trop faible pour soutenir le poids de l'affliction que j'en ressentis; j'éprouvai une maladie grave qui altéra le fonds de mon caractère. Ma gaîté vive et naturelle fit place à un sombre désespoir; le présent m'irritait, l'avenir m'effrayait, je fus pendant six mois dans un tel état d'insensibilité, que la vue même de mon enfant, ses douces caresses ne parvenaient que difficilement à me tirer de la mélancolie où j'étais plongée. Tel était l'accablement où je languissais lorsque je reçus une lettre de mon frère, qui versa quelque consolation dans mon cœur affligé.

« Tant que je vivrai, me disait-il, je t'aimerai, « ma chère Lida; tranquillise-toi, je te tiendrai « lieu de ta famille entière. Songe toujours à moi, « lorsque tes peines seront trop graves. Nous ne « sommes pas nés heureux; il faut nous consoler

« mutuellement; et braver le sort si cela est pos-
« sible. Compte toujours sur moi et sur ma
« constante amitié, que rien au monde n'al-
« térera. »

Ah! qui a joui du bonheur de posséder un frère sentira ce que je dus éprouver de joie en lisant cette lettre. Plusieurs fois je la serrai sur mon cœur; plusieurs fois je l'approchai de mes lèvres en l'arrosant de mes larmes. Je l'ai perdu, cet ami si cher, et dans un des moments où j'aurais eu le plus besoin de sa douce affection : mais il vit toujours pour moi; tant que j'existerai, son image et celle de mon père seront dans mon cœur comme dans un sanctuaire sacré.

C'était ainsi que je vivais dans la douleur, je dirais presque dans le désespoir; mais le sentiment de mes devoirs ne m'abandonnait point. Je puis me rendre ce témoignage que jamais je ne l'oubliai. J'aurais pu me séparer de mon mari, j'en avais trouvé l'occasion, car le général F...., qui avait désiré m'épouser dans le temps, avait imaginé de m'en délivrer en le faisant partir pour l'armée, mais je déjouai ce complot; l'honneur et la délicatesse me le prescrivaient; j'étais satisfaite de moi-même et disposée à me résigner à mon sort, lorsqu'un événement imprévu en ordonna autrement. Mon mari avait donné toute

sa confiance à un homme qu'il aimait beaucoup. Le malheureux trahit cette confiance, et mon mari se trouva compromis; tout était funeste dans ma destinée. A défaut du sentiment, la raison me prescrivait de rompre des nœuds que j'avais arrosés de tant de larmes.

Je pris la résolution d'abandonner enfin un séjour odieux, et d'aller avec mon fils retrouver ma mère à Paris. J'étais pénétrée de l'idée que je parviendrais à la fléchir; qu'à la vue de mon fils elle retrouverait tous les sentiments de l'amour maternel. Je partis par la diligence; j'y trouvai entr'autres le précepteur et le fils d'un maréchal d'empire, et madame la marquise de M...., fille d'un ancien ambassadeur d'Espagne avant la révolution; elle était âgée d'environ trente-six à quarante ans, belle encore, spirituelle et gaie.

Ma jeunesse et mon isolement l'intéressèrent; elle me fit plusieurs questions, et moi, naïve, ingénue et provinciale, je lui dis tout ce qu'elle voulait savoir, depuis ma naissance jusqu'au moment où j'avais eu le plaisir de la rencontrer.

Surprise de tout ce que je lui avais raconté : « Vous allez, me dit-elle, voir madame votre mère « à Paris, et vous ne savez pas même son adresse; « vous arrivez sans la prévenir. Ignorez-vous « dans quelle ville vous allez tomber, vous flat-

« tez-vous de rencontrer sur-le-champ comme « dans une petite ville les personnes que vous « cherchez? Vous êtes jeune et jolie, et vous « avez, dites-vous, fort peu de moyens pour vivre « avec aisance. Qu'arrivera-t-il si vous ne trouvez « pas votre famille, si elle ne veut pas vous re- « cevoir ? »

Ces réflexions me désolaient; elle s'en aperçut, et me dit avec bonté : « Rassurez-vous, ma- « dame, je me chargerai de vous en arrivant, et « je promets de ne pas vous abandonner sans « vous avoir remise entre les bras de votre « mère. »

Tant d'amitié me combla de joie. Je lui dis que je ne m'étais pas engagée dans ce voyage sans quelque réflexion; que ma mère était intimement liée avec M. de P..... de l'Institut, qu'il me tendrait la main lorsqu'il me saurait seule et abandonnée, et m'indiquerait le séjour de ma mère. Ces conversations avaient lieu dans les auberges avant le dîner, et le soir avant le coucher. Je commençais à prendre une meilleure idée de mon étoile. J'étais enchantée d'avoir pu plaire si promptement à une dame d'un caractère si obligeant et si aimable; mon amour-propre en était flatté.

Lorsque nous fûmes arrivés à Paris, je fus

frappée de son immense population; cette ville me semblait un monde entier où un être aussi faible que moi allait s'engloutir. Loin d'être satisfaite, j'éprouvai une espèce d'effroi, un malaise inconcevable, précurseur peut-être des peines et des chagrins qui m'y attendaient. Nous descendîmes à l'hôtel du Mont-Thabor, sans que j'eusse pu encore proférer une seule parole; j'éprouvais un tremblement inexprimable: ma protectrice me rassura, me fit donner un logement, et me quitta en me promettant qu'elle m'enverrait sa femme de chambre pour m'amener chez elle, où elle aurait le plaisir de me recevoir avec mon fils. Cette promesse me calma; trois heures se passèrent sans que personne vînt me demander. J'étais dans une attente cruelle: je respirai quand je vis la femme de chambre arriver avec une voiture pour m'emmener avec mon fils et mes bagages. Les femmes de chambre aiment à parler de leurs maîtresses. « Madame, me dit-elle, va habi-« ter une maison agréable. Ma maîtresse voit peu « de monde, mais assez cependant pour ne pas « manquer de société. La maison est à elle: elle « oblige volontiers; son premier mouvement est « excellent, mais elle est un peu intéressée. D'ail-« leurs madame jugera par elle-même. » Au milieu de ces propos, nous arrivâmes à la rue

des Trois-Frères, et la voiture s'arrêta au n° 6. Je fus charmée de l'aspect de cette maison bâtie à l'anglaise; je fus reçue avec empressement. La marquise m'embrassa, elle embrassa mon petit amour, elle le caressa beaucoup. Comme elle habitait seule cet élégant domicile, elle put me donner le second étage tout entier pour moi, mon fils et les domestiques qu'elle attacha à notre service.

J'étais ravie et pénétrée de reconnaissance. Deux jours après, elle s'empressa de passer chez M. de P...., pour avoir des nouvelles de ma famille, et causer avec ma mère de ce qui me concernait. Le docte membre de l'Institut lui donna l'adresse de ma mère, mais il l'assura qu'elle ne me verrait pas avec plaisir, que peut-être même elle refuserait de me voir; que ma sœur était lectrice de la princesse Borghèse; que je devais bien me garder de me présenter chez elle; que si j'étais assez imprudente pour le faire, je m'exposerais aux plus grands dangers, et qu'on trouverait peut-être moyen de me déposer en tel lieu où l'on n'entendrait plus parler de moi. Toutes les observations, toutes les instances de ma protectrice ne purent en obtenir davantage. Elle vint me rapporter ces tristes nouvelles, mais son zèle ne se refroidit pas.

Le lendemain elle se rendit chez ma mère; nous étions convenus qu'elle prendrait mon fils avec elle. Elle fut reçue avec politesse, et voici la conversation qu'elle eut avec ma mère. Je la rapporte tout entière, car elle est nécessaire pour prouver que ma perte était résolue.

« Je félicite ma fille, madame, de vous avoir ins-
« piré de l'intérêt. Veuillez m'écouter jusqu'au bout,
« et lorsque vous connaîtrez les motifs qui font
« que je ne veux pas entendre parler d'elle, sous
« aucun rapport, vous jugerez si j'ai tort d'avoir
« pris mon parti d'une manière irrévocable. Je
« n'ai jamais connu cette fille, elle a été élevée
« par des enfants d'un premier lit qui me détes-
« tent; elle s'est mariée contre mon gré (ma mère
« oubliait ici que je n'avais jamais vu mon mari
« avant la signature du contrat); elle a été malheu-
« reuse, j'en suis fâchée pour elle; si, au lieu de
« venir à Paris, elle m'avait consultée, je lui au-
« rais dit de se rendre dans son pays, où elle aurait
« pu vivre avec le revenu des biens que son père
« lui a laissés; au lieu de suivre ce conseil, elle a
« mieux aimé venir me relancer ici, où mes
« moyens sont très-bornés, et où il me serait im-
« possible de la soutenir avec un enfant; je lui ai
« fait écrire par sa sœur que je ne voulais plus
« entendre parler d'elle, à la suite d'une lettre im-

« pertinente qu'elle m'avait adressée, et je tien-
« drai parole, madame. Je n'ai qu'une seule fille,
« elle fait la joie de ma vie, et c'est très-sérieu-
« sement que je ne veux, en aucune manière,
« entendre parler de l'autre. »

La marquise de M.... n'oublia rien pour la ramener. Après quelques réflexions, elle prit mon enfant sur ses genoux, lui donna un baiser, et dit enfin : « Eh bien, madame, je verrai ce que « je dois faire, et j'aurai l'honneur de vous écrire. » Mais elle ajouta que cette conversation lui avait été très-pénible; qu'elle ferait connaître ses dernières intentions, et qu'il serait ensuite tout-à-fait inutile de revenir à la charge.

Lorsque madame de M.... rentra, il me fut facile de juger, à l'expression de sa figure, que son message n'avait pas été heureux, et que la conversation de ma mère lui avait donné quelques préventions défavorables à mon sujet. Comment se persuader en effet qu'une mère ferme son cœur à sa fille avec tant de rigueur et d'inhumanité, si elle n'avait pas des motifs puissants? Quoi qu'il en soit, madame de M.... résolut d'attendre la lettre.

J'étais impatiente, je savais déjà que la personne qui m'avait donné asile ne jouissait que d'une fortune médiocre, que je commençais à être

considérée comme une charge pour la maison; j'avais acquis des renseignements peu propres à me rassurer sur ma situation. Madame de M....; fille d'un ancien ambassadeur d'Espagne, comme je l'ai dit, avait épousé un Français au commencement de la révolution. Ce choix n'avait pas été heureux; son mari, joueur déterminé, avait perdu une fortune assez brillante pour jouir des charmes de la vie et des douceurs de la société. Tombé dans une affreuse détresse, il ne put supporter son malheur et se donna la mort. Sa femme, jeune et belle, était sans ressource. Elle fut long-temps à pleurer la perte qu'elle avait faite. Mais à Paris une veuve charmante et malheureuse trouve facilement des consolateurs. Robespierre était alors tout puissant. Madame de M...., sensible et compatissante, ne s'occupait qu'à sauver des malheureux. Elle fut quelque temps la maîtresse de cet homme redoutable; quelques hommes du jour furent épris de ses charmes; cependant elle retomba dans la misère. Lorsque Buonaparte prit les rênes du gouvernement, il lui restait encore une femme de chambre. Celle-ci chercha à la tirer de sa malheureuse situation, et y parvint en lui faisant connaître M. de C***, vieillard fort riche, encore aimable, et d'une belle figure. Il conçut pour elle

une passion plus vive que son âge ne semblait le permettre. C'était de sa munificence que provenait ce joli hôtel de la rue des Trois-Frères. La maison était entretenue avec luxe.

Je voyais quelquefois cet aimable vieillard chez cette dame; il s'intéressait à moi, et sentait le premier que le début d'une jeune femme à Paris, sous les auspices de sa maîtresse, n'était nullement convenable. Ma conduite était à l'abri de tout reproche, il désirait que ma réputation ne souffrît point de la société où je me trouvais. Il avait bien défendu à madame de M..... de recevoir des jeunes gens. Elle voyait en effet peu de monde. Toute sa société se réduisait à deux chanoinesses pauvres qui trouvaient le couvert mis chez elle, et dont les mœurs étaient un peu plus que relâchées. Ajoutez à cela un jeune Italien, l'ami de cœur de la maîtresse de la maison, et partageant avec elle les largesses de M. de C***, qui comme beaucoup d'autres n'avait aucun doute sur la fidélité de sa dame.

Je connaissais déjà tous ces détails lorsque la lettre de ma mère nous arriva: elle était écrite tout entière de sa main, et voici ce qu'elle contenait.

« Je vous remercie, madame, des soins que

« vous voulez bien prendre de la personne qui « se dit ma fille. Des raisons que je ne veux pas « vous expliquer m'empêchent de la recevoir « chez moi. Cependant pour lui donner une der- « nière marque de tendresse, je veux bien l'a- « dresser à M. Lebon, avocat, pour faire prononcer « son divorce. M. de P.... lui dira ensuite ce que « je désire d'elle, et, si par son obéissance elle me « prouve qu'elle fait quelque cas de l'amitié de sa « mère, je verrai ce que j'aurai à faire. En atten- « dant je l'engage, si vous le trouvez bon, à rester « auprès de vous, ce que je pense, d'après l'intérêt « que vous m'avez paru prendre à elle. Quant à « moi, je ne puis rien en sa faveur, ma chère « Jenny étant tout pour moi. »

Quelle impression ne dut pas faire cette lettre sur celle qui m'avait reçue chez elle! Pouvait-elle conserver les égards qu'elle avait eus jusqu'alors, et me voir de bon cœur occuper tout un étage de sa maison? Quelle opinion pouvait-elle se former de mes mœurs? Elle se persuada sans doute que j'étais femme à prendre mon parti comme elle, et m'insinua que dans ma position je devais peut-être penser à trouver un honnête homme qui s'occupât de moi. Cette proposition me fit jeter les hauts cris; elle me tourna le dos

avec froideur et dédain. Dans quel gouffre j'étais tombée!

Désespérée de ma situation, résolue de tout brusquer, je me rendis avec mon fils chez ma sœur, au palais de la princesse Borghèse, faubourg Saint-Honoré. On me fit attendre longtemps; mais lorsqu'on eut prévenu ma sœur que je l'attendais avec son neveu, elle ne put empêcher que la princesse ne me vît. J'en reçus un accueil plein de grace, et pour mon malheur elle me trouva plus jolie que ma sœur. Dès-lors tout fut fini. Elle garda dans son cœur une rage concentrée qui s'exhala par une terrible explosion lorsqu'elle se trouva seule avec moi: — « Que venez-vous faire ici? Vous n'êtes capable « que de faire des sottises. Maman ne veut pas « vous voir, et moi je ne puis rien pour vous. Je « dois à M. de P... l'emploi que j'occupe; si vous « étiez dans le cas de me le faire perdre par votre « détestable manie de vous mettre toujours sur « mon chemin, je crois que je vous tuerais. Qu'ai-je « besoin de vous? si vous reparaissez ici, je vous « ferai chasser. » Je ne répondis que par des torrents de larmes. — « Jenny, chère Jenny, prends « pitié de moi. Ne me laisse pas dans l'état mal- « heureux où je suis. Si ma mère consent à me « recevoir, je vivrai avec elle en fille tendre et

« soumise. Je ne lui serai point à charge; mon « divorce terminé, je jouirai de ma médiocre « fortune, et je travaillerai s'il le faut pour aug- « menter notre bien-être; ne m'abandonne pas, « je t'en conjure; ce que tu voudras, maman le « voudra, et je cesserai d'être malheureuse. »

— « Faites comme il vous plaira, me répondit- « elle; mais, pour la dernière fois, ne venez pas « davantage m'importuner; retirez-vous. Le ser- « vice de la princesse ne me permet pas de rester « plus long-temps. Adieu, faites comme vous pour- « rez; mais songez-y, que je ne vous revoie plus; « autrement cela pourrait mal finir pour vous. »

Me voilà donc encore une fois repoussée, sans espoir de fléchir une famille inhumaine. J'avais de l'argent, des effets en assez grand nombre. Je résolus de quitter une maison où je ne pouvais plus habiter décemment; j'en prévins madame de M....., qui m'engagea à rester jusqu'à ce que j'eusse trouvé un logement convenable. Je m'y décidai; mais le soir même mon oreille fut frappée d'un bruit extraordinaire: j'entendais des cris affreux, je descendis précipitamment; que vis-je? madame de M..... dans un état à faire pitié, demandant à grands cris son amant l'Italien, voulant qu'on le lui trouvât, qu'on le lui amenât pour le tuer. Il l'avait pres-

qu'entièrement dévalisée. Je ne saurais peindre cette scène, ni rendre compte de l'effet qu'elle fit sur moi.

Dès le lendemain je quittai ce séjour de trouble et de scandale, et j'allai prendre un logement dans un hôtel de la même rue. Pouvais-je avec honneur différer mon départ? Cependant combien n'ai-je pas été calomniée à cette occasion? On a cité, comme un trait de noire ingratitude, la détermination que je pris alors. On voulait apparemment que je déshonorasse le nom que je portais. Si j'étais restée chez madame de M..., qui sait si l'on n'aurait pas calomnié aussi la reconnaissance que l'on prétend que j'ai violée dans cette occasion? Quant à moi je n'ai rien à me reprocher. J'ai fait tout ce que devait faire une femme sensible à l'honneur, soigneuse de sa réputation.

Me voilà donc dans une auberge, seule, sans appui, occupant une petite chambre, livrée à moi-même dans une ville de corruption, et pourtant j'avais une famille! et je n'avais rien fait pour mériter d'en être abandonnée, et si je l'avais mérité, elle n'aurait pas dû encore me délaisser; le soin de son propre honneur lui prescrivait une tout autre conduite; et pourtant c'est moi que l'on accuse.

Je fis part de ma situation à M. de P...; je lui peignis dans une lettre touchante la douleur dont j'étais accablée. Je n'eus pas même de réponse, mais on m'envoya quelques livres pour m'occuper; on y joignit un peu d'argent soigneusement enveloppé avec les livres. On me recommandait verbalement de continuer les démarches nécessaires pour terminer mon divorce; c'était mon désir le plus vif. En courant pour cette affaire, j'allai voir M. Lecoq, dépositaire d'une somme qu'il devait me remettre, et qui m'avait valu et me valait encore tant de haine et de persécution de la part de ma mère. Il m'assura qu'elle était intacte entre ses mains, et qu'il me la remettrait dès que mon divorce serait terminé.

J'étais triste, abattue; l'ennui et le découragement me gagnaient de toutes parts. Mais ces livres que m'envoyait M. de P..., l'argent que je recevais à chaque envoi m'entretenaient dans l'heureuse idée que ma mère ne m'abandonnait pas absolument. Cet espoir ne me sauva pas d'une maladie grave, dans laquelle le chagrin me fit tomber. On s'empressa de m'envoyer le docteur Lherminier, homme aimable, compatissant, qui m'assura qu'on ne m'abandonnerait pas, puisque dès qu'on avait connu ma situation, on l'avait envoyé à mon secours; il m'exhortait à ne

pas perdre courage. Il prenait sur lui de me dire que ma mère et ma sœur m'aimaient; que plus tard, j'en acquerrais la certitude.

Enfin le jour où devaient se rompre les liens de mon funeste hymen arriva. Ma jeunesse, les soins et les consolations de M. Lherminier m'avaient fait retrouver la santé. Avec quel empressement je me rendis à la municipalité! De quel poids je me sentis soulagée quand le divorce fut prononcé! Je serrai mon fils sur mon sein, des larmes maternelles coulèrent sur ses joues! Je jurai de lui consacrer toute ma vie, de ne jamais contracter un autre engagement, de ne jamais lui donner des frères ou des sœurs qui partageassent avec lui ma tendresse.

Je fis part à M. de P... de l'acte qui me rendait à la liberté. Je le priai avec instance de me faire connaître les intentions de ma famille, ses desseins sur moi. Ma mère me rendrait-elle son amitié? ma famille s'occuperait-elle de fixer mon existence?

Pour toute réponse, je reçus la visite d'une personne dont le nom même n'est pas resté dans ma mémoire, et qui me pria de lui remettre un pouvoir pour que ma mère touchât la somme déposée chez M. Lecoq. Je m'empressai de satisfaire ce désir si souvent exprimé, convaincue

que ce sacrifice pourrait enfin me rendre les bonnes graces de ma mère. Que n'aurais-je pas fait pour obtenir son amitié ! Mais que je connaissais mal le cœur humain ! Cette seule demande n'aurait-elle pas dû me donner un utile avertissement? Dès que ma famille fut en possession de la somme, tout fut perdu pour moi, espoir, attentions, procédés! plus de livres, plus de ces petites douceurs pécuniaires dont l'envoi me faisait plus de plaisir que la valeur. Le cœur de ma mère fut muré comme sa porte. Que dis-je ! on poussa l'oubli de tous les sentiments naturels jusqu'à me menacer d'attenter à ma liberté, si je faisais quelque démarche pour rentrer dans le sein d'une famille qui me bannissait si injustement. On se croyait tout puissant parce que l'on avait une fille lectrice de la princesse Borghèse. Cette sœur, si impitoyable pour moi, venait de partir avec sa princesse pour l'Italie.

Je savais qu'une des personnes qui aigrissaient le plus ma mère contre moi était la femme de mon oncle, M. de Beauchamp. Le tableau que j'ai tracé d'elle peut donner une idée de sa délicatesse et de sa bonté. J'avais cru devoir lui rendre une visite. Je la trouvai telle qu'on me l'avait décrite : elle me ferma sa porte ; je frappai à celle de mon oncle,

je le trouvai écrivant beaucoup, et s'occupant fort peu de sa famille :

« Quel service voulez-vous que je vous rende, « me dit-il? je suis malheureux moi-même. « Vous êtes jolie, entourée de dangers; pre- « nez-garde à vous! Ma femme me rend le « plus misérable des hommes. Ce n'est pas moi « qui suis le maître ici. Je crains même, si « nous causons long-temps ensemble, que vous « ne soyez exposée à des désagréments. La femme « que j'ai épousée par reconnaissance est dépour- « vue de sensibilité; elle m'a donné deux enfants; « je leur sacrifie ma tranquillité et c'est pour « eux seuls que je me condamne à rester avec « elle. Je suis obligé pour avoir la paix de fer- « mer les yeux sur tout ce qui se passe ici. « M. R... est aussi parvenu à s'emparer de la con- « fiance de votre mère; il intrigue de tous côtés « et fait sa cour aux vôtres, parce qu'il se per- « suade que Jenny pourra lui être utile au- « près de la princesse. Son thème habituel est « qu'il faut se débarrasser de vous, n'importe « comment; attendu que si l'on vous connaissait, « vous pourriez peut-être contrarier la fortune de « votre sœur, et vous savez que c'est le grand che- « val de parade de votre mère. Quant à moi je

« ne puis rien, absolument rien, et il est inutile « que nous nous revoyions. »

Je me retirais désolée et je marchais lentement dans la rue, donnant alternativement la main à mon petit enfant ou le portant dans mes bras, lorsque mon oreille fut frappée de ces mots prononcés d'une voix forte et martiale : « Eh quoi, « c'est vous jeune dame! vous à Paris! et qu'y fai- « tes-vous? »

Je regardai et je vis un homme d'une taille élevée, le front noble, les lèvres décorées d'une épaisse moustache; c'était le colonel d'un régiment dont je ne saurais me rappeler ni le nom ni le numéro, c'était un homme aussi estimable par ses vertus guerrières que par sa rare probité; il connaissait ma famille, il m'avait vue à Montpellier. « Vous n'avez pas l'air, ajouta-t-il, « d'être fort heureuse, faites-moi l'honneur de me « donner votre adresse et j'irai vous voir. » Il me faisait toutes ces questions avec une franchise toute guerrière; il m'invita, pour causer plus à notre aise, à prendre une glace avec lui dans un café voisin; j'acceptai et lui confiai le secret de ma triste position. « Et vous, lui dis-je, quelle est « votre situation? — Mon histoire est lon- « gue, » me répondit-il, et il entreprit de me la raconter.

Si je la rapporte c'est qu'elle peut servir à donner une idée du caractère d'un homme qui a jeté un grand éclat sous l'empire de Napoléon.

« J'étais, me dit-il, colonel avant la révolution; « je ne quittai point mon corps; je voulais bien « me battre pour mon pays, mais non pas sous « des enseignes étrangères. Je m'appliquai à main- « tenir la discipline parmi mes soldats et laissai « émigrer les officiers qui ne partageaient pas « mes sentiments; je ne fus point inquiété dans « le cours de la révolution et j'arrivai à l'époque « où Napoléon prit le commandement de l'armée « d'Italie; mon régiment y fut employé, et je crois « pouvoir dire que je fis mon devoir d'une ma- « nière honorable.

« Je jouissais de toute la confiance de mon « corps et du bonheur qui en est la suite, « lorsque je reçus une lettre de Napoléon qui « m'envoyait, pour lieutenant-colonel, un jeune « homme bien turbulent, bien brouillon, me di- « sait-il, mais, au feu de l'ennemi, un diable que « rien n'épouvantait. Tâchez, ajoutait-il, de vous « en arranger : en effet, quelques jours après, je « vois arriver un jeune homme d'une extrême élé- « gance, d'une figure charmante, ayant tout l'air « d'un étourdi. Je n'ai jamais cru au courage de « ces Céladons fardés, musqués, qui portent

« dans les camps toutes les mœurs des boudoirs ; « j'imaginai que le général en chef s'était trompé, « qu'on avait surpris sa religion. La prévention « est une puissance dont on ne connaît pas toute « l'influence ; la mienne alla jusqu'à l'injustice ; je « ne voyais rien de louable dans tout ce que fai- « sait Murat ; car c'est de lui qu'il est question « ici. Il était brouillon beaucoup plus qu'on ne me « l'avait dit ; je portai trois ou quatre fois des plain- « tes contre lui au général en chef ; on me laissa « le choix ou de le souffrir ou de quitter mon « régiment. J'étais dépité ; je restai cependant « bien résolu d'obtenir un congé pour me rendre « à Paris dans le dessein de me plaindre de Mu- « rat et de Bonaparte lui-même, lequel prétendait « m'obliger à garder un extravagant qui ne vou- « lait rien faire comme les autres.

« Le congé me fut accordé ; j'arrivai à Paris, je « jetai les hauts cris : « Restez tranquille, me dit- « on, jusqu'au moment où vous recevrez l'ordre « de rejoindre. Je me retirai au faubourg Saint- « Germain, où j'avais une sœur si peu riche qu'elle « vivait du produit de quelques petits ouvrages « dont elle s'occupait. Je demeurais depuis quel- « que temps avec elle, lorsqu'un jour je reçus « ma démission que je n'avais pas demandée. Je « compris alors dans quel abîme je m'étais pré-

« cipité, d'autant plus que les journaux se rem-
« plissaient chaque jour du récit des hauts faits,
« des traits de bravoure du colonel Murat.

« Ma disgrace continuait, j'étais en proie au be-
« soin, et, pour comble de malheur, j'avais perdu
« ma sœur. Murat était au comble de la fortune;
« il avait épousé une sœur de Napoléon. Napo-
« léon était devenu premier consul, puis empe-
« reur, et son beau-frère était gouverneur de
« Paris. Quelle espérance me restait-il? je pas-
« sais mes jours dans le chagrin et le désespoir,
« réduit à copier des manuscrits pour les li-
« braires.

« Un jour que je traversais tristement le pont
« Neuf pour aller chercher de l'occupation, je
« m'entendis appeler par mon nom et sentis en
« même temps un petit coup sur l'épaule; je re-
« garde, c'était Murat lui-même, à pied comme
« un simple officier. Je frissonnai de la tête aux
« pieds; je me croyais perdu sans ressource; mais
« Murat portant la main à son chapeau : « Com-
« ment vous portez-vous, colonel? que je suis
« heureux de vous rencontrer! je vous ai fait
« chercher partout. Que faites-vous? pourquoi ne
« vous ai-je pas vu? ne saviez-vous pas que j'avais
« le pouvoir de vous être utile? que je m'en vou-
« drais si je n'en profitais pas pour réparer tous

« mes torts envers vous. Dites-moi, cher colonel, « que vous ne m'en voulez plus, et donnez-moi « votre adresse, car je veux aller vous voir. Je « lui répondis que j'étais touché jusqu'aux lar- « mes de ses bontés; qu'il m'était impossible de « lui donner mon adresse : Je suis logé trop hum- « blement pour recevoir un personnage de votre « rang. Il insista, mais j'étais trop fier pour ne pas « persister.

« Nous nous quittâmes avec toutes les marques de « la plus vive cordialité. Plusieurs jours s'écoulè- « rent ainsi. Je continuais mon travail; Murat pa- « raissait m'avoir oublié; tout-à-coup un homme « d'une mise et d'une figure respectable se pré- « sente à la porte de mon triste réduit, s'informe « de moi-même si je suis le colonel de Brunel, et, « sur ma réponse affirmative, me remet un très- « gros paquet, en me disant qu'il remplissait une « mission qui lui avait été confiée; qu'il ignorait « d'où provenait ce paquet, mais qu'il se trouvait « heureux de connaître un aussi honnête homme « que moi.

« J'étais stupéfait; de qui pouvait venir ce pa- « quet? que contenait-il? je l'ouvre, j'y trouve « cent louis en or avec une lettre ainsi conçue :

« Mon colonel, en quittant le régiment il vous

« était dû la somme ci-jointe que je m'empresse
« de vous faire restituer. Pour ma part, j'ai éprouvé
« un plaisir extrême à vous l'envoyer. Je vous prie
« de vouloir bien accepter pour samedi mon dîner,
« que je ferais bien tristement si vous me refusiez.
« Je vous attends donc samedi, et vous prie de
« recevoir l'assurance du respect de l'ancien lieu-
« tenant-colonel MURAT.

« Certes, dis-je, je n'y manquerai pas, et, pour
« lui prouver que j'ai tout oublié, je veux pa-
« raître en uniforme complet du régiment où nous
« nous sommes connus. Le samedi je me rendis
« au dîner en grande tenue: j'y trouvai un monde
« considérable; Murat vint à moi, me fit un ac-
« cueil plein d'urbanité et me dit les choses les
« plus obligeantes. Les deux battants de la salle
« à manger s'étant ouverts, Murat me prit par
« la main et m'y conduisit. Les places des convives
« étaient marquées; avant qu'on s'y assît, Murat,
« élevant la voix, proposa de porter la santé
« du gouverneur de Valence; j'ignorais de qui il
« s'agissait : on prit place; en déployant ma ser-
« viette je trouvai le brevet de commandant; le
« cœur ému, les yeux pleins de larmes, je me le-
« vai, je m'approchai de lui les bras ouverts, il
« s'y jeta en me disant : Gouverneur, que tout

« soit oublié. Depuis ce temps, il n'est sorte de « bontés qu'il n'ait pour moi. Il me reçoit avec « empressement, et peut-être pourrais-je vous « être utile auprès de la princesse. »

Je lui exprimai combien je serais touchée de tout ce qu'il ferait pour moi. Il caressa beaucoup mon fils et me promit de tout employer pour m'assurer une existence heureuse. J'avais trouvé dans mon hôtel une jeune dame à laquelle je m'intéressais à cause de sa position assez semblable à la mienne; je lui en parlai. Nous verrons plus tard, me dit-il; aujourd'hui c'est de vous seule que je veux m'occuper.

Trois jours après, il se rendit à mon hôtel, en m'annonçant qu'il voulait me conduire chez une personne que je serais charmée de connaître et qui habitait l'hôtel de la princesse Murat.

Ivre de joie, je ne pris pas seulement le temps de faire une toilette; je montai en voiture et nous arrivâmes au palais. On nous introduisit chez une jeune personne charmante, d'une figure douce et spirituelle, et d'un son de voix qui allait au cœur. Elle me promit d'employer toute son influence sur la princesse pour embellir ma situation. Revenez demain, me dit-elle, et vous verrez que ce ne sera pas en vain. Elle remercia le colonel de lui avoir procuré l'occasion de m'être de quelqu'utilité, et

me promit bon succès: je lui fis part de ma position; elle m'écouta avec une grace infinie, et je dois dire qu'il y a peu de personnes au monde plus aimables et plus intéressantes que mademoiselle Paravicini.

Le colonel était au comble de ses vœux; moi, j'étais au comble de la joie. Mais il était écrit que je serais éternellement battue par la mauvaise fortune. Cette fois-ci je fus complice avec elle, comme on le verra bientôt. Après m'avoir mis sur la route du bonheur, le colonel m'annonça qu'il était obligé de reprendre celle de son gouvernement. Il m'exhorta à la patience, à la sagesse, à la prudence, me remit une petite somme pour attendre l'effet des promesses de mademoiselle Paravicini, et prit congé de moi; ce fut la dernière fois que je le vis. Les malheureuses circonstances où je me suis trouvée m'ont privée du bonheur de ses conseils et de ses secours.

Deux jours après, la princesse m'envoya 300 f. avec l'invitation de me rendre au palais. Je n'aurais eu garde d'y manquer. J'employai une bonne partie de l'argent à me vêtir d'une manière convenable ainsi que mon enfant, et, au jour marqué, je me rendis avec lui au palais. Je fus reçue d'abord par mademoiselle Paravicini qui, après m'avoir dit les choses les plus obligeantes, me con-

duisit chez la princesse; celle-ci m'assura qu'elle voulait me prendre sous sa protection, me dédommager des peines que j'avais éprouvées : « Re-
« tournez, me dit-elle, avec une grace infinie,
« dans votre hôtel; vous n'y serez pas long-temps;
« attendez quelques jours encore les effets de mes
« promesses. Faites-vous accompagner; vous êtes
« trop jolie pour sortir seule. »

Je me confondis en témoignages de reconnaissance, et lui dis que j'étais venue avec une jeune dame qui habitait le même hôtel que moi: C'est bien, me dit-elle, et elle me renouvela l'assurance de sa protection. Ici je dois l'aveu d'une des plus grandes fautes de ma vie; j'aurais dû faire plus d'attention à la jeune dame qui, depuis quelques jours, s'était attachée à tous mes pas, et ne me quittait pas un instant; elle se nommait Pauline Dubois. Je ne la connaissais pas; avec plus d'expérience, je me serais défiée d'elle. Qui sait si ce n'était pas une espèce de surveillante apostée par ma famille pour épier toutes mes démarches et en rendre compte? J'ai eu mille raisons, depuis, pour le croire. Je n'ai jamais pu savoir ce que c'était que cette Pauline Dubois; et j'ai payé bien cher la confiance que je lui ai donnée. Depuis quelques jours, elle m'avait assuré qu'elle venait de prendre un petit logement rue Montmartre pour elle et pour

moi, dans le cas où mes espérances ne se réaliseraient point. Je n'étais pas toujours contente de ce qu'elle me disait, j'y trouvais quelquefois de l'obscurité, mais je m'en prenais plutôt à moi qu'à elle. Elle me montrait tant de dévouement que je repoussais jusqu'aux approches de la défiance.

J'avais, depuis mon divorce, repris le nom de mon père; c'était le seul que je fusse autorisée à porter, et par conséquent ma sœur et moi nous étions connues sous le même nom; on ne me distinguait que par le titre de madame; ma mère en était désolée. Deux personnes envoyées par M. de P... vinrent successivement me proposer de retourner dans ma province; ma sœur, si j'y consentais, m'abandonnait la part qui lui revenait de la succession de mon père. Mais je voyais alors un avenir heureux pour moi et mon fils; je refusai toutes ces propositions. J'étais surprise de voir que toutes mes démarches fussent connues de ma famille; mais, je l'ai déjà dit, je n'avais aucun soupçon sur Pauline Dubois; je m'obstinais à lui donner le nom de mon amie.

Enfin je reçus une nouvelle invitation de me rendre au palais de la princesse. Je montai sur-le-champ en voiture, j'emmenai mon amie avec moi, en la priant de m'attendre chez le concierge;

ce fut encore mademoiselle Paravicini qui me reçut. La princesse, me dit-elle, n'aura pas le plaisir de vous voir aujourd'hui, mais je vais vous expliquer ses intentions pour vous; si vous répondez à ses bontés, comme je n'en doute pas, elle se propose de vous rendre heureuse; en attendant voici une somme assez considérable qu'elle m'a chargée de vous remettre. Vous allez sans retard, car la princesse n'aime pas les lenteurs, choisir un joli appartement à la chaussée d'Antin, vous le ferez meubler sans luxe, mais avec élégance, et, si vous n'avez pas assez d'argent, vous vous adresserez à moi. Vous pouvez acheter du linge aujourd'hui et vous occuper du logement demain. Surtout ne dites rien, car la princesse ne veut pas qu'on sache encore ce qu'elle se propose de faire pour vous.

Après mille actions de grace, je promis de me conformer à tout, je pris congé de mademoiselle Paravicini et j'allai joindre Pauline Dubois qui m'attendait. Je lui montrai mon or. J'en pris une poignée que je gardai et la priai de vouloir bien reporter le reste chez moi. Je lui laissais environ six à sept mille francs. J'avais avec moi une centaine d'écus; j'entrai dans un magasin pour faire mes emplettes; je les fis transporter chez moi, pour les remettre entre les mains des ou-

vrières. Je demande si madame Dubois est rentrée; on me répond qu'oui, mais qu'elle est sortie peu de temps après et a laissé sa clef chez la maîtresse de l'hôtel. Je monte chez moi sans inquiétude; j'avais laissé ma clef à mon secrétaire, à ma commode; je les trouve ouverts, mais sans argent; je reste tranquille : madame Dubois aura sans doute cru plus sage de déposer chez elle mon petit trésor. Je prie mon hôtesse de me procurer quelques ouvrières, pour travailler à mon linge; elle me donne d'abord sa fille. Bientôt je me trouve entourée de quinze travailleuses.

Cependant madame Dubois ne revenait pas; j'envoie à la rue Montmartre au numéro qu'elle m'avait indiqué; l'on n'y connait point madame Pauline Dubois; le soir arrive, madame Dubois ne reparaît pas. Mon inquiétude n'a plus de bornes, je me désespérais, je poussais des cris douloureux; je cours chez le commissaire de police, il n'était pas chez lui; il fallut attendre au lendemain. Je passai une nuit affreuse; le commissaire de police reçoit ma déclaration, me demande des renseignemens sur madame Dubois; je ne puis lui donner que ceux que je tenais d'elle-même, et dont aucun ne se trouva véritable. Toute la journée se passa en recherches inutiles; j'étais effrayée de l'idée que j'allais perdre la

bienveillance de la princesse; je me rendis à son palais. Il me fut impossible de la voir, elle était tout occupée d'une fête brillante à l'occasion d'une victoire remportée par son frère. J'insistai pour parler à mademoiselle Paravicini; on m'introduisit dans son appartement, et l'on m'y fit attendre long-temps.

Que le bruit de la joie et des plaisirs est pénible pour l'être souffrant! que l'aspect d'une fête est triste! Je ne puis dire ce que j'éprouvais: je me sentais des mouvements d'impatience et de colère; enfin mademoiselle Paravicini vient, j'éprouvais des battements de cœur affreux. Elle s'aperçoit de mon trouble; je lui raconte d'une voix étouffée le malheur qui venait de m'arriver; je lui donne le nom de la jeune dame, celui du commissaire de police; je lui parle des recherches faites à la rue Montmartre; des craintes que j'éprouve que ma famille ne soit pour quelque chose dans cette affreuse aventure; qu'elle n'ait eu l'intention, en me privant de tout appui, de me forcer de retourner dans ma ville natale.

L'excellente mademoiselle Paravicini m'écoute avec bonté; elle me promet ses bons offices, ma relation lui paraît dictée par la franchise et la sincérité; elle est satisfaite des démarches que j'ai commencées, m'assure qu'on en fera d'autres,

et m'engage à me tranquilliser. Elle m'affirme que dans le cas où ma famille aurait pris quelque part à cette indigne affaire, mon malheur ne fera qu'augmenter l'intérêt de la princesse pour moi, tant elle est bonne et généreuse.

J'emportai chez moi ces paroles consolantes, et je pris quelque repos. Le lendemain, à midi, je reçus la visite d'un aide-de-camp qui recueillit tous les renseignements que je pouvais lui donner, et me quitta en me disant qu'on prendrait des mesures *serrées*, ce fut son expression, pour me faire rendre justice. A quatre heures un second aide-de-camp, envoyé par la princesse, vint m'engager à me rendre au palais; mais je ne vis plus mademoiselle Paravicini; je fus reçue par une dame plus âgée qui avait le titre de dame du palais.

Sa figure était sévère; elle me dit d'un ton extrêmement sec: « Madame, on a fait toutes les « démarches possibles pour retrouver la soi-disant « dame Dubois. Votre hôtesse la connaît sous ce « nom, mais elle rapporte en même temps qu'elle « n'est venue loger chez elle que quelques jours « après vous; on a visité sa chambre et l'on n'y « a trouvé qu'une malle vide. Il est bien diffi- « cile qu'elle ait pu quitter ainsi l'hôtel sans que « vous le sachiez; car, au dire des gens de l'hôtel,

« vous ne vous quittiez jamais. La police et les « gens du palais envoyés par la princesse ont vi- « sité toutes les maisons de la rue et du faubourg « Montmartre, pour s'assurer si, en effet, quelque « dame Dubois y avait pris un logement, et n'ont « pas trouvé la moindre apparence de vérité dans « tout ceci. Vous dites bien qu'il est possible que « votre famille ait saisi cette occasion de vous « nuire; mais, madame, toutes ces choses parais- « sent trop extraordinaires; les précautions de « votre famille à votre égard, et les circonstances « qui viennent de vous arriver font penser à la « princesse qu'il y a peut-être dans tout ceci un peu « de votre faute. Elle a donc pris le parti d'attendre, « pour achever ce qu'elle voulait faire en votre fa- « veur, que vous fussiez réconciliée avec votre « famille. D'ailleurs votre tante de B.... dit beau- « coup de mal de vous, ce qui n'encourage pas « à vous être utile. Voyez ce que vous avez à faire; « quant à moi, si j'ai un conseil à vous donner, « c'est de retourner dans votre pays où vous serez « peut-être plus heureuse qu'ici.

« Hélas, madame, lui répondis-je pénétrée de « douleur, si la princesse, pour changer mon « triste sort, attend que ma mère le demande, « je crains bien d'être long-temps malheureuse. « A qui puis-je attribuer ce qui vient de m'arriver?

« Ma famille connaissait parfaitement toutes mes « démarches, et cependant je n'avais d'autre con- « fidente que cette dame Dubois; puis-je mécon- « naître ici une cruelle intrigue de ma sœur? « car je respecte trop ma mère pour l'en croire « complice. Faut-il donc que je porte la peine « d'une si noire perfidie? »

« C'est un malheur, me répondit la dame d'un « ton très-sévère, mais la princesse ne peut se « mêler de cela. L'empereur a de l'estime pour « votre sœur; quoi que vous fassiez, vous aurez « toujours tort. Tenez-vous donc tranquille, plus « tard on verra. »

Me voilà donc encore une fois déchue de mes douces et brillantes espérances! étais-je assez malheureuse? *Soyez tranquille!* Sans doute il était facile à cette dame de l'être; mais moi! Je rentrai le cœur navré; que deviendrai-je avec mon enfant! Si j'avais eu le cœur moins haut, des mœurs moins pures, j'avais rencontré plus d'une fois des hommes qui se seraient volontiers chargés de réparer les torts de la fortune. Mais j'avais d'autres principes; mon malheur ne m'avait point abattu l'ame, et j'aurais préféré la mort à l'infamie; aucun être ne m'avait encore fait battre le cœur, et l'idée de me vendre me faisait horreur.

Ma sœur était devenue fort jolie : grande, bien faite, fraîche, élégante, spirituelle ; que de titres pour plaire et pour obtenir ce qu'elle désirait ! Tourmentée de ma présence, décidée à me perdre, elle avait donné, à mon sujet, les plus odieux renseignements à la police et obtenu d'elle qu'elle me fît renfermer à la première occasion où je paraîtrais avoir le moindre tort. Plusieurs fois je me présentai chez monsieur de P..... ; je voulais qu'il s'intéressât à moi, je voulais en faire un médiateur ; il se refusa constamment à ce noble rôle et finit par me fermer sa porte avec une grossièreté offensante. Il ne voulait pas perdre le fruit de la grande faveur dont jouissait ma sœur [1].

[1] J'ai toujours pensé que cette faveur provenait d'une méprise : étant tout enfant, j'avais vu Napoléon chez mon père, pour lequel il professait une haute estime ; un jour qu'un de nos fermiers avait apporté une magnifique corbeille de fruits, pour en faire hommage au général, je me saisis de cette corbeille et je dis à Bonaparte : Puisque tu aimes tant les soldats, je veux que tu leur distribues ces fruits. Ma proposition fit rire, on voulut m'ôter la corbeille, je la retins obstinément et ne cédai qu'à Napoléon, qui me promit de la distribuer à ses soldats. Ce petit trait de caractère, cette obstination enfantine le charma, et il me promit de ne jamais l'oublier. Un soir que la princesse Borghèse donnait un concert, ma sœur y chanta avec un succès infini ; Bonaparte voulut savoir quelle était cette jeune personne, et lorsqu'on lui eut dit qu'elle était fille du maréchal-de-camp de M... qui avait commandé à Monaco, « Comment,

Après l'inconcevable aventure qui m'était arrivée chez la princesse Murat, j'avais écrit à Valence à mon cher colonel, mais je n'en reçus point de réponse. Son sort était-il changé? était-il mort? je crois à cette dernière supposition. S'il eût vécu, s'il eût reçu ma lettre, son amitié l'aurait fait accourir; ses conseils, son expérience, son zèle pour me servir, m'auraient tirée de la triste situation où j'étais.

Je ne savais où donner de la tête : résolue de ne jamais transiger avec l'honneur, je me décidai à soutenir mon existence par le travail. Je m'adressai à une lingère de la rue du Coq Saint-Honoré; cette dame, bonne et bienfaisante, me fit quelques questions sur ma position et celle de ma famille; je les lui donnai avec franchise et elle me remit de l'ouvrage. Un jour que j'allais lui reporter ce qu'elle m'avait confié : « J'ai fait, « me dit-elle, des démarches pour vous et j'ai « acquis des renseignements certains sur ce qui « vous concerne. Madame votre mère ne serait « pas éloignée de faire quelque chose en votre fa- « veur; mais elle se laisse circonvenir par madame

« dit-il, je l'ai vue bien petite, je vous la recommande particuliè- « rement, et de mon côté j'assurerai son sort. » Il était évident que c'était de moi qu'il voulait parler, puisqu'alors ma sœur n'était pas à Monaco. On se garda bien de le détromper.

« de B....., votre tante, espèce de tigresse que « l'enfer semble avoir vomi dans sa colère; votre « sœur est l'idole de la famille, elle vous abhorre « et vous redoute. Si M. le maréchal Duroc était « à Paris, je vous conseillerais d'aller le trouver « avant que d'indignes calomnies vous perdent « tout-à-fait. J'en sais assez pour vous plaindre « sincèrement et sentir le besoin de vous obliger; « mais dans la classe où je suis on a bien peu de « moyens de rendre service. Je verrai M. de P....; « je connais toute la faiblesse de son caractère; « il a presque élevé votre sœur; elle le domine « entièrement et je n'ignore pas qu'il éprouve « des crispations quand on lui parle de vous; vo- « tre oncle a quitté sa femme, elle en est furieuse; « j'ignore où il s'est retiré. J'ai renouvelé la pro- « position, qui vous avait été faite, de vous aban- « donner la portion qui revient à votre sœur, « dans la succession de M. votre père, si vous « vouliez retourner à Monaco : Elle l'a refusée dans « le temps, m'a-t-on répondu, on est décidé à ne « plus rien faire pour elle. Cependant je crois « votre mère prête à se charger de votre fils, si « vous voulez le lui confier; ce qui serait bien, « parce qu'en faisant le douloureux sacrifice de « vous séparer de lui, vous prouverez que son « avenir vous est plus cher que votre propre « bonheur. »

Cette proposition me révolta ; abandonner mon fils à ma mère qui me déteste ! à ma sœur qui m'abhorre ! mon fils, l'unique objet de mes affections, l'unique consolateur que j'aie sur la terre ! J'étais décidée à n'y jamais consentir, mais cette dame revint si souvent sur cette proposition, m'en montra si bien les avantages, qu'enfin je résolus d'essayer si cette voie m'ouvrirait le cœur de ma mère. Je lui remis mon enfant ; elle le reçut avec tendresse et m'envoya une petite obligation que j'ai entre mes mains où elle s'engage à prendre à sa charge et à faire élever l'enfant de sa fille divorcée ; mais sans aucune promesse de le représenter quand je le désirerais, sans s'expliquer sur son éducation ; ces réticences me troublaient l'esprit. Une conversation de ma mère qu'on me mit à portée d'entendre redoubla mes chagrins. Le travail auquel je m'étais livrée altérait ma santé. La marchande lingère qui m'occupait m'avait recommandée à une dame qui avait un logement dans la rue Saint-Guillaume vis-à-vis celui de ma mère. Je pouvais la voir passer tous les jours, parce que tous les jours elle allait voir sa belle-sœur, madame de B...., qui demeurait dans la rue des Saints-Pères, au petit hôtel de Fleury. J'avais l'espoir d'apercevoir mon fils avec elle ; mais ne le voyant pas, tourmentée

26176

de mille idées différentes, je pris le parti d'accoster ma mère, de lui demander des nouvelles de mon fils, de lui témoigner le désir de le voir, de l'embrasser : elle parut m'écouter tranquillement, et me laissa parler pendant le court trajet de son logement à celui de ma tante. Mais à peine était-elle arrivée dans la cour de l'hôtel que se retournant avec un air de colère : « Que voulez-vous, « madame, s'écria-t-elle, je ne veux ni vous voir « ni vous entendre; retirez-vous, je ne vous con- « nais pas. Quant à votre enfant, vous ne le rever- « rez jamais. Cessez de m'obséder, ou je vous fais « arrêter. » En achevant ces mots, elle monta précipitamment chez sa belle-sœur.

La colère, le désespoir m'étouffaient; je ne pouvais plus respirer, je fus sur le point de m'évanouir, j'éprouvai une violente attaque de nerfs. Ma tante m'envoya M. N... son favori, et sa domestique, non pour me secourir, mais pour me faire sortir, et me jeter dans la rue si j'étais hors d'état de me retirer. Je fus traitée d'une manière indigne; ils m'enlevèrent de vive force, fermèrent les portes sur moi et me laissèrent dans un état à faire pitié. A peine retrouvai-je assez de force pour me traîner chez mes honnêtes amis de la rue Saint-Guillaume. Tel fut le traitement que j'éprouvai de la part de ma mère, après tous les

sacrifices que j'avais faits pour regagner son amitié. Hélas ! il y avait cinq ans que je ne l'avais vue. Ceux qui voudront bien lire le récit de mes malheurs pourront-ils croire à tant de dureté ? ne m'accuseront-ils pas de charger le tableau, de soustraire à leur connaissance des fautes qui avaient pu m'attirer un pareil traitement ? Non, je le dis avec sincérité, je ne cache rien, je n'exagère rien. Personne n'a jamais éprouvé plus que moi les outrages et les injustices du sort. Je n'avais rien à me reprocher; j'étais réellement vouée au malheur sans l'avoir mérité.

La pensée que je ne reverrais plus mon fils m'accablait; je ne vivais plus. Pendant six jours que je restai chez les excellentes gens qui compatissaient à mes peines, j'avais les yeux collés sur les fenêtres pour voir si j'apercevrais mon fils. Je ne pus parvenir à voir personne; enfin le septième, un inconnu se présente muni d'une lettre de ma mère. Il m'annonce qu'elle était loin de vouloir me bannir entièrement de son cœur, qu'elle voulait enfin me prouver qu'elle n'était point insensible à mon sort; qu'elle avait songé à me procurer à Chaillot une pension où je trouverais une société très-agréable, où il ne tiendrait qu'à moi d'être parfaitement heureuse. Je prends la lettre; elle n'était pas pour moi, mais pour

l'inconnu qui me la présentait, et ne contenait que ce peu de mots :

« Veuillez, je vous prie, monsieur, engager ma-
« dame de M....., ma fille, à se retirer dans la pen-
« sion où je lui ai ménagé une place honorable.
« C'est le seul moyen de me plaire et de parvenir
« par la suite à voir son fils. Assurez-la que je
« m'attache tous les jours davantage à cet enfant,
« et que je le rendrai heureux si elle n'y apporte
« aucun empêchement par ses coups de tête et
« des démarches inconsidérées qui peuvent nuire
« à sa sœur. Je recevrai avec plaisir, monsieur,
« la nouvelle qu'elle s'est rendue au désir bien
« prononcé que je lui manifeste, et qu'elle est
« toute prête à me faire oublier par sa conduite
« à venir ses torts passés. »

Lorsque j'eus achevé la lecture de cette lettre, « J'ai, me dit l'inconnu, une voiture à votre « porte : si vous voulez en profiter, je vous con- « duirai volontiers à la maison dont vous parle « madame votre mère, je vous engage à profiter « de sa bonne volonté. » J'avais un tel désir de revoir mon fils, que j'aurais tout fait pour me procurer ce bonheur. Tous les doutes que la réflexion et la raison pouvaient m'inspirer s'éva-

nouirent devant la plus douce des espérances; je m'empressai de monter en voiture et de suivre le porteur de cette perfide missive. Je ne connaissais qu'un petit nombre de rues. Il prit le chemin qu'il voulut, fit sans doute un long détour, car ce ne fut qu'après plus de trois quarts d'heure que nous arrivâmes dans un quartier hideux et malpropre, que j'ai su depuis être celui de Saint-Jacques. La voiture s'arrêta à une grande porte cochère, qui s'ouvrit pour nous recevoir, et se referma aussitôt sur nous. — Nous voici arrivés, me dit mon introducteur en m'offrant la main. Une seconde porte s'ouvre, j'aperçois une jeune tourière; je me figure que les dames de la pension portent un uniforme; car on m'avait parlé d'une pension de dames anglaises. Mon mentor me laisse un instant dans un petit parloir, revient au bout de dix minutes, me présente de nouveau la main, me conduit à une troisième porte qui s'ouvre et se referme sur moi. Tout-à-coup je me trouve seule, entourée de religieuses. Je ne saurais rendre ma surprise; je croyais tous les couvents supprimés en France. Qu'est-ce ceci, m'écriai-je? où suis-je? Mille pensées se présentent en tumulte; des larmes s'échappent involontairement de mes yeux. Je demande à parler à la supérieure; on m'y conduit. J'entre dans un appar-

tement presque élégant; sur les coussins d'une large bergère est assise une grosse religieuse à la figure plate et pâle, au front revêche et renfrogné. Elle me demande d'un ton impérieux ce que je désire. « Que signifient, ajoute-t-elle, ces cris « inutiles qui troublent la paix de la maison? « Souvenez-vous, mademoiselle, que vous devez « être ici douce et obéissante, ou vous attendre « aux humiliations qu'on emploie pour corriger « les mauvaises têtes, qui, comme vous, font « le malheur de leurs familles. »

— « Ah! madame, lui dis-je, je ne suis point « une demoiselle. J'ai été mariée, je suis mère, « je n'ai jamais fait le moindre chagrin à ma fa- « mille, si ce n'est celui de naître, lequel n'a pas « dépendu de moi. Que va devenir mon fils? Que « vais-je devenir moi-même dans ce tombeau? je « vous prie de croire que je n'ai rien fait pour « mériter l'indigne conduite qu'on tient à mon « égard. Que ma sœur soit heureuse, j'y consens, « mais non pas aux dépens de ce que j'ai de plus « cher. Ayez pitié de moi, madame, songez que « je suis, par ma position, indépendante, et que « personne n'a le droit de me priver de ma li- « berté.

« Vous êtes *bien osée*, me répondit avec une « sorte de colère la supérieure de cette maison,

« qui s'appelait madame Duquesne, de me parler « ainsi ; voilà l'ordre que j'ai reçu, prenez et « lisez :

« Madame Duquesne, supérieure du couvent de Sainte-Marie, rue Saint-Jacques, recevra mademoiselle de M...., et la retiendra jusqu'à ce qu'il plaise à madame de M...., sa mère, de la retirer du couvent où elle a mérité d'être renfermée pour avoir troublé le repos public par les scènes scandaleuses qu'elle a faites tout récemment à madame sa mère, laquelle s'engage à payer la pension nécessaire à l'existence de sa fille. »

« Mais, mon Dieu, madame, répliquai-je, il ne « m'est jamais arrivé qu'une seule fois de parler « à ma mère, dans la rue, pour réclamer de sa « bonté le bonheur de voir mon fils. — Cela ne « me regarde point. Conduisez-vous comme « vous le devez, ou je saurai vous en faire repen- « tir. Comme nous ne voulons ici aucune distinc- « tion, vous allez prendre un de vos noms de bap- « tême ; ce sera celui de Camille, s'il vous plaît. »

En achevant ces mots, elle sonna : « Conduisez, dit-elle à une religieuse, mademoiselle à la salle du travail. Je suivis, et je me trouvai dans une vaste salle où se trouvaient réunies une cen-

taine de femmes, jeunes et vieilles, toutes travaillant dans le plus profond silence. On me donna une chaise, en m'invitant à ne pas parler et à pleurer paisiblement. Je laisse à penser les tortures que j'éprouvai en ce moment; la colère m'étouffait. Je m'efforçai de la concentrer; mais la violence que je fus obligée de me faire me fit tomber malade, et je fus en danger plusieurs jours. Je voulais écrire, me plaindre; on m'avertit que toute communication extérieure m'était interdite. Quelle odieuse oppression! quelle horrible tyrannie! quelle famille dénaturée que la mienne! Ma bonne constitution me sauva; ma gaîté, que le malheur même ne pouvait étouffer, se ranima; je résolus de feindre, de m'accommoder à mon sort et d'attendre.

Rendue à la santé, il me fallut suivre les exercices de la maison. On se levait à cinq heures: on faisait une prière assez longue, et l'on se mettait au travail jusqu'à sept; c'était l'heure du déjeuner; il était frugal : un morceau de pain, coupé proprement dans une grande corbeille, c'était là tout le régal. Celles qui avaient de l'argent pouvaient prendre un peu de lait. Ce modeste déjeuner fini, on reprenait le travail dans le plus profond silence. Celle qui le rompait était mise à genoux; je me trouvais traitée

comme un enfant. Le dîner n'était guère plus succulent que le déjeuner : une mauvaise soupe, un peu de viande et des haricots. Venait à souper une salade, qu'une sainte religieuse retournait avec ses mains bénies, pas toujours très-propres; un petit morceau de bouilli froid ou réchauffé, tout cela assaisonné, avant et après, de *benedicite*, de longues actions de graces, et d'oraisons qui duraient plus que le repas. Dans le cours de la journée, le rosaire et une récréation bruyante, à laquelle tout le monde parlait sans s'entendre. J'y trouvais plus de fatigue que de repos. Dans mon impatience et ma colère, j'aurais rongé les barreaux ; mais *chassez le naturel, il revient au galop*. Mon caractère vif et enjoué reprit le dessus, et je ne m'appliquai plus qu'à exercer la patience de ces bonnes filles par une foule d'espiégleries. On ne cessait de me parler de conversion; quelques-unes de ces pauvres religieuses me firent confidence qu'elles se donnaient la discipline à mon intention. Je fus curieuse de voir cette cérémonie; je me glissai dans la salle du chapitre avec plusieurs de mes camarades et une lumière soigneusement couverte. Nous étions dans une obscurité profonde. La supérieure commença à marmotter quelques versets, auxquels les religieuses répondaient d'une voix sou-

pirante. Elles étaient toutes à genoux, une discipline à la main; quand elles se furent découvertes et qu'elles eurent commencé le cérémonial, je produisis tout-à-coup la lumière pour éclairer la scène. Je laisse à juger les cris, la surprise, le scandale, la colère de la supérieure. Il était fort à craindre qu'on ne me mît moi-même de la partie. Mais j'étais si violente, on craignait tellement mes emportements, que j'en fus quitte pour la peur. Je fatiguai si souvent mes pauvres commensales, qu'elles eurent recours au ministre des cultes. Il eut la complaisance de se rendre à cette sainte maison, mais je lui racontai moi-même mes espiégleries avec tant de gaîté et des manières si comiques, que sa gravité en fut dérangée, et qu'il se contenta de m'engager à être plus sage.

Il y avait cinq mois que j'étais dans cette espèce de réclusion, où j'étais moins malheureuse que je ne l'avais d'abord imaginé. On me promettait tous les dimanches de me faire voir mon fils, et l'on me manquait de parole tous les dimanches. J'attendais avec patience la fin des rigueurs dont on prétendait m'accabler, lorsqu'on vint m'annoncer la mort de ma mère. Je la pleurai bien sincèrement; elle ne m'avait jamais aimée, et j'aurais donné ma vie pour elle.

Cet événement me rendait à toute ma liberté.

Le respect avait pu me retenir sous les liens dont ma mère m'avait enchaînée, mais toute considération cessait maintenant. Qui donc aurait osé attenter à ma liberté? Je signifiai à madame la supérieure la résolution où j'étais de sortir, en lui déclarant que si elle s'y refusait, j'aurais recours aux autorités et à la protection des lois. Sa réponse exalta mon indignation au plus haut degré.

« Votre mère, me dit-elle, a légué tous ses « pouvoirs à votre sœur, qui nous a donné l'or- « dre de vous garder. Vous ne sortirez d'ici que « quand elle jugera à propos de nous le faire « dire. Conduisez-vous seulement mieux que vous « n'avez fait jusqu'à présent, si vous voulez ob- « tenir votre grace. Nous en serons d'autant plus « charmées, que votre turbulence nous fatigue « beaucoup. »

« Eh bien, lui répliquai-je, je sortirai malgré « vous, malgré l'indigne sœur dont vous me par- « lez, et s'il le faut, j'emploierai des moyens qui « pourront bien ne vous être pas très-agréables. « — Taisez-vous, *impie*, me dit-elle, et rentrez « dans votre chambre. »

Je souligne ce mot d'*impie*, parce que c'était l'épithète dont on me saluait souvent. J'étais une impie parce que je riais des momeries du

couvent. Cependant, j'ai toujours eu des principes de religion, et ils ne m'ont jamais abandonnée. Dans le fait j'étais résolue à tout, je n'avais aucune nouvelle de mon fils, qu'était-il devenu? cette pensée m'agitait avec violence. Je médite ma sortie, je fais un petit paquet de mes principaux effets, je les prends avec moi. J'épie un moment favorable, je parviens à m'élancer dans le chœur où l'on chantait les complies. Je trouble l'office par mes cris, je demande impérieusement qu'on me rende à la liberté, je porte l'effroi parmi toutes les religieuses. La supérieure seule ne perd point la tête; elle rassure les plus timides, et se mettant à leur tête, elle m'enjoint de remonter sur-le-champ, si je ne veux qu'on fasse venir le jardinier pour m'enlever de force. J'écumais de colère, je n'avais pour armes que des ciseaux qui pendaient habituellement à ma ceinture; je menace d'en frapper la première qui aurait l'audace de m'approcher. Elles étaient toutes en cercle autour de moi. Le jardinier était arrivé, prêt à fondre sur moi comme un vautour, mais ma contenance en imposait. On n'osa pas lui donner d'ordre.

Parmi ces dames, il en était une que j'aimais beaucoup; elle était douce, pieuse, indulgente: sa figure et ses manières étaient remplies de grace;

elle s'approche de moi, elle me prend les mains, ses yeux se remplissent de larmes; elle me conjure de faire pour elle ce que je refuse à la supérieure. La douceur de sa voix pénètre jusqu'à mon cœur; je me sens émue, je verse des larmes à mon tour; j'ai pleuré, je suis désarmée; je restai encore quinze jours sans savoir un mot de ce qui se passait dans ma famille. Ce délai expiré, je prends de nouveau la résolution de vaincre toutes les résistances et de sortir. Je choisis l'heure de la messe, je savais que c'était surtout pendant les offices que les religieuses craignaient les esclandres. Je fais un tapage horrible, je demande le commissaire de police pour lui faire ma déclaration. Ni la supérieure ni le jardinier ne m'intimident. Je ne veux plus entendre la douce sœur qui m'avait retenue la première fois.

Le commissaire arrive en habit du matin. Je refuse de le recevoir et de l'écouter. J'exige qu'il se présente en costume. Il revient, la scène fut vive. Il me parla de ma sœur, des ordres qu'il avait de me retenir; de ma mauvaise tête, de mes torts, et me déclara nettement que si je ne changeais de conduite, il me donnerait de ses nouvelles.

Je sentais bien que si je ne parvenais à intimider le couvent, je n'avais aucun moyen d'en sor-

tir; comment briser les quatre ou cinq portes sous lesquelles j'étais enfermée? Je remontai de moi-même à ma chambre, où l'on me retint pendant deux jours. Le troisième, la supérieure se rendit dans la classe, et annonça qu'on allait faire de moi un grand exemple; que je serais enlevée le lendemain et mise en lieu sûr, où je n'aurais pas le bonheur de vivre avec des femmes aussi pieuses et sous un régime aussi doux.

Le lendemain une personne de tournure très-peu propre à me rassurer arrive, me demande, exhibe ses ordres, et me fait monter en voiture. — Où me conduisez-vous, monsieur? pas de réponse; je multiplie les questions, point de réponse. Après un assez court trajet on s'arrête, je ne puis plus m'y méprendre, c'est une nouvelle captivité que je vais subir. Je m'évanouis; je n'ai jamais su dans quel lieu on m'avait déposée, j'ai pensé que c'était dans une prison d'état où l'on enfermait les femmes pour opinion ou conduite opposée au gouvernement. Dans la situation où j'étais, on me confie aux soins d'une dame dont je ne saurais trop louer les aimables qualités. Elle s'appelait madame ..... on la soupçonnait d'intrigues avec l'Angleterre, parce qu'elle y faisait de fréquents voyages. La vérité est qu'elle faisait la contrebande des dentelles.

Mais tout alors prenait l'air d'une conspiration; c'était un artifice de Fouché, qui, par ce moyen, se donnait de l'importance. Nous étions six dames sous la garde d'un concierge. Trois espèces de religieuses avaient soin de nous.

Trois mois s'écoulèrent dans ce lieu de captivité, sans que j'entendisse parler de ma famille. Nul secours d'aucune espèce; sans les bontés de mes compagnes de malheur, je serais mille fois morte de besoin. Elles avaient, elles, la faculté d'écrire au dehors; elles obtenaient, dans l'intérieur, avec de l'argent, tout ce qui leur était nécessaire ou leur faisait plaisir.

On nous amena une jeune personne, vive, intéressante, et qui ne parut pas trop effrayée de sa position. Elle nous assura qu'elle ne pouvait manquer de recouvrer bientôt sa liberté; elle avait des liens de cœur avec un homme que Fouché employait pour ses affaires particulières, et qu'il soupçonnait d'avoir déposé chez elle des papiers auxquels il attachait de l'importance; mais ces papiers avaient été remis à l'empereur lui-même. Par qui? de quelle manière? Voilà ce que Fouché voulait savoir. Toutefois, quelque tournure que prît cette affaire, il était impossible que la jeune personne fût compromise. Elle nous promit donc ses bons offices, dès qu'elle serait redevenue libre.

Je lui contai mes aventures; « Ce n'est, me dit-elle, qu'une intrigue dans laquelle on a employé des agents subalternes de la police. Vous vous en tirerez facilement; il ne s'agit pour cela que de faire passer un mémoire à MM. Barthélemy et Boissy d'Anglas, membres de la commission de la liberté individuelle au sénat, tenez-la toute prête, et si l'on vient me chercher, comme il n'y a pas de doute, je m'en chargerai très-volontiers.

« Mais, lui dis-je, où sommes-nous? car il faut bien que j'indique le lieu où l'on me retient.—Je crois, me répondit-elle, que nous sommes dans la rue du Cherche-Midi; mais qu'importe, indiquez la maison où l'on retient les dames pour des causes politiques, on saura bien vous trouver. A votre place je ferais payer bien cher à ma sœur ses indignes procédés. Je la connais, elle a usurpé une considération qu'elle est bien loin de mériter. Lorsque vous serez rendue à la liberté, venez me voir faubourg Saint-Honoré, n° 58. Je ne puis vous donner mon nom, parce que j'appartiens à une grande famille; mais en demandant madame Clarisse les portes vous seront ouvertes. »

Madame Clarisse resta encore plusieurs jours dans la maison, ce qui me donna des craintes et

des inquiétudes. Bientôt j'appris qu'elle nous avait quittées en s'informant de moi, et en me recommandant de prendre soin de ma santé. Ce n'était point une promesse idéale qu'elle m'avait faite; car deux jours après, sur le rapport de la commission de la liberté individuelle, les portes s'ouvrirent. A onze heures du soir un homme d'une mise décente et d'un extérieur grave vint me demander mes ordres pour me conduire où je voudrais aller. « Hélas! monsieur, lui dis-je, « je n'en sais rien, déposez-moi dans un lieu ho- « norable, où je puisse être en sûreté jusqu'à de- « main matin. Alors j'aviserai à me tirer d'affaire, « et surtout à recouvrer mon fils dont le sort « occupe toutes mes pensées. »

« Soyez tranquille, madame, je vais vous con- « duire rue Mazarine, dans un hôtel dont la maî- « tresse m'est parfaitement connue; je vous re- « commanderai avec le même intérêt que si vous « étiez ma parente; mon âge et quelques quali- « tés qu'elle me connaît l'empêcheront d'avoir de « vous, madame, d'autre opinion que celle que « vous méritez. »

Nous arrivâmes en effet à cet hôtel; mon vieux et respectable conducteur parla à la dame de la maison, et je fus accueillie comme si j'eusse été sa fille. Il me remit quarante francs, me priant de

les accepter, avec la faculté les de lui rendre dans un temps meilleur. La maîtresse de l'hôtel eut pour moi les attentions les plus obligeantes. J'avais passé une nuit excellente; à peine fus-je éveillée que je songeai à mon fils. Je voulus sortir pour aller à sa recherche; cette dame eut la bonté de me donner une personne pour m'accompagner partout où je voudrais aller.

Je commençai par madame de B...., ma tante. Elle refusa de me voir, de me communiquer aucun renseignement sur ma mère, sur mon fils, sur ma sœur, et me renvoya à M. de P.... quai de Voltaire; le docte membre de l'Institut fut aussi aimable qu'elle, je n'en pus rien obtenir. J'étais au désespoir lorsque la personne qui m'accompagnait m'ouvrit l'idée de voir l'huissier priseur qui avait été employé après la mort de ma mère, ou le commissaire de police de son arrondissement; je voulus voir, avant tout, la portière de la maison de ma mère.

« Oh! madame, me dit cette pauvre femme, « madame votre mère est morte bien prompte- « ment; au moment où elle avait la mort sur les « lèvres, j'étais seule auprès de son lit : Je ne puis, « me dit-elle avec toute l'expression de la dou- « leur, voir ma fille Lida ma; belle-sœur, madame « de B....., s'y oppose. Si vous la voyez-dites,

« lui que j'ai pensé à elle et que son fils est en « pension à Vaugirard. A peine avait-elle rendu « le dernier soupir que l'on emporta tout ce « qu'elle avait de précieux : ses bijoux, ses pa- « piers. Je crains bien que vous n'ayiez rien de « ce qu'elle possédait. »

Peu m'importait; je n'étais occupée que de mon enfant. Je courus à Vaugirard, je parcourus le village en demandant à tout le monde les renseignements qui m'intéressaient. Enfin on m'adressa à une femme d'un âge avancé qui me dit : « On m'a bien confié un enfant qui appartenait « à une dame qui demeurait rue Saint-Guillaume; « mais on est venu le reprendre attendu que « cette dame est morte; le petit qu'on nom- « mait Antoine (ce qui n'était pas son nom) avait « été emmené par un homme d'un extérieur fort « commun ; depuis elle n'avait plus entendu par- « ler de lui. »

J'avais la tête renversée; je voulais aller à la police; mais il était déjà si tard que je remis ma démarche au lendemain. De quel crime, me disais-je, mon fils a-t-il été la victime? a-t-il péri? a-t-on eu la barbarie de l'envoyer aux Enfants-Trouvés? cette espérance était mon ancre de salut. On feuilleta tous les registres; on ne trouva rien : j'étais réellement comme une folle. Je cou-

rus chez tous les commissaires de police ; un seul, prenant pitié de moi, m'offrit de m'accompagner dans les maisons où l'on déposait ordinairement les enfants abandonnés. Homme de bien, votre souvenir ne sortira jamais de ma mémoire ! J'arrive avec lui dans un de ces lieux : au milieu d'une grande salle une foule d'enfants travaillent à des ouvrages assortis à leur âge. J'appelle mon Antenor. A ce cri, un enfant s'élance, se précipite dans mes bras : « Maman, ma chère maman ! » Il n'en pouvait dire davantage, et moi je m'évanouis ; je ne sais combien de temps je restai dans cet état ; mais quand je revins à moi, je vis une bonne sœur qui me prodiguait tous ses soins, et mon fils bien aimé sur mon lit, à côté de son heureuse mère. Le commissaire verbalisait et recueillait des notes ; en voici le résultat.

Il y avait environ un mois qu'une femme grande, sèche et maigre, assurant qu'elle demeurait rue de Beaune, faubourg Saint-Germain, vint présenter cet enfant ; elle déclarait l'avoir trouvé dans la rue, pleurant beaucoup, demandant sa mère et ne pouvant donner sur elle aucun renseignement ; qu'il se plaignait seulement d'être battu par sa tante, et d'avoir perdu sa grand'mère ; et qu'il ne donnait d'autre nom que celui d'Antoine ; la supérieure l'avait reçu, mais elle déposait

qu'au nom d'*Antoine*, l'enfant avait battu du pied, et avait dit : « Non, non ; je m'appelle *Antenor;* » que quelque temps après un homme était venu, avait demandé le petit Antoine et déclaré qu'il avait l'intention de s'en charger pour en faire un marin. Le commissaire ayant recueilli tous ces faits et clos son procès-verbal, après les formalités requises, mon enfant me fut remis, et l'ayant dépouillé de tous ses habits, je l'emportai enveloppé de mes robes.

Le commissaire ne m'abandonna pas, il poursuivit le cours de ses recherches et découvrit toutes les particularités de cet odieux mystère. Madame de B....., ma tante, et M. C..... son ami, s'étaient, de l'avis de M. de P....., décidés à changer le nom de cet enfant, le soustraire à la société, afin de l'attacher secrètement aux services de la marine, et me laisser mourir sans secours et de chagrin dans le couvent où l'on m'avait confinée. On se trouvait ainsi débarrassé de deux personnages incommodes, et M. de P... donnait aveuglément dans ce projet. Ma sœur était l'ame de cette infernale manœuvre. Protégée par la sœur de Napoléon, elle croyait pouvoir tout entreprendre impunément. J'avais l'intention d'implorer le secours des lois et de lui intenter un procès criminel; mais le crédit dont

elle jouissait intimida les personnes à qui j'en parlai; on me montra le danger d'une lutte aussi inégale, je tremblai de nouveau pour mon fils, et je me décidai à rester tranquille pour le moment.

Je n'avais point oublié les offres de la dame du faubourg Saint-Honoré; je me présentai chez elle et je la trouvai dans un appartement magnifique; elle me combla de caresses, et me promit la fortune la plus brillante si je voulais suivre ses avis. « Le nom que je vous ai donné, me dit-elle, « n'est pas le mien; je me nomme la comtesse de « Saint-Hilaire; je suis veuve et entièrement maî- « tresse de mes actions, je reçois beaucoup de « monde; j'ai de brillantes soirées et je ne tarde- « rai pas à vous y inviter. Je veux vous présenter « à Fouché afin qu'il vous mette dans la plus bril- « lante situation. Il est inutile que je vous en dise « davantage; venez me voir demain à dix heures « du matin. »

Je la quittai en la remerciant sans trop comprendre ce qu'elle m'avait dit, car je ne voyais dans tous ses beaux plans qu'une énigme dont je n'osais pénétrer le mot. J'étais bien décidée à ne rien faire contre la délicatesse et l'honneur; je consultai mon hôtesse. — « Que risquez-vous? « me dit-elle; si ce qu'on vous propose blesse

« l'honnêteté, vous refuserez. Toutefois il ne faut « rien faire sans consulter quelqu'un d'éclairé : « je connais M. le sénateur Vernier; si vous le « désirez, nous prendrons ses conseils.»

Nous allâmes chez M. Vernier; il nous reçut avec beaucoup de bienveillance, nous écouta avec attention et m'engagea à me rendre chez madame de Saint-Hilaire et à venir le retrouver. Le lendemain, toilette brillante : je voulais paraître avec quelque avantage devant l'auteur de ma fortune future : à dix heures j'étais chez madame de Saint-Hilaire. On me reçut dans un petit salon décoré avec magnificence ; après avoir attendu près d'une demi-heure avant qu'on m'annonçât, je vis sortir de l'appartement de cette dame un jeune homme d'une jolie figure que je sus depuis être M. de C... ; il commençait à paraître sur la scène du monde. On me fit entrer alors dans la chambre à coucher de madame de Saint-Hilaire. Elle était encore au lit, jolie comme un ange et d'une gaîté folle. Elle ne me cacha rien, et me parla du jeune homme qui sortait de chez elle de manière à justifier mes conjectures.

A Paris, les femmes sont très-communicatives, et parlent avec une extrême franchise de leurs relations de cœur. Elle se lève, et nous montâmes en voiture pour nous rendre à l'hôtel du minis-

tre de la police. « Soyez sur vos gardes, me dit-« elle, Fouché est un homme d'esprit, mais faux « et dissimulé; sa figure est ignoble, mais d'une « réserve telle que jamais on n'y voit rien de ce « qui se passe dans son ame; parlez peu et soyez « toujours de son avis. »

Nous arrivons, nous sommes introduites : quel aspect, quels traits! L'extérieur de cet homme me révolte et m'imprime une frayeur extrême. Je me propose intérieurement de n'accéder à rien de ce qu'il me proposera. Le patron que j'avais sous les yeux était occupé à écrire; il nous fait un signe comme pour nous indiquer des siéges, et continue d'écrire. Tout me parut sinistre en sa personne; figure plate, insignifiante en apparence, repoussante en effet, mais son coup d'œil est celui du renard. Lorsqu'il eut fini, il tourna son fauteuil de mon côté. J'étais dans une contrainte extrême: « Cette personne est trop jeune, « dit-il à madame de Saint-Hilaire, après m'avoir « toisé de la tête jusqu'aux pieds. Elle n'a point « l'usage du monde, ce n'est pas là ce qu'il me « faut. Revenez ce soir à cinq heures, dit-il à « madame de Saint-Hilaire. » Il se lève ensuite, et passe dans une autre pièce, sans m'avoir adressé une seule parole.

Nous remontâmes en voiture; j'étais, comme

on peut le concevoir, très-mécontente. J'avouai à madame de Saint-Hilaire que son personnage ne m'avait point séduit du tout. « Je suis fâchée, me « dit-elle, que notre visite n'ait pas eu plus de « succès, mais je ne perds pas toute espérance. « Il m'a, contre son ordinaire, indiqué une heure « pour m'entretenir. Revenez demain; où vou- « lez-vous que je vous conduise? » — Chez M. Barthélemy, lui dis-je, je veux aller le remercier. Je fus assez heureuse pour le trouver. Je lui ouvris mon cœur; il m'écouta avec une rare bonté, m'engagea à ménager ma sœur, et me promit de travailler à me reconcilier avec ma famille.

M. Barthélemy avait du crédit; je le jugeais plus puissant qu'il n'était réellement; je le quittai en me berçant des espérances les plus flatteuses.

Encouragée par ce gracieux accueil, je me rendis chez M. Boissy d'Anglas, que je m'étais figuré un homme du monde, d'un extérieur élégant et soigné; je tombai de mon haut en trouvant un gros homme à cheveux plats, dont la figure respirait la brusque franchise d'un homme de bien; il m'écouta paisiblement, me dit qu'il ne s'entremettait pas dans les querelles de famille; qu'il se bornait à faire respecter les lois

dans le cercle borné qui lui était confié, et qu'il se félicitait d'avoir pu me rendre justice : ce fut tout ce que j'en obtins. Mais sa franchise, son air de probité ne sont jamais sortis de ma mémoire, et j'en conserverai éternellement le souvenir. Il ne m'a point trompée par de fausses promesses.

J'attendais le moment où je pourrais revoir M. Vernier. Je n'avais trouvé dans sa personne rien que de très-ordinaire. Je lui rendis compte de ma visite chez le ministre Fouché, et des promesses de M. Barthélemy. « J'avais bien pensé, « me dit M. Vernier, que vous ne conviendriez « pas à Fouché; vous êtes trop jeune et trop « candide. Ne comptez pas sur M. Barthélemy, « c'est un homme de bien, mais faible, et crai- « gnant toujours de déplaire; il suffit que votre « sœur jouisse d'une sorte de faveur, pour qu'il « ne veuille pas la contrarier. S'il lui parle, ce « sera avec tant de ménagements qu'il n'en résul- « tera aucun avantage pour vous. »

La conversation se prolongea pendant quelque temps, et je le quittai en lui promettant de lui rendre compte de ma nouvelle entrevue avec madame de Saint-Hilaire.

J'y retournai donc le lendemain; notre conversation s'engagea après un excellent déjeuner.

« Fouché, me dit-elle, vous a trouvé trop jeune,
« trop étrangère au monde pour vous employer.
« Il vous a remplacée par une dame déjà connue,
« et tenant une maison montée. Il aurait fallu
« dépenser beaucoup pour monter la vôtre, mais
« voici ce qu'il vous propose. Vous viendrez à
« mes soirées, vous causerez politique avec les
« personnes qui s'y trouveront, vous tiendrez
« note de ce qu'ils vous diront, et vous me com-
« muniquerez ces notes le lendemain. Les jours
« où je ne recevrai point, je vous conduirai avec
« moi dans les meilleures sociétés de Paris. Je
« vous y présenterai comme une jeune personne
« qui débute dans le monde, et avec le nom que
« vous portez, vous y serez facilement accueillie ;
« on causera avec vous sans défiance, vous rédi-
« gerez vos rapports comme vous voudrez ; vous
« aurez quatre mille fr. par an pour ce service,
« et par la suite vous parviendrez au même em-
« ploi que moi, et rien ne manquera à votre bon-
« heur. »

Tandis qu'elle causait ainsi, je me sentais saisie d'horreur ; quel indigne métier ! j'aurais préféré les travaux les plus durs, mais je dissimulai.
« Ma mémoire est très-faible, madame, lui dis-je.
« Je n'entends rien aux mystères de la politique,
« et si je n'ai que cette seule ressource pour être

« heureuse, il ne me reste plus d'espoir. — Eh « mon Dieu, me dit-elle, Fouché est le plus dur « des humains, il ne donnerait pas un écu sur « ses dépenses secrètes, s'il ne devait lui rappor- « ter quelque chose. Mais venez me voir le matin, « je vous donnerai à déjeuner. Vous y verrez Ju- « not, c'est un original qui vous amusera. Le pa- « lais de Bonaparte fourmille d'intrigues, il y a « une grossesse secrète d'une femme très-impor- « tante. On veut la marier et en faire une reine. « Je vous conterai tout cela, mais soyez dis- « crète. »

Toutes ces confidences m'inspiraient un profond mépris pour madame de Saint-Hilaire. Attirer la société chez soi pour perdre ceux qu'on reçoit, quelle indigne perfidie ! Mais madame de Saint-Hilaire était aimable, gaie, et d'un extérieur très-décent; je pouvais apprendre chez elle des choses utiles; je me condamnai à y aller quelquefois.

Lorsque j'avais rendu visite à M. Vernier, il m'avait présenté une de ses parentes avec laquelle j'avais formé quelques liaisons. Elle me conduisit à l'Opéra; c'était la première fois que je voyais ce spectacle si renommé. Je fus enchantée des ballets; le reste m'amusa peu. Mais j'y fus remarquée par un ambassadeur d'Italie qui jouis-

sait d'une haute fortune. Il prit des informations à mon sujet, conçut le projet de s'attacher à moi, me fit faire des propositions que je rejetai avec fierté.

J'allai voir le commissaire priseur qui avait fait la vente du mobilier de ma mère. Il ne me dissimula point que ma sœur et ma tante s'étaient emparées de tout. Cependant il me remit une petite somme restée entre ses mains, et ce secours me fit le plus grand plaisir.

Il y avait déjà quelque temps que je n'avais vu madame de Saint-Hilaire. J'y retournai, car sa maison était charmante, et j'employai une partie des fonds du commissaire priseur à me procurer une parure qui me mît en état de me présenter avec avantage.

Madame de Saint-Hilaire me reçut avec empressement, me gronda de ne pas venir plus souvent. « Elle avait fait, me dit-elle, des démarches « pour moi auprès de la princesse de M....; mais « cette dame voulait une grande musicienne, et « je ne pouvais convenir. » Elle m'annonça qu'elle était occupée en ce moment de liaisons de cœur entre deux personnages très-connus. Il s'agissait du général J..... et de la princesse Car.....; ils arrivèrent comme nous parlions d'eux. La princesse me regarda avec attention, et sans doute

me reconnut. « Comment! vous voilà, me dit-elle; « vous connaissez madame de Saint-Hilaire, j'en « suis charmée. Soyez discrète, et venez me voir « demain. Je vous donnerai un billet pour l'im- « pératrice; si elle ne vous reçoit pas à son ser- « vice, elle vous donnera de l'argent; c'est tou- « jours quelque chose. Avez-vous vu votre sœur? « La mienne en est folle; elle est jolie, spirituelle, « elle fera son chemin.» En me parlant avec cette légèreté, elle me quitta.

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Je fus aussitôt admise, et la princesse me remit un billet écrit de sa main pour l'impératrice. Elle y ajouta un joli cadeau en me donnant une petite parure de bon goût. J'avais si souvent entendu parler de sa bonté, de son obligeance, que je ne doutai pas que ma fortune ne fût faite. En sortant de l'hôtel, je rencontrai une dame étrangère que j'avais connue en province; je la priai de m'accompagner chez l'impératrice pour ne pas me présenter seule. Dès que j'eus produit le billet de la princesse, l'on me fit entrer et attendre dans un petit salon. La dame avec laquelle j'étais ne connaissait point l'empereur; le premier objet de notre conversation fut le désir qu'elle aurait de le voir. Je le représentais à cette dame comme petit, extrêmement maigre, et très-brun. C'était ainsi que je l'a-

vais vu à Monaco. En ce moment, un officier traverse le salon, s'arrête un instant, et s'appuie quelques minutes sur le dos d'une chaise. Il était comme Napoléon d'une petite taille, mais avec de l'embonpoint, un teint clair et de très-beaux yeux bleus. C'était Napoléon lui-même qui ne s'arrêta probablement que parce qu'il s'aperçut qu'il était l'objet de notre conversation. Je ne le reconnus point, et j'en fus très-fâchée; car en lui parlant de mon enfance, je suis persuadée qu'il m'aurait fait beaucoup de bien. Il me restait l'espoir de voir l'impératrice, mais ce fut madame de la Rochefoucauld qui vint me recevoir; elle m'engagea à attendre un instant, et prit mon billet pour le remettre à S. M. Elle revint en effet très-peu de temps après; mais comme mes illusions se dissipèrent promptement! L'impératrice ne pouvait ni me voir pour le moment, ni rien faire pour moi, attendu qu'il n'y avait aucun emploi vacant auprès d'elle. Madame de la Rochefoucauld me demanda mon adresse, en m'assurant que l'impératrice ferait quelque chose pour moi, qu'elle se chargerait même de mon fils. Je compris sur-le-champ que je ne remporterais de ma visite qu'un peu de ce qu'on appelle eau bénite de cour; mais personne ne savait la distribuer avec plus de grace et d'esprit que madame de la Rochefoucauld.

Je me retirai plongée dans le plus noir chagrin. Je savais que M. de P... de l'Institut n'oubliait rien pour m'atteindre par des calomnies fines et adroites qui jusque-là pourtant ne m'avaient pas fait grand mal. J'avais pour appui M. le sénateur Vernier et madame Va....., sa parente, qui me donnaient leur table, et, ce qui valait mieux, d'excellents conseils; j'en sentais tout le prix, et me faisais un devoir de les suivre. Je puis dire que dans la position critique où je me trouvais, je n'eus jamais une démarche hasardée à me reprocher. Ce n'était cependant pas ce qu'on disait de moi. On cherchait par tous les moyens possibles à me faire une mauvaise réputation; on s'essayait à ce système de calomnies, qui a fini par acquérir une grande croyance, et à me précipiter dans l'excès du malheur. J'avais pour principe qu'une tendre faiblesse n'était excusable que quand elle avait son motif dans le cœur; or, je n'avais pas encore aimé, et la plus extrême misère n'aurait pu me décider à me vendre.

J'ai dit que je n'avais pas voulu renoncer totalement à voir madame de Saint-Hilaire. J'y allais donc de temps en temps. Il était rare que je n'y visse pas la princesse Car..... A cette époque, elle avait besoin d'amies discrètes. Ses liaisons avec le général J..... l'avaient mise dans une si-

tuation qu'il fallait cacher à son époux et au palais. Madame de Saint-Hilaire lui rendit à cette occasion les services dont elle avait besoin.

On sait combien elle était mobile dans ses amours. Nous ne fûmes pas long-temps sans nous apercevoir qu'un célèbre ambassadeur, qui joue aujourd'hui un grand rôle dans le monde politique, avait attiré ses regards. C'était chez madame de Saint-Hilaire que se traitaient toutes ces affaires de cœur; mais ici il s'éleva un conflit dont les suites ne furent pas sans quelque scandale. M. de M..... était attaché au char de madame J..... La jalousie de Car..... produisit des scènes violentes. Je fus presque témoin de celle où elle donna au général connaissance de l'intrigue de sa femme; J..... était transporté de fureur; peu s'en fallut que la malheureuse ne perdît la vie. Le furieux, le sabre à la main, comme Raoul barbe bleue, la tenait par les cheveux, prêt à porter le coup décisif. Elle n'avoua rien, et le jaloux trouva qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de remettre le sabre dans son fourreau et de concentrer sa colère.

Toutes ces intrigues servaient merveilleusement madame de Saint-Hilaire. Elle s'en servait en habile diplomate pour connaître les secrets

de la famille impériale, et en instruire son commettant. Bientôt un autre que Fouché y joua un rôle important. Il avait comme lui les ressorts de la police entre les mains, et l'amoureuse princesse s'était éprise d'une belle passion pour sa belle taille et ses formes militaires.

J....., revenu de Portugal, en avait rapporté d'immenses richesses. Napoléon voulait en avoir sa part; mais cette conquête exigeait plus d'adresse que de force; ce fut au nouvel amant de sa sœur qu'il en confia le soin, et il y réussit fort adroitement.

Le métier de madame de Saint-Hilaire me paraissait bien peu honorable; mais j'aimais à voir ce jeu de ruses, d'intrigues, de perfidies, honteux ressorts des mauvais gouvernements. Madame de Saint-Hilaire, fort habile dans le ministère qui lui était confié, était parvenue à se faire à elle-même une police particulière qui lui dévoilait les secrets de l'autre. J'étais dans tout cela spectatrice, jamais actrice. Ce que je ne voyais pas, je l'apprenais de madame de Saint-Hilaire; c'est d'elle que je tiens les détails de la mauvaise action qui fut faite envers le général J..... J'ignore si je mets bien les dates. En écrivant ces tristes Mémoires, je n'ai pour matériaux que mes souvenirs; aucune note, personne auprès de moi;

mais, aux dates près, ce que je raconte est de la plus grande exactitude.

Revenons donc au général J..... Depuis quelque temps, les liaisons de cœur qui unissaient M. de C*** à madame de Saint-Hilaire s'étaient rompues. Car..... avait également brisé celles qui l'attachaient au général. Celui-ci se rejeta du côté de madame de Saint-Hilaire; des cadeaux considérables de bijoux devinrent le prix de cette nouvelle union. Ce fut elle qui l'avertit qu'on en voulait à ses richesses. Il prit alors des précautions, envoya sa femme à la campagne, fit en son absence pratiquer une armoire derrière les draperies de son lit, et y cacha son trésor; mais il eut l'indiscrétion de tout dire à sa maîtresse; celle-ci avait imaginé que ce serait chez elle que seraient transférées les dépouilles de Portugal; elle se flattait probablement de retirer un prix considérable de ce service. Je l'ai entendu murmurer que J.... se repentirait de ce défaut de confiance. L'affaire fut combinée avec un chef élevé de la police. Je l'ai vu du moins remettre une somme considérable à madame de Saint-Hilaire, et j'ai lieu de présumer qu'elle fut le prix d'une indigne perfidie.

Quelques jours suffirent à S.... pour mettre son projet à exécution; il fit sa cour à madame J....

Tous les matins il venait rendre compte du chemin qu'il avait fait dans ses bonnes graces; enfin quand il fut arrivé assez avant dans le cœur de la dame pour en obtenir ce qu'il désirait, il fut convenu que madame de Saint-Hilaire retiendrait Junot dans ses bras, tandis que S.... recevrait dans ceux de madame J..... le doux prix de son amour. Tout réussit à souhait; S.... s'empara du trésor au profit de S. M. I. et R., et J.... fut complétement dupe de ces deux femmes méprisables. Il renonça pour jamais à madame de Saint-Hilaire, mais il était trop tard.

Je rougis en racontant ces indignes et noires intrigues. Madame de Saint-Hilaire m'inspirait de plus en plus un invincible dégoût. J'avais reçu depuis quelque temps une petite somme suffisante pour me loger modestement et suffire à mes besoins. Les libéralités de l'impératrice m'avaient mise dans le cas de placer mon fils dans une honnête pension, et de prendre une domestique pour me servir. J'étais loin d'être riche, mais mon sort était supportable.

J'étais dans cette situation, lorsque je reçus une lettre d'un M. David, administrateur-général des biens de la princesse Borghèse. Il m'invitait à passer chez lui pour me communiquer une affaire importante pour moi. Je soupçonnais que ma

sœur était pour beaucoup dans ce message. La prudence eût dû me retenir, la curiosité l'emporta, et je me rendis petite rue Verte, au domicile de M. David.

« Je vous ai priée, madame, me dit-il, de vou-
« loir bien passer chez moi pour vous prévenir
« que mademoiselle votre sœur est sur le point de
« se marier. Elle vous engage à redevenir pour
« elle ce que vous étiez autrefois, à ne rien faire
« pour troubler cette alliance; elle a dit que toute
« sa famille était à Nice: ne lui donnez pas un dé-
« menti. Demain elle se propose de vous voir, de
« vous ouvrir son cœur, de vous communiquer
« le projet qu'elle a conçu pour vous donner une
« autre existence que celle dont vous jouissez :
« j'ai lieu de croire que vous serez satisfaite, et je
« m'estimerai heureux si je puis vous inspirer
« quelque confiance. Soyez bien convaincue que
« je suis incapable de vous tromper. »

Je remerciai M. David de ses communications.
« Ma sœur est donc bien changée, lui dis-je; pro-
« bablement sa nouvelle destinée lui a donné des
« entrailles pour une sœur dont elle n'a jamais eu
« à se plaindre; je suis toute prête à l'embrasser
« et mon retour sera bien sincère. »

M. David m'apprit ensuite que ma sœur épousait un gentilhomme piémontais dont on ne pouvait

trop louer les heureuses qualités. L'empereur venait d'en faire un de ses écuyers, et de gratifier ma sœur d'une jolie dot en revenu sur le Piémont.

Si j'eusse écouté mes pressentiments, j'aurais évité cette conférence; de quoi ma sœur était-elle capable sinon de quelque perfidie nouvelle? Mais j'ai un cœur qui ne saurait haïr; l'idée d'une réconciliation faisait sur moi une impression inexprimable. J'arrivai chez M. David avant l'heure indiquée; il me présenta sa famille: elle était nombreuse. M. David était un homme de bien; je me trouvais à mon aise chez lui. Ma sœur arrive brillante de jeunesse et d'élégance; elle était réellement jolie; elle m'embrasse, m'engage à oublier le passé, m'assure qu'elle m'a toujours aimée, mais que madame de B....., ma tante, et l'ami de cette dame l'avaient toujours détournée de suivre les mouvements de son cœur. « Je n'ai « que vous, me dit-elle, pourquoi ne pas nous « entendre pour être heureuses? L'époux auquel « je dois m'unir est bon; ce n'est pas précisément « un homme aimable, mais il a un excellent ca- « ractère, et je suis persuadée qu'il me rendra heu- « reuse. Il m'aime tendrement, a désiré connaître « ma famille; mais je ne lui ai parlé que de ma- « dame B..., il ignore que vous êtes ici. Gardez-moi « le secret et faites en sorte que l'on ne parle pas

« de vous avant mon mariage. Je cesse d'être lec-
« trice pour devenir dame du palais; il me sera fa-
« cile de vous substituer à ma place : vous aurez l'air
« d'arriver de la province; vos malles seront dé-
« posées dans un hôtel; mes domestiques iront
« les chercher, et tout s'arrangera pour le mieux.
« Je vous présenterai à la princesse, et, s'il vous
« manquait quelque chose pour paraître d'une
« manière convenable, comme je ne puis, en ce
« moment, vous donner de l'argent, vous pour-
« rez envoyer vos marchands chez M. David qui
« répondra de vous. Ainsi soyez tranquille, je
« vous le répète, tout ira le mieux du monde et
« nous serons heureuses l'une et l'autre. »

Après cette conversation elle me témoigna beaucoup d'amitié. J'étais ravie de ce retour inattendu; nous nous embrassâmes de bon cœur et le passé fut pardonné. Elle rappela le bon M. David et lui fit part de mes arrangements.

Rentrée chez moi j'envoyai chez les marchands dont j'avais besoin; ils se rendirent chez M. David, et en revinrent disposés à me livrer tout ce que je désirais. Ma sœur m'avait parlé d'un délai de quinze jours; j'exécutai scrupuleusement le traité; je ne sortis point, je ne me montrai nulle part; je n'allai point chez madame de Saint-Hilaire; la princesse Car..... était partie pour l'Italie,

et le cabinet d'intrigues de madame de Saint-Hilaire était beaucoup moins occupé; elle était même descendue du haut rang qu'elle occupait dans ce triste ministère, pour ne plus traiter que des affaires d'une classe obscure; elle n'était plus bonne à voir, quoique, depuis, elle soit, comme le phénix, sortie de ses cendres.

Quinze jours s'étaient écoulés et je n'avais aucune nouvelle de ma sœur. Je me rendis, non sans inquiétude, chez M. David: « Votre sœur est « mariée depuis huit jours, me dit-il, je ne puis « comprendre que vous l'ignoriez. Je ne l'ai vue « qu'une fois, je lui ai parlé de vous; mais quelle « a été ma surprise! Maintenant, me dit-elle, que « je suis mariée, peu m'importe ce que peut faire « ma sœur; je me moque d'elle et vous prie de ren- « voyer les marchands qui pourront s'adresser à « vous et de leur dire que vous n'avez rien de « commun avec cette dame; pour moi, je ne veux « pas en entendre parler. »

M. David aurait pu me parler encore longtemps; je n'étais plus en état de l'entendre, je restai sans connaissance. L'horreur de ma situation se présentait sous l'aspect le plus effrayant; tant de perfidie et de noirceur m'accablait comme d'un poids immense. J'avais, sur la parole de ma sœur, contracté des engagements; je

me voyais hors d'état d'y satisfaire; tout ce que je pus retenir de la conversation de M. David fut que ma sœur me livrait à mes créanciers, que son mari se nommait M. de S....., et qu'il avait un pied à terre pour lui seul vis-à-vis le palais de la princesse. On m'en avait parlé comme d'un homme d'un grande probité; que pouvais-je faire de mieux que de me rendre chez lui? Le lendemain matin je me fis annoncer; à ces mots *la sœur de madame de S....*, j'entendis très-distinctement qu'il disait: « Cela n'est pas possible, ma« dame de S..... n'a point de sœur; » j'étais saisie d'un tremblement convulsif, je m'avançai néanmoins. M. de S..... me parut avoir tout au plus vingt-huit ans, une taille ordinaire, bien fait de sa personne, une assez belle tête, le teint brun et de fort beaux yeux; l'expression de sa figure était douce; il me parut bon, mais d'un esprit borné. Il me regarda quelque temps en silence, cherchant peut-être dans mes traits quelque rapport de ressemblance avec ma sœur; il n'y en avait aucune. Il me témoigna son étonnement au sujet du titre que je prenais : « Madame de S....; me dit-il, ne peut pas me tromper; je suis bien sûr qu'elle n'a point de sœur, et je ne comprends point qu'une dame jeune et jolie veuille altérer la bonne opinion que je voudrais avoir de sa véracité. »

Je m'étais munie de mon contrat de mariage et de l'acte de naissance de mon fils; je les lui présentai et lui racontai avec vivacité tout ce qui s'était passé entre elle et moi; mes pleurs, l'accent de vérité avec lequel je parlai produisirent sur lui un effet facile à remarquer. Mais il était amoureux; pouvait-il croire aux torts de sa femme? Ils devaient être naturellement de mon côté; et cette visite fut pour moi sans résultat.

Le chagrin m'occasiona une maladie grave. Je n'eus pour médecin que mon courage et ma bonne constitution. Je leur dus encore une fois mon salut. Pendant ma convalescence j'assemblai mes créanciers, et je pris avec eux des arrangements que j'ai remplis avec fidélité. Mes petites ressources pécuniaires s'épuisaient; je me présentai chez M. de Luigny, secrétaire de madame de la Rochefoucauld. Je lui avais été recommandée, et je fus reçue avec les égards les plus flatteurs.

Je n'avais pas encore rencontré un homme qui réunît autant de douceur et de politesse avec le ton de la meilleure compagnie. Il était digne du sort le plus heureux; mais l'intrigue et les moyens les plus vils parvinrent à abréger le cours de sa vie. La grace et l'aimable sourire étaient sur ses lèvres. Il était profondément instruit, mais de la plus rare modestie. Il faisait des vers charmants

qu'il cachait avec soin ; si quelques-unes de ses chansons sont devenues publiques, c'est un larcin que lui fit Levacher, alors maître de musique des pages et attaché à la musique de l'empereur.

Son père avait été sous Louis XV au service de M. le comte d'Artois, et lui le compagnon de l'enfance et des plaisirs du jeune prince ; il le quittait peu. Avant la révolution il avait succédé à son père dans la charge de premier valet de chambre. Le prince avait su distinguer ses excellentes qualités, son admirable caractère ; il l'honorait de bontés toutes particulières : que de traits charmants il m'a racontés de ce prince ! que de bonnes actions, que d'aimables saillies, que de petites particularités secrètes dont je suis dépositaire ! je n'ai jamais abusé de sa confiance, et si dans la suite de ces Mémoires je suis obligée de révéler quelques-uns de ces traits, on y verra ce que j'aurais pu faire si j'eusse été, comme l'ont dit mes persécuteurs, un composé d'intrigues. J'avais assurément de grands moyens de succès.

M. de Luigny me promit de parler à madame de la Rochefoucauld, et le fit en effet. Le résultat de ses bons offices fut de me remettre de la part de l'impératrice quelques mille francs avec lesquels je louai rue de Sèvres une jolie maisonnette avec un jardin charmant ; mon fils était placé dans une bonne pension.

Je jouissais donc paisiblement de mon jardin, de mes fleurs, de mes oiseaux et des élans de mon cœur, car mon cœur avait parlé. Dans le cours de ma maladie, un jeune homme nommé Delorme avait, sans me connaître, pris le plus grand intérêt à ma position, et s'était de lui-même chargé de mon fils, ne voulant pas qu'il troublât ma tranquillité pendant les soins qui m'étaient nécessaires. Il prodigua à cet enfant tous les soins d'un bon père. Il ne suivait en cela que l'impulsion d'un cœur parfait; il ignorait absolument si j'étais jeune et jolie, et n'avait nulle idée de me faire la cour. Quant à lui c'était un beau et grand jeune homme, d'une éducation parfaite, appartenant à une famille respectable, assez aimable pour me plaire; il me plut en effet. Il n'était pas surprenant qu'à la longue je finisse par m'engager dans une tendre liaison.

M. de Luigny venait toujours me voir; il n'était plus attaché à l'impératrice Joséphine. Bonaparte venait de divorcer pour épouser l'archiduchesse Marie-Louise : madame de la Rochefoucauld avait cédé sa place à madame de Montebello; mais je voyais toujours la première, pouvais-je oublier qu'elle avait été si bonne pour moi? J'avais quelquefois été la confidente de ses chagrins; elle en avait eu beaucoup à l'occasion du mariage de

sa fille. Quelle n'avait pas été sa surprise lorsqu'un beau matin Bonaparte, au déjeûner de l'impératrice, lui dit, sans autre préambule: Je viens dans la pensée de marier le prince Aldobrandini avec votre fille. Il faut que cela soit fini dans huit jours; je pense que vous ne me refuserez pas; madame de Larochefoucauld était trop émue pour répondre. Le mariage eut lieu comme Napoléon le voulait.

Elle m'engageait à réunir ma maison à celle de M. de Luigny. « Sa santé est délicate, me dit-elle, « vos soins, votre présence auront un charme « particulier pour lui, et vous en trouverez aussi « dans la bonté de son cœur et ses aimables qua- « lités; deux petites fortunes qui se réunissent « font un sort meilleur. »

J'aurais été loin de répugner à ce parti, mais je n'avais pas comme elle la conviction que la méchanceté n'y trouverait pas le moyen de s'exercer sur mon compte sans ménagement. Je crus devoir prendre quelque temps pour y réfléchir; mais j'acceptai l'aimable proposition que me fit M. de Luigny, de me rendre avec lui à Compiègne pour y voir la chasse de l'empereur. Cette petite campagne fut pour moi une source d'agréments; on m'y remarqua beaucoup; c'était la première fois que j'étais en vue; j'avais pris soin

de me montrer avec quelque avantage. M. de Bréard, chambellan de S. M., me rechercha, et j'aurais pu me livrer à tous les petits manéges de la coquetterie, si la jalousie de M. Delorme qui m'avait suivie ne m'eût retenue. Le bon M. de Luigny, qui n'avait d'autre prétention que de me servir de père, jouissait de mes succès ; car quoi qu'en ait dit la calomnie, il n'y eut jamais entre lui et moi d'autre sentiment que ceux de la tendresse paternelle et de l'amour filial. Il était tout occupé de ma réputation, et m'en donna une preuve bien douce en prenant auprès de lui M. Delorme en qualité de secrétaire ; ce petit voyage est un des plus aimables épisodes qui aient embelli ma vie.

Nous revînmes à Paris, et je sentis plus vivement que jamais le besoin de la société. Je désirais une personne de mon sexe qui remplît par sa présence et ses entretiens le vide de la journée, car la lecture et quelque étude que je faisais ne suffisaient pas à l'activité de mon ame. Le hasard me servit : un jour que je me promenais sur le boulevard des Invalides, je fus frappée de l'aspect d'une femme en grand deuil, dont les traits ne me semblaient pas inconnus. Je l'approche et je vois une jeune personne que j'avais autrefois connue au couvent. — Quoi, c'est vous,

ma chère Ludivine! Elle me conta ses tristes aventures. Elle avait été mariée à un jeune officier qu'elle avait eu le malheur de perdre presque aussitôt; elle allait pleurer sur sa tombe. Elle avait comme moi une sœur dure et insensible, et l'avenir se présentait à elle sous les plus sombres couleurs. « Votre sort est semblable au mien, « lui dis-je, venez chez moi, envoyez chercher « votre petit bagage : désormais nous ne nous « quitterons plus. »

Ici ma sotte confiance, mon étourderie, mon obligeance naturelle, ma disposition à croire aux vertus et aux bonnes qualités de tout le monde, me donnèrent un mauvais conseil. Ludivine resta quatorze mois avec moi comblée de soins, d'égards, de bontés, et elle me trompa. Elle était ingrate, elle m'avait trahie, et pourtant je la pleurai.

« Je serai, me dis-je, plus heureuse une autre « fois. Je veux une compagne, mais je ne la choi- « sirai pas ; je léguerai ce soin à un ecclésias- « tique. » Je m'adressai à l'abbé de V.....; il me donna une jolie personne dont le nom aurait dû me mettre sur mes gardes. Elle s'appelait *Aspasie;* mais l'abbé de V.... me répondait de ses mœurs. Sa figure était douce, prévenante; elle ne voulut accepter qu'à la condition de m'être

utile, de soigner les détails de mon petit ménage. Elle avait de l'esprit et de l'amabilité, et lorsque nous étions réunis, M. de Luigny, elle et moi, nos soirées étaient loin d'être ennuyeuses; il faut dire qu'excepté M. de Luigny, personne ne se doutait que M. Delorme fût pour moi plus qu'une connaissance.

Je ne fus pas long-temps sans remarquer quelque intelligence entre mon Périclès, M. Delorme, et mon Aspasie; j'acquis bientôt la preuve que j'étais trahie; je renonçai à M. Delorme pour jamais et je tins parole; Aspasie se jeta à mes pieds et je pardonnai. Tout rentra dans l'ordre et dans le secret; M. Delorme me fit de nouveaux serments d'amour; je refusai de les écouter, mais je ne refusai point de le traiter en ami. On verra bientôt comme il en remplit les devoirs.

M. de Luigny avait à Saint-Cloud une maison charmante; il m'engagea à y venir jouir des charmes de la campagne; je ne m'y refusai point. Nous réunîmes nos petites fortunes et nous passâmes pendant sept ans les jours les plus heureux. Une de nos plus douces jouissances était de réunir à notre table des hommes aimables, le joyeux chansonnier Désaugiers, M. Chazet admirateur passionné de Cambacérès, faisant des vers et des couplets pour toutes les puissances du jour, ami

très-chaud d'une bonne table et d'une excellente cave; il faisait pour moi des vers charmants et me comblait de caresses en honneur de mon dîner. J'ai vu peu d'hommes moins riches que lui en ce genre de vertu qu'on appelle la mémoire du cœur; c'est sans doute grace à cette heureuse qualité qu'il est parvenu, avec de petits talents, à pénétrer partout où il y a des faveurs à gagner.

Nous avions encore l'avantage de posséder à nos réunions M. B....., homme d'esprit, mais faux. Il était loin de partager les sentiments de M. de Luigny pour l'antique maison de ses rois. Un jour que ce dernier pleurait les malheurs de ses anciens maîtres : « Si vous leur êtes si attachés, dit M. B....., comment avez-vous pris de « l'emploi dans la maison de l'empereur que vous « ne devez regarder que comme un usurpateur? » — « Hélas! répondit mon estimable ami, avant « cette époque j'étais réduit à traduire de l'anglais « pour vivre, et cette faible ressource ne suffisait « pas à mes besoins. M. le prince de Poix voulut « bien me recommander à madame de La Roche-« foucauld, celle-ci à l'impératrice qui consentit « à créer pour moi l'emploi de secrétaire de la « dame d'honneur. Monseigneur le comte d'Ar-« tois, auquel j'avais eu l'honneur de m'adresser « précédemment, ne pouvait plus me prendre à

« son service; je voulus néanmoins avoir son as-
« sentiment avant de m'engager. Je consultai les
« deux frères Bourlet, qui étaient en correspon-
« dance avec les princes, et non-seulement Mon-
« sieur me donna son consentement, mais recom-
« manda aux deux frères de me voir souvent.
« Voilà ce qui m'a décidé et me justifie. » Ces conversations avaient souvent lieu; B..... donnait en apparence les plus grandes marques d'amitié à M. de Luigny, mais j'ai toujours été persuadée et je crois savoir pertinemment qu'il le desservait en secret, et qu'il n'a pas tenu à lui que M. de Luigny n'éprouvât des disgraces dans son emploi ou ne le perdît.

Parmi les hauts personnages du temps qui fréquentaient ma maison, je ne dois pas oublier le grand-juge le duc de Massa. C'était un bon vivant, aimant la bonne chère et sablant à plein verre le vin de Champagne; il me voyait avec plaisir, et quand je voulais me rendre agréable, je buvais aussi du vin de Champagne quoique je ne l'aimasse pas. Cette connaissance et ce goût pour le Sillery et le vin d'Aï me procurèrent le bonheur de sauver une famille.

Un agréé du tribunal de commerce s'était compromis d'une manière qui pouvait avoir les suites les plus funestes; sa femme en pleurs vint me

trouver, me fit part de l'horrible position où se trouvait son mari, et se mettant à mes genoux : « Il serait sauvé, me dit-elle, si les pièces qui le « concernent pouvaient être étouffées dans les « bureaux; elles sont en ce moment dans ceux du « grand-juge. »

Je m'habille, je vole à la Chancellerie où était le duc de Massa. Il est surpris de me voir; c'était le matin : Je viens, lui dis-je, en étourdie, vous demander à déjeûner et quelques verres de votre excellent vin de Champagne; j'ai ensuite quelque chose à vous demander : promettez-moi de ne pas me refuser : Si je le puis, me dit le duc, soyez sûr que je le ferai avec le plus grand plaisir. J'insistai, il renouvela sa promesse; le déjeûner fut servi et le vin de Champagne ne manqua pas : mais nous avions un tiers avec nous et cela me gênait furieusement.

Le déjeûner fini : Je ne puis pas vous expliquer devant un étranger, lui dis-je, ce que j'ai à vous demander. — Passons dans mon cabinet. Me voilà avec lui, je m'arme de toute mon éloquence, j'expose l'affaire ; il la connaissait : Elle est extrêmement grave, me dit-il, il m'est impossible de l'étouffer comme vous me le demandez; il n'y faut pas penser. J'insiste, je le conjure d'examiner les pièces devant moi; il les fait apporter, il m'en lit

quelques-unes, il les dépose sur son bureau, j'ai l'air de réfléchir, et tandis qu'il s'occupe d'autre chose, je saisis le paquet et je lance les pièces au feu. Le duc était très-aimable et surtout quand il était en gaîté; il y était en ce moment plus qu'à l'ordinaire; mais cette action si brusque, si imprévue, et je dois dire si téméraire, lui fit reprendre aussitôt un sérieux qui m'effraya; il porte la main au cordon de sa sonnette, je me jette à son cou, je saisis le cordon, je l'arrête; puis me mettant à ses genoux, les mains suppliantes : « Votre excellence, lui dis-je, peut me « faire beaucoup de mal, mais j'ai sauvé un père « de famille; de quelque manière que vous vou- « liez m'en punir, je me trouverai toujours heu- « reuse; le bien n'est-il pas dans votre cœur comme « dans le mien? » — « Allez, me dit-il, je ne ferai « rien contre vous, mais désormais toute ma con- « fiance vous est retirée. » J'étais jeune, vive, très-gaie; je l'embrassai de nouveau et lui fis promettre que s'il survenait quelque nouvelle charge contre l'agréé, il ne les renverrait pas dans les bureaux.

Le duc de Massa n'était pas d'un très-grand esprit, mais j'ai vu peu d'hommes meilleurs. Il était étranger à toutes les manœuvres de l'intrigue et faisait sans faste le plus de bien qu'il pouvait; mais il avait un faible pour le vin de Champagne.

J'étais pressée de rendre compte de mon triomphe; j'avais un cabriolet; mais dans l'agitation où j'étais je le laisse derrière moi, persuadée que j'arriverais plus vite à pied. J'arrive essoufflée rue Saint-Martin, chez M. M....; j'étais si excédée de fatigue que je me trouvai mal chez lui; il me prodigue ses soins, je reviens à moi : « Ah! « sans doute je suis perdu, s'écria-t-il, rien n'a « pu me sauver! » — « Vous êtes sauvé, lui répon- « dis-je, j'ai tout jeté au feu. » Je lui racontai les particularités de ma mission, et j'aurais de la peine à rendre la joie qu'il en ressentit, les protestations de reconnaissance que j'en reçus; tout cela s'est oublié depuis.

J'ai déjà dit que nous étions quatre personnes à Saint-Cloud, M. de Luigny, M. Delorme qui cherchait par une conduite très-régulière à reconquérir mon attachement, mais en vain; mademoiselle Aspasie et moi; ma vie était partagée entre la lecture des bons auteurs, quelques promenades à cheval, et la conversation instructive et amusante de M. de Luigny. Ce genre de vie n'annonçait pas assurément un caractère vicieux et des mœurs dépravées. J'étais parvenue à connaître le vrai bonheur. C'est la seule époque de ma vie où j'en aie joui.

Nous avions souvent des visiteurs de Paris qui

venaient passer la journée avec nous, tous gens aimables et de la meilleure compagnie. L'intrigue, la calomnie, la méchanceté étaient bannies de notre charmante coterie; c'était de l'esprit sans rivalité, de la gaîté sans folie, du savoir sans pédanterie. Le moins intéressant de tous était le secrétaire de l'empereur qui venait quelquefois partager nos amusements.

Je demande pardon de m'arrêter à des détails si frivoles, mais j'en ai besoin pour donner à ceux qui me liront une juste idée de mon caractère et de mes goûts. L'impératrice devait quitter Saint-Cloud et revenir à Paris. Je me réjouissais de revoir le joli appartement que j'avais fait décorer avec plus de goût que de luxe; je me proposais d'y réunir une excellente et aimable société. Je regrettais de n'avoir pour m'étayer dans le monde aucun parent. Le hasard m'en fit retrouver un, c'était le commandeur de C*** qui m'avait connue dans mon enfance. Il était attaché à la princesse de Toscane, Élisa, et occupait à sa cour le même emploi que M. de Laferté en France. Il avait fait de vains efforts auprès de ma mère pour connaître le lieu de ma résidence. Il voulait m'attacher à lui, m'enmener en Toscane pour tenir sa maison: ma mère n'y voulut jamais consentir.

Si elle eût eu plus d'amitié pour moi, elle aurait pu me faire passer des jours heureux; car le commandeur repartit pour l'Italie, et ne revint en France qu'après le second mariage de l'empereur. A l'époque où j'étais à Saint-Cloud, il rencontra aux Tuileries le prince Joseph, frère du duc de Val....., oncle de celui qui est aujourd'hui pair de France. Il lui témoigna de l'inquiétude sur mon sort, mais le prince le rassura et lui indiqua ma demeure. Sous le règne de l'impératrice j'avais eu le bonheur de rendre service à son neveu, le prince Honoré, dans une circonstance assez épineuse.

Ce neveu était écuyer commandant de l'impératrice. Il avait en outre l'inspection des haras, était chargé des achats et ventes, et avait en main des fonds considérables. Le jeu et une jolie maîtresse dérangèrent ses affaires. L'impératrice n'était pas maîtresse absolue; Napoléon se mêlait de tout dans l'intérieur. On redoutait son courroux; on vint me trouver, me prier de m'intéresser auprès de M. de Luigny, de l'engager à voir madame de La Rochefoucauld; il était si bon, qu'il fit tout ce qu'on désirait, et madame de La Rochefoucauld usa de son crédit avec tant de zèle, que le coupable en fut quitte pour être privé du maniement des fonds. J'aime à croire

qu'il n'a jamais su les obligations qu'il m'eut à cette époque, car aujourd'hui que, par droit de succession, il est devenu mon souverain, et qu'il occupe un si haut rang dans l'État, il est probable qu'il serait venu à mon secours au temps de mon affliction. Il aurait imité le prince Joseph, son oncle, qui n'a jamais cessé de me témoigner beaucoup de sensibilité pour le léger service que j'ai rendu à sa famille.

Je reviens au commandeur. Dès qu'il fut libre il se hâta de se rendre chez moi, ne trouva que ma femme de chambre, demanda la permission de se promener dans mon appartement, fixa les yeux sur mon portrait, le regarda long-temps avec un vif intérêt; et après m'avoir inutilement attendue, dit à ma femme de chambre: « Annoncez « à votre maîtresse qu'elle a manqué la visite d'un « homme qu'elle aura le plus grand plaisir à voir. « Je ne vous dis pas mon nom pour lui ménager le « plaisir de la surprise. Je loge rue St.-Dominique « à tel n°; je suis étranger, mais je lui suis très- « connu. »

Le récit que me fit ma femme de chambre excita ma curiosité au plus haut degré. Le personnage dont il s'agissait était loin d'être un jeune homme, il était en habit de cour, et tout annonçait dans sa personne un homme grave et d'un rang distingué.

Je crus d'abord que c'était quelque personnage épris de mes charmes; c'est la première pensée qui vienne à une femme. Je voulus savoir à quoi m'en tenir, et user de ruse. Je me rends au numéro indiqué avec ma femme de chambre; je reste dans la voiture; elle monte sous prétexte de demander sa mère qu'elle dit logée dans cette même maison, demande en même temps l'étranger, et lui dit qu'elle est chargée de la part de sa maîtresse de le prier de vouloir bien ne pas lui rendre de visite, qu'elle ne le recevrait pas. Le commandeur se disposait à sortir, il descend avec ma femme de chambre, il m'aperçoit dans le cabriolet, il reconnaît le portrait qu'il a vu; j'allais faire partir le cheval, il le retient vivement: « Eh quoi! me dit-il, madame, votre cœur « ne vous dit rien en faveur du meilleur ami de « votre famille; regardez-moi bien, et voyez si au- « cun de mes traits ne vous est connu. » Je regarde et j'aperçois une belle figure annonçant un homme sur le retour. Ma mémoire n'y trouvait rien que j'eusse vu autrefois, j'allais le prier de me laisser retirer, lorsqu'il me dit: Eh bien! sachez donc que vous avez devant vous le commandeur de C***.

Son père avait dans un âge très-avancé épousé ma sœur Camille du premier lit. Il était le fils de

ce vieillard, et n'était pas jeune lui-même, mais je savais qu'il était le meilleur des hommes. Je faillis, quand il eut prononcé son nom, me rompre le cou pour me jeter dans ses bras. J'éprouvai une si vive émotion qu'il fut obligé de me porter dans son appartement. Quel bonheur de trouver un si bon parent! il me promit de me servir de père, de s'occuper de mon avenir avec la plus tendre sollicitude, et m'engagea surtout à le prendre pour son banquier, ne voulant pas que je manquasse de la moindre des choses qui pourraient m'être agréables. Il ouvrit en même temps son secrétaire, en tira une bourse qu'il tenait de la princesse Élisa, la remplit d'or, et me pria de l'accepter et de m'adresser à lui quand elle serait vide. Que ce jour fut heureux pour moi! Je lui rendis compte de ma vie passée, de ma vie présente, et de l'espérance d'être enfin heureuse dans la situation modeste où je me trouvais.

Je l'engageai vivement à venir à Saint-Cloud respirer l'air de la campagne; je le saluai du nom de mon oncle; il me promit de venir me voir tous les jours, et voulut que je regardasse sa maison comme la mienne. Voilà donc encore des soleils sereins qui se lèvent sur mon horison; je suis presque honteuse d'entrer dans ces détails,

de remplir le papier de ces minuties ; mais on m'a tant calomniée, on a tant parlé de mon mauvais caractère, que je lui dois bien quelque réparation. Le commandeur vint à Saint-Cloud, fut reçu avec les plus grands égards par M. de Luigny, et voulut à son tour que j'allasse avec lui passer quelques jours à la campagne avec la baronne H.... M. de Luigny me disait tous les jours : « Défiez-« vous de votre enthousiasme, de cette maladie « d'imagination qui vous fait voir des amis par-« tout où l'on vous montre une politesse. »

J'hésitais d'abord à me rendre à la campagne de la baronne H..., j'en avais une si agréable ; mais craignant de déplaire au bon commandeur, je me décidai ; je partis avec le commandeur, je fus présentée et reçue avec beaucoup d'empressement. La famille était composée d'une femme très-âgée et en enfance, du baron, de sa femme et de son fils unique ; je m'aperçus bientôt que le mari était la personne à laquelle il fallait faire le moins d'attention, que c'était un meuble de parade d'assez bonne compagnie, et dont les goûts paraissaient fort différents de ceux de madame la baronne. La maison était sur un pied qui annonçait l'opulence, les maîtres étaient pétris de ridicules, mais, à cela près, ils faisaient un noble usage de leur fortune dont ils consacraient une partie

aux pauvres, une autre aux dépenses de leur fils, qui était alors passablement libertin. Je m'amusais peu dans cette maison, où je n'avais pour tout délassement que la promenade que j'étais obligée de faire seule, attendu que la baronne ne sortait jamais; le soir pour tout dédommagement de l'ennui de la journée, un peu de mauvaise musique.

Je passai ainsi cinq jours de suite, je reçus beaucoup de politesses que j'ai bien rendues depuis, mais j'ai le regret de dire que j'ai à la baronne l'obligation d'avoir fait cesser les bontés de mon oncle dans un moment où j'éprouvais un cruel chagrin. On a dit que j'avais manqué envers elle à la reconnaissance; je n'ai assurément aucun reproche à me faire à cet égard.

Après ce petit temps de pénitence, je revins chez moi jouir du bonheur de chercher, de découvrir des malheureux sur qui les bienfaits de l'impératrice se répandaient comme la rosée bienfaisante sur des plantes desséchées; que de larmes elle a essuyées par sa généreuse bonté! J'étais devenue en quelque sorte l'organe des infortunés, et, pour mon cœur, c'était la plus douce des jouissances. M. de Luigny me prodiguait les marques de la plus tendre affection et mon oncle me comblait de présents; sa libéralité

me mit à portée de faire quelques petits placements.

Le hasard m'avait fait connaître une demoiselle de Cavanac, fille d'une des maîtresses de Louis XV, mère de l'abbé de Bourbon mort en Espagne[1]. Je lui portais un intérêt tout particulier; elle était d'un âge raisonnable, maigre et sèche, mais malheureuse, cela me suffisait. La révolution l'avait laissée sans aucune ressource, et son éducation se ressentait de l'air du couvent où elle avait été élevée. Sans être dénuée d'esprit et d'instruction, elle était minutieuse et bavarde. J'avais fait tomber sur elle quelques-unes des graces de l'impératrice; je lui donnais ma table et mille petites douceurs, lorsqu'elle conçut le projet de se marier. L'objet de ses affections était le vicomte de Ca....., malheureux lui-même et sans aucune fortune.

Mes sollicitations auprès de la dame d'honneur, mes prières auprès de M. de Luigny obtinrent de l'impératrice une somme suffisante pour les marier convenablement; mais il fallait aussi pourvoir à l'avenir. L'excellent maréchal Duroc obtint pour l'époux un emploi de conseiller à la cour d'appel de Strasbourg.

[1] La mère de l'abbé de Bourbon était mademoiselle Romans, qui avait été au Parc aux Cerfs.

Ce mariage me valut la connaissance de madame de Villette, parente de Voltaire, femme douce, sensible, qui, par l'agrément qu'elle me procura à sa terre près de Compiègne et dans sa maison de la ville, me dédommagea très-agréablement de mes peines et de mes démarches pour marier M. de Ca.....

J'en avais besoin, car un an s'étant passé sans que nous entendissions parler des deux époux, quel fut mon étonnement de revoir madame de Ca..... venant me faire des reproches amers d'avoir contribué à son mariage, se plaignant des procédés de son mari, de l'abandon où elle restait, des goûts volages de M. de Ca....., de ses maîtresses, et enfin de tout ce que peut imaginer une femme tourmentée par une excessive jalousie; cependant, de son propre aveu, dès les premiers jours de son hymen, elle avait découvert en son cher époux de petites incommodités qui n'étaient rien moins qu'attrayantes. Elle me parla ensuite de son départ précipité de Strasbourg, du dénûment où elle se trouvait à Paris, n'ayant pu emprunter, pour fuir un époux odieux, qu'une petite somme à peine nécessaire pour faire son voyage. J'avais assurément lieu d'être mécontente de madame de Ca....., de

son silence ingrat pendant un an, mais je n'ai jamais su dominer mon bon cœur; je m'empressai de choisir dans ma garde-robe tout ce qui lui manquait, je lui en fis un trousseau, je tirai de ma bourse ce qui lui était nécessaire pour le moment, lui donnai ma table et un logement chez moi.

Elle intenta un procès à son mari: tous deux se rendirent à Paris et vinrent chez moi faire entendre leur justification; c'était le spectacle le plus comique que de voir aux prises ce couple extraordinaire; le mari la tête chauve, le visage rouge, d'une maigreur extrême; la femme naturellement pâle, mais devenue livide par l'excès de la colère, accusant son mari de parjure, d'infidélité; je ne pus tenir en les voyant dans cet état sans partir d'un éclat de rire qui gagna M. Delorme, Aspasie et M. de Luigny lui-même: les parties belligérantes, frappées d'étonnement, se trouvèrent si offensées de notre hilarité, qu'elles se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et partirent presque réconciliés.

Mais la méchante femme n'a jamais pu me pardonner cette scène comique; elle est restée mon ennemie sans vouloir se souvenir de ce que j'avais fait pour elle. J'ai appris depuis que M. de Ca.....

étant mort, sa jalousie s'était calmée, et qu'elle avait épousé un vieillard riche, qui fut encore très-malheureux.

Tel était le prix habituel de mes services, telle était la reconnaissance de tous ceux que j'obligeais. Hélas! dans toute ma vie, je n'ai trouvé ce généreux sentiment que dans le cœur d'un jeune enfant que j'avais placé dans la même pension que mon fils pour être son camarade et son ami. Celui-là, celui-là seul, ne m'a jamais oubliée dans mes plus cruelles infortunes.

Nous partagions, M. de Luigny et moi, notre agréable existence entre les plaisirs de la campagne et les charmes de la ville. Rentrés à Paris nous y retrouvâmes tous nos amis; M. le baron et madame la baronne venaient bien nous y voir, mais uniquement par égard pour le commandeur. La plus douce confiance régnait dans la société que je m'étais formée; l'intrigue en était bannie; c'était bien assez d'y recevoir M. B....., mais je n'ai jamais pu dessiller les yeux de M. de Luigny sur cet homme faux et artificieux. Nous recevions MM. Bourlet, qui paraissaient les amis de M. de Luigny; ils s'entretenaient ensemble du prince aimable et généreux qu'ils avaient servi; MM. Bourlet lui communiquaient les lettres qu'ils pouvaient recevoir du séjour de son exil; ils avaient avec

lui des entretiens confidentiels. Ces considérations et beaucoup d'autres m'avaient fait rompre presqu'entièrement avec madame de Saint-Hilaire; je ne pouvais ouvrir ma porte à une pareille femme sans courir le plus grand danger.

M. de Luigny en avait introduit une autre, qu'il appelait son ancienne amie, et qui était toujours de moitié dans les conversations secrètes qu'il avait avec ses amis.

Cette dame se présentait sous le nom assez singulier de Gustave, sans autre titre. Tout était mystérieux en elle. On me disait seulement qu'elle avait la confiance de MONSIEUR; qu'elle avait fait plusieurs voyages en Angleterre pour le servir. Elle s'enfermait souvent avec M. de Luigny, lui lisait des lettres qu'on brûlait aussitôt. Madame Gustave n'était pas jeune, mais ce qui lui restait de beauté annonçait qu'elle en avait eu beaucoup; sa conversation était agréable et spirituelle. Elle vivait seule et pourtant occupait un logement considérable et richement décoré dans la rue d'Enfer. J'ai l'assurance qu'elle y recevait plusieurs officiers-généraux de Napoléon et notamment Duroc. Des petites portes secrètes et artistement dérobées facilitaient des entrées et des sorties qui vous surprenaient tout-à-coup. Tout paraissait mystère dans sa maison.

Elle m'y donna à dîner; point de domestiques pour nous servir; les mets paraissaient et disparaissaient au moyen de petits tours semblables à ceux des couvents de religieuses. Je ne pouvais éloigner la pensée qu'elle était l'ame d'un foyer d'intrigues, qu'elle était salariée par le gouvernement impérial, et qu'elle n'entretenait de correspondance en Angleterre que pour le servir. Elle ne sortait jamais qu'enveloppée de voiles sur des chapeaux qui lui couvraient la figure. Elle avait en pension un fils dont on n'a jamais connu le père et qui venait quelquefois la voir. J'avais demandé à M. de Luigny quel était son véritable nom; mais c'était un secret impénétrable, et M. de Luigny me priait de ne pas le presser à ce sujet.

Je voyais bien que cette dame avait connu la cour de Louis XVI; car elle nous en racontait mille anecdotes plus piquantes les unes que les autres. Elle savait aussi tous les sacrifices que les grandes dames de retour en France faisaient pour obtenir leur radiation; combien de jours la duchesse de G..... avait été obligée de consacrer au général Lannes pour acquérir sa tranquillité. Ces petites historiettes nous amusaient infiniment; je continuais donc de voir madame Gustave, et l'on trouvera dans mes papiers deux lettres que j'ai reçues

d'elle et qui n'étaient significatives que pour M. de Luigny [1].

Ma vie était un composé de plaisirs bien doux et sans aucun tourment de cœur; le spectacle, la toilette, une conversation pleine d'intérêt et de charmes, d'aimables convives, voilà quels étaient mes tranquilles passe-temps. Ajoutons-y les services que l'inépuisable bonté de l'impératrice me mettait à portée de rendre à tous ceux qui s'adressaient à moi. Humanité, honneur, justice, sentiments admirables, vous remplissiez mon cœur; jamais personne ne s'est plaint de moi. Je voyais bonne compagnie, mais je réglais l'étendue de mes cercles et n'y admettais que des personnes recommandables par leur caractère et les emplois distingués qu'elles occupaient. On me parla de M. Corvetto, devenu conseiller-d'état depuis la réunion de Gênes à l'empire français. Il avait la réputation méritée d'être d'une probité incor-

[1] On a refusé de me remettre plusieurs de mes lettres; mais je me glorifie d'avoir veillé à la conservation de vingt-huit lettres d'un bien autre prix; je bénis mon étoile d'avoir eu la pensée de les tenir secrètes même pour mes amis. J'espère que l'auguste personnage de qui elles émanent me saura gré du soin avec lequel j'ai veillé sur ce dépôt vraiment précieux qu'un ami mourant a remis entre mes mains, dont il m'a fait la propriétaire et que j'ai su soustraire à tous les yeux. Ce paquet est pour moi plus cher que tout ce que je puis posséder.

ruptible. Bonaparte l'estimait plus que qui que ce soit; et, lorqu'il se trouvait dans les comptes quelque point difficile à débrouiller, il avait coutume de dire: Renvoyez cela à Corvetto.

Son nom était familier pour moi; c'était celui d'un ancien régisseur des grands domaines de mon père. La probité semblait attachée à cette famille, car rien n'était plus honnête que cet intendant; il nous en donna une preuve manifeste. Dans les temps orageux de la révolution, instruit que l'on avait l'intention de s'emparer de l'argenterie de mon père, il alla le trouver à Nice où il s'était retiré, et lui demanda ses ordres à ce sujet : Je m'en rapporte à vous, mon cher Corvetto, lui répondit mon père, disposez de tout suivant votre sagesse, voici un mot de ma main pour mes enfants. Le bon Corvetto partit, se chargea de cette argenterie, l'emporta, la cacha, et lorsque le temps de la terreur fut passé, nous la remit avec la plus fidèle exactitude. Cette argenterie, qui était considérable, aurait pu tenter un homme moins délicat; il n'y manqua pas une seule pièce.

Dans une autre circonstance, il nous donna, au péril de sa tête, un admirable exemple de dévouement. Mon père était à sa campagne de Saint-Michel, placée sur la route qui cotoie la rivière de Gênes; des bâtiments anglais s'étant for-

tement approchés de la côte, on donna dans la ville le signal de défense; on réunit le peu de forces dont on pouvait disposer, et le hasard fit que l'on se dirigea vers la maison paternelle; toute notre famille était en ce moment réunie dans le salon; mon père va au-devant de la troupe, la reçoit avec son affabilité ordinaire et lui offre des rafraîchissements.

La maison du régisseur était à peu de distance du château. Corvetto entend un bruit d'armes; il croyait toutes les portes du château fermées, il ne doute pas qu'on ne les ait forcées et qu'on ne vienne enlever son patron respectable et chéri; il prend un fusil, se munit de pistolets et entre au salon prêt à faire feu sur la force armée; mon père l'arrête d'un signe: mais il était défendu aux particuliers, sous peine de la vie, de conserver des armes; la troupe en fait l'observation et paraît mal disposée; mon père répond qu'en sa qualité de commandant de la place il croyait pouvoir en être muni chez lui. Mais Corvetto, craignant que cette réponse ne satisfît pas les autorités, déclara affirmativement que ces armes étaient à lui, et qu'on savait bien qu'il n'était pas homme à en faire un mauvais usage. Heureusement il était aimé, l'affaire n'eut pas de suites.

Ces petites anecdotes ne méritent guère d'être racontées, mais elles prouvent du moins que nous n'avions pas eu dans notre enfance de mauvais exemples sous les yeux.

M. le conseiller-d'état Corvetto était neveu, si je ne me trompe, de celui dont je viens de parler; il voyait en moi avec satisfaction la fille d'un homme qui avait donné à sa famille tant de preuves d'estime et d'attachement. Ce n'était pas un homme d'esprit, mais il me parut avoir des connaissances très-étendues en administration; il était modéré, sage, désintéressé, comme on le verra dans quelques circonstances où j'aurai occasion de parler de lui.

Un jour que madame Gustave était chez moi, cachée selon sa louable habitude sous un amas de voiles et de dentelles, M. de Corvetto vint me rendre visite; malgré les voiles, il reconnut la dame, et quand nous fûmes seuls ensemble : « Voilà, me dit-il, un personnage bien singulier; « mais, si je ne me trompe, je crois à travers la « gaze et les dentelles avoir reconnu madame de « Thiman, femme d'un capitaine du régiment « de MONSIEUR, depuis régiment de *Provence*. On « assure, ajouta-t-il, que ce prince avait des bon- « tés pour elle avant la révolution, qu'elle fut l'une « des causes de son voyage de Provence. Je ne sais

« si elle l'a suivi en émigration; mais avant cette « époque, lorsqu'elle eut été remplacée par ma- « dame de B... dans les bonnes graces du prince, je « sais qu'elle fut mise au couvent à la suite de son « intimité avec M. de Calonne, et qu'elle y resta « jusqu'au moment où la révolution en ouvrit les « portes. J'aurais été curieux d'apprendre d'elle « quelques particularités sur cet auguste person- « nage dont j'ai toujours entendu vanter l'esprit, le « goût et l'amour pour les lettres; mais peut-être « serait-elle fâchée d'être reconnue; ménageons « son *incognito*. »

Je puis dire à la louange de M. Corvetto qu'il ne m'a jamais fait d'autre question à son sujet, et qu'il n'a jamais dit un mot des liaisons de cette dame avec M. de Luigny, tant il était attentif à éviter tout ce qui pouvait duire à qui que ce soit.

J'ai dit que M. A. de Chazet, aujourd'hui conservateur d'une des bibliothèques du roi, nous faisait l'amitié de venir quelquefois égayer notre table; il allait fréquemment s'asseoir à celle du prince archichancelier et recrutait pour lui des convives. Il s'étonnait de l'indifférence de M. de Luigny pour les grandes puissances du jour, et voulait absolument qu'on le vît chez le prince Cambacérès. Le portrait qu'il faisait de son intérieur était assez curieux. « Venez-y, disait-il,

« mon cher Luigny, vous y verrez des hommes « instruits, des gens aimables avec lesquels vous « serez charmé de faire connaissance. Le prince « ne manquera pas de vous inviter à dîner, et « ce sera pour vous un spectacle assez gai d'ob- « server le luxe réuni à la plus grande parcimo- « nie; vous vous amuserez de ce bon d'Aigre- « feuille, l'ami du maître, qui le laisse dans la plus « grande dépendance, et qui à dîner, où il sert « habituellement, a soin de se réserver les meil- « leurs morceaux; c'est un des êtres les plus « fidèles à son dieu, mais ce dieu est son esto- « mac; c'est là aussi qu'est tout son esprit. On « se garde bien de parler politique; mais dans les « groupes qui se forment dans le salon après « dîner, on apprend souvent des nouvelles; on « y voit aussi des dames de la cour qui viennent « y chercher des aventures; venez-y donc; il « est bon qu'on vous y voie. »

M. de Luigny ne se sentait pas fort attiré par les descriptions de M. de Chazet; ses affections le retenaient vers des hommes tout autres que le prince Cambacérès. Avant de tenter la présentation, il consulta ses amis; ils ne désapprouvèrent pas cette démarche, ils crurent même qu'elle pouvait être utile à la cause qu'ils servaient, et c'est d'après leurs conseils que M. de

Luigny parut dans les salons de l'archichancelier. Pourquoi la méchanceté lui a-t-elle fait depuis un crime de cette apparente liaison? c'est que l'intrigue sent toute l'importance d'écarter l'homme de bien du lieu qu'elle veut envahir; sans cela, y trouverait-elle place? M. de Luigny était plein d'esprit, mais d'un caractère doux et faible. On lui faisait tout faire en lui disant seulement que c'était pour le service de ses anciens princes.

Il se réunissait souvent avec d'autres personnes chez madame Gustave ; mais là mon rôle d'observateur était fort restreint; je n'étais pas admise aux conseils secrets, et quelque effort que j'aie fait pour en savoir l'objet, jamais M. de Luigny n'a jugé à propos de satisfaire ma curiosité. Il passait une partie de l'hiver dans ces réunions mystérieuses. Moi je passais mes soirées au bal, chez M. de Marescalchi, dans des sociétés particulières, et quelquefois même chez l'agréé dont j'ai parlé plus haut. Mais il me fut facile de m'apercevoir que si quelque considération de reconnaissance engageait le mari à me faire accueil, j'étais loin d'avoir pris place dans le cœur de la femme; la jalousie et la haine perçaient à travers ses politesses.

Le commandeur était surpris de recevoir à

mon sujet des lettres anonymes. Il était plus à portée qu'un autre de me juger. Pendant quelque temps il garda le silence; enfin il crut convenable de m'en dire quelque chose. Je le priai instamment de me montrer la première qu'il recevrait. Après un assez long intervalle, il m'en fit voir une remplie d'horreurs contre moi; on m'accusait même de conspirer contre l'État; c'était tout ce qui pouvait affliger mon oncle davantage; car il avait toujours été l'ami du pouvoir. « Je pense, me dit-il, que par intérêt pour « moi vous ne voudriez pas vous associer à des « intrigues qui perdraient certainement ceux qui « s'y livreraient. »

Il me parlait alors de la puissance de Napoléon, de l'inébranlable solidité de sa puissance, du concours de tous les souverains pour la soutenir. Je ris des inquiétudes de mon oncle. Je biffai mon nom, retournai l'adresse et la renvoyai à la femme de l'agréé au tribunal de commerce dont j'avais parfaitement reconnu l'écriture. Je racontai à mon oncle ce que j'avais fait pour elle, et lui laissai le soin d'apprécier sa conduite.

L'empereur se préparait alors au voyage qu'il fit avant sa guerre de Russie; j'allai passer encore la saison à Saint-Cloud et j'invitai madame Gustave à venir nous y voir. Je voulais éclaircir la

conversation de M. Corvetto, la faire jaser sur nos princes, qui étaient pour moi comme les princes des Mille et une Nuits; car alors le monde entier semblait aux genoux de Bonaparte; mais j'eus soin de lui laisser ignorer qu'elle avait été reconnue. Mon train de vie fut cette année ce qu'il avait été précédemment: je recevais bon nombre de parasites qu'attiraient un peu les charmes de la campagne, et beaucoup le bon dîner qu'ils y trouvaient. J'allais aussi, pour faire diversion à mes plaisirs, passer quelques jours chez la baronne H***, sauf à m'en revenir comme de coutume avec une bonne charge d'ennui.

Il y avait quelques jours que j'étais établie à mon agréable maison de Saint-Cloud, lorsque madame Gustave, répondant à mon invitation, vint m'y voir. Elle ne voulait passer que deux jours; elle avait, disait-elle, beaucoup à dire à M. de Luigny, beaucoup à écrire avant de venir chez moi; elle avait fait une visite au château; je ne puis douter qu'elle n'y eût quelque haute protection, quelque personnage assez puissant pour empêcher que la police ne troublât ses réunions. J'étais, quant à moi, fort satisfaite de ses visites; elle était si gaie, si aimable! d'ailleurs j'avais à cœur d'exécuter mon projet.

J'allai la trouver avant son lever; je lui parlai

de l'ancienne cour, je la priai de m'en raconter quelques particularités, de me dire surtout ce qu'elle pouvait savoir de M. le comte d'Artois, de M. le comte de Provence.

« Comment, me dit-elle, le comte de Provence! « il est bien roi de France depuis la fin malheu- « reuse du jeune Louis XVII. Ah! si vous saviez « combien ces princes sont changés! la dernière « fois que je les ai vus à Londres, M. le comte « d'Artois venait de perdre la femme qu'il a le « plus aimée de sa vie, madame de P....; elle était « devenue très-pieuse dans les derniers moments de « sa vie. Elle n'avait qu'un seul regret en mourant, « c'était de penser qu'une autre pourrait lui suc- « céder dans le cœur du prince. Avant de rendre « le dernier soupir, elle lui a fait promettre et « l'a exhorté d'une manière touchante à abjurer « bien des erreurs; elle lui a fait sentir les grands « avantages de la religion, les consolations qu'on « éprouve en faisant le sacrifice des choses d'ici- « bas, et en se donnant entièrement à Dieu. « MONSIEUR s'est montré sensible à ces religieux « avertissements. S'il n'a plus cette brillante ga- « lanterie qui a répandu tant de charmes sur sa « jeunesse, il en a conservé toutes les formes. « Son cœur est le sanctuaire de la bienfaisance « et de la bonté; assis sur le trône, il serait le

« Titus de la France, s'il pouvait éviter les flatteurs,
« et trouver des ministres plus occupés des inté-
« rêts du trône et du peuple, que de grossir leur
« fortune par l'intrigue et la déception. »

Elle me parla ensuite de Louis XVIII : « Ce prince,
« me dit-elle, a de la tête et de l'esprit ; il a comme
« son frère de la bonté, mais d'un autre genre.
« Il est arrêté dans ses idées ; je l'ai connu beau-
« coup, il est inutile que je vous dise comment;
« vous saurez seulement que j'ai eu long-temps
« une correspondance suivie avec lui; madame
« de B..... m'a succédé. Ce prince laisse facile-
« ment surprendre sa confiance, et malheur alors
« à ceux qui se trouvent dans la disgrace des fa-
« voris. Il est très-aimé en Angleterre, et je ne
« vous cacherai pas que je désire vivement que
« cette puissance tienne les promesses qu'elle lui
« a faites. Mais ce gouvernement est si attaché à
« ses propres intérêts, sa politique est d'un ma-
« chiavélisme si pervers, que je suis toujours dans
« la plus cruelle perplexité. Si je vous fais cette
« confidence, c'est que je sais que vous êtes l'a-
« mie de Luigny, et que je n'ai à redouter au-
« cun danger en vous parlant de mes désirs et
« de mes espérances. Mais quand ces espérances
« se réaliseront-elles ! »

Peut-être s'étonnera-t-on de me voir rendre,

avec tant de détails, une conversation tenue depuis si long-temps; mais, à cette époque, ces espérances paraissaient si vagues, ces désirs si chimériques; on croyait si peu à la possibilité de revoir sur le trône de Henri IV les princes que la révolution en avait précipités, Bonaparte paraissait si invinciblement affermi, qu'il était permis de s'amuser d'une conversation qui ne semblait que le rêve d'une imagination exaltée; et plus ce qu'elle offrait de singulier était invraisemblable, plus il était naturel qu'on en fût frappé et qu'on en gardât la mémoire. Je puis assurer que ce sont là les propres expressions de madame Gustave et que je n'y ai rien changé. D'ailleurs les visites de cette dame à M. de Luigny, celles que lui rendait celui-ci, le mystère qui les accompagnait, tout cela me donnait tellement à penser, et quelquefois tant d'inquiétudes, que je recueillais avidement tout ce qui s'y rapportait.

Madame Gustave ajouta que pour arriver au but qu'on se proposait on avait besoin de la guerre; qu'on la préparait, qu'on était sûr d'y précipiter Bonaparte qui aimait les camps et les batailles plus que tous les biens du monde; que les puissances commençaient à se détacher de lui, et qu'on les ferait facilement passer de l'indifférence au mécontentement et du mécontentement à la haine.

Elle m'avait parlé si franchement de Louis XVIII, que je risquai de lui dire : « A ce que je vois, vous « avez été très-bien avec M. le comte de Pro- « vence; vous ne me dites pas tout ce qui en « est. »

Je lui demandai des détails sur sa personne, ses traits, ses yeux, sa taille; elle me satisfit sur tous ces points, et je n'eus pas lieu d'être étonnée quand je vis ce prince faire son entrée à Paris. Elle ajouta qu'elle devait la connaissance du prince à M. de la V..., avec lequel elle était liée d'amitié; que madame de B.... avait vainement essayé de l'effacer du souvenir de Louis XVIII; qu'elle n'avait jamais cessé de correspondre avec lui; qu'elle avait bien trouvé l'occasion de se venger de sa rivale, mais qu'elle ne l'avait pas voulu faire; et à ce propos elle me raconta l'anecdote suivante :

« Un jour que je me rendais chez elle, le prince « venait d'en sortir; sa femme-de-chambre, créa- « ture très-bavarde, me dit qu'elle n'était point « encore levée, et que M. le duc de M.... était venu « à la sortie du prince. Je sortis étonnée et plai- « gnant les gens d'esprit assez aveugles pour « ne pas voir que cette dame n'était rien moins « que jolie. »

Elle ajouta que madame de B..... avait perdu à son tour les affections de l'auguste prince parce

qu'elle lui avait fait un certain aveu. « Une « femme choisie par moi, lui dit-il, doit se pré- « server surtout de ce malheur. Dès ce moment je « cesse toute relation avec vous. — Du reste, dit- « elle, madame de B.... n'a qu'à se louer de ce « prince; il a l'ame très-généreuse; mais il ne va « pas au-devant des désirs qu'on peut former. « C'est non-seulement un prince galant et em- « pressé, mais encore très-spirituel. »

Ce fut tout ce que je pus obtenir de madame Gustave; elle ne voulut jamais convenir qu'elle eût un autre nom. Elle évita par la suite toute conversation du même genre; mais j'eus lieu de me persuader que M. Corvetto ne s'était pas trompé.

Une force mystérieuse et secrète, ou plutôt cette haute puissance qui règle le destin du monde et se joue des vains projets des hommes, commençait à préparer les grands événements qui devaient accomplir les vœux de madame Gustave et ceux de mon meilleur ami. L'empereur annonça le projet de voir les bords de la Vistule et d'y passer en revue l'armée rassemblée sur les bords de ce fleuve; l'impératrice devait le suivre et s'arrêter à Dresde pour y voir ses augustes parents. Bonaparte allait y tenir une cour plénière

de rois; on devait y voir l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, ceux de Bavière, de Wurtemberg et plusieurs autres souverains; je brûlais d'être témoin de ce grand spectacle. Mes vives prières auprès de M. de Luigny le décidèrent à m'emmener avec lui, et j'avoue que j'étais ivre de bonheur.

Nous partîmes à la suite de l'impératrice; je ne rendrai pas compte des détails du voyage; je m'arrête à ce qui me concerne, à ce que j'ai vu, à ce qui a fait sur moi une si vive impression qu'il est impossible que j'en perde jamais la mémoire. Il me fut donné d'assister au grand banquet des rois. Quel spectacle! la joie brillait dans les yeux de Napoléon; sa conversation, que je ne pus entendre, était très-animée; son œil d'aigle se promenait avec satisfaction sur cette réunion de têtes couronnées; il avait pour quelques-unes des attentions toutes particulières. Rien cependant ne me frappa autant que la sortie de table : Napoléon fut le premier à faire reculer sa chaise et à donner le signal du départ; tous les rois se levèrent simultanément; il s'avança vers la porte et s'y arrêta, en faisant signe de la main à l'empereur d'Autriche de passer le premier, ils restèrent impassibles; alors il les salua d'une manière af-

fectueuse, passa, et l'on vit marcher à la suite d'un soldat heureux ces empereurs et ces rois jusqu'alors révérés des peuples presqu'à l'égal de la divinité. Je ne sais si cela fit sur la foule immense des spectateurs la même impression que sur moi; mais je sentis mon cœur se serrer à la vue de tant de majestés abaissées devant la fortune de Napoléon : dès-lors je prévis sa chute, car il me paraissait impossible que l'Europe pût se pardonner à elle-même cet excès d'humiliation. Bonaparte était rayonnant de satisfaction et d'amour-propre. L'impératrice ne revint à Paris qu'après avoir parcouru la Bohême et la Hollande, et moi je redescendis dans ma rue de Sèvres.

Il était important qu'on ne sût point que j'avais voyagé avec la suite de l'impératrice, et voici peut-être la première fois que j'en fais mention. M. de ..... très-pressé de suivre quelques affaires urgentes que lui avait recommandées la dame d'honneur, avait déposé chez moi de riches emplettes faites par l'impératrice et la dame d'honneur : diamants, argenterie, dentelles, etc.; mais il fallait décharger les malles qui les contenaient à ma porte, attendu que les voitures ne pouvaient entrer dans la cour de ma maison; je remontrai d'abord à M. de Luigny qu'un si riche dépôt pouvait exposer ma vie; que le jardin de ma

maison donnant sur le boulevard, on pouvait forcer la grille dans la nuit et venir m'assassiner; il rit de ma frayeur et crut me rassurer en me certifiant que ces objets ne devaient rester chez moi que très-peu de temps. Ma chambre à coucher avait ses jours sur le jardin; j'étais éloignée de toute habitation; on ne guérit point de la peur et j'en avais une très-grande; il crut m'en guérir en me donnant un pistolet chargé; j'avais presque aussi peur du pistolet que des voleurs, et cependant ce fut cette précaution qui me sauva la vie.

Je m'étais couchée, la tête remplie de terreurs; je dormais à peine d'un sommeil très-léger, lorsque j'entends distinctement marcher dans le jardin; je regarde à travers la persienne, je vois en effet un homme qui se dirigeait vers l'endroit où ma fenêtre était le plus aisé à escalader, je perds la tête et la voix; il m'est impossible d'appeler; dans mon effroi extrême je lâche mon coup de pistolet à travers les vitres et la persienne, je fais un fracas horrible et je tombe sans connaissance à la renverse; mon expédition guerrière réveille toute la maison, les voisins eux-mêmes en sont troublés; on accourt dans ma chambre, on me fait revenir. Que devint le voleur? je n'en sais rien; mais j'eus une si grande peur, que j'en

éprouvai une maladie qui me retint au lit plusieurs jours, et je me décidai à quitter cette habitation si charmante, ce joli jardin, ce petit pavillon où il était si dangereux d'avoir des diamants à garder.

Je cite ce fait, non pour faire valoir mon courage (ma victoire n'avait point enflé mon orgueil), mais pour faire voir qu'on avait en moi assez de confiance pour me rendre, sans la plus légère inquiétude, dépositaire d'objets de la plus grande valeur. Saint-Cloud nous revit encore cette année, et après Saint-Cloud notre maison de Paris; là, mêmes plaisirs, même société, mêmes conférences chez madame Gustave, même mystère entre elle et M. de Luigny, même ignorance de ma part. Leurs petits comités s'étaient accrus d'un personnage que je n'ai jamais vu que deux fois, que je n'ai depuis jamais rencontré dans le monde et qui m'est resté totalement inconnu. Les armées venaient de se mettre en marche pour l'expédition de Russie. M. Delorme, qui me sollicitait depuis si long-temps de lui rendre mes bonnes graces, voyant tous ses efforts inutiles, se livra à un beau désespoir, s'enrôla dans les lanciers et se disposa à aller cueillir des lauriers sous le ciel glacé qui n'en a jamais produits.

M. de Luigny avait fait connaissance avec un intrigant, M. de la G.... se disant de B.....n, famille très-distinguée et alliée à nos rois; comme il voulait par économie vendre ses chevaux, M. de la G.... se présentait pour les acheter ou plutôt, disait-il, pour en faire un troc avantageux au propriétaire; j'eus le bonheur d'écarter cet obligeant personnage, je me chargeai de l'affaire et les vendis à M. de Gillis, colonel du régiment des gardes d'honneur.

Que de services je rendis alors! combien de pères, de mères me durent le bonheur de conserver leurs enfants! je le dis avec une sorte d'orgueil, ma maison était devenue le rendez-vous de tous ceux qui avaient quelque grace à solliciter; c'était pour moi la jouissance la plus douce de les obliger, et ce genre de vie était si approprié à mon caractère, qu'il était devenu chez moi comme une seconde nature. On trouvera dans mes papiers, je ne puis dire quel nombre de lettres que j'adressais aux autorités pour en obtenir des graces en faveur des malheureux.

Je n'aimais point M. de la G....; sa figure était mâle et expressive, mais il avait plutôt l'air d'un soldat parvenu que d'un homme bien né; rien de distingué dans son langage, dans ses manières, rien de ce qui annonce une éducation soignée; il

parlait avec chaleur contre Bonaparte ou plutôt il tempêtait sans mesure ou sans raison. Nous apprîmes bientôt que la police le recherchait, qu'elle avait failli l'arrêter et qu'il s'était sauvé par une fenêtre sur les boulevards. Comme ses manières me faisaient peur, que ses discours pouvaient évidemment compromettre notre tranquillité, je voulus savoir de M. de Luigny quel était ce personnage si extraordinaire; nous venions d'ailleurs d'apprendre qu'il avait été arrêté dans la rue Saint-Martin et qu'on l'avait conduit en prison lié et garrotté. « Je le connais peu, me « répondit M. de Luigny; lorsqu'il se présenta au « salon des étrangers, je fus chargé de prendre des « renseignements sur sa personne; j'ignore encore « si ceux qu'on m'a donnés sont vrais; il est certain « qu'un officier de ce nom a servi dans la Vendée; « on l'a cru mort dans cette terre de désolation, « mais on a été forcé de prendre de nouvelles « idées quand celui dont vous me parlez « s'est présenté; il me serait pénible d'adopter « des bruits malheureusement pour lui trop ré- « pandus; on assure en effet que le véritable de « la G.... a été massacré, et l'on prétend que ce- « lui qui s'est jeté à Paris sous ce nom, et dont « les formes sont si brusques, n'est que son do- « mestique; que ce domestique était un frère

« naturel de l'officier, lui ressemblant beaucoup ; « qu'il s'est saisi des papiers de son maître et se « donne aujourd'hui pour le maître lui-même ; « tout cela me parait si incroyable, ajouta le bon « et candide Luigny, que je ne saurais y ajouter « foi ; je n'ai de doute que quand je l'entends « parler ; son ton, ses manières, le peu d'ins- « truction qu'il possède me le font considérer « quelquefois comme un intrigant. D'ailleurs, je ne « lui connais aucune fortune ; il professe pour nos « princes de généreux sentiments, mais quelque- « fois trop exaltés. C'est le seul motif qui m'en- « gage à le voir ; je ne suis point surpris qu'il « soit arrêté, il devait l'être ou pour ses dis- « cours ou pour ses dettes que je crois considé- « rables. »

Tandis que ces petits détails d'intérieur nous occupaient, l'empereur avait passé la Vistule. Les commencements de sa campagne étaient marqués par les plus grands succès ; les bulletins de la grande armée n'annonçaient que des victoires. On donnait des fêtes et j'étais de toutes ces réjouissances. Mais on remarquait à la cour un certain air de crainte et de vague inquiétude ; on n'y paraissait point tranquille. L'impératrice, pour se conformer aux instructions de l'empereur, se décida à venir passer la belle saison à

Saint-Cloud. Si elle eût été maîtresse de ses résolutions, elle serait restée à Paris. On n'aimait pas à voir Napoléon si loin de ses états. Les gens éclairés auguraient mal de cette campagne; on ne voyait pas sans peine Bonaparte défier la fortune et mettre à de nouvelles épreuves l'étoile qui l'avait si bien servi. Mais la masse de la nation était en pleine sécurité lorsqu'un homme audacieux, sans autre secours que sa résolution et le secret, mit l'empire dans le plus pressant danger. Je veux parler de la conspiration de Mallet. J'arrivais de Saint-Cloud avec ma femme de chambre, et je venais préparer mon logement rue de l'Échelle, lorsqu'on l'arrêta. Je le vis passer, et comme j'ignorais encore les détails de cette affaire, j'y pris assez peu d'intérêt; après mon dîner je me disposais à me coucher lorsque j'entendis à ma porte un très-petit coup de sonnette; croyant m'être trompée, j'attendis qu'on récidivât. Nouveau coup de sonnette très-modeste et très-timide. Ma femme de chambre et moi nous allons ouvrir; c'était madame Gustave, mais non pas seule. Elle avait avec elle un jeune homme que je n'avais jamais vu. Elle demanda à me parler en particulier. « Gardez, me dit-elle, ce jeune « homme deux ou trois jours; que personne ne « sache qu'il est ici. Vous renverrez votre femme

« de chambre à Saint-Cloud ; je vous écrirai un « billet ou je vous prierai de venir passer quel- « ques jours avec moi, parce que je suis indispo- « sée ; d'ailleurs vous ne serez pas seule ici. J'y « viendrai partager vos soins, et tenir compagnie « à votre nouvel hôte ; demain matin, je serai ici « de bonne heure. »

Tout cela me paraissait si étrange que je ne pus m'empêcher de faire à madame Gustave les plus vives remontrances. « Je ne veux point, lui dis-je, « compromettre M. de Luigny ; j'ai vu ce matin « faire des arrestations ; on parle de conspira- « tion ; je ne crains rien pour moi, mais je se- « rais au désespoir de commettre la moindre in- « discrétion qui pût rejaillir sur M. de Luigny, « que ses fonctions attachent au gouvernement. « Il serait perdu si on pouvait soupçonner qu'il « eût le moindre rapport avec des ennemis de « l'État. »

Je pressai madame Gustave de s'expliquer, mais elle me répondit : « Recevez monsieur ; si « vous le refusez, vous désobligerez singulièrement « M. de Luigny. » Je cédai, mais à condition que je saurais tout le lendemain. Je fis partir ma femme de chambre pour Saint-Cloud.

Madame Gustave fut fidèle à sa parole ; à sept heures du matin elle était chez moi ; j'attendais

avec impatience les révélations. Quel était ce jeune homme que je venais de recevoir, et qui couchait à si peu de distance de moi? Mais elle éluda toutes mes questions, me répéta plusieurs fois que je fusse tranquille; qu'elle avait pourvu à tout; qu'un homme à elle était chargé de nous apporter à dîner; qu'elle veillerait à tout; en même temps elle ouvre les portes qui communiquaient à l'appartement de M. de Luigny, où le jeune homme était couché, les referme sur elle, et me laisse seule.

Tout-à-coup on sonne vivement à ma porte; je ne pus m'empêcher de tressaillir. Je vais ouvrir en tremblant; c'était le bon commandeur, mon oncle, qui venait me demander à déjeûner, parce qu'il voulait partir de bonne heure pour se rendre à la campagne de la baronne H....., où il voulait, le premier, porter la nouvelle de la conspiration; il s'aperçut de mon trouble: Qu'avez-vous, me dit-il, est-ce que vous êtes seule ici? Dans ce cas, au lieu de déjeûner chez vous, vous viendrez déjeûner avec moi chez Véry. Cette proposition me parut excellente dans la position où je me trouvais. Je tremblais néanmoins que madame Gustave ne vînt à ouvrir la porte pour me rejoindre. Je parlai le plus haut possible pour l'avertir qu'il y avait quelqu'un; je m'habillai en

toute hâte, et je partis avec le commandeur, affectant de fermer les portes de mon appartement, et d'en emporter les clefs. Mais il y avait une seconde porte, par laquelle madame Gustave pouvait sortir si elle voulait.

En vérité, me dit mon oncle, à en juger par votre air effrayé, je vous aurais cru en bonne fortune : je serais tenté de faire perquisition, et de chercher l'amant heureux qui s'est trouvé si près d'être surpris. J'étais en effet toute décomposée; le commandeur ne poussa pas la plaisanterie plus loin. Allons déjeûner, dit-il, cela vous remettra; mais en affectant de rire de mon aventure, il ne se livrait pas moins à de sérieuses réflexions. Il ne put m'en dissimuler une partie, et crut devoir me chapitrer sur cet article. Il ne pouvait éloigner de sa pensée que j'avais une affaire de cœur; qu'il était survenu dans un mauvais moment, et me fit un sermon fort animé sur le soin que je devais prendre de ma réputation. Je fis tout ce que je pus pour détourner des préventions que je venais de lui donner; je n'y parvins pas. Il y a eu constamment dans le cours de ma vie une sorte de fatalité qui a mis les apparences contre moi, et m'a fait juger assez mal sur ces vaines et chimériques conjectures.

Le déjeûner fait, je cours chez moi, je frappe

à la porte où mes deux personnages se tenaient enfermés. Madame Gustave vient m'ouvrir, et j'aperçois distinctement le jeune homme que je n'avais fait qu'entrevoir la veille. Il était grand, très-blond, la figure pâle, mais d'une expression agréable. Il pouvait avoir trente-six ans; il me salua profondément mais sans me dire mot. Je m'expliquai alors avec fermeté : « Je veux, dis-je « à madame Gustave, savoir le mot de cette « énigme; quels dangers monsieur court-il ? « quel est-il? pourquoi se cache-t-il? Si l'on s'ob- « stine à ne me rien dire, je le déclare avec re- « gret, je vous prierai, madame, de chercher à « monsieur un autre asile. C'est un point sur le- « quel je ne transigerai pas.

« — Eh bien, vous allez tout savoir! ce ne « sera pas monsieur qui vous parlera; car c'est « un jeune Anglais qui ne sait pas un mot de fran- « çais; voudrez-vous lui refuser votre maison « quand je vous dirai qu'il court risque de la vie? « Qui que ce soit ne peut se douter qu'il soit « ici; il faut, je vous en conjure, qu'il reste jus- « qu'à ce qu'on vienne le demander; on s'occupe « de son évasion, et quand il sera à l'abri de tout « danger, vous connaîtrez toute l'étendue de ce- « lui qu'il court. »

Tandis que madame Gustave me parlait ainsi,

mon hôte mystérieux tenait les yeux attachés sur moi et semblait implorer ma miséricorde; je n'eus pas le courage d'insister pour son départ. Quoiqu'il fût réellement Anglais, je ne doutais nullement qu'il ne sût le français; j'avais l'esprit troublé, je tremblais qu'on ne vînt faire chez moi quelque fâcheuse visite; je quittai mes mystérieux personnages pour aller passer la soirée chez madame de Villette, où je restai le plus long-temps que je pus. Je m'imaginais que, dans le cas où l'on se présenterait chez moi, je serais moins compromise si l'on ne me trouvait pas, comme si deux personnages suspects pouvaient s'y être cachés sans ma permission; mais je n'étais pas en état de raisonner mieux.

En rentrant chez moi, je trouvai mes gens fort inquiets eux-mêmes; ils attendaient des nouvelles et n'en recevaient pas. Nous passâmes une fort mauvaise nuit; moi tourmentée de ce que je ne savais pas, eux de ce qu'ils savaient. Nous étions à notre troisième jour d'angoisse, lorsqu'un petit bonhomme, vêtu d'une livrée, me demanda et me remit une lettre; j'en déchirai l'enveloppe et je trouvai une seconde adresse à madame G...; je me hâte de la lui porter. « Bon, « me dit-elle, renvoyez ce petit domestique. » Elle lit et ajoute : « Ce soir je vous délivrerai de votre

« prisonnier; allez à la campagne, j'irai vous y « rejoindre. »

On donnait une pièce nouvelle au théâtre Feydeau, je désirais y aller. « Ne vous refusez « point ce plaisir, me dit madame Gustave, nous « ne partirons qu'après votre retour. »

Lorsque je rentrai chez moi je ne trouvai plus personne, mais madame Gustave m'avait laissé un billet que je possède encore et conçu en ces termes :

« Mille et mille remercîments, ma gentille et « petite amie; vous m'avez rendu un service de « la plus grande importance et que je n'oublierai « jamais; je vous reverrai sous peu de jours à « Saint-Cloud. Ne m'oubliez pas auprès de M. de « Luigny et dites-lui tout. »

Je fus charmée de me trouver enfin seule : le lendemain j'allai à Saint-Cloud, je racontai à M. de Luigny ce qui s'était passé, il en parut surpris et fâché. Cette femme, dit-il, est une imprudente, et finira par me perdre.

J'avais donné pour secrétaire à M. de Luigny le jeune écolier que j'avais fait élever avec mon fils. Je résolus d'établir mademoiselle Aspasie, et, pour y parvenir, je lui recommandai la plus

grande retenue; car elle ne possédait dans la nature que ses agréments et les bontés de M. l'abbé de Vill.... qui ne lui donnait absolument rien : il était convenu que je lui ferais un joli trousseau, et que M. de Luigny aurait recours aux bontés de l'impératrice pour le reste; mademoiselle Aspasie avait fait impression sur un jeune homme qui se nommait M. Delaporte; il était, de son côté, sans fortune, mais il avait de très-belles espérances de la part d'un oncle fort âgé, qui ne lui donnait cependant pas assez pour le faire exister avec une femme sans dot, mais il le laissait absolument libre de son choix. Aspasie, sous des apparences douces et vertueuses, cachait une ame extrêmement violente et des penchants dissolus. M. de Luigny et moi nous nous proposions d'obtenir de M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, une place dans ses bureaux pour M. Delaporte. Nous avions l'assurance de l'obtenir immédiatement après le mariage. Ce ministre était le plus obligeant des hommes, son ame était aussi belle que sa figure, il mettait son bonheur à faire des heureux; mais nos amants étaient si pressés qu'ils ne voulurent pas attendre l'accomplissement de ses promesses. Aspasie quitta ma maison pour s'enfuir avec M. Delaporte qui ne la garda pas long-temps. Depuis

cette époque, je n'ai plus entendu parler d'elle, et j'ignore si M. l'abbé de Vill.... l'a reprise sous sa protection, comme on l'a dit : elle n'en valait assurément pas la peine.

Le départ de mademoiselle Aspasie me laissait seule et je sentais toute la nécessité d'avoir une compagne dans une maison que j'habitais avec M. de Luigny. Où la prendre? je n'en savais rien; je me décidai à laisser faire le hasard, mais le hasard m'a rarement servie en amie.

J'avais sans cesse la tête occupée de ce qui s'était passé chez moi; j'étais impatiente de revoir madame Gustave; elle arriva deux jours après et passa dans l'appartement de M. de Luigny avec un étranger qu'elle amenait. La conversation fut longue et, si j'en peux juger par les apparences, assez sérieuse. Au déjeûner, madame Gustave me présenta l'étranger sous le nom de M. le baron de G...; ce personnage nouveau avait les manières d'un militaire; son œil était hardi, son teint fort brun ; il paraissait d'un âge moyen, ses traits portaient je ne sais quelle expression de fausseté et de perfidie. Sa voix, lorsqu'il la laissait aller à son naturel, était éclatante, et, malgré lui, son ton était brusque. Après l'avoir attentivement examiné, le résultat de mes observations me fit trembler pour M. de

Luigny, surtout quand j'appris qu'il se proposait de passer la semaine avec nous; j'étais décidée à entretenir sérieusement à ce sujet mon excellent ami; à lui faire sentir qu'à la fin ces mystères pouvaient le conduire à sa perte; il était obligé d'aller tous les matins passer trois heures au château; je pris la ferme résolution de lui parler à son retour.

Après le déjeûner, madame Gustave alla se reposer et me laissa seule avec l'hôte qu'elle nous avait amené. Il se mit tout-à-fait à l'aise avec moi, prit des manières libres, et une contenance fort peu décente; il crut probablement m'amuser en tournant en misérables et plats calembourgs, signe incontestable de sottise, tout ce que je pouvais lui dire; je ne pouvais concevoir qu'un homme que je voyais pour la première fois affectât avec moi une si grande aisance, mais non de cette aisance qui annonce un homme de bonne compagnie. Je lui en fis l'observation; il sourit avec ironie, et prenant le ton du persifflage: « Que voulez-vous, me dit-il, les gens élevés dans « les camps ne sont pas accoutumés à filer le par- « fait amour. Si vous étiez plus âgée, on pourrait « causer avec vous politique ou dévotion; car les « femmes sur le retour aiment beaucoup les égli- « ses et les saints; mais avec une femme jeune et

« jolie comme vous, il faut bien que vous me « permettiez un peu plus de galanterie ; nous « sommes habitués à parler amour, et à brusquer « les aventures quand l'occasion s'en présente. »

Voyant que je n'avais rien à espérer d'un pareil interlocuteur, je pris le parti de me retirer et de le laisser dans le salon se livrer au genre de réflexions qui lui conviendrait le mieux, ou à la composition de quelque nouveau quolibet. J'attendis le moment où madame Gustave me paraîtrait assez reposée pour me présenter chez elle. Cette dame commençait à me déplaire beaucoup ; le nouvel hôte qu'elle amenait n'était pas fait pour me réconcilier. J'entrai brusquement en conversation :

« Il est temps, madame, que je sache quel « rôle vous me destinez dans vos intrigues, et si « vous avez juré de compromettre M. de Luigny « surtout dans un moment où l'état conçoit des « soupçons, et n'est pas sans inquiétude sur la si- « tuation des esprits. Je vous demande en grace « de vouloir choisir tout autre lieu que ma mai- « son pour l'objet de vos rendez-vous, et toute « autre personne qu'un homme bon, confiant, « mais faible, et qui, au nom de Monsieur, n'a « plus la moindre force de résistance ; la place « qu'il occupe exige la plus scrupuleuse circon-

« spection. Il serait doublement coupable s'il en « trahissait les devoirs; il faut que tous vos mys- « tères finissent. Sa figure habituellement calme « et riante est devenue depuis quelque temps « sombre et soucieuse; tout cela me tourmente. « Je veux savoir enfin le mot de toutes ces énig- « mes.

« Eh bien, me répondit-elle, je vais vous satis- « faire et vous dire tout ce qu'il m'est permis de « vous découvrir. N'exigez pas que j'aille au-delà, « je ne le pourrais sans trahir des personnes qui « ne me pardonneraient pas un mot de plus.

« L'Europe prépare un grand coup-d'état; la « domination de Bonaparte l'a soulevée; elle ne « veut plus la supporter. Plusieurs des généraux « sont gagnés, et ce sont les plus recommanda- « bles. Nos affaires sont peu avancées à Paris; le « ministre de la police n'a pas assez de perspica- « cité pour lire dans l'avenir. Il sert fidèlement « l'empereur, et ce côté n'est guère accessible. « De grands événements se préparent; j'en ai parlé « à Luigny, mais il n'y croit pas. L'empereur « de Russie est tout entier dans nos intérêts, et, « pour vous dire tout en un mot, il ne s'agit de « rien moins que du rétablissement des Bourbons « et de l'ordre de choses qui existait avant la ré- « volution. Si je vous fais ces confidences, c'est

« que je vous crois trop attachée à Luigny pour « ne pas me garder le plus profond secret. La « moindre indiscrétion pourrait le perdre, et ni « moi ni vous n'en avons l'intention. Si néanmoins « il se trouvait jamais le plus légèrement compro- « mis, toutes nos mesures sont prises pour faire « passer en Angleterre ceux qui auraient quelque « risque à courir.

« Il faut maintenant vous dire quel était le « jeune homme que j'ai déposé chez vous pen- « dant quelques jours; c'est un de nos correspon- « dants d'Angleterre. Il est venu de Londres à Pa- « ris pour connaître la disposition des esprits. Ne « croyez pas que la conspiration de Mallet se soit « formée en silence et dans le secret de son ame. « Le jeune étranger y avait eu sa part, mais il « n'avait pas trouvé dans les hommes qu'on lui « avait indiqués ce qui était nécessaire pour le « succès de son projet. Après avoir bien vu, bien « examiné, formé ses plans, il s'est décidé à quit- « ter la capitale; mais ce ne pouvait être sans « précaution. Il courait risque d'être surpris; « il fallait qu'il trouvât un asile, et qu'on ne « le trouvât pas. En vous l'amenant j'avais l'assu- « rance de ne vous exposer à aucun danger; « car il était impossible qu'on le soupçonnât « dans votre maison. Moi-même je ne courais

« aucun risque ; j'ai des appuis trop en crédit, et « je suis trop bien établie dans la confiance des « puissants du jour, pour qu'on puisse me soup- « çonner. Ma seule présence dans votre maison « suffit pour vous mettre à l'abri de toutes re- « cherches. »

Je ne sais si je rends textuellement tout ce qu'elle me dit alors. Il serait possible que ma mémoire me fît quelques légères infidélités ; mais je suis sûre de donner un sommaire exact de sa conversation ; il était difficile d'échapper à ses filets. Je n'ai jamais connu de femme plus adroite et qui sût mieux s'insinuer dans la confiance des personnes qu'elle voyait, dont les discours fussent plus propres à persuader ; c'était une vraie magicienne.

« Que je serais heureuse, ajouta-t-elle, si nous « avions le bonheur d'obtenir ce que nous dési- « rons avec tant d'ardeur ! si le succès couron- « nait les plans auxquels nous travaillons depuis « si long-temps ! Quelle source de prospé- « rité pour votre ami et pour vous ! que d'hon- « neur ! que de fortune ! Luigny ne saurait être « indifférent à tant d'avantages, il se doit tout en- « tier à son ancien maître. Nous avons même be- « soin de lui pour quelques détails. Si vous nous « gardez bien le secret, rien ne peut donner l'é-

« veil sur nos projets, ni porter le gouvernement « à se méfier de nous. Recevez de votre mieux le « baron que je vous ai présenté; ne vous arrêtez « pas à de vaines surfaces; fermez l'oreille et les « yeux sur tout ce que vous verrez et entendrez; « comme je vous crois obligeante et sûre, je vais « mettre votre amitié pour nous à l'épreuve ; « je vous charge donc de remettre cette lettre à « une personne que vous trouverez adossée à la « grille du parc de la porte de Sèvres. Il aura un « livre à la main, un chien barbet à côté de lui. « Vous direz en approchant de lui : *La chaleur est « bien grande* ; il vous répondra : *Je crois que nous « aurons de l'eau.* Ce sera le signe de reconnais- « sance, et vous pourrez lui remettre la lettre en « toute sûreté; vous remarquerez seulement si « personne ne fait attention à vous. D'ailleurs « vous êtes jeune et jolie, on n'y verra qu'une « aventure d'amourette, etc. »

Tout cela était de nature à me faire rêver; mais, je l'ai déjà dit, cette femme avait un art merveilleux pour persuader. Je dois aussi avouer que mon imagination vive et et aventureuse trouvait quelque plaisir dans ce jeu d'intrigues et de mystères; et pourvu qu'il n'arrivât rien de fâcheux à mon ami, à celui que je considérais comme un bon père, je prenais fort peu d'intérêt aux

affaires d'état; j'étais femme, jeune et Française, le changement pouvait-il me déplaire? je me forgeais mille idées plus séduisantes les unes que les autres. Les Bourbons nous ramèneront les mœurs françaises; les jours brillants de la chevalerie renaîtront avec eux; je croyais les voir rentrer en France tout rayonnants de jeunesse et de courtoisie; les amours et les graces devaient former leur cortége. On m'avait raconté de M. le comte d'Artois tant de traits charmants, tant d'aimables anecdotes sur sa courtoisie et ses attentions pour les dames, son caractère léger et brillant, que mon esprit naturellement romanesque prenait feu. On me disait bien que le temps, l'expérience et le malheur avaient opéré des changements; que leur jeunesse s'était formée, leur cœur s'était mûri sous les orages de l'adversité. Je m'obstinais dans mes enchanteresses illusions.

Je résolus donc de m'associer aux projets de madame Gustave, et je rentrai un instant dans le salon. M. de Luigny y arriva presqu'aussitôt que moi, son air était triste et rêveur, il me fit passer dans le jardin et me dit : « Hier au soir B..... « est allé rendre visite à la dame d'honneur; j'en « ai la certitude, je le tiens du propre père de « cette dame : ce matin après avoir pris ses or-

« dres, elle m'arrête et me dit : M. de Luigny, il « court des bruits fâcheux à votre sujet, je suis « bien éloignée d'y croire, mais, s'ils parvenaient à « l'impératrice, je serais forcée de faire choix d'un « autre secrétaire; on assure que vous recevez « beaucoup de monde. M. de Gily, maire de Sè- « vres, a fait un rapport sur ces bruits; jusqu'à « ce jour tout cela est tombé dans l'eau; je suis « persuadée de votre attachement à l'impératrice, « de votre fidélité à vos devoirs, mais soyez sur « vos gardes et sévère dans le choix des personnes « que vous recevez chez vous.

« Voilà, ajouta-t-il, ce que m'a dit la duchesse « de M.... J'avoue que je suis resté étourdi du « coup; ma conscience n'est pas nette, et si j'avais « quelque moyen d'exister, je donnerais ma dé- « mission. Madame Gustave finira par me com- « promettre, je ne vois aucun terme à tout ce « qu'elle imagine, aucun but dans les mouve- « ments qu'elle se donne; je ne veux pas être « dupe de ses rêveries. Napoléon marche de vic- « toires en victoires, il dissipe de son souffle les « armées d'Alexandre comme un vain amas de « poussière; il y a vingt-cinq ans que les amis de « l'ancienne dynastie promènent leur esprit dans « une foule de projets et de vaines illusions : « cependant je ne puis éloigner les penchants

« qui me ramènent vers mes anciens maîtres, et « je me sens dans un état de doute qui me tour- « mente. »

— « Allons, lui dis-je, prenez un parti décisif. « Si toutes les puissances se réunissent contre « Bonaparte, comme le prétend madame Gustave « (et elle paraît bien le savoir), croyez-vous qu'il « puisse tenir? il tombera indubitablement; dans « ce cas, qu'avez-vous à craindre? Donnez votre « démission, si cela vous tourmente, et attendons « les événements; j'ai quelque argent dans les « fonds publics; vous n'avez pas oublié l'anglais, « vous vous remettrez à le traduire; vous avez « commencé un ouvrage considérable, vous l'a- « cheverez. Votre *Fistmaris* a obtenu du suc- « cès et fait plaisir, vous ne serez pas plus mal- « heureux pour vos autres ouvrages; vous « jouirez de votre liberté, vous pourrez servir le « prince que vous chérissez; vous vous devez à « lui de préférence.

— « C'est fort bien, madame, dit-il, vous en « parlez tout à votre aise; mais rien ne me force « à quitter ma place, elle me fait vivre, elle arrête « les poursuites de mes créanciers, qui, chaque « année, me permettent très-obligeamment de me « ruiner en joignant l'intérêt au capital. Tant « qu'on me souffrira à ma place, j'y resterai; je

« ne suis engagé par aucun serment; mon parti « est bien pris, je ne quitterai que quand la « pièce sera dénouée. Demain matin, j'irai faire « une visite au maire de Sèvres, je saurai ce que « tout cela signifie et peut-être apprendrai-je à « connaître quels sont les gens qui viennent ici, et « s'ils n'y viennent que pour savoir ce que l'on y « pense et ce que l'on y dit. Il pourrait bien se « faire que vous eussiez deviné juste au sujet de « B..... ; c'est un homme qui a toujours nagé « entre deux eaux, j'ai des doutes sur sa franchise « et la sûreté de mes liaisons avec lui; le maire « de Sèvres est un bon-homme, je le prendrai « par son faible et je saurai à quoi m'en tenir. »

En ce moment madame Gustave vint nous rejoindre avec son baron; nous leur fîmes part de notre entretien, et ils furent entièrement de l'avis de M. de Luigny; je les laissai pour aller à la porte du parc remplir mon message.

J'ai souvent fait, en écrivant ces Mémoires, une réflexion tardive ; c'est que dans toutes ces intrigues politiques on s'est constamment servi de moi comme d'un instrument que l'on plaçait aux postes les plus périlleux; ceux qui m'employaient me laissaient les dangers, et se réservaient les profits. Tout ce que j'ai fait, tout ce qui devait naturellement me procurer quelques

avantages, à cause du péril auquel j'étais exposée est resté dans l'oubli le plus profond, tandis que dans les occasions où il s'agissait de quelque profit sans honneur, rien n'a été oublié pour verser sur moi et sur moi, seule, les reproches, la honte et le châtiment; mais Dieu sait si je les ai jamais mérités.

Me voici, ma lettre à la main, je traverse le parc, j'arrive à la grille du côté de Sèvres, je regarde de tous mes yeux, personne; j'entre dans le village, je reviens sur mes pas, personne encore; je fais ce manège pendant un quart-d'heure qui me paraissait un siècle; enfin j'apperçois un beau chien et avec le beau chien un jeune homme d'à-peu-près vingt ans, se promenant, un livre à la main: il était vêtu d'un habit de chasse élégant, sa figure était marquée de petite vérole : mais son œil était vif, sa bouche agréable. Voilà, me dis-je, mon courrier des dépêches, je m'en approche : *Il fait bien chaud*, dis-je. — *Oui, mais nous aurons de l'eau*, répond-il en souriant; je tremblais un peu, il me regarde de manière à me rassurer et je m'acquitte de mon ambassade : « Ayons l'air, me dit-il, « de marcher un moment ensemble; voilà des « militaires qui nous observent, faisons mine « de nous connaître et, si vous voulez, de nous ai-

« mer. — Mon Dieu, répliquai-je, je tremble, « car déjà l'on a des soupçons. — Et de quoi ? « —Des amours de madame Gustave avec le vieux « bon-homme à qui je suis chargée de remettre la « lettre ? —Vous êtes dans l'erreur sans doute, je « vous croyais dans la confidence. — Oui, mon- « sieur, dans une très grande erreur assurément, « car je n'aurais jamais cru que madame Gustave « me fît jouer un pareil rôle; au reste, la vue de « ces deux militaires me trouble, permettez-moi « de vous quitter. »

J'étais, en rentrant chez moi, dans une colère difficile à dépeindre; me faire la messagère de ses vieilles amours! Dès que j'aperçus madame Gustave, j'éclatai; l'explosion fut terrible et de nature à terrasser le plus fier adversaire. Madame Gustave n'y répondit que par un grand éclat de rire. « Eh bon Dieu! me dit-elle, pouvez-vous « croire que je m'occupe de pareilles balivernes ? « il y a long-temps, mon enfant, que j'ai renoncé « à tout cela. La lettre que vous avez remise est « d'une tout autre importance. »

Elle m'expliqua alors que le jeune homme au beau chien était le neveu d'un employé supérieur de la poste; qu'il donnait un louis à ce neveu toutes les fois qu'il lui apportait une lettre de sa prétendue maîtresse. « Je ne vous ferai jamais

« ajouta-t-elle, jouer un rôle indigne de vous; « mais je puis vous employer sans scrupule au « service de nos princes. J'espère qu'ils le sauront « un jour, et que vous en recevrez la récom- « pense. »

Madame Gustave et le baron passèrent la semaine avec nous. Ces jours ne furent marqués que par la visite que M. de Luigny rendit au maire de Sèvres. Il y apprit à se défier de ce M. B.. que j'avais si bien deviné : personnage rampant, toujours aux pieds des dames les plus en faveur de la cour, homme par conséquent faux et dangereux. Le maire vint nous rendre la visite qu'il avait reçue ; le commerce des lettres continua, mais je n'en fus plus la messagère; madame Gustave se chargea elle-même de sa correspondance. Elle repartit ensuite pour Paris avec son compagnon; nous passâmes le reste de la belle saison fort paisiblement ; quelques visites oiseuses, la promenade et la conversation furent nos uniques divertissements.

Nous rentrâmes, à notre tour, dans la capitale ; les conférences de la rue d'Enfer continuèrent avec une nouvelle activité. J'avais le plaisir de recevoir tous les jours à ma table madame Gustave; je voyais aussi des figures inconnues se rendre chez M. de Luigny ; mais, distraite par le plai-

sir et mes relations de société, je n'y prenais pas garde; la politique avait pour moi fort peu de charmes. L'empereur était entré à Moscou ; tout paraissait lui succéder ; on était à mille lieues de soupçonner les désastres qui devaient détruire son armée. Madame Gustave n'en soutenait pas moins qu'il était perdu; que si les puissances du continent tenaient les promesses qu'elles avaient faites à l'Angleterre, le *tyran* n'en reviendrait jamais; car c'était le nom le plus doux qu'elle lui donnât. Nous avions toujours les visites de M. Corvetto; mon oncle était retenu par la goutte; la baronne ne l'abandonnait point; elle venait souvent passer quelques heures avec lui. Nul homme n'était plus sûr dans le commerce de la vie que M. Corvetto : s'il causait politique, c'était toujours avec une extrême modération ; ce qui m'étonnait seulement, c'est qu'il était souvent d'une opinion toute différente de celle du jour.

Avec la vivacité d'imagination dont la nature m'a enrichie ou punie, il ne m'était guère possible de vivre dans l'espèce de solitude où je me trouvais, depuis la disparition de mademoiselle Aspasie, le départ de M. Delaporte qui l'avait suivie, et l'enrôlement de M. Delorme.

Le hasard me fit faire connaissance avec une

jeune femme nommée Aig...., dont le mari avait fait de mauvaises affaires. Ils étaient l'un et l'autre dans une situation difficile. Je m'attachai à eux par suite de cette manie d'obliger dont j'ai toujours été victime; car je n'ai jamais recherché les gens heureux, persuadée que ce n'est pas dans cette classe qu'on trouve les bons cœurs. Hélas! je suis encore à savoir dans quelle classe ils se sont réfugiés. Cette madame Aig..., que je croyais mariée, vivait avec un homme dont elle portait le nom. C'était une petite femme venue du Berry, mariée d'abord à un Espagnol du nom de Souza, qu'elle avait quitté pour M. Aig... Celui-ci était un fort bonhomme, qui laissait volontiers faire à sa femme ce qu'elle voulait, à condition seulement qu'on ne lui dirait pas certaines choses en face. Madame Aig..... était donc une femme extrêmement légère; mais elle m'amusait infiniment, le récit de ses aventures me divertissait. D'ailleurs elle était à couvert de la médisance; elle avait un mari, ou quelque chose d'approchant, et dans le monde on n'y regarde pas de si près. Je l'avais accueillie chez moi, parce qu'elle était malheureuse; c'était pour mon cœur un titre auquel je ne savais rien refuser; mille fois j'y avais été prise; mais sur ce point j'étais incorrigible. J'ai le malheur de m'engouer à la première vue;

madame Aig.... n'avait pourtant rien de séduisant, elle est haute comme une botte, mal tournée, marche de travers; mais sa figure est charmante, et si j'osais me servir de ce mot, ses yeux sont adorables. Sa gaîté est inaltérable, elle sait animer sa conversation de saillies et de traits si piquants qu'on ne saurait se défendre de la séduction. J'ai peu vu de femmes plus amusantes; elle était à la vérité dénuée d'instruction; mais qu'importe? Son mari avait été élevé pour le commerce; sa figure douce couvrait une ame fausse et perfide; bel homme d'ailleurs et d'une bonté pour sa femme dont il aurait dû garder quelque chose pour ceux qui l'obligeaient. Je suis restée long-temps sans bien connaître ces deux individus; il m'en faut beaucoup pour découvrir les défauts de ceux que mon aventureuse imagination me fait d'abord déifier. Ce qui me fit connaître ce que valait la dame, ce fut une aventure que je vais raconter ici, quoiqu'elle soit arrivée plus tard.

La petite Vénus aux beaux yeux avait un amant qui se donnait, comme il arrive si souvent, pour l'ami de l'époux : c'était un simple lieutenant dans l'armée; il était veuf et avait deux enfants; mais cela ne fait rien à l'affaire. Il était jeune, d'une excellente constitution, et d'un amour passionné. Le mari ne voyait rien, comme c'est le plus

ordinaire ; tout allait à merveille, lorsque le corps où servait le lieutenant reçut l'ordre de se rendre à Anvers. Ce ne fut d'abord que pleurs et gémissements ; l'amant désolé partit, chargé d'amour et de fort peu d'argent. Pendant quelques heures la petite dame ne fut d'abord occupée que de lui ; mais ayant remarqué que les pleurs pouvaient gâter ses beaux yeux, elle les sécha bientôt et se consola facilement.

Que faisait l'amant pendant ce temps ? il était tout entier à son douloureux martyre. Tout le temps qu'il ne donnait pas aux exercices militaires, il le consacrait à écrire de longues lettres, où il exprimait en cent manières différentes son amoureux désespoir. Sans doute la belle lui avait fait l'aveu que l'hymen n'était pour rien dans les chaînes qui l'attachaient à M. Aig.... Elle se plaignait des tourments jaloux que l'ingrat lui faisait éprouver ; car malgré la légèreté de sa conduite elle était d'une jalousie extrême, tant le cœur humain a de bizarrerie !

Le lieutenant ravi proposait un enlèvement, et à la suite un mariage qui comblerait ses vœux ; la correspondance était suivie et active ; tout le temps que la dame ne donnait pas à ses nombreuses occupations était employé à exprimer à l'absent ce qu'avait de pénible cette triste sé-

paration. L'amant, désolé de savoir sa divinité malheureuse, regrettant les plaisirs que l'éloignement et le souvenir lui rendaient plus doux, sollicite et obtient un congé de quelques jours, part à pied, sa fortune ne lui permettant pas de voler près de sa belle sur d'autres aîles; il arrive à Paris, apprend que madame Aig... est chez moi, la fait prévenir de son arrivée, et se met en route.

Madame Aig... était, en ce moment, occupée d'un autre rendez-vous que lui avait donné un homme fort aimable, à qui il ne manquait pour plaire complètement qu'une jambe qu'il avait perdue à la guerre et remplacée par une jambe de bois. Elle ne voulait pas manquer l'heure du berger; que faire dans cette double position? elle prend le parti de me faire l'aveu de tout et me prie de la tirer de ce mauvais pas; la manière plaisante dont elle peignait son embarras et ce qu'elle nommait une arrivée malencontreuse, ayant excité ma gaîté, je promis de la servir en amie. Je vais, dit-elle, rompre l'engagement que j'ai pris; ayez la bonté, en mon absence, de recevoir ce pauvre Charles. Je consentis à tout; et j'attendis paisiblement, mais non sans rire, l'arrivée de Charles.

C'était pour la dame la journée aux mauvaises

aventures. Tandis qu'elle était chez moi, M. Aig... avait malheureusement saisi la correspondance; il en commençait la lecture, lorsqu'il entend tout-à-coup la marche de la dame, et l'entrée d'une clef dans la serrure; il n'a que le temps de serrer le paquet et de le cacher dans une ouverture qui se trouvait derrière un tableau; à la vue de sa Dulcinée, sa fureur est extrême, il l'accable de reproches, lui prodigue les épithètes les plus humiliantes, et couronne cette aimable réception d'un grand soufflet; la victime s'arme de stoïcisme, souffre tout sans se plaindre, écoute sans dire un mot, et s'apercevant par les reproches même qu'il lui adresse qu'il n'a lu que des choses insignifiantes, tient bon contre l'orage. Mais on lui promet qu'elle n'en n'est pas quitte; que la correspondance est en lieu sûr, que l'on y reviendra, et qu'alors on saura prendre un parti; en parlant ainsi les yeux du jaloux se sont tournés vers le tableau sous lequel repose le précieux trésor. La petite rusée avait tout observé; à peine son furieux a-t-il tourné le dos, qu'elle saisit une chaise, la pose sur une table, soulève le tableau, saisit le paquet, se convainc qu'il n'a lu qu'une lettre, que cette lettre est insignifiante, jette les autres au feu, ouvre son secrétaire, en retire le portrait de Charles

et ses cheveux, monte en cabriolet, et arrive chez moi, où j'étais occupée à causer avec M. Charles de la pluie et du beau temps; sa figure était effarée: « Serrez ce portrait, me dit-elle, et ces « cheveux; je ne puis, sans me perdre, vous en « dire davantage. »

Elle remonte en cabriolet, retourne chez elle et attend de pied ferme l'insolent qui l'a souffletée; elle a tout le temps de se préparer, car il ne rentre qu'à cinq heures : « Monsieur, lui « dit-elle, vous m'avez outragée ce matin, je n'ai « rien répliqué parce que vous m'aviez étourdie; « j'ai retrouvé mes lettres et je les ai brûlées, non « parce que votre ami était coupable, il vous était « trop fidèlement attaché; estimable jeune homme! « jamais une trahison n'est entrée dans son cœur; « jamais vous n'avez eu un ami plus sincère, plus « dévoué; je ne veux pas vous cacher mes torts : « dans les longues soirées d'hiver, lorsque sa « présence et ses entretiens me consolaient de « votre abandon; que mon langage, que mes « attentions pouvaient lui donner l'idée qu'il ne « tenait qu'à lui d'occuper quelque place dans « mon cœur et de me venger de vos froideurs, « jamais il n'a songé à répondre à mes préve- « nances. Je me suis, je l'avoue, étonnée, peut- « être même irritée de son indifférence, mais en

« y réfléchissant, je n'ai pu concevoir pour lui « que de l'estime et du respect. Vengez-vous « maintenant, si vous le voulez, non de lui, mais « de moi; car je ne vous le dissimule pas, le dé- « pit de voir mes charmes méconnus m'a souvent « inspiré la pensée de les venger, quoique pour- « tant je n'aie jamais cessé de vous aimer.

— « Ne prétendez pas, répondit M. Aig..., m'en « imposer, j'en ai assez lu pour avoir des idées « fixes sur votre compte.—Non, monsieur, vous « n'avez rien vu, rien lu qui puisse vous don- « ner de votre ami des idées défavorables: si vous « aviez lu, vous auriez de lui une opinion bien « différente, vous y auriez trouvé d'excellents « conseils qu'il me donnait; j'ai brûlé ces let- « tres, parce qu'il était inutile que vous y vissiez « la répétition des tourments que vous me faites « souffrir tous les jours. Au reste, il est temps « d'en finir; après ces explications, je dois vous « quitter, et je vous quitte en effet; je veux rom- « pre une liaison qui dure depuis trop long-temps. « Hélas! je croyais ces nœuds éternels! »

En achevant cette phrase, elle eut l'air de fondre en larmes; le pauvre homme en fut telle- ment ému, qu'il pleura à son tour, convint que les torts étaient de son côté, se jeta dans les bras

de la petite peste, lui demanda pardon, et se crut trop heureux de l'obtenir.

La folle revint ensuite dîner chez moi, riant de tout son cœur de l'innocente crédulité de son cher époux, me conta toute son aventure, congédia son cher Charles, et me quitta immédiatement après dîner, pour aller probablement le rejoindre.

Si j'ai conté tout ceci, ce n'est pas que je croie cet épisode bien propre à orner mes Mémoires; qu'est-ce qu'une femme de ce genre? qu'est-ce que M. Aig...? de quel intérêt pour le public peuvent être ces amours? je conçois tout ce qu'on peut dire à ce sujet : mais cette femme doit reparaître sur la scène; elle doit jouer un rôle dans les calomnies dont on a cherché plus tard à m'accabler, il était à propos de la faire connaître. On verra ailleurs de quoi elle était capable; elle n'est assurément d'aucune importance dans la société; mais on est allé chez elle puiser des renseignements calomnieux, tramer un tissu de noires méchancetés, composer contre moi, épaissir, en quelque sorte, une atmosphère d'indignités.

Lorsque je la connus, elle était accablée par le malheur. Je l'ai dit vingt fois; il m'est impossible de voir un être souffrant sans chercher à le secourir. Je l'engageai à partager ma table, je lui

offris ma maison, je la comblai de présents. Son mari ainsi qu'elle ont même assisté un jour à un dîner de madame Gustave, donné et servi aussi mystérieusement qu'à l'ordinaire.

Comment cette dame s'y prenait-elle pour échapper à la surveillance de la police, qui se faisait avec une extrême activité ? je l'ignore; mais elle recevait des courriers qui lui apportaient les nouvelles les plus récentes et les plus sûres, mais elle entretenait une correspondance suivie avec Londres; elle avait donc de grandes intelligences à la poste. Je n'ai jamais connu le secret de toutes ces menées. M. de Luigny passait souvent la soirée chez elle, et il m'assurait qu'il s'y faisait de nombreuses réunions, dont il était quelquefois le secrétaire.

L'hiver alors exerçait, en Russie, toutes ses rigueurs; les Français étaient maîtres de Moscou, et se flattaient d'y attendre, en toute sécurité, le retour de la belle saison, lorsque tout-à-coup la question fut décidée par le feu, et l'armée réduite à battre en retraite à travers les neiges, les glaces, et sous le ciel le plus inexorable.

Ces nouvelles avaient plongé l'impératrice et toute la cour dans la plus profonde tristesse. M. de Luigny passait une grande partie des nuits pour recevoir les dépêches qui se succédaient

sans cesse, et apportaient à chaque instant de nouvelles alarmes. Dans une de ces nuits, il entend une grande rumeur au pied de son escalier qui donnait dans les appartements de l'impératrice; il sort une lumière à la main, et se trouve (quelle surprise?) face à face avec l'empereur et le duc de Vicence qui l'accompagnait. Ils étaient tous les deux faits comme deux soldats échappés du carnage.

« Que faites-vous là, crie l'empereur, et par « quel ordre vous trouvez-vous aussi près de « l'appartement de l'impératrice, à une pareille « heure? parlez et parlez vite. — Sire, je suis le « secrétaire de la dame d'honneur; j'attends ses « ordres pour répondre aux dépêches, s'il en ar- « rive; depuis huit jours, je passe les nuits. — « C'est bon; allez éveiller les gens de la lingerie, « et qu'on m'apporte à l'instant de quoi changer. « On ne m'attendait pas sitôt, j'en suis sûr. Faites « qu'on n'éveille pas ma femme, je serai charmé « de la surprendre. Venez me retrouver au petit « salon. »

M. de Luigny eut de la peine à donner l'alerte; lorsqu'il revint au petit salon, Napoléon n'y était déjà plus. Il avait fait éveiller la première femme de l'impératrice, avait pris du linge, et couru chez sa femme avec la gaîté qui lui était naturelle,

Voyant que sa présence était inutile au château, M. de Luigny rentra chez lui, et me fit donner la nouvelle du retour de l'empereur, en me prévenant toutefois que s'il arrivait qu'on le demandât au château, on le trouverait chez madame Gustave, où il était obligé de se rendre par suite d'un message qu'il avait trouvé en rentrant.

On ne le demanda point; il revint à midi, s'empressa d'aller au château, et me dit ensuite, en parlant de madame Gustave : « Tout va à « merveille, et si les officiers-généraux tiennent « leurs engagements et nous servent, avant peu la « scène changera.

« Deux étrangers viendront me demander. L'un « est Espagnol; il est chargé d'un paquet pour moi. « Ils ne peuvent attendre ni l'un ni l'autre ; vous « enverrez aussitôt me chercher au château. Si le « parti auquel j'ai cru devoir me réunir réussit, « nous serons heureux vous et moi; car je conviens « que je dois beaucoup à votre intelligence et à « vos bons offices. »

De tout ce qu'on disait je ne pouvais jamais recueillir que des demi-mots; de tout ce qu'on faisait, je n'entrevoyais que quelques ombres indécises, mais je voyais qu'on redoublait d'activité. Il est sûr qu'on travaillait beaucoup les esprits;

ma mémoire ne me fournit pas toutes les particularités dont j'aurais besoin pour rendre compte des services nombreux que M. de Luigny rendit à la cause qu'il avait servie autrefois. J'écris sans notes, sans aucun renseignement, et je ne croyais jamais être obligée d'écrire. Je me vois forcée de passer sous silence mille circonstances dans lesquelles il a fait éclater son dévoûment à nos princes. La calomnie l'ayant assailli jusqu'au dernier moment de sa vie, qu'elle a abrégée, je me fais un véritable devoir de justifier sa conduite, et de le venger de ses indignes ennemis. J'aurai bientôt l'occasion de parler des tribulations qu'on lui a fait essuyer, des moyens infames que la jalousie a employés pour le perdre. Tout le monde connaît le jeu des cours et l'esprit d'intrigue qu'on y nourrit. Le meilleur des hommes en a été victime, et j'ai à remplir une tâche bien honorable, celle de rendre hommage à la justice et à ses admirables qualités.

Les deux étrangers arrivèrent; la conversation s'engagea longuement sur les affaires politiques, sujet auquel j'entendais fort peu. L'un d'eux me fit mille questions sur M. de Luigny; sur la nature de son attachement à la cause des Bourbons; sur la difficulté de concilier son affection pour eux avec la place qu'il occupait; je vis facilement

que c'étaient des hommes exaltés. Je répondais avec autant de discrétion que je pouvais; je craignais les espions des deux parts; j'usais de termes généraux et ambigus, et je ne croyais pas aussi bien répondre lorsque j'assurai que mon ami serait fidèle à ses serments. J'ignorais qu'il en eût fait récemment pour être initié dans la société de la rue d'Enfer.

Les étrangers attendirent quelque temps qu'il revînt du château; mais, son service l'y retenant, ils me remirent un très-gros paquet bien et dûment cacheté aux armes de France, en me faisant donner ma parole la plus sainte de ne le remettre qu'à lui seul. L'un de ces individus avait dans les traits quelque chose de sinistre : je n'ai jamais su son nom, mais je l'ai rencontré une fois au château depuis l'arrivée des princes, et une seconde fois à Orléans, où il paraissait occupé à remuer les esprits; dans quel but? je l'ignore.

L'Espagnol me parut un homme discret, parlant peu, écoutant beaucoup. En me remettant le paquet, il me prévint qu'il lui fallait une réponse avant minuit, attendu qu'il partait à deux heures du matin.

J'aurais désiré pouvoir donner au lecteur la clé de toutes ces énigmes, mais on se défiait peut-être de ma discrétion, et on ne me jugeait

pas d'une assez haute importance pour me confier le secret des démarches qu'on faisait. Je suis donc réduite à ne donner que des aperçus vagues, des notions imparfaites; je ne puis parler que de ce que j'ai vu, entendu; mais ce que je dis suffit pour démontrer que l'on avait bien préparé les esprits avant l'arrivée de MONSIEUR. Toutes ces calèches qui couraient les rues de Paris l'avant-veille de son arrivée étaient préparées depuis long-temps.

Mais avant cette époque, Napoléon avait su tirer des ressources du courage de ses armées et de son propre génie. Il fallait la bataille de Leipsick pour ruiner ses affaires, et donner aux puissances du continent la confiance et l'audace qui leur manquaient. Quand la rive du Rhin ne fut plus tenable, quand les armées étrangères osèrent passer le fleuve, quand l'empereur partit pour défendre son propre pays, après avoir parcouru et conquis tous les états de l'Europe, on sait dans quelle anxiété tomba la France tout entière, de quelle impression de terreur le départ de Napoléon frappa la capitale; tout alors parut désespéré. Pourrais-je nombrer les lâches défections dont j'ai été témoin, désigner tous les traîtres? Quel abîme de vices que le cœur humain!

Les lettres, les courriers, les messages se succédaient sans interruption dans la rue d'Enfer. Mais ce mouvement étant devenu trop ostensible et trop public, on se décida sagement à changer le lieu des réunions. On se rassembla dans la rue du Cherche-Midi; je ne me suis jamais trouvée dans ce nouveau local et je ne saurais par conséquent donner aucun détail sur ce qui se passait; je sais seulement que jamais le jeu des intrigues ne fut plus actif, et que par l'effet des chances de la fortune, dans ce grand tumulte des intérêts, les uns sont devenus des personnages, les autres sont tombés dans la boue.

Les réunions de madame Gustave avaient lieu pendant la nuit. Autant que je pouvais, je détournais M. de Luigny d'y aller, mais il m'échappait et revenait toujours chargé de nouvelles espérances. Malgré l'active surveillance du directeur général de la poste, les correspondances continuaient, et les dépêches arrivaient toujours à leur adresse. Tout faisait présager un événement extraordinaire. L'armée ennemie était presque aux portes de la capitale, lorsque l'impératrice reçut ordre de la quitter et de se faire accompagner du corps des lanciers de Versailles.

M. Delorme et l'un de ses parents faisaient partie de ce corps. Ils voyaient trop bien le dé-

nument de ce grand drame, pour ne pas être effrayés de leur départ. Ils s'adressèrent à moi, et je puis dire en suppliants. J'étais malade; le froid était extrêmement vif, mais je n'hésitai pas un instant; le bruit s'était répandu que l'armée ennemie avait le dessein de surprendre l'impératrice, et de l'enlever. Si ce projet réussissait, les lanciers couraient le plus grand risque; M. Delorme père y voyait la perte inévitable de son fils. Je priai, je sollicitai, je me donnai tant de peine, que j'obtins ce qu'il désirait. J'ai encore, parmi mes papiers, la lettre que je reçus à ce sujet du général d'Hastrel. M. Delorme avait raison; les lanciers furent exposés aux plus grands dangers, et peu d'entr'eux échappèrent aux événements de cette désastreuse campagne. Ce service est de bien peu d'intérêt, mais il méritait quelque chose de mieux que de l'ingratitude.

La dame d'honneur engageait M. de Luigny à partir avec elle; mais il lui répondit avec une noble franchise, qu'il ne pouvait plus désormais continuer son service auprès d'elle; il la pria de jeter un coup d'œil sur la marche des événements, et lui fit pressentir, autant qu'il le pouvait sans manquer aux convenances, ce qui devait bientôt arriver. M. de Luigny me fit part de sa résolution, elle était hardie et généreuse, car il n'était

pas bien sûr encore que les princes rentrassent en France. Sa démarche était d'autant plus honorable, que depuis quelque temps on affectait envers lui une discrétion inusitée ; on ne le convoquait plus aux assemblées extraordinaires. On lui dit que des personnages du plus haut rang, venus récemment d'Angleterre, assistaient à ces conférences, et qu'ils avaient exigé qu'on n'y admît aucune des personnes qui avaient été attachées à la cour impériale. Mais on devait l'avertir dès qu'il y aurait quelque chose d'important.

Il ne put dissimuler son mécontentement d'une pareille mesure. Il croyait avoir donné assez de preuves de son dévoûment, pour ne pas être l'objet d'une pareille méfiance. Il prit le parti de se tenir renfermé chez lui, et de rester désormais simple spectateur des événements.

Mais des tribulations inattendues devaient troubler son repos. On avait réorganisé la garde nationale. Tant qu'il avait été attaché au service de la cour, il était resté parfaitement tranquille. Dès qu'on le sut libre, on le porta sur le contrôle. Son âge et ses infirmités lui fournissaient une excuse suffisante, mais il est des temps et des hommes sur lesquels la justice et la raison n'ont point de prise. On ne voulut entendre à

rien; on parla de poursuites, de conseil de discipline, d'emprisonnement. C'était mal préparer l'aurore de la restauration; j'étais devenue très-royaliste, très-empressée de revoir le retour de nos princes, mais je n'aimais pas ces formes acerbes. Toutes les fois qu'on s'était présenté, j'avais toujours affirmé que M. de Luigny était absent.

Un beau jour, on se présente à cinq heures du matin, on sonne à briser la sonnette, je défends aux domestiques d'ouvrir; je cours à l'appartement de M. de Luigny, je le tire du lit comme une folle, je le mène malgré lui dans ma chambre à coucher, je l'enveloppe dans mes rideaux, et je vais ouvrir moi-même la porte. C'était un détachement de la garde nationale qui venait requérir mon brave et pacifique ami pour un service d'urgence. « Je vais, messieurs, dis-je « au commandant, vous faire ouvrir l'apparte- « ment de ce monsieur, mais je doute que vous « le trouviez. Je crois l'avoir vu sortir, il y a une « demi-heure, pour se rendre au poste qu'on lui « a assigné. » Ils entrent, visitent l'appartement, et se retirent.

Je cours à M. de Luigny : — « Hâtez-vous de « vous habiller; courez chez M. M.... (l'agréé « dont j'ai déjà parlé), et restez-y jusqu'à ce qu'il

« arrive quelque chose de nouveau. On ne son-
« gera pas à vous aller chercher là. »

Il suit mon conseil, il part : on arrive une seconde fois; on se permet une recherche dans mon propre appartement. Je persévère dans ma réponse : « Madame, me dit-on, prévenez-le que s'il « ne se rend pas au poste, il sera puni suivant la « rigueur des réglements. » Je fis une pirouette devant ces messieurs; on battait la générale, je cours à ma fenêtre, bien plus pressée de voir ce qui se passait, que d'écouter le verbiage de l'officier de la troupe, personnage ennuyeux et bavard.

Paris, quoiqu'entouré d'ennemis, me paraissait fort tranquille. Je n'apercevais aucun mouvement en faveur des Bourbons; je commençai à craindre que tous les propos de tant de bourbonistes que j'avais vus depuis quelque temps ne fussent des rêves de cerveaux creux; quelques-uns d'entr'eux avaient des figures, des manières et des idées si bizarres, que l'on pouvait bien avoir quelques doutes sur le succès de leurs plans.

Tout-à-coup on vient frapper à ma porte, il n'était que sept heures du matin; ce n'était guère l'heure des visites, mais en ce moment toutes les règles étaient confondues. On m'au-

nonce une personne qui ne veut point dire son nom. Je refuse de la recevoir, elle insiste.—Mais de quelle part vient-elle? — De celle de madame Gustave. — On l'introduit dans l'appartement de M. de Luigny, et je vais l'y rejoindre quelque temps après.

C'était un chambellan que j'avais vu au château, et que M. de Luigny m'avait dit être attaché à la haute police de Napoléon. Je l'avais vu une fois chez madame Gustave avec tous les partisans de la maison de Bourbon qui s'y réunissaient; je ne puis le nommer. Il est parvenu à un rang élevé, et quelle que fût la véracité de mes récits, il ne manquerait pas de me donner un démenti. Je désire seulement qu'il lise ces mémoires, qu'il sache que je ne l'ai pas oublié, et qu'il se reconnaisse.

J'ai connu peu d'hommes plus repoussants; qu'on se figure des cheveux presque rouges, plats et gras, une figure d'une mobilité singulière, se contractant sans cesse, et dans ses mouvements exprimant quelque chose de perfide et de féroce; une audace, une présomption et une ignorance extrêmes; le son de sa voix était rauque et effrayant.

Je l'ai vu plusieurs fois depuis la restauration; je n'ai été que trop à portée de connaître son caractère fourbe, jaloux, détracteur, et comme

tous les sots, ne pouvant, sans un chagrin profond, entendre louer le mérite des autres. Son plaisir le plus doux était ou la médisance ou la calomnie. La plus lâche délation était toujours sûre d'être accueillie et récompensée. Je doute qu'il existe un homme d'une plus basse hypocrisie ; je ne sais si sa dignité lui a relevé l'ame ; je le désire beaucoup. A l'époque dont je parle, il était l'ami et le conseil de M. B....

Son premier mot fut de me demander où était M. de Luigny ; je serais désolé, me dit-il, qu'il eût suivi l'impératrice, car il serait perdu..... — « J'ignore, monsieur, lui répondis-je, quel parti « M. de Luigny a pris, mais je pense qu'il saura « remplir ses devoirs, et se mettre à l'abri des « méchants (car je ne croyais pas devoir tenir un autre langage à un homme qui servait ouvertement Bonaparte, et en secret les Bourbons, qui recevait du ministre de la police de grosses sommes pour un service qu'on devine aisément, et d'une main étrangère d'autres sommes pour un service opposé). — « Eh bon Dieu, répliqua-« t-il, il s'agit bien de cela. Luigny ne sait-il pas « ce qui se passe, les Bourbons sont en France, « le duc d'Angoulême marche avec l'armée de « Wellington. Sous quelques jours MONSIEUR sera « à Paris. Luigny ne fait rien, ne se montre pas;

« depuis huit jours on ne l'a pas vu dans nos « assemblées. Une contre-police est organisée à « Paris. Dites à votre ami que si dans deux heu- « res il ne fait une apparition dans le faubourg « Saint-Germain, je serai forcé de faire un rap- « port à son sujet. »

En me disant ces mots, il me tourna brusquement le dos et se retira. J'étais dans l'étonnement et la plus grande indécision. J'aimais M. de Luigny comme mon père; que voulait-on de lui? son âge avancé ne lui permettait de faire aucune des démarches qu'on semblait exiger; je crus qu'il fallait voir venir avant de prendre un parti; je gardai le silence et j'attendis.

On a reproché depuis à mon respectable ami l'inaction où il était resté alors; mais je suis la seule coupable, je craignais de l'exposer. Dans la journée du 29 mars, lorsque le canon retentissait autour des murs de Paris, toutes les dames de ma connaissance semblaient s'être donné le mot pour venir chez moi, les unes épouvantées, les autres très-insouciantes. Je m'étais rendue de bonne heure chez madame Gustave, pour savoir des nouvelles. J'avais aussi avant de partir donné des ordres pour qu'on fît de la charpie pour les blessés, du bouillon pour les malades.

Madame Gustave était très-inquiète : grand

nombre de personnes s'étaient rassemblées dans ses salons; mais elle ne voulut pas m'y laisser pénétrer. Elle me dit seulement. « Où est Luigny? « nous ne sommes pas tranquilles. Les estafettes « que nous pouvons faire passer ne nous donnent « point de nouvelles satisfaisantes. On nous as- « sure que les souverains ne sont point d'accord, « qu'ils veulent laisser à la nation le soin de se « donner un gouvernement. Nous avons fait l'im- « possible pour gagner la garde nationale. Une « partie est dans nos intérêts; on peut compter « sur les deux maréchaux qui commandent à Pa- « ris. Je frissonne au moment du succès que l'em- « pereur de Russie et celui d'Autriche ne contra- « rient nos plans. Dites à Luigny de venir se « réunir à nous, nous nous croyons sûrs de Fou- « ché; mais peut-être a-t-il des intentions dou- « bles. Il faut que Luigny se montre, c'est le « moment de prouver son attachement au maître « auguste qu'il a servi. »

Je lui répondis que j'avais mis M. de Luigny en sûreté, que je voulais qu'il restât dans sa retraite, que je ne lui avais fait rien dire, que j'étais décidée à le laisser dans la plus profonde ignorance de ce qui se passait avant que tout fût décidé. — « Vous le perdez, me dit-elle, il ne « vous en saura pas gré. »

Je rentrai la tête pleine de ces derniers mots, mais bien décidée à persister dans mon système; c'était le seul qui me parût offrir quelque sûreté; on se battait avec acharnement. Le canon avait déjà fait beaucoup de victimes; une foule de blessés passaient sous mes fenêtres; je leur faisais donner du bouillon, je remettais de la charpie aux soldats qui les emportaient; bien différente de ces dames dont l'ame glacée paraissait indifférente à ce spectacle, ou qui, dans une toilette élégante, allaient promener sur les boulevards leurs graces et leur mauvais cœur. Quant à moi, je passai la journée à soulager les blessés comme une sœur hospitalière.

Les parents des dames qui s'étaient réunies chez moi venaient de deux heures en deux heures nous donner des nouvelles de l'armée, nous rassurer ou nous effrayer selon les alternatives des bons ou mauvais succès. Tout Paris se souvient qu'un boulet étant tombé dans la rue de Clichy, la frayeur fut extrême parmi quelques honnêtes bourgeois enrôlés dans la garde nationale; un de ces messieurs se précipita chez moi, éperdu, pouvant à peine parler. C'en était fait, suivant lui, de la capitale, les barrières étaient forcées, l'ennemi envahissait tous les quartiers, prêt à passer les habitants au fil de l'épée. Sa figure était si

pâle, sa voix si altérée et si tremblante, que toutes les dames se trouvèrent mal. Mon seul mouvement fut de saisir dans mes bras mon jeune fils, qui dans ce moment jouait sur mon balcon avec toute l'insouciance de son âge; je l'embrassai en pleurant; toute résignée à mon sort.

Mais le preux chevalier qui nous avait donné l'alarme avait eu une peur un peu trop grande, les événements ne justifièrent point sa terreur. Qui le croirait? depuis la restauration j'ai vu sur la poitrine de ce vaillant paladin le signe de l'honneur qu'il avait reçu pour récompense de sa bravoure dans cette mémorable journée. Quand les dames furent suffisamment revenues de leur évanouissement, nous priâmes notre porteur de nouvelles de nous en aller chercher de meilleures, et nous ne tardâmes pas à en recevoir. A peine était-il sorti que je vis reparaître le même porteur de message qui s'était présenté le matin. —« Mais « mon Dieu, me dit-il, où est donc Luigny, « comment! il ne se montrera pas? il est temps de « le faire sortir de sa retraite, j'ai lieu de croire « qu'il ne sait rien des tentatives que j'ai faites « auprès de vous, car certainement il viendrait « partager nos travaux. Hâtez-vous donc, ma- « dame, de l'avertir. »

« Non, monsieur, demain seulement, lorsque

« je verrai la tournure que prennent les affaires;
« je lui ferai part de votre intérêt pour lui. Jus-
« que-là permettez que je veille sur sa personne;
« et que je ne confie ce soin à qui que ce soit. »

« Madame, répliqua-t-il, je crains que vous
« ne vous repentiez de votre obstination; je pour-
« rais peut-être vous la faire payer un peu cher
« en temps et lieu. » — « Et moi, monsieur, je ne
« me fierai jamais à votre double face. »

Il lâcha en ce moment le mot d'impertinente; je méprisai son insulte et m'obstinai plus fortement que jamais dans ma taciturnité. Tout le monde sait de quelle manière se termina cette journée. Comme je n'ai pas ici la prétention d'écrire l'histoire, je me borne à ce qui me concerne. Vers six heures du soir j'aperçus sous mes croisées un malheureux soldat blessé, qui, ne pouvant marcher, était tombé et restait sans secours; je descendis avec mon fils, auquel je voulais donner des leçons d'humanité, et qui s'y prêtait à merveille. Je le fis transporter chez moi, je le pansai moi-même et chargeai mon fils de faire une quête pour lui. Comment exprimer la reconnaissance de ce pauvre malheureux? Il avait fait la campagne de Russie, nous en raconta quelques détails qui lui étaient personnels, et qui ne manquaient nullement d'intérêt; il nous

cita des traits honorables du général Vallot, sous lequel il servait. La quête fut abondante, il en reçut le produit avec tous les témoignages du bonheur. Mon fils le conduisit aux petites voitures, et j'eus la satisfaction d'apprendre qu'il était parti avec la première ambulance.

A chaque instant notre pitié était mise à l'épreuve. On fit faire halte sous ma fenêtre à un sous-officier qui venait d'avoir la cuisse emportée. Je lui témoignai tout l'intérêt que je prenais à son malheur. « Hélas! madame, me dit-il, j'ai fait « bien des campagnes plus dangereuses que celle-« ci ; j'ai défendu à Wagram la croix que je porte « contre un corps d'ennemis farouches. J'ai reçu « vingt-neuf coups de sabre, trois coups de lance, « et j'ai eu le bonheur de revoir mon pays. Fallait-« il mourir sous les murs de la capitale? « Le ton dont il prononça ces dernières paroles, la pâleur de la mort qui étendait déjà ses ombres sur sa figure martiale, me pénétrèrent d'une vive émotion, et je rentrai presque aussi défaite que lui.

La nuit fut paisible. Les alliés devaient le lendemain faire leur entrée à Paris. Dans la soirée, j'étais allée voir mon ami, le trompant toujours sur les visites que j'avais reçues et le désir qu'on m'avait témoigné de le voir, l'assurant que personne ne s'était présenté, ce qui lui parut éton-

nant; mais il savait par son hôte, qui avait pris les armes comme garde national, ce qui s'était passé depuis le moment où nous nous étions séparés.

Sans doute M. l'agréé avait fait des prodiges propres à faire oublier les tristes affaires qui m'avaient conduite pour lui chez le duc de Massa; car j'ai vu, depuis la restauration, sa poitrine décorée du signe de l'honneur; à tout péché miséricorde! J'espérais, après les jours de tourmente et d'angoisse que je venais de passer, jouir enfin de quelque repos; mais mon heure n'était pas encore arrivée.

Le lendemain de ma visite à M. de Luigny, je vois entrer chez moi je ne sais quel individu, couvert de sueur, de poussière, vêtu d'un habit déchiré, de bottes tenant à peine et paraissant très-affairé; je reconnus alors ce M. de la G... dont j'ai déjà parlé. — « Comment, me dit-il « d'une voix retentissante, vous ne savez donc « pas que Monsieur est à Meaux? Où est Luigny? « Il n'a pas un moment à perdre; il faut qu'il « parte; il faut vous mettre tous à la fenêtre et « crier de toutes vos forces : *Vivent les Bourbons.* « — Mais vous voulez donc me faire tuer, lui « dis-je? — Ne craignez rien; vous allez entendre « le tapage que je vais faire dans les rues: je me

« suis échappé de prison où vous savez que m'a-
« vait jeté la police de Bonaparte; je me suis
« porté sur les derrières de l'armée des alliés; je
« sais tout ce qui se passe et doit se passer. Voyez
« cette ceinture garnie de pistolets, malheur à
« ceux qui ne crieront pas : *Vivent les Bourbons!*
« (il avait en effet l'air, le ton et les manières
« d'un chef de bandits.) Allons, madame, dépê-
« chez-vous, envoyez chercher Luigny, dites-lui
« qu'il n'a pas une minute à perdre. »

Je voyais avec certitude qu'il n'y avait plus ombre de danger pour lui; je pris mon parti et lui expédiai un courrier pour le faire revenir; mais avant, je me mets à la fenêtre pour voir les prouesses de M. de la G...; en descendant l'escalier, il attache à son bras un mouchoir blanc sale, met à son chapeau un ruban de pareille couleur, et le pistolet à la main, se met à crier de tous ses poumons : *Vivent les Bourbons, les voici qui arrivent...* Tout le monde le regarde, les enfants se rassemblent autour de lui, comme ils font autour d'un charlatan ou d'un fou. Chacun le montre du doigt, mais il n'en crie pas moins *Vivent les Bourbons.* Bientôt il est secondé par les agents de la police secrète organisée nouvellement dans le faubourg Saint-Germain; il marche au milieu d'eux comme un héros et tous en-

semble s'égosillent à crier : *Vivent les Bourbons, les voilà qui arrivent;* les groupes se forment, se multiplient, et bientôt sur tous les points de Paris on voit des bandes perdues, portant des mouchoirs blancs au bout de leurs cannes et criant à s'enrouer : *Vivent les Bourbons.*

Je fus bientôt dans une position pécuniaire assez heureuse; j'avais employé quelques fonds à la Bourse et joué à la hausse d'après le conseil de M. Corvetto; je ne sais s'il était dans le secret des événements, mais je m'en étais très-bien trouvée; une liquidation de vingt mille francs fut la suite de ses excellents conseils : on verra bientôt quel usage je faisais de mon argent.

Je sentais qu'il était temps maintenant que M. de Luigny songeât à ses intérêts et qu'il partît pour aller au-devant de ses anciens maîtres. Quand il fut de retour, il me témoigna son étonnement de n'avoir pas vu ses anciens confrères, les frères Bourlet, de n'avoir reçu d'eux aucun avis. Je lui rendis compte de toutes les visites que j'avais reçues; mais messieurs Bourlet n'y étaient pour rien. — « Je les reconnais bien, me dit M. de « Luigny, ce sont des gens dissimulés sur lesquels « on ne saurait compter. Il faut que je parte et je « suis sans argent. »

Je ne sais comment faisait ce bon M. de Luigny,

mais il était toujours dans le plus grand embarras pour ses finances. Quoique Corvetto m'eût bien recommandé de ne jamais parler à personne de mes petites opérations de Bourse qu'il avait la bonté de diriger, je n'avais cependant pu en faire un secret au meilleur de mes amis : « Je serai « votre banquier, lui dis-je, demandez et je ferai « les fonds. » Déjà je l'avais obligé dans plus d'une circonstance difficile avec ses créanciers. Il partit aussitôt pour aller rejoindre son ancien maître qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

Je voulus voir le tableau qu'offrait alors Paris ; quel spectacle bizarre, que d'empressement, que de mouvement de tous côtés ! Partout je rencontrais des gens que j'avais vus presque à genoux aux portes des Tuileries, et qui, maintenant la marche fière, la tête haute, se donnaient un air de conquérants. Je reconnus dans des calèches une foule de gens qui naguère étaient venus frapper à ma porte en suppliants et solliciter comme une grace infinie le bonheur d'obtenir un regard de l'impératrice et le plus humble service, le moindre emploi auprès d'elle, ou de son auguste époux ; que de chambellans, d'écuyers, d'auditeurs devaient leurs places à M. de Luigny ! Aujourd'hui ce n'était plus cela ; ces personnages aux épaules si souples, aux genoux si flexibles,

étaient d'une incroyable hauteur, ils s'étaient tout-à-coup redressés et avaient l'air de ne reconnaître personne.

Me voici bientôt arrivée au moment où j'aurai beaucoup de vérités à dire, où pour beaucoup de gens la vérité aura l'air et la forme de l'injure. Je dirai que c'est à moi, à ma médiation, à mes intercessions, à mes prières auprès de M. de Luigny que les uns doivent les emplois qu'ils ont obtenus et conservés, et les autres, ceux auxquels ils se sont successivement élevés. Pourquoi n'en conviendraient-ils pas de bonne grace? cela ne leur a pas même coûté un remercîment.

On se figure aisément avec quelle impatience j'attendais le retour de M. de Luigny; cinq ou six figures de l'autre monde ou de l'autre règne étaient venues le demander. Enfin il arrive rayonnant de bonheur, ayant déjà repris ses anciennes fonctions. L'objet de ma première question fut le prince. « Les années, me dit-il, « l'ont un peu changé, mais son cœur est resté « le même; toujours aussi obligeant, aussi bon. « Au premier abord : — Vous voilà, Luigny, m'a-« t-il dit; en vous revoyant je crois avoir trente « ans de moins, vous êtes toujours le même. Je « lui ai baisé la main qu'il m'a tendue, et il m'a

« donné ses ordres comme si jamais nous ne nous « étions quittés. Je me trouve maintenant le plus « heureux des hommes; j'ai couché sur la paille « faute de lit; mais, en ce moment, je me croyais « sur l'édredon. Je ne sais si M. le duc de Maillé « avait des vues particulières, mais il m'a paru un « peu contrarié quand le prince, en me donnant « des ordres, m'a réintégré dans mon emploi. »

M. de Luigny prit tout-à-coup un petit air important et se hâta de se rendre au château où son premier soin fut d'enlever tous les souvenirs, de tout préparer pour la réception de son prince bien aimé. Il employa ce jour entier à ces soins officieux; il avait disposé l'appartement comme si le prince venait d'en sortir. La table était dressée pour son dîner et l'on n'apercevait rien qui pût rappeler Napoléon. Monsieur sembla lui savoir gré de ces attentions, et non-seulement lui rendit la confiance qu'il avait eue en lui avant la révolution, mais le chargea de choses très particulières.

M. B..., qui fut peu de temps après chargé d'un emploi important, communiquait souvent avec lui pour des détails secrets, et je l'ai souvent entendu donner à M. de Luigny les louanges les plus flatteuses sur sa conduite. Il est vrai que l'expression de sa figure n'était pas toujours d'ac-

cord avec son langage, mais on ne fait pas attention à tout; et quel est l'homme que l'on flatte qui puisse se persuader qu'on lui prépare une noirceur!

Mes remarques sur certains personnages avaient toujours été justes; je les avais faites sous le règne de l'impératrice, on a pu voir que je les avais bien jugés. Je renouvelai mes observations à M. de Luigny, mais il me dit que le zèle dont celui-ci paraissait animé pour le prince lui fermait les yeux sur le passé; que les bontés dont le nouveau gouvernement le comblerait en feraient nécessairement un ami fidèle et dévoué.

Je me tus, ne voulant pas troubler son bonheur, mais j'étais loin d'avoir la même sécurité que lui.

J'avais fait connaissance, et même je m'étais liée assez particulièrement avec madame Desantènes, sa belle-sœur; c'était une femme aimable, spirituelle, qui avait eu long-temps pour amie madame de Talleyrand, avant qu'elle eût épousé le prince. Si je répétais ici ce qu'elle m'a dit de quelques personnes, on m'accuserait de médisance, de calomnie, et à coup sûr de méchanceté; mais je ne veux pas soulever des voiles que le temps rend chaque jour plus officieux et plus épais; ce que je puis rapporter de madame De-

santènes ne peut lui faire du tort, puisqu'elle n'existe plus. Je puis donc dire que son esprit délié la rendait très-propre à l'intrigue, et qu'aidée de la princesse, elle avait été fort utile à M. Ouvrard.

Elle était, si je ne me trompe, fille de M. Lemoine, premier valet de chambre du roi. Elle avait des sœurs assez jolies, mais beaucoup moins qu'elle. Elle fut mariée à M. Desantènes, qui alors occupait aux Menus la même place que M. de Laferté. M. Desantènes était un fort joli homme, magnifique dans ses dépenses, tranchant du grand seigneur, généreux et obligeant.

Si l'on en croit la malice humaine, tous ces avantages n'empêchaient pas sa charmante épouse de sacrifier quelquefois sur les autels de M. Beaujon; je n'en sais rien, et qu'importe?

A l'époque de la révolution, M. Desantènes, comme beaucoup d'autres, émigra, dépensa promptement tout ce qu'il avait apporté de France, et se vit bientôt réduit à chercher dans son industrie des moyens de subsister. Il alla à Hambourg, et se souvint fort à propos qu'avant d'être intendant des Menus-Plaisirs, il avait dans sa jeunesse appris à faire des petits pâtés. Le voilà reprenant son ancien costume, faisant l'amour aux jolies pâtissières, et distribuant dans toute

la ville d'excellents petits pâtés dont tout le monde mangeait avec plaisir.

Sa petite femme restée à Paris recevait de temps en temps des nouvelles de son cher pâtissier; bientôt elle n'en reçut plus du tout. La dame n'aimait pas le veuvage; puisque son mari n'écrivait plus, c'était qu'apparemment il était mort; cette conjecture lui plaît. Elle avait un amant plein d'attention et de gentillesse, auquel on avait promis une recette générale. Quelle expectative ! elle consulte son amie; la princesse ne doute pas que l'époux ne soit réellement mort; elle conseille d'épouser l'amant.

Madame Desantènes a d'abord quelque scrupule. Si l'époux était vivant! mais l'amour et le besoin l'emportent. Elle finit par donner sa main; c'était à peu près tout ce qu'elle possédait. Le mariage se fit sans éclat, la recette générale fut accordée; elle partit avec son mari pour sa résidence qu'elle a habitée long-temps.

Que d'événements singuliers n'a pas produits la restauration! M. de Luigny avait une femme. Depuis trente ans, elle avait abandonné le pauvre homme à ses créanciers et à son malheureux sort. Elle apprend qu'il a retrouvé son poste auprès du prince, qu'il en est plus aimé qu'auparavant. Alors elle accourt pleine de tendresse, toute

la famille accourt avec elle, on se confond en témoignages de joie et d'affection, et le brave homme les reçoit à bras ouverts.

Quant à moi, les estimant ce qu'ils valaient, je les voyais peu, mais je voyais souvent mon oncle qui allait dîner au château des Tuileries avec M. de Luigny; il suivait le torrent. L'homme en faveur était pour lui, comme pour beaucoup d'autres, l'homme par excellence. Moi, je rendais à mon ami d'autres services; depuis sa rentrée aux Tuileries, sa bourse ne s'était pas grossie. Les dépenses qu'il avait été obligé de faire pour sa toilette avaient augmenté ses dettes, mais cet état le troublait peu. Depuis trente ans il était accoutumé à vivre avec des créanciers; cela faisait partie de son existence.

Un jour que j'étais occupée à calmer l'irritation d'un de ces hommes qui ne voulait pas entendre raison, et croyait que M. de Luigny, en retrouvant son poste, avait aussi trouvé un trésor, on m'appelle tout-à-coup pour recevoir une visite. Je quitte mon importun et je me rends chez moi. Qui croyez-vous que j'y trouve? un petit homme âgé et laid, mais s'annonçant comme un homme de bonne compagnie, se présentant avec des manières aimables. Mais quel était-il, ce vieillard si poli? vous allez le savoir. « Madame

« me dit-il, vous voyez un homme marié, et qui « pourtant se trouve garçon. Je viens, dans cette « singulière position, prendre vos conseils. Je me « nomme Desantènes, je reviens d'outre-Rhin ; je « trouve en arrivant ma femme pourvue d'un se- « cond époux. Dois-je la laisser dans ses bras ? « j'avoue que je ne m'en sens pas le courage.... »

Il aurait pu en dire davantage, je ne l'aurais pas entendu, car j'avoue que j'étais si étourdie du coup, que je savais à peine où j'en étais. Je me remis cependant, et prévoyant toute la peine que ce *retour imprévu* allait causer à la mariée et à M. de Luigny, son beau-frère : « Monsieur, lui « dis-je, sans doute votre femme a cru pouvoir, « en sûreté de conscience, faire ce qu'elle a fait. « Elle ne pouvait guère se douter, après un oubli « aussi long de votre part, que vous vinssiez un « jour la réclamer. Elle vous a cru mort, et de- « vait en être persuadée. Elle n'a point voulu faire « prononcer le divorce que votre absence et vo- « tre éternel silence l'autorisaient à demander ; « elle a cru cette formalité inutile. Il ne vous ser- « virait à rien de faire de l'éclat ; elle est heureuse « dans son intérieur, heureuse du côté de la « fortune ; vous êtes dans une position précaire, « elle peut vous recevoir comme un ami, vous « dédommager largement du tort que sa légèreté

« vous a fait. La sagesse et votre propre intérêt « vous font une loi du silence. Avec de la discré- « tion, vous éviterez les traits malins des rail- « leurs; le public ne rira ni à vos dépens ni à « ceux de madame Desantènes.

« Oh non, madame, me répondit-il, je ne ferai « rien de cela. L'éclat sera pour elle et non pour « moi. Je n'ai pas de dédommagement à recevoir, « ma situation n'est pas si précaire que vous le « dites. M. de Laferté occupe mon poste; il n'en « avait que la survivance. C'est à moi qu'il appar- « tient, et je suis bien décidé à y rentrer. »

Je ne me souviens guère de ce que je lui dis pour le ramener à mes conseils. Je déployai toute ma rhétorique, mais ce fut très-inutilement. Il persista dans sa résolution. J'envoyai chercher M. de Luigny au château, en le faisant prévenir de la surprise qui l'attendait. Il accourut, les deux beau-frères se précipitèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Ils se regardèrent ensuite avec étonnement, comme gens qui cherchent à se reconnaître. M. Desantènes prit le premier la parole: « Ma foi, mon ami, dit-il à M. de Luigny, « tu n'es pas changé. Tu as toujours la même fi- « gure; tu n'étais pas beau étant jeune, je crois « que tu as embelli en vieillissant. Je voudrais « pouvoir t'en dire autant, répliqua M. de Luigny,

« mais en vérité l'émigration ne t'a pas fait de « bien, et pour te parler avec franchise, je te « trouve vingt fois plus laid qu'à ton départ. »

Il était impossible de ne pas rire de cette scène de comédie et de cette franchise de compliments, mais je ne pus m'empêcher d'éclater lorsque M. Desantènes dit à son beau-frère: « Crois-tu, « mon ami, que ma femme m'aime encore?» Il me prit alors un rire inextinguible, et ils ne purent s'empêcher de rire de leur côté.

M. de Luigny lui parla raison long-temps, et son éloquence valut mieux que la mienne. Après de longues discussions, il fut convenu qu'il verrait sa femme, sans faire de bruit, et qu'il la laisserait vivre à sa fantaisie; que, pour sa place, on proposerait des arrangements à M. de Laferté, et qu'on s'accommoderait le mieux qu'il serait possible.

L'entrevue entre les époux eut lieu en effet, et fut très-plaisante. Qu'on se figure deux personnes qui s'étaient séparées dans toute la fraîcheur de leur jeunesse, et qui se revoient après une absence de près de trente ans. Quel changement! je conçois tout leur étonnement, et je présume qu'elles ne furent pas fâchées, l'une et l'autre, de trouver un obstacle qui les séparât.

Toutefois, les choses se passèrent à merveille.

Madame se trouva mal, monsieur fit l'empressé, se jeta aux genoux de madame, et pardonna. On se promit mutuellement le silence; madame salua son époux du nom du *meilleur des hommes*. Elle quitta Paris après une entière réconciliation, alla rejoindre son second époux auprès duquel elle a terminé ses jours. On arrangea aussi l'affaire de M. de Laferté. Il assura à M. Desantènes une pension de douze mille francs, sa vie durant, et garda son intendance avec les riches appointements et les bénéfices qui y sont attachés.

Puisque j'ai commencé, pourquoi ne finirais-je pas l'histoire de ce bon M. Désantènes, qui, du reste, était si aimable, d'une gaîté inaltérable, et le personnage le moins imbu de préjugés que j'aie connu de ma vie? Il se hâta de terminer ses affaires à Paris, vint me faire ses adieux, et me protester qu'il était résolu de se confiner dans un village, d'y vivre en ermite, et de fuir à jamais les femmes dont il avait tant à se plaindre. « Vous ferez à merveille, lui dis-je, car si elles « vous ont fait des perfidies quand vous étiez « jeune et agréable, jugez si vous en auriez à at- « tendre aujourd'hui que le temps et l'émigra- « tion vous ont enlevé tous vos charmes. » — Aussi ne me verront-elles jamais à leurs genoux, me répondit-il, et il partit.

J'avais de fortes raisons de douter qu'il tînt sa parole, et réalisât ses serments. Quel fut mon étonnement lorsque je reçus peu de temps après la lettre suivante :

« J'étais parti de Paris, madame, bien déter-
« miné à suivre vos conseils et à fuir ce sexe per-
« fide, qui, à mon âge et avec ma figure, ne
« pouvait plus me causer que peines et regrets.
« J'avais, en vous quittant, pris une petite voiture
« pour me rendre à Versaille, je m'y étais blotti
« dans un coin, cherchant à m'endormir en rê-
« vant au passé, qui, hélas ! ne saurait revenir.
« J'entends tout-à-coup une voie argentine qui
« disait à un gros homme placé devant moi : Mon
« Dieu, je viens de me faire mal. Je veux voir
« d'où partent des sons si aimables ; j'aperçois une
« jeune fille de seize à dix-sept ans, jolie comme
« un ange, douce comme un mouton. C'est bien
« le cas de dire : *Chassez le naturel, il revient au*
« *galop.* Je me sens épris sur-le-champ de ce jeune
« tendron, ce que je manifeste par mille petits
« soins que je prodigue à la jeune beauté, et aux-
« quels on ne fait aucune attention. Nous arrivons
« à Versailles où elle réside ; je la suis, j'écris, je
« fais toutes les extravagances d'un jeune amou-
« reux. On finit par m'écouter, mais à une con-
« dition ; c'est d'épouser. Ma foi, madame, je suis

« décidé ; puisque ma femme a pris un consola-
« teur et m'a donné l'exemple, pourquoi me re-
« fuserais-je une compagne jeune et jolie ? Je sais,
« madame, tout ce que vous pouvez me dire, je
« prévois les remontrances du bon Luigny ; mais
« j'ai pourvu à tout, et lorsque votre réponse
« m'arrivera tout sera fini, et je serai le plus heu-
« reux des hommes. Si vous voulez venir me voir
« avec Luigny, vous me ferez le plus grand plai-
« sir. Je crois que je puis me dispenser d'envoyer
« un billet de *faire part* à l'ancienne madame Dé-
« santènes, pour laquelle je conserverai un sou-
« venir qui ne finira qu'avec moi. »

Rien ne me parut amusant comme cette lettre ; je la montrai à M. de Luigny qui en rit avec moi. Je me dispensai d'aller voir les nouveaux époux, et depuis je n'ai plus entendu parler d'eux.

J'étais charmée des succès de M. de Luigny, sa faveur allait toujours croissant. Dans les premiers jours de la restauration, on n'était occupé qu'à retrouver ce qu'on avait perdu. Napoléon avait emporté des diamants de la couronne ; une foule d'individus pour faire preuve de zèle s'étaient mis à leur poursuite. Parmi eux, si je ne me trompe, était M. de La G.... ; on les avait recouvrés ; ils avaient été remis au château des Tuileries, et, pendant plusieurs jours, ils étaient restés dans

une chambre dont M. de Luigny avait la clef. Telle était l'honorable et juste confiance qu'on avait en lui.

J'eus moi-même l'honneur d'être présentée au souverain et aux princes de la famille, sous les auspices de mon père, dont le nom n'était point oublié. M. le duc de Berry m'avait adressé des paroles très-flatteuses, et déjà fidèle à ma manie de rendre service, j'en avais rendu un assez important à une famille qui m'avait paru intéressante. Le chef de cette famille s'appelait Masson. Plusieurs fois madame Masson, en louant ma tendresse pour mon fils, m'avait dit combien elle serait heureuse si elle pouvait procurer un modique emploi au sien qui n'avait aucune fortune. J'engageai vivement M. de Luigny à s'intéresser à ce jeune homme. La mère me semblait une excellente femme; ses filles étaient jolies, et se rendaient auprès de moi très-caressantes. M. de Luigny fit quelques tentatives, mais avec froideur; depuis l'époque de son bonheur j'avais perdu beaucoup de mon crédit sur lui, son amitié se refroidissait, l'air de la restauration ne lui avait pas été favorable. J'étais trop fière pour lui en faire des reproches; je le voyais beaucoup moins; cependant il avait, peu de temps auparavant, cédé à mes instances, et pris pour secrétaire

le mari de madame A***, à laquelle j'avais donné asile dans ma maison, attendu qu'elle n'en avait aucun.

On a vu plus haut une partie des aventures du jeune homme que j'avais fait élever auprès de mon fils. Comme il était bien plus âgé que lui, quand il avait vu son pays envahi par l'ennemi, il avait patriotiquement pris les armes; ce ne fut que quelque temps après qu'il revint auprès de moi, ayant jeté à l'entrée de Paris son fusil et son sabre. C'était encore un protégé qui m'arrivait, mais chaque jour mes moyens de protection diminuaient.

M. de Luigny, après avoir accepté M. A*** pour secrétaire, ne voulut plus entendre parler des Masson. Je dois avouer que je n'étais pas heureuse dans mes choix; j'étais loin de penser que ce M. A*** fût un ennemi de plus que je plaçais à côté du meilleur de mes amis. Je m'adressai à M. de Nantouillet, l'homme le plus obligeant et qui m'a toujours témoigné de l'intérêt; il voulut bien me promettre de placer le jeune Masson auprès de M. le duc de Berry. Le jour même de l'entrée de ce prince, la foule était immense autour du château; mes fenêtres étaient ornées de dames auxquelles j'aurais dû faire les honneurs de ma maison; mais j'étais trop occupée

de mon jeune protégé. Je traverse la foule, les gardes nationales, pour aller le chercher à un cinquième, rue Saint-Honoré, presque en face Saint-Roch; je voulais le présenter moi-même et l'installer à son poste; telle était la fougue de mon imagination quand il s'agissait d'obliger. Voilà donc mon jeune protégé placé auprès du prince en qualité d'huissier de la chambre. Quelle marque de reconnaissance pensez-vous que j'aie reçue de sa famille? pas même une visite de remercîment, et je ne vis plus le petit ingrat. Que dis-je, j'ai su depuis qu'il n'avait pas hésité à se liguer avec mes ennemis pour grossir la masse de calomnies accumulées contre moi. Du reste, le sort et le temps m'ont vengée; il a été renvoyé quelque temps après la mort de son maître.

Mes liaisons avec M. de Luigny devenaient plus rares de jour en jour; mais je voyais beaucoup mon oncle le commandeur; il portait un grand intérêt à son ordre et lui cherchait des protecteurs. Ayant appris que M. le duc de Berry m'avait fait un accueil gracieux, il m'engagea à lui demander une audience particulière. J'hésitais à faire cette démarche, mais ma tête toujours tournée à une extrême obligeance l'emporta; j'écrivis et l'audience me fut accordée.

M. le duc de Berry me reçut avec une grande

affabilité, me fit entrer dans tous les détails qui regardaient ma famille. Je lui racontai mes malheurs, lui parlai de ma position actuelle, de ma petite fortune et du bonheur qu'elle me procurait de rendre service à un ami qui m'avait tenu lieu de père. Le prince m'ayant demandé son nom, je n'hésitai pas à lui nommer M. de Luigny, me plaignant en riant que son amour pour son maître eût diminué celui qu'il avait pour moi. Après ces petits détails domestiques, que le prince eut la bonté d'entendre, je lui présentai la demande de mon oncle au sujet de l'ordre de Malte. Mais il répondit qu'il ne savait encore de quelle manière le roi voulait traiter ces chevaliers, et me promit de leur être favorable, s'il en était question.

Je n'ai point de vanité, je ne me suis jamais estimée plus que je ne vaux. Mais je puis dire pourtant que si je l'avais voulu, si, comme on l'a dit, le génie de l'intrigue était mon élément, j'aurais pu alors le déployer sous d'assez heureux auspices. M. le duc de Berry me manifesta assez le plaisir qu'il avait à me voir; il m'engagea à venir m'informer du résultat de ma demande, il me dit les choses les plus agréables, et si l'on n'avait pas eu l'injustice de me reprocher un amour-propre que je n'ai jamais eu, je dirais en-

core qu'il ne me cacha point qu'il me trouvait jolie et me le dit en prince accoutumé à faire des conquêtes. Mais je prouvai qu'on pouvait être jeune, gaie, jolie et sage. Ce fut la seule audience que je demandai. Que répondront mes ennemis? Si je nageais dans l'intrigue, comme ils le disent, n'avais-je pas les plus belles chances de succès que je pusse désirer? Croit-on que l'esprit m'eût manqué? A l'époque où des fourmilières d'intrigants s'élevaient par milliers de tous les coins de la France, ne pouvais-je pas prendre parti dans cette armée et y obtenir quelque grade?

Non, je n'ai jamais intrigué, je n'ai jamais eu d'autres vues, éprouvé d'autre désir que celui d'obliger et d'obliger étourdiment sans réflexion et sans examen; c'était une espèce de chevalerie pour moi.

M. Delorme, las de la gloire et de la fatigue des camps, était revenu auprès de moi, toujours sans autre titre que celui d'ami; il admirait Napoléon, ses exploits, son génie; l'amour du nouvel ordre de choses avait beaucoup de peine à pénétrer dans un cœur prévenu. Cependant il fallait bien se résigner. Je lui proposai d'entrer dans les gardes-du-corps et je priai M. de Luigny de joindre sa médiation à la mienne;

par son crédit auprès de M. le prince de Poix, il le fit entrer dans ce corps, ainsi qu'un cousin qu'on m'avait également recommandé. Voilà, je crois, deux personnes qui m'avaient bien quelque obligation. Je dirai par la suite quelle marque de reconnaissance j'en ai reçue.

M. de Luigny continuait son service avec toute la satisfaction qu'il pouvait en attendre. La bienveillance et les bontés du prince étaient portées à leur comble. La cour était une terre promise pour lui, et pourtant l'orage se formait; l'intrigue et la jalousie travaillaient sans relâche à lui enlever la faveur et l'amitié de son maître.

Je le voyais peu, mais je ne l'oubliais pas. Ses intérêts m'étaient plus chers que les miens propres. Dans une conversation particulière, je lui avais donné d'utiles avertissements. « On prend « des informations, lui disais-je, on cherche à « connaître vos créanciers; j'entrevois de mau- « vais desseins; on veut vous accabler. Déjà j'ai « reçu moi-même des avis dictés par l'amitié; des « personnes que je ne saurais soupçonner m'ont « chargée de vous engager à vous tenir sur vos « gardes; elles m'ont ajouté que le directeur gé- « néral de la police était le premier à recevoir « des délations, à les accueillir. Je vous conseille « de parler avec confiance au prince; de lui expli-

« quer que vos dettes ne proviennent d'aucune « inconduite de votre part; qu'elles sont anté- « rieures à la révolution, qu'elles se sont grossies « en joignant les intérêts au principal; et que « dans l'état où vous ont réduit les malheurs qui « ont frappé la famille royale, il vous a été im- « possible de les acquitter. Parlez-lui, ajoutai-je, « croyez-moi, n'attendez pas qu'on vous ait perdu « dans son esprit. Les méchants sont actifs et ne « se lassent jamais. »

Il était impossible d'en vouloir à M. de Luigny pour lui-même; c'était, comme je l'ai dit cent fois, le meilleur des hommes. Mais l'intrigue, la jalousie, la cupidité, sont des pestes de cour qui assiégent tout ce qui est bon, honnête et confiant; et comme les rois ne peuvent ou ne veulent rien voir par eux-mêmes, il arrive trop souvent que leurs plus belles qualités, au lieu d'être un trésor pour la vertu, ne sont qu'une proie pour le vice.

J'ai vu par ce qui est arrivé à M. de Luigny que les intérêts et les intrigues de cour enfantent des haines implacables, et que sur ce terrain brûlant, l'amitié, la reconnaissance sont de vains mots, et que l'humanité même y est inconnue.

La conversation que j'avais eue avec M. de Luigny avait fait impression sur lui; il crut pru-

dent de rendre une visite au directeur général de la police et d'avoir avec lui une entrevue franche et loyale. Il fut reçu à bras ouverts, et je puis rendre presque mot à mot l'entretien qu'ils eurent ensemble.

« Je sais, lui dit M. de Luigny, que des bruits « désagréables circulent sur mon compte; ma « conduite est sans reproche, j'aime mon maître « d'un attachement qui est né avec moi. Si j'ai « occupé une place auprès de l'impératrice, j'y « ai été autorisé par lui et me suis constamment « efforcé d'être utile à la cause du prince, quand « je l'ai pu, et de rendre des services aux per- « sonnes qui lui appartenaient de très-près, tels « que les Bourlet et autres; mais je ne prétends « en tirer aucun mérite, c'est un devoir que j'ai « rempli de toute l'affection de mon cœur. Cer- « tes je suis loin de croire que je puisse jamais « mériter une disgrace; cependant on n'oublie « rien pour la préparer; des bruits alarmants « sont venus jusqu'à moi; on me fait un crime, « et l'on veut faire tomber sur moi seul le re- « proche d'avoir des dettes. Votre ministère vous « met à même de savoir mieux qu'un autre com- « ment je les ai contractées et depuis quel temps « je suis sous la main de mes créanciers. Veuillez « m'éclairer, monsieur, je vous prie, et m'indi-

« quer ; en qualité de connaissance intime, la « marche que je dois suivre ; car si j'éprouvais, « de la part de mon maître, une injuste disgrace, « ce serait m'enlever la vie que je lui ai consa- « crée.

« Monsieur, lui répondit le directeur général, « je voudrais pouvoir vous donner tous les ren- « seignements que vous désirez. Je vous remercie « sincèrement de votre confiance ; mais ce ne sera « jamais auprès de moi que se trouvera la boîte « aux délations, cette boîte pire que celle de « Pandore ; le prince vous a malheureusement « donné trop de marques de confiance pour que « vous n'ayiez pas un grand nombre d'ennemis ; « je n'ai nul doute que M. le duc de M... ne soit « du nombre. Je ne crois pas vous tromper en « vous engageant à le voir et à prévenir en votre « faveur M. l'abbé L.... aumônier du prince. Je « n'oserais cependant vous dire que ces démar- « ches ne fussent prématurées, car je ne sais rien et « n'ai pas entendu dire qu'on cherchât à vous in- « quiéter ; je n'ai d'appréhensions que du côté du « duc. »

« Quelle apparence, reprit M. de Luigny, que « j'aie pour ennemi M. le duc de M...; il y a une si « grande distance entre lui et moi ! et mes humbles « fonctions ont si peu de rapport avec le rang

« élevé qu'il occupe! si vous m'assurez, monsieur,
« que vous ne savez rien de la disgrace dont on
« me menace, je me retirerai plus tranquille, et
« je croirai qu'on a voulu troubler mon repos
« par de vaines alarmes.

« Eh mon Dieu! non, reprit le grand magis-
« trat de police, je ne sais rien du tout qui puisse
« vous effrayer. Payez les créanciers les plus
« criards, et remplissez tranquillement vos fonc-
« tions. Je suis persuadé qu'on a pris une ter-
« reur panique; du reste je suis charmé de vous
« avoir vu, et j'espère que vous avez, ainsi que
« moi, abjuré vos anciennes erreurs. »

Après cette visite, M. de Luigny vint me revoir; il était ravi, et me gronda sérieusement d'avoir écouté des propos et troublé sans raison sa tranquillité. Il m'engagea à me rendre à la campagne prendre soin de ma santé qui s'était un peu dérangée, et ne me dit pas que, tourmenté par d'impitoyables créanciers, il avait l'intention de les solder à quelque prix que ce fût. Il craignit probablement que ma générosité naturelle ne me portât à entamer mon petit trésor pour lui rendre la paix; en un mot il ne me dit rien et partit pour Saint-Cloud où la cour se rendit.

Quant à moi, je louai un joli logement à Chaillot, près de Passy; je me livrai comme lui à la

sécurité, et ne m'occupai plus de toutes ces affaires. J'avais toujours avec moi madame A***, et encore la belle-sœur de la vicomtesse de Cay... madame de Cav..... et son enfant; ces personnes étaient chez moi parce qu'elles n'étaient pas heureuses. Il n'est sorte de services que je ne leur rendisse, et particulièrement à cette dernière et à son mari; si l'on en doute, on peut s'en convaincre en lisant une lettre qu'on trouvera facilement dans mes papiers, et qui montrera combien alors ils étaient reconnaissants.

Je ne pensais plus aux tracasseries qui m'avaient tourmentée à l'occasion de M. de Luigny; je croyais tout fini, quand je le vis un jour arriver chez moi le visage abattu et plongé dans une tristesse extrême. Monsieur ne lui parlait plus avec cet aimable abandon qui donnait tant de charme à ses discours. Ses créanciers semblaient s'être ligués pour le rendre malheureux. En le voyant à la cour, ils s'étaient imaginés qu'il roulait sur l'or. Pour les apaiser et s'épargner un éclat, il avait pris le parti de vendre tous ses meubles, et d'y joindre les miens. Il venait en pénitent me faire sa confession. « Pourrez-vous me « pardonner, me dit-il, d'avoir pris cette liberté? « je ne l'ai fait qu'à toute extrémité, j'étais dans « une position désespérante. »

« Mon ami, lui dis-je, je ne suis fâchée que « d'une chose : c'est que vous m'ayiez caché vo- « tre position ; vous saviez que j'avais moyen de « vous libérer ; vous m'auriez remboursée plus « tard, et nous n'aurions perdu ni l'un ni l'autre « nos meubles qu'on vend très-peu dans ces sortes « d'occasions, et qu'on ne remplace que très-dif- « ficilement ; mais n'y pensons plus. »

C'était en effet ce que j'avais de mieux à faire, et ce que j'ai toujours fait dans ces sortes de cas. Je prends toutes mes mesures pour éviter un mal, mais s'il arrive malgré mes précautions, je prends sur-le-champ mon parti, surtout quand il ne s'agit que de plaies d'argent.

Je ne fis donc aucun reproche à M. de Luigny; je me plais à le répéter, je l'aimais comme un père, et j'étais bien sûre que lui-même, si je me fusse trouvée dans l'embarras, aurait tout sacrifié pour m'en tirer ; d'ailleurs mes finances étaient en bon état, et je pouvais facilement réparer cette perte. Je revins à Paris, je pris un joli logement pour moi seule, rue Rameau, et je le fis meubler convenablement.

J'avais aussi choisi un domicile agréable pour M. de Luigny, rue du Mail ; mais ce qui me fit une peine extrême, ce fut d'apprendre que les sacrifices qu'il avait faits n'avaient produit d'autre

effet que d'éveiller ses autres créanciers, et de les attirer chez lui à la file; on poussa même l'indignité jusqu'à lui envoyer des assignations au château; tout cela était calculé ; on voulait le perdre; et pour cela il fallait du scandale et du bruit. Que ne peut la perversité du cœur humain ? on remit entre les mains du prince l'état de situation de son affidé valet-de-chambre. On grossit le mal, on empoisonna les choses les plus innocentes; de hauts personnages descendirent de leur grandeur pour lui nuire. Les uns gardèrent un silence que l'honneur et la justice leur prescrivaient de rompre; les autres se joignirent à ses ennemis. Enfin un jour que l'infortuné Luigny achevait son service, le prince lui dit sèchement : Luigny, vous remettrez votre service à Bourlet. Ce mot était si imprévu, si peu dans le caractère bon et indulgent du prince, que le pauvre Luigny crut qu'ayant fini ses trois mois, l'intention de Monsieur était qu'un autre prît le service à son tour. Dans cette persuasion il dit à son maître : « J'espère, mon prince, que votre al« tesse royale est contente de mon service, et « qu'elle aura assez de bonté pour me rendre la « place de contrôleur de bouche qu'occupait mon « père. » — « Nous verrons cela plus tard, répon« dit le prince avec une certaine aménité. »

M. de Luigny le salua respectueusement, et remit ses fonctions à son confrère Bourlet. Ce digne homme n'avait aucune idée de son malheur. Il vint me voir, se félicitant de la manière dont il avait fini son service, et de l'espérance de reprendre la place de son père, que lui faisaient entrevoir les aimables paroles du prince. « Avec ces deux « places, me dit-il, je me trouverais heureux, et « en vivant d'économie, je parviendrais à me libé- « rer peu à peu. »

Je ne savais si je devais le tirer de son illusion; je me souvenais de ce fou d'Athènes, qui croyait que tous les vaisseaux du Pirée étaient à lui, et qui se fâcha sérieusement contre son médecin quand il l'eut guéri.

Mais enfin je crus qu'il valait mieux rompre le charme sous lequel je voyais mon malheureux ami. « Je crains bien, lui dis-je, que vous n'ayiez « fait un rêve flatteur, mais chimérique. Dois-je « vous révéler, mon cher, ce que m'a dit hier « M. de Nantouillet? Il m'a prévenu que vous étiez « complètement en disgrace, que bientôt il ne « vous serait plus possible d'en douter. Votre il- « lusion me fait peine; croyez-moi, ne perdez pas « un instant, rendez-vous, il en est peut-être en- « core temps, auprès du prince; faites-lui enten- « dre votre justification. Malheureusement la pré-

« vention vous en a peut-être déjà fermé la voie; « le silence de MONSIEUR me prouve que déjà elle « a pénétré dans son cœur. On s'est adroitement « servi de votre position difficile pour vous per- « dre. Vous avez fait votre service comme autre- « fois, avec votre antique simplicité. Ne voyez- « vous pas la différence des temps, cette foule « d'intrigants sans pudeur, avides d'emplois, « prêts à tout pour les obtenir. Faites comme les « autres, mon cher, flattez, courbez-vous; le plus « petit homme a besoin de se baisser pour entrer « dans les palais. »

« Vous me désolez, me dit-il, je ne saurais être « en disgrace. MONSIEUR est trop juste, trop gé- « néreux pour me condamner sans m'entendre. « Je dois me rendre dans deux jours au château, « mais avant je veux voir B...t; il doit être au cou- « rant, car je l'ai vu venir auprès du prince, et « il y est resté assez long-temps : en le quittant, « il est venu dans mon cabinet me féliciter de « ce que mes craintes s'étaient dissipées en chi- « mères. »

J'essayai encore de le guérir de ces autres illusions. « Hélas! lui dis-je, ne vous confiez donc pas « ainsi à tout le monde. Je n'aime point l'homme « dont vous me parlez, il était trop assidu cour- « tisan sous le régime qui vient de finir, il se

« plaisait trop aux délations. Allez cependant; « tirez-vous de cette incertitude, et venez sur- « tout me revoir. » Il ne revint que quelques jours après; il était morne, abattu; le coup était porté, tout était fini pour lui. M. B....t avait refusé de le voir, quelque instance qu'il eût faite. Ses yeux s'ouvrirent alors; il se rendit au château, voulut y voir ses amis, ses confrères, ceux qu'il avait obligés, même de sa bourse, avant la rentrée du roi. Il ne fut reçu de personne; M. le chevalier B**, auquel il avait été si utile avant la révolution, et qu'il aimait encore avec tendresse malgré les glaces de l'âge, eut l'indignité de le repousser. Sa femme même l'abandonna de nouveau, sa fille!!.... enfin il demeura seul avec sa douleur et les restes d'une vie languissante. Mes soins la lui conservèrent, et c'était un malheur de plus, car il était destiné à de nouvelles souffrances, et pourtant qu'avait fait le bon, le digne M. de Luigny? Il avait des dettes, mais combien d'autres en avaient eu avant lui! Du reste, quel vieillard était plus aimable, plus instruit, d'un commerce plus doux, de mœurs plus pures? Il n'avait aucun des ridicules du siècle, aucun de ces vices si fréquents dans les cours. La morale dans sa bouche n'avait rien de cette humeur chagrine, de cette piquante amertume, qui ne ca-

ractérise que trop souvent les sermons des personnes âgées quand elles louent le temps passé et blâment le présent. Jamais la jalousie n'approcha de son cœur; jamais le bonheur d'autrui ne le contrista; c'était au contraire à le procurer aux autres qu'il était constamment occupé. Mon amitié adoucit un peu ses cuisants chagrins, mais la source de sa vie s'épuisait. Le défaut de distraction lui nuisait plus que le mal même. Ordinairement le temps cicatrise les peines; les siennes semblaient s'accroître tous les jours. Il avait fait quelques tentatives pour voir le prince, mais il n'avait pu y parvenir; je lui conseillai de rédiger un mémoire, d'exposer sa situation, et d'exprimer à Monsieur combien elle était malheureuse, puisqu'il restait sans ressource et sans moyen de remplir à son âge un autre emploi, et surtout de lui peindre combien peu il avait mérité une disgrace aussi pénible et aussi publique, car on ne pouvait lui reprocher que d'avoir des dettes. C'était un malheur commun à beaucoup de monde, et que le remboursement de la charge de son père pouvait le mettre à portée de conjurer.

J'eus toutes les peines du monde à le déterminer. Il alla voir le duc de M..., qui le reçut fort mal; il ignorait que ce duc avait beaucoup contribué à son éloignement, quoique M. B... lui eût donné

à ce sujet des avertissements. Le destituer parce qu'il avait des dettes! quelle injustice! tous les gens qui entouraient le prince, tous les courtisans en étaient criblés, mais il n'était pas de moyens qu'ils n'employassent pour s'en délivrer, c'était un scandale public. Non, ce n'était pas pour ses dettes qu'on avait sacrifié le juste, mais pour ses vertus. Ce n'était pas un intrigant du moment, il n'avait pas l'art nécessaire pour plaire alors. Il ne dénonçait pas, il ne déclamait pas sans cesse contre Napoléon et ceux qui l'avaient servi; il ne se mêlait pas à ces basses passions dont les vapeurs formaient comme l'atmosphère de la cour. S'il eût été un vil délateur, s'il eût menti à l'honneur et à la conscience, il aurait prospéré. Rejeté par le duc de M...., il s'adressa à M. l'abbé L...; il en fut reçu plus doucement, et obtint ce qu'il pouvait en attendre, de l'eau bénite.

Son malheur, en lui dessillant les yeux, aurait dû achever de dessiller les miens qui avaient commencé à s'ouvrir; mais j'eus la faiblesse de les refermer aussitôt. L'expérience a bien peu de prise sur un cœur confiant. Mon caractère l'emporta, je continuai à me livrer corps et biens à un monde aussi pervers que haïssable. Les deux visites dont je viens de parler avaient précédé le mémoire que

j'avais conseillé. Enfin le candide Luigny se livra à ce travail, trop longuement sans doute et avec trop de détail, car sa position avait dû lui apprendre qu'il ne faut pas ennuyer les grands. Mais quand le cœur est affligé, il est bien difficile que son langage ne soit pas abondant. Il remit ce mémoire à M. l'abbé L.... et vint chez moi en attendre le résultat.

Combien dans cet intervalle j'appris de choses! Cet indigne M. A*** que je lui avais donné pour secrétaire avait été le premier, tout en faisant mille courbettes et je ne sais combien de bassesses, à dénigrer son bienfaiteur dans l'espoir de le supplanter. La cour était devenue, à l'insu des princes, un marché où tout se vendait au poids de l'or; des ducs, des marquis, des comtes s'étaient faits les banquiers de cette espèce de Bourse. Une pensée unique, *se procurer de l'argent*, dominait toutes les ames, et M. de Luigny aurait pu payer toutes ses dettes, si, comme les autres, il n'eût pas craint de fatiguer le prince, d'user son crédit pour grossir sa fortune. Ce jeu honteux était si fort à l'ordre du jour, que je crois devoir raconter ce qui m'arriva à moi-même.

J'avais un neveu à l'armée, le même qui avait dans mon enfance laissé tant de souvenirs et d'aimables impressions dans mon cœur. Dans les

petits orages qui avaient troublé le cours de ma vie et les grands mouvements militaires qui avaient rempli celle de Napoléon, je l'avais presque perdu de vue, non qu'il fût resté un homme obscur, il s'était au contraire signalé par des actions d'éclat, et couvert de gloire dans plusieurs occasions; Napoléon lui-même l'avait remarqué, et pour le récompenser d'une manière honorable, il avait daigné détacher de sa boutonnière la croix d'honneur pour la lui donner. Le fait d'armes qui lui valut cette distinction est consigné dans les fastes de la gloire militaire des Français. Il s'était élevé à un grade considérable pour son âge.

Il vit la restauration et la paix avec plaisir. Couvert de blessures, il aspirait à jouir de quelque repos, et des douceurs de l'hymen, s'il était possible. Le régiment dans lequel il servait était à Maubeuge; son mérite et la belle réputation dont il jouissait l'avaient fait remarquer d'une famille considérée, dans laquelle il pouvait former un établissement assorti à sa naissance et à son rang.

Il avait le vif désir de joindre à la croix d'honneur celle que les vrais chevaliers méritent aussi de porter; croyant l'avoir bien méritée par ses services, il m'écrivit de faire quelques démarches au ministère de la guerre pour suivre la

demande qu'il avait faite à ce sujet et qu'il avait appuyée des certificats constatant ses services et ses blessures.

Nous avions alors pour ministre de la guerre le général Dupont. J'eus l'honneur de le voir à ce sujet; il me promit d'ordonner un rapport sur la demande qui m'intéressait et me reçut avec beaucoup de politesse. Satisfaite de cet accueil, je m'empressai d'en faire part à mon neveu, qui au bout de quelques jours, me récrivit de ne pas perdre de vue sa demande et de pousser mes démarches pour qu'elle ne tombât pas dans l'oubli.

Je me rendis une seconde fois chez le ministre de la guerre; il me dit qu'on ne lui avait point encore fait de rapport à ce sujet; qu'il m'engageait à voir le chef chargé de ce travail. Il eut la galanterie (car ce général est galant) de prier un de ses aides de camp (M. de Saligny, si je ne me trompe) de m'accompagner dans les bureaux. J'arrive à celui dont j'avais besoin, j'y entre; M. de Saligny dit un mot à l'oreille du chef et me laisse seule avec lui. Ce chef était un homme grand, maigre, jeune et récemment installé à cette place. Je regrette que son nom soit sorti de ma mémoire, car certainement je le consignerais ici en toutes lettres, tant j'eus lieu d'être surprise et indignée de ses propositions.

« Que puis-je faire pour vous, madame, me « dit-il? — Monsieur, je viens vous prier d'exhu- « mer de la poussière des cartons la demande « qu'a faite M. de S..., mon neveu, chef d'esca- « dron, pour obtenir la croix de Saint-Louis qu'il « a bien justement méritée. — Votre neveu, ma- « dame, chef d'escadron, permettez-moi de n'en « rien croire; si vous me disiez votre amant, j'y « aurais un peu plus de foi. — Trève de plaisan- « terie, monsieur, je ne suis point femme à cou- « rir les bureaux pour des amants. M. de S... « est bien mon neveu, fils d'une sœur d'un pre- « mier mariage de mon père et beaucoup plus « âgée que moi; tout ce préambule me paraît fort « déplacé : veuillez, je vous prie, me dire où en « est l'affaire qui m'amène ici?

— « Je vais voir, madame, et vous dire s'il « peut espérer être du nombre des officiers à « qui le roi veut bien faire cet honneur. » Il fouilla dans une quantité considérable de papiers, ne trouva d'abord rien, puis ouvrant un dernier carton, il découvrit, comme par hasard, la pièce qu'il cherchait; alors venant s'asseoir auprès de moi, il me dit : « Voici bien la demande; mon- « sieur votre neveu a des droits, mais il y a « tant de personnes qui en ont autant que lui « et qui sollicitent le même honneur, que je

« crains bien de ne pouvoir le comprendre dans « le travail prochain; cela même me paraît abso- « lument impossible.

« Cependant, monsieur, le ministre a eu la « bonté de me promettre, et je doute que ceux « qui sollicitent aient plus de droits que mon ne- « veu. Je ne vois pas la raison qui vous empêche- « rait de le comprendre dans la prochaine pro- « motion : un nom de plus ou de moins ne saurait « retarder votre travail.

« Je ne dis point, madame, que si vous y por- « tiez un vif intérêt cela ne pût se faire, mais il « faudrait que vous eussiez la complaisance de « vous prêter à ce que je vais vous demander, et « surtout que vous me promissiez d'être discrète. « Dans ce cas je pourrais vous assurer, moi, de le « comprendre dans le premier travail; mais le « voudrez-vous ?»

En ce moment mon amour-propre me fit pen- ser que mes charmes avaient produit quelque effet sur monsieur le chef, qu'il allait hasarder timidement quelque proposition galante que je me proposais de relancer comme il convenait. Je le voyais embarrassé, ayant toute la physionomie d'un sot qui cherche à sortir d'embarras. — « Mais, « me dit-il, madame, serez-vous discrète, me le « promettez vous? — Mon dieu, monsieur, fi-

« nissons-en; je présume que vous n'avez rien à « me proposer que je ne puisse entendre et vous « promettre. Venons au fait. »

« Eh bien, madame, si vous pouvez faire le sa- « crifice de cent louis (chose que plusieurs per- « sonnes font tous les jours), je vous assure le « succès de votre demande, et M. votre neveu « aura la croix avant quinze jours. »

J'avoue que mon amour-propre se trouva singulièrement désappointé. Je me croyais digne d'une demande plus aimable; et je fus tellement déconcertée, tellement confuse de ma sottise, que je partis d'un grand éclat de rire, qui dura assez de temps pour déconcerter à son tour mon long, maigre et froid interlocuteur. — « Qui peut « donc, madame, me dit-il, vous porter à tant de « gaité?—Rien, monsieur, qu'une petite leçon que « vient de recevoir mon amour-propre. Mais que « penseriez-vous, monsieur, si j'étais femme à « me rendre chez le ministre en sortant d'ici, « pour lui faire part de votre proposition?» — « J'ai, me dit-il, votre parole; d'ailleurs je me « plaindrais moi-même d'être indignement calom- « nié, et la cause de M. votre neveu n'en irait « pas mieux. » — « Dans ce cas, monsieur, je ré- « fléchirai et je viendrai vous revoir, car j'ai be- « soin de m'entendre avec mon neveu. »

Je voulais voir le ministre, non pour me plaindre (ce qui eût été fort inutile), mais pour le prier d'ordonner un rapport; il me fut impossible de pénétrer jusqu'à lui.

J'écrivis à mon neveu; je pressentais sa réponse. Il fut indigné comme il devait l'être de cette insolente proposition. Il m'écrivit qu'il attendrait un temps meilleur; qu'il aurait été dans le ravissement d'obtenir la décoration que ses pères avaient portée avec tant d'honneur, mais qu'il rougirait de faire des sacrifices d'argent pour obtenir une récompense qu'il croyait avoir si légitimement méritée. Sa lettre est encore dans mes papiers, et doit s'y retrouver.

Tandis que j'étais occupée de ces soins, mon cher Luigny plongé dans la tristesse attendait le succès de son mémoire. Une seule personne, digne par ses vertus de vivre long-temps parmi les hommes, s'occupa de son malheur, prit pitié de sa position, se joignit à moi pour le consoler, et fit des démarches auprès du prince. Elles ne furent point tout-à fait inutiles; on lui donna le chétif emploi d'inspecteur des bois et domaines de Monsieur, avec des appointements très-exigus. Il comprit qu'il n'y avait plus d'espoir de reprendre son service auprès de son maître; c'était pour lui le coup de la mort; car il n'aimait

pas, il adorait ce prince, non pas comme prince, mais comme un homme que ses belles qualités élevaient au-dessus des autres hommes.

Il accepta sa place avec toute la douleur d'un homme disgracié; il la prit, le désespoir dans le cœur et voulant obéir pour se faire un nouveau titre auprès de son maître, et solliciter un jour le bonheur d'être rapproché de lui. Il se disposa donc à partir pour le Berry, où il devait commencer ses fonctions.

Au sein de ces tribulations, j'étais destinée à jouir d'une fort grande satisfaction à laquelle j'étais bien loin de m'attendre: mon frère, ce frère si tendrement aimé, l'ami de mon enfance et de ma jeunesse, prisonnier malheureux, venait de rentrer en France. Sa faible santé et la pénurie de ses moyens ne lui avaient pas permis de voyager en diligence. Il était arrivé à pied à Paris, s'était d'abord présenté chez les membres de sa famille les plus apparents; tous l'avaient rebuté, renvoyé; tous avaient refusé de le recevoir. L'infortuné n'avait plus qu'un souffle de vie. Il était temps qu'il trouvât un cœur sur lequel le sien pût se reposer. L'une de ses plus proches parentes lui avait fait signifier de ne point se présenter chez elle; mais informé que j'habitais Paris, il redoubla de soins pour me retrouver. Je le

croyais mort depuis long-temps, je l'avais pleuré amèrement; enfin il découvre mon adresse, et ne vient qu'en tremblant me présenter sa tendresse et ses infortunes. Dans l'état où il se trouvait, il s'imaginait qu'il n'y avait plus de parents pour lui; son désespoir ne faisait pas même d'exception pour sa sœur chérie. En mettant la main à ma sonnette, il fut prêt à se trouver mal; car j'étais sa dernière et unique ressource. Une vieille domestique lui ouvre et recule à la vue d'un jeune homme d'une taille très-élevée, mais d'une pâleur mortelle, d'une maigreur excessive, et fort mal équipé. — « Que voulez-vous, monsieur? — « Me reposer un instant, voir votre maîtresse, et « lui parler s'il est possible. Je pense que je suis « ici chez madame de M***? — Oui, monsieur, « auriez-vous besoin de prendre quelque chose? « je puis vous l'offrir, car madame est si bonne « qu'elle ne le trouvera pas mauvais. — Non, je vous « remercie, avant tout je voudrais la voir. — Tenez, « monsieur, voilà son fils qui est sorti de sa pen- « sion aujourd'hui. »

Il appelle mon Antenor par son nom, le prend entre ses genoux et l'embrasse. Voyant que la vieille domestique hésite à venir me parler, — « Je « suis l'oncle de cet enfant, dit-il en pleurant, le « frère de sa mère. — « Mon Dieu, monsieur, dit

« cette bonne femme, veuillez rester là un mo-
« ment, je vais prévenir madame qui a du monde
« chez elle. »

Elle ouvre la porte du salon et demande à me parler; je la suis. Je vois dans l'antichambre une figure pâle et mourante, image frappante de mon excellent frère, de ce frère que j'avais tant regretté. Je jette un cri et me précipite sur lui; je le saisis par la main, je l'entraîne dans un cabinet voisin, et l'oblige à s'asseoir. « Chère ombre, m'écriai-je,
« est-ce toi; ne me trompe point, ne détruis point
« une chère illusion! mon frère, mon frère! est-
« ce toi? — Ah! me dit-il en sanglotant, ma chère
« Lida, je te retrouve!; je retrouve une sœur!
« une véritable sœur! embrasse ton frère, c'est
« bien moi. »

En retraçant cette scène, mon cœur bat, mes larmes coulent. Cette aimable réunion que je ne pouvais prévoir pénétrait de bonheur mon être tout entier. Quel charme, quelle douce et inexprimable jouissance! Hélas! elle s'est dissipée comme les autres et le souvenir de ce jour heureux ne me cause, dans mon triste abandon, que le chagrin le plus amer.

Je prends mon frère par la main, je veux qu'il pose l'autre sur mon cœur et j'entre ainsi dans le salon : « Voici, voici mon frère, ce frère si tendre-

« ment aimé, que j'ai cru perdu dans les sables « d'Égypte, qui en est revenu, que le général Sé- « bastiani a emmené avec lui à Constantinople « comme interprète, qui a fait seul son éducation « et que le malheur a constamment poursuivi ; « cher frère, viens te reposer. Ces dames per- « mettront que je sois tout entière à toi. »

Elles se retirèrent en effet. Mon pauvre frère était si exténué de fatigue que je ne voulus pas attendre qu'on lui eût dressé un lit. Je le fis coucher dans le mien. Depuis ce moment je ne cessai de lui prodiguer tous mes soins. Je n'épargnai rien pour rétablir sa santé, s'il était possible. Mais il avait tant souffert que ses forces s'étaient épuisées. Tous mes efforts ne purent lui rendre cette vigueur de jeunesse qu'il avait perdue dans les fatigues des voyages et de la guerre. Les traces de ses souffrances ne purent jamais s'effacer, sa tête mélancoliquement penchée exprimait sa bonté ; sa faiblesse était extrême. Son ame seule était forte et élevée. Peu d'hommes avaient une instruction aussi étendue. Il connaissait toutes les langues et lorsqu'il racontait ses voyages on était étonné de son prodigieux savoir. Il était royaliste jusque dans les veines, « servir le Roi était, disait-il, le « premier principe qu'on lui avait inculqué en « naissant. » Il n'aspirait qu'à trouver une occasion

de remplir ce devoir sacré. Il me répétait souvent le mot énergique de mon frère aîné, *que nous étions nés tous avec des fleurs de lys dans le ventre que toute une révolution ne pouvait nous faire digérer.*

Du moment qu'il connut M. de Luigny, il l'aima. Mais j'étais surtout l'objet de ses affections particulières. Il aurait donné sa vie pour moi. Son cœur était un foyer de reconnaissance. Il me l'a prouvé jusqu'à la mort. J'applaudissais à ses sentiments pour le roi. Mais j'avoue que mon zèle n'était pas aussi vif que le sien. Rien n'attiédit tant que l'injustice. Les traitements qu'on avait fait subir à M. de Luigny, les préventions dont on s'était armé contre lui, sans examen, la condamnation portée sans l'entendre et sur les simples dépositions de MM. les ducs de M.... et de S... et les délations de ses confrères, tout cela avait singulièrement rabattu la chaleur de mon enthousiasme. Je ne m'expliquais pas comment on prononçait sur le sort des hommes avec tant de légèreté !

Depuis le retour du roi, les diligences étaient remplies d'émigrés qui rentraient en foule. De ce nombre se trouvait madame la comtesse de N** ma tante. Elle avait, dès le commencement de la révolution, émigré avec M. le comte de L***. Ils

avaient épuisé assez promptement leurs ressources dans les pays étrangers et les voyages qu'ils avaient faits ensemble; réduits à chercher leur existence dans leur industrie, ils s'étaient retirés à Hambourg, où leur fierté s'était abaissée à faire un petit commerce avec les débris de ce qui restait à M. le comte. Cet établissement suffit pour leur assurer les premiers besoins de la vie. Mais ma tante avait deux enfants qu'il fallait pourvoir, un garçon et une fille. Quand Napoléon permit aux émigrés de rentrer, il fut convenu qu'Achille de N** déjà grand et fort viendrait à Paris et se tirerait d'affaire comme il pourrait, et que sa sœur Clémentine de N... serait renvoyée chez une de ses tantes en France. Ils arrivèrent en effet, et avant de parler de leur mère, je tracerai leur histoire en quelques lignes.

Achille se présenta chez mademoiselle de M.. ma sœur alors lectrice de la princesse Borghèse; elle s'honora de jouer le rôle de protectrice, fit beaucoup de démarches, et par la protection de madame Bacciochi, sœur de Napoléon, parvint à lui procurer un petit emploi à Niort dans les droits réunis, où il trouva tout juste ce qu'il lui fallait pour vivre. Comme alors Napoléon cherchait les noms de l'ancienne monarchie, M. de N.... fit valoir le sien auprès des bons provinciaux.

C'était l'unique moyen qu'il avait de sortir de sa chétive position ; car les provinciaux faisant grand cas des titres de noblesse, il pouvait se flatter de faire un utile établissement. M. de N..... après avoir bien étudié les dots de toutes les demoiselles de Niort et des environs, s'arrêta à mademoiselle Leb....., fille du procureur impérial de Niort.

M. Leb..... avait été fort connu à Paris, où il avait remplacé Fouquier-Tinville au tribunal révolutionnaire. Les phases successives que parcourut l'ordre judiciaire l'avaient renvoyé à Niort avec une assez belle fortune. Mon cousin parvint facilement à plaire à sa fille ; les maris étaient rares, et les demoiselles nombreuses. D'ailleurs M. Leb..... était homme à calculer juste; il voyait, au tour que prenaient les affaires, qu'il s'agissait de tout autre chose que de république ; que Bonaparte avait d'autres vues que le directoire et la convention nationale, et que désormais un nom pourrait bien équivaloir à la fortune qu'il donnait à sa fille. Il consentit à former cette alliance; le mariage se fit avec une certaine pompe, et l'on n'oublia pas surtout au contrat les titres du mari. Alors mon cousin de N...., sortit un peu de son obscurité. Il avait d'abord eu quelque peine à obtenir le consentement de sa mère, mais la demoi-

selle avait du bien, et toutes les considérations s'effaçaient devant celle-là. Révolution, terreur, usurpation, tous ces mots s'évanouirent dès qu'on vit qu'il y avait quelque chose à gagner.

Il n'en fut pas de la cousine Clémentine comme du cousin Achille. Abjurant toute espèce d'illustration, elle avait donné son cœur au fils de l'ancien régisseur des biens de sa famille. Le père de l'amant, M. B..., était un fort bon homme, qui ne trouvait nul mal à ce que la fille de son ancien seigneur devînt sa bru. Mais la tête de ma tante se monta; elle manifesta, à cette occasion, une volonté ferme et fière, et son ami, M. le comte de L....., m'a souvent dit que ce mariage lui répugnait singulièrement.

Les jeunes amants se moquèrent de sa répugnance, et en dépit de toute opposition, le mariage se fit. Ma tante ne put le pardonner, et de là son éloignement pour sa fille, devenue madame B...., et la préférence qu'elle a toujours accordée à son fils, qui conservait le nom de ses aïeux.

Je reviens maintenant à ma tante. Elle n'avait pas été la dernière à se mettre en route, quand elle apprit le retour du roi. A peine arrivée à Paris, toutes ses affections pour son compagnon d'exil s'évanouirent; elle prit le parti d'abandon-

ner celui qui pendant trente ans avait partagé avec elle peines, plaisirs, besoins et fortune. En descendant de voiture, elle se tourna vers ce vieillard qui espérait terminer sa carrière avec elle, et lui dit : allez de votre côté, mon ami, avisez-vous le mieux que vous pourrez; quant à moi, je me rends en droite ligne chez M. de Bourrienne; voyez de votre côté à chercher un asile. M. de Bourrienne m'a comblée de prévenances à Hambourg, je ne doute nullement que je n'en sois bien accueillie.

Elle fut en effet fort bien reçue. Quelques jours après son arrivée, elle fut présentée au roi, qui lui fit remettre ses biens non vendus, et lui accorda une pension de six mille francs, comme ancienne lectrice de la reine. La voilà donc richement dotée.

J'ignorais entièrement et son arrivée et ses heureux succès. Je n'appris son retour que par mon frère : « Cours; vole, lui dis-je, peut-être « est-elle sans appui et dans le besoin; peut-être « a-t-elle reçu des siens le même accueil que toi. « Cette branche de notre famille a le cœur fermé « à toute pitié, à tout sentiment de bienveillance « et d'amitié. Mais nous, mon cher, qui avons « sucé avec le lait les principes de notre père, « nous ferons le bien, n'est-il pas vrai? C'est la

« sœur de notre mère, et tant que j'aurai un « morceau de pain, je me trouverai heureuse de « le partager avec elle. »

Mon frère se chargea d'une lettre de moi, où je suppliais ma tante de venir chez moi recevoir mes soins, mais déjà on m'avait devancé. Madame de B..... et ma sœur sachant qu'elle n'avait besoin de rien, et prévoyant au contraire que la faveur dont elle paraissait jouir pouvait être d'une haute importance pour elles, s'étaient empressées de la circonvenir.

Elle reçut pourtant mon frère, lui dit qu'elle n'avait besoin de rien, qu'on lui avait parlé de moi, que je ne voyais personne de la famille, et qu'elle ne voulait pas faire une exception, que du reste elle verrait plus tard.

Mon frère lui fit de moi l'éloge que son cœur lui inspirait : « Si vous connaissiez ma sœur, lui « dit-il, il vous serait impossible de ne pas l'aimer. « Son cœur est excellent ; je lui dois la vie. Ah ! « madame, voyez-la ; ne vous laissez point préve- « nir par sa sœur et madame de B.... sa tante. « Ces personnes ont de grands torts avec elle ; on « n'aime pas à se retrouver avec les gens qu'on a « offensés. — J'examinerai tout cela, et nous ver- « rons. »

Cette entrevue fut très-froide mon frère me

la rendit fidèlement. — « Eh bien ! dis-je à mon « tour, nous verrons. Il faut la laisser tranquille; « elle n'a besoin de rien, elle est à son aise, tant « mieux. Elle voit ma sœur et les B....., lais- « sons-là avec eux. Aussi bien, l'ancienne lectrice « de la reine et la lectrice de la princesse Borghèse « ne sont-elles pas bien ensemble ? N'y retourne « pas, mon cher, je t'en conjure. »

Il y retourna cependant une seconde fois, mais le terrain lui parut si mauvais et la tante si semblable au reste de la famille, qu'il n'y remit jamais le pied. Tout fut également fini avec moi, et si j'ai quelquefois tiré quelque parti des connaissances de madame de N...., c'est bien assurément sans sa participation. Je suis néanmoins obligée de convenir que si M. de Serres, ministre de la justice, a beaucoup fait pour moi, c'est seulement parce qu'il avait beaucoup connu ma tante à Hambourg.

Nous ne pensâmes plus à la famille; je me contentai de ceux de mes parents qui voulaient bien me témoigner de l'attachement. M. de Luigny était parti pour sa destination, et, par une correspondance amicale, je tâchais de le consoler. Mon frère m'avait présenté M. de la Bédoyère. Je voyais encore quelquefois madame de Saint-Hilaire, qui, depuis le retour du roi, mieux que

jamais, servait le duc d'Otrante. C'était de chez elle que partaient différentes estafettes pour Vienne, et néanmoins elle protestait qu'elle n'avait jamais eu de liaisons avec ce ministre; qu'elle ne l'avait connu qu'en société; elle en parlait comme du plus fourbe et du plus méprisable des hommes. Mon frère me priait de rompre entièrement avec une pareille créature, mais elle avait été présentée à la cour, tranchait de la femme importante; je craignis de me brouiller avec elle.

En me présentant le colonel Labédoyère, mon frère, qui l'avait connu à l'armée, était bien loin de soupçonner que cet officier fût dans des intérêts contraires à ceux du roi. Il ne s'expliquait pas, il ne proférait pas un mot qui pût faire soupçonner la conduite qu'il a tenue depuis, mais j'avais observé qu'il était habituellement triste et rêveur; j'entrepris de le questionner. « Je ne puis, « me dit-il, vous confier la cause des peines que « j'éprouve. Elles ne tiennent à aucun chagrin « domestique; mais croyez-moi, ne poussez vo- « tre frère dans aucun parti; qu'il prenne soin « de sa santé, et ne s'occupe uniquement que de « cela.

—« Mais, mon Dieu, lui dis-je, je ne vois au- « cune nécessité de nous occuper de partis. L'état

« est tranquille, le gouvernement du roi s'établit, « les dissensions s'éteignent, et j'espère que nous « jouirons d'une longue paix. S'il en était autre- « ment, mon frère connaît son devoir, et je se- « rais la première à lui conseiller de sacrifier son « sang et sa vie à son roi. Si je me trompe sur la « situation des choses, parlez-moi ouvertement et « comptez sur ma discrétion. — Je ne sais rien de « particulier, me dit-il, mais il peut arriver tant « d'événements ! Les esprits, en général, ne sont « pas contents, voilà tout ce que je puis vous « dire. »

Je voyais alors beaucoup de monde de l'un et l'autre parti. Les royalistes ne parlaient que de rigueurs; les napoléonistes ne dissimulaient pas leur mécontentement. On faisait beaucoup de fautes.

Un colonel que je ne puis nommer ici, mais que je connaissais beaucoup, un brave dans toute l'acception du mot, s'étant distingué dans toutes les campagnes, était rentré sous l'obéissance du roi et avait ramené tout son corps à la légitimité. Il était aimé de son régiment et n'avait pour toute fortune que son épée et ses épaulettes. Il arrive à Paris un des premiers pour rendre hommage à son souverain, se présente devant lui et en reçoit un accueil aimable; en quittant

le château, il se rend chez le ministre de la guerre qui le salue affectueusement et l'interroge sur l'esprit de son corps. Le colonel lui répond que le roi peut compter sur l'entier dévouement des hommes qu'il commande : le ministre l'en félicite.

Mon brave rentre chez lui charmé, quitte son uniforme, vient me rendre une visite, accepte mon dîner, ne parle qu'avec enchantement du nouveau gouvernement qui lui laisse le pain de ses enfants, qu'il avait du reste bien gagné au prix de son sang et à la pointe de son épée.

Une heure après le dîner, il me fait ses adieux, ne comptant plus me revoir de sitôt, attendu qu'il devait partir le surlendemain.

Je ne pensais plus à lui, lorsque trois jours après il revient consterné, la figure pâle et défaite : je m'empresse de l'interroger : — « Hélas! « madame, me dit-il, j'ai tout perdu ! Pouvais-je « m'y attendre après l'accueil obligeant que m'a- « vait fait le ministre ? Le croiriez-vous, au mo- « ment où il me parlait avec tant de bienveil- « lance, on rédigeait ma destitution dans ses « bureaux. Vous savez avec quelle sérénité j'ai « pris congé de vous; en rentrant je trouvai ma « révocation chez mon portier. Je ne sais pour- « quoi l'on me fait cette injure, ni en quoi j'ai « mérité ce malheur. Je n'avais d'autres recom-

« mandations que mes services; il fallait proba-
« blement être étayé de quelques-uns de ces
« grands personnages qui n'étaient rien il y a
« un mois, qui sont tout aujourd'hui. Une petite
« propriété de ma femme sur les bords de la
« Loire, voilà tout ce qui me reste pour mes en-
« fants et leur mère. Je désire que le nouveau
« gouvernement s'en trouve bien; mais j'eusse
« été un sujet fidèle et dévoué, et désormais le
« changement opéré dans le gouvernement ne
« sera pour moi qu'un sujet de deuil. Ce n'est
« pas ainsi, ajouta-t-il, que Bonaparte se faisait des
« partisans et des amis. »

Il déclama ensuite contre la fausseté et la perfidie du ministre, et témoigna son étonnement de voir le porte-feuille de la guerre entre les mains d'un homme qui l'avait faite en Espagne avec si peu d'honneur. Il était vraiment inconsolable; tous les raisonnements du monde ne pouvaient le calmer; il était jeune, courageux, son renvoi le mettait au désespoir. Il me quitta pour aller rejoindre sa famille. Je l'ai revu plus tard, et n'ai pu empêcher que dans une autre circonstance il ne fît une imprudence dont j'aurai occasion de parler.

Les neuf à dix premiers mois de la restauration étaient à peine écoulés, que Paris fut surpris

tout-à-coup par un bruit qui d'abord ne circula que sourdement et répandit l'inquiétude dans les esprits. On se disait à l'oreille que Bonaparte venait de débarquer à Cannes et marchait sur Paris. A la première nouvelle d'un si étrange événement, mon frère courut au château pour apprendre quelque chose de certain. Le château était calme; il questionna plusieurs personnes : on lui dit que c'était un bruit en l'air, que tout était tranquille en France. Il vint m'apporter ces nouvelles, qui me firent beaucoup de plaisir, car ce jour-là même je devais aller d'abord à un bal de société, ensuite à un bal masqué de l'Opéra, et j'aurais été bien fâchée que les affaires d'état vinssent déranger mon aimable partie.

Il était deux heures après midi, lorsque je vis entrer le colonel Labédoyère; sa figure était vive et animée, la gaîté respirait dans ses yeux : « Voilà bien des dispositions de plaisir, me dit-il, « en voyant ma toilette de bal étalée dans mon « appartement. — Oui, lui dis-je, vous devriez « bien être de la partie. — Je le voudrais, mais « j'ai d'autres occupations; je pars cette nuit, « vers trois ou quatre heures du matin, pour un « bal d'un autre genre, et peut-être, tandis que « vous danserez ici, je danserai, moi, d'une au- « tre manière. »

Il me demanda ensuite si j'avais entendu parler des bruits qui couraient sur l'arrivée de Bonaparte en France? « Vous ne les « croyez pas, dit-il, et moi je les crois très-vrais. « J'avoue que j'éprouverais la joie la plus vive « de revoir ce grand homme, ce héros auquel je « dois tout. D'ailleurs, le repos m'ennuie, j'aime « la guerre, et, dans l'état actuel des choses, nous « finirons par nous entretuer tous. Il vaut mieux « se battre contre l'ennemi que de se battre en- « tre soi. »

Comme il était d'une gaîté charmante, il ajouta à cela mille propos plaisants, dont je ne pus m'empêcher de rire. « Et votre femme, » lui dis-je. Alors il redevint sérieux; je savais qu'il l'aimait beaucoup. « Je voudrais pouvoir faire « son bonheur, je ne connais personne qui le « mérite davantage et par l'amour qu'elle me « porte et par les excellentes qualités de son « cœur. Je regrette d'autant plus de partir et de « la laisser en proie à de vives inquiétudes; « qu'elle est grosse et que je connais son ex- « trême sensibilité; mais que voulez-vous? le sort « en est jeté. »

Il me quitta en promettant de me revoir encore au bal avant son départ. Au dîner, mon frère m'engagea à ne pas sortir. « Il se passe, me

« dit-il, quelque chose d'extraordinaire aux Tuile-
« ries. Je suis tenté de croire que les bruits qui
« courent sont vrais. Tout le château est en ru-
« meur. » Je me mis à rire de ses frayeurs et ne m'occupai plus que de ma toilette. Je me rendis à une soirée brillante où je rencontrai M. le comte B... qui ne rougit pas de me demander des nouvelles de M. de Luigny; je lui répondis avec toute l'amertume que m'avait laissée le souvenir de sa conduite envers cet homme loyal et malheureux. « Il se porte bien, monsieur, je désire
« que cela puisse vous intéresser. — Beaucoup,
« me répondit-il, j'avais prévu sa disgrace, je l'a-
« vais engagé à se défier du duc de M..., il ne m'a
« pas cru et vous en voyez les résultats. Cepen-
« dant, il ne faut pas qu'il se décourage; il y a
« remède à tout.

« Bon Dieu, lui dis-je, monsieur le comte, lais-
« sons cette conversation. Il y a long-temps que
« j'ai appris à vous connaître : ne me tenez pas un
« langage qui achèverait de vous perdre dans mon
« esprit ; M. de Luigny me tient lieu de père,
« tout ce qui le touche est pour moi un sujet de
« bonheur ou d'affliction. Je n'ai que trop appris
« d'ailleurs à être en garde contre vos meilleures
« paroles. »

La conversation dura encore quelques minutes.

sur ce ton. L'humeur me gagnait; le bal commençait à n'avoir plus de charmes pour moi. Je lui tournai le dos et fis en sorte de me remettre un peu.

Quelques moments après je le rencontrai dans le salon; il se pencha à mon oreille et me dit : « Vous avez une mauvaise tête qui vous conduit « mal; vous serez fâchée un jour de m'avoir parlé « ainsi. » Je lui répondis que peu m'importait et je le quittai brusquement. Je restai au bal moins de temps que je ne l'aurais fait et retournai chez moi où je trouvai madame Gustave qui se proposait d'aller à l'Opéra avec moi. Je la voyais assez rarement; toujours même mystère chez elle; mais elle m'invitait peu à aller la voir. M. A**, dont j'ai parlé, entreprit un jour de pénétrer la conduite de cette dame; mais elle était plus rusée que lui et il n'y parvint pas. Je voyais toujours M. Corvetto. Il faudrait être plus habile que je ne suis pour rapporter tout ce qu'il disait alors de sage, de raisonnable sur l'administration des finances. C'était une dilapidation générale. Tout était à prix d'or; les ministères étaient devenus des bazars où les emplois étaient à l'enchère. Combien de conversations et de plaintes j'ai entendues à ce sujet! quel excellent temps pour les maîtresses des ministres! Ainsi s'en allait la restauration.

Nous étions, madame Gustave et moi, au bal de l'Opéra lorsque j'aperçus M. de Labédoyère tenant à voix basse, avec un mousquetaire, une conversation très-animée; je m'approchai et j'entendis distinctement ces mots : « Non, rien ne peut « me retenir; je désire que le parti que vous pre- « nez soit le bon et vous conduise bien : pour moi, « je crois de mon devoir d'aller le rejoindre. »

Le mousquetaire lui ayant parlé à l'oreille, il répondit tout haut et d'un air impatienté, « Cela « est impossible; d'ailleurs tout ceci n'est pas de « mon goût. » Je m'approchai davantage et lui donnai un petit coup sur l'épaule; il se détourna et vint à moi; je l'intriguai un moment sur son voyage, lui dis, je crois, des choses fort justes; il me reconnut et me dit que bientôt j'entendrais parler de lui et disparut; le lendemain, il n'était plus bruit que de l'arrivée de Bonaparte, mais on ne voyait aucun mouvement au château. J'engageai mon frère à se rendre auprès de MONSIEUR pour lui offrir ses services. « Va, lui dis-je, servir la « cause qu'ont servie tes pères. Il est beau de se « sacrifier pour son roi. » Il resta au château tout le jour sans recevoir aucun ordre. Le peuple se portait en foule aux Tuileries, MONSIEUR lui-même parut au balcon : on calma la multitude en lui disant qu'il n'y avait aucun sujet d'inquiétude;

qu'il ne s'agissait que d'un petit mouvement de factieux qui serait bientôt comprimé; chacun se retira rassuré et content.

Cependant tout allait mal. Mon frère vint me revoir et me dit : « Du train dont les choses vont, « Bonaparte sera bientôt à Paris. Je suis chargé « d'une mission secrète qui m'oblige à te quitter; « je désire qu'elle puisse contribuer à sauver la « monarchie. » Il s'était rendu antérieurement à Vincennes où il n'avait rien trouvé d'organisé. Il n'était point seul pour accomplir sa missive. On lui avait donné deux acolytes dans lesquels j'avais assez peu de confiance. L'un était M. de Mar..... si célèbre par la beauté de sa femme, alors fraîche, grosse et blonde. L'autre était ce même M. Delagr... dont j'ai parlé plusieurs fois. C'était à eux principalement qu'était confiée la conduite de l'affaire. Mon frère n'était qu'en second et devait se conformer en tout aux instructions de ces messieurs; triste destinée des hommes; s'il en eût été autrement, peut-être n'aurais-je pas à le pleurer aujourd'hui, mais rien ne peut changer les injustes arrêts du destin. On verra de quelle manière ces deux hommes en agirent envers mon frère.

Tout Paris était dans le plus grand désordre; la confusion régnait au château; la marche de

Bonaparte ressemblait au vol de l'aigle; celle des ministres du roi au mouvement de la tortue. Enfin toutes choses furent si bien conduites que le roi, après avoir tenu une séance royale où il avait annoncé la résolution d'attendre l'ennemi, crut plus sage de partir.

Quelques gardes-du-corps vinrent chez moi; je les exhortai à se montrer loyalement dans une si pressante occasion. M. Delorme était disposé à faire son devoir, mais il ne se dissimulait pas la grandeur et le danger du sacrifice ; il me fit ses adieux et partit.

Je ne voyais plus mon oncle le commandeur; depuis le jour de la disgrace de M. de Luigny, il s'était éloigné de moi; je lui avais fait des visites qu'il n'avait pas jugé à propos de me rendre; il avait adopté complètement la doctrine du cardinal Mazarin, qu'il faut fuir les personnes malheureuses. Mais il était mon oncle, je l'aimais, et, malgré toutes ses petites faiblesses, je l'aime toujours.

La veille du départ du roi, Paris semblait couvert d'un voile funèbre; la nuit était déjà avancée lorsque ma vieille bonne vint me dire qu'elle entendait du bruit dans l'escalier, et qu'elle croyait qu'il était question de moi. C'était deux jeunes gardes-du-corps qui me demandaient asile,

et n'avaient pas voulu suivre le roi; l'un pour ne pas abandonner sa mère, l'autre pour ne pas quitter son père; celui-ci était de Rouen, celui-là de Versailles. J'essayai de réveiller chez eux le sentiment du devoir; je leur montrai l'obligation de suivre un souverain dans le malheur. Ranimés par mes discours, ils me promirent de partir le lendemain; j'ignore s'ils l'ont fait, mais je sais qu'ils ont été les premiers à recevoir des récompenses lorsque le roi est revenu.

Le 20 mars je sortis de chez moi pour prendre une idée de l'aspect que présentait le château. Je trouvai dans la cour des Tuileries un ancien officier qui avait un bras de moins, et contemplait tristement le palais, au moment où l'on enlevait le drapeau blanc. « Tout est donc fini, monsieur, « lui dis-je? — Hélas! oui, me répondit-il, en « poussant un profond soupir. Vous paraissez, « madame, prendre part au malheur des vieux « et fidèles serviteurs du roi. — Beaucoup, mon- « sieur, lui dis-je, et si vous avez besoin d'un « asile, venez chez moi, ma maison vous sera « ouverte. » Je lui donnai mon adresse; il eut la délicatesse de me dire: « Je ne vous demanderai « pas la permission de vous accompagner, car en « ce moment on est observé, et je serais bien fâ- « ché, madame, de vous compromettre. » Poussée

par la curiosité, je traversai le jardin dans l'intention de rentrer chez moi par la place Vendôme. A peine étais-je dans la rue Castiglione qu'une foule immense arrivait par les boulevards, criant de toutes ses forces : *Vive l'empereur.* Tous ces hommes étaient décorés et couverts de poussière. J'étais pâle et tremblante, prête à me trouver mal ; j'entrai dans une maison voisine où la portière me donna ses soins et poussa même la complaisance jusqu'à m'accompagner chez moi. J'y trouvai l'ancien militaire à qui j'avais donné mon adresse. « Tout est perdu, me dit-il, « Napoléon est aux Tuileries. Vous voyez devant « vous le comte de F.... qui a perdu un bras à « l'armée de Condé, et qui ne peut quitter Paris, « n'ayant absolument pas d'argent. Depuis le re- « tour du roi je vis presque d'aumônes, et « si je ne trouve quelque ame bienfaisante qui me « porte secours dans ce moment, je me vois « perdu ; car il serait possible que l'on rappelât « les cruelles lois qui proscrivaient les émigrés. « Cent francs seraient pour moi plus précieux « que tous les trésors du Pérou. » J'étais tout entière à cette conversation lorsque M. Corvetto arriva. Il fut comme moi touché du sort de M. le comte de F....., fit la moitié de la somme ; je la complétai, nous contentant de sa parole pour

nous la remettre quand il pourrait. Je m'empresse de lui rendre cette justice qu'il le fit trois mois après la restauration.

En ce moment j'avais un nouveau sujet de peine. Le retour de Bonaparte bouleversait tout. M. de Luigny m'envoya son domestique qui avait fait le voyage de Berry précipitamment pour m'annoncer qu'il ne savait où donner de la tête; les autorités lui avaient enjoint de se démettre de ses fonctions, et de quitter la province. Il ne savait où se réfugier; il se trouvait sans argent, sans aucun ordre des princes.

Je n'écoutai que ma tendre amitié pour cet homme aimable et malheureux. Je lui fis passer des fonds, et me décidai à vendre encore une fois ma maison. Je l'engageai à venir à Orléans où je me rendrais de mon côté; « et là, lui « disais-je, nous aviserons aux moyens ou de nous « rendre à Gand, ou d'aller respirer l'air par- « fumé des orangers dans mon lieu natal. » Hélas! plût à Dieu que j'eusse suivi cette dernière inspiration! Je laissai mon fils dans sa pension, me promettant de l'en retirer lorsque j'aurais pris une résolution définitive.

Ici finissent les jours de ma jeunesse. On a vu de quelle manière et avec quelles vicissitudes je les ai parcourus. Si j'avais eu une autre famille,

j'aurais pû connaître le bonheur. Il faut maintenant parcourir un autre cercle d'événements. Je ne veux ni intéresser ni inspirer la pitié ; ce que je veux, c'est prouver que je n'ai jamais cessé de mériter l'estime publique. On a vu que mes liaisons avec M. de Luigny étaient fondées sur la plus tendre et la plus pure amitié, sur le respect que m'inspiraient ses admirables qualités; et pourtant je n'ai pu échapper à la calomnie; on a dit que j'avais influé sur le dérangement de sa fortune.

Que l'on considère, je prie, que ses affaires étaient dans un grand désordre à l'époque de la révolution. Il devait cent mille francs ; hors d'état de les payer, il composait avec ses créanciers, joignant l'intérêt au principal. Les bienfaits de deux impératrices m'avaient mise dans une situation aisée que j'avais encore augmentée par le bon ordre que je mettais dans mes finances. Loin de déranger celles de M. de Luigny, j'avais contribué à éteindre une partie de ses dettes; car au retour du roi elles n'étaient plus que de soixante mille francs, et s'il eût pu mettre sa position sous les yeux du prince, on ne l'aurait pas traité avec une rigueur dont on voit peu d'exemples, on ne l'aurait pas mis au désespoir, et le chagrin n'eût pas consumé ses derniers jours, et moi je n'au-

rais pas à me justifier d'une liaison consacrée par les sentiments les plus honorables, les plus généreux et les plus purs.

Mais avant de m'engager dans cette nouvelle carrière dont le terme est si déplorable, je veux revenir sur quelques circonstances de ma vie que j'ai omises dans le temps auquel elles se rapportent.

Parmi les amis de M. de Luigny, il en était un qu'il avait toujours distingué, et qui malgré une longue absence lui était resté fidèle; c'était le docteur Thiollier, ancien médecin de la cour de Louis XVI, je ne sais même s'il ne l'avait pas été de M. de Luigny lui-même. Jamais ils n'avaient perdu le souvenir l'un de l'autre, et lorsqu'après ces longs orages qui avaient séparé les parents et les amis, ils eurent le bonheur de se revoir, leur mutuelle affection n'en devint que plus tendre et j'eus le bonheur d'y être affiliée.

Cette liaison me met à portée de raconter une anecdote qui servira pour la dixième fois à repousser victorieusement ce reproche d'intrigues dont la méchanceté et la calomnie n'ont cessé de m'accabler. Je cacherai par respect des noms que je ne saurais dévoiler sans manquer à toutes les convenances et à cette dignité de caractère qui m'a constamment détournée de tout ce qui

tient à l'indiscrétion et au scandale, car j'ai su beaucoup et j'ai dit très-peu, et j'aurais dans ces mémoires pu me donner plus d'importance si j'avais moins respecté les secrets qu'on a bien voulu me confier.

A l'époque de la révolution, le docteur Thiollier avait quitté la France avec sa sœur, madame de N***. Comme sa profession était sa plus grande richesse et la plus sûre, il passa en Russie où il se flattait de trouver un grand nombre d'émigrés français. Il en trouva en effet beaucoup, et ses relations avec eux le mirent à portée d'approcher des personnes de la plus haute distinction et du rang le plus auguste. Parmi elles il s'en trouva une que par vénération je m'abstiens de nommer, et qui lui remit un enfant du sexe féminin avec une cassette contenant quarante mille francs pour servir aux soins et à l'éducation de la petite Joséphine que le bon docteur adopta et à laquelle il donna son nom.

Cette gentille créature fut d'abord mise en nourrice, et lorsqu'elle fut en état de se passer des soins de cette seconde mère, le docteur et sa sœur la prirent avec eux, et lui prodiguèrent toutes les marques de tendresse que de bons parents peuvent donner à leurs enfants; chaque jour ils se félicitaient de la voir croître en grace et en beauté.

Une chevelure blonde, de beaux yeux bleus, un air de grandeur et de noblesse répandu sur toute sa personne, les considérations, plus puissantes encore, qui se rapportaient à sa naissance, lui gagnaient de plus en plus le cœur de ses protecteurs. Ils finirent avec le temps par la regarder comme leur propre fille.

Des motifs que je n'indiquerai pas, mais qui peuvent se rattacher à ce que j'ai eu occasion de dire des relations mystérieuses de madame Gustave, décidèrent le frère et la sœur à rentrer en France, et à ramener avec eux cette jeune et intéressante orpheline. Elle avait alors six ans, et ils étaient décidés à ne rien négliger pour lui donner une excellente éducation. Mais avant de prendre un parti décisif, le docteur voulut voir et consulter son ami de Luigny, et ne lui rien cacher de sa position et de ses engagements. M. de Luigny insistait pour qu'il se fixât à Paris, où il trouverait encore des souvenirs et des amis; mais les dépenses auxquelles oblige une si grande ville effrayant M. Thiollier, on se décida pour Lyon, et l'on se promit une correspondance suivie, qui ferait le charme mutuel de leur vie.

Voilà donc le frère, la sœur, avec la jeune orpheline, s'établissant dans la seconde ville de France, donnant tous leurs soins à leur aimable fille. Ja-

mais enfant n'avait montré de plus heureuses dispositions; ses aimables qualités se développaient de plus en plus; elle avait une instruction aussi étendue que modeste. Le docteur et sa sœur étaient déjà fort âgés quand ils rentrèrent en France. Madame de *** mourut; le docteur fut peu de temps après attaqué d'une maladie grave. « Si je viens à mourir, se disait-il, quel appui la « jeune orpheline aura-t-elle dans le monde? » Cette pensée le mettait dans un état pénible.

Il regrettait de n'avoir pu encore lui procurer un établissement solide. Il connaissait à la vérité dans un département voisin un jeune avocat dont la main pouvait convenir à sa pupille. La profession était honorable, mais l'esprit et le talent du jeune homme étaient bornés. Cependant, la crainte de laisser sa fille adoptive sans protecteur dans le monde, lui fit prendre la détermination d'écrire à ce jeune nourrisson de Thémis, et de le faire venir auprès de lui. Il ne viola point son secret et ne trompa point le jeune homme. Il se contenta de lui demander s'il serait disposé à prendre pour épouse son aimable orpheline dont la naissance était un mystère. Il annonçait qu'il donnerait pour dot les 40,000 fr. auxquels il n'avait pas touchés, et qu'il y ajouterait le peu de bien dont il se trouvait possesseur. « Ne vous flattez pas,

« lui dit-il, de connaître jamais ceux auxquels « elle doit le jour; c'est un secret que j'emporte- « rai avec moi. Qu'il vous suffise de savoir que « sa naissance n'a rien qui puisse affliger votre « amour-propre, et que si elle est couverte d'un « voile épais, ce voile serait tissu de soie et d'or « s'il était possible de le produire. Si les talents « et les vertus ont des attraits pour vous, ne « craignez pas d'épouser ma fille adoptive, je « vous promets le bonheur avec elle. »

Le jeune homme accepta sans hésiter; il ne pouvait faire un mariage plus heureux pour lui. Le bon docteur Thiollier ne mourut pas de cette maladie, et éprouva quelque regret de s'être tant pressé; car l'époux de sa chère Joséphine n'avait rien qui pût le flatter beaucoup. Pour ne point quitter sa tendre fille, il vendit tout ce qu'il possédait à Lyon, et alla s'établir à Privas avec les jeunes époux. Il y vivait paisiblement, regrettant sans cesse ses anciens souverains, sans se flatter de jamais les revoir, lorsque tout-à-coup les événements de 1814 relevèrent ses espérances.

O bonheur inattendu! les Bourbons sont à Paris. Le docteur quitte sa petite ville, se met en route pour la capitale, cherche M. de Luigny, le trouve chez moi, vient me voir, ne me laisse

rien ignorer, et par les bons offices de son ami, il est présenté à la cour.

Pour cette fois, justice fut faite à qui elle était due. Il apportait le portrait de la jeune personne. Ce talisman enfanta des prodiges. On lui donna immédiatement une pension ; il fit revivre et l'on accueillit d'anciennes prétentions ; on lui solda l'arriéré de ses honoraires, et comblé de graces et de faveurs, il retourna auprès de ses chers enfants. Si l'on me demande quel rapport cet épisode peut avoir avec mes Mémoires, je répondrai qu'il en a beaucoup ; que tout ce que je viens de dire prouve que l'on pouvait me confier des secrets, que ceux qui me connaissaient en étaient convaincus ; que cette estime qu'ils avaient de ma discrétion est un témoignage sans réplique contre ceux qui me représentent comme une femme légère, inconséquente, livrée sans frein à tous les calculs de l'intrigue. Il fallait bien que l'on me connût sous d'autres couleurs, pour me donner tant de marques de confiance.

Achevons ce qui regarde notre jeune pupille. Elle quitta Privas avec son époux et son père adoptif, et alla résider à Lyon. Lorsqu'un auguste personnage alla dans cette ville, elle lui fut présentée parée comme une dame de cour, couverte de diamants, et reçut l'accueil le plus flatteur.

Le public en fut témoin; les audiences particulières qu'elle obtint ne sont connues que de moi. Cette famille eut un libre accès auprès des plus hauts personnages. Elle était reçue lorsqu'elle le désirait au palais de l'archevêché. Le mari était le seul auquel on témoignât peu d'attention.

Les Lyonnais cherchaient la cause d'une faveur si éclatante. On étudia les traits de la jeune personne; on parla de ressemblances, mais tout cela se réduisait à de vaines et chimériques conjectures. Personne n'avait la clé de l'énigme, pas même le mari. Le secret était renfermé entre quatre personnes : le docteur, sa sœur, M. de Luigny et moi. Trois sont mortes; moi j'ai juré de me taire, et je tiendrai mon serment.

A l'époque dont je viens de parler, l'aimable Joséphine quitta Lyon, et vint à Paris avec sa famille dans les voitures de la cour. Elle se décida à y fixer sa résidence; retourna à Lyon pour réaliser ce qu'elle possédait, revint dans la capitale, où le bon docteur termina ses jours. Quant à elle et son mari, ils continuent d'y résider, et jouissent encore des faveurs et des graces d'un bienfaiteur qu'il m'est défendu de nommer. Toujours modeste, toujours vertueuse, l'intéressante pupille reçoit sans vanité et sans bruit les témoignages de bonté dont elle est l'objet assidu.

Je ne raconte point des fictions, je n'invente point; il n'y a pas un mot ici qui ne soit de la plus exacte vérité. Je connais les personnages, le lieu qu'ils habitent, et je n'ai parlé d'eux, comme je l'ai déjà dit, que pour confondre mes ennemis, ces gens sans délicatesse et sans probité, qui n'ont cessé de mentir à leur conscience pour me perdre.

Cette digression m'a éloigné d'Orléans et de mon ami M. de Luigny; je m'empresse d'y revenir: je lui renvoyai son domestique avec mes instructions. Napoléon, en rentrant en France, avait ordonné que toutes les personnes attachées à la cour des Tuileries s'éloignassent de trente lieues; il fallait, si j'y restais, que je me séparasse de mon cher Luigny: je craignais qu'en mon absence il ne se décidât à aller à Gand; je ne doutais pas qu'il n'y trouvât les mêmes inimitiés, les mêmes êtres malfaisants qui lui avaient fait tant de mal à Paris; pouvais-je l'abandonner dans le malheur? « Non, me dis-je, je ne ressemblerai pas « à ces ames vulgaires, je ne délaisserai pas dans « l'infortune celui avec qui j'ai pu passer des jours « heureux, quand il était heureux lui-même; « une main amie est, dans la disgrace, le plus beau « présent que le ciel puisse nous faire, je veux « être fidèle jusqu'au tombeau. »

Mon parti pris, je vendis mon mobilier, fis mes malles, laissai mon fils dans sa pension, et montai en voiture pour Orléans; j'y trouvai mon respectable ami à l'auberge de la cloche; il m'embrassa comme l'ange consolateur qui ne l'abandonnait jamais dans ses maux.

Je n'aurais en effet, pour tout au monde, cédé à qui que ce fût le bonheur de le soulager.

Mon intention était d'engager cet aimable vieillard à quitter la France, à se réfugier dans le lieu de ma naissance, à vivre au sein de la famille de mon père, où tous les cœurs étaient aussi bons que le sien, et je puis dire aussi généreux que le mien: j'ai toujours été convaincue qu'il y aurait trouvé le bonheur.

Mais à peine étais-je arrivée qu'il me fit part d'une conversation qu'il avait eue avec M. Ferrand, qui, comme nous, s'était retiré à Orléans; je ne saurais douter que cet ex-ministre n'entretînt des correspondances avec la cour de Gand. Le roi avait l'espoir fondé que les puissances ses alliées interviendraient dans ce grand procès politique, et réuniraient leurs forces pour expulser le redoutable ennemi qui menaçait de nouveau la tranquillité de l'Europe. Il fallait donc non-seulement attendre l'événement, mais le seconder par des

pratiques dans l'intérieur, répandre des écrits, faire des partisans à la maison de Bourbon.

Cette conduite était trop d'accord avec les sentiments que professait M. de Luigny pour ne pas l'adopter. Persuadé que M. Ferrand ne pouvait lui donner qu'une direction utile, il s'y abandonna tout entier. J'étais bien loin de vouloir le contrarier malgré les disgraces qu'il avait éprouvées, les injustices dont il avait été l'objet; la cause me paraissait trop belle pour l'abandonner, et s'il arrivait que les princes rentrassent, je voyais encore quelque lueur d'espérance pour mon ami. Le préfet d'Orléans était M. Roy, homme d'opinion différente de la nôtre, mais d'une admirable justice, d'une modération qui rassurait tous les cœurs. Son unique occupation était d'entretenir la paix; mais du reste ne molestant personne, laissant à chacun ses opinions sans en faire de reproche, encore moins de crime; il méritait plus d'égards qu'on n'en a eu depuis pour lui; les autorités du jour auraient dû mieux apprécier le mérite d'une pareille conduite, surtout dans une ville où il y avait une quantité prodigieuse de réfugiés, dont certainement les dispositions n'étaient rien moins que pacifiques; cet honnête préfet n'avait pour toute fortune que sa place, et il la remplissait avec autant de sagesse que de probité.

Je conseillai à M. de Luigny d'aller le voir, de conférer avec lui, de s'assurer s'il y avait sécurité pour lui; M. Ferrand fut d'un avis tout opposé; non-seulement il ne fallait pas communiquer avec cet intrus, mais éviter tout ce qui pouvait avoir l'air de le reconnaître. Il répétait sans cesse qu'il avait des instructions et des avis des princes; mais moi je pressai M. de Luigny de faire ses affaires avant tout, et d'assurer ma tranquillité en assurant la sienne.

Il se décida, fut reçu avec beaucoup d'égards, et ne fut pas fâché d'avoir fait connaissance avec M. Roy; il trouva en lui un esprit de justice extrême. Cet homme de bien regrettait le roi de France, et surtout la sage constitution qu'il avait donnée à son royaume; il avait de l'indépendance dans le cœur, l'amour de l'ordre et de la tranquillité; sa bonté était peinte dans ses traits; il assura M. de Luigny qu'il ne lui arriverait rien, tant qu'il serait à la tête de l'administration, quels que fussent les événements qui pourraient survenir. Mon respectable ami fut enchanté de sa visite, et me félicita de l'avoir, pour ainsi dire, forcé de la faire; il est vrai que plus tard on lui en a fait un crime; mais toute la faute, s'il y en a une (ce que je ne crois pas), m'appartient, et c'était sur moi seule qu'elle devait retomber; M. de Lui-

gny cacha sa visite à M. Ferrand, encore par mon conseil, et ceci lui a valu un reproche aussi injuste que le premier; on aurait pu savoir tout cela si l'on eût voulu, mais il aurait fallu prendre quelques informations, et quand il ne s'agit que de sacrifier un homme à l'intrigue et à la perversité de quelques autres, faut-il se donner tant de soins?

Orléans a toujours été une ville de refuge, à cause du caractère obligeant et hospitalier de ses habitants; chaque jour la ville se remplissait de nouveaux venus; on y voyait surtout une foule d'officiers qui, rejetés par le gouvernement de Louis XVIII, venaient demander de l'emploi sous celui de Napoléon; de ce nombre était le colonel dont j'ai parlé, lequel se disposait à rejoindre le parti de Bonaparte. On se rencontre facilement dans une ville de province, je ne fus donc point étonnée de le retrouver. Dès que je le vis, je m'empressai de causer avec lui, et de le détourner d'un projet qui pouvait le perdre sans retour; je lui parlai des nouvelles que nous recevions, de nos relations avec M. Ferrand, que j'évitai néanmoins de lui nommer.

« Non, non, madame, me dit cet homme vé-
« ritablement outragé, je ne serai point le spec-
« tateur tranquille de la lutte qui vient de s'enga-

« ger, et qui est devenue la mienne. Si je le faisais, « je me regarderais comme un homme sans ca- « ractère et sans dignité. Lorsque j'ai fait mon « devoir, on m'a indignement chassé. Aujourd'hui « que je vais reprendre les armes et le comman- « dement que l'on m'a enlevé, je suis intimement « convaincu que si les Bourbons rentrent en « France, on me conservera mon régiment, parce « qu'on me craindra. Ainsi quelle que soit l'issue « du combat, je ne doute pas que je ne fasse « sagement de me mettre à même de deve- « nir quelque chose ; dans tous les cas nous ver- « rons. »

M. de Luigny voulut le prêcher à son tour, mais il n'était nullement disposé à entendre nos sermons. Il partit, rejoignit l'armée, se battit en désespéré à Waterloo, et revint avec l'armée en déroute. Je ne sais comment il a fait, mais il m'a prouvé que son raisonnement était excellent, car il est resté colonel, et aujourd'hui il est encore au service avec un grade supérieur.

J'étais comme campée à Orléans, attendant tous les jours, dans l'incertitude, ce que les événements me permettraient de faire. Je dînais à table d'hôte, c'était pour moi une récréation : on y parlait successivement de nos craintes, de nos espérances ; les opinions variaient comme les inté-

rêts. Les convives étaient un mélange de royalistes, de napoléonistes et même de quelques républicains; la conversation était constamment vive et animée, et lorsque l'on abandonnait la politique, elle devenait souvent amusante et instructive.

Parmi nos commensaux se trouvait un jeune officier dont les manières et le ton étaient d'une modération remarquable. Un jour pourtant qu'il avait dîné de meilleur appétit qu'à l'ordinaire, et fait au vin et aux liqueurs plus d'accueil qu'il n'avait coutume, nous fûmes étonnés de trouver un homme qui, renonçant à ses manières habituelles, commença d'abord par tenir des propos dont pouvaient justement s'offenser des dames qui étaient à table avec lui, et qui, par leur silence, lui donnèrent une leçon suffisante; puis se levant tout-à-coup comme un furieux: « Oui, s'é-« cria-t-il, je voudrais voir tous les royalistes ras-« semblés dans la plaine de Grenelle, et les « canons chargés à mitraille pour les exterminer; « et s'il en réchappait quelques-uns, je me ferais « un vrai plaisir de les achever les uns après les « autres à coups de sabre. »

Indignée d'un pareil propos, je retire ma chaise et m'approche de la cheminée comme pour me chauffer; je gardais le plus profond silence. Le

jeune énergumène vient auprès de moi, et me demande d'un ton très-animé si j'aime la musique. Oui, monsieur, lui dis-je sèchement. « Eh « bien, voyez, madame, me répliqua-t-il, si je « suis malheureux; mes parents se sont ruinés « pour faire de moi un virtuose. J'étais d'une « force assez remarquable au piano; ces brigands « de Cosaques m'ont coupé une partie des doigts, « et depuis ce temps, quoique je puisse encore « manier mes armes, il m'est impossible de jouer « de cet instrument, pour lequel j'ai une sorte de « passion. »

Je me levai et le saluant: « Monsieur, lui ré- « pondis-je, vos parents auraient mieux fait de « ne pas se ruiner, et de vous inspirer plus de « modération. » En disant ces mots, je remontai dans mon appartement, fort fâchée d'avoir rencontré un pareil convive; j'y étais à peine que l'hôtesse vint m'y trouver, me dire que le militaire était furieux, qu'il me regardait comme une royaliste enragée, et que le jeune officier, tirant son sabre, avait déclaré qu'il commencerait par moi la capilotade des royalistes; qu'il fallait que je partisse d'Orléans, et que s'il m'y retrouvait il me ferait un mauvais parti.

La pâleur et le trouble de cette femme me firent pitié; je n'avais nulle peur de ce jeune écer-

velé, mais elle était loin de partager mon héroïsme. « Mon Dieu, madame, me dit-elle avec « la plus vive instance, n'exposez pas mon hôtel « à un malheur. Je vous indiquerai une maison « particulière où vous serez en sûreté, mais de « grace ne me compromettez pas. »

J'acquiesçai à sa demande, car elle était vraiment dans un état à faire pitié. Je voulus bien rester trois jours dans une sorte de captivité. Mais le quatrième, je me décidai bravement à rentrer dans l'hôtel. Quelle folie en effet de croire que ce jeune militaire me tuerait pour une réponse qui n'avait aucune espèce d'analogie avec les opinions politiques! La première personne qui s'offrit à mes regards fut mon redoutable adversaire; il sourit en me voyant, s'approcha de moi pour me dire qu'il s'était laissé emporter par un mouvement de violence, qu'il me priait de le lui pardonner, mais que du reste il persistait dans ses sentiments pour les royalistes; je lui répondis à peine, et n'eus plus d'occasion de le rencontrer depuis, sinon au château des Tuileries, où je remarquai qu'il avait un grade distingué dans la garde royale. Il faut avouer qu'il y a des gens bien heureux.

Nous étions toujours à peu près dans les mêmes incertitudes et les mêmes irrésolutions. Je voulais

décidément emmener M. de Luigny avec moi dans le comté de Nice; j'avais fait revenir mon fils de sa pension, mais M. de Luigny ne voulait suivre d'autres conseils que ceux de M. F.....; c'était son oracle. Ce vieux fonctionnaire réunissait chez lui une quantité de réfugiés, qui le consultaient, qu'il rassurait, en leur communiquant ce qu'il pouvait leur montrer de sa correspondance. La plus importante peut-être était celle de Fouché, qui, quoiqu'il fût ministre de Napoléon, n'en prévenait pas moins M. F..... qu'il travaillait pour les Bourbons; qu'à quelque prix que ce fût, il les replacerait sur le trône, et qu'il faciliterait de tout son pouvoir ceux qui voudraient aller à Gand rejoindre le roi. Sur cette parole, répandue avec discrétion, plusieurs gardes-du-corps et mousquetaires qui avaient d'abord hésité prirent enfin la route de Gand. Oh! puissance de l'intrigue et de la faveur! Ce sont ces traîneurs qui ont été le mieux et le plus promptement récompensés.

Nous n'avions pas beaucoup à faire pour la cause des Bourbons. M. de Luigny par son âge et moi par mon sexe, étions peu propres à prendre une part active dans le grand drame qu'on jouait alors. Notre plus importante occupation était de distribuer des proclamations qu'on nous

chargeait de répandre dans les campagnes, ce qui me procura l'occasion de voir Beaugency. Nous y étions sous la protection d'une dame aveugle, qui nous avait ouvert sa maison, et qu'on nommait madame Hussard. Son mari était le meilleur des vivants; il s'occupait beaucoup de ses vins, de sa table, et fort peu de politique. Ainsi cette mission se termina sans fâcheuse aventure.

Revenue à Orléans, je fus l'objet des soins d'un garde-du-corps, qui n'ayant aucun service à faire, s'était avisé de devenir amoureux. Mais tout se borna à des attentions, car mon cœur était muet. Ce n'était pas là qu'était placée mon exaltation; j'avais d'ailleurs promis à mon fils de ne jamais me marier, et ce serment était sacré pour moi. J'avais été constante dans cette détermination, et j'étais persuadée que cela seul pouvait me laisser dans cette douce tranquillité que je chérissais, et qui n'était troublée que par les peines d'un ami à qui j'avais promis de tenir lieu de fille.

L'amoureux se nommait Ernest. Je n'ai jamais vu personne qui ressemblât mieux à un jeune abbé pour sa figure ronde, son front timide, son langage modeste et embarrassé. Il ne fut pas long-temps à soupirer à mes pieds; son devoir l'appelait à Gand, et Fouché en avait

rendu les routes si faciles et si sûres, qu'il n'y avait aucun danger à s'y aventurer.

Qu'on ne soit pas surpris de me voir raconter mille petites particularités qui semblent ne présenter aucun intérêt; on sera peut-être étonné à la fin de mes récits, de voir que je n'ai rien dit d'inutile, et que tous ces menus détails, qui semblent si puérils et si oiseux, se rattachent par des nœuds intimes au dénoûment de ces Mémoires. Les soins de M. Ernest, ses tendres soupirs, l'expression de sa physionomie, ses discours amoureux, m'amusaient beaucoup. C'était pour moi une heureuse distraction au milieu d'un pays où je n'entendais parler que de politique, où j'avais besoin de dissiper la tristesse que me donnaient les inquiétudes, les chagrins et la mauvaise santé de mon ami.

M. F....., qui continuait d'être l'âme de notre petite colonie, soutenait notre courage et ne cessait de nous annoncer un changement prochain. Enfin Waterloo justifia ses prédictions. Fouché lui avait écrit à ce sujet une lettre bien capable de tranquilliser les esprits royalistes d'Orléans. Je ne l'ai point vue, mais la joie qui brillait sur le visage de mon ami qui vint m'en parler ne me permet guère d'en douter. Il y disait qu'on pouvait être tranquille sur l'issue de la bataille, que

Grouchy était dans les intérêts du roi, que d'ailleurs il était probable que l'incapacité de ce général ferait commettre quelque bévue; mais en même temps, il écrivait d'une tout autre manière à un correspondant que je ne puis nommer, ce qui prouvait qu'il cherchait à se ménager avec les événements, ou qu'il nageait comme on dit vulgairement entre deux eaux. La bataille perdue fixa toutes ses irrésolutions. Nous étions dans l'enchantement; je fus la première à recevoir cette nouvelle. On m'écrivit de Paris de venir faire une opération de bourse qui me serait très-avantageuse. M. de Luigny répugnait à ce voyage; il craignait que je n'y courusse quelque danger dans un moment où Paris était encore loin d'être tranquille. Pour le rassurer, je lui promis de revenir dès que j'aurais terminé l'opération qu'on me proposait, et surtout d'être prudente. Je partis seule, et j'arrivai à Paris le jour même où Napoléon vint habiter le palais de l'Élysée-Bourbon.

Je ne manquai point d'aller voir M. Corvetto, et grace à un de ses amis, je fis une très-bonne affaire, car il me conseilla de jouer la hausse, et je m'en trouvai bien. Je ne le nomme point ici par reconnaissance. C'est à lui principalement que je dois l'aisance et le peu de bonheur que m'ont valu quelques spéculations de bourse, et

j'espère encore dans ses bontés pour mon avenir. J'allai trouver M. J. N., agent de change, qui voulait absolument que je jouasse à la baisse, mais je me gardai bien d'écouter ses conseils. J'opérai à 53, et un peu plus tard je réalisai à 62. Je brûlais de revoir Napoléon; j'allai à l'Élysée-Bourbon me mettre en observation, car il me tardait de contempler l'homme extraordinaire qui, après avoir ébranlé toute l'Europe, venait de détruire sa propre fortune jusque dans ses fondements. Je désirais étudier dans ses traits l'impression du malheur et de l'adversité.

Ma curiosité fut satisfaite; il parut à une fenêtre avec quelqu'un de sa cour, que je n'ai pu bien reconnaître, mais qui m'a paru être le général Bertrand, son fidèle et courageux compagnon. Je ne retrouvai plus dans sa figure cet air fier et martial d'un grand guerrier et d'un conquérant. Ses yeux erraient à l'aventure, les mouvements de sa physionomie étaient brusques et presque convulsifs. Il paraissait surtout très-contrarié des cris de quelques passants qui insultaient à sa chute.

La personne avec laquelle il causait avait l'air très-préoccupé. Son geste était celui d'un homme qui parle avec peine de quelque chose qui l'affecte beaucoup. Napoléon l'écoutait avec une

sorte d'impatience; il fit un mouvement très-marqué de mauvaise humeur, tourna le dos en haussant les épaules, tandis que celui avec lequel il conversait resta immobile. Napoléon revint à lui avec un sourire qui ressemblait à la grimace du tigre; il prit l'officier-général sous le bras, rentra dans l'appartement, et ne revint plus.

J'aurais été désolée de ne pas voir cet homme extraordinaire dans un moment si critique; j'étais placée de manière à ne perdre aucun mouvement des muscles de son visage. Il fit sur moi une impression si forte, que j'ai encore présente à la mémoire toute sa mouvante machine, et je me retrace encore le jeu de ces gestes singuliers, de ce sourire terrible qui n'appartenait qu'à lui seul, et de ce coup-d'œil d'aigle d'une si indéfinissable expression.

Satisfaite de ce spectacle, je songeai à rejoindre mon respectable ami M. de Luigny. Déjà des bruits se répandaient qu'on devait se battre dans les rues de Paris. Ce n'était à la vérité qu'un bruit populaire; mais le peuple ne se trompe pas toujours; d'ailleurs je rencontrais des personnes de ma connaissance chargées de proclamations venues, disaient-elles, de Gand et qu'elles répandaient sous les portes. Elles m'assuraient toutes que les alliés étaient en marche, qu'ils s'a-

vançaient sur Paris pour y faire sur les traîtres des exemples et des exécutions dont il serait parlé long-temps, qu'ils voulaient donner une leçon aux peuples et leur apprendre ce qui leur était réservé s'ils s'écartaient de la fidélité qu'ils devaient à leur souverain.

Ces propos, que les circonstances justifiaient assez, m'effrayèrent véritablement. Je pensai que ceux qui n'avaient pas suivi le roi à Gand pourraient bien s'en repentir, car on sait jusqu'à quel point la peur grossit les objets. J'avais pris nombre d'informations sur mon frère; j'étais singulièrement inquiète de son silence, moi qui n'avais que lui pour toute famille. Personne n'avait pu me satisfaire à ce sujet. Mon oncle le commandeur s'était retiré pendant l'orage chez son amie la baronne H***. D'ailleurs j'avais peu d'espérance de le voir, car, comme je l'ai dit, il était pénétré de la maxime d'un célèbre ministre, qu'il faut plaindre les malheureux et les fuir. Le succès de mon opération de bourse me paraissait assuré. Je pris donc le parti de retourner à Orléans auprès de mon triste ami que l'incertitude des événements politiques, l'anxiété et le chagrin avaient rendu presque malade.

Je voulais qu'il allât reprendre ses fonctions en Berry, mais je ne pus vaincre sa répugnance;

il prétendait que c'était la seule occasion, peut-être, qui se présentait de revoir son maître, de le féliciter de son heureux retour, et de lui dire quelques mots pour sa justification; je prévoyais d'avance ce qui arriverait. Je le voyais avec une peine extrême courir au-devant de mille autres chagrins, mais il s'obstina et je ne voulus point le contrarier. Nous voilà donc encore une fois dans la capitale comme des voyageurs à qui tout manque pour ainsi dire. Mes opérations financières ayant été, comme je l'ai dit, couronnées du plus heureux succès, et les créanciers de M. de Luigny pouvant pousser la mauvaise humeur jusqu'à attenter à sa liberté, je lui prêtai une somme assez considérable pour le mettre à l'abri de toutes craintes. Je pris un logement dans une maison particulière, il en prit un dans la rue Saint-Honoré, fit plusieurs démarches pour voir son prince, mais toujours sans succès. Messieurs les ducs de F... et de M... avaient pris toutes leurs précautions pour qu'il ne pût arriver jusqu'à lui. Toutes ses lettres restaient sans réponse, et, comme je l'avais prévu, il était venu chercher à Paris de nouvelles tribulations et le dernier coup qui devait lui causer la mort. Je menais alors une vie assez retirée, je ne voyais que quelques personnes qui avaient dû le bonheur dont elles

avaient joui aux bienfaits de l'impératrice, et que son départ avait mises au désespoir. De ce nombre était le major d'un régiment qui avait perdu sa place, qui était son seul moyen d'existence. Après la restauration, on l'avait forcé de quitter le régiment; dépouillé de tout, il vécut des ressources qui lui restaient, venait me voir souvent et causer avec M. de Luigny de leurs disgraces communes; il avait juré de ne plus reprendre les armes, il tint parole; mais quand il eut consumé toutes ses ressources, la misère se présenta avec toutes ses horreurs. Il lui restait pour toute garde-robe une redingotte de drap brun et un gilet de Nankin. Il était adroit et maniait fort bien le carton; embarrassé sur l'emploi qu'il ferait de ses talents, il se décida à faire des polichinelles de carton et les construisit fort habilement; mais ce n'était pas tout d'avoir le personnage, il fallait encore l'habiller. Les fonds du major étaient épuisés : que faire? il imagina qu'il pouvait vêtir ses grotesques enfants de sa redingotte marron, et conserver pour lui le gilet de Nankin; le voilà donc à l'ouvrage, les polichinelles sont bientôt vêtus. Il se met en route pour les vendre et rencontre plusieurs personnes qui étaient loin de reconnaître M. le baron major du régiment de..., ayant sous les bras deux

paniers remplis de polichinelles, habillé lui-même d'une veste fort légère et piétinant dans les boues avec de gros souliers ferrés! Quelle triste métamorphose pour un brave qui avait tant de fois versé son sang pour la défense ou la gloire de son pays et gagné au champ d'honneur la croix dont il était décoré!

Quand les polichinelles furent épuisés, il fallut chercher de nouvelles ressources; il s'associa à une vieille ménagère pour prendre des enfants en sevrage; mais il semblait destiné à tous les malheurs. Un moëllon énorme se détache d'une voiture et tue un de ces enfants; et voilà du même coup la maison de sevrage détruite. Le malheureux réduit à la dernière extrémité se fait commissionnaire, scie du bois, porte des lettres et des paquets.

Un jour on le charge d'un très-gros fardeau à déposer chez le ministre de la guerre, il le décharge chez le suisse, et en sortant, il coudoie un officier qui le regarde et le rudoie; mais surpris tout-à-coup, il le prend par le bras, et croyant le reconnaître, cet officier lui demande s'il n'a pas servi dans tel régiment: « Oui sans doute, « lui répond le baron en rougissant, et voilà dans « quel état m'ont réduit les réformes du ministre « Dupont. Grand Dieu, s'écria l'officier qui était l'un

« des aides-de-camp du nouveau ministre, est-il « possible que ce soit vous? Ah! je n'ai pas ou- « blié que j'ai servi sous vos ordres. Dès ce mo- « ment, je ne vous quitte plus que justice ne vous « soit rendue. Venez chez moi, et dans le jour « même je parlerai au ministre de votre posi- « tion; je lui dirai combien peu vous avez mérité « le malheur où vous êtes plongé. »

« Monsieur, lui répondit le major, j'accepte « vos bons offices; je suis resté sans ressources « le jour où l'on m'a fait quitter mon régiment; « j'avais tout perdu dans la campagne de Mos- « cou. Il m'est dû des arriérés que l'on ne m'a « point payés. J'ai voulu vivre en honnête homme, « sans intrigue et sans bassesse, et vous voyez où « j'en suis réduit. Si vous pouvez seulement me « faire payer ce qui m'est légitimement dû, je « suis encore assez jeune pour m'ouvrir une « nouvelle carrière et gagner ma vie honnêtement.»

« Non non, répliqua le jeune aide-de-camp, « je vous assure que justice vous sera rendue en « entier; je me souviens trop bien de ce que « vous avez fait pour moi, lorsque j'étais sous vos « ordres, et je veux m'acquitter, si cela est pos- « sible. »

Tout en parlant ainsi, il le conduisit chez lui, fit servir un déjeûner qu'il partagea avec son

ancien chef, et le quitta pour se rendre auprès du ministre, où l'appelait son service d'une part, et de l'autre le désir qu'il éprouvait de soulager le malheur, et d'acquitter la reconnaissance.

C'est ici surtout que je regrette de ne pas savoir le nom de ce jeune officier, dont la conduite pleine de noblesse et de générosité mériterait bien d'être inscrite dans les annales de la bienfaisance; je suis obligée malgré moi de laisser dans l'oubli l'auteur d'un si beau trait de gratitude, vertu si rare de nos jours; il ne négligea rien auprès du ministre qui, je crois, était alors le maréchal Gouvion-St.-Cyr. Après plusieurs entretiens à ce sujet, le ministre voulut voir et connaître cette honnête et malheureuse victime de l'insouciance ou de l'intrigue; après avoir causé avec lui, s'être assuré de ses sentiments et de sa capacité, il lui fit non-seulement payer l'arriéré de sa solde, mais lui donna dans la garde royale un grade supérieur; je tais son nom par égard pour la cruelle situation où il s'est trouvé.

Voici une autre aventure arrivée à une famille que je connaissais beaucoup, et dont une des jeunes personnes avait été pour ainsi dire élevée par moi à Montpellier, lorsque j'étais chez Mme Gouan.

Cette famille se composait de l'époux, de l'épouse et de trois enfants, deux filles et un garçon; des pertes considérables les ayant réduits à une situation difficile, ils résolurent de vendre leur petit mobilier, de venir à Paris solliciter la bienveillance de M. Carnot qu'ils avaient connu à Montpellier; cet homme célèbre dans les sciences était alors ministre de l'Intérieur.

Les voilà donc arrivés à Paris et logés dans un hôtel borgne en attendant que la protection de M. Carnot les tire d'embarras; le père adresse une lettre au ministre; si M. Carnot l'eût reçue directement, le malheureux père de famille eût eu l'espoir de voir prochainement finir sa misère; mais par une fatalité attachée aux choses de ce monde, l'ordre d'un ministère veut que S. E. soit entourée de secrétaires qui prennent connaissance des lettres qui lui sont adressées, et s'il arrive que ces messieurs ne connaissent pas le nom de celui qui écrit, ou que ce nom ne leur paraisse pas d'assez haute importance, les lettres restent sans réponse, ou ces messieurs, presque souverains dans leurs bureaux, se contentent d'écrire: « Les nombreuses occupations de son « excellence ne lui permettent pas, monsieur, « de vous recevoir; elle vous prie de vouloir « bien lui écrire ce qui forme l'objet de votre de- « mande. »

C'est ce qui arriva au pauvre père de famille: sa première lettre étant restée huit jours sans réponse, il en écrivit une seconde, et l'on ne manqua pas de lui répondre, suivant la formule bannale, que S. E. avait en ce moment de trop grandes occupations.

Cet excellent homme, persuadé qu'un ministre ne ment pas, ou ne permet pas qu'on mente en son nom, eut la candide simplicité de rédiger un long placet, où il exposait sa pénible situation; il avait été presque l'ami de M. Carnot à Montpellier, mais comme il se persuadait que le ministre ne l'avait pas oublié, sa délicatesse lui avait fait terminer sa lettre sans parler de cette circonstance.

Le malencontreux secrétaire, voyant qu'il ne s'agit que de solliciter une place, laisse encore le solliciteur se morfondre pendant huit jours, et lui écrit enfin, suivant le style de la chancellerie, que son excellence est bien fâchée, mais qu'elle ne peut placer personne, attendu que tous les emplois sont donnés, et qu'il n'y a pas même une place de garçon de bureau vacante.

Le malheureux lit, relit cette fatale lettre qui détruit toutes ses espérances; il ne peut concevoir qu'un homme aussi bon que M. Carnot ait pu oublier combien il l'avait aimé dans un temps

plus heureux et lorsque, par sa conduite, il n'avait cessé de mériter son estime; il montre le funeste écrit à sa femme, qui partage son désespoir; ils étaient au comble de la misère, sans pain, sans argent, et désormais sans asile; car ils n'ont pas le moyen de rester plus long-temps dans le triste réduit qu'ils occupent; ne sachant plus où donner de la tête, sans lit pour passer la nuit, ils se réfugient sous le portail de S. Sulpice, se cachent dans les coins pour ne pas être arrêtés par la patrouille.

Les enfants s'endorment du sommeil de cette heureuse insouciance, compagne naturelle de leur âge; mais le père et la mère ne dorment pas. Dans cette horrible extrémité ils prennent l'un et l'autre l'affreuse résolution de mourir le lendemain, et se fortifient mutuellement dans cette pensée; la vue même de leurs enfans ne peut en affaiblir la violence. A peine le jour paraît-il qu'ils éveillent leurs enfants; les deux aînés sont en état de les suivre; le père et la mère prennent successivement dans leurs bras le plus jeune, car ils ont résolu de les déposer quelque part; ils arrivent, toujours marchant sans but déterminé, à la porte de l'église de Saint-Roch. Alors l'idée leur vient de laisser leur malheureuse famille. Ils attendent qu'on en ouvre les portes; dès qu'on peut y en-

trer, ils s'empressent d'aller s'y reposer, et, plaçant devant eux leurs enfants, ils les font prier avec ferveur, tandis qu'ils pleurent eux-mêmes amèrement sur leur fatal mais irrévocable projet.

La prière terminée, la mère dit à son fils le plus grand et déjà raisonnable: « Mon ami, ton « père et moi nous allons sortir pour tâcher de « nous procurer du pain; vous trois, vous nous « attendrez ici, car vous êtes trop jeunes pour « nous suivre jusqu'où nous devons aller pour « vous en trouver; attendez tous les trois, en « priant Dieu de nous être favorable. »

Après avoir parlé ainsi à ses enfants, la pauvre mère les embrasse avec la plus vive douleur, tandis que son mari les regarde d'un air sombre et désespéré. Cet infortuné père de famille se croyait abandonné sans retour du seul protecteur qu'il eût au monde; aucun doute ne pouvait le distraire de cette affreuse pensée; il saisit violemment la main de son épouse qui se laisse entraîner jusqu'à la porte de l'église, où un dernier cri étouffé fut le dernier adieu qu'elle crut faire à ses enfants. Le hasard (car la fortune a ses combinaisons impénétrables à l'esprit humain) leur fit prendre la rue Saint-Honoré, et traverser la place du Carrousel au moment même où une voiture sortait rapidement de la cour des Tuile-

ries, par la porte du milieu, qui n'était pas alors décorée d'un arc de triomphe. Tout-à-coup la voiture s'arrête, et la personne qui est dedans fait signe aux deux malheureux de s'approcher. Quel est celui qu'ils aperçoivent? le ministre de l'intérieur lui-même, M. Carnot qui ayant été demandé de bonne heure au palais, en sortait au moment même ou ces infortunés allaient accomplir leur fatale résolution. Il les avait reconnus, il s'était empressé de les appeler; il les fait monter dans sa voiture, leur demande depuis quel temps ils sont à Paris, ce qu'ils y font, pourquoi ils ne lui ont pas fait part de leur arrivée? — « Ah! « que votre excellence me pardonne, dit le mari, « si, avant de lui répondre, je lui demande la « permission d'aller reprendre mes enfans que « j'ai laissés dans l'église de Saint-Roch, je me « trouverais sans cela hors d'état de lui parler. » Le ministre donne ordre à un de ses gens d'accompagner M. M..... à Saint-Roch, et d'amener les enfans. Ils arrivent et montent aussi dans le carrosse du ministre. Dans cet intervalle la mère avait eu le temps de lui raconter toutes ses infortunes, le désespoir où les avait plongés son cruel silence. — « Je vous assure, répondit M. Carnot, « que je n'ai eu aucune connaissance de vos « lettres; je ne puis blâmer mon secrétaire, il a

« suivi l'usage établi dans tous les ministères. Ne « doutez pas que si j'eusse été instruit de votre « arrivée à Paris, et de votre position, je ne me « fusse empressé d'y prendre part; mais désor- « mais, c'est chose arrêtée pour moi, je me ferai « tous les soirs représenter les lettres qui me se- « ront adressées, et j'emploierai le temps conve- « nable à en prendre connaissance. »

En parlant ainsi, sa voiture avait repris le chemin de son hôtel.

La transition subite du comble du malheur à un bonheur inattendu, avait fait sur madame M... une si forte impression, qu'avant d'entrer dans l'hôtel elle resta évanouie. M. Carnot lui fit prodiguer tous les soins dont elle avait besoin. Il donna une petite somme à cette malheureuse famille, en lui promettant de s'occuper d'elle sans retard. Ils allèrent se loger dans la rue Bertin-Poirée. Le mari eut au ministère une excellente place qu'il conserve toujours. Il est vieux et ne saurait guère manquer d'avoir bientôt sa retraite. Son fils, excellent sujet, qu'il a parfaitement élevé, est placé dans le ministère de la maison du roi, et ses deux filles, dont une a épousé un négociant riche, rendent amour pour amour à leurs bons parents.

L'histoire que je viens de raconter est d'une

exacte vérité; j'en connais les personnages. En la retraçant ici, je n'ai d'autre but que de faire l'éloge d'un ministre qui n'a pas, comme tant d'autres, oublié ses amis dans l'infortune. J'ai voulu aussi montrer, par cet exemple, à combien peu de chose tient le bonheur ou le malheur dans notre triste vie. Je voyais souvent ces braves gens à l'époque de la seconde restauration.

Je voyais aussi beaucoup une dame d'une excellente famille, épouse d'un officier qui avait servi sous les ordres du général Lauriston. Elle conservait pour ce dernier une affection très-tendre, et n'en parlait jamais qu'avec la plus vive reconnaissance. Nous avions à ce sujet des idées un peu différentes; car j'avais souvent entendu parler de lui chez la baronne H**, intime amie de mon oncle, et aussi chez beaucoup d'autres personnes. Je ne l'avais jamais vu, mais je ne l'aimais pas parce que je savais que tout son esprit consistait à écouter avec la plus grande attention ce qu'il entendait de côté et d'autre pour en faire ensuite des récits très-diffus. D'ailleurs son extrême attachement pour Napoléon et ses intimes relations avec lui le rendaient suspect à beaucoup de monde. Du reste, sans consistance par lui-même, et femme, en quelque sorte, dans toute la force du terme, il donnait toujours

raison à celui qui lui parlait le dernier. Nous lui devons cependant une bonne action dans les derniers temps de son ministère de la maison du roi, une action qui tient à la plus louable fermeté de caractère. Comment a-t-il fait? je l'ignore, mais je reviendrai sur ce trait qui se rattache à mille choses que j'ai à dire sur un grand personnage.

Pour le moment je me contenterai d'une aventure qui s'est passée sous mes yeux et qui se rapporte au ministère du même personnage. Après les cent jours, je voyais beaucoup madame D...; je continuai de la voir les années suivantes. J'ai vu les lettres, les projets, j'ai connu les démarches, les intrigues qui se lient à ce que je vais raconter. L'impératrice Marie-Louise faisait beaucoup de bien à madame D...., et ajoutait à ses bienfaits une pension pour sa fille.

Cette jeune personne intéressait d'autant plus la princesse, que son frère était chef-d'escadron du premier régiment des cuirassiers de l'empereur d'Autriche, et de plus attaché à l'état-major du prince Charles. Madame de Montebello, imitant sa maîtresse, avait aussi mille bontés pour madame D... et sa petite famille. Elle lui avait fait faire connaissance avec M. de Luigny, qui l'avait parfaitement bien reçue, et me l'avait présentée.

Cette dame était d'une humeur douce, et ne sortait de son caractère que lorsqu'il était question de M. de Lauriston. Elle le connaissait depuis 1802, époque à laquelle il était aide-de-camp du premier consul. Le général l'avait aimée de l'attachement le plus tendre, et lui donnait des preuves de ses sentiments toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Il avait usé de son influence pour lui faire obtenir, en faveur de diverses personnes, mille avantages qui devaient les porter à la générosité. Jusqu'au moment de la restauration, madame D... n'avait pas trouvé de cœurs ingrats. Ses choix n'étaient pas toujours heureux; les personnes qu'elle obligeait n'étaient pas toutes des personnes distinguées, mais peu lui importait. Elle avait eu constamment à se louer de leur exactitude à remplir leurs promesses. Telle était sa situation à l'époque où je la voyais.

M. de Luigny était resté quelque temps à Paris, toujours se flattant de rentrer en grace; mais toute espérance s'évanouit lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre en Berry pour y prendre ses fonctions. Il était sans argent, il s'adressa à M. Belleville qui était auprès de MONSIEUR, et le pria d'exposer au prince la situation où il se trouvait. M. Belleville lui rendit ce service, et le prince donna l'ordre à M. de Verdun de faire

compter à M. de Luigny une somme suffisante pour retourner à son poste.

Mon digne et malheureux ami vint le matin me communiquer ces nouvelles, me faire part des nouveaux chagrins dont le poids l'accablait. Il n'avait pu parvenir à voir son prince, à l'entretenir, à solliciter de sa bonté (car cette bonté était inépuisable) la faveur de reprendre son service auprès de lui. Je le consolai du mieux qu'il me fut possible; je lui donnai des espérances que je n'avais pas moi-même, mais il était urgent qu'il partît, et il n'aurait pas résisté à l'idée accablante d'une disgrâce sans retour. Il me quitta pour aller chez M. de Verdun recevoir les fonds nécessaires pour son départ. Il devait emmener avec lui le jeune homme à qui j'avais fait donner une très-bonne éducation, et qui nous avait quittés pour prendre les armes. Mais voyant son pays tranquille ou prêt à le devenir, il était revenu vers nous comme l'enfant prodigue. C'était une consolation pour M. de Luigny, de l'emmener avec lui dans le lieu qu'il appelait à si juste titre son exil.

Les ennemis qu'il avait au château, et qui redoutaient sa rentrée dans les bonnes grâces du prince, savaient qu'ils devaient partir le lendemain cette particularité mérite d'être notée. Il

m'avait promis de venir déjeûner avec moi, mais quelle fut mon inquiétude lorsqu'à midi je ne le vis point! J'envoyai savoir chez M. de Verdun ce qu'il était devenu. On me fit réponse que depuis 10 heures 1/2 du matin il était sorti, et que probablement on ne le verrait pas. Je fis courir Charles dans tous les lieux où je supposais qu'il avait pu se rendre. Rien; enfin à quatre heures je le vois paraître pâle, défait, dans un état affreux. Il me prie de vouloir bien être seule un moment. Ma sollicitude avait prévu sa demande. Il me dit alors: « Je suis perdu; mes ennemis ont résolu « de m'enlever le modique témoignage de souve- « nir que MONSIEUR m'ait laissé, c'est-à-dire, le « misérable et triste emploi qui me reste. A peine « je sortais de chez M. de Verdun, que deux, « trois, quatre, je ne sais combien d'huissiers « m'enveloppent, me font monter dans une voi- « ture pour me conduire à Sainte-Pélagie. Assuré « de ma perte entière si j'en étais réduit à ce mal- « heur, je conjure le garde qui m'avait arrêté de « me conduire chez l'huissier de mon créancier, « en l'assurant que j'étais prêt à payer la somme « qu'il exigeait. Je songeais en ce moment que « j'avais sur moi l'argent nécessaire pour me tirer « d'embarras, sauf ensuite à pourvoir comme je « pourrais aux frais de mon voyage. Pour le con-

« vaincre, je lui montrai la somme que je possé-
« dais. Alors prenant un ton plus honnête, il
« consentit à me conduire chez mon créancier,
« en me faisant beaucoup valoir ce service. Arrivé
« chez cet homme, je réglai mes comptes; mais
« il ne me reste plus rien, et je ne sais comment
« obéir aux ordres absolus qui m'ont été donnés
« de me rendre à mon poste. Pour surcroît de
« malheur, le garde m'a prévenu que d'autres
« creanciers devaient aussi me faire arrêter; qu'ils
« étaient poussés par une influence secrète qu'il
« ne connaissait pas; que peut-être aussi on leur
« faisait espérer que s'ils m'arrêtaient, MONSIEUR,
« par un reste d'attachement pour moi, ne me
« laisserait pas emprisonner. Il m'a conseillé, dans
« tous les cas, de quitter Paris pour éviter de nou-
« veaux désagréments. Eh mon Dieu, me dit tris-
« tement le pauvre ami, je suis maintenant bien
« sûr que c'est ma perte entière que l'on veut,
« dans la crainte sans doute d'un retour que re-
« doute leur perverse imagination. Sorti des grif-
« fes des huissiers, je me suis jeté à la hâte dans
« le jardin des Tuileries, pour y attendre l'heure
« où je pourrais venir vous voir sans danger. »

« Eh bien, lui dis-je, il faut vous tranquilliser.
Nous allons dîner; après cela vous partirez pour
« Versailles, où vous resterez jusqu'à ce que j'aie

« pu réaliser quelques fonds, assez du moins « pour vous faire partir avec Charles et vous « mettre en état d'attendre le premier quartier « de vos appointements. » Il se remit un peu, et je laisse aux personnes qui ont connu cet homme si infortuné mais si bon, d'une figure où se peignait si vivement la beauté de son ame, je leur laisse le soin de juger quelle impression fit sur moi sa profonde tristesse. Je crois que dans ce moment j'aurais donné tout ce que je possédais au monde.

Il me pria, avant de me quitter, de voir quelques-uns de ses créanciers, de les apaiser après son départ autant que je pourrais, de crainte que s'ils venaient à connaître le lieu de sa résidence, ils n'eussent la cruauté de le poursuivre jusque là. Ce brave et digne homme avait l'espoir qu'on lui rembourserait ses charges, dont on lui avait enlevé les avantages et les fonctions, et qu'à l'aide de ce remboursement, il satisferait lui-même ses créanciers, et ferait honneur à ses affaires.

Je partageais cette opinion qui me semblait toute naturelle; il s'arrêtait avec complaisance à cette idée, et me disait avec l'expression de la reconnaissance, qu'alors il se trouverait heureux de reconnaître mes bienfaits. Mais j'étais trop généreuse pour m'occuper de ces considérations, et

les faire entrer dans mes calculs. La vie d'une bonne et tranquille fermière m'aurait suffi dans le moment de malheur de mon meilleur ami. C'était là où se serait bornée toute mon ambition. J'étais si touchée de ses peines, que le monde m'était devenu odieux.

Cependant, ce n'était qu'une idée du moment. J'étais jeune et mon imagination l'était encore plus; mais ce à quoi je tenais le moins c'était l'argent: je me fâchais lorsqu'il me parlait de remboursement.

M. de Luigny partit le même soir pour Versailles, et dans la matinée du lendemain je fis les démarches convenables pour recouvrer des fonds qui m'étaient dus, et me procurer en même temps un logement plus convenable. J'en trouvai un rue de Grammont, chez une femme fort singulière, dont je parlerai plus tard. Mais je ne fus pas aussi heureuse pour l'argent.

Dans la crainte de laisser seul mon pauvre ami à Versailles, j'allai passer une journée avec lui. Il ne voulut point rester si près de Paris. Sa nourrice presque centenaire habitait un village voisin; il alla s'y confiner pendant quatre jours, disant qu'il voulait voir cette bonne femme une fois encore avant de mourir, lui ou elle. J'allai l'y retrouver; et je parvins alors à lui faire une somme

suffisante pour qu'il effectuât son voyage. Il partit avec son Charles, et je revins tristement à Paris, l'imagination frappée que je ne le reverrais plus. Je le revis cependant, mais alors pour le perdre sans retour.

Toutes mes pensées se tournèrent vers mon frère. Mon inquiétude sur son compte était extrême; depuis son départ je n'en avais reçu aucune nouvelle. Enfin un beau jour je le vis arriver à peu près dans le même état que la première fois, tout nu et sa santé détruite de nouveau. Il éprouva en me revoyant un extrême attendrissement, ce qui m'annonça que ce voyage n'avait pas été sans danger pour lui. Il ne voulut pas, de quelques jours, m'en parler, mais lorsqu'il fut entièrement reposé, je désirai savoir tout ce qui lui était arrivé, et voici ce qu'il me raconta.

« Nous étions partis, M. le baron de Mar...., « M. de la Gr.... et moi, dans une bonne calèche « que MONSIEUR nous avait fait donner. Ce fut « moi qui allai prendre chez le ministre de la « guerre, le duc de Feltre, les instructions qui « nous regardaient. Le prince nous avait pour- « vus de fonds suffisants pour accomplir notre « mission : elle consistait à opérer sur les derriè- « res de Napoléon que nous devions laisser mar- « cher en avant. Je n'avais pas été long-temps sans

« m'apercevoir que j'avais deux compagnons bien « capables de faire un coup de main en traîtres; « et voici ce qui me fit croire que c'était là tout « ce qu'ils voulaient, quoique ce ne fût pas de « cela assurément que nous fussions chargés.

« Il était difficile de servir la cause du roi plus « mal que ces deux individus. Nous étions sur la « grande route lorsque M. de la G...., apercevant « un paysan, me dit de lui ordonner de crier *Vive* « *le Roi!* de tirer dessus et de le tuer s'il s'y re- « fusait : que me proposez vous-là, lui dis-je, vous « me faites horreur; je ne pense pas que ce soient « là les intentions du prince qui nous envoie; mais « dans tous les cas, je n'en ferai rien, et si vous « osiez le faire vous-même, comptez que je m'y « opposerais de toutes mes forces. » — « Vous « êtes encore un enfant, me dit le baron de M..., « il faut vous armer de résolution pour extermi- « ner tous ceux qui ne voudront pas répondre à « ce cri sacré. » — « Enfant ou non, lui répliquai- « je, je ne ferai pas le métier d'assassin. Je me « renfermai alors dans un profond silence, et je « continuai mon voyage bien fâché d'avoir pour « compagnons des gens aussi peu capables de « remplir une mission qui demandait autant de « sang-froid que de sagesse et d'intelligence.

« Soit que ces messieurs n'eussent pas suivi la

« route qu'on nous avait indiquée, soit prémédi-
« tation, nous ne fûmes pas long-temps sans aper-
« cevoir de loin la troupe de Napoléon qui arri-
« vait droit sur nous. M. le baron jugea alors à
« propos de me confier les instructions dont nous
« étions chargés. Vous allez, me dit-il, vous mettre
« à pied, vous traverserez cette horde comme
« un homme sans conséquence qui voyage pour
« ses affaires; prenez votre petit paquet sous le
« bras. Nous resterons dans notre calèche, nous
« marcherons au petit pas, et, si l'on nous fouille,
« nous n'aurons plus rien de suspect que nos
« armes, que nous sommes censés avoir pris pour
« notre sûreté. Nous continuerons notre route
« et nous irons vous rejoindre sur les derrières.

« J'eus lieu de croire alors qu'ils étaient francs;
« car, comme je tenais sur mon sein la dépêche
« dont nous étions chargés, leur mission était
« entre mes mains. Je descendis et me disposai
« à exécuter ce plan le mieux qu'il me serait pos-
« sible; mais je réfléchissais que c'était une chose
« assez singulière dans ma destinée, que j'eusse
« été constamment désigné, dans ma carrière mi-
« litaire, à traverser les ennemis avec des dépê-
« ches, au péril de ma vie. Je veux, ajouta-t-il,
« te compter à ce sujet ce qui m'est arrivé en
« Égypte :

« Le général en chef, Bonaparte, avait donné « les ordres les plus sévères pour qu'on n'eût aucune communication avec les femmes, et menacé les officiers, s'ils n'y tenaient la main, de punitions exemplaires. Cependant le chirurgien-major du régiment, jeune homme fort gai et très-original, nous engage, avec le capitaine de la compagnie, à nous rendre dans un village voisin, où nous trouverons des femmes, dit-il, et du plaisir sans nous compromettre; j'ai pris mes précautions et personne ne se doutera de notre escapade. Il nous persuade, et nous voilà partis; le temple de Cythère était une maison de juifs où nous fûmes fort bien reçus pour notre argent.

« Nous nous flattions de rentrer à notre poste « sans mauvaise rencontre; mais à peine étions-nous en route que nous vîmes notre chirurgien pâlir; il entendait du bruit, et quoi qu'il nous eût dit, il nous avait aventurés sans la moindre précaution. Le capitaine nous conseilla alors de prendre un chemin de traverse qui nous conduirait au quartier-général où notre absence n'aurait fait aucune sensation; j'y consentis; mais le malheureux chirurgien s'obstina à garder le grand chemin quelque chose que nous pussions lui dire. Nous arrivâmes, comme le

« capitaine l'avait prévu, au milieu de l'armée « sans que personne eût seulement soupçon de « notre désobéissance. Qu'était devenu notre com- « pagnon? nous en étions inquiets; nous n'en en- « tendions pas parler, lorsque nous rencontrâmes « notre colonel qui nous apprit que le chirurgien- « major avait été surpris revenant d'une course « dans le village voisin; que deux sous-officiers « l'avaient aperçu au moment où il partait avec « deux camarades d'armes qu'on n'avait pu recon- « naître; et que le rapport en ayant été fait, le « général en chef avait condamné le délinquant « à défiler devant tout le corps, son habit re- « tourné, et les épaules chargées d'un écriteau « attestant sa désobéissance. Je suis fâché, nous « dit le colonel, de cette humiliation, mais il l'a « bien méritée; car, comme chirurgien, il sait « mieux qu'un autre de quelle importance est « pour l'armée la défense du général en chef.

« En effet, le même jour, nous eûmes le cha- « grin de voir défiler le pauvre chirurgien au mi- « lieu de deux haies de soldats avec son écriteau « sur le dos. Il eut la loyauté de ne point parler de « nous, et nous étions fort tranquilles pour notre « compte, lorsque je reçus du général en chef « l'ordre de passer chez lui.

« Il me dit, en me voyant: je sais votre con-

« duite, et c'est en considération de votre père, « que je ne vous ai pas compris dans la punition « de ce misérable qui a enfreint mes ordres. Je « vais vous charger d'une action qui pourra servir « à réparer votre sottise; voici des dépêches que « vous porterez au général ..... [1].

« Il fallait pour remplir ma mission traverser « un gros de Mamelucks, et il y avait toute ap- « parence que je ne sortirais pas vivant de cette « épreuve. Général, lui répondis-je, je suis jeune, « alerte, plein de bonne volonté, j'accepte la mis- « sion de tout mon cœur, ayez seulement la bonté « de me faire donner un excellent cheval, et je « me fais fort de traverser l'armée entière et de « rapporter la réponse. Il sourit de me voir dans « cette heureuse disposition et tout fut bientôt « prêt pour mon départ.

« L'armée entière fut témoin de la manière « dont je partis. Je fendis l'air comme le vent; je tra- « versai l'ennemi sans rien voir, seulement j'en- « tendis un sifflement incroyable à mes oreilles. « Il ne m'arriva rien de fâcheux et je remis les « ordres dont j'étais chargé; j'étais inondé de « sueur. Tandis que le général préparait sa ré- « ponse, on me fit rafraîchir et changer de linge,

[1] Ici la mémoire me manque, et je ne me rappelle plus le nom de ce général.

« on me donna un autre cheval qui valait le pre-
« mier; je repartis avec la vitesse de la flèche,
« mais, excédé de chaleur et de fatigue, je tombai
« de cheval aux pieds de Napoléon en lui remet-
« tant ma réponse.

« Je ne m'étais pas même aperçu que j'avais
« reçu à la cuisse un coup de sabre que m'avait
« porté l'ennemi; la perte de mon sang me causa
« un évanouissement: on prit soin de moi; et de
« cette aventure, il ne me reste plus qu'une ci-
« catrice et un souvenir glorieux.

« Je reviens à ma mission des cent jours. La
« chose était ici bien différente; il fallait traver-
« ser un corps ennemi (car c'était ainsi que je
« considérais les troupes de Napoléon), seul à
« pied, chargé d'un paquet dont je connaissais
« toute l'importance; il était très-possible qu'on
« eût la curiosité de me fouiller, et je prévoyais
« ce qui m'en reviendrait. Je pris le parti de me
« jeter un peu sur la gauche, dans les terres la-
« bourées. Je n'étais encore qu'à une portée de
« fusil de la troupe, lorsqu'un groupe se détache
« de la colonne et vient à moi.

— « Où vas-tu, qui es-tu? — Je vais à la ville
« voisine retrouver mon oncle qui est allé cher-
« cher les provisions de la ferme. — Tu mens;
« il faut le fouiller. Je fus aussitôt pris par quatre

« hommes qui se saisirent du paquet, en prirent « connaissance, me chargèrent de coups de plat « de sabre et me laissèrent sur la route comme « un corps mort; j'étais sans connaissance, prêt « à rendre le dernier soupir, lorsque des paysans « m'enlevèrent, me transportèrent dans un village « voisin et me remirent entre les mains des sœurs « de Charité.

« Déjà les nouvelles autorités étaient instruites « de mon aventure et avaient ordonné de m'ar- « rêter si j'en revenais. Je racontai ma triste mis- « sion à ces bonnes sœurs qui eurent la bonté « de me cacher. Je fus soigné avec toute l'huma- « nité possible, quoique mes compagnons eussent « eu la barbarie de me laisser sans argent. J'ai « su depuis que leur intention n'avait point été de « me rejoindre, mais de revenir sur leurs pas et « d'aller à Gand où ils firent un récit ridicule de « leur mission et attendirent, avec l'argent qu'ils « avaient reçu, un moment plus heureux. Quant « à moi, je me suis contenté de me faire remettre « des certificats de tout ce ce qui m'est arrivé, je « les ai entre les mains, et il faudra bien, ma « bonne petite sœur, ajouta-t-il, que tu par- « viennes à les mettre sous les yeux du prince, « afin qu'on m'accorde les dédommagements qui « me sont légitimement dus; cela servira à cou-

« vrir les dépenses que ton amitié va t'obliger de « faire pour m'habiller de nouveau d'une manière « présentable; car, comme tu vois, j'ai tout « perdu. »

Il me remit en même temps ses certificats pour en faire l'usage que je jugerais nécessaire dans sa position. J'étais vraiment embarrassée; je venais de faire un sacrifice d'argent pour M. de Luigny. Depuis quelque temps, je ne faisais plus d'opérations de bourse; mais j'aurais tout sacrifié pour mon frère chéri, il était lui seul toute ma famille. Je voulus, à quelque prix que ce fût, faire pour lui tout ce qui était en mon pouvoir; d'ailleurs ses certificats ne représentaient-ils pas de l'argent? j'étais bien décidée à ne réclamer que ce qui était strictement dû, mais j'étais résolue à l'exiger avec ténacité; car je savais que dans les cours des souverains ce ne sont pas toujours les dettes les plus légitimes qui sont le plus promptement acquittées, ni ceux qui méritent le plus les bontés du prince qui les obtiennent. C'est, dit-on, affaire de politique; cela peut être, mais je doute que ce soit affaire de morale [1].

[1] Je me souviendrai toujours de ce que me dit, à Orléans, un colonel qui allait rejoindre l'armée de Napoléon; il avait eu, comme celui dont j'ai déjà parlé, beaucoup à se plaindre du gouvernement royal; c'était un homme d'un caractère fort doux, et bien

Après avoir donné mes soins à mon frère, je m'occupai de ses réclamations; ma première démarche fut auprès de M. le duc de Berry; il m'écouta avec la plus grande attention, me demanda les certificats de mon frère, reconnut qu'ils étaient parfaitement en règle et me promit sa bienveillance auprès du roi auquel seul appartenait de reconnaître ces services. Il me demanda ensuite avec qui mon frère avait fait son expédition? j'eus le malheur de nommer M. le baron de M... et M. de la G.... « Quoi, me dit-il, cet homme « qui prétendait à l'époque de notre première « rentrée avoir recouvré les diamants de la cou-

élevé, ce qui n'avait pas empêché qu'à l'époque de la restauration, le ministre ne l'eût fait arrêter; « peu de temps après, me dit-il, « on me rendit la liberté; je ne puis expliquer l'injustice qu'on « m'avait faite, car je ne la méritais nullement. Si j'étais attaché « par reconnaissance à Napoléon, je la lui devais, et je ne con- « cevrai jamais que la reconnaissance soit un crime dont on « puisse être puni; on me renvoya chez moi, je m'y rendis, et j'y « suis resté, bien résolu de saisir la première occasion de laver « l'affront qu'on m'a fait; cette occasion, la voici, et je la saisis « avec ardeur. La politique du nouveau gouvernement est, « dit-on, de gagner des créatures, et de laisser de côté ceux « qui le servent avec fidélité; je désire qu'il s'en trouve bien, « mais ce n'était pas ainsi qu'en agissait l'empereur. Je cours « le rejoindre, les événements décideront si j'ai bien fait; « dans tous les cas, je veux voir ce que l'on fera pour me ga- « gner. »

« ronne! j'en suis bien fâché, mais je ne veux « point me mêler des affaires de pareilles gens. « — Mais, monseigneur, mon frère n'a rien de « commun avec eux, on les lui a donnés pour com- « pagnons, il ne les a pas choisis. Il a reçu des « ordres, il les a exécutés au péril de sa vie. — « C'est malheureux pour lui, me répondit le « prince; voyez, madame, auprès du roi; essayez « d'obtenir quelque chose pour lui seul; je serai « bien loin de lui être contraire, mais je ne veux « nullement me mêler de cela. »

Je ne pouvais m'expliquer qu'on rendît mon frère responsable du mauvais choix de la cour et du ministre; mais c'était apparemment une fatalité attachée à son sort, qu'une action qui devait faire sa fortune ne parût digne que d'oubli et de dédain. Dans mon dépit, je regrettais de l'avoir, par mes conseils, précipité dans de nouvelles souffrances. Mais pouvais-je m'y attendre? Je voyais avec regret qu'il était exposé à mourir de faim si je venais moi-même à lui manquer; je m'armai de résolution et me déterminai à tout employer pour lui assurer un avenir. Je commençai par m'adresser à M. de Pradel, qui tenait *par intérim* le porte-feuille de la maison. La manière dont je parvins à lui est assez singulière pour la rapporter ici.

L'usage voulait que je lui demandasse une audience par écrit, mais j'ai souvent bravé les usages; trouvant toutes ces formalités trop longues, je pris le parti de me rendre chez lui, sans lettre d'entrée. Je fais une jolie petite toilette élégante et fraîche, et je pénètre dans son salon à l'aide d'un mensonge, soutenant que j'avais perdu ma lettre d'admission. Ma petite mine résolue fit effet; on me reçut et j'allai m'asseoir auprès de dix ou douze dames qui attendaient l'audience, et que l'on pouvait hardiment nommer de la vieille roche; les paniers seuls leur manquaient. L'huissier qui occupait la pièce en avant du cabinet de S. Ex., par interim, fit quelques difficultés de me recevoir, attendu que n'ayant aucun numéro il éprouvait l'embarras pour m'annoncer. Il voulait que je retournasse chez moi prendre ma lettre. Il s'éleva une discussion assez vive entre lui et moi. Les dix antiquités qui attendaient l'audience s'indignèrent *qu'une petite femme parvenue prétendit leur disputer le pas.* Alors la colère s'empara de moi; je nommai mon pays, mon père, mes oncles, et je crois que dans ma fureur je fis remonter mes aïeux jusqu'à Childebrand; mais l'huissier s'entêtait: il voulait pour m'admettre un ordre par écrit de son excellence. J'écrivis un billet, et fis tant de bruit pour qu'il

fût remis sur-le-champ au ministre, que sa porte s'ouvrit, et qu'on demanda d'où provenait tout ce tapage ; alors l'huissier donna mon papier, et en dépit des nobles douairières j'entrai sur-le-champ ; je n'entendis de leur part que ce mot : *c'est une horreur.*

M. de Pradel, après m'avoir demandé quel intérêt pressant me faisait mettre tant de vivacité dans mes demandes, m'écouta tranquillement ; je lui exposai tout ce qu'avait fait mon frère, les dangers qu'il avait courus, les pertes qu'il avait faites, les souffrances qu'il avait éprouvées par ordre de MONSIEUR, et pour la cause du roi ; je lui montrai ensuite les certificats dont j'étais munie, et qui se trouvaient parfaitement en règle. Je parlai avec chaleur de sa position, et je demandai avec fermeté qu'on lui donnât un dédommagement d'abord, et ensuite une place qui pût lui assurer un avenir tranquille à l'abri du besoin.

M. le comte de Pradel me promit ses bons offices, et me donna de l'eau bénite de cour, que mon peu d'expérience me fit recevoir avec reconnaissance et plaisir. Satisfaite de ses promesses, je me retirai en lui faisant mes remercîments.

Mon frère, à qui je rendis compte de ce qui s'était passé, n'en parut pas aussi content que moi.

« Je parierais, me dit-il, que toutes ces belles « promesses n'aboutiront à rien; car je vois tous « les jours plongées dans le plus profond oubli « des personnes qui ont plus de titres que moi. « Te souviens-tu de ce pauvre officier mutilé à « l'armée de Condé pour la cause des princes? tu « sais dans quel état il était, que serait-il devenu « sans toi? Je ne dois pas me flatter; je ne serai « pas mieux traité que les autres. Mais voici ce « que j'ai conçu pour m'assurer un avenir:

« J'ai servi dans le Piémont avant la révolution; « il est vrai que j'étais alors un enfant, mais on « me saura gré des intentions qu'avait alors notre « père de me faire entrer au service du roi de « Sardaigne. Toute la famille de ma sœur est à « Turin; les uns y sont ministres, les autres gou- « verneurs; ce serait grand malheur que je ne « trouvasse pas d'appui parmi eux. Il faut seule- « ment que je me procure de bonnes recomman- « dations. Tu sais combien j'ai peu d'esprit pour « ces sortes de sollicitations; toi seule peux me « rendre service; vois donc à m'obtenir ce qui « me manque; tu te convaincras bientôt que j'ai « eu une bonne idée, tu trouveras plus de facili- « tés pour me faire quitter Paris que pour m'y « faire rester. Je ne ferai jamais rien ici; ce sol est » trop ingrat. »

Je pensais bien comme lui; mais l'idée seule de me séparer d'un frère que je chérissais si tendrement, me faisait une peine infinie. Cependant je réfléchissais que je ne pouvais rien pour lui; je pleurai beaucoup, et pourtant je me décidai à faire ce qu'il désirait. D'ailleurs s'il eût été exposé, en restant auprès de moi, à éprouver des peines ou des privations, je n'aurais jamais pu me consoler des justes reproches qu'il aurait eus à m'adresser. Je me déterminai donc à ce que l'on a appelé *intriguer;* c'est-à-dire, à solliciter de nouveau pour assurer à mon pauvre frère un sort indépendant. Je retournai chez M. de Pradel, mais je ne fus pas plus heureuse que la première fois; je ne pus rien obtenir. Tout-à-coup il me vient une idée: « Sans les bureaux, me dis-je, il n'y a « rien à faire dans les ministères. Son excellence « promet, mais le chef de division agit; et s'il ne « veut pas lui-même ce que veut le ministre, on « peut être sûr de ne rien obtenir. »

J'avais vu dans le monde, et par hasard, une femme qui passait pour être très-bien avec un chef d'administration et qu'en effet il a épousée depuis; je consacre ici la reconnaissance que je lui dois, et par ce motif même je tairai son nom. J'allai le trouver, il me reçut avec beaucoup de politesse, trouva ma demande juste et naturelle,

et me promit de l'appuyer; mais, dit-il, n'y mettez pas de retard; voyez ma femme, et priez-la de me rappeler cette affaire; car, au milieu de mes nombreuses occupations, et malgré ma bonne volonté, je pourrais l'oublier.

Ce que je sollicitais était une somme d'argent suffisante pour faire le voyage de Turin, et s'y soutenir quelque temps; je désirais aussi des lettres de recommandation assez puissantes pour le faire entrer au service, avec un grade honorable. Déjà nous bâtissions des châteaux en Espagne, nous formions le projet de nous réunir, nous nous forgions des jouissances, bien douces pour nos cœurs et notre amitié. « Si j'obtiens un « poste convenable, me disait mon excellent frère, « tu viendras avec moi; jusqu'à ce jour je te dois « tout, j'acquitterai la dette du cœur, je ne serai « occupé qu'à embellir ton existence. »

Le chef dont je parle m'avait bien offert une place dans un bureau; mais mon frère l'avait refusée; la place en elle-même était peu de chose, et mon frère se sentait fait pour une vie plus active et plus élevée. Je voyais assidûment la dame dont on m'avait parlé; mais je n'avançais pas davantage. Enfin je me plaignis vivement des fausses promesses qu'on me donnait, de l'oubli cruel où le gouvernement laissait une personne qu'il

avait employée, pour ses intérêts, dans une circonstance difficile et qui avait exposé sa vie pour le roi. La belle dame me dit alors qu'il y avait moyen d'en finir, que si cette personne voulait faire un léger sacrifice, celui du tiers de la somme qu'on donnerait, l'affaire serait promptement décidée: trop heureuse de m'en tirer de cette manière, je pris l'engagement qu'on me proposait, avec d'autant plus de plaisir, que dans une autre circonstance, qui n'était ni pour moi, ni pour les miens, j'avais été obligée de me servir de ce moyen auprès du secrétaire d'un ministre; j'aurai occasion d'y revenir.

Je ne balançai donc point à donner ma parole, et, bien sûre de ne pas être désavouée par mon frère, j'eus bientôt à me louer d'avoir pris ce parti; quelques jours après, nous recûmes une lettre de M. le comte de Pradel, avec un bon de mille écus, et une recommandation d'un auguste personnage, pour le roi de Sardaigne, en faveur de mon frère; je m'empressai de remplir ma promesse auprès de la belle dame, à qui j'avais cette obligation, et je fus de plus en plus convaincue qu'un ministre n'est rien dans son ministère, que ses employés sont tout, et que l'intrigue vaut mieux que la justice.

Nos adieux furent déchirants: plusieurs fois

nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre; « mon pauvre frère, m'écriai-je, c'en est donc « fait, je ne te reverrai plus; l'un de nous deux « mourra sans pouvoir embrasser l'autre; oh! « mon cher frère, objet unique de ma plus ten- « dre sollicitude, tu vas emporter tous mes vœux, « et souviens-toi que tu pourras, dans tous les « temps, partager tout ce que je possède au « monde. Nous pleurions l'un et l'autre. Chère et « bonne petite sœur, me disait mon frère (car « c'était ainsi qu'il avait coutume de m'appeler), « si tu veux, je resterai, je serai le compagnon « de tes peines, et de tes plaisirs. Non, non, je ne « mettrai pas d'obstacle à ton bonheur; pars, va « revoir ta sœur, elle est à Turin, elle y tient un « rang élevé; j'espère qu'elle fera tout ce qui dé- « pendra d'elle pour assurer ton avenir. »

Il me quitta à minuit pour partir le lendemain matin; je versais des pleurs, je faisais des cris qui furent entendus des voisins. Il revint, m'embrassa de nouveau, donna sa bénédiction à mon fils qui dormait près de moi; nous nous tînmes dans les bras l'un de l'autre pendant un quart d'heure. Il fit un violent effort et me quitta pour la dernière fois. Tout fut alors fini pour cette vie, nous ne devions plus nous revoir.

Je fus plusieurs jours à me remettre de l'im-

pression que m'avait faite cette cruelle séparation. Je restais de nouveau isolée dans le monde. L'amour seul que je portais à mon fils me tira de la mélancolie où j'étais plongée. Les lettres que je recevais de mon excellent ami M. de Luigny faisaient aussi distraction à mes peines. Je voyais avec plaisir que sa santé reprenait au milieu des bois où il faisait sa résidence. Il ne m'avait pas été inutile dans les démarches que j'avais faites pour mon frère; il m'avait adressé à M. le vicomte de ***, qui demeurait rue Saint-Florentin, et ce vicomte m'avait à son tour adressé au vicomte T....., mais on avait oublié de me prévenir que pour se présenter auprès de lui avec quelque espoir de succès, il fallait d'abord voir madame Le R.... sa maîtresse en titre, qui avait sur son esprit la plus grande influence ; c'était la première de toutes les recommandations. N'ayant pas eu la précaution de m'en munir, et ma personne n'étant peut-être pas de son goût, il me reçut avec une morgue presque insolente, que je n'ai jamais oubliée, non pour moi, mais parce qu'il s'agissait de mon frère.

J'ai su depuis qu'il fallait à M. le vicomte T..... des femmes plus que légères, et qu'il n'était pas non plus insensible aux dons de Plutus. Il jouissait pourtant d'une grande réputation de désin-

téressement, parce qu'on le jugeait sur l'état de sa fortune, et qu'il paraissait constamment gêné. Mais comment se fait-il qu'ayant occupé de belles places avec un traitement considérable, sans compter les gratifications, les etc., etc., ce vicomte de fraîche date soit resté dans un tel état de misère, qu'il ait été obligé de s'associer avec un M. L...., intrigant de profession, et de prendre un cabinet d'affaires. Je tiens de M. L.... B....., qu'il s'était établi entre le vicomte et lui un échange de services, que le vicomte l'aidait de ses moyens à la guerre, et qu'il aidait le vicomte de son argent. Il y avait compensation.

Quoique je n'eusse assurément pas lieu d'être satisfaite de lui, j'éprouvai néanmoins une peine assez vive dans une circonstance où il n'était pas heureux. J'étais chez M. C... R..., mon agent de change, où m'attirait le besoin de quelques conseils. J'y vis arriver le vicomte qui venait le prier de lui prêter une somme dont il avait le plus urgent besoin. J'étais assise, et il ne reconnut certainement pas la dame qu'il avait reçue si cavalièrement lorsqu'il était un personnage. Je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine peine lorsque j'entendis l'agent de change lui répondre par une plaisanterie d'autant plus bête qu'elle était déplacée et cruelle dans la position où se trouvait

M. T.... Je vous prêterai volontiers, lui dit-il, si vous avez un livret; or, M. T.... n'étant plus en fonctions, ne pouvait avoir de livret. Je fus affectée moi-même de la peine que parut faire cette réponse au malheureux vicomte. — « Vous êtes « bien dur, dis-je à M. C....., avec cette per- « sonne. — Bah! me dit-il, il n'a jamais le sol. Les « femmes le ruinent, et quelle que soit sa posi- « tion dans le monde, il sera toujours au même « point. Les femmes le dévorent; il a des dettes « par-dessus la tête; je désire qu'il les paie, mais « je doute qu'il le puisse jamais. C'est un homme « de tous les partis. Il peut encore revenir sur l'eau; « malgré cela je ne veux pas hasarder mon ar- « gent. »

J'ai promis au commencement de ces Mémoires de peindre les hommes tels que je les ai vus, sans considération personnelle et sans déguisement. Je suis fidèle à mes promesses; M. T... ne doit pas m'en vouloir si je le peins sous ces couleurs. Je ne le connais pas particulièrement; je ne l'ai même vu dans ses fonctions qu'une seule fois; il me reçut mal, et j'en ai gardé le souvenir. Il pouvait, d'après la recommandation de M. le vicomte de***, faire pour mon frère ce qu'il a fait pour beaucoup d'autres qui le méritaient bien moins; j'aurais conservé l'ami de ma jeu-

nesse, et je ne serais pas aujourd'hui seule au monde. Je lui en aurais gardé une reconnaissance éternelle, et je ne tracerais pas aujourd'hui des souvenirs, des anecdotes, des médisances, et des *on dit* qui ne peuvent avoir rien d'agréable. Au reste, comme il a beaucoup d'esprit, il se mettra sans doute au-dessus de tous les propos et de toutes les malices.

La personne chez laquelle j'étais logée rue de Grammont, était une très-bonne femme. Était-elle veuve ou mariée? je n'en sais rien, mais je n'ai jamais vu son mari. Elle avait la complaisance de me céder son logement en entier quand j'avais du monde ou que je donnais des dîners; car je savais par expérience que rien n'est plus puissant que les dîners quand on veut n'être pas seule et jouir d'un peu de crédit. J'avais donc l'attention de bien soigner ma cuisine et ma cave. Si c'était un travers, il avait au moins ses avantages, et le malheur m'en a bien corrigée.

Cette dame avait trois fils, dont deux au service militaire. Ils avaient besoin l'un et l'autre de passer à la commission d'organisation de l'armée. Je voulus lui rendre service; c'était un besoin pour moi d'obliger toutes les fois que j'en trouvais l'occasion [1].

[1] M. Moret, mon avocat, a bien voulu jeter du ridicule sur

J'avais besoin de trouver parmi mes connaissances quelqu'un qui pût me donner une recommandation pour M. le chevalier de Querelles, secrétaire-général de la commission. Parmi mes nombreuses amies, ou se disant telles, j'en rencontrai une qui voulut bien me recommander à ce chevalier aimable à qui je n'aurai jamais qu'un reproche à faire, celui de ne m'avoir pas mise à portée de lui témoigner ma reconnaissance. Je lui en dois beaucoup, ainsi qu'à M. Hardouin, son successeur; je les ai l'un et l'autre souvent importunés de mes lettres et de mes visites; j'avais tant à demander pour des officiers de mérite! je dirai même pour des officiers-généraux! qu'il m'est

cette manie; il en a même parlé d'une manière peu convenable. Je sais qu'il m'a dit qu'il était des cas où il fallait faire des concessions, et convenir d'un tort pour éviter le soupçon ou le reproche d'un tort plus grand. Il a cru prudent de substituer le mot d'*intrigue* à une accusation dont le nom seul me fait tressaillir; trop occupée alors pour surveiller tout ce qui se rapportait à ma défense, tourmentée de la crainte de manquer de défenseur, je n'ai pas fait assez d'attention à cette partie de son plaidoyer. La veille de la cause, je reçus de lui une lettre que je donnerai plus tard, et qui m'empêcha de revenir sur la légèreté avec laquelle il a cru devoir s'exprimer; mais ici je dois et je veux repousser toute espèce d'inculpation d'*intrigue*. Dans tout ce que j'ai fait, je n'ai jamais été mue que par une puissance qu'il n'était pas en mon pouvoir de surmonter, le besoin de rendre service. Je reviendrai sur ce point un peu plus tard.

doux de leur rendre ce témoignage honorable, que jamais les marques d'obligeance que j'en ai reçues n'ont été tachées d'aucune considération d'intérêt de leur part! Je n'arrivais chez eux que les mains chargées de certificats, et ce n'était qu'après un examen sévère qu'ils coopéraient à me faire rendre la justice que je réclamais. Je puis dire que je les avais bien compris, et que personne ne portait plus de respect que moi à leurs lumières et à leur intacte probité. De mon côté, tout était également désintéressé, et je puis me rendre ce témoignage que jamais je n'ai accepté pour prix de mes démarches un seul bouquet de violette, une seule voiture de place pour me conduire de la rue de Grammont au faubourg Saint-Germain. Ah! si je n'avais jamais rencontré que des hommes aussi purs et aussi délicats!

Je parvins donc à faire comprendre dans la liste des officiers qui pouvaient prétendre à servir le roi les deux fils de madame Louvet (c'était le nom de mon hôtesse). Le cadet entra dans les gardes-du-corps; mais l'aîné, désirant être admis dans la garde-royale, m'engagea à vouloir bien continuer pour lui mes bons offices. J'étais très-hardie quand il s'agissait de rendre service. J'écrivis avec confiance à M. Élie de Périgord, colonel des cuirassiers de la garde, qui me répondit

par une lettre d'une extrême obligeance, qu'il aurait l'honneur de se rendre chez moi s'il venait à Paris; mais que son service le retenant encore quelque temps à Versailles, il s'empresserait de me recevoir, si mes affaires ou mes plaisirs venaient à m'appeler dans cette ville.

Je m'arrête ici; j'ai trop de développements à donner à cette partie de ma vie pour les hasarder à la fin de ce volume. J'aime mieux les réserver pour le tome suivant, car mon existence va prendre une nouvelle forme, et le nom même que j'avais porté jusqu'alors va être remplacé par celui qui m'est resté jusqu'à ce jour.

FIN DU TOME PREMIER.

MÉMOIRES

DE

MADAME DE AMPESTRE.

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR, M. ANTENOR DE CAMPESTRE,
EX-LIEUTENANT D'INFANTERIE,
RUE MONTMARTRE, N. 5,

ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1827.

MÉMOIRES

DE

MADAME DE CAMPESTRE.

En écrivant ces Mémoires je n'ai eu d'autre but que de tracer le tableau fidèle de ma vie; on a vu jusqu'à présent qu'elle se compose surtout des particularités de la vie privée; je n'en avais guère d'autres à raconter, car ma fortune ne me mettait pas à portée de jeter dans le monde un grand éclat, et je devais me trouver heureuse, après l'abandon et les rigueurs de ma famille, d'être parvenue à me procurer sinon une existence brillante, du moins une existence douce et honorable. Je passais mes jours avec des personnes dont le rang, les mœurs, les liaisons et les sentiments n'avaient rien que je ne pusse avouer. Je profitais de leur crédit, de celui que je m'étais acquis pour rendre des services; je les rendais sans autre vue d'intérêt, sans en recevoir d'autre prix que le bonheur d'obliger.

On a vu jusqu'à présent si ma vie mérite quelque blâme, si elle est celle d'une femme qui dût être un jour frappée d'un jugement dont la nature empoisonne et flétrit aujourd'hui mon existence. Il n'est pas, dans tout ce que j'ai fait, un seul jour dont j'aie à rougir; il en est beaucoup dont j'ai à me glorifier.

En traçant la seconde partie de ces Mémoires, j'ai la juste et légitime espérance que je ne paraîtrai pas plus coupable que dans la première, et que l'on sera bien plus disposé à me plaindre qu'à me blâmer. Un jour viendra où les portes qui me retiennent s'ouvriront, pour me rendre à la société; ce jour-là ne cesse d'être présent à ma pensée, c'est sur lui que tous mes regards sont fixés; je veux sortir pure de tout reproche; je veux reparaître dans ce monde dont je n'ai jamais mérité d'être séparée, sans avoir à baisser les yeux, et parée de la robe d'honneur que je n'ai jamais quittée. Je me le dois à moi-même; je le dois au nom que je porte et surtout à la mémoire d'un père que je n'ai cessé d'honorer, dont les vertus ont toujours été présentes à ma mémoire.

Il est temps enfin de parler et de secouer le fardeau dont je me suis laissée accabler. Que chacun prenne sa part dans le drame dont il s'a-

gît ici. Je ne sacrifierai pas ma réputation plus long-temps, pour ménager celle des gens qui m'ont poussée vers l'abîme où je suis tombée, et qui peut-être ont goûté une secrète satisfaction dans mon malheur; je déchirerai donc les voiles et je dirai la vérité au risque de faire pâlir ceux qui ont de légitimes motifs pour la redouter. Qu'ai-je besoin en effet de ménager les individus que j'ai connus dans la prospérité et qui m'ont abandonnée dans l'infortune?

Jusqu'à l'époque que je vais retracer, je m'étais produite dans le monde sous le nom honorable de mon père; dorénavant je serai désignée sous celui de mon fils, et ce changement ne sera point une combinaison de ma part, mais le résultat d'un conseil que je devais respecter. Mon oncle le Commandeur qui, après s'être éloigné de moi pendant quelque temps, était revenu me voir et me témoignait alors le plus vif intérêt, une tante qui voulait bien aussi ne pas me regarder comme étrangère à ma famille, me représentèrent que mon fils qui grandissait portant le nom de Campestre, il était plus convenable que je portasse le même nom que lui, et leurs observations me parurent judicieuses; mais je ne voulus point le reprendre sans en prévenir la famille de mon mari. J'en reçus une lettre très-

flatteuse; non-seulement on trouvait bon que je reprisse ce nom, mais on me priait de le faire; la lettre même qu'on m'écrivit à ce sujet était adressée à *Madame de Campestre.* La famille fit plus; elle me pria de vouloir bien suivre l'affaire, déjà si infructueusement entamée avec M. le duc d'Orléans et quelques autres. On m'offrait, si je voulais m'en charger, une procuration générale et spéciale et tous les fonds nécessaires. Ces lettres ont été déposées avec beaucoup d'autres, mais je n'ai pu encore m'en remettre en possession, malgré les demandes réitérées que j'ai faites et la requête que j'ai présentée à ce sujet.

En reprenant le nom de mon fils, je n'avais assurément aucune vue d'intrigue et d'ambition; celui de mon père était si beau! l'autre si obscur! Il est vrai que les gens infatués de vanité croyaient me flatter en y ajoutant un titre, mais j'en riais la première et n'y attachais aucune importance; cependant, j'en fais l'aveu de bonne foi, et sans pouvoir en définir le motif, j'avais quelque plaisir à laisser faire.

Je n'aurais certes jamais pensé qu'une qualification que je ne prenais pas, qu'on me donnait librement et qui n'avait rien qui ne pût se concilier avec ma naissance, fût un assez grand tort

pour devenir le sujet d'une accusation criminelle. Il fallait donc, pour être conséquente, me faire autant de crimes des titres qu'on me donnait; car on m'appelait tantôt baronne, tantôt comtesse, souvent marquise; il n'y avait que le titre de princesse qui manquât, et avec un peu de vanité n'aurais-je pas pu croire que j'étais du bois dont on les fait? Mais ces titres que la flatterie me donnait, que je n'avais aucune raison de repousser, peut-on citer un seul acte public où je les aie pris? Il faut vraiment avoir grand besoin de sujets d'accusation pour les chercher dans des motifs aussi frivoles.

Mais laissons ces tristes réflexions, sauf à y revenir. Me voilà donc avec mon nouveau nom, suivant les affaires que j'avais commencées, c'est-à-dire me livrant à mon penchant décidé pour rendre service. J'avais à cœur de couronner ceux que j'avais rendus à MM. Louvet. Je désirais voir M. Élie de Périgord. Madame Louvet, qui ne le désirait pas moins vivement, me proposa une partie pour Versailles et je l'acceptai de bon cœur. La partie fut charmante et d'une extrême gaîté; le colonel des cuirassiers me reçut avec beaucoup de grace, et me témoigna le regret de ne pouvoir rien faire pour m'obliger, son régiment étant au grand complet. « Mais, ajouta-t-il, vous avez,

« madame, un parent dans les chasseurs de la « garde, M. de N... qui pourra remplir vos in- « tentions; voyez-le, je suis persuadé qu'il se fera « un vrai plaisir de vous être utile. Je ne le connais « point personnellement; mais il sera sûrement « frappé de la justice de votre demande. » Je le remerciai de son conseil et le quittai bien convaincue que je n'obtiendrais rien. Que pouvais-je me promettre de mes parents? ils en agissaient de si mauvaise grace avec moi! Cependant tourmentée par madame Louvet, je voulus bien consentir en riant à écrire à mon cousin que je n'avais jamais vu, et qui ne me connaissait probablement que sous les rapports les plus désavantageux. Contre mon attente, je reçus le lendemain une lettre signée de M. de N... Eh! mon Dieu, m'écriai-je, avant de la lire, est-ce que ce cousin ne ressemblerait pas aux autres? je lis : « Je me ferai un vrai plaisir, madame, me disait « M. de N..., de vous être utile et agréable, si cela « dépend de moi, quoique je n'aie pas l'honneur « d'être votre parent ainsi que la ressemblance « des noms a pu vous le faire croire. Mon ser- « vice ne me permettra pas de me rendre au- « jourd'hui auprès de vous; mais demain, si vous « voulez le permettre, j'irai me mettre à vos « ordres. »

« J'étais, dis-je à madame Louvet, presque « certaine qu'il y avait une erreur. La révolution « a étouffé dans ma famille les sentiments qui « tiennent aux liens du sang. Je suis charmée « d'avoir affaire à un étranger; je conçois quel- « que espoir. »

Je pourrais commencer ici cette partie de ma vie chargée d'incidents singuliers, que j'appellerai moi-même romanesques et dont le tissu a paru si incroyable, qu'il a trouvé dans le monde beaucoup de contradicteurs. Mais je veux revenir un moment à cet excellent ami, dont je ne parle plus depuis long-temps, à ce bon M. de Luigny, qui pleurait dans son exil la perte qu'il avait faite, et les chagrins dont l'injustice et l'intrigue continuaient de l'accabler.

Dans le temps qu'il occupait un emploi à la cour, nous avions connu lui et moi un riche négociant de Bordeaux qui faisait la fourniture des vins au château; je n'en dirai pas le nom, soit parce que je me le rappelle peu, soit parce que ma délicatesse m'en fait un devoir. Il savait que j'étais naturellement très-obligeante et que mes liaisons me mettaient à portée de rendre de nombreux services; convaincu que sa recommandation serait de quelque prix auprès de moi, il m'adressa un de ses compatriotes qui désirait

obtenir du gouvernement une place importante; il était riche et jouissait d'une réputation honorable. Parmi les personnes de ma société, il en était une qui avait un grand crédit auprès d'un des ministres; elle en était parente et ce ministre pouvait disposer de beaucoup d'emplois.

Je reçus parfaitement l'envoyé du négociant que je nommerai M. Dubosquet, car mon intention n'est pas de le désigner autrement. Il était chargé du cautionnement qu'on pourrait exiger s'il obtenait la place qu'il sollicitait, et en outre d'un crédit illimité.

Il me conta franchement son affaire, me témoigna le vif désir de réussir et me supplia de m'intéresser pour lui auprès du parent du ministre qui pouvait tout obtenir s'il le voulait; il m'ajouta qu'il était prêt à faire tous les sacrifices qu'on jugerait nécessaires, bien résolu à ne pas retourner chez lui avec *un pied de nez*, ce fut son expression. Je lui promis d'employer pour le servir le crédit dont je jouissais auprès de ce parent. Que ne puis-je le nommer pour attester la vérité de ce que je vais dire! mais la prudence me le défend; je n'aurais pas de preuves pour le convaincre, et j'aurais même des risques à courir en disant la vérité.

Peu de jours après la visite du Bordelais, ce

parent (M. de M.....) vint me voir, je lui parlai de M. Dubosquet, l'engageai à le servir auprès du ministre et à lui faire obtenir la place qu'il sollicitait; je l'assurai que c'était un bon père de famille chargé de plusieurs enfants, et qui avait rendu des services au gouvernement. Je devrais sans doute désigner ici la place dont il s'agissait; mais l'honneur et la délicatesse ne me le permettent pas, car, si je parlais, tout serait découvert. « Donnez-moi sa note; demain matin, me dit-il, « je viendrai déjeûner avec vous et je vous dirai « si la chose est possible. » Il vint en effet, nous déjeûnâmes tête à tête, et, lorsqu'il eut pris connaissance de la demande que je faisais pour mon protégé, il me dit : « Vous avez, madame, le plus « grand crédit sur moi, et je désire de tout mon « cœur faire ce qui pourra vous être agréable; « mais je vais vous parler avec franchise et sans « détour : j'ai le malheur de jouer; le ministre, « mon parent, pourvoit généreusement à mes « besoins ainsi qu'à ceux de ma jeune famille; mais, « si je ne tirais aucun parti de mon crédit, je serais « depuis long-temps un homme déshonoré; sou- « vent vous me voyez avec des chevaux superbes, « le lendemain je suis obligé d'en louer; voilà le « cercle de ma vie. J'ai remarqué, parmi vos au- « tres qualités, que vous aviez de la prudence et

« de la discrétion; je puis donc vous parler en « toute sûreté; car, si vous disiez un seul mot de « cela au ministre, vous lui feriez la plus grande « peine, et je serais perdu sans être corrigé; voici « donc de quoi il s'agit : je puis faire ce que vous « désirez pour votre protégé, s'il veut être rai- « sonnable; il a beaucoup de concurrents, mais « je saurai les éloigner; est-il en état de faire un « sacrifice de soixante mille francs. »

Ces mots me firent reculer : « Quoi, monsieur, « vous voudriez que je me mêlasse d'une pareille « affaire! assurément je ne lui ferai jamais cette « proposition. Je le mettrai en votre présence « et vous ferez alors comme vous jugerez à pro- « pos. Une pareille somme pour une demande « qui n'a rien que d'honnête et qui me paraît « juste! non, monsieur, non, je ne me mêlerai « jamais d'une semblable négociation. — Comme « vous voudrez, me répondit-il, un autre ne sera « pas si difficile. Mais songez bien que non- « seulement je ne veux pas voir celui dont il s'a- « git ici, mais je prétends que les fonds soient « faits entre vos mains, et que vous seule en soyez « dépositaire; c'est une condition *sine quâ non.* « Voyez, dites-lui cela avec votre esprit ordinaire; « cet homme doit bien savoir qu'on n'obtient rien « avec rien; s'il ne veut pas, tant pis pour lui, « nous laisserons aller les choses comme elles

« pourront. Mais, vous-même, ne soyez pas si gé-
« néreuse, et, si vous m'en croyez, vous ferez
« ajouter dix mille francs pour vous aux soixante
« mille francs pour moi; je vous promets que
« vous aurez la place promptement; je trouve
« fort agréable de gagner de l'argent et celui-ci est
« bien acquis, puisqu'on nous le donne. »

J'avoue que ce langage eut pour moi quelque chose de répugnant : « Non, monsieur, je ne « me chargerai point de votre proposition; eh, « bon Dieu! qui sait si mon protégé ne croirait « pas que c'est pour moi-même que je la lui fais? « J'en serais au désespoir; je vous le répète, je le « mettrai en votre présence, et vous traiterez « cette affaire comme il vous plaira. — Je ne le « veux pas absolument, me dit-il, rompons cette « conversation et parlons d'autre chose. »

La conversation était rompue, et je ne pensais plus à rien, lorsqu'on vint m'annoncer le solliciteur. M. de M..... me quitta aussitôt et je restai seule avec lui. « Eh bien, madame, me dit-il, « qu'avez-vous obtenu de M. de M...; si j'échoue, « je me regarde comme le plus malheureux des « hommes. — Suivez donc les moyens ordinaires, « lui répondis-je, voyez le ministre, c'est un « homme juste; vous avez des droits, je ne doute « pas que vous ne réussissiez sans moi. — Mon Dieu,

« madame, que me conseillez-vous? j'ai des con-
« currents, peut-être des ennemis, fort peu de
« protections; quel succès puis-je me promettre?
« Pourquoi me refuser votre appui auprès de M.
« de M..., qui peut tout sur le ministre? »

Cet honnête homme était vraiment affligé. Tandis qu'il me parlait, j'étais moi-même tourmentée de l'idée qu'il valait peut-être mieux lui parler de ma conversation avec M. de M... et le laisser ensuite maître de se décider. Je craignais encore, si je gardais le silence, que M. de M... n'entrât en arrangement avec quelqu'autre compétiteur, et qu'ensuite il ne fût de toute impossibilité à mon pauvre provincial de réussir. Jusqu'alors je ne m'étais jamais trouvée dans une position aussi embarrassante. Enfin l'intérêt de mon client l'emporta. « Je suis désolée, monsieur,
« lui dis-je, d'avoir à vous faire une confidence
« pénible, mais enfin pour votre propre intérêt,
« je crois devoir vous rendre compte de ma con-
« versation avec M. de M.... »

Alors j'entrepris avec tous les ménagements possibles de lui parler des propositions qu'on m'avait faites, et l'engageai fortement à renoncer à une affaire dont le succès exigeait un cautionnement aussi considérable et l'abandon d'une somme énorme. — « Que voulez-vous, me dit-il,

« madame, je tiens singulièrement à obtenir cette « place; elle est importante, elle vaut bien un sa- « crifice : je le ferai de tout mon cœur, et vous « auriez eu le plus grand tort de ne pas me parler « ouvertement. Demain matin, j'aurai l'honneur « de vous remettre la somme exigée; mais je vous « en conjure, madame, écrivez à M. de M***, car « je tremble que d'ici à demain la chose ne soit « décidée. Soyez sûre, madame, que j'aurai une « éternelle reconnaissance de ce que vous aurez « fait pour moi et que je serai trop heureux de « vous en donner des marques.

« En vérité, monsieur, lui répliquai-je, je suis « charmée qu'une place payée aussi chèrement « vous convienne. Quant à moi je ne veux que « votre amitié et votre souvenir, et si par la suite « j'ai besoin de vous pour rendre service à quel- « qu'un, je vous emploierai avec plaisir et con- « fiance. »

Il prit congé de moi en me baisant les mains de la manière la plus affectueuse, et me laissa à mes réflexions. Je savais bien qu'avec de l'intrigue et de l'argent on parvenait à tout, mais c'était la première fois que je devenais actrice dans ce genre d'affaires. Un pareil marché s'accommodait peu avec mon caractère et mes sentiments. Je ne concevais pas qu'on voulût vendre ce qu'il était si beau

d'accorder gratis. Mais ces personnages étaient faits d'une autre manière que moi: l'un voulait recevoir, l'autre voulait donner. J'écrivis à M. de M***, et m'habillai pour aller au spectacle. Je déclare que, ma lettre écrite, je ne songeai plus à rien; et peut-être aurais-je tout oublié, si le lendemain, lorsque j'étais encore au lit, le solliciteur ne fût venu avec ses soixante mille francs. Il voulut absolument que je les prisse sans reconnaissance, et se hâta de prendre congé de moi, dans la crainte d'être surpris par M. de M***, qui vint en effet me voir dans la matinée.

« Je suis sûre, lui dis-je, que vous n'attendiez « pas aussi promptement la bonne fortune qui « vous arrive; voici les soixante mille francs en « bons billets de banque. Mon protégé a consenti « à tout, et vous voyez qu'il n'est pas en retard. « — Eh bien, je veux aussi qu'il soit content de « moi. Je vais, sans délai, m'occuper de lui, et « vous pouvez lui assurer que, sous quatre à « cinq jours, il aura ce qu'il demande. »

Il me quitta en emportant la somme qu'on m'avait confiée. Par quelle insigne légèreté pouvais-je me conduire de cette manière? Aujourd'hui que je retrace le souvenir de cette aventure, je frémis de mon imprudence. Eh bien! en ce moment, je n'eus pas même l'idée du danger auquel

je m'exposais. Je m'y livrai avec une inconcevable confiance, et je pâlis maintenant en songeant combien de fois je me suis volontairement, et même avec gaîté, exposée au même danger, tant j'avais peu de connaissance des hommes, tant j'étais éloignée de soupçonner le mal! Je devais sans doute en porter un jour la peine; mais je la subis d'une manière bien cruelle; et l'on ne m'a tenu aucun compte des circonstances où je me suis trouvée.

Il y avait deux jours que je n'avais vu mon solliciteur lorsqu'il me vint faire une visite. Je lui fis part de toutes les promesses de M. de M**, et il me témoigna toute la satisfaction qu'il en ressentait, se regardant déjà comme en possession de la place qu'il sollicitait. Son attente ne fut point trompée; six jours après il reçut sa nomination. Je ne saurais peindre sa joie; il m'embrassa de tout son cœur, et me supplia d'accepter un excellent chapon aux truffes, qu'il avait reçu du Périgord. « Je prends congé de vous, ma-« dame, ajouta-t-il, vous recevrez le léger cadeau « que je vous fais au moment où je monterai « en voiture pour me rendre dans ma famille, « avant d'aller occuper mon poste. »

Il partit en effet, et je ne songeais plus guère à ce qui venait de se passer, lorsque, prête à me

coucher, je trouvai sous le chevet de mon lit trois robes anglaises de la plus grande beauté. Je me tenais habituellement dans un petit cabinet auquel on ne pouvait arriver qu'en passant par ma chambre ; il avait trouvé fort adroitement le moyen de déposer son cadeau sans être aperçu.

Je fus touchée de cette galanterie. Le présent me plaisait d'autant mieux qu'à cette époque les étoffes anglaises étaient fort rares. Cette sorte de gentillesse ne manque jamais de réussir auprès des femmes, et sous ce rapport j'étais femme dans toute l'étendue du mot. Le lendemain le chapon arriva, il était d'une grosseur et d'un poids extraordinaires. Je me promis d'en faire les honneurs dans un fort beau dîner. Je ne me doutais guère qu'un chapon aux truffes dût devenir l'occasion d'une multitude de chagrins dont je me ressens encore.

Deux personnages dont je parlerai bientôt devaient être de la fête. Je n'avais alors pour domestique qu'une femme déjà avancée en âge, qui appartenait à une honnête famille, et que des malheurs avaient réduite à servir les autres. Le jour du dîner étant arrivé, elle vint le matin me prévenir que ce fameux chapon recelait sans doute quelque corps étranger, que depuis le col jusqu'au-dessous de l'estomac, il était d'un poids

et d'une roideur extraordinaire. Elle voulait que je sondasse les entrailles de cet oiseau singulier. Je m'y refusai pour ne pas le déformer; elle fut plus hardie avec moi, et procéda à un examen qui lui fit découvrir un rouleau de doubles louis, de quarante-huit francs; il y en avait cent; elle me les apporta avec le plus grand empressement; et je ne pus m'empêcher d'être touchée de la reconnaissance de cet honnête homme, qui m'en donnait des preuves si délicates. Mais je ne pus m'empêcher non plus de rire, en songeant que, sans l'obstination de ma vieille, le chapon eût paru sur la table avec son trésor dans le ventre, et qu'en le découpant on aurait été singulièrement étonné d'une si riche découverte.

Le dîner fut charmant; la gaîté, les aimables plaisanteries en firent les frais les plus délicats. Ce qui le rendit particulièrement agréable, ce fut le tissu d'aventures et de circonstances que je vais raconter; elles me ramèneront naturellement au sujet que j'ai abandonné pour m'occuper du Bordelais et de son chapon.

J'ai dit précédemment que M. de N..... avait promis de venir me voir. Sa visite suivit immédiatement la lettre qu'il m'avait écrite, et pour me marquer son empressement, il ne se donna pas le temps de changer de costume; il vint me

voir dans un attirail militaire qui lui allait à merveille. Il me parut avoir 23 ou 24 ans ; sa taille était de cinq pieds six pouces au moins ; il était bien fait de sa personne, et l'on pouvait lui appliquer ce qu'on avait dit de quelques Russes, qu'ils ressemblaient à un cornet de bonbons. Sa figure, sans être belle, avait une grande expression de douceur, des dents admirables, le sourire fin ; il manquait un peu de bonnes manières, à ce qu'il me parut au premier abord ; mais élevé dans les camps, il n'était pas étonnant qu'il ne fût pas initié dans toutes les délicatesses de la vie sociale. Enfin, tel qu'il était, il me promit de faire tout ce qu'il pourrait pour m'être agréable, et placer mon protégé comme je le désirais. Il ajouta obligeamment qu'il s'y sentait porté avant de me connaître, mais que depuis qu'il m'avait vue, il n'aurait aucun repos qu'il n'eût réussi. Il me demanda la permission de me rendre compte des démarches qu'il ferait à ce sujet. Sa visite fut courte ; je trouvai ce jeune homme fort bien, mais il ne me laissa d'autre impression que l'idée qu'il réussirait à assurer le sort du fils de mon hôtesse, brave, honnête et timide jeune homme.

Je recevais alors des visites fréquentes de M. de La Poterie qui me faisait la cour ; il aurait pu facilement placer mon protégé dans le corps

qu'il commandait, mais il avait refusé de s'y intéresser; il apprit avec humeur que M. de N** avait promis de m'être utile: « C'est un fat, me « dit-il, qui n'est venu chez vous que par curio- « sité; en sortant, il ne pensera plus à rien; il fait « sa cour à toutes les belles; il est attaché d'ail- « leurs à la femme d'un banquier, qui raffole de « lui, et qui, peut-être, lui est utile; car je ne « lui connais pas une grande fortune; je vous ré- « ponds qu'il vous a promis beaucoup plus qu'il « n'a envie de faire, et que vous n'entendrez plus « parler de lui. »

Ses discours piquaient singulièrement mon amour-propre; il me répétait chaque jour que j'étais jolie, et je ne concevais pas qu'il supposât que les autres missent aussi peu d'importance au plaisir de me connaître. Je lui fis de légers reproches de ce qu'il ne voulait pas faire lui-même ce qui lui était si facile, et qu'il m'obligeât à recourir à une personne étrangère. « Je ferai bien, « me dit-il, entrer ce jeune homme dans la ligne, « mais dans la garde, non; je n'en veux point. — « Eh bien, moi, répliquai-je, je veux qu'il entre « dans la garde. — S'il en est ainsi, faites un co- « lonel à ma place, et vous obtiendrez ce que vous « voudrez. »

Ce badinage aurait peut-être duré plus long-

temps, si à l'instant même on n'eût annoncé M. de N*** qui venait, disait-il, me rendre compte du résultat de ses démarches; il adressa quelques mots à M. de La Poterie, qui se retira en maugréant. Il me dit qu'il avait tenté quelque chose auprès du colonel Potier; que cet officier voyait les plus grandes difficultés à réussir, mais qu'il avait parlé à son ami le comte d'Houdetot, et qu'il me demandait la permission de me le présenter le lendemain; que celui-ci avait promis de me rendre ce léger service; il me demanda ensuite si j'aimais la campagne, les oiseaux, et me pria d'accepter de sa main un joli serin qu'il avait élevé lui-même, et la plus charmante petite créature qu'on pût voir.

J'avais sur le cœur la conversation de M. le colonel La Poterie, j'étais disposée à la coquetterie; je m'efforçai d'être aimable, et j'acceptai le joli petit serin avec empressement; M. de N*** me trouva charmante, et voulut bien me le dire; j'étais enchantée, et je me faisais un malin plaisir de prouver au colonel que l'on n'était pas aussi indifférent à mes charmes qu'il me l'avait dit, et que je tenais enchaîné à mon char le *beau N****; c'est ainsi qu'on le désignait. Sa conquête flattait mon amour-propre; mais jusque-là il n'avait fait aucune impression profonde sur mon cœur.

Il revint passer la soirée chez moi; j'avais quelques personnes; ses attentions pour moi furent extrêmes; il me fut facile de voir (les femmes s'y connaissent bien) que je lui plaisais infiniment; il me demanda de nouveau la permission de me présenter M. d'Houdetot, et me prévint qu'ils viendraient l'un et l'autre un peu de bonne heure, à cause du service.

Le lendemain j'étais malade, très-changée, et encore en bonnet de nuit, lorsqu'on m'annonça ces messieurs; je souffrais si cruellement, que j'étais toute défigurée; je ne mis aucune coquetterie à les recevoir; je ne sais si M. de N*** avait dit à son ami qu'il me trouvait fort bien, et qu'il se sentait du goût pour moi; le fait est que M. d'Houdetot après m'avoir assuré qu'il se chargeait de mon protégé, et m'avoir engagée à le lui envoyer, me voyant extrêmement souffrante, et presque hors d'état de lui répondre, prit congé de moi, et se retira avec son ami. J'ai su depuis qu'il dit à M. de N*** qu'il ne trouvait rien en moi de séduisant, et qu'il ne comprenait rien à sa passion; ce mot refroidit singulièrement la tête et l'imagination de M. de N***, qui cessa de me voir, tout en s'occupant de la personne que je lui avais recommandée.

Ce fut un triomphe pour M. de La Poterie; il

m'accabla de plaisanteries; et ses ironies devinrent si piquantes, que mon amour-propre s'en irrita. M. de N*** vint me revoir; ce n'était qu'une visite de politesse, mais je mis si bien en œuvre tous les artifices de la coquetterie qu'il fut de nouveau subjugué, de manière, m'a-t-il dit plus tard, qu'il ne pouvait concevoir comment son ami était assez dépourvu de goût pour ne pas me trouver extrêmement jolie. Dès ce moment il me fit sa cour sérieusement, et avec beaucoup d'assiduité; il me conjura de lui donner l'espoir de prétendre un jour à ma main, et je ne puis douter qu'il n'eût l'intention réelle de se marier avec moi. Je le trouvais joli homme, j'aimais à le voir attaché à mon char; mais je l'ai déjà dit, j'avais un éloignement invincible pour m'engager dans de nouveaux liens. Ma première union avait été malheureuse: j'étais divorcée, j'avais un fils auquel j'avais promis de me consacrer exclusivement; je me rappelais sans cesse le jour où, le serrant contre mon sein, je lui avais juré de ne jamais lui donner de rivaux dans mon cœur. J'étais d'ailleurs parfaitement heureuse. L'État avait fait un emprunt fort avantageux pour le prêteur, et M. Corvetto, devenu ministre, avait eu soin qu'il m'en revînt quelque chose. Je faisais en outre par-ci par-là quelques petites opérations de

bourse qui réussissaient à merveille, grace aux bons conseils que je recevais; et si je n'eusse pas été seule, livrée entièrement à moi-même, qu'un ami ou un parent m'eût donné son appui, j'aurais pu établir ma fortune sur des bases solides; mais mon goût était pour la magnificence; j'aimais à traiter splendidement ceux que je croyais mes amis, et que je chérissais de bon cœur. Je ne recevais d'avis de personne; bien au contraire, on m'excitait à la dépense; rien ne s'opposait à mes penchants; qu'en est-il arrivé? qu'à cette époque je ne mis rien de côté.

J'avais aussi un autre ennemi, un ennemi sans cesse attaché à sa proie; cette manie d'obligeance, que rien ne pouvait retenir, et qui attaquait souvent ma bourse d'une manière fâcheuse pour moi; j'en fis alors une épreuve qui porta une atteinte assez forte à mes finances. Mes lecteurs se rappelleront peut-être que quelque temps après la restauration, il se forma dans l'intérieur de la France un système de soulèvement et de révolution qui agita fortement la capitale. Le mouvement qu'on y fit ne réussit pas, et compromit beaucoup de monde.

Dans ce temps, une personne, attachée aujourd'hui à la maison du roi comme gentilhomme ordinaire, vint me trouver le soir, me demanda

un entretien particulier, et me dit qu'elle croyait pouvoir compter assez sur mon bon cœur, mon silence et ma générosité, pour me prier de recevoir deux officiers auxquels elle prenait le plus vif intérêt, et que l'on poursuivait vivement; qu'il ne s'agissait de rien moins que de leur sauver la vie. « Tout ce que je puis faire, ajouta-t-elle, « pour eux, c'est de leur procurer un asile, car « ma fortune me met hors d'état de les aider au- « trement. Je viens donc vous supplier de me dire « si vous auriez un coin où vous puissiez les ca- « cher une nuit seulement; demain ils partiront, « car j'ai tout disposé pour favoriser leur fuite. « Ils seront déguisés, et j'espère qu'ils arriveront « en Espagne sans aucun danger. »

Je fus effrayée de cette proposition. « Vous « pouvez me perdre, monsieur, lui dis-je, voyez « à quel danger vous m'exposez. — Eh! dites- « moi, reprit cet homme estimable qui mérite « si bien le bonheur dont il jouit aujourd'hui, « dites-moi, où serait le mérite d'une bonne ac- « tion si elle était sans danger ?

Ce noble langage agit sur mon cœur. « Voici, « lui dis-je, ce que je peux faire: j'ai une cham- « bre pour ma domestique que je fais coucher « auprès de moi; je puis en disposer pour vos amis; « mais il faut qu'ils entrent sans être aperçus,

« et surtout sans avoir l'air d'y mettre du mys-
« tère; venez ce soir avec eux, comme si vous me
« rendiez une visite; ils resteront et vous vous
« en irez. »

Je n'avais alors, comme je l'ai dit plus haut, d'autre domestique qu'une femme âgée qu'il m'eût été facile de tromper, mais je n'en avais pas besoin. Elle était née avec des sentiments, et avait joui dans le monde d'un rang qui la mettait au-dessus de son état, puisqu'elle était la femme d'un médecin de Vienne, que la mauvaise fortune avait accablé. Je pouvais lui confier mon secret sans aucun risque.

Les deux officiers étant arrivés le soir, comme il était convenu, je les fis monter dans la chambre, où ma vieille bonne leur porta à souper, tandis que leur conducteur causait avec moi. Mais à peine m'eut-il quittée que je m'empressai d'aller les voir, je l'avoue à ma honte, plutôt par curiosité que par humanité. Je leur demandai s'ils avaient besoin de quelque chose. Un de ces messieurs était jeune et pleurait beaucoup; l'autre très-pâle, paraissant souffrir, avait une physionomie si profondément triste, qu'elle me fit mal. Ils avaient étalé par terre un paquet qui renfermait des habits de commissionnaires. Je soupçonnais qu'ils avaient fort peu d'argent, et qu'ils

sentaient vivement tout ce que leur position avait de pénible. Je leur fis une question à ce sujet ; car, leur dis-je ; c'est la base de la sûreté quand on se sauve.—« Nous en avons si peu, me dit le « plus âgé, que mon camarade est tenté d'aller « se livrer au gouvernement, et sans la crainte de « m'entraîner dans son malheur, il l'aurait déjà « fait. »

Je ne puis rendre l'effet douloureux que me fit la position de ces deux militaires décorés l'un et l'autre, et placés entre la vie et la mort. Je leur ouvris mon cœur et ma bourse, leur remis une somme assez forte, en leur disant qu'ils me la rendraient quand ils pourraient. Le lendemain ils me quittèrent sans que j'aie jamais su ni leur nom ni ce qu'ils sont devenus.

On trouvera sans doute extraordinaire que j'aie ainsi donné mon argent à des inconnus. Mais la nature m'a faite ainsi, et je donnerais jusqu'à mon nécessaire pour sauver des malheureux. Je n'eus au surplus aucun risque à courir. On ne se douta seulement pas que j'eusse donné asile à des hommes poursuivis par la police. La personne qui me les avait recommandés m'inspirait trop de confiance pour que j'eusse des doutes sur la nature de leur délit.

Ainsi, mon caractère obligeant était un obsta-

cle à ma fortune, et comme je l'ai dit plus haut, je ne mettais rien de côté. Je devrais reprendre ici le récit de mes amours, mais puisque j'ai commencé à conter, qu'on me permette encore une anecdote, car je courrais risque de l'oublier.

Un soir d'hiver, ma vieille bonne vint me dire qu'une personne enveloppée d'un énorme manteau demandait à me parler, et refusait de dire son nom. Curieuse comme toutes les femmes, je dis de faire entrer. Lorsque l'homme se fut débarrassé de son enveloppe, mon étonnement fut extrême, de reconnaître un individu que j'avais vu chez madame de Saint-Hilaire, et qui s'était fait (qu'on me passe le mot) l'ame damnée de Murat. « Vous me voyez, madame, me dit-il, « échappé comme par miracle; je suis chargé de « mille choses secrètes de l'infortuné roi de Na- « ples. Veuillez, je vous en conjure, me per- « mettre de déposer chez vous cette cassette, ce « paquet de papiers, et ces cartes que je vous « prie de ne montrer à personne. »

« Eh! monsieur, lui dis-je, comment avez-vous « su mon adresse? — Je l'ai sue par M. votre « frère que j'ai rencontré à son arrivée à Mar- « seille, d'où il se disposait à se rendre à Turin. « Il se porte assez bien, mais comme il avait fait « la route à pied par économie, il avait besoin de

« quelques jours de repos. Je l'avais connu en « Égypte où nous servions ensemble. Je l'ai faci- « lement reconnu, et lorsqu'il m'a prié de vous « remettre une lettre, je me suis parfaitement sou- « venu que j'avais eu l'honneur de vous voir chez « madame de Saint-Hilaire, et chez mademoiselle « Paravicini, où vous alliez souvent. Voulez-vous « me faire le plaisir de vous charger de ces ob- « jets que je viendrai reprendre à mesure que j'en « aurai besoin? »

J'y consentis volontiers, et toujours fidèle à mon caractère irréfléchi, j'enfermai dans mon secrétaire, cassette, papiers et cartes. Je l'accablai de questions sur mon frère, sans lui en faire une seule sur la manière dont il avait échappé à la catastrophe de son maître.

Pressé de sortir, il me quitta après avoir vu que les objets dont il était chargé étaient en sûreté. Je ne pensais plus à lui que pour le bénir de m'avoir donné des nouvelles de mon frère, lorsque je le vis arriver peu de jours après. Il continua ses visites, emportant chaque fois quelque chose de la cassette, une partie des papiers et des cartes. Enfin je ne le revis plus; la curiosité me porta à examiner ce qu'il m'avait laissé; la clef était à la cassette; elle ne contenait plus rien; les papiers étaient partis; il restait une poignée

de cartes que je pris dans mes mains, et que j'examinai. Elles portaient un chiffre que je ne saurais décrire, et je les examinais encore, quand M. de La Poterie vint me voir, et me surprit dans mes observations. « D'où tenez-vous donc, madame, « me dit-il, ces malheureuses cartes? Savez-vous « que c'est un signe de ralliement, et que vous « seriez arrêtée si l'on vous en trouvait dans les « mains? »

A peine m'eut-il dit cela que je les jetai dans le feu, sans lui dire d'où elles me venaient. Je lui assurai que j'avais trouvé ce paquet dans la rue; il me crut facilement, et me dit qu'en ce moment même on faisait des recherches très-sévères chez les porteurs de ces sortes de signes de ralliement. C'était ainsi qu'entraînée toujours par mon obligeance et ma légèreté, je m'exposais à des dangers dont je n'avais pas le moindre soupçon.

Je reviens enfin à mes amours. M. de N** me faisait toujours une cour assidue; je l'avais invité au dîner du chapon avec M. de La Poterie; le festin avait été très-gai: j'étais, m'a-t-on dit, charmante ce jour-là, et l'on avait soin de me le répéter. M. de La Poterie continuait auprès de moi ses plaisanteries: il convenait que M. de N** était amoureux, que c'était un joli bouquet de jasmin à mettre dans un boudoir, que j'avais raison de faire quel-

ques frais pour lui, mais il assurait toujours que je ne le conserverais pas.

Au moment de prendre le café, une folie me passa par la tête, folie excusable dans ce moment de gaîté et d'abandon, et que pourtant j'ai payée bien cher. J'ai dit que M. de N** m'avait témoigné le plus vif désir d'obtenir ma main, et assurément je n'avais nulle intention de répondre à ses vœux; mais en ce moment, excitée par les plaisanteries du colonel, piquée dans mon amour-propre, la coquetterie me donna un conseil perfide: je pris M. de N** par la main, et élevant la voix, je le présentai à mon oncle le Commandeur, comme son futur neveu; j'en fis autant à une de mes tantes, sœur de ma mère qui se trouvait avec nous.

Je ne pourrais peindre les transports de ce jeune officier; il était enivré de bonheur, et moi je jouissais de mon triomphe; j'étais charmée de rendre l'ironique colonel témoin de cette scène dont il ressentait un vif dépit. Ce n'était de ma part qu'une étourderie, mais j'avoue qu'elle était trop forte, et que n'ayant nulle envie d'épouser M. de N**, c'était passer toutes les bornes que de me la permettre. Combien cette aventure n'a-t-elle pas été défigurée? quelles fâcheuses interprétations ne lui a-t-on pas données? je l'ai entendu

raconter dans une société où j'étais inconnue, et il n'y avait pas un mot de vrai dans ce qu'on disait [1]. Je viens de la décrire fidèlement, telle qu'elle s'est passée.

Mon oncle, à qui le jeune homme plaisait, me félicita de mon choix. Je reçus un compliment semblable de ma tante, qui me dit: « Tu vas bien faire enrager ta tante de N**, en portant le même nom qu'elle; cela me fait plaisir. Ma tante avait des dispositions à la dévotion, et le trait n'était pas mal pour une dévote.

Tout le monde fut content de sa soirée, excepté moi qui sentais vivement la faute que j'avais commise.

Le lendemain le jeune Alphonse de N*** vint me revoir, ivre, comme il le disait, de son bonheur. J'étais à son égard dans une position assez difficile. Je ne voulais pas le tromper, je n'avais la veille commis qu'une étourderie. Je crus devoir lui en faire franchement l'aveu: « Écoutez,

[1] On a prétendu dans le monde que c'était moi qui avais fasciné l'esprit du jeune homme, qui l'avais poussé à m'épouser; que j'avais tissu le réseau dans lequel il était tombé; que j'avais nourri artificieusement son amour, et abusé de son extrême attachement pour arriver à ce dénouement. Si l'on se donne la peine de me suivre dans la continuation de ces Mémoires, on se convaincra que si je n'avais pas eu un éloignement invincible pour de nouveaux nœuds, rien ne m'eût été plus facile que de contracter ceux-là.

« lui dis-je, je suis aussi sensible qu'on peut l'être « aux sentiments que vous me témoignez. Je vou- « drais ne pas être enchaînée par des serments. « Mais j'ai juré à mon fils de ne jamais partager « avec d'autres enfants l'amour que je lui porte. « Il est infini. Je ne vis que pour lui, ce que j'ai « fait hier n'était qu'une gaîté; nous n'avions ja- « mais parlé de cela sérieusement ensemble. Ce « n'était donc qu'une malice que je me permettais « envers M. de La Poterie. Je voulais lui prouver « que votre attachement pour moi n'était point « une chimère comme il le prétendait. Mais mon « intention bien formelle n'est pas de me rema- « rier; c'est une détermination ancienne. Je l'ai « prise pour le bonheur de mon fils et je n'y dé- « rogerai jamais. Peut-être me croyez-vous plus « riche que je ne suis; détrompez-vous. J'ai des « moyens d'existence suffisants pour mon fils et « moi. Je pourrais sans doute les augmenter par « l'économie, mais je suis jeune; je veux jouir de « la vie encore quelques années. Je me livrerai « ensuite à des spéculations qui me donneront « une grande fortune, si elles ne me ruinent pas; « voilà mes plans, lui dis-je en riant; je vous dé- « roule ici tous les secrets de mon avenir. »

« Non, madame, me dit très-sérieusement « M. de N***, il n'est plus temps de vous jouer de

« mes sentiments. Depuis que j'ai eu l'honneur de « vous voir, j'ai demandé au ministre de la guerre « l'autorisation de me marier. Il devient impossi- « ble de faire une comédie d'une chose à laquelle « j'ai donné la plus grande publicité. Je vous pro- « mets le bonheur et vous jure de faire celui de « votre fils. Je vous demande en grace de ne rien « précipiter, de ne vous arrêter à aucune déter- « mination contraire. C'est vous que j'aime et « non point votre fortune; l'unique occupation « de ma vie sera de vous en donner des « preuves. »

Ici j'eus un second tort que je dois avouer comme le premier. Je devais à M. de N*** une conversation sérieuse. Je devais lui parler sans détour, et lui confirmer la résolution où j'étais de ne jamais contracter de nouveaux liens. Mais j'étais fière de le tenir attaché à mon char; la recherche était honorable, je pouvais l'avouer publiquement. Son amour me plaisait, et j'étais sûre de le perdre, si je ne lui laissais aucune espérance. Je n'eus point la fermeté dont je devais m'armer; je ris de nouveau et je laissai les choses dans l'état où elles étaient. Mieux conseillée, j'aurais fait ce que je devais. Mais j'étais liée alors avec une femme de beaucoup d'esprit à laquelle j'avais la folie de confier toutes mes affaires par-

ticulières, M. de La Poterie me conduisait souvent chez elle. Mais il blâmait cette liaison. « Vous « avez tort, m'avait-il dit plusieurs fois, de vous « confier à cette femme. Elle a le cœur sec; elle « est dévorée d'ambition; elle est entre deux « tourbillons qui l'enlèvent successivement: un « amour qu'elle n'a point, mais qu'elle feint pour « M. de ***, afin de se donner du relief, et une an- « deur extraordinaire pour la fortune et l'intrigue. « Elle réussira parce qu'elle est remplie de ruse, « d'astuce et de finesse, mais elle ne peut vous « donner que de mauvais conseils. »

J'aurais dû suivre les avis du colonel, et je ne puis aujourd'hui m'expliquer comment je n'y fis pas plus d'attention. Mais cette dame me plaisait; j'aimais sa vivacité, son esprit, la promptitude avec laquelle elle prenait une résolution. Je lui dis tout ce qu'il en était de mes amours avec M. de N***. « Eh bien, me répondit-elle, s'il vous « plaît, conservez-le; faites-en un amant, mais « gardez-vous bien d'en faire un mari. Il n'a au- « cune fortune que son épée et son grade, et « pour briller à l'armée, il faut être riche. Si vous « faisiez la folie de l'épouser, vous en seriez « bientôt au désespoir.

« — Mais si je ne lui laisse aucun espoir, il « ira porter ailleurs ses hommages. Car il ne rêve

« que mariage (ce qui était vrai). — Eh bien, je « le laisserais dans l'indécision. »

Je suivis ce conseil; il s'accommodait si bien avec les intérêts de ma vanité! je laissai Alphonse de N*** dans ses illusions. Mais je ne lui promis rien. Jamais je n'eus avec lui ces entretiens de confiance et d'intimité qui précèdent un lien aussi sérieux. Sans doute il le voyait bien, et comprenait à merveille que, pour réussir, il fallait me mettre dans le cas de ne plus reculer. Souvent je prenais le ton de la plaisanterie, je riais de ses amours et je lui disais qu'il ne serait jamais mon mari. Mais alors il entrait dans une fureur extrême; car personne n'entendait moins que lui la plaisanterie, et il était naturellement violent et d'une jalousie sans bornes. Ces défauts seuls m'auraient empêchée d'unir ma destinée à la sienne.

Un jour que j'avais parlé un peu plus sérieusement qu'à l'ordinaire, il entra dans un transport excessif de colère, et me quitta avec une brusquerie qui me fit trembler. Comme il avait pris un logement très-près du mien et que de ma fenêtre je voyais la sienne, je le suivis des yeux, voulant savoir de quelle manière cette scène finirait. Que l'on juge de mon effroi, lorsque je l'aperçus au quatrième étage assis sur une fenê-

tre, les jambes pendantes dans la rue, et prêt, au moins en apparence, à s'y précipiter. On sait l'impression que ces actes de désespoir font sur le cœur des femmes; elles en rient quand il s'agit des autres, mais elles frémissent quand il est question d'elles; car elles ont toujours la pensée qu'elles seules peuvent inspirer une véritable et violente passion. Sur cet article, je suis loin de me mettre au-dessus des autres, bien au contraire je possède toutes les faiblesses de mon sexe, et sur ce point je suis au grand complet.

Je m'empressai de faire au pauvre Alphonse un petit signe amical qui le rappelait auprès de moi; il ne se le fit pas répéter et un instant après il était à mes genoux me conjurant de lui renouveler la promesse de lui donner ma main. J'étais donc alors la maîtresse de l'épouser. Il avait demandé et obtenu le consentement de ses parents et celui du Commandeur qui, par parenthèse, se trouve encore dans mes papiers; enfin, tout lui donnait les moyens de se livrer à l'idée qui le dominait. A force de menaces de me tuer, il était parvenu à obtenir mon portrait; il le montrait partout, comme le gage de son bonheur prochain; il ne parlait à ses connaissances et à ses amis que de son mariage. Son régiment ayant reçu l'ordre de se rendre à Compiègne, il

sollicita du colonel la permission de revenir pour le jour de son hymen. Laissons le-partir, nous le rejoindrons bien plus tard.

C'était, ainsi que je l'ai dit, le jour où nous avions fait les honneurs du fameux chapon, que j'avais eu la folie de le présenter comme mon mari. L'homme au chapon m'avait quittée pénétré de joie; s'il avait sacrifié soixante mille francs et un rouleau de doubles louis, il s'en allait du moins avec une excellente place. Que fit-il pour la perdre? Je l'ignore; mais un matin que j'étais bien loin de penser à lui, je le vois arriver avec une figure désolée : « Ah! madame, me dit-il, « je suis un homme ruiné, perdu; trois mois « après avoir été nanti de la place que vous m'a- « viez obtenue, on me l'a ôtée. Je n'attribue pas « mon malheur à M. de M***, il n'en est sûrement « pas la cause; mais puisqu'il n'a pu me conser- « ver cet emploi, je dois croire qu'il ne balancera « pas à me remettre la somme qu'il a reçue et « que je ne dois considérer que comme un prêt. »

« Je suis désolée moi-même, lui répondis-je, « de votre malheur, et j'ai comme vous la per- « suasion que M. de M*** ne voudra pas conser- « ver un argent qui vous a profité si peu de « temps; je ne crois pas pouvoir mieux vous le « prouver qu'en vous restituant moi-même votre

« aimable galanterie. Je ne vous demande pour « cela que deux jours.

« Non, madame, me répondit-il, je sais par- « faitement que c'est de tout votre cœur que vous « vous êtes employée pour moi; ce serait me « faire la peine la plus sensible que de me parler « de cette bagatelle; vous ajouteriez à mon mal- « heur. »

Ce bon solliciteur était venu chez moi en cabriolet. « Veuillez, monsieur, lui dis-je, me prêter « votre voiture, et de ce pas je cours chez M. de « M** plaider votre cause et savoir pourquoi vous « avez éprouvé un pareil désagrément? »

« De tout mon cœur, me dit-il, » et me voilà en course. Je trouvai chez lui M. de M**, je lui contai toute l'affaire, et le priai de prendre ses arrangements pour restituer les 60,000 fr. « Bah! me « dit-il, me croyez-vous assez simple pour cela? « n'ai-je pas tenu ce que j'avais promis? Est-ce « ma faute à moi s'il n'a pas su garder la place « que je lui ai procurée, s'il a des ennemis, si « l'on a écrit au ministre qu'il était une créature « de Bonaparte, s'il est accusé d'avoir tenu des « propos très-indiscrets pendant les Cent jours? « Le ministre m'a fait des reproches de lui avoir « donné un pareil homme. J'ai eu à ce sujet un « différend fort désagréable. J'ai employé dans

« cette affaire une dame moins scrupuleuse que « vous; par son entremise, tout s'est arrangé « comme vous désiriez. Votre protégé a obtenu « ce qu'il désirait; je ne sais pas ce que j'avais à « faire de plus; je ne tiens point bureau d'assu- « rance. »

« Comment, monsieur, lui dis-je, pouvez-vous « me tenir ce langage? songez dans quel embarras « vous me mettez. Que voulez-vous que je fasse, « et que dois-je dire à ce malheureux qui attend « avec empressement votre réponse? Non, je ne « reparaîtrai devant lui qu'avec la somme qu'il « réclame, dans les mains. »

— Eh bien, reprit-il, vous ne reparaîtrez pas « de si tôt, car je ne rendrai certainement pas cette « somme; j'ai d'ailleurs fait, ces jours-ci, des « pertes considérables, et n'ai pas le sou. »

— « Puisqu'il en est ainsi, monsieur, vous ne « trouverez pas mauvais que je m'adresse au mi- « nistre, que je lui fasse part de votre déloyauté « et de la situation où vous me mettez. » — « Comme vous voudrez, madame, je m'en moque. »

Lorsqu'on me parle avec douceur, on obtient de moi tout ce qu'on veut. Lorsqu'on me parle avec hauteur, mon amour-propre s'irrite, et je ne ménage plus rien. Je connaissais le ministre; j'étais tourmentée de l'idée de ce pauvre homme

qui m'attendait chez moi; au lieu de m'en retourner, je me rendis au ministère; je suis reçue aussitôt, et me voilà fort embarrassée. Je ne savais par où commencer; deux ou trois fois je revins sur le chapitre de la santé de son excellence, je ne me sentais pas la force de lui dire un mot. Je le connaissais très-honnête homme, et je ne me dissimulais pas la peine qu'il ressentirait de ce que j'allais lui dire. Il m'en coûtait de l'affliger; il s'aperçut de mon embarras.

« Qu'avez-vous donc? me dit-il en riant, on dirait « que vous avez commis quelque mauvaise action. « Seriez-vous coupable de quelqu'un de ces as- « sassinats si communs aux belles dames? Auriez- « vous causé quelque désespoir amoureux? Puis- « je vous tirer d'embarras par quelque petit « sermon. Vous savez que je suis d'une grande « force pour les conseils. »

« Votre excellence s'amuse, lui répondis-je, « mais moi je suis bien loin d'avoir envie de rire. « Si vous saviez de quoi il s'agit, vous seriez moins « étonné de mon embarras. Je ne sais comment « expliquer ce que j'ai à dire à votre excel- « lence. »

Le ministre m'encouragea avec la plus aimable obligeance. Enfin je lui racontai tout ce qui concernait son parent; je lui fis part de l'extrême

embarras où je me trouvais. Mon récit le fit pâlir; il resta quelques minutes sans me répondre. Il me demanda le nom et l'adresse de la personne aussi indignement trompée. Je satisfis à sa demande.

« Soyez tranquille, me dit-il, madame, veuillez, « je vous prie, rassurer cet homme. Je vous sais « un gré infini de m'avoir mis dans le cas de répa- « rer une faute aussi haute que celle que vous « venez de me raconter. Je n'oublierai jamais que « c'est à vous que j'en ai l'obligation : cette affaire « aurait pu devenir très-grave; je pense que c'est « la première de ce genre dont mon parent se « soit rendu coupable. Je souhaite que ce soit la « dernière, car sans cela l'homme qui a si indi- « gnement abusé de ma confiance, trouverait en « moi quelqu'un qui saurait punir son inconduite. « Allez donc, madame, rassurer la pauvre vic- « time qui s'est adressée à vous. Allez-y prompte- « ment, je vous en conjure. »

J'arrivai chez moi; je trouvai mon Bordelais qui m'attendait. Je ne voulus pas perdre de réputation M. de M...; je lui dis qu'il avait entendu avec un grand intérêt ce que je lui avais raconté; qu'il attribuait cette disgrace aux dénonciations venues des autorités constituées; qu'il en était désolé, et qu'il se proposait de tout réparer ou de remettre la somme qu'il avait reçue.

Cet honnête homme était si confiant et d'un si bon naturel, que mes paroles suffirent pour le consoler. Il m'assura que s'il pouvait obtenir une place pareille à celle qu'il regrettait, il se croirait le plus heureux des hommes. Trois ou quatre jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de rien; M. de M** s'était bien présenté chez moi, mais il ne m'y avait pas trouvée, et m'avait laissé un mot sans signature, et qu'on peut voir encore dans mes papiers:

« Tranquillisez-vous, madame, me disait-il, « l'affaire de votre protégé s'arrange. Vous m'avez « joué un bien vilain tour; heureusement tout est « fini. Autrement vous m'auriez causé un grand « chagrin, et auriez été cause du désespoir de ma « femme. Adieu, méchante. »

P. S. « Je crois que sous deux jours nous se- « rons tous contents; tranquillisez votre bien « aimé. »

Ce billet ne pouvait avoir de signification que pour moi. Je l'ai retrouvé encore en faisant la recherche et l'examen de mes papiers.

Quatre jours après le billet, mon excellent provincial vint me revoir le front rayonnant de satisfaction. Il partait avec une place bien meilleure que celle qu'il avait perdue; il la possédait encore un mois avant le malheur qui m'a acca-

blée, et si je ne le nomme point, c'est que j'ai lieu de croire qu'il la possède toujours; et qu'en le nommant je pourrais lui faire beaucoup de tort, ayant fait connaître la manière dont il l'a acquise; je dois aussi respect et reconnaissance au ministre qui m'a obligée. J'ajouterai en son honneur que son parent ayant fait de nouvelles espiégleries du genre de celles dont j'ai parlé, il l'a privé de son emploi, et mis dans l'impossibilité de recommencer.

Voilà mon histoire du chapon complète; je reviens maintenant à mes amours. M. de N*** avait obtenu à Compiègne la permission de revenir à Paris. Il recommença ses persécutions pour m'épouser, et moi mes fausses promesses d'en finir bientôt. Je voyais toujours madame F....., je lui avais même fait faire connaissance avec M. de M**, et j'ai lieu de croire qu'ils s'entendaient à merveille pour intriguer et gagner de l'argent: madame F.... continuait de me conseiller de résister à un projet de mariage qui m'enlevait mon indépendance sans pouvoir contribuer en rien à rendre mon avenir meilleur. Elle me parlait avec tant d'esprit et de raison, que je continuai mon petit train de vie; promettre toujours, pour ne jamais tenir.

M. de N*** passa un mois à Paris, ne me quittant jamais, mangeant constamment à ma table,

et se regardant absolument comme chez lui. Il exigea (et j'eus la faiblesse de céder) que je changeasse de demeure, et me fit loger dans la rue du Helder, n° 13. Enfin après m'avoir fait promettre que lorsqu'il reviendrait à Paris nous terminerions notre mariage en secret, il retourna à son régiment.

Arrivé à Compiègne, il rendit compte de son voyage au colonel, lui assura qu'il était convenu entre lui et moi de nous unir par un mariage que nous tiendrions secret jusqu'à ce que le régiment revînt à Paris; qu'alors on passerait le contrat, et qu'il aurait recours à ses bons offices pour obtenir la signature du roi. Le colonel lui fit son compliment, et le félicita d'avoir enfin terminé cette affaire; mais il fut moins discret que M. de N.... ne l'espérait. Les princes devaient, après une partie de chasse, passer une revue. Le colonel leur fit confidence des projets de M. de N..., et les princes, ayant distingué ce jeune officier à la revue, s'arrêtèrent pour lui demander si le mariage était conclu. Le jeune imprudent répondit qu'il l'était, mais qu'il aurait désiré qu'on n'en parlât point encore parce qu'il n'avait pas suivi la marche ordinaire, et qu'il avait commencé par un mariage secret; qu'il espérait que ses chefs voudraient bien lui pardonner ce grand empres-

sement à assurer son bonheur. Il répéta la même chose à MONSIEUR, et le bruit s'en répandit si bien parmi les officiers, qu'il n'y eut plus le moindre doute à ce sujet.

Son but était atteint; il se persuadait que désormais il m'était impossible de reculer, et qu'il m'avait mise dans la nécessité d'en finir avec mes irrésolutions. Après ses déclarations, il fut inscrit sur les contrôles du régiment comme officier marié; c'est du moins ce qu'il m'a dit. Il demanda et obtint facilement la permission de revenir à Paris. Je n'avais connaissance d'aucune de ces étourderies; si j'avais pu le savoir, je les aurais prévenues et empêchées, si cela eût été en mon pouvoir. Il était évident que ce jeune homme se mettait à ma discrétion, et qu'il ne dépendait plus que de moi de l'épouser, mais j'étais bien décidée à n'en rien faire.

De retour auprès de moi, M. de N.... me raconta tout ce qu'il avait fait pour me mettre dans l'impossibilité d'un refus; il m'ajouta que désormais son sort dépendait de moi. Je me trouvais réellement dans une position embarrassante, et je sentais le besoin de conseils. J'écrivis à mon ami M. de Luigny; je ne lui déguisai rien, et le priai de me guider au milieu de tant d'embarras. Voici mot à mot la réponse que j'en reçus :

« Vous me consultez un peu tard, ma chère « amie; votre répugnance pour le mariage doit « céder aujourd'hui aux nombreuses imprudences « que vous avez commises, à moins que le jeune « homme n'ait des défauts assez graves pour vous « rendre malheureuse le reste de votre vie. Abju- « rez, pour votre bonheur à venir, cette funeste « envie de coquetterie qui vous fera du mal tôt ou « tard. Mais ne balancez plus aujourd'hui à faire « un sacrifice devenu nécessaire. Un refus entraî- « nerait des conséquences graves auxquelles je « vous engage à ne pas vous exposer. Vous con- « naissez mon amitié pour vous; suivez donc mes « conseils une fois en votre vie. Donnez parole « franchement, et concluez le plus promptement « possible. D'après ce que vous venez de m'écrire, « cela devient nécessaire. Adieu, mon enfant, écri- « vez-moi la suite du petit roman que vous m'a- « vez envoyé, et qui finira comme ils finissent « tous, par un heureux mariage. »

Cette lettre me décida. Je la trouvais remplie de raison et d'honneur; je cédai aux instances de M. de N...., lui donnai ma parole, et j'allai trouver M. Boileau, notaire, pour disposer le contrat de manière à n'y point parler de divorce. Il me promit tout, et je ne m'occupai plus que de vain-

cre mes répugnances pour l'hymen, et de préparer mon sacrifice.

Je n'avais point rompu avec M. Delorme, mon ancien ami; c'était même de ses mains que j'avais retiré mon portrait pour le donner à M. de N..., c'était un petit chef-d'œuvre d'Isabey. M. Delorme désirait entrer dans le régiment de M. de N***; je fis tout ce que je devais pour lui procurer cet avantage, et m'aidai des bons offices de M. d'Hozier, officier-supérieur de ce corps. Je ne parlais jamais de mon futur hymen que comme de mon prochain esclavage, et je n'étais pas sans inquiétude de ce côté. J'avais plusieurs fois surpris mon prétendu en querelle avec mon fils, ce qui me faisait une peine fort vive. Nous avions ensemble des discussions sur la manière dont je l'élevais, ne lui refusant rien et le gâtant sans cesse. Ces petits différends me faisaient tressaillir; je me reprochais un nouveau mariage comme une mauvaise action. J'étais déjà sous le joug; M. de N*** avait exigé de moi, en menaçant de se détruire à mes yeux si je m'y refusais, que je laissasse croire au public que notre mariage était conclu. Il m'avait présenté son père et sa sœur Zéphirine, qu'il avait fait venir exprès. Ces petites formalités préliminaires n'avaient point trouvé d'opposition de ma part. Ma résolution était prise alors;

je comblais le père d'attentions et la sœur de présents. Tout allait donc bien jusque-là. Mon fils même était parti pour être présenté à toute la famille, ainsi qu'à la mère de mon prétendu épouseur. Cette dame vivait dans ses terres en Normandie, car M. de N.... était Normand; elle était séparée de son mari, homme d'une assez mauvaise conduite, qui vivait en concubinage avec une autre femme dont il avait des enfants. Cette famille était loin d'être unie; le père nourrissait une jalousie extrême contre son fils, qui était bien plus avancé en grade que lui-même; ce motif seul l'empêchait de l'aimer. Son caractère se ressentait singulièrement du terroir où il était né, c'est-à-dire du cœur de la Normandie. Je l'ai bien étudié, et voici ce que j'ai recueilli de mes observations. Il savait donner à sa figure l'expression d'un bon cœur, et quoique sans esprit, il était adroit et insinuant. Je ne saurais dire jusqu'à quel point il était intéressé, même vilain; ce qu'il y avait de plus contradictoire en lui, c'est qu'avec ce caractère il s'était livré à l'inconduite, au déréglement, et s'était ruiné, d'abord au jeu, ensuite avec les femmes. On pourrait dire qu'il s'était en quelque sorte ruiné par intérêt. On le voyait presque toujours entortillé dans une multitude de misérables petitesses, et lorsqu'il lais-

sait aller son naturel, il devenait exigeant, emporté à l'excès. Sa présomption, compagne ordinaire de la bêtise, était plus forte encore que sa méchanceté, ce qui n'est pas peu dire. Il savait marcher quand il fallait aller à pas de tortue pour arriver plus sûrement à son but. Chicaneur par nature et par goût, curieux et bavard lorsqu'il s'agissait des autres, dissimulé et faux lorsqu'il était question de lui, il avait, bien jeune encore, abandonné sa femme et trois enfants! Tel est l'homme qu'on me destinait pour beau-père, qui a fait à son fils un mal irréparable, et l'a perdu pour toujours dans l'opinion publique, car sans lui les choses auraient pris un tour différent. Les princes devant aller chasser à Compiègne, M. de N*** s'y rendit. Mais avant son départ tout était bien convenu; les paroles données; en un mot, pour le public, j'étais censée mariée; M. de N*** m'avait même engagée à envoyer des billets de *faire part*, mais je m'y étais fortement opposée; peu de jours avant, j'avais consenti à une promenade sentimentale à Montmartre. Après avoir causé d'affaires sérieuses qui se rapportaient toutes à notre avenir, nous nous assîmes pour prendre quelque repos. Cette époque est bien présente à ma mémoire, et je vais rendre mot-à-mot la conversation que nous eûmes en-

semble, car elle a trop influé sur notre sort pour que j'aie pu jamais l'oublier. Je veux d'ailleurs me rendre justice, et si j'ai raison de ne pas accepter des torts quand je ne les ai point, je dois aussi, quand j'en ai, en faire l'aveu avec franchise, et dire loyalement que dans cette circonstance j'ai usé de dissimulation et péché par légèreté.

A peine fûmes-nous assis, que me prenant la main, M. de N*** me dit : « Soyez franche avec « moi, ma chère amie; à la veille d'être votre « mari, j'ai le droit de tout savoir. Vous êtes « jolie, et à coup sûr vous avez dû être aimée. « Parmi vos adorateurs, n'en avez-vous distingué « aucun? Vous êtes libre depuis si long-temps, « qu'il serait difficile de le trouver étonnant. Seu- « lement dites-le avec franchise et j'éviterai de « le voir et de le rencontrer, voilà tout. »

Tandis qu'il me parlait, mon imagination travaillait fortement, et voici les réflexions que je faisais : Si avec le caractère jaloux que je connais à mon prétendu, je vais lui faire l'aveu que M. Delorme, qu'il voit tous les jours, a été mon ami pendant cinq ans, jamais il ne me pardonnera de les avoir mis l'un et l'autre en présence et de continuer à voir son rival malgré les souvenirs du passé. D'ailleurs, prête à l'épouser, je ne voyais pas la nécessité d'un aveu qui ne pouvait man-

quer de troubler son avenir, et ma conscience ne m'obligeait pas à parler, puisqu'à l'époque où ces choses s'étaient passées, je ne lui devais rien; j'étais d'ailleurs bien résolue de contribuer à son bonheur de tout mon pouvoir et par une conduite à l'abri de tout reproche; je pris donc le ton affirmatif; je lui assurai que jamais je n'avais aimé personne, ce qui était à peu près vrai; que jamais qui que ce soit n'avait eu de droits sur moi.

Alors tous les traits de sa figure devinrent rayonnants de bonheur; il me témoigna combien ces paroles le rendaient heureux, et j'aurais voulu être franche, que je ne l'aurais osé après de pareils transports : j'avais bien quelques petits remords, mais je les étouffais, persuadée que je n'avais fait que ce que j'avais dû.

Après cet entretien, M. de N*** repartit pour Compiègne, se promettant de revenir le plus tôt possible. Mais à peine y était-il arrivé que je reçus une lettre de lui, par laquelle il me pressait de venir voir une chasse des princes. Son style était de feu, il voulait absolument que je lui donnasse cette preuve de dévoûment. Il se disait même capable d'un mauvais coup si je m'y refusais; il ajoutait qu'au point où en étaient les choses, il n'y avait plus qu'à terminer de suite,

que le public et la cour nous croyaient mariés, et que je lui devais une démarche qui les convainquît de la vérité.

Je ne voyais plus alors la dame qui me donnait des conseils qui m'avaient si fortement détournée de l'idée d'un mariage; j'étais livrée à moi-même. La proposition de M de N*** m'offrait du plaisir et de l'agrément; je lui répondis que j'allais partir avec ma femme de chambre. D'ailleurs, il se croyait si sûr d'être mon mari, que déjà il se servait de mes fonds pour son équipement ou ses chevaux; et l'on trouvera dans mes papiers quelques fragments qui prouvent la vérité de ce que j'avance; quel blâme pourrait mériter ici ma conduite? je l'ignore.

A peine étais-je à Compiègne que M. de N*** fit part de mon arrivée à toute la ville; je reçus des visites nombreuses, des invitations de fêtes, de bals, etc.; il n'était sorte d'attentions, de marques de tendresse et d'amour que ne me donnât mon prétendu; j'étais si heureuse que je n'aurais voulu pour rien au monde changer mon sort. Être aimée d'un beau, charmant et joli cavalier que toutes les femmes m'enviaient, c'était une vapeur trop enivrante pour ma tête, pour une jeune femme sans guide et sans conseil; car celui qui aurait pu me servir de Mentor, le Comman-

deur était épris lui-même d'une tendre amitié pour le jeune homme; et pourvu que le mariage se terminât, peu lui importait par quel chemin.

J'étais, après la chasse, du nombre des personnes dont le cercle entourait la table où les princes dînaient. Au dessert, M. le duc de Berry appela M. de N***; il quitta mon bras pour se rendre aux ordres du prince. Il était évident qu'on parlait de moi, j'aurais voulu en douter que cela m'aurait été impossible, car j'entendis résonner l'épithète de *jolie*, et ces mots qui chatouillaient si agréablement mon oreille : *Je vous en fais mon compliment.*

M. de N*** vint me reprendre le bras, et me le serra d'une manière convulsive, en me disant : « Vous ne pouvez plus vous en dédire, ou vous « causeriez ma mort; elle serait terrible.—Je n'en « ai nulle envie, lui dis-je; de tout mon cœur, « ce sera quand vous voudrez. » Après le dîner il m'entraîna dans la galerie où les princes devaient passer, et me mit bien en vue. M. le duc d'Angoulême s'approcha de moi, et me dit ce peu de mots : « Madame compte sans doute passer l'hiver « à Compiègne ?— Non, monseigneur, lui dis-je, « je pars après la chasse. » Le prince me salua et ne me dit rien de plus.

Ce fut une chose très-heureuse pour M. de

N...., car s'il m'en eût demandé davantage, il m'aurait été impossible de le tromper. Non, je n'aurais pas été capable d'une pareille faute; aussi M. de N*** était-il tout tremblant lorsqu'il vit le prince s'approcher de moi, et le profond soupir qu'il poussa lorsqu'il le vit s'éloigner, trahit l'angoisse où il se trouvait, et la crainte que lui inspirait ma franchise ou mon étourderie. Heureusement tout se passa à souhait, et M. de N*** en ressentit une telle joie qu'il m'engagea à passer encore quelques jours à Compiègne, où les fêtes et les bals se succédaient avec une merveilleuse activité.

Mais le désir de revoir mon fils me ramena à Paris. Je savais que le père de mon prétendu, qui s'était chargé de le présenter à sa famille, devait me le ramener avec sa fille, et l'heure arrivait où tout devait se conclure à notre satisfaction à tous. Mais voici le moment de la catastrophe : M. de N***, ayant appris le prochain retour de son père et de sa sœur, demanda une nouvelle permission. Il eut quelque peine à l'obtenir; cependant on la lui donna encore pour six semaines, mais à condition que ce serait la dernière, et que désormais je me rendrais à Compiègne. Nous employâmes ce temps à faire venir tous nos papiers, les extraits mortuaires de mon

père, de ma mère, mon acte de naissance, etc.; enfin toutes les pièces que je possède encore; nous étions parfaitement en règle. J'avais comblé de présents mon futur, sa sœur, son père; mais ce dernier n'avait pas laissé dormir sa méchanceté; il avait eu avec M. Delorme une longue conversation à la suite de laquelle il avait écrit à son fils qu'un garde-du-corps de la compagnie de Grammont demandait à le voir et à lui donner les informations les plus importantes pour son avenir, que le rendez-vous était pris pour le lendemain à midi.

Cette lettre n'ayant été remise que le soir, M. de N*** ne m'en communiqua le contenu que le lendemain matin à déjeûner. Il me demanda conseil, en me disant que, connaissant son père, il n'avait nulle envie d'accepter le rendez-vous. « Je sais, dit-il, qu'il ne m'aime point, et je suis « persuadé qu'il a trouvé quelques vieilles cabo- « ches de sa connaissance, qui se proposent de « m'ennuyer de leurs remontrances. Je ne sais « quelle voix intérieure me dit de repousser ce « rendez-vous. »

Moi-même je n'aimais pas le père de M. de N***, mais j'étais à mille lieues de penser qu'au moment de conclure un mariage que les inconséquences de son fils avaient rendu indispensable,

il eût l'indigne pensée de détruire toutes nos espérances par une machination diabolique.

Je fus donc la première à conseiller à M. de N*** d'accepter le rendez-vous qu'on lui proposait; d'ailleurs, lui dis-je, je pense que vous avez trop de sagesse pour vous laisser troubler par des visions. Ce rendez-vous m'occupait si peu que je sortis pour aller faire des visites, et ne rentrai qu'à quatre heures. Quelle fut ma surprise! je trouvai M. de N*** se promenant dans mon salon à grands pas, la figure sombre et décomposée. Dès qu'il m'aperçoit, il s'avance vers moi, les yeux égarés, le geste menaçant, et me montrant une lettre: « Connaissez-vous cela, madame, répondez, et « dites si son contenu est vrai? »

Je pris la lettre tranquillement, car j'en avais du premier coup-d'œil reconnu l'écriture, et lui dis: « Avant de vous répondre, monsieur, veuil- « lez, je vous en prie, reprendre vos sens et me « dire, si vous le pouvez, ce qui vous est arrivé; « alors je vous donnerai ma réponse; et croyez- « moi, elle sera sincère et irrévocable. »

Le ton froid et sévère avec lequel je lui parlai le calma un peu, et voici ce qu'il me raconta:

« Je suis allé, comme vous me l'aviez conseillé « vous-même, au rendez-vous; la première per- « sonne qui se présente à moi, est M. Delorme;

« je le plaisante un peu sur la manière mysté-
« rieuse dont il m'a fait venir chez lui ; mais lui,
« d'un air sérieux et composé : veuillez croire,
« monsieur, que je n'aurais pas attendu jusqu'à
« présent pour avoir un entretien avec vous ; si
« je n'y avais été déterminé par les plus puissants
« motifs. Ma démarche est le résultat d'un entre-
« tien avec M. votre père. Je l'ai rencontré hier,
« et comme il connaît mes liaisons anciennes avec
« madame de C...., il m'a dit qu'il était de mon
« devoir de camarade de vous ouvrir les yeux sur
« les nœuds que vous allez contracter ; qu'il était
« nécessaire de ne vous laisser rien ignorer, afin
« de vous mettre à portée de prendre un parti.
« Je suis militaire ; vous l'êtes aussi : nous nous de-
« vons de la confiance et de la franchise. Madame
« de C.... vous a-t-elle avoué qu'elle avait eu un
« amant pendant cinq ans, qu'elle l'a quitté sous
« le prétexte d'une infidélité ? Dites, monsieur,
« vous l'a-t-elle dit ? Je croyais comme tout le
« monde que vous étiez marié, et je gardais
« pour moi ce terrible secret. J'aurais continué
« de le garder si votre père ne m'eût détrompé,
« s'il ne m'eût fait les plus pressantes prières
« de vous ouvrir les yeux. Si je m'y suis décidé,
« c'est encore un secret, le seul que je ne vous
« dirai pas. Cet amant, monsieur, c'est moi, et si

« vous en doutez, regardez le portrait qu'elle vous « a donné. Pendant les cent jours, je l'avais caché « dans la cave de mon père. Avant de vous le re- « mettre, il a fallu le restaurer; elle vous a dit « elle-même que l'humidité l'avait un peu endom- « magé. Quant à moi, je ne saurais me plaindre « de son défaut de franchise; elle m'a constamment « parlé de sa répugnance pour un second mariage, « et ensuite de la résolution où elle était de vous « épouser. Voilà, monsieur, tout ce que j'avais à « vous dire.

« Confondu, anéanti par ce discours, je me « sentis à peine la force de répondre. Quel mo- « ment, monsieur, lui dis-je, choisissez-vous pour « me faire un pareil aveu? Vous ne pouvez me « rendre que le plus malheureux des hommes. « Tout est dit; il faut ou que j'épouse madame de « C....., ou que je me brûle la cervelle. Ah! pour- « quoi mon père vous a-t-il engagé à troubler no- « tre repos! et vous, monsieur, quelle noire ven- « geance vous exercez sur une femme qui vous a « donné tant de preuves de son amitié, qui a eu « recours à mon crédit pour vous servir! Comment « avez-vous tardé si long-temps à me faire vos af- « freuses confidences? Vous le pouviez encore « lorsqu'elle vous a redemandé son portrait. Mais « aujourd'hui! Ah! monsieur, vous m'assassinez!

« Du reste, il faut en finir ; vous allez venir avec « moi lui répéter à elle-même ce que vous venez « de me raconter. — Oui, monsieur, me répondit-« il, j'y cours. — Je ne me sentis pas la force de « vous l'amener ; écrivez seulement, monsieur, « lui dis-je, ce que vous venez de me confier, et « je le lui montrerai. Il écrivit, vous avez sa let-« tre, qu'en dites-vous? »

Il n'aurait peut-être en ce moment tenu qu'à moi de le dissuader, car je voyais qu'il n'était pas bien convaincu ; je pouvais lui faire un conte sur cette prétendue passion de M. Delorme pour moi, sur mes rigueurs, sur ses vengeances. On sait de quoi les femmes sont capables ; elles ont, en fait d'amour, tant de moyens pour tromper et flatter les hommes, que si j'en avais eu la volonté, rien ne m'était plus facile, mais je ne le voulus point.

Après un moment de silence, je lui demandai ce qu'il pensait de M. Delorme, après une conduite aussi déloyale? — « Je sais, me répondit-il, « ce qu'il faut penser de ces sortes de gens, mais « il faut s'en servir et les mépriser. Répondez-moi « à votre tour ce que vous pensez de cet écrit? » « — Eh bien, monsieur, lui répliquai-je avec calme, « puisque vous voulez le savoir, M. Delorme ne « vous a point trompé, mais il a détruit votre

« avenir et le mien. Maintenant je vous donne ma « parole d'honneur que je ne vous épouserai ja- « mais, quelque chose que vous fassiez pour cela. « Ma résolution est irrévocable. »

Je lui racontai alors ce qui s'était passé entre M. Delorme et moi, et lui parlai du motif que j'avais eu, et que je croyais louable de lui cacher cette partie de ma vie, et du scrupule que j'en avais ressenti. Il m'écouta sans m'interrompre, mais avec les marques du plus profond chagrin. « Il faut, lui dis-je, prendre un parti décisif. Je « sens tout ce que votre position a de difficile, « mais voici ce que je vous propose : allez re- « joindre votre régiment; dites que des affaires « imprévues m'ont obligée de partir pour mon « pays, où je me rendrai en effet avec mon fils ; « six mois après, rien ne vous empêchera d'an- « noncer ma mort et de prendre le deuil ; c'est, je « crois, le moyen le plus sûr de prévenir les désa- « grements qui pourraient vous arriver à votre « corps. — Non, me répondit-il, si je ne vous « épouse pas, c'en est fait de ma vie. »

Au milieu de cette scène on annonce M. de N*** père, il se présente avec ses manières accoutumées ; sa figure était calme et n'annonçait aucun orage. Son fils me pria de n'engager avec lui aucun débat; la conversation roula sur des objets

indifférents. Il m'avait demandée au portier sous le nom de madame de N*** Qui que ce soit n'aurait pu soupçonner qu'il fût l'auteur de notre malheur. Il nous quitta sans aucune altération dans la figure, et dès qu'il fut de retour chez lui, écrivit au colonel P..... que son fils l'avait trompé, que son mariage n'était qu'une fiction, et que, pour des raisons de la plus haute considération, cette alliance n'aurait jamais lieu. Le jour même, il prévint son fils qu'il était instruit de tout, et qu'il en avait écrit au colonel; il l'engagea à retourner au régiment, attendu qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour arranger toute cette affaire. « Vous m'avez perdu, » lui dit le fils pour toute réponse, et il revint chez moi chercher des consolations; mais j'en avais besoin moi-même autant que lui.

Je lui conseillai, comme l'avait fait son père, de retourner au régiment et il s'y détermina après m'avoir conjurée de revenir sur ma détermination. Elle était invariable; cependant je voulus bien me prêter à tout pour sa tranquillité.

Trois jours s'étaient à peine écoulés que je reçus de lui une lettre où il me disait qu'il fallait nous unir ou mourir. Le quatrième jour il arriva et me dit : « Je suis un homme perdu. Le colonel « en me voyant m'a dit : je vous conseille de re-

« partir sur-le-champ; vos camarades sont instruits « de tout, et je vous préviens qu'ils ont résolu de « vous jeter par les fenêtres. »

Cette menace avait fait une si forte impression sur lui, qu'il n'avait pas hésité un instant à revenir à Paris. Pour concevoir l'horreur qu'elle lui fit, il faut connaître une aventure horrible qui arriva à son régiment et que M. de N*** lui-même m'a racontée. Mais je n'ai, pour en garantir l'authenticité, d'autre autorité que la sienne; elle est même si affreuse que j'eus toutes les peines du monde à la comprendre lorsqu'il me la raconta.

Un jeune homme d'une bonne famille, mais n'ayant encore qu'un grade inférieur dans le régiment, s'oublia jusqu'à commettre un vol, de peu de conséquence, il est vrai, mais c'était toujours un vol; le colonel assemble les officiers, leur représente que ce malheureux sera déshonoré et déshonorera sa famille s'il est envoyé devant un conseil de guerre. Il pense qu'il vaudrait mieux en faire une justice prompte et militaire. On l'appelle dans une chambre, au troisième étage, où tous les officiers étaient rassemblés, on lui reproche l'indignité de sa conduite, sa bassesse; et, sans autre forme de procès, on ouvre la fenêtre, on se saisit de lui et on le précipite en

bas. On ajoute que le malheureux jeune homme n'en mourut point, et qu'il eut encore la force de se traîner à l'hôpital, où il expira quelques instants après.

Lorsque M. de N*** m'eut raconté cette horrible histoire qui a tous les caractères de l'assassinat, je partageai le frémissement qu'il avait dû éprouver lorsqu'on l'avait menacé du même supplice. Tout cela me jetait dans une position affreuse. M. de N*** continuait de me déclarer qu'il n'aurait jamais d'autre épouse que moi, et me pressait de mettre un terme à la rigueur de son sort. Son malheur s'aggravait tous les jours. Un officier de son régiment l'ayant rencontré, il fut forcé de se battre avec lui; en même temps, le conseil de discipline s'était assemblé, et le roi ayant été informé de tout ce qui s'était passé, l'infortuné Alphonse de N*** reçut sa destitution. Réduit au désespoir, il ne voyait de salut pour lui qu'en terminant son mariage avec moi. Mais ma résolution était prise, et je la lui intimai de nouveau. Alors il ne garda plus de ménagement et, dans le transport où il était, il m'écrivit la lettre suivante qui est restée dans mes papiers.

« Vous m'avez perdu et trompé. Votre intention n'a jamais été franchement de m'épouser; « vous venez de me maudire en me renvoyant.

« Vous ne savez pas qui vous avez maudit. A cinq « heures je vous renverrai votre portrait et une « cravatte brodée. Adieu pour cette vie. »

Mais il ne renvoya ni le portrait, ni différentes bagatelles de prix qu'il tenait de moi. Sa famille aima mieux les garder. Malgré cette rupture, il revint encore chez moi, où il me dévalisa de toutes ses lettres et de quelques autres misères, gages de notre mutuel attachement. Je ne sais si en reprenant ses lettres il avait l'intention de m'ôter les moyens de me justifier de ce qui s'est passé entre lui et moi, mais je déclare que tout ce que j'ai dit est de la plus exacte vérité. Quant aux divers objets que M. de N*** tient de moi, j'avais pensé que la coutume étant, à Paris, de tout remettre quand un mariage est rompu, il se ferait un devoir de s'y conformer. Mais peut-être la coutume de Normandie est-elle différente de toutes les autres. J'ai fait de vaines démarches pour recouvrer mon portrait; on n'a pas même daigné me répondre. Je crois pourtant que j'en aurais des nouvelles si je voulais m'adresser à madame de B.... d'H.....

Les procédés de M. de N*** à mon égard, la connaissance que j'avais de la violence de son caractère, l'enlèvement de mes lettres, mille autres circonstances me remplissaient de terreur. A

peine pouvais-je répondre que, dans son désespoir, il n'entreprît d'attenter à mes jours. Je crus, peut-être mal à propos, que je devais pour quelque temps me dérober à ses fureurs. J'avais depuis plusieurs années une couturière qui me paraissait honnête et à laquelle je croyais pouvoir me confier. Elle me conseilla de prendre, sous son nom, un appartement dans la rue de la Michodière. Je ne voyais plus guère madame Gustave; elle continuait toujours sa vie mystérieuse; elle avait changé de logement et je n'avais pas même songé à lui demander sa nouvelle adresse; j'étais donc privée de ses conseils. Mon oncle le Commandeur, dans la plus grande crise de mes affaires, m'avait fait dire qu'il partait pour la campagne, et se disposait à passer quelque temps chez son amie la baronne H... Ma tante de M..., qui précédemment, ne manquait jamais de venir tous les deux ou trois jours passer la journée avec moi, à qui j'avais fait obtenir une pension de 800 francs pour son fils, sur la cassette du roi, qui recevait fort volontiers mille bagatelles dont je lui faisais cadeau, cette chère tante ne mettait plus le pied chez moi.

Mon cœur était serré; j'étais seule, sans conseil, sans appui, ma tête renversée. Enfin madame Gustave vint me faire une visite, et me confirma dans le projet de me réfugier dans la rue de la

Michodière, chez madame Desjardins (c'était le nom de mon ancienne couturière). Nous déménageons; madame Gustave a la bonté d'aider madame Desjardins, et celle-ci est la première à m'offrir une contre-lettre, que je mis dans mon portefeuille; mais par suite de ma légèreté, ce portefeuille était ouvert à tout le monde. Je vivais ainsi dans l'obscurité, soustraite aux regards des mortels, mais contente; un très-petit nombre d'amis connaissaient mon asile. Mes amours m'avaient détournée de mes intérêts; j'avais délaissé mes affaires; et la crainte de me montrer m'empêchait de continuer quelques opérations utiles. Tous les sacrifices que j'avais faits successivement, loin d'améliorer mes finances, y avaient fait une large brèche. J'avais encore payé quelques dettes de mon excellent ami, M. de Luigny, pour assurer sa tranquillité. J'avais donc un besoin urgent de recomposer mon petit avoir. Je payais régulièrement le loyer de mon logement; j'en remettais les fonds à madame Desjardins, qui recevait en son nom les quittances du propriétaire. Je vivais tranquille lorsqu'un M. Dubois me fit proposer une liquidation qu'il disait excellente; on m'assurait cent mille francs si je réussissais.

Je pris toutes les pièces et les portai à M. Corvetto, que j'avais négligé au milieu de mes tour-

mentes d'amour; mais il savait tout ce qui s'était passé. Lorsqu'il me vit, il me gronda de n'en faire jamais qu'à ma tête, qui ne pouvait, disait-il, que me conduire fort mal. Il examina mes papiers qui lui parurent en règle, et lorsque je lui fis la confidence qu'on me promettait cent mille francs : « Diable, me dit-il, ou l'affaire est mau-« vaise ou l'on vous trompe, car cette liquidation « est d'une faible importance. N'importe, j'exami-« nerai, et si la demande est juste, si les pièces « ne laissent rien à dire, je ferai bien volontiers « ce que vous désirez. »

J'étais enchantée de son accueil et de ses promesses; je vais retrouver M. Dubois qui me paraît aussi charmé que moi. Il m'assure qu'il a tous les pouvoirs nécessaires pour traiter; il me fait voir sa procuration, et me propose de la faire consulter; je connaissais depuis long-temps un avocat, sans fortune, il est vrai, mais non pas sans mérite; il se nommait M. F.... de la R.... et jouissait de la plus grande confiance d'un personnage qui depuis est devenu ministre, avec un pouvoir et une faveur immenses; ce n'était pas sa beauté qui le faisait rechercher; il était petit de taille, d'une figure jaune et plate, laid à faire plaisir. Il avait eu la complaisance de me donner des conseils dans un temps où il n'était pas aussi

important qu'aujourd'hui; je l'invitai à dîner, car alors un dîner n'était pas une chose méprisable pour lui. Après dîner, je l'entretins de mon affaire; je lui montrai la procuration, il la trouva bonne, m'expliqua d'abord, et m'écrivit ensuite ce que je devais faire pour n'être pas dupe; il me traça même le modèle de l'acte.

Si j'avais habituellement suivi ses conseils, je m'en serais trouvée mieux; ici je m'abandonnai encore à ma sotte confiance et à mon étourderie; je montrai le projet d'acte à monsieur Dubois, il m'assura que ce n'était pas ainsi qu'il pouvait procéder; que ses mandataires, qui étaient à Bordeaux, l'avaient autorisé à déposer la somme chez un fonctionnaire public, que cette somme serait faite en lettres de change, et que je la retirerais dès que l'affaire serait terminée.

Tout cela me parut si simple, si raisonnable et si franc, que je mis tout-à-fait de côté le projet d'acte de M. de F... M. Dubois écrivit à Bordeaux, en reçut les réponses qu'il attendait, et enfin le paquet ayant été bien cacheté en ma présence, je demandai qu'il fût déposé chez le juge de paix de la rue de l'Université, bon et vénérable vieillard qui m'avait souvent donné d'excellents avis et des marques d'intérêt. Tout se passa comme je le désirais; je retournai chez M. Corvetto; il

avait fait examiner l'affaire, et la trouvait juste; il me promit qu'il s'en occuperait, et qu'elle aurait une issue favorable; je me contentai alors de lui faire quelques visites pour en accélérer la conclusion, et m'occupai jusqu'à nouvel ordre de quelques autres affaires.

J'en avais assez pour me tourmenter; quelques sacrifices que j'eusse faits pour apaiser les créanciers de M. de L..., quelques efforts qu'il eût fait lui-même, il était loin d'être tranquille; je reçus une lettre où il m'annonçait qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui au milieu de ses bois; que ses créanciers étaient venus l'y relancer; que ceux qu'on avait payés avaient donné l'éveil aux autres, que ces gens s'étaient persuadés que pour être payés, il ne s'agissait que de le poursuivre et que son auguste maître le tirait d'embarras chaque fois qu'il s'y trouvait; qu'au milieu de ces persécutions, il ne savait plus où reposer sa tête, qu'il était décidé à revenir à Paris, non pas ostensiblement, mais dans un asile sûr, jusqu'à ce qu'il pût arranger ses affaires; qu'il était dans la ferme résolution de faire une cession de tout ce qu'il avait, et que peut-être alors, lorsqu'il serait à l'abri de toute poursuite, Monsieur aurait la bonté de lui rendre sa place; il finissait sa lettre en me disant que dans quelques jours

il aurait le bonheur de me voir et de me faire part de ses intentions.

Il arriva en effet, me répéta ce qu'il m'avait écrit, en m'annonçant qu'il avait déjà arrêté auprès de Montmorency un asile ou il espérait trouver quelque repos; après avoir entendu le récit de ses peines, je lui fis celui des miennes; M. de Luigny me félicita d'en être quitte pour les désagréments que j'avais éprouvés; il regarda comme un extrême bonheur d'avoir pu me soustraire à un mariage qui ne pouvait être que funeste, attendu le caractère emporté et jaloux de M. de N***; il partit pour Baillet, avec la ferme résolution d'acheter son repos à quelque prix que ce fût.

Après la longue absence de ma tante de M..., je la regardais comme tout-à-fait perdue pour moi. Cependant elle revint me voir et me trouvant en quelque sorte chez ma couturière, elle me fit à ce sujet des observations que je trouvai très-justes; il n'était pas convenable, disait-elle, que je fusse à la discrétion d'une femme qui pouvait abuser de ma confiance, et s'approprier tous mes meubles sans que j'eusse un mot à dire; j'essayai de la rassurer en lui déclarant que je m'étais mise en sûreté avec une contre-lettre que je lui avais fait signer. J'avais en ce moment chez

moi un jeune homme ami du fils de M. Try, M. E. du M...., le même que j'avais connu à Orléans et qui m'avait fait sa cour; il me pria de lui montrer cette lettre; je la cherchai inutilement, elle avait disparu; il est vrai que mes papiers étaient habituellement dans un assez grand désordre; le jeune homme m'exposa les conséquences de ma confiance aveugle; j'étais surprise de ne point trouver cette contre-lettre, et comme je recevais ma couturière à chaque instant chez moi, je commençais à soupçonner qu'elle avait bien pu faire une mauvaise action.

En ce moment elle entra; je lui demandai d'un ton un peu sévère ce qu'était devenue cette contre-lettre; elle me répondit sans se déconcerter qu'elle n'en savait rien; que probablement je l'aurais égarée: qu'au surplus le mal n'était pas bien grand; qu'elle était toute prête à m'en donner une autre; le ton d'assurance avec lequel elle me parla, l'air d'honnêteté dont elle se para en ce moment, toute sa personne enfin m'en imposa tellement, que j'eus un moment de remords d'avoir pu la soupçonner; j'aurais dû pourtant la prendre au mot; c'était le conseil du jeune homme, mais mon incurable imprévoyance m'en donna un autre. « De-« main, madame Desjardins, lui dis-je, demain il « sera temps; je suis fâchée de ce que je vous ai « dit. »

Le lendemain je me lève de bonne heure pour conduire au bain mon fils qui avait obtenu la permission du proviseur de son collége de venir passer quelques jours avec moi; j'emmène aussi ma femme de chambre. Nous étions tous de bonne humeur, car j'avais fait la partie d'aller surprendre M. de Luigny à la campagne, et d'y rester quelques jours; j'avais enfin avec moi jusqu'à mon petit chien, seul et unique don (à l'exception du petit serin) que m'eût fait M. de N***; nous déjeûnons au bain, et nous revenons la tête pleine de nos projets; quelle est ma surprise, lorsque j'arrive à la porte de mon appartement, d'y voir un gros cadenas qui en défend l'entrée! Je descends chez la portière, je lui demande la cause de cette nouveauté; elle me répond avec le plus grand flegme que madame Desjardins ne veut plus me recevoir chez elle; que n'ayant pas payé mon loyer depuis six mois, elle s'est déterminée à fermer la porte pour avoir son appartement libre; je crie, je tempête, j'exhale mon indignation de mille manières; j'envoie mon fils chez le commissaire de la rue Feydeau, je cours rue Montmartre chez M. G...., homme d'affaires; le commissaire refuse de se déranger; M. G...., me conseille de porter plainte au procureur du roi, et offre de m'accompagner; le temps était horrible;

rien ne m'arrête, nous arrivons. Je raconte avec ma volubilité ordinaire ce qui vient de se passer; mais le procureur du roi ne me comprend pas; heureusement mon interprète vient à mon secours, et expose les faits. Le procureur du roi me représente que pour rendre ma plainte valable, il faut des preuves; que si je ne puis produire des quittances de loyer, il faut au moins me pourvoir de celles des marchands qui m'ont vendu mes meubles, afin d'établir qu'ils sont réellement à moi. Il me prévient qu'il est nécessaire que ces quittances soient enregistrées; alors, me dit-il, vous pourrez intenter à la dame Desjardins un procès en police correctionnelle, et cette femme serait punie, si vous pouvez fournir la preuve de ce que vous venez de me raconter.

« Mais, monsieur, m'écriai-je, avant d'avoir rem-
« pli ces formalités, la coquine aura vendu mes
« meubles, pillé mon secrétaire, emporté mon
« argent, et quand je serai ruinée, que m'importe
« que ma voleuse soit pendue?

« Veuillez, madame, reprit le procureur du roi,
« faire attention à ce que j'ai eu l'honneur de vous
« dire; faites votre déclaration au commissaire de
« police de votre quartier, et soyez sûre que jus-
« tice vous sera rendue. »

« C'est-à-dire, monsieur, qu'il faudra que je

« couche dans la rue tandis que la malheureuse « qui me vole couchera dans mon lit. — Je vous ai « dit, madame, ce que vous aviez à faire; je n'ai « rien à y ajouter; veuillez, je vous prie, me laisser « à mes occupations. »

Tel fut le résultat de notre démarche. Nous nous rendîmes chez le commissaire où nous fûmes tout aussi heureux; il reçut notre déclaration, nous répéta à peu près ce que nous avait dit le procureur du roi et nous laissa à la merci de notre coquine. J'appris alors comme on rendait la justice, et je songeai à me procurer un lit et un asile. J'allai comme je l'avais projeté chez M. de Luigny, mais moins gaie que je n'étais quelques heures auparavant. Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé; il me conseilla de passer quelques jours à la campagne sans néanmoins perdre de vue mon affaire. Avant de partir, je remis mes intérêts entre les mains de M. Aviat, avoué, qui se chargea des poursuites.

Chaque jour je revenais à Paris prendre des quittances chez les marchands de meubles qui me les avaient vendus; je les faisais soigneusement enregistrer, et je m'occupais en même temps de faire une enquête pour établir que cette femme était sans ressource, que jamais elle n'avait été en état d'acheter un mobilier comme le mien et

que je lui avais même donné des secours. Enfin je rassemblai une grande quantité de témoins à charge et dont les déclarations la représentaient comme une femme d'un moral fort suspect. Nous étions donc bien en règle et l'avoué possédait l'affaire à merveille; tout-à-coup je reçois un assignation de *soit ouï* de la part de M. Grandin, juge d'instruction; je me rends à son cabinet et lui rends compte de toute l'affaire. Il avait précédemment entendu la Desjardins et cette femme audacieuse et rusée était parvenue à surprendre sa religion par de faux récits; elle lui avait dit qu'à la vérité les meubles que je réclamais m'avaient appartenu, mais que je les lui avais cédés depuis long-temps pour m'acquitter envers elle du montant de mes loyers, et de ce que je lui devais précédemment; que jamais il n'avait existé de contre-lettre, mais seulement une reconnaissance que les tableaux qui faisaient partie du mobilier m'appartenaient, qu'elle convenait avoir à sa disposition les effets à mon usage et qu'elle était prête à me les rendre. La confiance et l'audace avec laquelle elle parla à M. Grandin lui avaient tellement imposé qu'il me déclara que dans cette affaire il ne voyait nul fondement à une action en police correctionnelle, mais seulement à une action civile, où il me serait possible d'établir

assez bien mes droits pour obtenir justice. Tout ce que je lui dis à ce sujet ne put ébranler sa résolution; je m'épuisai inutilement en remontrances, il sourit ironiquement, me dit qu'il en savait à cet égard plus que moi, et me laissa à me pourvoir au civil.

Je le quittai, le désespoir dans le cœur. Je retournai d'abord à la campagne, je revins ensuite à la ville consulter M. Aviat qui déjà connaissait la décision de la chambre d'instruction. Il m'en témoigna sa surprise, me plaignit d'être renvoyée au civil, me demanda si cette femme présentait quelque garantie. « Cette affaire me dit-il, vous « jettera dans des frais assez considérables. Il vous « faut de l'argent pour la commencer. Les actions « au civil marchent avec une telle lenteur que « cette malheureuse aura le temps de vendre tous « vos meubles avant que vous puissiez obtenir un « jugement contre elle, et si vous l'obtenez et « qu'elle n'ait rien, vous aurez inutilement dé- « pensé beaucoup d'argent et accumulé perte sur « perte. D'ailleurs je ne saurais me charger de « cette affaire sans être muni des premiers fonds « nécessaires pour l'entamer. »

« Eh! comment voulez-vous, lui dis-je, que je « vous remette de l'argent? Je suis hors de chez « moi; je n'ai pas même les effets à mon usage, et cette

« misérable est en possession de mon secrétaire « où se trouvent les fonds nécessaires à ma dé- « pense.—Voyez, me répondit-il, et surtout sachez « ce que cette femme fera de vos meubles. »

Je fis adroitement des informations à ce sujet. Je sus que cette femme avait vendu mon mobilier pièce à pièce; qu'elle avait poussé l'impudence jusqu'à se montrer vêtue de mes robes. Les conseils de M. Aviat me revinrent à la pensée et je connus que le plus sûr pour moi était encore de me laisser voler et d'abandonner ce que la justice déclarait ne pouvoir me faire rendre. Dans mon dépit j'abandonnai l'affaire, et préférai rester nue comme un petit Saint-Jean, plutôt que d'entamer un procès. Voilà ce que me valurent les amours de M. de N*** et son obstination à m'épouser. Il fallait maintenant songer à m'habiller, faire une dépense considérable pour me rendre présentable. Je pris le parti d'habiter la campagne auprès de M. de Luigny et de l'aider à arranger, de son côté, ses malheureuses affaires.

Me voici loin de ma liquidation; je ne l'avais pas perdue de vue, c'était mon ancre de salut. Toutes les fois que j'allais à Paris, je ne manquais pas de voir M. Corvetto qui me promettait de terminer cette affaire d'une manière avantageuse. On va voir ce que mon étoile me réservait encore

de ce côté. M'accusera-t-on ici d'intrigue? Trouvera-t-on mauvais que j'aie accepté le prix de mes démarches? Je déclare que, sur ce point, j'ai souvent consulté les personnes qui me témoignaient le plus d'amitié, et dont les principes me paraissaient les plus conformés à la probité; qu'aucune d'elles n'a rien trouvé de répréhensible dans cette espèce d'échange de services; que plusieurs, même, m'ont aidée de leurs conseils pour me mettre en garde contre la mauvaise foi et assurer mes intérêts. D'autres en plus petit nombre, et parmi lesquels je citerai le célèbre maréchal Masséna, trouvaient charmante cette manière de s'enrichir, sans embarras et sans scrupule. Je voyais souvent ce grand général. Il avait connu mon père, il avait estimé ses vertus et conservé un grand intérêt pour tout ce qui se rapportait à lui. Il me conseillait surtout de profiter de l'occasion et de la bienveillance de Corvetto pour m'enrichir.

J'avais, comme on l'a vu, presque tout perdu; il me restait, en main tierce, fort peu de chose de ce que j'avais gagné à la Bourse; j'aidais encore M. de Luigny dans ses affaires; il parvint à les terminer, il était pénétré de joie, et se flattait toujours que n'ayant plus de poursuites à craindre, il retrouverait dans le cœur de son ancien

maître la place qu'il y avait si long-temps occupée ; toutes ses espérances furent trompées; loin d'avoir gagné dans l'esprit des personnes qui jusqu'alors semblaient avoir eu, du moins, un prétexte pour l'éloigner, il n'y trouva que le plus cruel délaissement, et l'on ne craignit pas de lui mettre la mort dans le sein en lui déclarant crûment que tout était fini pour lui, que son existence à la cour était irrévocablement terminée.

J'eus toutes les peines du monde à le consoler d'un malheur, selon lui, irréparable; il languissait; je cherchais inutilement à le distraire en lui parlant de ma liquidation, en lui montrant l'espoir prochain d'une fortune plus heureuse que je partagerais avec lui; tout ce que je pouvais en obtenir était un sourire doux et affectueux après lequel il retombait dans sa mélancolie.

Nous quittâmes la campagne au commencement de l'hiver, et nous prîmes chacun un logement séparé; mes tribulations me semblaient prêtes à finir, la liquidation s'avançait, et je reçus un matin un billet de M. Corvetto sans signature, où il m'annonçait que mes espérances étaient réalisées et que l'affaire était terminée. Le même jour, M. Dubois vint me prier de me rendre le lendemain chez le juge de paix de la rue de l'Université pour retirer le paquet cacheté à mon adresse.

J'avoue que pendant les vingt-quatre heures qui s'écoulèrent entre la visite de M. Dubois et l'heureux moment où je devais toucher les cent mille francs promis, je ne me tenais pas de joie. J'en prévins M. de Luigny. En faisant cession de ses biens, il restait encore débiteur de soixante mille francs. « Ah! me dit-il, s'il vous était possi-« ble de me tirer de l'état où je suis, je ne saurais « en douter, je rentrerais certainement dans les « bonnes graces d'un prince dont les rigueurs « abrégeront ma vie. »

Ce mot m'avait pénétré jusqu'au fond du cœur, et Dieu m'est témoin que je fis serment de lui remettre tout ce qu'il pourrait désirer, pour me conserver le seul ami véritable que j'eusse sur la terre. Il est impossible, j'ose le dire, d'avoir poussé l'héroïsme de l'amitié plus loin que je ne l'ai fait avec cet homme si malheureux et si digne d'un meilleur sort.

Il était convenu que je me rendrais chez le juge de paix et que je m'y rendrais seule, ces sortes d'affaires ne voulant pas de témoins. M. Dubois m'avait précédée. Sur l'escalier, je rencontrai un jeune homme qui me dit brièvement : « On nie toutes les conventions, vous « avez à faire à des coquins. » Après ce peu de mots, il me quitta et j'entrai toute troublée dans

le cabinet du juge de paix qui, après m'avoir fait asseoir, se tourna vers M. Dubois et deux autres personnes du nombre desquelles était un commissaire de police. « Voilà, messieurs, « dit-il, la dame qui, de concert avec M. Dubois, « est venue ici me déposer un paquet dont j'i- « gnore le contenu, mais que je ne devais remet- « tre à madame qu'après que la liquidation de « M. M...., dont M. Dubois a la procuration, « serait terminée. Hier, M. Dubois est venu me « prévenir que cette affaire était finie et me « prier de lui remettre ce dépôt; je m'y suis re- « fusé et l'ai engagé à prier madame de se trouver « ici, afin de remplir les conditions spécifiées par « les deux parties. »

En disant ces mots il tira le paquet de son tiroir, et le commissaire demanda à M. Dubois ce qu'il avait à répondre; il dit, sans se déconcerter, que je m'étais chargée, moyennant cent mille francs, de faire terminer la liquidation de M. M***, que cette affaire venait en effet de finir, mais que ce n'était pas à moi que le succès en était dû, que ses démarches particulières et surtout l'appui de M. de B..., aide-de-camp d'un auguste personnage, avaient seuls décidé la conclusion de cette affaire; qu'il était donc de toute justice qu'on lui remît le dépôt puisque je n'avais

plus rien à y prétendre; qu'il ne refusait pas néanmoins de me donner quelques marques de reconnaissance pour les légers services que j'avais pu rendre. Tout cela paraissait absurde ou chimérique; mais M. le commissaire de police n'en jugea pas de même. « Madame, me dit-il, « d'après ce que vient d'exposer M. Dubois, il « me semble que vous n'avez aucun droit à la « remise du dépôt; vous savez d'ailleurs que ces « sortes de conventions ne sont point licites, et « sans le respect dont je fais profession pour « M. le juge de paix, je pourrais bien lui deman- « der la permission de verbaliser. »

J'éprouvais un battement de cœur inexprimable, mon indignation s'exaltait d'une manière terrible. Mais je sus me contenir; et voyant que j'avais affaire à des gens de mauvaise foi, je pris mon parti sur-le-champ. « M. Dubois, dis-je au « commissaire, m'avait engagée à suivre la li- « quidation dont il s'agit ici; il m'avait promis un « cadeau pour prix de mes soins; il a cru devoir « le déposer ici; j'ignore de quelle nature et de « quelle valeur il est; mais puisqu'il prétend que « ce n'est pas à moi qu'il faut attribuer le succès « de cette affaire, puisqu'il révoque ses promesses « et croit ne me rien devoir, je renonce à tout, « et M. le juge de paix peut restituer à cet homme

« le paquet dont il était chargé ; j'abandonne « M. Dubois à sa propre conscience. »

En disant ces mots, je me levai, je sortis, et le fripon reprit son dépôt. Je me retirais, la douleur et le dépit dans le cœur ; j'en tombai malade et M. de Luigny en fut frappé à mort. Il lui survint le jour même une grosseur considérable au cou et il se retira chez lui avec la fièvre. Je courus chez le ministre lui raconter ce qui venait d'arriver, mais il ne voulut point se mêler de cette affaire, et je compris facilement qu'il ne le pouvait pas sans se compromettre.

Depuis la dernière visite de M. de Luigny, plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il vînt me voir, j'en étais inquiète. Je m'empressai de me rendre chez lui, il était sérieusement malade. Je rappelai de la campagne le jeune Charles qui était allé voir ses parents. Cet aimable sujet que j'avais fait élever avec mon fils était un modèle de vertu ; il n'avait jamais quitté M. de Luigny dans sa disgrace comme dans sa prospérité. Je ne voulais pas laisser seul, sans secours, sans consolation, le malheureux ami auquel j'avais promis un attachement éternel, et qui le méritait par ses malheurs, sa douce résignation dans les vicissitudes de la fortune et son constant dévouement à un maître qui, sans le savoir, abré-

geait ses jours par l'indifférence qu'il lui témoignait.

Nous nous établîmes, Charles et moi, auprès de cet infortuné, et, malgré la gêne cruelle dans laquelle je me trouvais en ce moment, je ne balançai pas à faire de nouveaux sacrifices pour satisfaire à un grand nombre de petites dettes qui n'étaient point comprises dans son acte de cession [1]. Je m'empressai de lui donner un médecin. Il y en avait heureusement un dans la maison qu'il habitait. Ma femme de chambre devint sa garde aussi bien que moi. Tous les soins lui furent prodigués pendant les cinq semaines que dura sa maladie; j'étais excédée de fatigue et sans ressources pécuniaires, et j'étais trop fière pour solliciter des secours auprès des personnes attachées au prince; néanmoins ils devenaient de jour en jour plus nécessaires.

J'ai vu peu d'hommes garder au milieu de tant de pénibles tribulations une douceur et une résignation aussi parfaites que cette ame angélique; seulement, lorsqu'il pensait à l'abandon où il était, une teinte de tristesse, bien pénible pour mon cœur, se répandait sur toute sa figure, et cette pensée l'assiégeait souvent.

[1] Toutes les pièces en sont encore dans mes mains.

Enfin, sur ses derniers jours, il me dit, d'une voix attendrie : « Je vois tous les sacrifices que « vous faites pour moi et j'en suis profondément « touché; vous avez tout sacrifié et j'ai la douleur « de ne pouvoir rien vous rendre; je n'ai trouvé « qu'en vous seule une véritable amie, car tout « le monde m'a abandonné. Si, du moins, en « mourant, je pouvais espérer de voir auprès de « mon lit quelque personne envoyée par mon « maître, ma mort serait moins douloureuse. » Il poussa alors un profond soupir; puis reprenant : « J'ai, me dit-il, en Amérique un certain « nombre d'acres de terre, je vous prie de les « accepter, puisque c'est le seul don que je puisse « vous faire, le seul moyen de vous donner un « témoignage de ma reconnaissance : je puis en- « core vous offrir un objet bien plus précieux « pour moi, un objet bien cher à mon cœur, « c'est vingt-huit lettres que m'a écrites mon au- « guste maître dans des temps meilleurs pour « moi; elles sont toutes écrites de sa main si « chère, toutes signées *Charles-Philippe*. Je vous « les donne, et vous savez si ce don est un sacri- « fice. Prenez cette petite boîte cachetée et qu'elle « devienne votre propriété. »

Me voyant fondre en larmes, il me consolait, me suppliait de ne pas me rendre malade et pour

lui et pour mon fils; il voulut bien me donner à son sujet quelques conseils pleins de sagesse, et recueillant ses forces, il écrivit une lettre fort touchante, en lui envoyant sa bénédiction, comme un père tendre à son fils.

Lorsque la douleur me permit de lui adresser quelques mots : « Cher et tendre ami, « lui dis-je, je reçois avec respect les lettres « de votre maître, c'est un dépôt précieux « que je conserverai toute ma vie; quant aux « terres que vous possédez en Amérique, je « les refuse absolument; je ne veux de vous « qu'un souvenir délicat. Le reste doit appartenir « à votre famille. Tout ce que je désire, c'est « votre portrait si ressemblant; sa vue adou- « cira ma douleur. Ce que j'ai fait jusqu'à ce jour « pour un ami comme vous, je veux le continuer, « ce sera un bonheur pour moi, et tout ce que « vous pourrez désirer jusqu'au dernier moment, « je trouverai le moyen de vous l'offrir. »

En achevant ces mots, mes larmes coulaient en abondance. M. de Luigny me serra la main avec l'expression la plus touchante et m'engagea à voir M. Belleville, à le supplier d'obtenir de son maître chéri que M. l'abbé Latil [1] lui pro-

[1] Aujourd'hui archevêque de Reims et cardinal.

curât les moyens de remplir les derniers devoirs de la religion. « Hélas! me sera-t-il possible, « ajouta-t-il, d'obtenir cette dernière faveur? » Il me témoigna ensuite le désir de respirer le parfum d'une rose.

Je laissai auprès de lui ma femme de chambre; je chargeai le jeune Charles de se rendre au château auprès de M. Belleville, et moi je courus chercher cette rose tant désirée. La difficulté de m'en procurer une, dans la saison où nous étions, fut extrême. J'en donnai un prix au-dessus de mes moyens, et m'empressai de la lui apporter. Charles n'avait éprouvé que des refus, ou n'avait obtenu que des promesses de cour si vagues, qu'il n'y fallait pas compter.

L'ame oppressée par la douleur, je dis à Charles: « Mon ami mourra de désespoir, s'il ap-« prend ce cruel refus. Il faut prévenir ce coup « en le trompant. Va, mon cher, trouver M. l'au-« mônier des gardes-du-corps du prince, peins-lui « la situation de mon malheureux ami, excite sa « pieuse charité, et dis-lui que s'il veut donner « quelque consolation à cette ame affligée, il est « nécessaire qu'il se dise envoyé par MONSIEUR « auprès de lui. »

Le pieux ecclésiastique ne se refusa pas à cette charitable fiction, et le cœur du pauvre malade

la saisit avidement. Hélas ! il était complètement oublié, on laissait ignorer au prince que son ancien serviteur d'enfance mourait dans la misère et le désespoir, n'ayant pour toute ressource que les sacrifices et les soins d'une amie qui, dans ce moment, avait à peine de quoi se soutenir elle-même.

Je ne voyais plus personne, j'étais absorbée dans une douleur profonde, et si, dans la plus tendre enfance, je n'avais pu soutenir la perte d'un père chéri, sans éprouver un déchirement cruel, qu'on juge de celui que dut me causer la perte d'un ami d'un si rare mérite. J'éprouvais dans toute son amertume le chagrin que cause une pareille séparation.

Je ne saurais dire avec quel recueillement le bon Luigny remplit ses devoirs de chrétien. Aux consolations que donne la religion se joignait le bonheur que répandait dans son ame la douce idée qu'il n'était point entièrement oublié de son maître. Cette heureuse illusion avait produit un changement si subit dans son état, que le médecin me dit : « Il y a encore de l'espoir, si la fièvre « putride ne se déclare pas. » Je sentis alors la nécessité d'entretenir dans l'esprit du malade l'illusion qui avait opéré tant de bien. Je lui avais souvent entendu parler avec un éloge tout par-

ticulier de M. Bougon, chirurgien de MONSIEUR. Je dis à Charles : Va, mon ami, trouver M. Bou« gon, prie-le de venir voir notre infortuné ma« lade, et de s'annoncer comme envoyé par « MONSIEUR; ce sera pour M. de Luigny comme « un baume salutaire qui peut lui conserver la « vie. »

Charles s'empressa de répondre à mes ordres, et l'excellent M. Bougon promit, avec la plus tendre affection, de faire ce que je désirais, de se rendre auprès du malade entre quatre et cinq heures du soir. Je m'empressai d'apprendre à mon triste ami cette bonne nouvelle; elle le ranima de nouveau. Il voulut faire un peu de toilette pour recevoir son docteur, il souriait doucement, demandait son quinquina pour se conserver la vie; « puisque, disait-il, mon maître y « prend encore quelque intérêt. » A la vue de M. Bougon, il fit un nouvel effort pour se ranimer : « Mon cher Luigny, lui dit l'excellent « Bougon, MONSIEUR m'envoie vers vous et me « charge de vous donner mes soins, il faut espé« rer qu'ils seront efficaces. » Il lui fit alors quelques questions concernant son état. Luigny y répondit d'une voix défaillante et lui demanda si son maître parlait quelquefois de lui avec intérêt : « Dites-lui, ajouta-t-il, que je mourrai en

« lui conservant les mêmes sentiments que j'a-
« vais pour lui dans ma jeunesse; que je n'ai
« jamais cessé de lui être fidèle; que jamais je
« n'ai mérité la cruelle disgrace dont j'ai été
« frappé; près de perdre la vie, toute ma conso-
« lation, c'est que, peut-être, j'obtiendrai de lui
« un regret. »

« Tranquillisez-vous, lui répondit le bienveillant
« docteur, je reviendrai vous voir demain. » Charles le reconduisit, et lui demanda ce qu'il pensait du malade : « C'est un homme qui meurt de chagrin,
« lui répondit-il; à minuit il n'existera plus; ses
« ennemis l'ont tué. »

Alors Charles me pressa de retourner chez moi, pour y prendre quelque repos, me promettant de venir, d'heure en heure, me donner de ses nouvelles; je cédai à ses sollicitations, et laissai ma femme de chambre et lui auprès du pauvre mourant. A une heure du matin, le meilleur des hommes, l'homme le plus injustement persécuté, avait cessé d'exister sans avoir pu obtenir dans ses derniers moments un souvenir de son maître, une larme de ses prétendus amis; mais c'étaient des amis de cour; ils ayaient passé leur jeunesse avec lui, il leur avait sauvé cent désagréments auxquels les avait exposés leur conduite légère et inconsidérée; ils ont été plus heureux que l'homme juste

qui finit sa carrière sous le poids de la prévention et de la disgrace.

On vint me chercher pour lui fermer les yeux et je m'empressai d'aller encore lui rendre ce dernier devoir; ainsi, dans son malheur, il a trouvé jusqu'à la fin une amie fidèle, une amie sensible et dévouée; et moi, accablée sous le poids du malheur, exilée du monde entier, seule avec mes larmes, l'ame affaiblie sous le pénible fardeau d'un chagrin qui m'oppresse, sans consolations, sans amis, je retrace les pénibles souvenirs de ma vie; j'écris par lambeaux, et comme à la dérobée, d'une main tremblante de douleur et de fatigue, réduite souvent à user d'artifice pour obtenir le droit de publier ma justification; quel déplorable sort! et combien il doit abréger le cours infortuné de ma vie; mais qu'est-ce que ma vie? de qui attendrai-je un regret, si ce n'est de celui pour qui je la conserve avec des efforts dont l'amour maternel est seul capable.

Me voilà donc séparée pour jamais du bon, du malheureux Luigny: il n'est plus celui qui savait me rendre justice, qui connaissait mon cœur, qui en appréciait les qualités; plus d'ami pour moi dans le monde; il ne me reste que son portrait, qui ne me quitte jamais, et cette boîte qui renferme les papiers auxquels il attachait tant de prix,

et que j'ai su préserver de la main profane de mes oppresseurs.

Mais aussi, j'ai tout donné, tout sacrifié; j'ai accompli à la lettre le précepte qui veut qu'en amitié on ne réserve rien pour soi; j'ai épuisé toutes mes ressources; tout ce que j'avais gagné d'une manière honnête a disparu; il ne me reste pas même de quoi faire rendre les derniers devoirs à celui que je considérais comme mon père.

Dans cette extrémité, je dis à Charles: « Va « trouver ces cœurs de marbre qui l'ont laissé ex- « pirer dans le besoin, tandis qu'ils nagent dans « l'abondance; dis-leur que l'infortuné Luigny a « cessé de vivre, et qu'il ne laisse pas de quoi se « faire ensevelir; qu'ils fassent par honneur ce « qu'ils devraient faire par justice et par amour; « qu'ils pourvoient aux moyens de le déposer avec « décence dans le sein de cette terre où doivent « s'éteindre toutes les faiblesses et les passions « humaines; qu'ils prennent soin enfin de sa sé- « pulture. »

Je ne sais si Charles rendit exactement ce que je lui avais dit; mais quelques jours après le convoi de mon malheureux ami, je reçus une lettre de M. Belleville qui m'engageait à faire le compte de ce qui pouvait m'être dû, et me remerciait des soins que j'avais pris de mon digne ami.

Les dépenses que j'avais faites avaient pour moi un caractère sacré; quelle honte c'eût été d'en recevoir le remboursement! non, on ne saurait payer les soins qui partent du cœur. On n'aurait pas cru aux nombreux sacrifices que j'avais faits. On les aurait contestés et moi je n'aurais pas eu la consolation d'avoir rempli religieusement les devoirs d'amitié.

Je répondis que je n'accepterais rien, que mon cœur avait tout fait, que je n'avais écouté que lui, et que j'avais reçu la seule récompense que j'ambitionnasse, les doux et tendres remercîments de mon vénérable ami. Cependant je n'avais plus rien; je me voyais dans la nécessité de renvoyer dans sa famille ce jeune Charles qui n'avait pas quitté un seul instant M. de Luigny, et cette famille était pauvre et chargée d'enfants; j'écrivis à M. Belleville, pour l'engager à ne pas abandonner cet excellent sujet, qui avait montré tant d'attachement et de fidélité à l'un des meilleurs serviteurs de la famille royale. Charles porta lui-même ma lettre; mais il ne reçut que de ces demi-mots, de ces refus polis si communs à la cour: « Je ne puis encore parler de vous à MONSIEUR; « tout ce qui lui rappelle Luigny lui fait peine; « je verrai plus tard, etc. »

« Eh bien, lui dis-je, ce sera moi qui m'occu-

« perai de ton sort, je ne t'abandonnerai pas; va « seulement passer quelques jours chez ta mère, « et sois tranquille; ta conduite auprès du meil- « leur de mes amis sera toujours présente à ma « mémoire; je t'ai donné une éducation soignée, « j'aurais peut-être mieux fait de te faire appren- « dre un bon état; mais si c'est une faute, c'est à « moi d'en porter la peine. »

J'étais en effet bien résolue de m'occuper de lui; mais j'avais, avant tout, besoin de m'occuper de moi; je sentais une sorte de répugnance à m'adresser à M. le comte Corvetto qui pouvait me faire de justes reproches de n'avoir pas su conserver ce qu'il avait su m'apprendre à acquérir; mon état était maintenant pire que celui où il m'avait trouvée quand il s'était si vivement intéressé à mon sort. Combien de fois ne m'avait-il pas conseillé de ne point consulter ma générosité, comme je faisais, sans réflexion, sans retenue; de ne point me jeter dans le gouffre immense des dettes de M. de Luigny, que les sacrifices que je faisais sans cesse pour lui ne me valaient pas même le seul fruit que je pusse en attendre, l'honneur de faire une bonne action et la considération publique; que loin d'en retirer ce prix, on se persuadait que c'était M. de Luigny qui s'embarrassait pour moi dans ses propres affaires; que

la malignité aimait mieux m'imputer ce tort, que de calculer qu'à l'époque de la révolution, mon ami avait pour plus de cent mille francs de dettes; qu'avec un emploi de six mille francs, et la dépense à laquelle il était décemment obligé, il ne serait jamais parvenu à payer plus de quarante mille francs et les énormes intérêts du capital, s'il n'avait trouvé des secours dans mon amitié.

J'étais trop fière pour m'exposer à de nouveaux reproches; que n'eût-il pas eu à me dire si j'avais été réduite à lui faire l'aveu que je manquais même du nécessaire? je résolus donc d'éviter les représentations très-naturelles qu'il m'aurait faites.

J'avais rencontré M. de T... qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'amitié; il était venu me voir, et je lui avais demandé ses conseils. Il m'engagea à me présenter chez M. de la Châtre, premier gentilhomme de la chambre du roi. « C'est un homme bon, me dit-il; il a été l'ami « de votre père, il en a gardé le souvenir et vous « a toujours prouvé que vous lui étiez chère. Je « ne saurais douter qu'il ne soit sensible à votre « position et qu'il ne cherche à vous obliger. « N'hésitez pas à le voir. »

Je le vis en effet et je lui dois ce tribut de reconnaissance, qu'il voulut bien parler au roi de ma situation et qu'il obtint une somme assez con-

sidérable pour me mettre à l'abri du besoin. Je songeai aussitôt à mon jeune Charles, je multipliai les démarches auprès du directeur des droits réunis; mais quelques instances que je fisse, je ne pus obtenir qu'un surnumérariat, et je pris à ma charge mon jeune élève, jusqu'à ce qu'il pût se tirer d'affaire lui-même, ce qui n'arriva qu'un an après; encore fallut-il fatiguer l'administration de mes importunités.

Tranquille sur ce point, tranquille sur le sort de mon fils, l'objet de mes plus douces affections, et dont le sort ne cessait jamais d'être sous mes yeux, je me sentis le courage de me présenter maintenant chez M. Corvetto. Il me reçut avec la même amitié, ne me fit aucun reproche, et me mit généreusement à portée de faire quelques bonnes opérations de Bourse en m'ouvrant un crédit, qui servit à me mettre encore une fois au-dessus de mes affaires; car j'avais conservé la connaissance qu'il m'avait procurée d'une personne qui n'a jamais cessé de m'être utile, de m'éclairer de ses conseils, et dont je parlerai plus tard.

J'étais si satisfaite, j'avais tant à me louer des bontés de M. Corvetto, que peut-être la discrétion me manqua; l'amitié qu'il me portait transpira dans le public; ma maison se remplit tout-à-coup d'intrigants, qui tous me proposaient

des affaires. De ce nombre se trouva la liquidation d'une certaine maison Montagu, que M. Corvetto voulut bien encore examiner et qu'il aurait sans doute fait terminer, si les personnes qui s'en mêlaient eussent été d'honnêtes gens. « Contentez-« vous, me dit M. Corvetto, de ce que j'ai fait « pour vous, et ne vous entremettez pas pour des « gens qui ne sont pas faits pour sentir le prix « de vos services. »

M. de T... commençait déjà à jouir d'un grand crédit. Placé entre un prince et un puissant ministre, il avait su gagner la confiance de l'un et de l'autre, et ne demandait pas mieux que de m'être utile; mais il fallait des occasions, et depuis l'éclat qu'avait fait la rupture de mon projet de mariage, je vivais retirée, j'avais cessé de voir la société et c'est là surtout que les occasions se présentent. Je ne pouvais donc plus m'employer pour personne. M. de T... voyait ma position et la jugeait. Ce fut lui qui m'inspira l'idée de demander une audience particulière du souverain, pour obtenir de ses bontés une place que M. Viguerie sollicitait vivement.

Ici va commencer ma justification. Je le répète; je serai vraie; et si je suis forcée de tracer de nombreux portraits et de mêler dans mes tableaux des gens obscurs avec de hauts person-

nages, de les produire tous ensemble sur la scène, on ne devra point être surpris de cette confession, c'est la suite nécessaire de la position où je me suis trouvée.

Je ne me dissimule pas le désavantage d'une justification, parce qu'il n'est que trop connu que quels que soient les reproches qu'on ait à se faire, on sait habituellement trouver des ressources dans son esprit pour pallier le mal et faire ressortir avec avantage ce qui paraît bien. Mais ce sont des artifices dont un œil exercé peut facilement découvrir le prestige. La vérité n'a pas ce caractère, sa marche est franche et lucide, et quelque soin que l'on puisse prendre pour la déguiser, il y a des règles indépendantes qui constituent le vrai et le faux, le droit et l'abus. J'espère que ces principes se manifesteront dans les Mémoires que je publie.

Je suis victime et victime innocente. Personne ne peut mieux le savoir que moi. Je dois naturellement m'élever contre l'injustice, C'est un droit que qui que ce soit ne saurait me contester; c'est à ceux qui s'en sont rendus coupables et non à moi que les reproches sont dus. Dans la position où l'on m'a mise, je ne suis plus tenue à subir le joug des considérations. Il est d'urgence pour moi d'arracher les masques et de justifier

ma conduite. Je le ferai sans réserve, et avec toute la force de la vérité; car je le dois non-seulement à ma réputation, mais à celle de plusieurs autres personnes. Chaque jour produit quelque preuve nouvelle de ce que je viens d'établir. La société est remplie de gens habiles à tromper les autres, à les enlacer dans leurs filets, à les mettre en avant en se réservant le profit pour eux, et laissant le péril aux autres.

Je n'en veux citer qu'un exemple. Les faits me sont connus, bien qu'ils soient déjà assez loin de l'époque où j'écris; car c'est sous le règne de Napoléon qu'ils ont eu lieu. M. Rich..... était alors membre d'un comité de santé. M. Sec....., aide-major de la garde, était préposé à la conscription. Ils se concertèrent pour profiter des avantages de leur position, faire d'excellentes affaires et s'assurer une fortune en rendant service aux familles des conscrits. Mais ce n'était pas pour cela que le gouvernement les avait établis. Comme les congés de réforme dépendaient absolument d'eux, ils ne manquaient pas de sollicitations, et leur projet n'était pas de les repousser. Les solliciteurs accueillis avec bienveillance déposaient en main tierce une somme dont M. Sec..... fixait le montant. Venait ensuite la visite. Le jeune conscrit était examiné, et quelque bien portant,

quelque bien fait qu'il fût, il était sûr d'être déclaré cacochyme, incapable de servir; alors la somme convenue était remise. Mais il en revenait peu à Sec....., le gros lot était pour Rich..... qui avait soin de se tenir à l'écart, tandis qu'il mettait, autant que possible, son confrère en évidence.

En matière de conscription, il ne fallait pas plaisanter avec Napoléon. La fraude fut découverte, Sec..... arrêté aussitôt et jeté dans les cachots de la conciergerie. Quant à Rich..... il avait eu le bon esprit de suivre certain précepte de l'Évangile; il avait employé l'argent de l'iniquité à se faire des amis, et il les avait surtout choisis dans les bureaux de la police.

Le malheureux Sec..... n'avait pas à subir seulement les rigueurs de la captivité; on voulait connaître ses complices, et pour le forcer de parler, on employait un nouveau genre de torture; c'était de le priver de toute espèce de repos et de sommeil. La nuit on venait à toute heure l'éveiller en sursaut, et quand on s'apercevait que ce genre de supplice épuisait ses forces, on le conduisait chez un juge pour lui arracher des aveux. Après avoir résisté long-temps, la douleur et le désespoir vainquirent son courage. Excédé de souffrances, il convint de tout et nomma son ami Rich.....

Il était nécessaire pour remplir les formes de la justice de confronter Sec..... et Rich.... On les mit donc en présence, quelques jours après, dans le cabinet du juge d'instruction.

Mais à quoi tient le sort des hommes? Une fenêtre de ce cabinet joignait mal, le juge qui savait très-bien qu'il en est des fenêtres comme des portes, qu'il faut qu'elles soient ouvertes ou fermées, s'efforce de pousser cette fenêtre, et tandis qu'il s'occupe de ce soin, Rich....., habile à profiter de l'occasion, serre vivement la main de Sec..... en lui disant tout bas : *Niez tout et je vous sauverai.*

Sec..... se laissa prendre au piége, et convaincu que Rich.... était assez puissant pour lui tenir parole, il prit avec le juge une contenance assurée, nia fortement tout ce qu'il avait dit et soutint que c'étaient ses souffrances qui lui avaient arraché ses aveux.

Rich..., justifié par son propre complice, recouvra sa liberté, fut déclaré innocent, et l'on poussa même l'intérêt pour lui jusqu'à s'indigner qu'il eût été si cruellement compromis par un individu tel que Sec.....; celui-ci, chargé de toutes les préventions, fut traîné à Bicêtre, jeté dans les cabanons et tenu rigoureusement au secret, sans

pouvoir donner à personne des nouvelles de son existence. Mais au milieu de l'infortune, il avait conservé des amis. Un d'entr'eux qui le connaissait pour un homme faible, mais foncièrement honnête, et bien convaincu que s'il s'était écarté du chemin du devoir, ce ne pouvait être que par déception, et qu'il serait toujours prêt à y rentrer, s'occupa de lui avec tant de zèle qu'il parvint à découvrir l'horrible lieu où il gémissait. Il dépêcha un homme adroit au concierge. Celui-ci n'était point dénaturé, et puis, dans les prisons comme aux enfers, un rameau d'or a une grande vertu; on le fit briller aux yeux du Cerbère et l'on obtint un moment d'entretien avec l'infortuné captif.

Verrat était lié avec Rich.....; ces deux hommes s'entendaient pour aggraver le sort de la victime. Ils avaient, l'un et l'autre, employé toutes les ressources de leur mauvais génie pour empêcher qu'on ne pût découvrir le gouffre où ils l'avaient plongée. Ce ne fut qu'à force d'argent qu'on parvint à déconcerter leurs perfides intrigues. Le malheur de Sec..... avait fait une vive impression sur cette partie du public qui sait raisonner. On se demandait comment tout le poids de la culpabilité retombait sur celui qui avait si peu de fortune, tandis que l'homme as-

socié aux mêmes fonctions que lui restait impuni et nageait dans l'opulence. Ces réflexions étaient frappantes. Le général d'Armagnac qui avait antérieurement pris quelqu'intérêt à Sec..... en sentit toute la force; elles le disposèrent à la bienveillance. Une circonstance particulière le décida à user de son crédit en faveur de ce malheureux.

Une dame, que je ne veux pas nommer, alla le voir pour l'engager à réclamer Sec..... comme un homme qui lui appartenait, et qui était sous ses ordres. Cette dame n'était pas dans le secret; elle croyait sincèrement que Rich..... était l'ami de Sec..... et qu'il prenait le plus grand intérêt à son malheur. Ce fut de cette manière qu'elle en parla au général.

« Vous êtes bien dans l'erreur, lui répondit le « brave général. Donnez-vous la peine de venir « demain à dix heures du matin, vous entendrez « de quelle manière Rich..... parle de Sec....., « et vous serez bientôt convaincue ou que ce « soi-disant ami est un fripon, ou que Sec..... « mérite son sort et l'oubli de ses amis. »

La dame ne manqua pas au rendez-vous; le général la plaça de manière à tout entendre sans pouvoir être vue. Qu'on juge de son indignation et de sa surprise quand elle entendit

Rich..... exciter le général à sévir sans pitié contre Sec....., d'abord pour la bassesse qu'il avait commise, et ensuite pour avoir voulu compromettre un honnête homme tel que lui. « Mais, « lui répondit le général, comment se fait-il que « cet homme, s'il a reçu tant d'argent, soit si pau« vre? ne devrait-il pas, depuis le temps qu'il « fait le honteux métier de soustraire des hommes « à l'armée, avoir quelque chose de plus que la « commisération de ses amis?— Je ne sais, re« prit Rich...., ce qu'il faisait de son argent; « peut-être jouait-il, mais dans tous les cas « c'est un misérable qui mérite un châtiment « exemplaire. — C'est bien aussi ce que je me « propose de faire, dit le général, et dès aujour« d'hui je vais le réclamer. Je connais les ma« nœuvres qu'on a employées pour l'enlever à la « société et aux lois. Peut-être n'est-il pas le seul « coupable, peut-être l'est-il beaucoup moins que « certaines gens qui ont eu l'adresse de le perdre » pour se sauver. »

En disant ces derniers mots, il reconduisit Rich..... et vint retrouver la dame pour lui demander ce qu'elle pensait du personnage et de son effronterie. « J'en suis indignée, répondit-elle « plus que surprise. Il a fait ce que font les gens « du même métier que lui. Ils ont soin de se ca-

« cher et de jeter sur l'instrument dont ils se sont « servis tout le blâme qu'ils méritent eux-mêmes; « ce sont ceux qui crient le plus haut et demandent « avec le plus d'instance la punition de la victime « qu'ils ont conduite au sacrifice. »

Le malheureux Sec..... fut enfin rendu à la liberté, graces aux bons offices du général d'Armagnac qui brava Verrat, sa police et ses amis. J'avais besoin de citer cette anecdote qui a tant de rapport avec la situation où je me trouve. S'il y a eu des torts dans ce que j'ai fait, ce n'est pas à moi (je le répéterai sans cesse), ce n'est pas à moi qu'ils appartiennent, et pourtant c'est sur moi, sur moi seule qu'ils pèsent, c'est moi qu'on accable.

Je reprends mon récit, et reviens à ce qui me concerne. Je n'ai été, comme l'infortuné Sec....., qu'un instrument aveugle et confiant; on m'a circonvenue de toutes parts, on m'a poussée par degrés avec une cruelle perfidie. Loin de me montrer le danger de ces sortes d'affaires, on me les a représentées comme toutes simples, toutes naturelles, et je m'y suis livrée sans défiance.

J'ai dit que M. de T. jouissait alors d'un grand crédit auprès d'un ministre; c'était celui de la police. Le ministre des finances me voulait aussi

beaucoup de bien; ils ne demandaient l'un et l'autre qu'à m'obliger, et je n'avais besoin que d'une occasion; mais je connaissais mal le monde, et, comme je l'ai déjà dit, j'étais mal entourée; c'est le seul grief qu'on puisse raisonnablement m'imputer. Avec une imagination vive et animée, je ne demandais pas mieux que de faire fortune, et j'en voyais le chemin sans en découvrir les écueils. Je voyais une foule de gens engagés sur cette vaste route, et qui en revenaient chargés de richesses; je ne connaissais point de loi qui défendît les spéculations et les arrangements particuliers; je ne m'amusais pas à lire le code; je marchais sans guide, sans réflexion et sans conseils.

M. de T.... lui-même ne faisait pas autrement; il allait toujours en avant, dissipant à mesure qu'il recueillait, ce qui ne l'a pas mis plus à son aise quand on l'a exilé à Bruxelles, où une dame de mes amies l'a vu exercer la profession d'avocat, auprès d'un tribunal de commerce. C'était certainement un homme d'esprit, et si j'en crois la dame dont je parle, c'est-à-dire milady Morgan, il a composé des mémoires dont il a refusé cinquante mille francs aux agents du duc de C.., qui voulait les supprimer. Il connaissait tous les secrets de ce duc avec lequel il vivait dans la plus

grande intimité; il était l'intermédiaire entre le ministre et M. le duc de B....y; s'il eût été plus discret, il n'est aucun degré de fortune où il n'eût pu s'élever, mais ses indiscrétions le perdirent, et furent cause de son exil et d'une entière disgrace; esprit fin et délié, il ne sut néanmoins pas se garantir de cette vaine gloriole, de cette petite morgue, de cet amour-propre de favori qui ne devrait égarer que les esprits superficiels; mais il était obligeant et serviable pour ses amis.

Il voyait particulièrement madame de B....., femme du secrétaire de l'ambassade russe, avec lequel il était aussi en rapport très-intime. Je ne dirai point à quel jeu d'intrigues on se livrait dans cette maison; le dieu Plutus n'avait nulle part des autels plus accrédités. Je ne voyais jamais madame de B.... qu'elle ne cherchât à me travailler la tête pour lui trouver des moyens de grossir sa bourse et la mienne; là aussi j'apprenais les choses les plus secrètes, et j'avais déjà assez de crédit pour faire obtenir des recettes, des emplois, etc.

Malheureusement les profits n'étaient pas pour moi, on me payait en compliments et en belles promesses, mais d'argent presque point; j'aurais dû m'en apercevoir et me retenir, mais mon caractère me portait à l'obligeance; et quoique le

plus souvent je ne connusse nullement les personnes dont il s'agissait, je n'en éprouvais pas moins, quand je réussissais, une secrète satisfaction.

La marche de ces sortes d'affaires était simple; on déposait sous des noms empruntés (j'ai du moins lieu de le croire) une somme d'argent, et lorsque l'objet que l'on sollicitait était obtenu, on la retirait; j'avais pour ma part quelques petits présents de fantaisie, et c'était tout.

A cette époque, et peu de temps après la mort de M. de Luigny, je rencontrai un vieillard que j'avais vu une ou deux fois au bal de M. de Marescalchi; il était alors fort riche, et je ne le voyais guère que quand le hasard me le faisait retrouver. Comment avait-il perdu sa fortune? je l'ignore; mais il était devenu très-pauvre, jusqu'au point de manquer du nécessaire; touchée de sa situation, je l'engageai à venir me voir; il le fit en effet, et pendant quinze années de suite j'en fis mon commensal, et lui donnai à dîner tous les jours, sans compter les autres petits services que je lui rendais. Ce bon vieillard, nommé Deschoirs, a été plus à portée qu'un autre de rendre compte de ma conduite généreuse et désintéressée. C'était à lui qu'il eût fallu s'adresser pour avoir des renseignements exacts à mon

sujet; il les aurait donnés avec bonne foi et loyauté; mais on a mieux aimé interroger des domestiques, fonder son opinion sur de misérables propos, et violer tous les principes et toutes les convenances.

Je le répète encore, ce que je voyais tous les jours me fascinait les yeux, faussait mon jugement, et si j'ai erré, je le dis avec sincérité, j'ai péché sans le savoir, et par pure ignorance; avec quelle rigueur j'en suis punie! que n'aurais-je pas à raconter si je voulais dire tout ce qui a contribué à m'égarer!

J'ai vu et connu assez particulièrement une dame Dubuisson qui, du temps même de Napoléon, (car déjà sous son règne quelques affaires se négociaient comme sous le règne suivant) m'avait parlé d'un prêt d'argent assez épineux. Il s'agissait de 35,000 fr. dont madame d'Ann..... avait besoin pour faire la recherche des titres et papiers des forêts de Montfort, Pont-Audemer, Pont-Autour, etc. Elle s'adressa à la dame Dubuisson dont je viens de parler, et celle-ci, d'après mes conseils, voulut lui rendre service. Mais la difficulté était d'aborder Napoléon et de lui demander une restitution, chose qui n'était nullement de son goût. Pour y parvenir, on indiqua à madame d'Ann.... madame Kell..... la jeune, qui demeurait alors

rue Saint-Honoré. La demande était naturelle et juste; car madame d'Ann.... n'avait point émigré et par conséquent les bois qu'elle réclamait lui appartenaient légitimement. Madame Kell.... en convint, mais il est souvent difficile d'obtenir justice; elle promit pourtant de réussir, attendu le grand crédit dont elle jouissait auprès du ministre; mais cette dame demandait pour ses soins soixante mille francs. La promesse en fut faite et l'obligation passée en bonne forme. Dès-lors madame Kell... se met en marche, et après bien des mouvements, obtient de Napoléon l'aveu qu'on devait à madame d'Ann..... de grands dédommagements pour les immenses propriétés qu'on lui retenait.

Napoléon chargea donc les ministres de traiter avec elle et de lui offrir 600,000 fr. à condition de renoncer à toute prétention sur ces immenses propriétés. C'était abuser du droit du plus fort et faire la part du lion. Madame d'Ann.... refusa comme de raison; mais ce refus la jetait dans un cruel embarras. Il fallait maintenant payer les solliciteurs; car ce n'était pas leur faute si cette dame aimait mieux perdre tout que d'accepter à peu près moitié.

Force fut de gagner du temps, et, de délai en délai, on arriva à la restauration. Alors les espérances

se réveillèrent et madame d'Ann:.. chercha de nouveau quelqu'un qui pût la servir auprès du souverain. Après beaucoup de peines, un de ses amis la présenta à M. le baron Lagr.... alors, je crois, colonel, qui lui-même étant à la recherche de ces sortes d'affaires, avait des agents auxquels, dit-on, il promettait beaucoup et ne donnait rien.

Après avoir écouté la solliciteuse avec beaucoup d'attention, examiné ses titres et déclaré lui-même que la chose était plus claire que le jour, il s'engagea positivement à la faire réussir. Mais l'obligeant baron mettait ses services à haut prix. L'opération était grande, par conséquent difficile, et demandait un grand crédit et beaucoup de soins; le baron crut que ce ne serait pas trop que de lui abandonner la moitié de tout ce que possédait madame d'Ann..... La pauvre solliciteuse jeta les hauts cris et demanda quelque temps pour réfléchir. Les conseillers ne lui manquèrent pas, elle s'en trouva entourée de toutes parts. On lui représenta qu'il fallait profiter de l'occasion, que le colonel jouissait d'un grand crédit, qu'elle aurait d'insurmontables obstacles à vaincre, et que le colonel seul était capable de les surmonter. Accablée de représentations, cette dame consentit à tout ce qu'on voulut et passa un acte en

bonne forme qui rendait son patron propriétaire de la moitié de ses biens. Il mit une très-grande importance dans ses démarches, les multiplia, fit publier des mémoires et obtint en partie la restitution qu'il sollicitait.

Je le demande à ceux qui voudront bien me lire, ces exemples n'étaient-ils pas de nature à troubler mon imagination, et quand je voyais la facilité avec laquelle on pouvait s'enrichir, et que cette manière d'acquérir la fortune n'excitait ni blâme ni scandale, ne devais-je pas éprouver quelques tentations? Car enfin j'avais aussi du crédit, des connaissances, et je pouvais réussir tout aussi bien que ces honnêtes gens. Pour finir l'histoire de madame d'Ann....., je dois dire qu'elle n'est pas encore rentrée dans la totalité de ses biens; car le ministre des finances ne veut pas restituer les coupes anciennes. Il faut espérer que la bonne dame, en veillissant, pourra trouver encore quelque généreux protecteur qui, moyennant la moitié de la moitié de ce qui lui reste, finira par lui faire obtenir la moitié de ce qu'elle demande, si mieux on n'aime lui laisser pour toute fortune le titre flatteur de propriétaire.

C'était dans une école de ce genre que je me trouvais; ma confiance naturelle me rendait propre à devenir un instrument entre les mains d'autrui.

J'étais seule, séparée de ma famille. Dans une position différente, j'aurais eu son appui, ses conseils, ses recommandations. Je sentais tout cela, je me le disais; j'aurais désiré me rapprocher d'elle; car cette séparation répandait sur ma personne et mes actions, même les plus innocentes, je ne sais quoi de louche qui me plaçait dans une fausse position. Les torts n'étaient point de mon côté; mais on ne le savait pas. Pour changer ma situation, il devenait nécessaire de me faire connaître de madame la comtesse de N.... sœur de ma mère. Quant à ma sœur, je ne voyais guère de moyen de renouer avec elle. Ses torts envers moi me paraissaient trop graves pour qu'elle pût me pardonner. Elle n'aurait pu m'envisager sans trouble; elle aurait eu besoin d'oubli et d'indulgence de ma part.

Tous les ans j'avais l'attention d'envoyer mon fils, à la nouvelle année, faire une visite de convenance à mes tantes et à ma sœur, car je ne voulais pas entretenir dans ma famille des haines funestes et perpétuelles. J'avais élevé cet enfant dans les sentiments de respect qu'on doit à ses grands parents. Son cœur est si bon qu'il ne faisait pas attention aux prétextes dont on se servait pour ne pas le recevoir, et lorsqu'on lui avait dit: Madame est au bain, madame est sortie, il revenait

tout fâché de ce contretemps. Bientôt, néanmoins, convaincu qu'on ne voulait pas le recevoir, il finit par laisser une carte chez ses tantes, mais il ne voulut faire aucune avance à ses cousins et à ses cousines, attendu, disait-il, qu'il les valait bien. Avec ces dispositions un rapprochement était difficile.

Je n'avais pas toujours été avec mes tantes dans un éloignement absolu : il en était une que j'avais vue souvent; c'était madame de Mondavy; j'avais même contribué à lui faire obtenir une pension sur la cassette du roi. Elle recevait avec une sorte de plaisir tout ce que mes moyens me mettaient à portée de faire pour elle.

Un jour que nous étions sorties ensemble et que bras dessus bras dessous, nous avions enfilé la rue d'Artois, ma tante arrête un vieillard qui avait toutes les peines du monde à marcher, voyant à peine, mais assez pour me trouver jolie. Sa figure était bonne; c'était un petit homme gros, gras, poudré à blanc, avec un petit clignottement d'yeux lui donnant un air de finesse et d'esprit qui ne déplaisait pas. Sa poitrine était, comme une chapelle, décorée de plusieurs croix, ce qui me fit penser que ce pouvait être un homme d'importance; il nous arrêta assez long-temps pour nous dire mille petites choses oiseuses, mais plutôt pour me regarder. Lorsqu'il nous eut quittées, je demandai son

nom à ma tante mais elle battit la campagne et ne voulut point me le dire. Je n'y pensais plus depuis long-temps, lorsque le hasard me servit mieux que ma tante et me fit rencontrer M. de Choiseul qui me parla de ma famille et m'exprima le regret de ne pas me voir réunie avec elle. Les raisons que je lui en donnai lui parurent faibles; il me conseilla de voir M. de Langeac, ami de ma tante depuis trente ans et tout puissant sur son esprit; il m'assura en même temps que c'était le meilleur des hommes. Ses conseils pouvaient être bons, mais je ne pus me décider à faire les premières démarches; j'étais trop fière pour cela.

Je restai donc dans le cercle où j'étais, entourée des personnes dont j'ai parlé, et dont l'exemple m'a été si funeste; elles étaient toutes très-vivement occupées de leurs intérêts; madame de B..., M. de T..., s'étaient fait chacun une bourse bien rondelette. La mienne était loin d'être aussi bien nourrie; je ne retirais guère de tous mes soins que l'honneur d'avoir réussi, mais cette fumée satisfaisait mon amour-propre.

Pour l'obtenir, j'avais des dépenses à faire; ma toilette devenait dispendieuse, et l'on faisait si peu pour moi, quand je faisais tout pour les autres, que j'étais arrivée à avoir des dettes, ce qui m'a toujours extrêmement répugné.

Ici les événements de ma vie se pressent; j'aurai de la peine à les classer; tout ce que je vais raconter est à peu près du même temps; mais pour y mettre de l'ordre, j'ai besoin de les exposer successivement.

Un avocat de province, homme d'un talent fort médiocre, et que j'avais connu autrefois, vint me voir; on lui avait dit que par mon crédit il pouvait obtenir quelque faveur. « On m'assure, « madame, me dit-il, que vous pouvez beaucoup « auprès d'un de nos ministres; si le fait est vrai, « vous pouvez faire ma fortune, et réciproque- « ment, je puis faire la vôtre. Veuillez vous lais- « ser conduire, et soyez assez bonne pour agir « franchement avec moi.

« Oui, monsieur, lui dis-je, je connais particu- « lièrement le secrétaire intime d'un ministre, mais « son amitié ne sert qu'à me donner beaucoup de « peine pour lui; et cela ne va pas plus loin. « N'importe, me répondit-il, nous ferons quelque « chose; laissez-moi seulement agir; je connais « une personne nommée Viguerie, qui désire ob- « tenir un emploi vacant par destitution; il est « disposé à faire, pour réussir, tous les sacrifices « nécessaires, mais il ne faut pas perdre de temps; « ayez la bonté de prendre intérêt à cette affaire, « et je vous promets une bonne part dans la dis-

« tribution. Voyez donc le secrétaire intime; et « vous nous direz si cela est possible; j'arrangerai « ensuite toutes choses de manière à rendre tout « le monde content. »

J'avais, je ne le dissimule pas, le besoin et le désir de gagner quelque argent; je ne voyais rien de répréhensible dans ces sortes d'affaires, et je voyais au contraire qu'on n'obtenait rien autrement, c'était le régime à la mode. Je ne perdis pas de temps; je parlai à M. de T... des prétentions de M. Viguerie; il me dit que la chose était possible, mais que, pour y réussir, il fallait que je sollicitasse une audience particulière du roi, et que je lui fisse moi-même la demande dont il s'agissait; que cette affaire reviendrait au ministre, et qu'il l'appuierait de tous ses moyens; mais qu'avant tout, il fallait qu'on l'assurât de trouver pour prix de cette affaire, une cinquantaine de mille francs, et surtout éviter de le compromettre; car, ajoutait-il, si cela arrivait, je protesterais que je ne vous connais nullement. Il ajouta qu'il ne voyait aucune nécessité de mettre madame de B..... dans la confidence.

Je rendis compte de tout à mon avocat; M. Viguerie consentit à déposer cent mille francs; savoir 50,000 pour le secrétaire, et les 50,000 autres à partager entre l'avocat et moi. Les choses

ainsi arrangées, je sollicitai l'audience de S. M..., et j'eus le bonheur de l'obtenir. Il fallait me présenter d'une manière digne d'un si grand prince ; il me fallait faire une dépense de toilette; je m'adressai à la femme d'un tapissier qui me procura de la seconde main ce qui m'était nécessaire. Voilà donc encore une dette contractée pour obliger M. Viguerie ; on verra plus tard de quelle manière il reconnut ce service.

Je monte en voiture pour me rendre chez S. M. ; je me présente munie de la demande de mon protégé. Je devins à la présence du monarque si timide, si embarrassée, d'une si extrême gaucherie, que cela dut l'amuser un moment. Je restais droite comme une statue, muette comme le dieu Terme. Le roi était à son bureau, il eut la bonté de m'indiquer un fauteuil près de lui, et me fit signe de m'asseoir; je m'approchai en tremblant; eh bien! me dit le roi, avec une bonté toute particulière, et en même temps il me fit tomber sur le fauteuil, une main appuyée sur son bureau, l'autre soutenant mon cœur qui battait avec une extrême violence. Alors seulement je parvins à dire: « Sire, veuillez jeter un « coup-d'œil sur l'objet de ma demande, » ce qu'il fit avec une grace parfaite, et après l'avoir parcourue, il ajouta simplement: « Je verrai cela;

« n'êtes-vous pas la nièce de madame de N.....— « Oui, Sire; — Je la vois bien peu; elle est ce- « pendant la première à qui j'ai rendu ses bois; « dites-lui de venir plus souvent, que je la recevrai « toujours avec plaisir. — Sire, je ne la vois pas. « —Eh, pourquoi?—Je l'ignore, Sire, elle ne me « connaît point. —Avez-vous des enfants? — Un « seul, Sire, à la disposition de Votre Majesté. »

J'aurais pu alors parler de ce fils, le recommander aux bontés du prince; mais pénétrée de la demande que j'avais présentée, je crus de ma délicatesse de ne m'occuper que des intérêts de M. Viguerie. Je me contentai de demander à S. M. si je pourrais avoir quelque espérance pour la demande que je venais de mettre sous ses yeux. Elle me répondit encore: « *Je verrai cela.* » et posa à côté d'elle le placet que je venais de lui remettre.

Tremblante encore, je me levai et faisant une profonde révérence, je sortis très-mécontente de moi-même et de mon extrême gaucherie. J'avais néamoins conservé assez de présence d'esprit pour demander au roi la permission de venir me rappeler au souvenir de mon souverain, et cette permission m'avait été accordée avec la bonté et la grace toute particulière que Louis XVIII mettait à tout ce qu'il accordait.

En sortant du cabinet de S. M., je me rendis chez M. le duc de Duras, à qui je rendis compte de mon entrevue et de mes espérances. Il m'en félicita et m'invita à m'adresser de nouveau à lui quand je désirerais revoir S. M.

Avant de revenir à M. Viguerie, je dois rendre compte d'une particularité qui s'y rapporte indirectement. Quelques jours avant mon audience, j'étais seule chez moi, lorsqu'on vint m'annoncer une personne qui ne voulait pas se nommer. Comme je n'avais rien à craindre, je fis entrer, et je vis venir à moi un vieillard qui, d'un ton plein de politesse et de grace, me dit: « Me re-« connaissez-vous, madame; depuis long-temps « je désirais me présenter chez vous; je vous ai « vue une fois, et depuis ce temps je vous cher-« chais et voulais faire avec vous une plus ample « connaissance. Vous voyez le comte de Langeac. »

A peine eut-il prononcé son nom, qu'il dut voir sur ma figure le plaisir que j'éprouvais. J'avais au premier aspect trouvé dans la sienne des traits qui ne m'étaient point inconnus, mais que je n'avais pu rapporter à aucun nom.

« Mon Dieu, monsieur, lui dis-je, que je suis « touchée de la bonté que vous avez de venir me « voir! c'est une faveur que je n'aurais pas osé « espérer. Je croyais que vous aviez épousé les

« querelles de ma famille, et que qui, que ce soit
« de leur société ne pouvait désirer me voir. —
« Vous vous trompez, me répondit-il, depuis le
« moment que j'ai su que c'était vous qui accom-
« pagniez madame de Mondavy, j'ai constamment
« souhaité l'occasion de vous voir, et de connaître
« les motifs qui vous tenaient éloignée de votre
« famille. Je voulais savoir de quel côté étaient
« les torts, car j'ai pour maxime constante de ne
« juger personne sans l'avoir entendu. Je n'ai
« parlé qu'une seule fois de vous à madame de N..,
« votre tante. Elle m'a fermé la bouche aussitôt
« en me disant : « Ne m'en parlez jamais. » Je n'in-
« sistai pas, et déjà je n'y pensais plus lorsque
« je vous ai rencontrée avec madame de Mondavy.
« J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire
« convenir que c'était vous. Mais votre ressem-
« blance avec votre mère et madame de N....., a
« trahi le secret; j'ai vainement demandé votre
« adresse; on n'a pas voulu me la donner; enfin
« j'ai rencontré M. de Choiseul qui a bien voulu
« me la faire connaître, et qui m'a dit de vous
« des choses très-obligeantes. Ce n'est que de-
« puis hier que j'ai su votre demeure; me voici
« disposé à vous rendre tous les services qui
« pourront vous être agréables, si toutefois vous
« n'avez pas de reproches graves à vous faire en-
« vers votre famille. »

Alors je lui racontai tout ce qui m'était arrivé, un peu plus succinctement que je ne l'ai fait dans ces Mémoires. Après m'avoir entendue, il me promit ses bons offices, m'assura qu'il ferait tous ses efforts pour me réconcilier avec ma famille, et me demanda la permission de venir me voir souvent afin de s'instruire davantage et de me justifier plus facilement.

A dater de ce jour, j'eus le plaisir de le voir à toute heure; je ne lui cachais rien, je lui parlais avec franchise de mes démarches et de mes espérances. Je lui parlai de l'audience du roi, de la permission qu'il m'avait donnée de me présenter de nouveau, du désir que j'avais d'en profiter. M. le comte me fit des observations : il pensait que je ne devais pas abuser des bontés de Sa Majesté; qu'il fallait surtout les réserver pour moi; que si je les usais pour des intérêts étrangers, je ne pourrais plus m'en servir pour moi-même si j'en avais besoin. Ces observations me parurent sages, je les adoptai trop légèrement sans doute, car au lieu de continuer à revoir mon souverain, ce qui aurait peut-être été une source de bonheur pour moi, je me renfermai dans les conseils de M. de Langeac.

J'avais rendu compte de mon entrevue à M. de T..., et lui avais dit que je n'avais pas

un très-grand espoir de succès ; il ne fut pas de mon avis, et m'assura que le roi ne répondait jamais autrement, qu'il ne faisait jamais de promesses positives, et que c'était déjà une grande probabilité de succès que de m'avoir dit qu'il examinerait l'objet de ma demande.

En y réfléchissant je sentis la faute que j'avais faite. Dans les dispositions où j'avais vu le roi, si j'avais eu l'heureuse pensée de songer à mon fils ou à moi, j'aurais certainement obtenu. Le nom de mon père m'aurait pareillement recommandée ; les services d'un officier-général aussi distingué que lui n'étaient certainement pas morts dans la mémoire du prince; mais, comme je l'ai dit, je ne songeai qu'à M. Viguerie. M. de T.... me promit de tout faire pour que sa demande ne tombât pas dans l'oubli.

Ici vont s'ouvrir de nouvelles scènes, et j'espère qu'elles serviront à dessiller les yeux les plus prévenus et à me justifier. La femme du tapissier qui m'avait procuré du crédit pour les objets nécessaires à ma parure m'envoya son mari avec deux billets dont elle me pria de vouloir bien lui procurer l'escompte ; ils étaient signés d'un négociant. Cette femme m'avait rendu service ; elle me le rappelait et m'en demandait un autre en échange; elle m'assurait dans sa lettre que

M. Viguerie, touché des démarches que je faisais pour lui, ne refuserait pas de me rendre ce service. M. Viguerie le fit en effet avec beaucoup de grace et d'obligeance. « Mais, me dit-il, je ne « connais pas ces signatures; la vôtre me suffira, « c'est vous seule que je veux obliger et sans « escompte. »

Les deux billets étaient ensemble de quinze cents francs. J'endossai et M. Viguerie me remit deux coupons pour aller à la Banque chercher les quinze cents francs. Tout se passa avec la plus grande politesse, et voilà comment M. Viguerie s'est trouvé porteur de ma signature.

De retour chez moi avec les deux coupons, je racontai tout à Charles; ce jeune homme, plein de reconnaissance pour moi, me dit : « Vous « avez trop de bonté de vous mêler de cette af- « faire; ces gens-là n'ont pas bonne réputation, « ils ont déjà failli; je crois, madame, qu'il « vaudrait mieux pour vous remettre ces coupons « à M. Viguerie, et les billets à ceux qui vous les » ont donnés. »

Ce conseil était excellent, mais au lieu de le suivre, j'envoyai Charles lui-même à la Banque, chercher les quinze cents francs que je remis fidèlement au tapissier, qui se nommait Riquier.

Je n'avais pas encore soldé les différentes marchandises que sa femme m'avait livrées pour mon compte. Peu de temps après je reçus la visite d'un particulier nommé de Monpassant, employé aux Droits-Réunis ; il venait réclamer le montant des objets que sa femme avait remis pour moi à la dame Riquier ; il me dit qu'il avait eu beaucoup de peine à se procurer mon adresse, qu'il ne l'avait eue que par supercherie.

Je lui répondis qu'en effet j'avais reçu une partie des objets qu'il réclamait, mais qu'avant de faire droit à sa demande, j'avais besoin de me consulter ; que j'avais répondu pour les Riquier d'une somme triple de ce que je pouvais leur devoir, et que lorsque ces traites seraient acquittées, je me ferais un vrai plaisir de le solder.

Alors ce M. de Monpassant se mit à soupirer, à gémir, et me supplia de reconnaître seulement que les effets portés sur sa note m'avaient été remis, afin, disait-il, de prouver au marchand qui les lui avait vendus, qu'il n'en avait pas fait un mauvais usage. Je ne sais comment il fit, mais il me peignit sa situation en termes si touchants, il prit un accent si séduisant qu'il parvint à me faire signer cette reconnaissance.

Au moment où tout cela se passait, cette

femme Riquier me présenta une dame Dumont dont le mari, qui avait une place en province, venait d'être destitué, je ne sais pour quelle cause. Madame Dumont avait déjà fait des démarches infructueuses. Amenée chez moi, elle me supplia avec les plus instantes prières d'être utile à son mari, et vint ensuite me fatiguer de tant d'importunités, me fit écrire par sa mère, qui était à Bruxelles, des lettres si pathétiques, qu'enfin je me décidai à parler à M. de T.... et à M. Corvetto qui me promit de le faire réintégrer dans son emploi, si mieux n'aimait sa femme le voir employer à Paris dans l'administration de la Monnaie.

Je m'empressai de donner ces heureuses nouvelles à madame Dumont; elle en fut transportée de joie et dans l'égarement de sa reconnaissance, elle détacha de son cou un collier de corail d'une valeur très-médiocre, et le mettant au mien, elle me supplia de vouloir bien le porter pour l'amour d'elle, m'assurant qu'elle serait la plus malheureuse des femmes si je la refusais, et me prévenant que le lendemain elle m'enverrait une de ses amies pour me faire choisir une bague qui, en la portant à mon doigt, me rappellerait toujours que c'était à moi qu'elle et son mari étaient redevables de leur bonheur.

L'amie vint en effet le lendemain, et m'engagea vivement à choisir une bague et quelques autres petits objets, comme des boucles d'oreilles semblables au collier qu'elle m'avait attaché à mon cou. Je refusai long-temps. Enfin, pour ne point humilier madame Dumont, je choisis une petite étincelle de peu de valeur, et une paire de boucles d'oreille de corail. Madame Dumont vint me voir dans la journée, je la remerciai beaucoup, mais elle m'annonça qu'elle était décidée à me faire, bon gré mal gré, accepter une robe de point que sa mère faisait travailler à Bruxelles. Je me livre ici à de bien minutieux détails, mais ils sont nécessaires pour l'éclarcissement de ce qui m'est arrivé par la suite.

Le succès de M. Dumont fut complet; il fut placé à la Monnaie. Il n'en fut pas de même de M. Viguerie. Son protecteur ayant commis une foule d'indiscrétions auprès du ministre, son patron fut, comme je l'ai dit précédemment, exilé à Bruxelles, si toutefois il ne s'y exila pas lui-même pour éviter quelque chose de pire peut-être. Avec lui je perdis non-seulement un homme qui avait rendu, moyennant finances, il est vrai, de fréquents services à mes amis et à mes connaissances, mais encore une somme qu'il devait

me remettre pour une place de receveur-général que j'avais fait obtenir par son entremise; je perdis de même un avenir riant, de charmantes espérances qu'il m'avait promis de réaliser, les 1,500 fr. de traites escomptées par M. Viguerie. Car l'absence de M. de T... ne me laissait plus aucun moyen de lui faire obtenir l'emploi qu'il sollicitait et qui ne pouvait lui être accordé que par les plus hautes protections. Peu reconnaissant des soins que je m'étais donnés, il ne manqua pas à l'échéance des billets de les remettre à un huissier et de me les faire payer, à l'exception pourtant de celui de 500 fr. qui se trouva perdu. Il s'entendit à merveille avec la dame Riquier qui était fort jolie, et moi je fus complètement dupe.

Dépité de n'avoir pu réussir, M. Viguerie s'en alla répandre dans le monde que la somme qu'il répétait était une avance qu'il m'avait faite sur le prix convenu pour mes démarches. Mais le jeune Charles pouvait attester le contraire. Il avait vu les traites, les coupons, il était allé lui-même chercher les fonds à la Banque. Il savait parfaitement dans quelles mains ils avaient été remis. De son côté la femme Riquier, quoique j'eusse répondu pour elle de 1,500 fr., que j'en eusse déjà payé 1,000, ne m'en demandait pas

moins le prix des objets qu'elle m'avait fournis. Fort heureusement j'eus à faire au sage et équitable juge-de-paix de la rue de l'Université, lequel décida que je ne devais rien. J'en fus quitte pour la haine de cette femme, qui, par sa jolie mine et l'esprit dont elle ne manquait pas, avait tout-à-fait mis dans ses intérêts M. Viguerie qui ne me pardonnait pas d'avoir manqué son affaire et de l'avoir obligé à un dépôt de 100,000 fr., dont les intérêts avaient dormi. Ainsi tout ce que je gagnai dans cette double obligeance fut la haine de deux individus qui ne m'épargnèrent pas.

Dès ce moment, les méchants commencèrent à me nuire. Je ne faisais plus d'affaires de Bourse. J'en avais pourtant toujours les moyens, mais j'étais devenue si défiante que je n'osais plus me confier à personne.

Les temps de prospérité étaient passés. Ceux de tribulation m'accablaient de toutes parts. Madame Dumont oublia bien vite les services que je lui avais rendus et me paya de la plus noire et de la plus vile ingratitude. Tranquille maintenant sur le sort de son mari, elle eut l'impudence, au moment où je m'y attendois le moins, de m'envoyer un mémoire pour acquitter le montant du collier, des boucles d'oreille et bague. Je payai, la chassai de chez moi et racontai son indigne

action à qui voulut l'entendre. Voilà un troisième ennemi, qui, de compagnie avec la Riquier et M. Viguerie, attendit pour se venger le moment propice.

Cependant la manière dont je traitais ces sortes d'affaires n'avait rien qui sentît ce qu'on appelle intrigue de bureau. Jamais on ne me vit m'adresser à ces arrogants commis qui veulent singer leurs maîtres; je les eusse trouvés trop au-dessous de moi. Si l'on me proposait une affaire, c'était avec le secrétaire ou la maîtresse du ministre que je traitais. Le succès obtenu, la majeure partie du bénéfice ne venait pas à moi; mais ce que j'en retirais m'était agréable dans un moment où j'avais mis tout-à-fait de côté mes affaires de Bourse.

M. de Langeac avait conçu pour moi la plus vive amitié et peut-être même un sentiment plus doux, si l'on veut en juger par la correspondance qu'on a trouvée dans mes papiers. Je l'aimais, moi, comme un père. Il avait fait auprès de ma famille plusieurs démarches pour m'en rapprocher. Ma sœur fut la seule qui y mît obstacle. Envain M. de Langeac essaya-t-il de toucher son cœur en lui montrant combien il est doux de bien vivre avec une sœur, surtout la seule qu'elle eût auprès d'elle, son amitié pour moi

l'entraîna trop loin; il me peignit d'une manière si avantageuse que la jalousie vint se placer encore entre elle et moi et nous désunir de plus belle.

M. de Langeac me donnait des conseils que je suivais avec docilité; il me fit renvoyer tous les intrigants de bas étage, et voulant me procurer une affaire qui fixât tout de suite ma fortune, il me parla de M. Feuillant qui avait été précédemment député et employé dans les liquidations avec M. Corvetto. Il avait eu l'esprit d'en placer une qu'on pouvait liquider de suite. La chance était favorable; car il n'était pas douteux que je ne connusse parfaitement M. Corvetto et qu'il n'eût l'intention bien formelle de m'obliger.

M. de Langeac me présenta donc M. Feuillant, beau-frère de M. Roy, qui à son tour eut le portefeuille des finances après M. Corvetto. Il s'intéressait vivement à cette affaire parce qu'il y trouvait le moyen de rendre un service signalé à M. Feuillant dont la belle terre était engagée sous le poids de dettes immenses. Si cette liquidation réussissait, M. Feuillant était sauvé, et elle était d'une nature assez importante pour qu'il m'eût fait un contrat de 20,000 fr. de rente. En cas de succès, le bon M. de Langeac en éprouvait un plaisir infini.

Je portai les documents convenables au ministre et ne lui cachai pas l'intérêt que j'avais à cette affaire. Il se contenta de me demander quels étaient ceux qui me l'avaient procurée. Je lui nommai les deux MM. de Langeac en gardant un profond silence sur M. Feuillant. Il s'en occupa aussitôt avec plaisir et activité, lorsque le bruit se répandit qu'il devait quitter le portefeuille. M. Feuillant accourt, me représente que le cas est pressant, que M. Roy, son beau-frère, qu'on désigne pour le successeur de M. Corvetto, est loin d'être son ami; qu'il faut dès le lendemain matin voir le ministre, lui montrer l'urgente nécessité d'en finir, qu'il est question pour moi de 20,000 livres de rente. Il m'annonce qu'il viendra me prendre le lendemain avec MM. de Langeac, pour me conduire au ministère.

Ces messieurs arrivent à l'heure dite, avec le jeune Feuillant, garde-du-corps de Monsieur. Je me présente chez le ministre; il allait déjeûner. Je lui dis que je viens le solliciter pour la dernière fois, que tout est perdu pour moi, s'il n'a pas la bonté de s'occuper de ma recommandation sans désemparer. Je lui parle des bruits qui circulent; qu'on lui donne pour successeur M. Roy. — « C'est très-vrai, me dit-il, je suis fatigué; ma

« santé est mauvaise, je ne demande que du re-
« pos; cependant je resterai toujours assez long-
« temps, ajouta-t-il avec une figure aimable et
« un sourire charmant, pour terminer votre
« affaire comme vous le souhaitez. Soyez dis-
« crète; car je ne vous cache pas qu'il faut
« que je la presse si je veux qu'elle tourne à
« votre avantage. »

Je le remerciai avec toute la reconnaissance que méritait sa bonté et j'allai rejoindre ces messieurs qui m'attendaient à la porte dans la voiture. M. Feuillant ne parut pas tranquille; il me dit qu'il n'y avait pas une minute à perdre, que si ses intérêts tombaient entre les mains de son beau-frère, c'en était fini; que M. Roy le haïssait, et que s'il avait le moindre soupçon qu'il fût pour quelque chose dans mes démarches, jamais il n'aborderait cette liquidation; qu'il fallait que je remontasse chez le ministre pour le presser de nouveau. « Parlez-
« lui de moi, ajouta-t-il, le ministre me connaît;
« nous avons travaillé ensemble au budget. J'ai
« mis cette affaire en état d'être liquidée sur-le-
« champ en rentes cinq pour cent. Il me semble
« que si vous aviez la complaisance de remon-
« ter, de lui dire qu'elle vous vient de moi, qu'il
« est de la plus haute importance de ne pas l'a-

« bandonner à son successeur, vous le décideriez « à la terminer dès aujourd'hui. »

Je lui représentai en vain que cette démarche me paraissait sans but, qu'elle pouvait paraître importune au ministre, qu'il m'avait promis avec une grace dont il m'était impossible de me méfier. M. Feuillant insista et je cédai. J'avais un secret pressentiment que j'allais tout compromettre et cela arriva; le ministre se disposait à déjeûner; en me voyant : « Quoi madame, j'ai encore le « plaisir de vous voir! Que vous est-il survenu? « — Mon Dieu, lui dis-je, je n'ai pas quitté la « porte de votre ministère; nous nous sommes « consultés et ces messieurs m'ont engagée à vous « revoir. — Comment, reprit-il, est-ce que vous « êtes plusieurs? Voyons, dites-moi la vérité tout « entière!—Je vous proteste, M. le comte, que ce « sont MM. de Langeac qui m'ont remis cette « affaire; je ne vous ai caché qu'un seul point, « c'est qu'elle a été conduite par M. Feuillant et « qu'il l'a mise en état d'être terminée sans retard. « Il m'a engagée à m'expliquer avec franchise, il « craint que si vous n'avez la bonté de vous en « occuper sans délai, elle ne reste à jamais dans « le portefeuille de M. Roy avec lequel il est « brouillé; ce qui serait très-malheureux et pour « lui et pour moi. »

Tandis que je lui parlais ainsi, j'aperçus une altération sensible dans ses traits, il avait l'air sérieux et rêveur. Après un moment de silence : « — Je suis désolé, me dit-il, que vous soyez entrée avec moi dans ces détails que je ne vous « demandais pas; vous me mettez dans la nécessité de vous refuser maintenant ce que j'avais, « il n'y a qu'un moment, tant de plaisir à vous « accorder. Si mon successeur apprend que « M. Feuillant est pour quelque chose dans cette « affaire, il trouvera bien le moyen de détruire « mon ouvrage, et ne manquera peut-être pas « de croire que c'est lui que j'ai voulu servir particulièrement; je ne veux être nullement com- « promis; j'aurais pu signer encore ce matin. A qua- « tre heures, il ne sera plus temps. Tout ce que je « peux maintenant, c'est de la bien classer. Vous « verrez plus tard ce que vous en pouvez faire. « Je conçois tout le chagrin que vous pouvez en « ressentir. Mais je ne puis agir autrement; je n'ai « nulle envie d'avoir rien de commun avec M. Feuil- « lant, j'ai quelques raisons pour cela. » En me parlant ainsi, il se leva pour me quitter et m'engagea à rester quelques instants, en m'annonçant qu'il allait m'envoyer madame la comtesse Corvetto.

Elle vint en effet me rejoindre comme on peut le voir dans ma correspondance. Je pleurais la

perte de ma fortune. Elle eut la bonté d'entrer dans une foule de détails pour me prouver qu'il était impossible à son mari de terminer son ministère par un acte de cette importance; qu'il aurait l'air de narguer son successeur; et cela pour rendre à M. Feuillant une fortune qu'il avait bien perdue par sa faute; que M. Roy ne pardonnerait jamais cette faveur à M. Corvetto qui, en quittant le ministère, ne songeait qu'à trouver le repos et vivre loin de toute inimitié et de toute tracasserie; que la paix la plus profonde était nécessaire au délabrement de sa santé.

Après cette conversation dans laquelle il me fut impossible de la faire revenir sur ces idées, je la quittai, le cœur bien serré, et j'allai rejoindre ces messieurs qui m'attendaient toujours dans la voiture. Lorsqu'ils me virent arriver triste, confuse, le reproche à la bouche, ils sentirent trop tard la justesse de mes objections; mais l'amour-propre dont M. Feuillant me parut assez abondamment pourvu lui fit commettre une seconde inconséquence. « Cela n'est pas possible, « me dit-il, vous n'avez pas vu le ministre; je ne « concevrai jamais qu'il ait pu refuser sachant « que j'étais pour quelque chose dans cette affaire; « il me connaît, et je crois qu'il m'estime assez « pour ne vouloir pas faire une chose qui me

« serait désagréable, d'autant plus que la demande « est juste et que les fonds sont faits par le gou- « vernement. Je suis sûr que vous n'avez pas eu « la force de le voir une seconde fois, retournez-y « avec mon fils et je suis persuadé que tout se « passera à notre satisfaction. »

Son doute m'offensa. Je lui dis non-seulement que tout ce que j'avais rapporté de mon entrevue était de la plus exacte vérité, mais vivement piquée de ses reproches, je fus sur le point de lui répéter nettement ce que le ministre m'avait dit à son sujet; je me retins cependant, et pour lui prouver que si cette magnifique affaire manquait, c'était uniquement par sa faute, j'acceptai sa proposition, et je retournai chez le ministre avec son fils. Ses paroles m'avaient électrisée: je m'acheminai rapidement vers le cabinet de M. Corvetto. Mais il était occupé à mettre en ordre son portefeuille pour le déposer entre les mains de son successeur. L'huissier refusa de nous annoncer. Enfin à force d'instances, je parvins à lui faire dire que j'étais là pour la troisième fois. Il eut la bonté, ne pouvant se déranger, d'envoyer son gendre me prévenir qu'il lui était impossible de me recevoir, mais qu'il m'écrirait de quelle manière je devais m'y prendre pour terminer l'objet dont je m'occupais.

Je revins plus désolée que jamais. Ces messieurs me firent des reproches de ce que je n'avais pas suivi leurs intérêts avec plus d'activité. J'en fis à mon tour à M. Feuillant de ce qu'il m'avait forcée en quelque sorte à retourner chez le ministre qui voulait bien faire quelque chose pour moi, mais n'avait nulle envie de se compromettre avec le nouveau ministre en faisant une liquidation tout à l'avantage de M. Feuillant.

Je reçus peu de temps après la lettre dont m'avait parlé le gendre de M. Corvetto, elle est tout entière parmi les pièces de mon procès et M. Moret, mon avocat, l'a lue en pleine audience. Elle confirme pleinement ce que j'ai dit des dispositions de M. Corvetto à m'obliger; il fallait sans doute un grand fonds de bienveillance pour s'occuper de moi dans un moment où il avait, certes, bien autre chose à faire. Je ne puis ressusciter les morts, je ne puis faire sortir de leurs cendres les lettres que j'ai brûlées; mais si je le pouvais, combien j'aurais de moyens d'accabler les gens injustes qui se sont acharnés à me persécuter! Ceux qui se sont servis de moi pour leurs intérêts, m'ont charmée par de belles promesses et trompée par une indigne mauvaise foi.

M. Feuillant, désolé des suites de son imprudence, cessa de me voir; privé de l'espoir de dé-

gager sa terre, il quitta Paris et s'en alla (s'il faut en croire les *on dit*) rédiger un journal en Allemagne.

M. le comte de Langeac était devenu l'un de mes plus constants amis; il passait les soirées auprès de moi, et souvent assez avant dans la nuit; personne ne pouvait mieux que lui rendre compte de ma conduite; il savait combien elle était honnête, éloignée de toute intrigue. Pendant 34 ans il avait vécu dans la plus grande intimité avec madame de N..., ma tante; c'était de lui que je voulais parler dans la partie de ces Mémoires, où j'ai raconté la rentrée de ma tante en France; c'était lui qu'elle avait si cruellement abandonné à son arrivée à Paris, pour se retirer elle-même chez M. de Bourienne; j'ai souvent vu, lorsqu'il se rappelait cette époque, ses yeux se mouiller de larmes, et son cœur souffrait horriblement.

Mais ce qu'il ne trouva pas dans une amie d'un rang distingué, il le trouva dans un rang bien inférieur; avant l'époque fatale de la révolution, lorsque M. de Langeac était dans toute sa splendeur, il voyait ma tante avec un plaisir toujours nouveau; elle était servie alors par deux sœurs, dont l'une était assez gentille. M. de Langeac ne fut point insensible à ses charmes, et eut d'elle un enfant; mais elle mourut peu de temps après,

et cet enfant fut recueilli par sa tante; celle-ci avait épousé un valet de chambre qui, s'étant jeté dans la carrière militaire, y était devenu colonel; cet époux étant mort, et l'émigration ayant entraîné madame de N*** et M. de Langeac à Hambourg, la pauvre veuve prit le parti d'aller rejoindre son ancienne maîtresse, dans l'espoir de s'associer au petit commerce qu'elle faisait avec M. de Langeac; son titre de femme de colonel lui donnait une sorte de vanité dont madame de N*** tenait fort peu de compte. Fatiguée des airs de hauteur de son ancienne maîtresse, elle revint à Paris, y prit un petit logement qu'elle meubla modestement, et vécut avec sa nièce du travail de ses mains. Elles étaient sinon heureuses, du moins tranquilles, lorsqu'elles apprirent le retour de M. de Langeac; elles s'empressèrent d'aller le chercher, de le conduire chez elles, et de lui prodiguer tous leurs soins. Rien n'était plus honorable et plus généreux, et je ne serai pas la dernière à rendre hommage à ce beau dévouement. Bientôt le sort de M. de Langeac s'améliora; il eut des pensions qui lui formèrent un revenu d'environ cinq mille livres de rente; cette petite fortune, avec le travail de sa fille et de la tante, rendait leur sort heureux.

Tel était M. de Langeac, lorsque je le connus.

L'amitié qu'il me témoigna brouilla tout; la jalousie s'alluma dans le cœur des deux femmes, la paix s'éloigna de ce modeste asile. Fatigué des reproches qu'il essuyait chaque jour, M. de Langeac me proposa de le prendre en pension; ces deux femmes en furent instruites, et leur jalousie se changea en haine implacable. J'ignorais cependant toutes ces particularités, et je ne les appris que par une voie indirecte.

M. de Langeac m'avait réconciliée avec ma tante de M..., elle venait me voir tous les jours, et je n'avais rien de caché pour elle. Je lui fis part de la proposition que m'avait faite M. de Langeac de le prendre en pension; « gardez-vous de le faire, « me dit-elle, vous porteriez un coup mortel « à une famille pauvre qu'il doit chérir. »

Alors elle me raconta tout ce que je viens d'écrire à ce sujet; et depuis ce moment je ne cessai d'inspirer à M. de Langeac les meilleurs sentiments pour la fille et la tante, mais elles ne m'en gardèrent pas moins une haine implacable; elles ne pouvaient me pardonner les assiduités de M. de Langeac, et quand elles apprirent que son intention était de les quitter, leur fureur ne connut plus de bornes; il est certain que M. de Langeac se comportait plutôt avec moi en vieillard amoureux, qu'en simple ami; il était jaloux, épiait

toutes mes démarches et toutes mes affections; sa jalousie était extrême, et ce n'était pas sans une inquiétude mortelle qu'il voyait chez moi un jeune ami de M. Try, dont j'ai déjà parlé. Pendant cinq ans, ce jeune homme n'a cessé d'être mon adorateur; il venait tous les jours chez moi faire de la musique ou d'excellentes lectures, et je n'ai perdu le culte dont il m'honorait que lorsqu'il quitta Paris pour aller se marier à Orléans. Si je voulais entrer dans quelques détails à ce sujet, on rirait des tourments que se donnait M. de Langeac pour s'assurer que je n'aimais pas un autre plus que lui. On a dit que je me plaisais à changer de nom; assurément si j'en avais eu le désir, rien alors ne m'était plus facile; je n'avais qu'un mot à dire, et je devenais madame la comtesse de Langeac; mais loin d'y penser, j'aimais à lui rappeler ce qu'il devait à sa fille, à la tante de cette jeune personne, et combien leur conduite à son égard avait été honorable; je voulais même qu'il reconnût cet enfant et lui donnât son nom; mais la laideur et le défaut d'éducation de cette fille le rebutaient. Il leur avait annoncé que son intention était de se mettre en pension chez moi, et depuis ce temps sa maison était devenue un enfer. Ces petites tracasseries intérieures étaient souvent le sujet de nos conversations.

C'est une chose assez remarquable que mes deux plus assidus amis étaient deux vieillards, dont l'un avait vécu près de 40 ans dans le sein de ma famille, dont la fortune était trop bornée pour que je pusse l'envier, et dont l'âge était tel qu'il pouvait assurément être mon père; l'autre, que j'ai nommé M. Dechoire, était si malheureux, que je lui avais donné ma table; il avait eu autrefois une grande fortune dont il ne lui restait plus que le souvenir; mais il conservait encore le goût des affaires comme on l'entend dans le monde, s'en était jadis très-bien trouvé, et cherchait l'occasion de s'y rattacher. Il vint un beau matin me trouver, et m'engager, par le moyen de mes connaissances, à faire obtenir la pairie à M. de B***; j'avais perdu mon meilleur appui, mais il m'en restait assez d'autres pour rendre d'importants services. « M. de B***, me dit mon bon vieil-« lard, offre trente mille francs à la personne qui « lui fera obtenir cet honneur; il est fort riche, « et vous pouvez le servir auprès de M. le duc « de La Châtre, qui a pour vous beaucoup d'ami-« tié. »

J'allai voir M. le duc qui me refusa, en me disant que M. de B*** était assez bien partagé comme préfet de ***, et qu'il avait des raisons pour ne pas s'occuper de lui. Le pauvre M. Dechoire en

fut désolé; il espérait tirer parti de cela pour se procurer quelque argent, qui lui aurait fait le plus grand plaisir; mais ce fut pour lui et moi une affaire manquée. Cependant M. de B*** ne se rebuta point, et je vais raconter comment il est parvenu à la pairie, et de quelle manière cet honnête personnage s'est conduit avec ceux qui lui ont procuré cet avantage.

On doit se rappeler que parmi les personnes à qui M. de Luigny faisait accorder des bienfaits de la part de l'impératrice, il en était une qui se nommait madame de C***, et que je connus alors particulièrement; c'est d'elle que je tiens toute l'histoire. Je l'avais perdue de vue, lorsque le hasard me la fit rencontrer; elle était affligée, et me demanda la permission de venir me voir, et de me raconter la cause de ses chagrins; je l'accueillis avec intérêt, lui indiquai le jour où elle pourrait me voir, et voici ce qu'elle me raconta:

« Depuis ma jeunesse, me dit-elle, je suis liée « avec M. de Lauriston, ministre de la maison « du roi. A l'époque où je le connus, il était aide- « de-camp du premier consul. Il conçut pour « moi l'affection la plus tendre et toutes les fois « que l'occasion de me rendre service se présen- « tait, il la saisissait avec empressement. Je ne

« saurais vous dire combien il a contribué à mon « bien-être par son extrême obligeance.

« J'ignore de quelle manière quelques person- « nes ont connu l'amitié qu'il me porte. Mais un « jour M. de Beaulié, convaincu que je pouvais « beaucoup auprès de lui, vint me trouver et me « remit un écrit dont voici le contenu; je puis « vous le rapporter presque textuellement, tant il « est présent à ma mémoire.

« Une personne d'une grande maison désire « être nommée pair de France. Elle est riche de « cent mille livres de rente. Elle offre trente « mille francs à qui pourra lui procurer l'honneur « qu'elle sollicite. Elle est presque assurée que sa « nomination fera plaisir au ministre de l'inté- « rieur. Sa promotion lui ferait quitter une pré- « fecture de premier rang qui rapporte soixante « mille livres de revenu, et qu'on pourra donner « à un autre, soit pour récompenser des services, « soit pour se faire une créature. »

A ce mot de trente mille francs, j'interrompis « madame Du..... : « Bon, lui dis-je, il paraît que « trente mille francs sont la somme convenue pour « arriver à la pairie; j'ai eu aussi une proposi- « tion de trente mille francs pour une pareille « affaire, il serait plaisant que ce fût le même « personnage. — Bon Dieu! me dit-elle, je puis

« vous le nommer, c'est M. le comte de B..., « beau-frère de M. le duc de P... — Eh ! mais, « lui dis-je, c'est justement le même. »

Après cette interruption, je priai madame Du... de continuer son histoire. — « M. de Beaulié, « me dit-elle, se contenta de me lire l'écrit dont je « viens de vous parler, et de m'en laisser pren- « dre une copie. Si vous le voulez, me dit-il, « vous pouvez gagner cette somme. Voyez M. de « Lauriston, et s'il vous aime assez pour vous « servir, on vous dira le nom du personnage.

« J'étais en ce moment peu à l'aise; j'ai des « enfants; le désir de les rendre heureux en me « procurant la somme qu'on m'offrait me dis- « posa à accepter la proposition. Je consultai; « on n'y vit point d'inconvénient. J'allai trouver « M. de Lauriston; il voulut savoir le nom de la « personne dont il s'agissait et me promit que si « elle était digne de l'honneur qu'elle ambition- « nait, il me servirait très-volontiers. Je ne lui « cachai point les offres qu'on m'avait faites, et « lui parlai d'un acte notarié qui devait contenir « les engagements du postulant. Il eut la bonté « de me représenter que ces sortes d'actes ne « servaient à rien quand celui qui les faisait n'é- « tait point esclave de l'honneur; que la publicité « pouvait produire du scandale et rien de plus;

« qu'il était plus honnête de ne point montrer « de défiance et de prendre seulement toutes les « sûretés morales qui pouvaient assurer l'exécu- « tion des promesses. Il poussa la bonté jusqu'à « me dire : quand je connaîtrai la personne à la- « quelle vous vous intéressez, si rien ne me paraît « s'opposer à sa nomination, je la recevrai volon- « tiers pour lui confirmer la parole que je vous « ai donnée. Je retournai chez moi charmée de « tant d'obligeance. M. de Beaulié m'annonça « alors qu'il s'agissait du comte de B... et se hâta « de faire part à son secrétaire, M. Schmith, du « succès de ma mission. M. de B..., au comble de « la joie, se félicita de m'avoir eue pour intermé- « diaire; ses éloges ne tarissaient point à mon « égard. Ce fut bien autre chose quand il se pré- « senta chez M. de Lauriston, et que le ministre « lui dit, avec une grace infinie, qu'il était char- « mé d'être le premier à lui faire compliment de « sa nomination à la pairie; que la chose à la vé- « rité n'était pas encore faite, mais qu'il lui enga- « geait sa parole d'honneur qu'il le serait à la pre- « mière promotion. M. le comte de B... aurait « voulu que pour lui plaire on fît la promotion « tout de suite. Il témoigna même au ministre « quelque regret d'être obligé de retourner à sa « préfecture. Peste, reprit M. de Lauriston, vous

« êtes bien pressé, il me semble pourtant qu'a-
« près la parole que je viens de vous donner
« vous pouvez attendre agréablement. M. de B...
« salua son protecteur et se fit conduire chez
« moi par M. Schmith. J'étais allée conduire mes
« fils à Saint-Denis; il me fit écrire un billet par
« M. de Beaulié pour me demander un rendez-
« vous; il était apparemment écrit que je ne verrais
« pas cet illustre personnage, car le rendez-vous
« manqua encore. Mais M. de Beaulié ne me
« laissa pas ignorer qu'il était enchanté de la
« manière dont le ministre l'avait accueilli, qu'il
« était pressé de m'en remercier, de me confir-
« mer de sa propre bouche les engagements qu'on
« avait dû prendre avec moi de sa part; enfin de
« me demander la continuation de mes bons of-
« fices.

« J'assurai M. de Beaulié que je ne négligerais
« rien, que je regardais le succès de cette affaire
« comme certain; mais je ne lui dissimulai pas
« que mes démarches auprès du ministre m'a-
« vaient obligée à des dépenses de parure que je
« n'étais pas, pour le moment, en état d'acquit-
« ter, et qu'une petite somme de mille francs à
« compte sur celle qui m'était promise me ferait
« grand plaisir.

« M. de B... était parti pour sa préfecture;

« M. le baron Schmith, son secrétaire, n'avait pas « de fonds à lui, mais il s'engagea envers M. de « Beaulié qui lui fit l'avance de cette somme, et il « me l'apporta. Je continuai mes soins auprès de « M. de Lauriston. M. de Beaulié m'avança encore « mille francs; enfin le *Moniteur* annonça que « M. le comte de B... était promu à la dignité « de pair. M. de Lauriston m'en fit prévenir. « M. Schmith s'empressa d'écrire à M. le comte « pour l'en féliciter et lui rappeler ses promesses. « M. le comte répondit; mais admirez son laco- « nisme; il remerciait tout simplement M. Schmith « de l'intérêt qu'il prenait à sa nomination. « MM. Schmith et de Beaulié se montrèrent très- « offensés. Ils écrivirent avec énergie, rappelè- « rent à M. de B... les engagements qu'il les avait « autorisés à prendre avec moi, et le prièrent de « les autoriser à prendre chez son notaire les « 30,000 fr. solennellement promis. M. le comte « répondit ou plutôt fit répondre fort sèchement « (car à peine sait-il écrire) que nous avions tous « joué la comédie, qu'il ne devait qu'à ses ser- « vices, à sa famille et à son mérite personnel la « faveur qu'il venait d'obtenir, et finit par dé- « clarer qu'il ne donnerait pas un écu.

« M. S*** indigné d'une conduite si déloyale, « vivement affecté d'avoir, sans le vouloir, con-

« tribué à tromper une mère de famille, convaincu « d'ailleurs que sans moi ce lâche comte de B... « n'eût jamais réussi, voulant me prouver com- « bien il était étranger à cette indigne ingratitude, « me fit la remise de treize lettres qui donnaient « une juste idée du caractère et des intrigues de « M. le comte.

« Dans l'une, il promettait à une autre per- « sonne qu'à moi 80,000 fr. pour parvenir à la « pairie. Dans une autre, 8 à 10,000 fr. pour une « nomination de gentilhomme ordinaire de la « chambre. Dans d'autres, il se permettait les « plus inconvenantes et les plus sottes plaisante- « ries sur le roi et la famille royale. Je communi- « quai ces lettres à M. de Beaulié pour en faire « l'usage qu'il jugerait nécessaire. Il les montra « d'abord à M. de Vaublanc et ensuite à M. Alexan- « dre de Laborde, puis à quelques autres per- « sonnes dont les noms ne sont point restés dans « ma mémoire. Je me suis aussi donné le plaisir « de les lire et je puis vous assurer qu'elles étaient « aussi curieuses pour le fond que pour la « forme.

« Comme j'étais liée avec M. Charles de La- « grange, et qu'il l'est beaucoup lui-même avec « M. le duc de P..., beau-frère de M. le comte de « B..., je lui contai toute l'affaire, et lui deman-

« dai conseil. Il désira voir les lettres. Je les lui « confiai, afin que le duc de P... pût en prendre « connaissance. Le duc tomba de son haut, il « ignorait tout ce qui s'était passé; il n'hésita pas « un instant à dire que son beau-frère devait ac- « quitter ses engagements. Il promit de le voir et « de l'engager fortement à terminer cette affaire. « M. de Lagrange me remit bien fidèlement les « lettres et je revis M. de Beaulié. Il continuait « d'être vivement indigné et me prévint qu'il « avait laissé une lettre au rédacteur du *Courrier* « afin de donner de la publicité aux indignes « procédés du nouveau pair; il fallait, disait-il, « que le monde entier en fût instruit avant qu'il « prêtât serment pour sa réception définitive. Il « m'engagea à voir moi-même le rédacteur. Je « suivis son conseil, et ce journaliste me dit que « dès le lendemain l'affaire serait publique et qu'il « ne concevait pas qu'un homme comme M. de « B... se fût exposé à une aussi honteuse avanie.

« En sortant du bureau du journal, je ne sais « quelle fatalité me conduisit chez M. Alexandre « de Laborde. Il me parut extrêmement peiné « quand je lui parlai de la résolution où j'étais de « publier l'infamie de M. de B...; il m'engagea vive- « ment à faire suspendre l'article du journal. Ce « serait perdre un homme sans retour. Il ajouta que

« madame de Laborde était très-liée avec la sœur « du comte de B..., qu'il allait la prier de lui « communiquer tout ce qui se passait, et qu'aidé « de M. le duc de P..., il espérait terminer cette « affaire sans scandale. Touchée de la peine qu'il « éprouvait, des raisons qu'il me donnait et qui « avaient leur source dans son bon cœur, j'allai « au journal du *Courrier* prier le rédacteur de « vouloir bien suspendre l'article qu'il devait in- « sérer et attendre que je le revisse. — Vous « avez tort, me dit-il, madame, il n'y a rien à mé- « nager avec de pareilles gens ; mais je ferai ce que « vous désirez.

« A la suite de ces mouvements, M. le comte « de B*** se rendit enfin chez M. de Beaulié qui « refusa de le recevoir. J'allai voir M. le duc de « P... pour lui raconter en détail tout ce qui avait « eu lieu. Je trouvai en lui un homme aussi poli « que délicat, ce qu'on appelle un honnête « homme dans toute l'étendue du terme. M. le « duc et M. Alexandre de Laborde se rendirent « chez M. de Beaulié pour arranger enfin cette « affaire. Après beaucoup de mouvements, le « dernier me fit dire que M. le comte de B... m'of- « frait 5,000 fr. que je refusai avec obstination; « on vint jusqu'à dix, et M. Alexandre me fit ob- « server que la position du comte dans le monde

« le mettait à portée d'être utile à mes enfants ; « que si je refusais il était décidé à courir tous « les risques.

« J'étais dans une situation difficile, l'espoir « d'avoir bientôt 30,000 fr. m'avait fait contrac- « ter des dettes. Je cédai aux conseils de M. de « Laborde ; je rendis à M. de Beaulié les 2,000 fr. « qu'il m'avait avancés, je rendis les lettres, j'eus « même la faiblesse d'en écrire une où je déclarais « n'avoir jamais connu M. de B..., ce qui était « vrai jusqu'à un certain point, puisque je ne « l'avais pas vu une seule fois, et je gardai de lui « l'opinion qu'on devait en avoir. Ainsi se ter- « mina une affaire conduite de ma part avec la « plus grande loyauté, et terminée de la part « de M. de B... avec la plus insigne mauvaise foi. »

Tel fut le récit que me fit madame Du..... et que je n'ai reproduit ici que par le rapport qu'il a avec la proposition de M. Deschoire. Je demande maintenant si ce n'est pas là de l'intrigue? Je demande qui mérite mieux le blâme de madame Du..... ou de M. le comte de B...? Quelle bassesse ! quelle lâcheté ! et cependant ces sortes de gens circulent dans le monde, ils en reçoivent les égards, et moi je suis indignement immolée, et ma vie s'épuise dans les souffrances.

Depuis long-temps j'étais ennuyée de vivre

dans le faubourg Saint-Germain et je désirais en sortir. M. Dechoire se chargea de me chercher un logement et m'en trouva un dans la rue du Sentier que je pris sans l'avoir vu, car telle est ma légèreté ou ma paresse. Il ne pouvait me convenir sous aucun rapport; cependant, par paresse encore, je l'habitai pendant dix-huit mois. Ce fut là que commencèrent de nouvelles relations dont je vais parler.

J'avais conservé l'amitié et les soins assidus de M. le comte de Langeac; je suivais volontiers ses conseils; il était pour moi comme un père; je ne me mêlais plus d'aucune affaire; je vivais des débris de quelques sommes, bien légitimement acquises, et que j'avais su conserver. Cependant M. de Langeac ne voulait pas que je vécusse trop retirée. J'étais trop jeune encore et trop gaie; il en parlait quelquefois à ma tante qui résolut de me présenter dans une société amusante où l'on recevait tout le monde, depuis le prince jusqu'au plus petit négociant. Je puis assurer que la maison de madame la comtesse de F.... était une véritable arche de Noë. Ce fut là cependant que le goût du luxe, des plaisirs et de la dissipation me reprit de plus belle, et avec ces dispositions, le désir de parvenir à une grande fortune.

Il me restait d'assez belles connaissances à la

cour pour pouvoir m'adresser à elles avec confiance si j'en avais eu besoin; on le savait assez, et M. de Langeac le disait quelquefois, non pour me donner du crédit, mais un certain relief dans le monde. Parmi les femmes qui fréquentaient cette maison, il en était une qu'on nommait madame Ralichon; c'était la plus drôle, la plus originale, la plus intrigante petite femme que j'aie jamais vue: galante au suprême degré, pour ne rien dire de plus, tout lui était bon, pourvu qu'on eût du crédit, ou même l'espérance d'en avoir. Sa ville natale était Besançon; la profession de son mari, celle d'apothicaire; il vivait fort modestement de ses simples, de ses juleps, de ses médecines et de ses bouillons pointus; du reste bon homme dans toute la force du terme; il aurait vécu modestement à Besançon, au milieu de ses drogues et dans son officine, élevant ses enfants bourgeoisement comme lui, s'ils n'avaient pas eu pour mère la petite personne la plus remuante du monde; petite figure chiffonnée, petit menton de galoche, petits yeux, mais vifs et perçants, assez de grace, une taille fort loin des proportions de la Vénus de Médicis, une extrême maigreur, l'esprit peu cultivé, mais des manières vives et caressantes, tels étaient les avantages de madame Ralichon. Joignez à cela

de la finesse, une ambition démésurée, et vous aurez son portrait complet.

Elle avait fait à Besançon la conquête du maire de la ville, le marquis de Santan, ce qui lui donnait un prodigieux amour-propre. Ensuite, ou peut-être en même temps (car je ne sais pas bien comment elle m'a raconté tout cela), elle eut pour adorateurs M. de Bourmont, puis le baron Capelle, puis je ne sais combien d'autres, tous étant, ou promettant de devenir quelque chose. Tous ces personnages, à l'exception de M. le maire de la ville, désiraient placer sur un plus grand théâtre une petite personne aussi vive, aussi sémillante; ils lui montèrent la tête, et l'officine du bon apothicaire devint un foyer de discordes. Plus de paix dans le ménage; attaques de nerfs, querelles, menaces, on employa tout pour subjuguer le bon homme M. Ralichon qui s'obstinait à faire ses aposêmes, à composer ses pillules et ses médecines suivant le *codex*, et croyait, avec assez de raison, que sa petite Ralichonne était devenue folle. « Et que veux-tu donc, mon enfant, que « j'aille faire à Paris? n'ai-je pas ici mon mortier « et mon pilon bien établis? mes poudres pur- « gatives, mes juleps, suivant l'ordonnance, ne « sont-ils pas en bonne renommée? les pratiques « nous manquent-elles? crois-tu qu'elles nous sui-

« vront à Paris ? Crois-moi, ma chère petite, res-
« tons à Besançon ; *où la chèvre est attachée, il*
« *faut qu'elle broute.* Nous faisons nos affaires ici.
« *Un tu l'as vaut mieux que deux tu l'auras.* » Mais ni les raisons, ni les proverbes de M. Ralichon ne pouvaient convertir madame Ralichon. Un beau jour, lasse du sens grossier de son mari, elle prit la diligence, et munie de quelques écus empruntés au comptoir, elle laisse le pauvre homme avec trois enfants, pilant ses herbes, préparant ses poudres et travaillant à ses confections. Elle arrive à Paris sans savoir encore où donner de la tête ; la ville est immense, mais rien ne l'effraie. Elle cherche, elle s'intrigue, et découvre l'adresse de quelques amants qu'elle avait bien traités. Elle se souvient qu'elle a pour oncle un curé, alors dans les montagnes de Suisse. Elle imagine d'aller trouver le curé de St.-Roch ; elle n'oublie rien pour capter la faveur de ce vénérable ecclésiastique ; elle y parvient ; le respectable pasteur lui promet sa protection et tient parole. Charmée de ce début, la petite pharmacienne prend une maison avec une certaine tournure. Mais ne voilà-t-il pas que tout-à-coup, à l'entrée d'une belle nuit, apparaît M. Ralichon avec ses trois marmots, non comme une vaine ombre, mais bien en personne. Quel terrible rabat-joie ! « Chère

« moitié de moi-même, lui dit M. Ralichon, as-
« tu donc pensé que je pouvais vivre loin de toi!
« as-tu pu croire que mes chastes feux pussent
« s'éteindre!.... Ah! loin de toi quel bonheur au-
« rais-je pu goûter? tout me serait devenu plus
« amer que mes pillules d'aloès. Pour te re-
« joindre, j'ai réalisé tout ce que je possédais, il
« ne me reste pas un bocal; tu m'as promis le
« bonheur dans cette grande ville; ah! je le trou-
« verai toujours à côté de toi.»

Le bon homme allait continuer, lorsque d'un ton semi tragique sa petite Ralichon lui dit: « Je « ne vous avais point mandé, monsieur; vous de-« viez attendre que je vous avertisse. C'est bien « assurément sans mon consentement que vous « êtes venu; si par la suite vous ne trouvez pas ce « bonheur dont vous me parlez, j'espère que « vous ne m'en ferez pas de reproche. Je vais « faire mon possible *pour vous placer.* J'ai de « puissants protecteurs, et notamment M. le « comte d'Escars; mais il faut que vous ayez la « bonté de suivre mes conseils, que vous ne vous « mêliez de rien, et surtout que vous renonciez « à ces petites crises de jalousie qui vous ren-« daient si incommode à Besançon. J'entends être « libre et ne veux point de maître. Je vous signi-« fie donc qu'au moindre signe d'autorité que

« vous voudrez prendre sur moi, je me sépare de « vous; j'ai pour moi les lois et mes protecteurs. »

Le bon homme, pétrifié d'un pareil accueil, écouta la leçon sans mot dire, s'humilia, et devint le mari le plus soumis du monde; grace à la protection de M. d'Escars, on le plaça dans les cuisines du château; il eut à l'office une place de dix-huit cents francs.

Ce fut à peu près à cette époque que je fis connaissance avec madame Ralichon; elle avait cette aimable vivacité qui plaît, et elle me plut; elle me fit quelques avances, et je crus bien faire d'y répondre. Dès les premières conversations, je reconnus qu'elle était essentiellement intrigante, mais elle avait des vues assez étendues; sa gaieté, sa pétulance m'amusaient, et quoique cette liaison fût un peu contre mon goût, je la conservai; d'ailleurs il était bien difficile de se débarrasser de cette petite femme si l'on avait le malheur de lui plaire.

A peu près vers ce temps, je ne sais quelle autre dame me fit faire connaissance avec M. Geyler; il était très-connu à Paris. Il avait été banquier sous la raison Jourdan et compagnie; je le vis d'abord peu, ensuite beaucoup plus, comme je le dirai par la suite. Mes relations se multipliant, une jeune personne fort gentille me recommanda

un jeune homme qui sortait des gardes-du-corps; elle m'en parla comme d'un bon enfant qui avait été payeur du receveur général de Perpignan, et qui désirait se placer avantageusement à Paris. — Est-il gai, aimable, dis-je à la jeune personne? — Charmant, me répondit-elle. — Eh bien, amenez-le moi, lui dis-je, et je ne songeai pas même à prendre d'autre information. Quelques jours après elle me présenta un grand jeune homme brun, de beaux yeux, un teint animé, de belles dents, une physionomie douce, mais un air patelin.

Il vit sur-le-champ le parti qu'il pouvait tirer de moi, ce qui n'est pas difficile; mon caractère étant naturellement expansif, et me trouvant très-disposée à parler quand les personnes me plaisent ou m'intéressent. Il se prit tout-à-coup d'une belle passion pour moi, d'un feu si brûlant, qu'il était, disait-il, capable de se porter à des extravagances; je ne suis point une femme galante, mais je sentais le besoin d'un attachement exclusif, et entièrement dévoué. M. Vila m'offrit un cœur qu'il m'assurait être tout à moi; il me plaisait et je reçus ses soins. Une jalousie extrême avec des manières aimables, quelquefois des violences qu'il rejetait sur l'excès de son amour, un soin extrême de s'emparer de ma confiance, un des-

potisme qui le portait à vouloir tout faire par lui-même, tel était le caractère de l'homme qui pendant sept ans a su conserver mes affections, plutôt peut-être par nonchalance de ma part que par passion. Il avait fini par venir habiter la même maison que moi ; je ne faisais rien sans le consulter, et la suite de ces Mémoires montrera quels étaient les défauts de cet homme; je les reconnus trop tard ; il me présentait toutes les personnes qui arrivaient de Perpignan, et m'engageait à les servir. Ce n'était pas sans en tirer quelque utilité pour lui. Parmi ces gens il s'en trouva un fort extraordinaire ; sa figure et ses manières étaient plutôt celles d'un voleur de grands chemins, que d'un honnête homme, et cependant ses demandes étaient d'une présomption extraordinaire; il réclamait d'abord un troupeau de mérinos qu'il prétendait qu'un grand seigneur lui avait volé ; il se glorifiait d'avoir dans les cent jours servi M. le duc d'Angoulême au prix de sa vie. Il était porteur de certificats qu'il assurait lui avoir été donnés par M. le duc d'Escars. Je fis des démarches pour lui, toujours excitée par M. Vila qui me l'avait présenté ; j'obtins pour lui diverses faveurs, et je sus bientôt que cet homme n'était qu'un misérable contrebandier, déjà condamné à mort à Perpignan, qui s'était sauvé je ne sais comment

et avait rendu quelques services à la cause des Bourbons sur les frontières d'Espagne. Je croyais en être entièrement débarrassée, lorsqu'à ma grande suprise je le vis revenir chez moi avec des lettres de change de M. Vila, le menaçant de le poursuivre si je refusais de lui servir de caution. M. Vila, se trouvant dans un extrême embarras, me conjura de l'en tirer, je cédai et fis des obligations. Cet homme se nommait Ach..... Il me fit une reconnaissance et partit. M. Vila me promit de le solder peu à peu, et je ne pensai plus à rien.

Je prie ceux qui ont la bonté de me lire de ne pas perdre de vue cet homme, ou de se souvenir de son origine, de son métier, car il se retrouvera plus tard; il a été un de mes plus grands ennemis, un des plus cruels fléaux qu'on ait employés contre moi. Il semblait alors que toutes les intrigues fussent réunies pour se jouer de ma bonne foi, et me mettre sans cesse en avant, au risque de ce qui pouvait m'arriver. J'étais liée avec un fort brave homme, nommé M. Faciot qui habitait Montmartre; c'était le *fac totum* de messieurs de Saint A....., et de M. l'abbé de Saint-P..... Il voulait m'engager dans l'affaire des canaux; mais je dois dire franchement que le nom de M. l'abbé ne m'attirait pas infiniment. On lui avait parlé

de moi, des rapports que je pouvais avoir avec le ministre que cela concernait, par l'intervention de M. de Serres, alors garde-des-sceaux; il m'écrivit une lettre qui est encore dans mes papiers, et déposée au greffe, dans laquelle il me demandait un rendez-vous, comme si j'eusse été le ministre lui-même: il m'y disait que je pouvais lui être de la plus grande utilité, comme il pouvait me l'être à moi-même.

Je m'empressai de répondre que j'étais loin de pouvoir, par mes relations, être utile à l'oncle de M. le duc d'O.....; que j'étais trop peu convenablement logée pour recevoir un hôte tel que lui, que je me disposais à prendre un autre appartement, et que, quand j'y serais établie, je m'empresserais de le lui faire savoir. J'étais en effet logée alors à un quatrième étage. L'abbé ne se déconcerta point : il me répondit que le logement n'y faisait rien, et qu'il aurait l'honneur de me voir le lendemain. Il arriva en effet, et se fit hisser par quatre forts domestiques, sa rotondité ne lui permettant pas de grimper mes escaliers.

Je fis de vaines tentatives pour éluder les propositions de M. l'abbé de Saint-P.....; plus je paraissais reculer, plus il devenait pressant : il faut, me disait-il, user de son crédit lorsqu'on le peut,

et s'enrichir. « Comment avez vous connu de Ser-
« res; me dit-il? — Par le plus grand hasard. Je
« lui demandai un rendez-vous; dans mon entre-
« vue avec lui, le hasard voulut encore que je
« nommasse madame de N..., ma tante; il l'avait
« beaucoup connue à Hambourg. Cette particu-
« larité m'en fit un protecteur, que je n'ai pas
« fatigué; car depuis ce temps je ne lui ai rien
« demandé. — Eh bien, madame, reprit mon
« abbé, il faut vous entendre avec moi pour sol-
« liciter une affaire dont je vous remettrai les
« pièces, et, si nous obtenons ce que je demande,
« soyez-en sûre, notre fortune est faite. » Il me
détailla une foule de choses où je ne compris
rien, et m'ajouta : « Demain je vous enverrai tous
« les titres dont je viens de vous faire l'énuméra-
« tion; je ne veux pas que Faciot sache rien de
« tout cela. Je vous prie seulement de remettre
« le tout vous-même à de Serres, avec la petite
« note que j'y joindrai, et si vous remplissez bien
« la mission que je vous confie, ce que je saurai
« par la réponse que l'on me fera, je vous pro-
« mets un cadeau de dix mille francs sans que
« personne le sache. — Oh, monsieur, lui dis-je,
« en riant, je vous promets de remettre ce que
« vous m'adresserez, et dix mille francs pour si
« peu de chose me paraîtraient un vol dont je ne
« veux pas me rendre coupable. »

Il me quitta après être convenu qu'il m'enverrait son paquet, le soir même ou le lendemain. Rien n'avait été plus singulier que cette visite. Il n'y avait point chez moi de fauteuil assez large pour le contenir ; il avait été obligé de s'asseoir sur une chaise, une main sur le bras du fauteuil, l'autre sur sa béquille qui lui servait à appuyer son menton.

Le paquet arriva en effet le soir, et, sans me donner la peine d'aller en personne chez M. de Serres, je le lui adressai en lui disant que j'avais trouvé l'occasion de mettre son amitié à l'épreuve et que j'étais assez maligne pour savoir ce qui en arriverait.

Je reçus le même jour un billet sans signature, dans lequel il m'engageait à aller le voir. Je me rendis chez lui, et il me dit obligeamment qu'il mettrait ma malice en défaut, car il m'assurait d'avance qu'il ferait ce que je lui demandais. Mais il me dit en même temps qu'il était bien aise de me prévenir contre les séductions d'un homme dont la réputation en fait d'affaires était perdue : « C'est, ajouta-t-il, un joueur, un bourreau d'ar-« gent, pour qui tout est bon quand il s'agit de « s'en procurer ; ce que je vous dis est connu de « tout le monde ; ainsi, croyez-moi, n'ayez rien « de commun avec lui. Il n'en est pas de même « de son frère, quoiqu'il y ait bien encore quel-

« que chose à redire; mais au moins il a de l'hon-« neur, et l'on ne le verra jamais se mêler avec « de bas et vils intrigants, avec des gens tarés. « Quant au pauvre abbé, il n'a plus rien à per-« dre; mais il peut vous compromettre et je vous « conseille en ami de ne plus le voir. » Je le lui promis, et il fit, comme il me l'avait dit, ce que l'abbé demandait. Je l'appris de l'abbé lui-même, qui, pour m'encourager sans doute, m'envoya six mille francs en m'écrivant que s'il ne complétait pas les volumes, c'est qu'on ne lui avait pas envoyé l'ouvrage entier. Il s'engagea entre lui et moi un combat de politesse dont les titres se trouvent encore dans ma correspondance. Je renvoyai la somme, mais il mit tant de persévérance à me la faire accepter qu'il fallut bien céder. Je sus par M. Faciot qu'il avait reçu une somme considérable, mais qu'il l'avait eu bientôt dissipée. Ce fut la cause de leur brouillerie, car l'abbé ne lui donnait jamais rien, et ce jour-là M. Faciot ayant hasardé une demande, il en avait reçu pour réponse qu'il n'avait plus besoin de ses services et le priait de ne plus revenir. Faciot n'y tenait pas; il préférait beaucoup l'abbé de Saint-A....., d'un caractère plus élevé et plus généreux, mais souvent pressé lui-même par le besoin d'argent. J'eus occasion une fois de lui en

procurer, ce qui me valut de sa part une visite et des lettres charmantes.

M. Faciot me parlait sans cesse d'un oculiste, homme fort aimable, me disait-il, et qui désirait faire connaissance avec moi. Il l'avait vu chez l'abbé de Saint-P....., et n'était pas, ajoutait-il, étranger à ma famille. Son père avait procuré, à Bordeaux, bien des adoucissements au beau-père de madame de Mondavy, et si cet infortuné avait porté sa tête sur l'échafaud, ce n'était pas sa faute; il avait fait l'impossible pour lui sauver la vie. D'ailleurs M. Faciot ne dissimulait pas que c'était un intrigant du premier ordre, mais plein d'esprit et d'adresse, dont on pouvait se servir quelquefois. Il a composé, disait-il, un ouvrage sur les maladies des yeux; il voudrait le présenter au roi et ne savait comment s'y prendre.—S'il ne s'agit que de cela, lui dis-je, il est facile de lui rendre ce service; j'en parlerai à M. de La Châtre, actuellement de service, qui ne me refusera pas cette légère faveur. Il l'accorda en effet, et la lettre qu'il écrivit à l'oculiste lui prouva qu'il l'avait fait avec plaisir pour m'obliger. Cet oculiste se nommait F.....; c'est un petit homme à cheveux crépus, figure sombre et dure, des yeux qui expriment la malice et la noirceur; le caractère violent, emporté, mais résolu. Prêt à chan-

ger de conduite et d'opinion suivant les circonstances; son intérêt personnel est son premier et son unique mobile; il a de l'esprit et beaucoup; je ne saurais mieux le comparer qu'à un jeune paysan qu'on aurait fait sortir de son village pour le dégrossir; il a une rusticité qu'il appelle franchise, parle sans cesse de son honneur, tient à chaque mot la main sur le cœur, s'extasie pour des actions très-simples, désapprécie tous les oculistes excepté lui; *moi* est son mot favori. Parmi les lettres que l'on a saisies chez moi, on pourra en trouver une fort curieuse où il nomme M. Demours, l'un de nos plus célèbres docteurs oculistes; on la retrouvera plus tard. Nul homme n'est plus vindicatif, ne conserve plus de rancune que lui, comme mes Mémoires le prouveront.

Dès qu'il m'eut vue, il forma son plan, et crut pouvoir me faire agir comme une machine, m'employer pour son compte auprès de mes protecteurs, enfin tirer parti de ma petite personne et de mon petit esprit. Il jugea facilement, qu'avec le désir de la fortune, rien n'était plus désintéressé que moi. Le voilà donc courant de droite et de gauche, cherchant des affaires, m'en parlant, voulant me faire agir.

De son côté madame Ralichon, que je voyais

toujours, ne s'oubliait pas. Elle avait trouvé une liquidation à faire; elle était appuyée d'un aide-de-camp du maréchal Macdonald, et se disait secondée au ministère de l'intérieur par M. N...; mais il fallait surtout l'assentiment d'un personnage que ne connaissaient ni madame Ralichon, ni ses aides-de-camp, et que je connaissais beaucoup. J'avais déjà travaillé cette affaire, lorsque j'eus le malheur d'en parler à mon oculiste, F..... Il se mit alors à intriguer, et si bien qu'il parvint à en expulser madame Ralichon et son ami. Cependant cela ne me brouilla point avec elle; elle avait su démêler l'homme et le juger; et quand je lui parlais du bon cœur de F....., de son honneur et de toutes ses excellentes qualités, elle me disait : « Prenez-y garde; je désire que « par la suite vous n'ayez pas de motif de vous « repentir de lui avoir donné votre amitié; croyez-« moi, c'est un homme tout occupé de lui, sans « foi et sans entrailles. »

Mais ce F..... s'était tellement emparé de mon esprit, il m'avait si complètement séduit par son jargon, que je n'avais plus de secret pour lui; je ne lui cachais pas même le mal qu'on me disait de sa personne. Aussi se proclamait-il l'ennemi du genre humain; mais il était loin d'être l'ennemi de l'argent.

Madame Ralichon la pharmacienne avait si bien fait que sa maison était devenue une vraie boutique de personnages plus ou moins importants qui venaient, disait-elle, traiter des affaires de l'état, sans s'oublier eux-mêmes; c'étaient, m'assurait-elle, M. le comte d'E....., M. de V....., M. C....., etc., lesquels, moyennant finances, faisaient accorder des places. Elle avait, prétendait-elle, obtenu ainsi pour M. de B..... le privilége des canaux dans lesquels elle avait eu elle-même plusieurs actions. Tout ce qu'elle me disait à ce sujet était bien propre à me monter la tête. Je ne me sentais d'inimitié ni pour les canaux, ni pour les actions. « Je vou-« drais connaître M. de V....., lui dis-je, fai-« tes-moi le plaisir de me le présenter. Il était « alors simple député et faisait le plus de bruit « qu'il pouvait aux chambres. Il avait, si je ne me « trompe, été présenté à madame Ralichon par « M. le marquis de Santan, maire de Besançon, « député lui-même, ancien amant de madame « Ralichon, et de nouveau attaché à son char, « soit faute de mieux, soit pour ne pas per-« dre, à chercher de nouvelles amours, un temps « si précieux pour les intérêts de l'état; c'était au « moins ce que disait madame Ralichon, en riant « comme une folle; car, ajoutait-elle, je serais

« suivie de tout le genre humain, si je pouvais avoir « pour amants toutes les autorités. Vraiment! me « disait-elle encore, vous n'êtes pas dégoûtée quand « vous voulez que je vous présente M. de V.....; « c'est un petit Gascon qui fera son chemin; il « prétend à tout et il a pour les finances un tel « goût, que je ne serais pas étonnée qu'il en de- « vînt le ministre. — Laissez donc cette folie, ma « chère amie, lui dis-je, vous voulez qu'un régis- « seur d'habitation devienne ministre! en vérité, « la tête vous tourne. — Je vous dis qu'il le sera. « Voyez comme il se tourmente dans les chambres, « pour la Charte, il en raffole et ceux qui l'écou- « tent en sont enchantés; eh bon Dieu! c'est comme « cela qu'on parvient... laissez-le faire. Il est fin, « il saura concilier les partis et s'asseoir entre deux « selles sans tomber. — Eh bien, amenez-le moi « donc; je veux voir ce héros de la Garonne. »

J'en parlai à Faure qui me dit: « Que voulez- « vous faire de ce père capucin? ce n'est qu'un « petit intrigant, qui crie beaucoup aux chambres « pour s'y faire un parti et devenir quelque chose, « mais tant que Decazes existera, soyez-sûre que « l'autre ne sera rien. Ses affaires sont dans le « plus mauvais état, et je ne serais pas étonné « qu'il finît par sortir de la chambre et aller pé- « rorer à Toulouse. »

Il me dit beaucoup d'autres choses qui prouvaient que F..... n'avait pas la prescience; car autrement il aurait été le premier, d'après son caractère bien connu, à fléchir le genou devant l'idole avant qu'elle eût des autels. Malgré tout ce qu'il put dire, M. de V..... ne tarda pas long-temps à m'être présenté.

Un jour que M. Vila me donnait le bras pour aller faire quelques emplettes sur le boulevard, je rencontrai madame Ralichon avec le capucin tout près de ma porte. Elle venait me présenter son héros. Je lui témoignai mes regrets de ne pas être chez moi; il me répondit en nazillant, qu'il se dédommagerait un autre jour de ce contre-temps; il nous accompagna sur le boulevard avec sa dame, causant toujours, et toujours bien. Je regrettais de ne pouvoir prolonger la conversation avec un homme qui s'exprimait facilement, malgré les efforts qu'il faisait pour déguiser le défaut de son organe. Cependant je ne vis dans tout ce qu'il dit qu'un homme assez ordinaire et dont l'extérieur n'avait rien de prévenant. Petit, maigre, figure qui ne pronostiquait pas ses hautes destinées. Mais sans une grande intrigue dont je parlerai plus tard, je suis très-convaincue qu'il ne serait jamais arrivé au ministère. Après avoir regretté quelque temps de n'avoir pu causer en

particulier avec lui, je finis par l'oublier complètement.

Ce fut à peu près à cette époque que Paris se couvrit de rassemblements qui faisaient retentir l'air de *Vive la Charte*, cri qui fut vivement poursuivi comme séditieux. J'étais étonnée de n'avoir pas vu M. F..... depuis quelques jours. Il reparut et me dit : « Je me suis tenu chez moi pendant l'o-« rage. Je connais grand nombre d'élèves de l'É-« cole de médecine, et ils m'auraient probable-« ment entraîné avec eux. Mais je suis bien revenu « de toutes ces folies de patriotisme; quand j'étais « plus jeune, j'ai eu le projet de tuer Bonaparte « au Champ-de-Mars; c'était une victime à immoler « à la liberté. Mes sens sont aujourd'hui beaucoup « plus rassis. J'ai un titre honorifique; je veux le « garder. Au train dont les choses vont, il n'y a « plus autre chose à faire que de songer à sa for-« tune; et vous ferez bien, me dit-il, de ne pas « vous occuper d'autre chose; je vous le conseille « au nom de la vive amitié que je vous porte. »

Ce langage commençait à être celui de beaucoup de monde, et comme j'avais fort peu de dispositions à me mêler de la politique, je ne songeai qu'aux légers services que ma position me permettait de rendre. Ce fut en me livrant à ce goût si conforme à mes inclinations que je fis

connaissance avec M. Blanc d'Avignon, ingénieur habile, homme digne du plus grand respect et d'une rare probité. Que n'ai-je suivi ses avis ! Je n'en parle ici que pour mémoire, quoiqu'alors il me chargeât de quelques démarches au sujet des canaux du midi ; ce n'était pas la première fois que cette affaire m'avait été confiée, mais j'y avais eu peu de succès. L'abbé de Saint-P....., avec lequel les actionnaires avaient eu la maladresse de s'associer, leur faisait le plus grand tort.

J'en étais à ce point lorsque je jugeai à propos de quitter ma rue du Sentier. Je voyais du monde et je sentais que je n'étais pas logée convenablement ; je pris un appartement rue de Hanovre. F..... insistait sur ce point, car il avait toujours les plus vastes projets de fortune, et il n'était pas toujours malheureux ; rien peut-être n'est plus risible que tout ce qu'il me disait et m'écrivait à ce sujet, et quelqu'un qui lirait sa correspondance de sang-froid y trouverait abondamment de quoi s'amuser.

J'avais des intelligences au ministère de la guerre et j'y étais servie par un digne homme que je ne veux pas nommer, parce que je n'ai jamais eu qu'à me louer de ses procédés ; il trafiquait de ses services, mais il était fidèle à sa parole, et scrupuleux dans ses engagements ; il

exigeait avant tout qu'on lui remît l'argent dont on était convenu; mais s'il ne réussissait pas, il le rendait religieusement; il m'a obligée souvent, en recevant toutefois le prix de ses services que j'étais chargée de lui remettre et que je recevais pour cela sans vouloir rien pour moi; mais j'ai lieu de penser que ceux qui m'employaient n'étaient pas aussi désintéressés. Je citerai à ce sujet une anecdote qui a son mérite; je ne nommerai personne, car, n'ayant pas les pièces en main, je courrais risque de recevoir un démenti; mais le fait n'en est pas moins certain.

Quelqu'un que j'ai déjà nommé dans ces Mémoires vint m'engager à rendre un service important à un officier supérieur, homme de beaucoup de mérite, mais tombé en disgrace; il s'agissait de lui faire rendre un régiment que l'intrigue et la malveillance étaient parvenues à lui enlever. Je m'en occupai avec d'autant plus de plaisir, que l'on m'assura que c'était un parfait honnête homme, très-attaché aux Bourbons et père de famille. J'en parlai d'abord à un aide-de-camp du ministre de la guerre qui me promit ses bons offices. Sept à huit jours s'étant écoulés, sans que j'entendisse parler de lui, je lui écrivis; point de réponse; je cherche à le voir: impossible. Enfin le hasard me sert, je le rencontre aux Tuileries.

je l'aborde, et lui demande s'il a fait quelque chose pour l'officier dont je lui ai remis la note ; il me répond qu'il a pris des informations, et que cet officier s'étant compromis d'une manière trop éclatante dans les cent jours, il n'a pas voulu se mêler de cette affaire; qu'il se proposait de venir m'en rendre compte et m'engageait à ne pas m'en occuper davantage. Je lui demande si du moins cet officier est un honnête homme; il me dit qu'il n'en sait rien, et le reste de sa conversation me prouve qu'il ne s'est informé de rien; je prends alors le parti de recourir au brave homme du ministère de la guerre dont j'ai déjà parlé, je lui racontai ce qui m'était arrivé. — « J'aurais désiré, « me dit-il, que vous vous fussiez adressée à moi « de préférence; mais n'importe, remettez-moi « seulement une note et je verrai ce qu'il est pos- « sible de faire; je vous dirai également ce qu'il « me faut. »

Je ne manquai pas de faire ce qu'il me proposait et dans une seconde entrevue, il me répondit que cela se pouvait, mais avec beaucoup de peine, qu'il désirait avoir ses états de service, mais ne les tenir que de moi. « Vous me remettrez, ajouta- « t-il, cinq mille francs et vous me laisserez faire. »

Je fis part de cette réponse à la personne qui m'avait chargée de ces démarches. On me répondit

que l'on ferait les sacrifices convenables et avec d'autant plus de plaisir que l'on connaissait celui auquel je m'étais adressé pour un homme sûr et intègre; j'eus au bout de quelques jours les états de service, les cinq mille francs et je remis le tout fidèlement.

Je n'entendais plus parler de cette affaire lorsque, dans une soirée, on me pria de prendre la place de quelqu'un qui jouait à l'écarté; c'est un jeu que je n'aime point; mais je fis par complaisance ce que je n'eusse jamais fait par goût. Je me trouvai en face d'un adversaire de fort bonne mine, trente à quarante ans, gros, frais et gai; je jouai tout de travers, je perdis la partie et je me levai. On le nomma par hasard; il perdit à son tour et se leva comme moi. Je le suis de l'œil et à peine le vois-je adossé à la cheminée que je le tire doucement par son habit; il est d'abord étonné, je suis moi-même un peu interdite; et je lui dis : « Vous êtes depuis peu colonel de tel ré-« giment. — Oui madame, je suis parvenu à me « faire rendre justice, mais je sais à quel prix. — « Et moi aussi, monsieur, lui répliquai-je, et, si « vous pouvez vous rapprocher de moi loin des « importuns, nous causerons. »

« Il retourna jouer et revint ensuite. Vous m'a-« vez intrigué, madame, me dit-il, oserai-je vous

« demander comment vous me connaissez? — « Monsieur, c'est à moi que vous devez votre no- « mination, et aux cinq mille francs que vous avez « donnés bien gracieusement et avec beaucoup de « confiance. »

Il me regarda alors d'un air étonné, et me répondit: « Vous n'êtes pas bien informée, madame, « j'en ai donné dix mille avant ma nomination, « et deux ensuite en cadeau. Depuis trois mois « j'ai mon régiment, et j'espère ne plus le quitter, « jusqu'au moment où l'on me mettra en re- « traite. — Ce que vous me dites, monsieur, est « bien étrange; j'en tombe de mon haut; je sais, « à n'en pouvoir douter, que vous avez donné « cinq mille francs; mais douze! c'est la première « nouvelle que j'en aie, je vous proteste que vous « avez été volé. »

Je lui racontai ce qui s'était passé; il me dit qu'il ne voulait point ébruiter cette affaire; nous causâmes quelque temps; il me parut homme de beaucoup de bon sens, me promit de venir me voir, et ne vint pas, soit qu'il eût peur qu'on parlât de cette affaire, soit qu'il ne se souciât pas de trouver chez moi les gens aux douze mille francs. Voilà de quelle manière les personnes qui m'entouraient profitaient de mon crédit, de mes démarches, et de mon penchant à obliger même les gens que je n'avais jamais vus.

L'appartement que j'avais pris rue de Hanovre était assez joli; je continuais d'y recevoir mes connaissances, et je les augmentai de celle de M. Geyler, dont l'aimable famille m'avait tout-à-fait charmée; huit enfants, tant filles que garçons, quel motif d'intérêt! M. F..... et madame Ralichon, toujours à la recherche des affaires, vinrent me dire que pour assurer notre fortune, il fallait absolument faire la liquidation du Bas-Rhin, qu'ils avaient des banquiers prêts à faire les fonds, qu'une pareille occasion ne pouvait se négliger. L'opération me paraissait colossale; je crus devoir me tenir sur la réserve, et n'entreprendre à rien que je n'eusse quelque apparence de succès; je ne connaissais nullement les personnages qui se mettaient à la tête de cette entreprise, et ne voulais point leur parler de ceux à qui je pouvais m'adresser pour réussir; je rendis une visite à M. de Serres, je lui en dis un mot; il me répondit que je pouvais compter sur lui pour tout ce qui concernait son ministère, mais qu'il ne voulait aucunement se mêler des affaires du ministère de l'intérieur. « Je ne connais, me « dit-il, que le baron Mounier qui puisse vous « procurer les moyens d'avancer dans une pareille « entreprise; voyez-le; les voies dont vous me « parlez me paraissent honnêtes, il ne s'y oppo- « sera probablement pas. »

Rentrée chez moi, je me rappelai qu'à l'époque où le baron Mounier était devenu tout-puissant à l'intérieur, j'avais été assez heureuse pour lui rendre un service, et qu'il avait lui-même suivi un conseil que j'avais crû devoir lui donner. Voici de quoi il s'agit.

M. Vila, qui était toujours poursuivi par de mauvaises connaissances, en avait fait une toute particulière, je ne sais à quelle occasion; j'ai lieu de croire pourtant que ce fut lorsqu'il réclama des indemnités de la maison du roi, pour avoir quitté sa place de payeur du receveur-général de Perpignan; il s'était montré très-bon royaliste, était venu, comme simple volontaire, offrir ses services à monseigneur le duc d'Angoulême; s'était trouvé au passage de la Drôme, avait presqu'à lui seul levé un bataillon, qu'il avait conduit à Paris après les cent jours. Cette conduite méritait quelque récompense; mais dans les cours, il est rare que les récompenses soient accordées à ceux qui les méritent; le bataillon fut incorporé dans le régiment de la garde que commandait M. de La Poterie; les officiers furent abandonnés à eux-mêmes, en attendant qu'on en fît quelque chose; ils s'amusèrent à Paris, mangèrent l'argent qu'ils avaient, et demandèrent enfin à être employés; on leur offrit d'entrer dans les

gardes-du-corps. Ce n'était pas ce qu'ils attendaient; les uns représentèrent qu'ils n'étaient pas assez riches pour y prendre du service; ils demandaient à entrer dans la garde royale ou dans la ligne. On répondit toujours, voulez-vous être gardes-du-corps? force fut de prendre un parti; quelques-uns retournèrent dans leurs familles; d'autres, ayant quelque fortune, acceptèrent ce qu'on leur proposait; et ceux qui n'avaient rien se soumirent à la nécessité; de ce nombre était M. Vila. Quand il fut dans le corps, au lieu de compter avec lui-même, il régla sa dépense sur celle des autres, fit des dettes, les accumula, et pressé par ses créanciers, il se vit obligé de quitter le corps; ce fut alors que je le connus, abandonné des hommes, et livré à son malheureux sort.

Il fit des réclamations, et pour qu'elles fussent faites avec la grace et la tournure propres à intéresser, il s'adressa à un écrivain qui se chargeait de ces sortes d'affaires; cet homme était de Perpignan; il écrivait bien, et pour de l'argent il se faisait un plaisir de rédiger des mémoires, des requêtes, et jusqu'à des pamphlets; mais il vendait cher ses services. Il recevait chez lui toutes les personnes de sa province qui avaient des réclamations à faire; on le nommait le baron Sachet;

il se flattait de connaître particulièrement M. Decazes, et encore plus particulièrement M. de Villèle, qu'il avait vu à Toulouse; ce qu'il en disait était fort piquant. Je me souviens encore d'un mémoire imprimé d'une grande force, et dont les particularités ne sont pas sorties de mon souvenir; mais ce mémoire fut promptement étouffé. Qu'il connût M. de Villèle, rien d'étonnant, puisqu'il avait habité Toulouse; mais comment connaissait-il M. Decazes, je ne l'ai jamais su; il n'en est pas moins vrai qu'il lui adressait des demandes d'argent, et qu'il en obtenait.

Vila était lié avec lui, et encore avec un nommé Castillou, qui se vantait d'avoir servi les princes au péril de sa vie, ce qui n'empêchait pas qu'il ne mourût de faim. L'intimité de ces trois individus m'a révélé bien des particularités: en voici une entr'autres; le prétendu baron Sachet écrivit à M. Decazes une lettre pour lui demander une somme assez considérable dont il avait besoin pour soutenir une assez nombreuse famille; le ministre ne lui en fit passer qu'une très-petite partie; le baron devint furieux, et disait constamment à qui voulait l'entendre: « *Je parlerai... je* « *parlerai;... on ne ménage pas assez.* » Il répondit au ministre: « Votre Excellence m'a envoyé une « planche d'un pied, pour traverser un ruisseau

« qui en a trois; je vous la renvoie, comme par-« faitement inutile. » Je rappelle la lettre, mot à mot; quelques jours après, il reçut la somme tout entière, avec des excuses. Mais avant de la recevoir, il s'exhalait en menaces, et ne parlait de rien moins que de *tuer* M. Decazes (car c'est le mot favori des gens du midi). Il alla trouver M. de Villèle, pour se plaindre du peu d'égards qu'on avait pour lui, et lui annoncer sa résolution de *tuer* ceux qui méconnaissaient ainsi ses services; mais l'aspirant au ministère des finances lui répondit avec un calme qu'il sait prendre dans ces sortes d'occasions : « Tout ce que vous dites ici « est inutile, le mal ne vient pas de là; il faut « frapper plus haut. » M. le prétendu baron s'arrêta, et comprima ses violences.

Le langage et la conduite de cet homme m'indignaient; il faisait circuler sous la cheminée des libelles qui redoublaient encore mon indignation, et je me sentais toute prête à en prévenir l'autorité. Mais M. Vila, qui ne se souciait pas de se compromettre avec un homme aussi dangereux, craignant l'influence qu'il paraissait avoir sur M. de Villèle, lequel, sans être encore ministre, était cependant puissant, enfin ne voulant pas l'avoir pour ennemi, m'engagea au silence, et je me rendis à ses observations. Combien de secrets ne pour-

rais-je pas révéler ici! combien de lumières ne pourrais-je pas répandre sur ce qui se passait alors! je m'en abstiens, et parce que ces détails n'appartiennent pas à mes Mémoires, et parce que je veux que le public soit bien convaincu que je n'ai jamais abusé des secrets qu'on m'a confiés, pour en acquérir des faveurs.

Si j'ai cherché à grossir ma fortune par quelques spéculations de Bourse, si j'ai usé de mon influence auprès de quelques personnes puissantes pour réussir dans des affaires qui n'avaient rien de répréhensible, et que ne sauraient condamner ni les lois divines, ni les lois humaines, si je me suis livrée à des démarches que le raisonnement et l'exemple me présentaient également comme innocentes et très-permises, quel mal ai-je donc commis? Si ensuite parmi les personnes qui m'entouraient il s'en est trouvé qui aient dévié de la ligne droite, pourquoi suis-je la seule qu'on ait poursuivie? Si enfin mes protecteurs ont manqué de délicatesse, pourquoi est-ce encore moi qui ai souffert et qui souffre encore du mal que je n'ai pas fait. Pourquoi?... pourquoi?... je tâcherai d'expliquer, autant que je pourrai, *ces pourquoi?* et quel que soit le sort qu'on puisse encore me réserver, je dirai la vérité sans faiblesse et

sans déguisement, ainsi que je l'ai promis. Le public me saura gré peut-être de mes efforts pour me justifier, et conserver sans tache une réputation à laquelle je tenais plus qu'à ma vie, à laquelle je tiens encore davantage depuis qu'on y a porté injustement atteinte, depuis qu'on m'a plongée vivante dans un tombeau. Si je ne puis faire que ce qui est ne soit pas, je démontrerai du moins que mon malheur n'a rien qui m'avilisse; que si je suis coupable, ce n'est que de faiblesse, et d'une imprudente confiance dans un homme qui devait naturellement m'en inspirer. Au sein de l'infortune et sous des livrées qui ne sont pas faites pour moi, ma conscience me parle haut, et me tient la tête élevée. Je pourrais dire comme un homme dont les pensées étaient grandes :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud;

mais je sens que l'estime du monde m'est nécessaire; je ne saurais y renoncer et je nourris sous les verroux qui me retiennent la pensée consolante, qu'en lisant ces Mémoires on me plaindra, et que jamais le mépris ne s'approchera de mon nom. Eh bien! si je suis réduite à la pitié, je me fortifierai contre mon malheur, en me disant : Que

la pitié d'un homme de bien console des grandes infortunes.

A l'époque où M. Decazes quitta le ministère, où M. Mounier fut chargé de la police, je crus qu'il était de mon devoir de lui donner quelques avertissements sur M. le soi-disant baron Sachet. Il est probable qu'il prit des informations et qu'elles justifièrent mes craintes, car peu de temps après M. Vila me dit qu'il avait reçu ordre de quitter Paris, et que, pour l'y décider, on lui avait donné une somme considérable et une pension suffisante pour le faire exister en province avec sa famille. J'ai lieu de croire que cet avis de ma part laissa dans l'esprit de M. Mounier un sentiment de reconnaissance, car on doit trouver dans mes papiers une ou deux lettres, à ce sujet, écrites et signées de sa main. Si depuis il en a perdu le souvenir, c'est que les honneurs ne sont pas aussi propres à entretenir la mémoire que les malheurs; on oublie beaucoup quand on est heureux et puissant.

J'ai déjà dit que les intrigants qui papillonnaient autour de moi m'avaient proposé la liquidation du Bas-Rhin; j'ai rapporté la réponse de M. de Serres. Il me fallait, pour terminer une si grande affaire, tout le crédit de M. le baron Mounier. J'aime à croire qu'il y vit un grand avantage

pour le gouvernement : en conséquence il se décida à m'écrire la lettre que je reçus à cette époque, qui a fait tant de bruit, et causé tant de désagréments à M. de Langeac.

M. F....., qui ne se possédait pas de joie, avait eu l'adresse de me l'enlever; il la colportait partout afin de se procurer des bailleurs de fonds. Habile en intrigues, fécond en projets de fortune, il s'était emparé de mon esprit par les plus belles protestations d'honneur, de vertu, de délicatesse; il suffit de voir les lettres qu'il m'écrivait à ce sujet; elles étaient de nature à tourner des têtes beaucoup plus fortes que la mienne : mais cette fortune qu'il ambitionnait si vivement, il la voulait pour lui seul. De son côté, madame Ralichon voulait avoir sa part du gâteau; elle avait mis en avant un aide-de-camp du maréchal Macdonald, qui, je crois, se nommait D..... et vivait avec mademoiselle Georges. Il pouvait rivaliser d'intrigues avec M. F.....; mais il n'avait pas, comme lui, sans cesse à la bouche, les mots d'honneur, de probité, de désintéressement. Dans ce genre M. F..... lui était fort supérieur.

C'est un préjugé assez généralement reçu qu'un bel homme est tout puissant auprès d'une femme. Ici c'était tout le contraire; M. D..... était d'une taille et d'une figure remarquables; s'il était intri-

gant, il n'était ni faux, ni perfide, et jamais je n'aurais été compromise en n'écoutant que lui. F..... au contraire était, comme je l'ai dit, petit et maigre; sa figure, noire et dure, était criblée de petite vérole, ce qui ne contribuait pas à en adoucir la rudesse. Ses yeux, spirituels à la vérité, étaient étroits et constamment détournés de la personne avec laquelle il parlait. Ses cheveux crépus se hérissaient sur sa tête quand il était fortement animé. Il portait constamment la main droite sur son cœur pour en comprimer les mouvements, et comme s'il eût craint d'en être trahi. Le son de sa voix était celui des furies; et cependant cet homme me tenait enchaînée sous sa funeste influence.

Son titre d'oculiste honoraire de madame la duchesse de Berry lui donnait les plus hautes prétentions. Il pensait qu'on ne devait rien refuser à son mérite et à ses lumières; il regardait M. Demours comme le seul antagoniste qu'il eût à redouter. Sa haine et sa jalousie lui faisaient inventer les choses les plus absurdes contre ce célèbre oculiste. On a pu en voir dans mes papiers un échantillon qu'il m'avait engagée à brûler. Ce morceau suffira seul pour donner une idée de l'homme à qui je dois tous mes malheurs. Il m'avait fait faire plusieurs démarches auprès de M. le

duc de La Châtre pour obtenir le titre d'oculiste du roi; mais un père de famille qui n'avait pas à se louer de sa conduite, ayant donné de la publicité à ses plaintes, il fut impossible de réussir; et M. le duc de La Châtre, ayant pris des informations à son sujet, me plaignit d'avoir des liaisons avec cet homme, et me conseilla de les rompre le plus tôt possible. Que n'ai-je été assez sage pour suivre cet avis?

Malheureusement tel était l'empire de F..... sur mon esprit, et mes préventions en sa faveur, que j'eus la faiblesse de lui répéter ce que M. de La Châtre m'avait dit à son sujet: « C'est, s'écria-« t-il, avec l'accent de la colère, une indigne ca-« lomnie; les vieillards sont crédules; il aura « écouté ce Demours, mon ennemi juré, qui ne « saurait me pardonner mes succès et mes ta-« lents. » Il s'efforça par beaucoup d'autres discours de justifier sa conduite; car il avait besoin de me ménager; voici ce qu'il me dit au sujet de ce qu'on lui imputait.

« Je donnais mes soins à une dame que son « mari rendait très-malheureuse. Elle avait une « fille nommée Victorine. Cette jeune personne, « quoique encore enfant, conçut pour moi « le plus tendre attachement. Sa mère me la « recommanda en mourant, et à mon tour,

« j'éprouvai les plus doux sentiments pour elle. « Le père chercha alors à nous séparer, et nous « ayant ensuite surpris au milieu des témoi- « gnages les plus doux et les moins équi- « voques d'un amour mutuel, il en résulta « une scène d'une extrême violence. Il me dé- « nonça, cacha sa fille, et par ses procédés trans- « forma en passion un goût qui n'eût été peut- « être que passager. Cette affaire fit beaucoup de « bruit. La jeune fille fut envoyée en province « chez une de ses tantes. Ayant découvert sa re- « traite, je fis un voyage pour la revoir, j'y par- « vins et notre amour subsiste encore. Voilà tout « le secret de cette affaire. »

— « Mais pourquoi, lui dis-je, ne l'épousez-vous « pas, puisque vous l'aimez à ce point?—Parce que « son père ne me convient pas. J'ai peut-être « quelque tort dans cette affaire; mais je ne « puis empêcher que ce qui est fait ne le soit. « Ce n'est pas là, soyez-en sûre, ce qui me « nuit, c'est la haine, c'est la jalousie de mes « confrères. »

Alors il me répéta qu'ils n'étaient tous que des ignorants, qu'ils redoutaient ses talents, que M. Demours était surtout un homme abominable, qu'il voyait bien qu'on empêcherait qu'il ne fût oculiste du roi, mais qu'il s'en vengerait; qu'on n'était pas

impunément l'ennemi d'un homme tel que lui, qu'il ne pardonnait jamais.

Sa figure, pendant cette conversation, avait pris un caractère effrayant; elle était affreuse, et cela seul aurait dû me faire ouvrir les yeux, mais ils se fermaient obstinément. Je n'ai point connu d'homme dont les prétentions fussent plus exagérées et moins raisonnables. Il prétendait que les Bourbons lui devaient tout, parce qu'étant jeune il avait eu le projet d'assassiner Bonaparte, pour les servir. Il ne concevait pas qu'avec un pareil titre, on pût lui refuser quelque chose; il savait, disait-il, que les rois étaient d'illustres ingrats; mais pour un fait pareil.....!!

Je ne partageais pas ses sentiments, le nom seul d'assassin me faisait horreur. Je le lui témoignais souvent, et, meilleur juge que lui, je lui répétais qu'en révolution on pouvait quelquefois se servir d'un fanatique, mais qu'on l'appréciait ce qu'il valait, et qu'on avait soin d'éloigner de pareilles gens, parce que c'étaient des fous dangereux qui pouvaient retourner leur poignard contre le sein de ceux qui les avaient employés. Je lui représentais que son royalisme me paraissait s'affaiblir, et qu'il devait se contenter du titre honorable qu'il avait obtenu auprès de madame la duchesse de Berry.— « Bon Dieu! me répondit-

« il, croyez-vous que je n'aie pas réfléchi sur les le-
« çons qu'on nous donne tous les jours. J'ai compris
« que c'était duperie que de sacrifier gratuitement
« ses intérêts, son repos et sa vie; que le plus
« sage était de ne s'attacher qu'à soi-même, de régler
« ses affections et sa conduite sur les circonstan-
« ces, et de songer avant tout à sa fortune; son-
« geons-y donc sérieusement, ajouta-t-il, la vôtre
« et la mienne sont assurées si vous voulez vous
« en rapporter à moi, et suivre aveuglément mes
« conseils. Allons, promettez-le moi, je veux que
« vous en fassiez le serment. »

Je promis et malheureusement je n'ai été que trop fidèle à mes promesses. Il commença par dénigrer la plupart des personnes que je connaissais; il voulut ensuite, il exigea même que je cessasse de les voir (on peut à cet égard consulter ma correspondance); il me représentait toutes ces personnes comme autant d'intrigants. C'était surtout madame Ralichon qui le tourmentait davantage; il ne cessait de me prier de lui fermer ma porte, mais il n'appuyait cet anathème sur aucun motif plausible. Je retardais autant qu'il m'était possible; j'aimais le petit et intarissable babil de cette dame; elle m'amusait, me divertissait infiniment. Sa familiarité avec les hommes, jeunes ou vieux, ne me paraissait qu'un penchant

aimable à la gaîté. Elle avait une facilité extrême à faire des connaissances; elle était pour moi une énigme dont je me plaisais à chercher le mot; et quand je me sentais portée à la mélancolie, madame Ralichon me rappelait à ma gaîté naturelle. Elle avait le bon esprit de ne voir que des gens de bonne compagnie; c'étaient M. de Villèle, M. le comte d'Escars, M. Frayssinous, le baron Capelle, M. Franchet, etc. Tous ces messieurs n'étaient pas encore élevés aux grades supérieurs auxquels ils sont parvenus depuis, mais ils y aspiraient. Elle m'engageait vivement à fréquenter sa maison : « Vous avez tort de ne pas y venir, « me disait-elle, vous vous amuseriez de leurs dis- « cussions, de leurs discours sur la politique, de « leurs complots pour parvenir; je vous assure « qu'on est là à bonne école. Venez surtout à mes « petits soupers. »

Je n'y étais jamais allée. Je ne comprenais pas comment madame Ralichon pouvait tenir maison et faire de la dépense avec les tristes gages de son mari et la nombreuse famille dont elle était chargée. Si, comme on le dit, j'avais aimé l'intrigue, n'avais-je pas la plus belle occasion de m'y livrer, de voir les personnages du jour? Cependant j'aimais mieux recevoir madame Ralichon chez moi, que d'être reçue chez elle.

M. F..... ne perdait pas de vue la liquidation du Bas-Rhin. Lorsque je reçus la lettre de M. le baron Mounier qui m'autorisait en quelque sorte à suivre cette affaire, il en conçut une confiance extrême, il devint d'une morgue et d'une audace inouies; il prétendit, chez moi, à une domination sans bornes, ne voulut plus souffrir que je parlasse à d'autres qu'à lui, me fit renvoyer mes domestiques, et vit de meilleur air le misérable *Julien*, que j'aurai l'occasion de peindre plus tard; je dirai bientôt à quelle occasion il entra chez moi, afin qu'on juge jusqu'à quel point mon bon cœur m'a rendue dupe de cette nuée d'intrigants, de coquins même (pourquoi ne dirais-je pas le mot?) qui se pressaient autour de moi.

J'avais pour domestique une femme que j'aimais beaucoup. Je la mariai à un sous-officier de la garde qui obtint un petit emploi dans l'administration des bois de la Couronne. Je pris à sa place une de ses sœurs. Cette femme avait une petite fille aux Enfants-Trouvés. Après lui avoir représenté combien il était affreux pour une mère d'abandonner ses enfants, je lui offris de retirer cette petite fille et de l'élever moi-même. Je recevais alors chez moi une fort jolie femme, qui prenait le titre de baronne de la Marq.....; elle

était elle-même reçue avec affection chez madame la comtesse de C....., épouse du préfet du département. Je l'employai auprès de M. de C..... pour accomplir l'acte de bienfaisance que je me proposais. On me remit la petite fille qui se nommait Caroline, m'annonçant que c'était exclusivement à moi qu'on la confiait. Je m'attachai à elle et je lui prodiguai tous mes soins, lorsque je surpris sa mère, la main dans mon secrétaire, occupée à me voler. Elle décampa et j'ignorais ce qu'elle était devenue quand, deux ans après, je reçus d'un commissaire de police, nommé Chardon, une citation ainsi conçue.

« La femme Annette qui était, il y a deux ans, « chez la dame de C***, rue du Helder, n° 20, me « déclare qu'à cette époque elle a retiré de l'hos- « pice de la Bourbe une petite fille âgée mainte- « nant d'environ six ans; que, jusqu'à ce jour, la « dame de C*** a refusé de lui rendre cette fille « qu'elle pouvait bien recevoir lorsque la femme « Annette était sa cuisinière, mais qu'elle n'a au- « cun droit de garder aujourd'hui que la mère la « réclame. J'engage la dame de C*** à rendre « sur-le-champ à la dame Annette Platel, femme « Fontaine, la jeune Antoinette-Claudine, dite « Caroline, et de venir s'expliquer chez moi à ce « sujet. »

J'aurais pu ne pas me rendre chez ce commissaire, dont le premier devoir eût été de s'informer à qui on avait remis cet enfant; mais on verra par la suite que ce n'était pas pour moi que M. Chardon réservait ses préférences.

Je ne voulus point mettre les torts de mon côté; j'obtempérai à sa citation, et voulus lui prouver facilement qu'en faisant une bonne action, j'avais su encore mettre le bon droit de mon côté.

« Oui, monsieur, lui dis-je, je retiens la petite « Caroline. Cette femme qui la réclame aujour- » d'hui l'avait abandonnée. Je l'ai redemandée à « l'administration des hôpitaux; on me l'a remise, « mais à moi seule, et l'on m'a fait signer que ce « serait à moi seule que l'on en demanderait « compte; il me semble que M. le commissaire de- « vrait savoir que personne n'a droit de la récla- « mer si ce n'est l'administration. — Mon Dieu, « madame, me dit-il, je sais ce qu'il faut savoir; et « particulièrement que vous ne refusez de rendre « cet enfant que parce que la mère vous doit « douze cents francs.—Dites, monsieur, qu'elle « me les a volés, et je viens ici vous le déclarer; « vous ferez à cet égard ce qu'il vous plaira; « mais l'enfant restera chez moi jusqu'à nouvel « ordre. »

Le sieur Chardon me témoigna beaucoup d'humeur et d'incivilité. Par la suite l'enfant rendu à sa mère, fut désolée de me quitter; elle mourut peu de temps après à l'hôpital à ce qu'on m'a raconté. Achevons tout ceci par un morceau épisodique qui ne sera peut-être pas sans quelqu'intérêt et sans quelqu'utilité.

J'ai dit que c'était par la médiation d'une fort jolie femme qui se donnait le titre de baronne que j'avais obtenu la petite *Caroline*. Quelques personnes de ma connaissance me l'avaient présentée. Je n'eus aucun scrupule à l'accueillir; outre qu'elle était fort jolie, je savais qu'elle jouissait de l'amitié de madame la comtesse de C..... et cette seule raison suffisait pour m'inspirer la plus grande confiance; je la reçus donc avec intérêt et jamais je n'eus à me plaindre d'elle.

Un soir, un de mes amis m'apporta un article de journal d'un tour fort piquant. Il était intitulé la *Baronne par hasard*.

L'auteur racontait qu'étant à déjeûner à Vincennes chez des personnes aimant la bonne chère et la joie, on le plaça à table à côté d'une femme charmante qui parlait peu, mais riait beaucoup pour montrer des dents fort jolies. Le convive dont il s'agit, après le déjeûner, fit des questions et s'adressa précisément à un avoué fort connu

qui pouvait lui donner les meilleurs renseignements.

— « Vous me demandez quelle est cette jeune « et jolie personne, c'est une baronne de ma « façon, née en Bretagne. Sa mère ayant professé « des opinions dangereuses, elle fut poursuivie; « et sa fille était à solliciter pour elle, lorsque la « malheureuse mère se brûla la cervelle. La jeune « personne désolée se trouvait sans appui, mais « elle était jolie, et ses sollicitations lui obtinrent « un bureau de tabac à Rouen. Elle ne tarda pas « à s'y ennuyer, consulta un clerc de notaire qui « lui voulait du bien, vendit son bureau, revint « à Paris et ouvrit une petite boutique où elle « vendait de l'eau de Cologne. Le clerc devint no- « taire, et aujourd'hui il la protège encore. Elle « était si aimable qu'elle ne pouvait manquer « d'adorateurs; la petite boutique était trop « étroite pour les contenir, mais elle en distingua « quelques-uns, et moyennant quelques légers « sacrifices, j'eus le bonheur d'être de ce nombre. « J'aurais même poussé la folie jusqu'à l'épouser, « si la petite personne n'eût conçu des desseins « beaucoup plus élevés.

« Dans un déjeûner aimable et un peu leste, « avec quelques amis, je m'avisai de trouver dans « ma jolie Dulcinée des airs d'une femme de qua-

« lité; je le dis tout haut, on applaudit, nous « composâmes aussitôt une généalogie; il fut « convenu que la jeune et jolie commensale se- « rait baronne, qu'elle serait veuve d'un officier « tué à Waterloo, et qu'elle s'appellerait la *ba-* « *ronne de la Marq.....* Tout cela n'était qu'une « plaisanterie; mais la petite dame nous prit au « mot, se fit baronne, se donna partout pour « femme de qualité; je laissai faire, persuadé « qu'une jolie femme n'est déplacée nulle part; « elle fit si bien de son côté, qu'elle parvint à « se faire recevoir chez la première dame de la « ville, à se répandre dans le monde, à être de « toutes les fêtes, de toutes les réunions, et même « des bureaux de bienfaisance, etc. Quant à moi, je « ne l'ai pas épousée, parce que j'ai le tort de ne « pas aimer l'inconstance, l'infidélité, et mille au- « tres petites bagatelles de ce genre. »

Telle est à peu près l'historiette dont un journal avait égayé ses pages. Mais voici ce que l'on n'a point dit : comme cette dame m'avait fait faire connaissance avec M. F....., le notaire dont il s'agit, je pris la liberté de lui demander si l'historiette du journal était vraie; il m'assura d'abord que non ; mais bientôt tout se découvrit; la dame avait pour amant un personnage attaché au plus grand fonctionnaire du département ; on voulut

avoir des nouvelles du prétendu baron de la Marq....; on demandait son acte de mariage avec madame la baronne. Il fallut alors tout avouer. L'affaire fit du bruit, mais la petite dame ne perdit pas la tête; elle ne renonça point à la baronie, continua de porter le nom qu'elle avait pris, de voir les nombreux amis qu'elle s'était faits dans ce monde, et sortit assez heureusement de cette mésaventure. D'ailleurs elle était obligeante; elle resta en secret l'amie de plusieurs belles dames qui n'étaient pas fâchées de trouver en elle une confidente discrète, et chez elle, un pied à terre sûr.

Au moment où tout cela arrivait, je venais de réussir dans une affaire importante, où M. le baron de B..... (et celui-là n'était point un baron en l'air) avait été le solliciteur, et M. de Serres mon protecteur. Ce succès avait singulièrement augmenté mon crédit, et je dois le dire, j'avais fait un gain assez considérable; M. le baron de B... s'était conduit avec moi fort généreusement; je n'en avais rien dit à F....., mais il est probable qu'il en découvrit quelque chose, car dès ce moment il s'attacha à mes pas, sans me quitter jamais, et prétendit à se faire mon Mentor jusque dans mes moindres actions.

L'objet qui l'occupait davantage était la liqui-

dation du Bas-Rhin, il n'en dormait pas. Il voulut absolument que je lui livrasse la lettre de M. Mounier. « Vous êtes légère, me disait-il, tous « vos papiers sont à l'abandon sur votre chiffonnière ou sur votre toilette; vous devriez me « remettre toutes vos épîtres confidentielles, celles « surtout qui viennent de personnages importants, « lesquels seraient bien fâchés de savoir que leurs « lettres courent ainsi d'un meuble sur un autre, « et que vos domestiques même peuvent en prendre connaissance. Confiez-moi surtout celle de « M. le baron Mounier; je la serrerai, et vous « saurez que c'est moi qui en suis le dépositaire.»

J'eus la faiblesse de la lui remettre, et je ne sais pourquoi j'éprouvai un battement de cœur quand je la lui vis mettre dans sa poche. Il me demandait les autres, mais je lui répondis (et c'était la vérité) que j'avais soin de brûler toutes celles qui avaient de l'importance. C'est en effet à cette prévoyance malheureuse que j'ai dû de ne pouvoir produire les preuves des services infinis que j'ai rendus.

Mais les personnes qui venaient chez moi peuvent me rendre témoignage. Non, je n'ai pas abusé d'un crédit imaginaire, comme on l'a prétendu; celui dont je jouissais était bien réel, mais

il fallait tout nier, tout dénaturer pour me perdre.

Il est une personne que je ne puis nommer, que je ne nommerai jamais, une personne à qui je dois la plus grande reconnaissance, et pour les excellents conseils dont elle a bien voulu m'aider, et pour la bienveillance dont elle n'a jamais cessé de me donner des preuves, et pour l'amitié qu'elle veut bien encore me conserver. Ah! que ne l'ai-je écoutée! que n'ai-je fait une plus sérieuse attention à ses excellents avis! Enchaînement fatal des choses humaines! c'est à elle que j'ai dû les bénéfices considérables que j'ai faits dans des opération de Bourse, et comme si le mal devait toujours accompagner le bien, c'est à cette occasion que j'ai connu des hommes profondément ingrats et pervers. Mais que de sages observations cet ami me faisait! que son cœur était affectueux et bienveillant! que ses prévisions étaient justes! « Prenez garde, me disait-il; ces gens qui vous « obsèdent n'ont pour but que leurs intérêts; « leur ame est dure et froide comme le métal qu'ils « convoitent; ils se serviront pour eux du crédit « que vous avez, de celui que vous pourrez avoir; « ils vous flatteront quand vous réussirez, mais « si quelques-unes de vos demandes étaient reje- « tées, ils vous en rendraient responsable; ce que

« vous m'avez dit du caractère de F..... me donne « de l'inquiétude; je ne saurais trop vous engager « à vous défier de lui. La fortune vous sourit, « vous gagnez de l'argent dans vos spéculations « de finance; mettez de côté tous ces aventuriers, « purgez votre maison de cette foule de sollici- « teurs. »

Tel était son langage; je l'écoutais avec confiance, et tandis qu'il me parlait je formais intérieurement la résolution de suivre ses excellents conseils. Mais tout cela s'évanouissait quand F..... me parlait; cet homme avait un esprit si vif, un ton si persuasif que j'étais entraînée malgré moi. C'était pour moi un démon tentateur, et ce mauvais génie n'a pas même été compromis; il était tout (sa correspondance avec moi le prouve), je n'étais rien, et c'est sur moi que le poids de la peine est retombé! Le misérable est libre et peut impunément chercher de nouvelles victimes! mais laissons ce triste sujet qui me déchire le cœur, et reprenons le fil de ces Mémoires

Tandis que j'étais obsédée par M. F....., une cause, bien légère en apparence, me fit perdre pour toujours madame Ralichon. Quelques jours avant le renouvellement de l'année, elle vint me prier de lui prêter 500 fr.; je m'empressai de réunir cette somme, et le jour même, malgré la

neige et le mauvais temps, je me fis un plaisir de la lui remettre. J'arrive chez elle; j'éloigne son coiffeur et sa femme de chambre, et je lui dépose la petite somme qu'elle m'avait demandée. Elle m'embrasse, me prie de n'en point parler à son mari, homme absolument nul, et me promet de me remettre cette bagatelle sous quelques jours. Mais au lieu du remboursement je reçois un petit billet, sans signature, où elle me demandait encore 200 fr. (elle me remettra le tout ensemble); je lui rends encore ce petit service, et je n'entends parler ni de la première somme ni de la seconde. Son mari m'avait fait un dépôt d'argent, j'aurais pu retenir les 700 fr. qui m'étaient dus; mais M. le comte de Langeac m'est témoin que j'eus la délicatesse de les remettre, le tout sans parler de rien. J'avais, en plusieurs occasions, remarqué que madame Ralichon n'était pas toujours d'une extrême bonne foi, et je commençais à sentir le besoin de m'en séparer, car alors je recevais souvent la famille Geyler, où se trouvaient huit enfants parmi lesquels de jeunes demoiselles que ne pouvait guère édifier la conversation vive, piquante, mais assez libre de madame Ralichon. Je ne vis pas de moyen plus sûr de l'éloigner que de lui faire demander ce qu'elle me devait; en conséquence je priai le brave père De-

choire, qui était toujours mon commensal, de vouloir bien se charger de lui en faire la demande. Madame Ralichon le renvoya à son mari, et M. Ralichon répondit qu'il ne payait pas les dettes de madame Ralichon. Mon vieux négociateur vint me rapporter cette réponse en ajoutant qu'il les croyait tous deux d'intelligence. — « Eh « bien, lui dis-je, cela me dispensera de revoir « cette petite femme dont le babil m'amusait, « mais qui ne convenait à personne. »

Avant que je rompisse avec elle, elle m'avait amené un ancien garde-du-corps, retiré du service, qui postulait l'entreprise des convois funèbres. Elle me pria, avec sa vivacité ordinaire, de lui procurer, moyennant convention, cette lucrative affaire.

Comme j'étais toujours disposée à juger les gens de la meilleure foi du monde, je demandai vingt-quatre heures pour m'assurer s'il y avait quelque moyen de réussir. Je savais que l'adjudication devait se faire à la Ville.

Je ne me permettrai certainement pas de nommer la personne à laquelle je m'adressai pour tenter cette affaire. Cette personne est dans une position trop haute; elle jouit d'une trop grande considération dans le monde, occupe dans ce moment un poste trop éminent pour qu'on puisse

jamais la compromettre. Je me contenterai de dire qu'elle me promit le succès, à condition qu'après l'heureuse issue de cette négociation, je m'engagerais à lui remettre moi-même cent mille francs. « Prenez bien garde, me dit-elle, que je « ne veux pas être nommée, que tout soit fait « en votre nom; arrangez-vous de manière que « je ne connaisse que vous. Cependant quand vos « arrangements seront pris, vous pourrez m'en- « voyer directement votre protégé. »

Dès le lendemain, M. de S-Hil...., c'est le nom du protégé, était à ma porte de grand matin, pour savoir s'il y avait quelque chose à espérer; je l'assurai qu'oui; mais à l'instant même, réfléchissant que la suprême puissance qui devait nous servir estimant à cent mille francs ses services, je pouvais bien mettre les miens au même taux, cette pensée vint à mon imagination comme un éclair, et je l'exprimai avec la même rapidité; j'étais excitée par madame Ralichon, qui m'avait demandé sa part du bénéfice que nous comptions faire dans cette importante négociation. Au fond je trouvais ma prétention éxagérée; je rougis d'abord beaucoup, et je m'attendais qu'elle allait être discutée par M. S.-Hil... de Ters... Quelle fut ma surprise et ma satisfaction, lorsque je le vis adhérer à mes demandes, sans se permettre la plus

légère observation. « Cependant, me dit-il, je ne « vois guère par quelle voie cette affaire peut « réussir; ni moi non plus, lui répondis-je, mais « on n'a exigé de moi qu'une simple sûreté, pour « le paiement. — Rien n'est plus juste, répondit-« il; envoyez chercher deux feuilles de papier « timbré, et nous terminerons cette affaire sur-le-« champ. » En effet, il me fit sur mon secrétaire un acte dont les clauses me parurent bonnes et valables; j'aurais dû pourtant penser que je n'étais pas assez versée dans les affaires pour m'en rapporter à moi-même; ma légèreté et ma paresse l'emportèrent. J'aime pourtant la fortune, mais je n'ai jamais su prendre la peine de me l'assurer; je ne saurais, sans une impression désagréable, me livrer au moindre soupçon sur la probité d'autrui, encore moins ne pourrais-je l'exprimer sans rougir. Je prête mon argent avec plaisir, je le redemande avec peine, je prends pour cela des détours; j'écris, et tandis que j'écris, mon cœur bat d'une force extrême; je ne saurais dire combien de fois j'en ai fait l'épreuve, ou bien il faut que je sorte de mon caractère, il faut que l'on me monte la tête; voilà ce que je suis et ce que j'ai toujours été; au reste, nos débats d'intérêts entre M. S.-Hil... de Ters... et moi furent bientôt terminés, puisque au premier mot nous nous trouvâmes d'accord.

Il me demanda à son tour quel gage de succès je pouvais lui donner; je lui remis, pour toute réponse, une lettre avec laquelle il pouvait se présenter chez notre protecteur, qui devait être invisible pour le monde entier, excepté pour lui et moi; il me parut satisfait, et ne le revis plus. Bientôt les journaux et madame Ralichon m'apprirent qu'il avait obtenu ce qu'il sollicitait; je pris mon obligation, et j'allai la faire voir à M. Geyler, qui m'assura qu'on pouvait bien la contester, mais que je n'avais rien à craindre, si celui avec lequel j'avais contracté était honnête homme; cet acte est sacré me dit-il.

Je ne voulus pas, suivant ma louable coutume, aller la présenter moi-même. Je priai M. Dechoire de me rendre ce service; il y consentit, et pour toute réponse, il me rapporta un refus formel, sous prétexte que ce n'était pas moi qui avais fait réussir sa demande, ce qui était vrai jusqu'à un certain point, puisque c'était la personne puissante à laquelle je m'étais adressée; j'avais en ce moment quelques embarras d'argent. J'étais pressée et par madame Ralichon qui voulait sa part du gâteau et par le personnage lui-même à qui l'on devait le succès. J'avais beau montrer l'acte qu'on m'avait fait, on avait peine à croire que je fusse assez peu versée dans les affaires, pour n'a-

voir en main qu'un acte illusoire. J'en parlai à M. de Langeac, qui eut la complaisance de me conduire chez M. Dard, avocat, afin de le consulter, il fut du même avis que M. Geyler; cependant il m'engagea à lui laisser mon titre, en promettant de voir M. S.-Hil..., pour l'engager à composer avec moi. « Nous serions bien contents, « dit-il, s'il nous donnait la moitié. »

Quelques jours se passèrent; M. Dard me remit mon acte, en m'annonçant qu'il n'avait pu rien obtenir. Je me contentai de le montrer à toutes les personnes intéressées, et tout ce que je retirai de cette affaire, fut d'être en froid avec le personnage auquel je m'étais adressée; je ne le revis plus que de loin en loin.

Ce fut peu de temps après que je me débarrassai de madame Ralichon, quoique, suivant elle, ses petits soupers se fussent enrichis de tous les prétendants aux premiers emplois du gouvernement. Elle était toujours très-bien avec M. le maire de Besançon qu'elle avait connu à l'époque où son mari vendait ses aposèmes dans cette ville; elle me l'avait présenté, et je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir qu'il ne lui tenait pas rigueur. Madame Ralichon, qui, de son côté aimait les gens titrés, se félicitait de voir un mar-

quis enchaîné à son char, et le présentait avec une sorte d'orgueil.

Pour moi, je préférais la société des femmes estimables, et des hommes qui brillaient par leur esprit, et des talents supérieurs; j'avais contre l'ennui un admirable spécifique, c'étaient leurs entretiens ou leurs ouvrages; je ne puis dire jusqu'à quel point ceux de M. de Chateaubriand, entr'autres, avaient enflammé mon imagination; je vivais de ses idées, je me pénétrais de lui, j'aimais ceux qui l'aimaient, et encore aujourd'hui, les seuls ouvrages de M. de Chateaubriand me consolent dans mon infortune.

Ce fut peu de temps après l'affaire St.-Hil..... que je cessai, comme je l'ai dit, de recevoir madame Ralichon; on a vu quel moyen j'employai; il me réussit pendant quelque temps; mais cette dame ayant su qu'on devait danser chez moi, elle ne craignit pas de s'y présenter. J'étais encore tout irritée de son manque de foi; je la reçus très-froidement, et ne la revis plus; elle est devenue depuis *comtesse de Saint-Vidal*; j'ignore comment cette métamorphose s'est opérée; je ne connais ni ordonnance royale, ni acte public qui l'ait autorisée à se parer de ce nouveau titre; peut-être se trouve-t-il dans l'officine de M. Ralichon quelque *recipe* qui change en comtesse les

femmes d'apothicaires; quoi qu'il en soit, elle est comtesse, et si j'en crois ce qu'elle m'a dit vingt fois, elle a le bonheur de réunir à ses petits soupers, les Villèle, les Capelle, les Peyronnet, qui sais-je encore? ainsi est fait le monde; les lois se taisent pour les uns, écrasent les autres de leur poids; tout est pour le mieux; malheur pourtant à ceux qui, comme moi, ont le mauvais lot!

Si j'étais délivrée de madame Ralichon, j'étais loin de l'être de M. F.....; je souffrais sous le joug qu'il m'avait imposé, et je n'avais pas le courage de le secouer. Il ne méditait que des projets de fortune, tous plus difficiles les uns que les autres qui lui troublaient la raison, qui lui montraient de loin des espérances colossales, et qu'il aurait été impossible de réaliser, attendu la manière souvent absurde dont il s'y prenait.

Cette liquidation du Bas-Rhin pouvait avoir pour nous les suites les plus heureuses, si l'on eût su profiter auprès des ministres de la lettre de M. Mounier, mais point du tout. F..... s'agite, se tourmente pour trouver un bailleur de fonds, et un homme capable d'aller sur les lieux exploiter une mine qui n'était point encore ouverte; il expédie pour Strasbourg un M. Mestrejean, qui revient comme il était allé, la poire n'étant pas mûre. C'était ici qu'il fallait travailler,

et non au loin; personne n'ignore comment ces sortes d'affaires doivent commencer, et MM. F...., Bonnabel et Mestrejean, ne virent que ce qui leur convenait, et ne voulurent pas prendre la peine de la préparer; la preuve en est que M. F..... ne fit pas même usage de l'audience que M. le baron Mounier lui avait accordée, et dont la lettre doit se trouver dans mes papiers; j'ignore pourquoi je n'ai jamais vu ces messieurs, cela entrait peut-être dans les intérêts de M. F....., je n'étais plus rien. C'était lui qui conduisait tout; toute espèce d'arrangement pécuniaire était prise en son nom, lui seul se montrait, ce n'était pas trop mal avisé. S'il réussissait, tous les honneurs étaient pour lui; s'il succombait, tout retombait sur moi; il criait, tempêtait, me créait des ennemis, me faisait une réputation détestable, mais c'était le moindre de ses soucis.

Chaque jour il faisait de nouvelles connaissances; il avait, je ne sais comment, découvert un homme à projets qui prétendait que l'administration des théâtres serait immanquablement changée et qu'on ne pouvait se dispenser d'adopter le plan qu'il avait proposé à ce sujet. Je devais, suivant M. Faure, tirer le plus grand parti de cette affaire. Il m'en remit les papiers, et, comme je me laissai toujours séduire par les

beaux discours, j'allai les faire voir au bon ministre de Serres et à M. de La Châtre. Celui-ci n'aurait pas été éloigné d'admettre un projet bien conçu; il ne trouvait pas mauvais d'ailleurs qu'on cherchât ou à se faire une fortune honorable ou à grossir celle que l'on pouvait avoir. En voyant de quelle bienveillance j'étais l'objet, je concevais aussitôt les plus heureuses espérances; mais elles disparaissaient promptement. Tous ces fatras de papier, tous ces amas de projets chimériques ne tenaient pas devant le bon sens et les lumières de M. de Serres; il me répétait souvent : « Ne « vous chargez pas de toutes ces balivernes, de « tous ces rêves de songes creux; vous finirez « par vous nuire, et lorsqu'enfin vous aurez « à présenter quelque chose de raisonnable, « la prévention fera croire que c'est encore un « de ces projets aventureux qu'on est ac- « coutumé à vous remettre; délivrez-vous de « ces importuns qui vous obsèdent de leurs chi- « mères. »

J'avais beau rendre ces discours à M. F....., je ne gagnais rien sur son esprit; chaque jour c'était une nouvelle démarche. Il maudissait le gouvernement et les gouvernants qui ne comprenaient pas le bien qui résulterait de ses plans; il s'agitait la nuit comme le jour; ses idées étaient

d'une taille gigantesque et ses moyens si petits, qu'il finit par se mettre entièrement à découvert auprès des hommes de bon sens. Moi seule je restais sous le charme; il me louait, et la louange est un poison si doux (voyez ses lettres)! je m'y laissais prendre, car son encens était délicat et choisi. Cet homme était un problème pour moi sous le rapport de son esprit et de son caractère; il manifestait tour-à-tour les sentiments les plus désintéressés et les plus parcimonieux; il louait la douceur comme le charme suprême de la vie et se livrait à des transports de haine et de violence. On verra plus tard avec quels délices il savourait la vengeance. Tout moyen lui était bon pour réussir, et je l'aurais jugé né en Italie, si je n'avais eu la conviction qu'il n'était autre chose qu'un Périgourdin.

Il ne pouvait souffrir les personnes qui m'entouraient; il ne cessait de me faire d'importunes remontrances à ce sujet. A l'entendre, lui seul était digne de moi : « Comment est-il possible, « me disait-il souvent, qu'avec votre esprit et « votre bon sens vous ne choisissiez pas mieux « vos connaissances intimes et vos amis! Je ne « vois dans tous ceux qui vous entourent que « moi qui vous porte un véritable intérêt. »

Ces discours me faisaient la plus vive im-

pression; je les croyais d'accord avec son cœur, et j'excusais facilement les défauts qui gâtaient un si beau naturel. « Eh! bon Dieu, lui répon- « dis-je, j'ai plus d'imagination que de raison; « j'ai été abandonnée à moi-même dès mes plus « tendres années, et n'ai jamais trouvé un Men- « tor. Jetée dans le monde sans guide et sans « boussole, il était bien difficile de m'y diriger « sans danger. La société est pleine d'intrigues, et « malheureusement les intrigants sont spirituels, « subtils, habiles séducteurs des personnes con- « fiantes. J'ai cherché des amis véritables et j'ai « presque toujours été trompée; et vous-même, « monsieur, qui pourrait me répondre que vous « ne fussiez pas du nombre de ceux dont j'ai été « la victime?

« —Oh! voilà, madame, une injustice que j'au- « rais bien de la peine à vous pardonner si je n'a- « vais les moyens de vous prouver le contraire, et « de vous faire voir par ma conduite à venir com- « bien je suis digne de votre confiance. »

Telles étaient ordinairement nos conversations, tel était le sujet de nos lettres. Je cédais toujours; je présentais tous les projets qu'il me recommandait, et je n'en pouvais faire réussir un seul, parce qu'ils étaient tous plus ridicules ou plus extravagants les uns que les autres. Il avait,

par sa précipitation, gâté la plus belle de nos espérances, la liquidation du Bas-Rhin. Il s'était hâté de faire partir M. Mestrejean, sans ma participation, et il avait ensuite rejeté sur moi les suites de cette inconséquence; il m'avait ainsi fait un ennemi de plus. Effrayé des difficultés que rencontraient les affaires d'une haute importance, il se jetait dans une foule de petits et misérables intérêts.

Un arrêté du gouvernement ayant ordonné la suppression d'un certain nombre de notaires, il me fit mettre en campagne pour en conserver un dont l'étude était ou à Montargis ou aux environs. Je vis M. Portalis, il me démontra facilement la justesse de cette mesure. Mais M. F..... se croyait plus éclairé et plus fort que les hommes d'état, et partout où il voyait un peu d'argent à gagner, il voyait aussi une injustice criante dans le refus qu'il éprouvait. Il poussa les choses si loin et abusa tellement de son empire sur mon esprit, qu'il m'amena (et je ne puis encore m'expliquer cette faiblesse) jusqu'au point d'écrire à M. Portalis une lettre vraiment insolente dont je lui demande sincèrement pardon. Il est convenu lui-même de ce fait dans son interrogatoire : quel charme exerçait-il donc sur ma raison ?

Cependant je rendais de temps en temps, à sa sollicitation, nombre de petits services. Je les rendais à des gens que je n'avais jamais vus, que je ne connaissais pas; je les rendais *gratis pro Deo*. Et si quelques-unes de ces personnes dont les noms mêmes ne sont pas présents à ma mémoire, ont acheté les faveurs que je leur ai obtenues, je les prie bien instamment de croire que je n'ai eu aucune part à ce commerce indélicat.

J'en étais dans ces termes avec M. F..... lorsqu'il découvrit la liquidation Cerfberr et Biderman, dont l'un était beau-père d'un président, frère d'un de nos plus aimables littérateurs. C'est de là que datent mes dernières infortunes. Je m'arrête un instant; mes larmes coulent, mon cœur se serre, ma plume refuse d'écrire... Quelle cruelle fatalité pesait donc sur ma malheureuse vie! sommes-nous le jouet d'un cruel destin? je serais tentée de le croire. Achevons pourtant; et quelque pénible que soit ma tâche, développons ce triste tissu de funestes événements.

M. F....., voyant que la fortune ne se pressait pas de combler ses vœux, saisit avec empressement cette liquidation, me la présenta plein de confiance, et me démontra par une foule d'arguments, tous meilleurs les uns que les autres, que notre fortune mutuelle était dans cette affaire et

que si elle manquait, il devait croire que mes protecteurs étaient ou sans pouvoir ou sans bienveillance.

On m'avait fait connaître un M. D..., chargé de ces sortes d'affaires. En voyant les pièces, il m'assura que cette liquidation ne pouvait souffrir de difficultés; qu'elle serait effectuée en rentes sur l'état; qu'il se ferait un plaisir de faire sortir des cartons toutes les pièces qui se rapportaient à cette créance. En effet, je le vis trois jours après, et il m'assura que moyennant mille francs que je lui remettrais, il se chargerait du succès de la liquidation auprès de M. A... qui se mêlait de ces sortes de choses. — « Je réfléchirai, lui « dis-je, à ce que vous me proposez, et vous ap- « porterai ma réponse d'ici à trois jours. »

Dans la journée même, il se hasarda à m'écrire une lettre que je possède encore et dans laquelle il répétait sa demande de mille francs, ajoutant que sans cela il ne pouvait me rendre le service que je demandais.

Je rendis compte de mes démarches à M. F....., sans lui parler néanmoins de la condition des mille francs. Il me présenta cette affaire comme tellement simple, tellement immanquable, que je résolus de faire moi-même le sacrifice de ce qu'on me demandait, bien persuadée que je

serais plus que remboursée si l'affaire réussissait.

Fier de son triomphe prochain, M. F..... éleva au plus haut degré ses prétentions, et demanda aux parties intéressées moitié, je crois, ou un peu moins. Il fut convenu qu'on passerait un acte chez M. Lherbette, notaire; mais il m'engagea fortement à ne pas y paraître. Tout se passa en effet sans aucune intervention de ma part. M. le président, beau-père d'une des parties contractantes, peut assurer que jamais je n'ai rien demandé des avances que j'ai faites et que j'ai supporté seule tous les frais de cette liquidation; car j'ai, dans mes papiers, la preuve incontestable que j'ai remis, de mes propres fonds, les mille francs qu'on avait exigés.

En effet, pendant les trois jours de délai que j'avais demandés pour mettre M. F..... à portée de stipuler la part qu'il aurait dans cette affaire, M. D*** vint me trouver pour savoir si j'étais décidée à faire le sacrifice dont il m'avait parlé. Je lui répondis que j'y consentais, mais que je serais bien aise de remettre moi-même la somme à ce M. A*** dont il m'avait parlé. — « Rien n'est « plus facile, me répondit-il; demain M. A*** « aura l'honneur de vous voir, et vous termine« rez avec lui. »

Le lendemain, à dix heures, lorsque j'étais à

peine levée, on m'annonça M. A***; je cours à mon secrétaire, j'y prends la somme convenue et je me trouve en présence d'un grand homme habillé de noir, maigre, brun, le regard oblique. Il me parle de mon affaire; il m'en parle en homme instruit; il mettra sous les yeux du ministre un rapport précis qui en assurera le succès. Je remets mes mille francs, sans aucun reçu, comme cela se pratique; il me promet tous ses bons offices auprès du ministre des finances, M. Roy, et depuis je ne l'ai jamais revu. Je laissai passer les quinze premiers jours sans inquiétude. Après ce délai, n'ayant plus de nouvelles de M. D*** ni de M. A***, l'impatience me prit, je demandai un rendez-vous au ministre des finances: il eut la bonté de me l'accorder sur-le-champ.

« Je viens prier V. Exc., lui dis-je, de vouloir « bien examiner une affaire qui me tourmente et « m'a coûté de l'argent. Je ne veux point cacher à « V. Exc. que je dois rentrer dans mes déboursés « et un peu plus, si elle veut bien s'en occuper « et qu'elle la trouve juste. Déjà on a dû, M. le « comte, vous en parler; mais n'ayant aucune « réponse de la personne qui s'en était chargée, « j'ai pensé qu'il valait mieux m'assurer moi-même « si cette affaire était bonne ou mauvaise. »

« — Quelle est la personne qui devait m'en « parler, me dit le ministre? Jusqu'à ce jour, qui « que ce soit ne m'en a rien dit. — C'est M. A***, « répliquai-je, qui a même dû mettre un rapport « à ce sujet sous les yeux de V. Exc.—M. A*** sort « d'ici; vous avez dû le rencontrer, il ne m'en a « pas dit un mot. »

J'avais en effet vu sortir du cabinet du ministre un homme gros et brun, chargé d'un portefeuille; il s'était rangé pour me laisser passer; mais ce n'était pas le M. A*** long, sec et brun que j'avais vu chez moi. « Il y a donc, M. le comte, répli- « quai-je, deux M. A***; car celui qui vient de « sortir de chez vous n'est pas le mien. » Le ministre devina probablement que j'avais été trompée, car il me dit obligeamment. « Madame, dans « ces sortes d'affaires, le mieux est de s'adresser « au ministre lui-même; on est sûr alors de ne « pas être dupe. Je vais prendre une note de ce « qui vous intéresse et je vous promets, sous peu « de jours, une satisfaction entière sur les rensei- « gnements que vous demandez, et vous saurez si « je peux terminer cette affaire comme vous le « désirez. »

Je me retirai bien persuadée que j'avais été trompée. J'écrivis à M. D*** qui ne me répondit pas et ne vint pas même se justifier. Je crus de

ma sagesse de ne point ébruiter cet indigne procédé, je n'en parlai qu'à M. Geyler qui reprit son texte ordinaire : « Tant que vous aurez d'aussi « intimes relations avec M. F....., attendez-vous à « tous ces désagréments. »

Cinq à six jours après le ministre des finances, accomplit la parole qu'il m'avait donnée, m'écrivit une lettre fort circonstanciée où il me démontrait l'impossibilité de terminer la liquidation Biderman et compagnie. Le soir même je communiquai ce renseignement à M. F..... qui m'engagea à garder le plus profond silence sur cette découverte, ayant, me dit-il, des raisons particulières pour en agir ainsi. Mais dès le lendemain sachant que du succès de cette liquidation dépendait un projet de mariage dans la famille Biderman, je m'empressai d'en donner avis au président et de lui envoyer la lettre en le priant d'en prendre lecture et de me la renvoyer ensuite, ce qu'il fit en effet.

Est-ce là, je le demande, la conduite d'une femme artificieuse? Non, toute ma vie a été franche et loyale; l'artifice n'était pas de mon côté, mais de celui des gens qui m'entouraient; j'aurai bientôt à en produire de nombreux exemples. Pourquoi n'a-t-on pas examiné mes papiers avec plus de soin; on y aurait trouvé la preuve incon-

testable que je ne trompais pas, mais que j'étais trompée.

Tandis que j'étais occupée de ces soins, M. F....., toujours actif, toujours remuant, avait demandé la croix d'honneur pour une personne dont le nom ne revient point à ma mémoire; j'en avais parlé à M. D..., employé au bureau de la guerre, lequel m'avait demandé vingt-cinq louis pour l'obtenir. J'avais une répugnance extrême à me fier à ce M. D..; j'aimais mieux m'adresser à l'honnête homme dont il a déjà été question, qui recevait à la vérité de l'argent, mais qui le rendait fidèlement lorsqu'il ne réussissait pas. M. F..... fut de mon avis, et me remit la somme nécessaire; mais il ne tarda pas à m'en demander une autre. Il avait passé un acte notarié pour la liquidation Biderman; je n'y avais point paru, je n'y étais pas nommée. Il prétendit néanmoins que j'en devais payer les frais, et ils se montaient, disait-il, à 1700 fr. Je venais de perdre mille francs dans une affaire précédente; je n'avais point la somme demandée; je ne croyais pas la devoir; je repoussai la demande de M. Faure et le priai de ne pas m'en parler davantage; il se fâcha et me dit à ce sujet des choses piquantes. Je commençai à ouvrir les yeux, à prendre une idée plus juste de son caractère dont jusqu'alors je m'étais obstinée à mé-

connaître la noirceur. Il me déclara que si je ne lui remettais pas ces 1700 fr., si je ne prenais pas des arrangements pour le dédommager du temps qu'il avait perdu à chercher des affaires, j'aurais en lui un ennemi implacable; qu'il empoisonnerait mes actions, mes discours les plus innocents, qu'il me perdrait tôt ou tard.

J'aurais dû peut-être faire plus d'attention à ces menaces; mais qu'avais-je à craindre? je pouvais me répondre à moi, que je ne ferais, que je ne dirais jamais rien qui fût contraire à l'honneur, rien qui pût me compromettre. Quelqu'empire qu'eût pris chez moi M. F..... (car il l'exerçait jusque sur mes domestiques qu'il traitait souvent indignement, qu'il me faisait changer à son gré), je me sentis vivement offensée, et lui répondis que je me moquais de ses menaces, et que je le méprisais trop lui-même pour le craindre jamais.

M. de Langeac, témoin de ces tracasseries, ami sincère et sage, songea alors que F..... avait entre les mains des pièces qu'il était prudent de lui retirer et surtout la lettre de M. le baron Mounier. Il me pressa vivement de la reprendre, je le priai de me rendre lui-même ce service; il se rendit en effet chez M. F..... pour lui faire cette demande. F..... lui répondit d'une manière insolente, prit avec lui le ton d'un forcené, et ne

voulut rien rendre; il me demanda les vingt-cinq louis qu'il m'avait donnés, sans parler de l'emploi que j'en avais fait. M. de Langeac sortit de chez lui indigné de sa brutalité, vint me rendre compte de sa visite et me pressa de remettre à cet homme les vingt-cinq louis qu'il m'avait confiés. Je m'y décidai, quoiqu'on ne dût me les rendre que dans le cas où la demande n'aurait pas de succès. Le bon M. de Langeac voulut bien encore se charger de les lui porter, mais il lui dit : « Eh bien! gardez cet argent en dépôt, mais « dites à madame de C... qu'elle n'aura la lettre « que quand j'aurai les 1700 fr. que je lui de- « mande. »

« Je n'ai point à me mêler de cette affaire, lui « dit M. de Langeac; vous avez réclamé vingt-cinq « louis, je vous les apporte; le reste ne me re- « garde pas; je réclame une lettre qui est la pro- « priété de madame de C.... et que vous n'avez nul « droit de retenir. Aujourd'hui vous me faites une « proposition qui me paraît absurde; je vous pré- « viens que je vais remettre cet argent à celle qui « me l'a donné; c'est avec elle que vous commen- « cerez et finirez vos débats; je ne veux m'en « mêler aucunement et je suis même fâché d'en « avoir été chargé un instant. »

Je ne saurais dire à quel point F..... poussa la

rage; il insulta ce respectable vieillard, le menaçant de lui faire un mauvais parti partout où il le trouverait, lui déclarant qu'à partir de ce jour, il devenait mon persécuteur, et qu'il ne me quitterait pas qu'il ne m'eût perdue. « Dites-lui que « désormais tout le mal qui lui arrivera sera mon « ouvrage, et que je la poursuivrai au-delà de la « tombe; voilà mon dernier mot, vous aurez « bientôt de mes nouvelles. »

M. de Langeac était si indigné que malgré son grand âge, il voulait lui demander raison de ces outrages, j'eus toutes les peines du monde à le calmer; Je connaissais l'ame de F....., mais je croyais qu'un tel homme ne méritait que le dédain. Mon fils n'était point à Paris; il y aurait été que je n'aurais pas voulu qu'il se compromît avec F.....; ce jeune homme plein d'honneur m'aurait promptement vengée, s'il eût connu les indignités dont j'étais l'objet, mais je fis tout ce qu'il convenait pour qu'il n'en eût aucune connaissance.

On peut juger de ce qu'il aurait fait par l'anecdote suivante. Peu de temps après ayant obtenu un congé, et quelqu'un ayant dit à ma table: « Il paraît, madame, que votre ennemi vous laisse « en repos, depuis que M. votre fils est ici.—Quel « ennemi, s'écria-t-il aussitôt? Je ne pense pas que

« ma mère puisse en avoir un seul.... Mais si on « osait l'insulter....—Je lui dis en riant que « l'homme dont il était question n'était pas dan- « gereux; que d'ailleurs il ne voulait pas se « battre. » Ce fut à M. Vila que je remis le soin d'en finir avec F.....; il alla le trouver, bien déterminé à lui faire rendre la lettre à laquelle j'attachais une très-grande importance.

A peine eut-il exprimé la ferme résolution de ne sortir de chez lui que lorsque tout serait fini ou par la voie des armes ou autrement, qu'aussitôt F....., en murmurant des imprécations, prit l'argent apporté par M. Vila et en donna un reçu ridiculement libellé, qu'on a produit au procès et qui se trouve encore dans mes papiers. Ces discussions finies, je me flattais de vivre en paix, et cependant ce fut à dater de ce moment que mon avenir se chargea des plus sombres nuages.

F..... connaissait mes amis, et avait des liaisons jusqu'avec mes domestiques. Son mauvais caractère ne manqua pas de profiter de ces moyens pour me faire tout le mal que pouvait méditer un cœur aussi noir que le sien; moi-même je travaillais quelquefois à grossir le nombre de mes inimitiés. J'étais toujours tendrement unie à la famille Geyler; je lui donnais de bons avis sur les

opérations de Bourse, ayant pour les faire un guide invisible, mais excellent; il me donnait les siens sur mes liaisons; nous faisions ainsi un échange de conseils parmi lesquels se mêlaient de bons dîners et des soirées agréables; j'aimais les sociétés nombreuses. Je réunissais autant de monde que je pouvais, et M. Geyler me faisait à ce sujet de sages et fréquentes observations; je les écoutais quelquefois peu, quelquefois trop. Je ne savais pas faire usage de ces finesses de société, de ces oublis étudiés dont on se sert pour écarter certaines personnes; j'attendais qu'elles eussent quelque tort, et alors me livrant à ma vivacité naturelle, je me brouillais avec elles.

Dans la foule des personnes que je recevais, je savais distinguer le mérite et le savoir; je remarquai surtout M. Mazas, jeune homme plein de talents, répandu dans la bonne compagnie, bon par excellence, ami sincère; depuis quatre ans j'ignore sa destinée, mais je n'ai jamais cessé de penser à lui. Compositeur aimable, il avait fait la musique d'un opéra intitulé *Corinne au Capitole*; cet ouvrage avait été reçu à l'unanimité, mais les intrigues survinrent, et il ne fut pas joué. M. Mazas n'ayant pas de fortune, mais étant fort utile à sa famille, je me portai de moi-même à faire quelques démarches auprès du ministre de la maison du

roi, pour chercher à mettre en évidence un homme d'un aussi rare mérite; car M. Mazas est du petit nombre de ceux qui ne savent pas faire antichambre. On doit trouver dans mes papiers quelques traces des mouvements que je me donnai alors; on me fit des promesses illusoires; ce fut tout ce que j'en retirai; mais je crus que si je parvenais à faire entendre quelques morceaux de son opéra dans un grand concert, j'inspirerais un vif désir d'entendre le tout. Le concert eut lieu dans la maison d'un de mes amis, quai Voltaire; le ministre de la maison du roi avait promis de s'y trouver, mais il n'y vint pas. D'ailleurs la réunion était aussi brillante qu'on pouvait le désirer; mademoiselle Cinti et Dérivis s'y trouvaient; ce fut là que je fis connaissance avec madame de Choiseul qui n'est pas celle qui a enrichi notre littérature de romans pleins de charmes; je m'empressai d'en faire l'acquisition pour mes jolies petites soirées, sans chercher à connaître son origine, que je n'ai sue que long-temps après.

Mon concert n'eut pas tout le succès que j'en attendais; malgré les plus beaux talents de l'Opéra, qui rendirent cette soirée délicieuse, je ne pus réussir à mettre en évidence, comme je le désirais, le bon M. Mazas; madame du C..... jouissait déjà d'un grand crédit dans le monde, et passait pour la

favorite. Tous ceux qui se réunissaient précédemment chez madame Ralichon [1], les Villèle, les Franchet, les Peyronnet, étaient parvenus aux plus hautes dignités et madame Ralichon elle-même, était devenue la comtesse de S.-Vidal, comme je l'ai dit précédemment; madame du C..... était donc très-bonne à connaître, car pour madame Ralichon, on disait qu'elle était fort abandonnée de ses illustres connaissances; je ne pensais point à de nouvelles liaisons; ce fut madame de Choiseul, qui, par amitié, y pensa pour moi.

Elle parlait toujours de M. le comte du C....., comme d'un homme que le crédit toujours croissant de sa belle-fille rendait précieux à connaître. « C'est mon intime ami, me dit-elle, je ne puis « mieux vous prouver combien je vous aime, qu'en « vous le présentant. » Elle me le présenta en effet, et je vais avoir dorénavant beaucoup à parler de lui.

M. du C....., que beaucoup de personnes ont connu, était un petit vieillard d'une physionomie douce et prévenante; ses manières étaient parfaites; je ne dirai rien de son esprit, subjugué entièrement par madame de Choiseul; c'était d'elle

[1] Je dois dire ici que je n'ai jamais vu chez elle les personnes que je cite, et que ce que je rapporte n'est fondé que sur sa seule autorité.

qu'il recevait toutes ses impulsions; il n'avait rien de caché pour elle; cette dame aimait le luxe, la dépense, le jeu; elle avait un train de maison considérable, que M. du C..... était obligé de soutenir. Mais il eût été impossible de faire face à tout avec ses pensions et ses revenus, si son crédit ne fût venu au secours de ce que la munificence du roi avait bien voulu lui donner.

Il prit pour moi une amitié tendre et sincère; il me donna une confiance sans bornes; il n'avait plus de secrets que je ne connusse: son intérieur, les chagrins que lui causait sa belle-fille, en contrariant ses goûts et ses inclinations, tout m'était dévoilé. Il se servit de moi et de M. Vila, pour faire différents emprunts, qu'il était fort difficile d'effectuer, parce qu'il ne présentait d'autres sûretés que son crédit à la cour; c'était pour les prêteurs une brillante fumée, sur laquelle personne ne voulait donner un sou.

L'idée lui vint alors de faire quelques affaires, et de se mettre à couvert sous le voile d'un anonyme; cet anonyme, c'était moi: je n'ai jamais su si madame de Choiseul était au fait de l'intimité qui régnait entre lui et moi; le fait est qu'elle était grande: ses lettres qui font partie de ma correspondance, et qui se trouvent dans mes papiers, en font foi; la pénurie d'argent dans laquelle il

se trouvait était extrême; sa correspondance avec moi en est une autre preuve; un jour je publierai toutes ces pièces, car elles auront pour beaucoup de monde un haut degré d'intérêt.

Mais avant d'entrer dans le fond de mes liaisons avec M. du C....., j'ai besoin de parler encore de quelques particularités que je ne saurais passer sous silence, puisque mon procès les a rendues publiques, et qu'une timide circonspection m'a retenue alors; il faut d'ailleurs clore la liste des inimitiés qui ont traversé le cours de ma vie, et qui en ont si cruellement troublé la paix.

M. Faure m'avait recommandé un M. Desplans, qui voulait à toute force être capitaine; j'en parlai à la personne que je connaissais au ministère de la guerre; elle me promit qu'elle lui ferait obtenir un grade, moyennant le sacrifice de 600 francs, mais qu'elle ne le pourrait qu'à l'époque où le mouvement des troupes sur l'Espagne serait plus décidé; dans le cas où il ne réussirait pas, les 600 francs me seraient fidèlement remis, ainsi qu'il avait déjà fait.

Comme cette affaire devait être longue, F..... me proposa de recevoir dans ma société ce M. Desplans, jeune encore, et danseur infatigable; j'y consentis, et le soir même il me fut présenté.

Deux mois s'écoulèrent sans qu'il obtînt de grade supérieur au sien; il m'annonça alors qu'il avait changé d'avis; j'allai trouver au ministère la personne que j'avais vue, et qui ne balança pas un instant à me remettre le dépôt que je lui avais fait, et je le rendis aussitôt à M. Desplans; plusieurs mois s'écoulèrent encore, et le grade auquel M. Desplans croyait pouvoir aspirer par son seul mérite n'étant pas arrivé, il vint me retrouver, me priant instamment de renouer la négociation; il me rapporta les 600 francs, m'en demanda un reçu, et je le lui donnai. A mon tour, j'allai retrouver mon employé du ministère de la guerre qui voulut bien encore s'occuper de cette affaire, et me promit que pour cette fois elle irait plus vite. En effet, lorsque M. Guilleminot fut chargé du commandement de l'armée d'Espagne, M. Desplans reçut son brevet de capitaine, avec l'ordre de partir sans délai; il vint me remercier, me fit ses adieux avant de partir, et me dit qu'il ne savait pas où il avait mis mon reçu; que dès qu'il l'aurait retrouvé, il s'empresserait de me le renvoyer. A son retour, il ne manquait pas une de mes soirées, me parlait sans cesse de sa reconnaissance, mais il ne me rapportait jamais mon reçu. Je puis assurer que je n'ai jamais accepté de *lui* un bouquet de violette; ce reçu a été produit depuis,

et c'est apparemment par un reste d'honneur, que le beau-frère de M. Desplans a déclaré que j'avais remis ces 600 francs; quant à lui, il s'était fait présenter chez moi, et bientôt il me pria de vouloir bien faire obtenir une place de receveur particulier; c'était trop peu de chose pour m'adresser au ministre des finances lui-même; j'eus recours à la maîtresse d'un commis que je connaissais très-bien, elle me demanda je ne sais quelle somme, me promit de réussir, et de rendre cette somme, si elle n'obtenait pas ce qu'elle demandait.

Je rendis compte de mon message à M. Frère, (c'était l'intermédiaire du postulant;) il trouva tout très-bien, et m'apporta, sans reçu, la somme convenue; je la portai à mon tour à la dame dont je viens de parler; elle existe encore, je pourrais la nommer; mais jamais elle n'a eu aucun tort avec moi, et je n'ai d'autre but ici que de démasquer les gens de mauvaise foi qui m'ont plongée dans le malheur.

M. Frère passait pour un homme estimable; c'était un simple apothicaire, et j'aurais peut-être pu ne pas l'admettre si familièrement dans ma société, mais il était le beau frère de M. Desplans, et je ne pouvais guère, sans une sorte d'injure, admettre une différence entr'eux. Comme il me

paraissait de bonne foi, je lui parlai de l'acte sous-seing-privé que m'avait fait M. de S.-Hil*** et de son indigne conduite envers moi; il en parut révolté, et me dit que si je voulais le lui confier, il saurait bien en tirer parti; j'hésitai un instant, mais je le regardais comme un homme d'honneur, et je remis la pièce entre ses mains; deux personnes à qui j'en parlai me dirent que j'avais mal fait, elles avaient raison; car lorsqu'au tribunal j'ai redemandé cet acte, M. Frère ne m'a payé que d'un rire moqueur; il nia qu'il l'eût eu en sa puissance, ce que je crois vrai et pour cause, mais assurément il n'était pas dans la mienne, et si la justice eût fait une enquête, on aurait probablement appris par quel tour d'adresse il était sorti des mains auxquelles je l'avais confié; mais j'étais la plus faible, et toutes les apparences étaient contre moi, il fallait bien être victime.

Quinze jours s'étant écoulés sans que la place de receveur fût venue satisfaire les vœux de M. le pharmacien, il me pria de redemander la somme qu'il avait donnée, ne songeant plus à la recette dont il s'agissait; je la redemandai aussitôt; elle me fut remise sans difficulté, et je la déposai dans les mains de M. l'apothicaire; était-ce là, je le demande de nouveau, la conduite d'une intrigante, d'une femme dénuée de délicatesse? Si j'eusse été

ce que la calomnie a prétendu que j'étais, j'aurais été riche, et l'on n'aurait point osé m'attaquer.

A peu près dans le même temps, M. Frère me dit qu'il avait dessein de quitter ses mortiers et ses pilons; que l'odeur des drogues incommodait sa femme, dont les nerfs étaient délicats; qu'il se croirait heureux s'il pouvait obtenir un emploi de courtier de commerce, qui se trouvait vacant; qu'il ferait bien, pour réussir, le sacrifice de trois à quatre mille francs; il me donna sa demande. J'allai trouver madame D***, dont le mari était attaché à l'ambassade d'Angleterre, et qui m'avait souvent parlé de M. Castelbajac; je lui rendis compte de la demande de M. Frère, et j'ajoutai que la petite femme de ce pharmacien méritait qu'on s'intéressât à elle; qu'elle était jolie, d'une santé délicate, et qu'elle courait les plus grands risques si elle restait dans l'officine de son mari; cette dame me répondit en riant, qu'elle ne voyait pas de meilleur argument que le cadeau que je m'étais chargée de lui offrir; que d'ailleurs la santé de madame Frère était le moindre de ses soucis. Elle me demanda ensuite ce qu'il y aurait pour moi dans cette affaire: « Le plaisir de rendre service, lui dis-« je.—Vous êtes bien bonne, me répliqua-t-elle. A « Paris, on ne fait rien pour rien, et c'est encore

« pire en Angleterre; du reste, je verrai s'il est « possible de réussir, et je ferai tout ce qui dépen- « dra de moi pour cela. »

On a pu voir par la lettre de M. Castelbajac qui est restée dans mes papiers qu'il ne se refusait point à donner suite à cette demande, puisqu'il indiquait les démarches qu'il convenait de faire. Si M. Frère n'a pas rempli les conditions proposées, ce n'est pas ma faute, et dans tous les cas, il ne lui en a coûté que des promesses. Voilà un des personnages dont je me proposais de parler; son portrait est fini, mais j'y donnerai quelques nouvelles touches quand il sera temps.

Mes soirées étaient toujours charmantes et bien composées; si par hasard il s'y glissait quelques personnes qui ne me convenaient pas, je trouvais bientôt le moyen de les éloigner, mais elles allaient malheureusement grossir la masse d'ennemis que F..... me recrutait.

De ce nombre fut une dame Bottu, femme d'un consul aux îles Ioniennes; voici de quelle manière je me trouvai liée avec elle. Je recevais dans mes soirées une dame qualifiée, mais que je connaissais assez peu. Elle avait une charmante campagne aux environs de S.-Maur; elle m'invita à y aller passer quelques jours, en me promettant

d'y réunir des personnes que je serais bien aise de connaître et qui augmenteraient agréablement mes réunions d'hiver. J'acceptai; je reçus une invitation, et comme je suis dans l'usage de ne passer jamais plus d'un jour chez qui que ce soit, je pris un cabriolet que je gardai tout le jour et j'arrivai chez cette dame avec M. Vila.

Nous trouvâmes plusieurs hommes dont je ne connaissais aucun excepté M. Vial parce qu'il est presque mon compatriote; mais en femmes il n'y avait que la maîtresse de la maison et une Italienne qui parlait beaucoup et fort vite avec les gestes dont les personnes de sa nation ont coutume d'accompagner leurs discours. Cette dame était madame Bottu; après un déjeûner copieux, on se dispersa dans les jardins, et l'Italienne eut l'air de me faire beaucoup d'avances; elles étaient en apparence si aimables qu'il m'eût été impossible d'y résister.

Je demandai à M. Vial ce que c'était que cette dame: « La femme d'un consul, me répondit-il, « aimable et gaie, acquisition charmante pour « des soirées.—Mais vous savez que je reçois beau- « coup de mères de famille et de jeunes personnes; « je serais bien aise d'en savoir davantage; je ne « suis ni sévère ni prude, mais j'exige de la dé- « cence, et veux qu'une femme se respecte au

« dehors. » Il me fit quelques plaisanteries et ajouta; je crois que cette dame se conduit bien, pourtant je n'en sais rien.

La conversation de madame Bottu était gaie, mais réservée; elle fit des frais pour me plaire, et ce fut sans doute à son amabilité qu'elle dut la promesse que je lui fis de cultiver son amitié; ses formes extérieures n'étaient pas toutes agréables; de grands yeux noirs, des dents admirables formaient toute sa beauté. Elle était d'une haute taille, excessivement maigre, sa bouche était extrêmement grande, et lorsqu'on la regardait de près on reconnaissait aisément qu'elle avait soin de peindre et d'orner son visage,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Ces observations, qui n'échappent guère à une femme, me faisaient juger qu'elle avait des prétentions à être belle; mais on peut avec ces prétentions être sage et bonne mère de famille.

M. de Langeac, à qui j'en parlai à mon retour à Paris, m'engagea à être très-difficile sur le choix des femmes que je voulais admettre chez moi, en ajoutant qu'en général il n'avait pas bonne opinion des Italiennes. Je ne pensais plus guère à cette dame qui ne s'était point présentée chez moi, lorsque je reçus d'elle un petit billet dans

lequel elle m'engageait à aller la voir, ne pouvant, disait-elle, me prévenir, attendu qu'une indisposition grave la retenait dans son lit. Cette circonstance me décida à lui faire une visite; son appartement, rue de la Chaussée-d'Antin, était sans luxe mais très-bien distribué et annonçait une femme rangée et raisonnable. La manière pleine de grace dont elle me reçut acheva de lui gagner mes bonnes graces; elle me demanda mon amitié et suivant mon incurable manie, je ne manquai pas de la lui promettre.

« Je suis étrangère, me dit-elle, je ne connais « personne; mon mari est bien loin de moi, « mais si vous m'accordez votre amitié, je me « croirai moins abandonnée, et votre maison que « l'on dit très-agréable sera pour moi d'un prix « infini. »

« Je serai, madame, lui répondis-je, charmée « de vous procurer des distractions. — Oh non! « me dit-elle, ce n'est pas cela; c'est votre amitié « que j'envie. » Pour le coup, je ne pus y tenir et je l'embrassai. Le soir j'en fis à M. de Langeac un portrait si plein de charme, qu'il ne put s'empêcher de revenir à son texte accoutumé. « Voilà comme « vous êtes toujours enthousiaste; donnez-moi le « temps de prendre quelques informations avant de « vous jeter à la tête de cette femme. — C'est la vertu

« même, lui répliquai-je, j'en suis sûre, elle est « abandonnée, je connais cet état, je ne veux pas « la délaisser. — Eh bien! allez votre train, « répliqua l'excellent comte de Langeac, je sou- « haite que vous n'en soyez pas fâchée plus « tard. »

A dater de ce jour, madame Bottué tait continuellement chez moi. Ma table était la sienne; elle ne me quittait plus; M. de Langeac lui avait fait plusieurs questions, et à toutes elle avait répondu qu'elle ne connaissait d'autre personne que moi. Cependant, un matin que j'étais allée la voir parce qu'elle se trouvait un peu indisposée la veille, sa domestique, en m'ouvrant son appartement, me paraît un peu embarrassée; je m'autorise du titre d'amie intime, j'écarte cette fille et j'entre. J'arrive sans avoir donné le temps de m'annoncer. Je trouve madame Bottu levée, sa toilette faite, causant avec M. le comte Ch. de D... qui ne sachant pas que je comprenais et parlais un peu l'italien, continua une petite scène tendre et jalouse qui me donna de nouvelles idées. « Ah! ah! me dis-je en moi-même, je dé- « range un tête à tête; le fait me paraît certain, « mais au moins le choix est bon; si elle ne « m'en parle pas, j'aurai l'air de ne me douter de » rien. »

Elle vint, comme à l'ordinaire, me voir dans la journée, dîner avec moi, et ne me dit pas un mot. Mais le lendemain elle vint de meilleure heure, et voulut passer la journée avec moi. Nous étions toutes deux seules, occupées de nos ouvrages; elle soupirait beaucoup et même avec une sorte d'affectation comme si elle eût voulu provoquer de ma part quelques questions sur le sujet de ses peines; mais je ne me pressais pas. Alors elle rompit le silence : « Je vais, me dit-elle, vous « donner une preuve de mon amitié en vous « faisant part des chagrins que j'éprouve en ce « moment. Je suis née à Corfou, et je fus mariée « bien jeune à un homme que je n'aimais pas. Je « fis comme bien d'autres, mais la jalousie de mon « mari me rendit fort malheureuse.

« Elle entra alors dans beaucoup de détails à « ce sujet, et continua ensuite.

« M. Bottu vint à Corfou avec un titre qui lui « donnait le premier rang dans la ville. Il donna « des fêtes et me remarqua. Je fus flattée de me « voir recherchée par l'homme qui jouissait dans « le monde de la plus haute considération. Ce n'é- « tait pas qu'il eût de l'esprit, il en est entièrement « dépourvu. Sensible à ses soins, je divorçai avec « mon mari et je devins la femme de M. Bottu. « Je ressentis alors un peu de bonheur. M. Bottu

« est d'un caractère facile et je me rendis bientôt « la maîtresse. Les changements de gouvernement « troublèrent plusieurs fois notre repos. Nous « prîmes le parti de venir en France où nous es- « périons trouver amitié et protection dans la fa- « mille de mon nouvel époux, famille respectée et « respectable. Je laissai mon premier enfant à ses « parents. Arrivée à Paris, j'eus le bonheur d'être « protégée par M. le comte Ch. de D... M. Bottu « obtint par M. de D... une place de consul à A..., « et je lui fis sentir combien il était important « que je restasse à Paris pour entretenir la bien- « veillance de son protecteur. Il partit et me « laissa libre de mes actions. Je restai à Paris « heureuse. Malheureusement je fis connaissance « avec une femme qui ne tarda pas à m'envier « le crédit, et la munificence dont je jouissais. « Elle excita ma jalousie; j'éprouvai un moment « d'abandon, et la maladie dont je viens de gué- « rir en a été la suite. Cependant je suis parve- « nue à reprendre mon influence.

« M. de D... est en ce moment forcé à une ab- « sence de quelques mois. Vous connaissez « son crédit, j'espère bien m'en servir pour ac- « quérir une grande fortune; j'ai des enfants, il « faut bien que je m'en occupe. »

« Eh! quoi, madame, lui dis-je, je vous croyais « abandonnée du monde entier; cette considéra- « tion m'avait inspiré pour vous le plus vif inté- « rêt, et je vois que vous êtes initiée parmi ce « qu'il y a de plus distingué à la cour. — Oh! « oui, me dit-elle, et d'autant plus que M. le « comte de D... est au mieux avec madame du « C..... Je suis instruite de tout ce qui se « passe, et si vous voulez, je vous présentèrai « à M. de D... à son retour, et nous agirons de « manière à devenir riches et à dispenser les fa- « veurs. »

On conçoit quelle impression fit sur moi cette conversation; le bonheur se présenta avec tous ses charmes à mon imagination. Cependant je ne parlai à personne, excepté à M. de Langeac, de ces nouvelles espérances. De mon côté, je n'oubliai rien pour obliger celle qui m'offrait un si beau champ de fortune. Je lui indiquai quelques spéculations de Bourse dans lesquelles elle gagna beaucoup d'argent. Elle me devait pour cela quelque reconnaissance, elle me paya d'une autre manière. Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir qu'elle avait séduit M. Vila pour faire quelques opérations à mon insu. La fortune sembla déjouer ces projets, car bien loin d'y faire des profits, ils perdirent, et M. Vila n'ayant rien

à lui, ce fut encore avec mon argent qu'il se dégagea.

Avant cette découverte, comme on parlait beaucoup de la nomination d'agents de change, madame Bottu m'assura qu'elle pouvait en faire nommer deux par le crédit de M. de D..., et qu'elle m'engageait à trouver les candidats, à condition qu'ils feraient chacun le sacrifice de cent mille francs. Elle demandait avant tout, comme chose nécessaire, que je lui remisse une somme de quatre à cinq mille francs pour faciliter ses démarches; d'ailleurs, il était bien entendu que nous partagerions les bénéfices ensemble. Je ne balançai pas à lui procurer les candidats qu'elle désirait, et je remarquerai même ici en passant la facilité qu'ont les hommes à faire des sacrifices pécuniaires quand il s'agit de leurs intérêts. Les feraient-ils aussi aisément s'il s'agissait de venir au secours d'une famille malheureuse? Je suis fort tentée d'en douter.

Notre affaire fut arrangée à merveille; mais mon imprévoyance ne me permettait jamais d'apercevoir qu'on me mettait toujours en avant, et que les véritables faiseurs avaient soin de se cacher sous le voile du plus profond silence. On ne connaissait donc que moi, et c'est à moi seule qu'on a fait un crime de ce qui était le crime exclusif des

autres. On me fascinait par toutes les illusions du pouvoir, du crédit, des serments ; je me portais en avant, l'espoir de la fortune m'éblouissait; j'étais dupe des plus cruelles déceptions; je ne retirais rien des belles spéculations qu'on faisait briller à mes yeux, et souvent je les payais de ma propre bourse. Quoique mes principes ne fussent pas d'accord avec mon amitié pour madame Bottu, je continuai pourtant mes liaisons avec elle; toujours sans défiance, sans réflexion, prête à faire ce qui me paraissait lui être agréable. Un jour elle me demanda la permission de me présenter un jeune homme que son mari lui avait recommandé. Il était bien né, connu sous titre du comte de S. Arnoud, et fait pour plaire; c'était, disait-elle, une acquisition charmante pour mes soirées. Le jeune homme se présenta le soir même; il n'avait ni les manières distinguées, ni le ton de la bonne compagnie; une figure charmante et le bon esprit de parler peu étaient tout ce qui le recommandait.

Je le recevais avec plaisir sans en savoir plus que ne m'en avait dit madame Bottu; cependant dans une de mes soirées, un jeune homme se permit de tutoyer M. le comte de S. Arnoud; je n'y fis qu'une légère attention; je demandai néanmoins à celui qui l'avait tutoyé s'il connaissait

M. le comte?—Oui, me dit-il, nous nous sommes connus au collége et il n'ajouta rien de plus. Je m'étais quelquefois permis à ce sujet quelques aimables plaisanteries avec madame Bottu; mais elle les avait repoussées en me protestant qu'elle ne portait à ce jeune homme d'autre intérêt que celui que lui inspiraient les recommandations de son mari; cependant ce jeune homme la quittait peu, et M. et madame Geyler me disaient quelquefois qu'il était surprenant de rencontrer, dans tout Paris, madame Bottu courant dans un cabriolet avec un jeune homme; mais je la défendais; je gardais fidèlement l'amitié que je lui avais vouée et j'étais persuadée qu'elle menait une conduite réglée; je mettais une grande sévérité à conserver la réputation des femmes que je recevais chez moi, et lorsque je me croyais trompée, j'étais empressée, comme je l'ai dit, de leur fermer ma porte; c'était ainsi que j'en avais usé avec madame la comtesse Ralichon devenue de *S. Vidal* quoiqu'elle fût dans toutes les bonnes graces des ministres; je crus donc, comme à mon ordinaire, devoir défendre madame Bottu.

Enfin arrive le jour de l'an; madame Bottu est la seule que je veuille recevoir ce jour-là, attendu que j'avais préparé un joli cadeau pour la mère et la fille; j'offris à l'une une robe rose, à l'autre une

robe noire, toutes deux en soie. Je m'aperçus que madame Bottu avait à son cou une chaîne, qui tenait suspendus une jolie montre et un superbe charivari. Je m'empressai de lui demander qui lui avait offert un aussi beau et riche présent; elle me répondit que M. le comte Ch... de D... le lui avait envoyé le matin; je regardai avec d'autant plus d'intérêt qu'il était tout pareil à celui que j'avais acheté chez M. Baillet, bijoutier rue de la Chaussée-d'Antin. Je lui fis compliment et nous parlâmes d'autre chose.

Quelques jours après, on vint m'annoncer madame Baillet, femme de mon bijoutier, qui, après les politesses d'usage, me demanda si je connaissais M. le comte de S. Arnoud, et si l'on pouvait avoir confiance en lui; je lui répondis que je le recevais chez moi et lui demandai à mon tour pourquoi elle me faisait cette question? — « Elle est, me dit-elle, d'un grand intérêt pour moi, et vous me rendriez un véritable service si vous aviez la bonté de me donner quelques renseignements à son sujet. »

J'envoyai chercher le jeune homme qui avait tutoyé M. le comte et le priai de me dire ce qu'il savait à son sujet: « Je vous l'aurais dit plus tôt, me « répondit-il, si vous m'aviez questionné, car je « trouvais assez extraordinaire qu'il fût admis

« chez vous; ce n'est pas que ses parents ne soient « d'honnêtes gens, mais sa dépense est ex- « traordinaire. » Je lui répliquai qu'il m'avait été présenté par madame Bottu comme un jeune Grec recommandé par son mari; il sourit et me dit que M. de S. Arnoud était le beau-fils du juge de paix du port aux vins; — « le nom qu'il porte est un nom de comédie, qu'il a pris pour se soustraire à ses créanciers; il sort de Sainte-Pélagie et lorsque je l'ai rencontré chez moi, je lui ai fait quelques questions sur sa situation; « le hasard, m'a-t-il « répondu, m'a fait rencontrer madame Bottu; « elle s'est empressée de me prêter de l'argent pour « subvenir à mes premiers besoins. » Voilà, m'a-jouta le jeune homme, tout ce que je sais de M. le comte de S. Arnoud, c'est un fort joli garçon; madame Bottu, comme je vous l'ai déjà dit, a tout empire sur M. Ch... de D..., aussi elle obtient par son crédit tout ce qu'elle désire. Madame Bottu, ajouta-t-il encore, est très-connue, mais elle a besoin d'avoir de la fortune pour satisfaire ses goûts et ses caprices. »

Ce discours me confondit; je ne pouvais revenir de ma surprise ni me pardonner mon aveugle et sottise confiance, car M. le comte du C..... m'avait déjà fait à l'occasion de cette dame des confidences dont je n'avais pas tenu assez de compte;

le lendemain j'envoyai chercher madame Baillet, je lui racontai tout. « Eh bien! je perdrai sans « doute, me dit-elle, car quelques jours avant le « premier janvier, il est venu prendre chez moi « une montre pareille à la vôtre et d'autres bijoux « pour une somme assez considérable, et nous a « laissé un billet dont l'acceptation n'a pas même « été reconnue par le signataire; nous sommes dé- « cidés à faire toutes les démarches pour nous « faire payer. »

Je la priai de suspendre cette détermination, en lui disant que je savais où était sa montre; je lui donnai l'adresse de madame Bottu et les laissai arranger cette affaire comme ils voulurent. Ce ne fut pas sans peine; il fallut que M. Vila et ensuite M. Charles Geyler fils parlassent à M. de S. Arnoud. Qui croirait qu'il eut encore l'audace de se présenter chez moi, avec madame Bottu? je fis alors ce que me commandait le soin de ma réputation en leur signifiant que désormais toutes nos relations étaient finies, et que ma porte leur serait interdite; je priai madame Bottu de me remettre l'obligation que je lui avais confiée, et la somme que je lui avais donnée : elle répondit que tout cela ne devait déranger en rien nos projets et garda tout.

Elle cessa de me voir, se joignit à M. F..... pour grossir le nombre de mes ennemis, et quand je voulus retirer de ses mains ma signature, il me fallut faire encore un sacrifice de deux mille francs; voilà de quelles gens une sorte de fatalité remplissait ma maison; toujours confiante, toujours trompée, telle est en deux mots l'histoire de ma vie; j'ai su depuis que cette dame avait été appelée dans mon procès et qu'elle avait pu faire à mon sujet le roman qu'elle avait voulu, et, pourquoi non? Mon cuisinier n'a-t-il pas aussi figuré parmi les principaux personnages? M. F..... n'a-t-il pas eu la faculté de faire circuler contre moi mille écrits virulents? N'est-ce pas lui qui a fourni, si j'en crois des renseignements peu douteux, la liste de mes accusateurs? Ainsi mes ennemis sont en quelque sorte devenus mes juges, sans que la justice s'en doutât.

Madame Bottu a dit que j'étais aux petits soins avec elle; que je l'avais reconduite jusqu'à la porte d'une grande dame rue de Bourbon; le fait est controuvé; mais quand il serait vrai, serait-il étonnant qu'une affaire pressée, le besoin de voir l'homme puissant qui allait passer les soirées chez elle, m'eût conduite à son domicile? Ai-je jamais révélé les secrets importants qu'elle m'avait confiés? Ne m'avait-elle pas fait part des intrigues

concertées contre un digne personnage, qu'on a fait tomber dans la disgrace du prince et qui a payé de sa vie son malheur; hélas! elle m'avait caché son nom, car, si je l'eusse su, j'aurais assurément prévenu l'ancien et respectable ami de mon père; mais cette disgrace a servi madame Bottu, M. C..... de B..... est devenu plus puissant.

Je ne veux aujourd'hui consigner dans ces Mémoires que ce qui peut être utile à ma justification; mais plus tard, dans mes heures de solitude et de chagrin, je donnerai un supplément historique d'intrigues dont j'ai été le témoin et qui pourront piquer la curiosité; car puisque tant de gens se sont réunis pour m'accabler, pourquoi ne me donnerais-je pas la satisfaction de les accabler à mon tour par la publicité?

Quand je me fus brouillée avec madame Bottu, je confiai tout ce qui s'était passé entre elle et moi à M. le comte du C....., qui avait pour moi une telle amitié, que lorsqu'il n'était pas retenu par ses occupations, il venait passer des journées entières avec moi; je conseillais alors d'excellentes opérations de Bourse à M. Geyler; bientôt j'en fis pour moi et voici à quelle occasion: M. Gazielle, riche négociant de Marseille, vint me prier de vouloir bien recommander une jolie femme, ma-

dame la vicomtesse de Saur, à M***, beau-fils de M. Biderman. Je m'empressai de lui donner une lettre pour cette personne et quelque temps après cette dame vint me remercier. Elle avait eu un succès complet qu'elle devait sans aucun doute à la justice de sa cause ; je l'engageai à venir grossir le nombre des charmantes personnes que je réunissais pour mon plaisir et pour le leur. Cette obligeance me lia plus particulièrement avec M. Gazielle.

Je crus m'apercevoir un jour qu'il était chagrin. Je lui en demandai la cause : « J'ai suivi la Bourse, « me dit-il, et chaque jour j'éprouve de nouvelles « pertes; si je continue d'être malheureux, je se- « rai forcé de retourner à Marseille, ce qui m'af- « flige beaucoup, car les affaires vont bien mal « dans cette ville.

— « Vous jouez à la Bourse, lui dis-je, et vous « perdez! Que ne parliez-vous, je vous aurais fait « gagner. Je vous promets, si vous suivez mes « conseils, de vous faire retrouver tout ce que « vous avez perdu. Ces conseils ne viennent pas « de moi, comme vous pouvez le croire, mais « vous ne me ferez aucune question à ce sujet. »

M. Gazielle me remercia et me demanda la permission de me présenter M. Buzoni, son associé : « Je le veux bien, répondis-je, mais je dois vous

« faire l'aveu que je commence à me lasser de « travailler constamment pour les autres sans ja- « mais rien faire pour moi. — Eh bien ! dit « M. Gazielle, il faut travailler aussi pour vous, « et demain matin, si cela vous plaît, nous ré- « glerons nos conditions en présence de M. Bu- « zoni; c'est un excellent homme que j'aime « beaucoup et qui le mérite sous tous les rap- « ports. »

Je voulus savoir ce qu'était M. Buzoni, dont j'avais entendu parler, et l'on m'apprit qu'il avait éprouvé de grands malheurs et qu'il avait plu à M. Ouvrard de le ruiner. Je croyais M. Ouvrard ruiné lui-même; mais ce qu'on me dit à ce sujet me convainquit qu'on pouvait très-bien ruiner les autres et s'enrichir soi-même. Le lendemain M. Buzoni vint me voir. Il me parut tout-à-fait bon enfant quoiqu'avec une figure italienne. J'appris depuis qu'il était vif, même quelquefois emporté, mais au fond un cœur excellent, incapable de faire du mal à qui que ce soit. On peut m'en croire, car, grace à M. de Bourienne, nous sommes brouillés; mais je me plairai toujours à dire de lui le bien qu'il mérite. Nous procédâmes à nos arrangements et il fut convenu que ces messieurs me feraient dix mille francs de rente qu'ils augmenteraient progressivement s'ils se

trouvaient bien des opérations que je leur ferais faire. Lorsque nos conventions furent arrêtées, il fut décidé que l'un de ces messieurs viendrait tous les jours, à l'ordre, chez moi.

Je crus devoir les prévenir qu'il fallait mettre de côté toutes les opinions et n'avoir qu'une pensée à la Bourse, celle de faire une bonne opération. Je les engageai surtout à s'en rapporter à moi.

Nous commençâmes ainsi de très-bonnes affaires, et si j'avais ici mon livre, j'en présenterais le tableau justificatif. En continuant ainsi, il était plus que probable que j'aurais fait une fortune immense; mon étoile en ordonna autrement. Je n'aurais plus pensé à M. Ouvrard si une circonstance assez singulière ne me l'eût fait retrouver.

J'avais demandé une audience à sa majesté. M. le duc de Blacas eut la bonté de m'écrire de passer chez lui; je m'y rendis et en attendant l'heure de le voir, je me mis à examiner les personnes qui attendaient comme moi. Un homme assis qui avait aussi l'air d'examiner attira mon attention. Il était bien fait et nonchalamment étendu sur sa chaise de manière à ce que l'on considérât sa jambe. Son air de familiarité me fit d'abord croire que c'était un homme de la cour;

mais en y faisant plus d'attention je ne retrouvai rien de cette aisance, de cette fleur d'urbanité qui distinguent ceux qui fréquentent le séjour des princes. Malgré tout ce qu'il faisait pour se donner un ton de familiarité, son attitude avait quelque chose de contraint. Enfin on le nomma : M. Ouvrard! A ce nom toute mon attention se porta sur lui : « Voilà donc, me dis-je, l'homme « dont M. Corvetto redoutait les importunités et « que M. de Richelieu poussait à tout; qui se « plaint toujours des pertes qu'il a faites avec le « gouvernement, et qui cherche constamment à « s'accrocher au gouvernement; qui regrette sans « cesse les millions qu'il a perdus, et va sans cesse « offrant des millions; dont on vante la fortune « colossale, et qui ne paie ni son bottier, ni son « cuisinier, ni à plus forte raison son carrossier. « Voilà le plus habile peut-être des hommes d'in- « trigue dans l'antichambre de nos rois, et de la « meilleure intelligence avec un des premiers gen- « tilshommes. »

J'étais loin de penser que c'était entre ses mains qu'on allait déposer en quelque sorte le destin de notre armée d'Espagne.

Je rentrai chez moi, et je fis part à M. Buzoni de ce qui regardait Ouvrard : « Cet homme, me dit- « il, m'a ruiné moi et beaucoup d'autres, et le pis

« c'est qu'on ne saurait le saisir, il a le talent de « se dérober à toutes les poursuites; il est évi- « dent qu'il se trame quelque chose, puisque cet « homme se montre encore. » Il s'étendit beaucoup sur ce personnage, ajouta que chez madame la princesse de B..... on concertait en ce moment une grande intrigue; que les plus importants personnages de la cour et de la ville s'y réunissaient; il me promit de me tenir au courant, attendu qu'il avait lui-même le plus grand intérêt à savoir ce qui s'y passait.

M. Buzoni me quitta, l'esprit tout occupé de ce que je venais de lui rapporter; je continuais mes opérations de Bourse, et je m'en trouvais bien; lorsqu'une conversation avec M. Du C..... vint changer un peu la direction que j'avais donnée à mes affaires. Je lui avais raconté ce qui m'était arrivé avec madame Bottu: « Que voulez-vous, me « dit-il, tout ceci est le fruit de la révolution qui a « ruiné les gentilshommes; lorsqu'ils sont ren- « trés en France, ils y ont rapporté tous les goûts « et les préjugés que l'émigration aurait dû leur « faire perdre. Ils ont imaginé qu'ils allaient jouir « de la même fortune qu'autrefois; trompés dans « leur attente, ils ont cherché les moyens de re- « couvrer quelque chose de leur ancienne splen- « deur, et plusieurs les ont trouvés dans l'intri-

« gue; tout est devenu un objet de spéculation; « les emplois, les honneurs se vendent, c'est un « commerce énorme; quand il n'y a pas de places « à donner, on en crée, les ministres soutien- « nent les postulants, et ceux-ci soutiennent les « ministres.

« J'ai songé plus d'une fois que je pourrais « aussi tirer parti de l'état des choses; mais à qui « me fierai-je pour trouver des solliciteurs d'em- « plois? Si vous vouliez, nous pourrions faire une « fortune considérable, et nous aurions, pour « l'expliquer, le prétexte des opérations de la « Bourse. »

Ces propositions furent d'abord loin de me séduire: « J'ai essayé, lui dis-je, cette route de la « fortune, et je suis lasse des ennuis que j'y ai « éprouvés; mes spéculations de Bourse réussis- « sent à merveille; je sais ce que j'ai éprouvé avec « madame Bottu, je reste comme je suis. »

« N'en parlons plus, me dit M. Du C....., mais « que ceci soit entre vous et moi, faites sur- « tout que madame de ..... n'en sache pas un « mot. » Je le lui promis, et plusieurs jours se pas- sèrent sans qu'il revînt sur ce sujet, mais il était facile de s'apercevoir qu'il y tenait. » Les opéra- « tions de la Bourse, me dit-il, ont leurs chances, « il ne faut qu'un moment pour y perdre tout ce

« qu'on a gagné. Les banquiers du ministère eux-
« mêmes y sont quelquefois pris. Réfléchissez-y,
« et soyez sûre que vous avez tort de ne pas
« ménager une autre corde à votre arc; le succès
« d'une ou deux affaires vous donnerait un cré-
« dit considérable, et votre fortune se grossirait
« plus fortement et plus vite. »

Ce genre de conversation revenait sans cesse entre lui et moi: je ne pouvais douter qu'il n'eût du crédit; sa position à la cour et auprès des ministres était de nature à m'encourager. Cependant je voulais quelque chose de plus; dans un de mes entretiens avec M. Du C....., je lui demandai quel moyen il avait de m'assurer que nos spéculations communes seraient sans désagréments, et toujours sûres. « Il faut, lui dis-je,
« que vous me donniez ici des marques incontes-
« tables de votre confiance; jamais je ne trahirai
« vos secrets; je sais dans quelle haute position
« se trouve votre belle-fille; j'aurais pu peut-être
« y arriver comme elle, si j'avais su mettre à pro-
« fit certaines circonstances; je désire, avant de
« m'engager dans la route que vous me proposez,
« que vous n'ayez aucun secret pour moi. »

M. Du C..... me témoignait tant d'amitié, et je lui avais en effet inspiré tant d'intérêt, qu'il ne craignit pas de s'expliquer sans détour, et comme

on dit vulgairement, à cœur ouvert. Si je rends compte ici de ce qu'il m'a dit, qu'on ne m'en fasse pas de reproche; je suis accablée sous le poids du malheur; j'ai besoin de me justifier, et je dois tout sacrifier à cette considération; pourquoi donc faudrait-il que je fusse une victime d'expiation, que tout le poids du mal retombât uniquement sur moi? Je vais donc entrer dans des détails qui seraient restés ensevelis dans le secret le plus profond, si l'on ne m'eût fait une nécessité de les révéler. Mais avant de me jeter dans le dédale de toutes les intrigues que je vais dévoiler, j'ai besoin de raconter une anecdote qui ne sera pas sans intérêt, qui donnera une idée du siècle où nous vivons, et prouvera de nouveau la maligne influence de mon étoile.

Madame de F..., femme d'un député, m'avait priée de venir passer la soirée chez elle. N'ayant pu me rendre à son invitation, parce que j'avais moi-même du monde, j'allai la voir le lendemain matin pour lui témoigner le regret de n'avoir pu me rendre chez elle la veille. Je la trouvai occupée à lire une quantité de papiers dans son lit. « Bon Dieu! lui dis-je, est-ce un testa-« ment que vous tenez dans vos mains? La suc-« cession sera bonne, si j'en juge par le volume « de ces pièces.»

« Bon, me répondit-elle, si vous étiez venue « hier soir, vous sauriez à quoi vous en tenir. Vous « y auriez trouvé le ministre Peyronnet, et l'on « a beaucoup parlé de ce que les députés doivent « dire et faire dans cette session. Je suis, comme « vous savez, très-liée avec sa parente, et grace « au ciel, j'ai obtenu par elle bien des greffes, des « places de judicature, et que sais-je? Mais pour « prix de ces services, on veut que mon mari « parle dans le sens des ministres; ce qui me pa- « raît assez naturel. Mon mari est le meilleur en- « fant du monde, mais il est loin d'être un Cicé- « ron. Je lui fais des discours le mieux qu'il m'est « possible; je les lui fais apprendre par cœur, il « me les débite assez bien; mais dès qu'il est à la « chambre, tout mon travail est perdu; il est « d'une si grande timidité qu'il ne saurait profé- « rer un mot; plusieurs fois je me suis rendue à « la séance pour l'encourager par ma présence. « Soins inutiles! Tous les signes que je faisais ne « pouvaient le déterminer à ouvrir la bouche. Son « silence me désespère. En ce moment, j'ai besoin « de recourir à mon amie qui est presque aussi « ministre que le ministre même; mais elle m'a « bien signifié que si dans la séance de demain « mon mari ne parlait pas, je n'ai plus rien à at- « tendre de ses bons offices. Vous voyez où j'en « suis.

— « Mais, madame, lui dis-je, ce discours me « paraît bien long; si vous le réduisiez à quelques « phrases, peut-être M. de F... viendrait-il à bout « de le retenir. — C'est impossible, répliqua-t-« elle; les notes m'ont été fournies, je n'ai fait « que les arranger; il faut que tout cela soit dit. »

En ce moment M. de F... entra, et madame de F..., continuant la conversation, comme s'il eût toujours été là : « C'est bien convenu, lui dit-elle, « demain je me rends à la séance pour vous en-« tendre. Souvenez-vous bien qu'il faut prendre « le ton solennel, parler avec force, et vous « élever au-dessus des murmures et des rires de « l'opposition. Il est indispensable de soutenir « notre protecteur et celui de toute notre fa-« mille. »

Tandis que madame de F... parlait ainsi, j'étais occupée à observer l'époux. Un sourire fin et qui me paraissait ne pas manquer de malice m'en donna d'abord une assez bonne idée. Je crus qu'il mettait sur le compte de sa timidité un éloignement particulier pour la tactique ministérielle; mais je m'aperçus bientôt que je m'étais trompée, et qu'il n'y avait chez lui de remarquable que son sourire.

« Oui, sans doute, dit-il, il faut servir ce bon « Peyronnet qui a tant fait pour nous. Mais dès

« que je m'apprête à parler dans la chambre, il me « semble que la chambre s'apprête à se moquer de « moi; une sueur froide me sort de tous les pores « et je me trouve dans des angoisses inexprima- « bles : je vous promets cependant de faire de « mon mieux demain, et j'espère que vous serez « enfin contente. »

Puis, se tournant vers moi : « Je vous assure, « madame, me dit-il, que ma mémoire est trop « ingrate pour retenir tout ce qu'il faudrait dire, « et que j'ai besoin d'un courage particulier pour « lire un discours d'une longueur démesurée ; ce- « pendant il faut bien parler et nous avons un « grand intérêt à soutenir ce qui sera proposé « demain. »

Je pris alors congé de M. et de madame de F..., riant comme une folle de l'embarras de l'un et de la timidité de l'autre. Je racontai mon aventure à M. Du C..... qui connaissait les personnages et en rit avec moi.

« Ce bon M. de F..., me dit-il, est le meilleur « homme du monde, bon père, bon mari ; mais « incapable de parler. On ferait mieux de le lais- « ser dans ses terres planter ses choux que de « l'envoyer à Paris discuter des lois. »

En rendant visite à madame de F..., mon intention avait été d'exciter son intérêt en faveur

d'un malheureux qui avait été condamné à Dieppe pour banqueroute frauduleuse et qui avait fui aux États-Unis. Sa famille avait le plus grand besoin de lui. Sa faillite était plutôt l'ouvrage d'un associé que le sien. On le pressait en vain de venir purger sa contumace; il répondait qu'il ne voulait compromettre ni son honneur ni sa liberté. Il disait que les juges n'étaient pas des dieux et qu'il ne fallait qu'un méchant pour perdre le plus honnête homme de la terre. Il ne voulait donc rentrer qu'avec sa grace. Les autorités lui avaient donné les meilleures attestations. On m'avait recommandé cette affaire; j'avais à cœur de rendre un service si doux. Je fis à madame de F... un tableau touchant de la position où se trouvait une famille à laquelle la ville entière de Dieppe prenait le plus grand intérêt. Elle me parut d'abord émue, mais se rassurant bientôt, elle me dit : « Dans ce moment, nous « avons beaucoup à demander au ministre et « nous aurons à lui demander encore; il ne faut « point l'importuner, ni user notre crédit. Je « vous donnerai une lettre pour madame D..., « femme d'un député fort obligeant et très-obli- « geante elle-même; je ne doute pas que vous « n'en soyez très-bien accueillie. »

J'acceptai la lettre, quoique bien décidée à ne

jamais revoir une femme aussi égoïste, qui faisait les discours de son époux et dont toutes les idées n'étaient tournées que vers ses propres intérêts.

Je me rendis chez madame D..... pour n'avoir rien à me reprocher. Je prévoyais d'avance que cette démarche était inutile et je prévoyais bien. « Ce n'est pas par le crédit de mon mari, « me dit cette dame, que vous pouvez espérer de « réussir. C'est un homme nul. J'ai une voie « plus sûre; si l'on veut faire le sacrifice de « cent louis, j'ai tout lieu de croire que l'on ne « tardera pas à obtenir la grace que vous solli- « citez. »

Je représentai que la famille dont il s'agissait était ruinée, que dans la misère où elle était tombée, il lui était impossible de songer à un pareil sacrifice; j'essayai de toucher son cœur, mais inutilement : « J'en suis bien fâchée, me dit ma- « dame D...; mais s'il fallait étourdir le minis- « tre de toutes les sollicitations dont on nous « importune, nous n'en finirions pas. J'espère, « madame, que vous voudrez bien taire la pro- « position que j'ai eu l'honneur de vous faire; « d'ailleurs je nierais tout. »

J'étais intérieurement si indignée contre cette femme que je ne pris pas même la peine de

la saluer et je me retirai l'ame triste et navrée.

Quel moyen employer pour sauver l'infortuné que je recommandais, pour consoler et sauver sa famille? J'avais bien fait quelques dépenses pour que sa femme pût se présenter convenablement; mais je ne pouvais rien au-delà. Enfin, un homme de bien, un homme respectable qui ne veut point qu'on le nomme lorsqu'il fait de bonnes actions, écouta avec intérêt le récit que je lui fis : « Je ne suis point en odeur de sainteté, « me dit-il, auprès du ministère, mais je m'expo- « serai volontiers à quelques rebuffades pour « servir le malheur. » Il le servit en effet et réussit. Pourquoi ne puis-je le nommer, sa vertu s'y oppose et la reconnaissance m'en ferait un devoir; car il m'a obligée moi-même, il a compati à mes peines et sa bourse ne s'est pas fermée quand j'en ai eu besoin. Peut-être s'il m'eût donné la permission de le nommer, la considération dont il jouit m'aurait-elle servi dans mon dernier malheur. Il aurait pu me rendre témoignage et jeter sur ma vie quelques lumières qui auraient éclairé mes juges.

Parmi mes connaissances, j'avais un grand nombre de personnes que je pouvais nommer avec honneur, et peut-être devais-je attendre

d'eux un appui qu'ils ne m'ont pas accordé, tant le malheur est un objet d'effroi pour beaucoup de personnes. Il en est une pourtant qui fait exception et à laquelle je dois un hommage particulier; qu'elle me permette de tracer ici son portrait.

M. D... est indépendant de caractère et de fortune. Il est doué d'une figure douce et bonne qui ne trompe point. Son extérieur est simple et j'oserais même dire un peu campagnard. Il est généreux sans prodigalité, et cependant le trait que je vais raconter semblerait prouver le contraire, si M. D... connaissait des bornes quand il s'agit de l'amitié.

Il était au collége quand il perdit son père et sa mère. On lui donna un tuteur. Il s'était attaché particulièrement à l'un de ses camarades né pauvre, et qui n'avait, je crois, pour avenir que le talent du dessin et l'usage du pinceau qu'il cultivait avec un soin extrême. M. D..., juste appréciateur du mérite, offrit tout son cœur à ce jeune homme qui ne voulait vivre que pour sa mère, et attendit avec impatience l'instant où il pourrait lui prouver que ce n'était pas en vain qu'il lui avait offert un cœur tout dévoué.

L'époque de sa majorité arrive. Il se trouve maître de trente mille francs de rente. Il se rend

chez son notaire, et, par un acte bien stipulé, il partage cette fortune avec son ami. Il l'invite à déjeûner, et lui annonce ce qu'il vient de faire. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, pleurant d'attendrissement, balbutiant tout ce que les plus doux sentiments peuvent inspirer dans ces sortes d'occasions. Mais après cette effusion de cœur, le jeune ami refusa avec fermeté la fortune qu'on lui offrait. « Je ne veux rien que « ton cœur, s'écria-t-il; ma résolution est prise. « Je pars pour les États-Unis d'Amérique, et j'es- « père trouver dans mes talents les moyens de « soutenir ma famille. Je serai éternellement re- « connaissant de ce que tu as voulu faire pour « moi; mais je cesserais de m'estimer si j'étais « capable de t'enlever la moitié de ta fortune. Je « te le répète, ton cœur me suffit, il sera éter- « nellement pour moi le plus doux des trésors. » Il s'éleva alors entre eux un combat d'amitié et de générosité, d'une part, de désintéressement de l'autre, enfin de tout ce que le cœur humain a de plus nobles sentiments.

M. D... ne put jamais faire accepter la moitié de sa fortune à son ami. Celui-ci courut chez le notaire, fit annuler l'acte, se disposa à partir, comme il l'avait dit, pour l'Amérique, et quand tout fut réglé pour son voyage, il retourna chez

M. D... « Je veux, lui dit-il, te donner un gage de ma reconnaissance, de mon amour et de ma confiance pour toi. Je te lègue ma mère, prends-en soin comme si elle était la tienne. Accepte ce jonc, il vient de mon père, il sera le gage de notre union. » Le jonc fut accepté; M. D... prit soin de la mère de son ami comme le pourrait le plus tendre de tous les fils; il la plaça dans une campagne qui lui appartenait et la rendit heureuse.

J'ai vu cet homme si bon, si généreux; son extérieur n'avait rien de prévenant, sa mise était un peu bizarre. Mais après une si belle action, quelle observation pourrait-on se permettre? C'est lui, c'est cette excellente personne qui, dans un moment de gêne, est venue m'offrir des secours d'argent que j'ai acceptés; qu'il reçoive ici l'hommage d'une reconnaissance qui ne finira jamais.

Mais où sont-ils les hommes de ce caractère? Et pour un M. D... combien trouve-t-on de vils intrigants occupés à aggraver, pour s'enrichir, le sort des malheureux! Citerais-je ici ce qui arriva à madame V... Son mari était en prison pour dettes; elle voulait l'en tirer. Elle avait une créance assurée de 42,000 fr., c'était toute sa fortune. Elle va trouver M. Mull... qui lui offre

3,000 fr.; elle cède tous ses droits pour cette faible somme; son mari est mis en liberté; mais elle est ruinée et M. Mull... trouve moyen de recouvrer la totalité de la créance. Quelles affreuses spéculations! Madame V..., dans l'espoir de réparer ses pertes, m'offrait de me livrer avec elle à de plus nobles opérations. Je rejetai ces propositions avec aversion; car M. Mull... me paraissait indigne de vivre dans le sein de la société. Je m'arrête ici. Si j'ai tenté la fortune, j'ai toujours regardé comme honnêtes les moyens que j'ai employés. Ceux qui me les proposaient étaient faits pour me rassurer sur ce point. Mon cœur était droit, toutes mes pensées conformes à l'honneur, et si l'on a employé pour me tromper le charme des illusions, il était bien permis à une femme de s'y laisser entraîner. C'est un ancien axiome, que l'intention détermine le mérite ou le blâme des actions humaines. Je puis attester ici que mes intentions ont toujours été aussi pures que le jour.

On connaît maintenant mes relations avec M. le comte Du C..... Son amitié pour moi croissait de jour en jour. J'étais assez avancée dans sa confiance pour qu'il n'eût pas à craindre de me faire des confidences. Le lecteur me permettra de me retirer pour un moment de la

scène et d'y produire cet excellent vieillard. Ce qu'il dira ne saurait manquer de servir à ma justification et d'accroître l'intérêt de ces Mémoires. Je prie seulement les personnes qui seront nommées de ne pas m'en vouloir, car ce ne sera pas moi qui parlerai, mais un homme qui, quoique d'un caractère doux et modéré, aura pourtant souvent à se plaindre.

Dans les diverses conversations que nous avions eues ensemble sur les projets de fortune dont il m'avait parlé, je n'avais pas craint de lui dire : « Parlez-moi franchement, est-ce sur votre « crédit unique que vous fondez vos espérances? « Ne serait-ce pas plutôt sur celui d'une per- « sonne qui vous touche de près? — Oh! sans « doute, me dit-il avec une aimable franchise; « ma belle-fille sera pour quelque chose dans « mes projets; c'est bien le moins qu'elle puisse « faire pour moi qui me vois obligé de faire le « sacrifice de toutes mes inclinations, de tous « mes goûts pour vivre sous le même toit qu'elle, « malgré les chagrins qu'elle a donnés à mon « fils.

« Mais, lui dis-je, comment a-t-elle fait pour « arriver à un si haut degré de faveur? — C'est, « me répondit-il, une intrigue fort longue à ra- « conter. Lorsque je suis revenu de l'émigration

« où j'avais pris le goût de la campagne, j'avais « rapporté avec moi un vieil attachement qui « avait pris racine depuis un grand nombre d'an- « nées. J'eusse voulu que mes moyens m'eussent « permis d'aller vivre dans quelque coin de la « province auprès de ma famille, à Montpellier, « par exemple, ou à Cette. Mais c'était la chose « impossible, et je me suis trouvé encore trop « heureux de reprendre du service à la cour et « de vivre, faute de mieux, dans le séjour de l'in- « trigue et de la duplicité. J'étais d'ailleurs re- « tenu à Paris par le plus puissant intérêt, une « femme que j'aimais éperdûment et une fille ché- « rie, seul fruit de mon amour.

—« Eh quoi! lui dis-je, est-ce de madame de... « que vous voulez parler? car je ne vois auprès « de vous aucune autre personne à qui vous té- « moigniez de l'intérêt. —Vous la connaissez, me « répondit-il, elle est tout-à-fait bonne femme; « elle a été très-bien; je ne sais pourtant com- « ment elle est parvenue à prendre sur moi « l'empire qu'elle y exerce; car son éducation a « été négligée, sa voix a quelque chose de dé- « sagréable; mais vous savez ce que peut sur « un bon cœur le charme de l'habitude. — Com- « ment, m'écriais-je, étonnée de tout ce que je « venais d'entendre, Min... fille de madame de

« Ch... est votre fille! — Laissons, me dit-il, ces « particularités, et ne me faites point de ques- « tions à cet égard. »

Je m'arrêtai aussitôt; mais une circonstance dont je serai bientôt obligée de parler me ramènera sur ce sujet et j'aurai alors plus d'une anecdote à raconter. M. Du C..... revint aussitôt à sa belle-fille et entreprit de m'en tracer le portrait.

« Elle est assez bien conservée; sa figure est « agréable et très-riante lorsqu'elle le veut bien « et qu'elle croit de son intérêt de lui donner « cette expression; mais habituellement ses traits « ont quelque chose de sérieux et de dur. Ses « yeux sont beaux, mais depuis qu'elle les a « exercés à plaire, elle leur a donné un caractère « plus étudié que naturel. Rien dans sa per- « sonne n'est d'un mérite supérieur, et si elle « n'était pas parvenue à tant de faveur et de cé- « lébrité, c'est une femme dont on ne parlerait « plus, car elle a passé l'époque brillante de la « jeunesse. Ses qualités morales sont très-diver- « ses. Elle est douce et par fois impérieuse et vo- « lontaire; elle a beaucoup d'esprit ou plutôt « une heureuse mémoire, et le rare mérite de « saisir tout ce qu'il y a de bon et d'en tirer ha- « bilement parti pour elle-même. Elle est douée « d'une pénétration et d'une finesse extrêmes, d'une

« volonté tenace, et d'une ambition démesurée, « mais pour elle seule et ses enfants, car elle est « bonne mère. Je voudrais pouvoir louer sa gé- « nérosité, mais ce n'est pas sa vertu favorite. « Dans tout ce qu'elle a fait pour composer un « ministère qui lui convînt, elle n'a eu en vue « que son intérêt personnel et n'a pas mal « réussi. Une fois établie quelque part, elle sait « s'y maintenir, et c'est sans doute ce qu'on n'a- « vait pas prévu quand on l'a aidée à s'établir au « poste élevé qu'elle occupe. Elle écrit bien, mais « non pas sans quelque secours. — J'espère, lui « dis-je, que ce secours ne lui vient pas de « M. S... de la R... Comment se fait-il qu'elle ait « pu aimer si long-temps un homme à qui l'on « accorde généralement si peu de lumières et « d'esprit? — Tout-à-l'heure je vous parlerai de « lui; il faut que tout vienne en son temps. Le « secours lui vient d'autre part; c'est un homme « de mérite qui l'aide à rédiger les charmants « petits billets, les lettres si aimables qu'elle « écrit au personnage supérieur que vous con- « naissez. D'ailleurs elle sait s'emparer adroite- « ment des heureux mots qui échappent dans la « bonne société et qui passent souvent sans être « aperçus. Ajoutez à cela un joli cliquetis de pe- « tites épigrammes qu'elle adapte à merveille

« aux courtisans d'aujourd'hui. Tout cela donne « à sa correspondance je ne sais quoi de piquant « qui la rend très-agréable.

« A mon arrivée de l'émigration, je fus loin d'ê- « tre content de l'intérieur de la maison de mon « fils, il n'y avait pas entre l'époux et l'épouse la « moindre union; je ne sais comment M. S.... de la « R... était parvenu à capter ses bonnes graces, car « son mérite se borne à bien peu de chose; il avait « pourtant trouvé grace auprès des beaux yeux de « ma belle-fille; mais je n'ai jamais compris cette « belle passion, ni l'influence qu'il avait acquise sur « son esprit; je crains bien qu'il n'ait contribué pour « beaucoup à mettre le trouble dans le ménage.

« Je me trouvais à cet égard dans une position « fort délicate; j'évitais, autant que possible, de « me trouver en tiers dans les altercations qui « survenaient entre le mari et la femme; mon ex- « trême attachement pour mes petits enfants « m'imposait le rôle de conciliateur; mais il n'é- « tait pas toujours facile à remplir, et dans ce cas, « j'avais soin de ne pas me mêler de la querelle.

« Nous étions loin de jouir d'une fortune con- « sidérable; j'avais perdu la mienne dans l'émigra- « tion; mon fils avait celle de sa mère, et ma belle- « fille la dot qu'elle tenait du président son père; « mes appointements chez le duc de Bourbon, où

« j'avais eu le bonheur de rentrer, étaient modi-
« ques ; M. de Ch..., attaché comme moi au prince,
« venait de mourir, et n'avait laissé aucune for-
« tune à sa veuve. Elle se trouvait entièrement
« à ma charge, et mes moyens étaient très-bornés ;
« je sollicitais inutilement auprès du ministère de
« la maison du roi la rentrée de diverses sommes
« qui me sont dues, et ne recevais pas de réponse ;
« tout cela me tenait dans un état de gêne.

« En ce moment, il passa par la tête de ma
« belle-fille de faire prononcer une séparation de
« corps et de biens entre elle et son mari ; mon fils
« était résolu de tenir bon, et de maintenir sa pré-
« rogative. Mais ma belle-fille était déjà parvenue
« à mettre dans ses intérêts le duc de C..., et sa
« sœur, madame P..., tous deux jouissant de toute
« la faveur royale. »

J'interrompis ici M. le comte, pour lui demander quelques détails sur l'esprit et le caractère de madame P... ; « Je lui dois, me dit-il, une justice particulière, car ma belle-fille a poussé très-loin l'injustice envers elle ; madame P... ne manque ni d'esprit ni d'instruction ; elle est vive et d'une gaîté enfantine qui plaît infiniment ; son cœur est excellent, mais sa tête est romanesque à l'excès ; elle est pour elle-même d'un extrême désintéressement, et j'ai souvent entendu ma belle-fille faire

à ce sujet des plaisanteries assez mordantes. Son unique passion est l'avancement de son frère; elle place tout son orgueil à le voir monter aussi haut que possible; tout ce qu'elle aurait pu obtenir de graces, de faveurs, elle les a reversées sur ce frère, dont elle est d'ailleurs tendrement aimée. L'un et l'autre témoignaient beaucoup d'amitié à ma belle-fille, qui, de son côté, n'oubliait rien pour les intéresser au succès de ses affaires; elle avait, outre cela, un but secret et détourné; on lui disait qu'elle était faite pour plaire, et obtenir à la cour plus qu'une présentation et des réceptions publiques; elle dressa son plan, et le dressa bien.

« Elle fouilla dans les papiers de son père, et eut le bonheur de trouver dans ce volumineux amas de pièces du palais, une partie de la procédure contre le malheureux F...; quelques-unes de ces pièces étaient d'une extrême importance. Elle les recueillit avec le plus grand soin, bien décidée à les faire servir à sa fortune et à la nôtre; elle ne me laissa ignorer ni sa découverte ni ses projets: « Soyez sûr, me dit-elle, qu'ils prospèrent entre « mes mains, et que je ne les remettrai qu'à bonne « enseigne. » Je me permis quelques observations: « Vous allez, lui dis-je, réveiller une affaire qui dort « depuis long-temps, et à laquelle personne ne « pense plus; si vous êtes assez imprudente pour

« en parler à qui que ce soit, on viendra vous en-
« lever ces pièces, et vous ne tirerez que du dé-
« sagrément de cette intrigue; vous êtes conseil-
« lée par M. A..., qui ne manque pas d'un certain
« esprit qu'il a puisé à la cour de Bonaparte;
« mais tout cela ne vaut plus rien aujourd'hui. »

Ici, j'interrompis encore M. Du C....., pour lui demander quelques détails sur ce procès; il m'en donna de très-secrets et de très-curieux; mais il n'entre ni dans mon plan, ni dans mes intentions d'en parler. Il reprit ensuite son récit:

« Soyez bien tranquille, reprit ma belle-fille,
« je sais former de ce qu'on me dit un tout dont
« je distrais le nécessaire; je garde mon secret pour
« moi; je ne suis pas assez folle pour aller en jaser
« avec des gens qui ne manqueraient pas d'en
« profiter pour eux; laissez-moi faire, et ceci vous
« servira bien. »

« Tout ce que j'aurais pu dire eût été inutile; je crus devoir m'en tenir au rôle de simple spectateur, bien persuadé que par amour-propre elle me tiendrait au courant de ses succès; je me sentais disposé à pardonner à son ambition, d'abord à cause de mes petits enfants, et ensuite un peu pour moi; j'avais des preuves de son adresse, et je n'ignorais pas que dans des moments périlleux, c'était à son habileté, à ses séductions que son

père avait dû de jouir de ses embrassements et de mille douceurs, à l'époque où il avait été arrêté. Mais alors elle était jeune et jolie; il est vrai aussi qu'elle avait moins de connaissance du grand monde, il y avait compensation; elle continua d'intéresser pour elle ses premiers patrons, le duc de C... et sa sœur, et fit si bien que le prince, favorablement prévenu, lui accorda une audience, et la reçut avec une extrême bonté; elle parla de son procès; le prince lui promit son intercession, et vous savez qu'elle le gagna complètement. Une seconde audience, accordée avec la même grace, se passa d'abord en sollicitations, où elle mêla avec adresse beaucoup d'esprit sur quelques questions qui se présentaient naturellement; le prince fit enfin attention à son amabilité, et lui permit de revenir le voir.

Enchanté d'avoir réussi, il lui tardait de me faire part de ses succès: « Je n'ai point encore, me dit-« elle, parlé des papiers, et mon amour-propre « n'en est que plus flatté; je garde ce dépôt pour « une meilleure occasion, il ne faut rien brusquer, « cela viendra dans son temps. »

« J'avais très-bonne opinion de sa finesse et de son esprit, mais je ne me doutais pas qu'elle eût autant d'habileté et de combinaisons. Souvent même, je craignais que tout ceci ne finît comme

la fable de Perrette et du pot au lait; mais quand je vis partir un billet, puis un autre, le triomphe me parut assuré.

« La pauvre madame P..., trop timide pour tenir tête à une rivale aussi redoutable, avait pris le parti de la retraite; et je lui dois cette justice qu'elle quitta la partie comme elle l'avait prise, sans perte ni gain, car rien n'est plus désintéressé, plus noble, plus généreux que le cœur de cette dame. Elle s'était réellement attachée sans aucune vue d'intérêt, aux entretiens du plus aimable des hommes dans le commerce des femmes, dont l'esprit était poussé au plus haut point de galanterie lorsqu'il avait en sa présence une dame qui plaisait à ses yeux et dont le langage parvenait à le séduire.

« En se retirant, la seule crainte de madame P... était que la faveur de son frère n'en souffrît, mais il lui restait l'espoir que ma belle-fille étant son amie continuerait à le servir. La fortune et l'intrigue en ordonnèrent autrement; toute la France frémit de la funeste catastrophe qui enleva au trône un prince que ses aimables et brillantes qualités avaient promptement réconcilié avec les premières préventions. Alors les bruits les plus fâcheux se répandirent sur le duc de C... On pouvait lui reprocher, sans doute, un peu de

négligence, et c'était déjà beaucoup; mais son dévoûment à la maison de Bourbon n'était pas équivoque; ses ennemis ne manquèrent point l'occasion. La cabale qui voulait un nouveau ministère la saisit avidement; ma belle-fille se vit entourée; elle avait déjà une cour nombreuse, car on se précipite partout où l'on aperçoit la faveur. Les plus hauts personnages usèrent de toute leur influence, pour la faire entrer dans leurs intérêts. On entreprit de se servir d'elle pour faire sentir à la toute puissance qu'il était grandement temps de renverser un ministère qui ne marchait point dans l'intérêt des véritables serviteurs du roi.

« Ma belle-fille était trop fine pour ne pas voir tout le parti qu'elle pouvait tirer des circonstances, pour fonder sa faveur sur des bases inébranlables. Elle n'avait cessé de voir mon cousin M. le comte de T... ami intime de M. C... de la P... parent lui-même de M. de V.... On dressa dans un petit comité les batteries nécessaires pour arriver au but qu'on se proposait, et former un ministère qui convînt aux personnages que ma belle-fille avait eu le plus grand intérêt à consulter. La liste fut faite par les personnes que je viens de nommer et surtout par M. de V.... qui eut le soin de se mettre en tête et de ne désigner que des créatures qu'il pût faire mouvoir à son gré. Quand

cet aréopage, d'une espèce nouvelle, eût fini son travail, on le soumit avec des remarques et surtout avec des promesses d'un genre irrésistible aux puissances prédominantes qui conclurent à l'unanimité qu'il fallait employer toute espèce de moyens pour le faire réussir.

« Toutes choses ainsi convenues, ma belle-fille aidée de son cousin de T... fit ses arrangements particuliers avec M. de V..., arrangements qui ont été très-scrupuleusement observés; car je puis vous certifier que les parties contractantes n'ont jamais cessé de se soutenir mutuellement.

« Ne vous étonnez pas, ajouta M. le comte Du C..... de me voir si bien instruit. Ma belle-fille n'avait pas à la vérité beaucoup de foi dans mes conseils; mais elle est pourvue d'une si bonne dose d'amour-propre qu'elle manquait rarement de me parler de ses succès. Ce fut alors qu'elle songea à faire usage des pièces dont je vous ai parlé; elle le fit avec une adresse admirable, et ce fut dans cette circonstance qu'elle se montra réellement habile, car il fallait rompre des affections très-vives, et des influences encore puissantes. Celui qui tombait avait été mis sur le piédestal par madame la duchesse de D..., car sans elle, il n'y serait assurément jamais monté; ceux qui lui succédaient seraient encore dans le néant si mes petits enfants

eussent eu une mère moins occupée de leur fortune. Mais moi, (et ma belle-fille le sent bien aussi) je crains fort que tout cet échafaudage ne finisse comme l'ouvrage de feu M. de Maupeou. »

Ainsi finit le récit de M. le comte Du C..... Si je l'ai rapporté, ce n'est pas que j'en eusse besoin pour le développement de ces Mémoires et ma propre instruction; je connais la vie de madame du C... aussi bien que son beau-père, mais j'ai voulu que l'on fût bien convaincu que si je me suis livrée à quelques sollicitations intéressées, ce n'était ni à l'aventure, ni sans appui, ni sans espoir de succès. Que n'avais-je pas en effet à attendre du crédit d'une personne qui avait créé de ses mains ceux qui pouvaient tout! Car ce n'était pas seulement les chefs suprêmes de l'administration publique qui lui devaient leur existence; son influence s'était étendue jusque sur la maison du prince, et c'est encore ici que je dois laisser parler M. Du C...

« Après le premier ministre, me dit-il, celui qu'elle désirait le plus captiver était l'administrateur des finances royales; il fallait donc pour bien faire qu'il lui dût le choix du prince. Pour y parvenir, elle commença par captiver M. le duc de La Ch...; elle lui fit entrevoir combien M. de L... remplirait tout ce qu'on pouvait désirer pour ré-

tablir des finances tombées dans un extrême délabrement; elle eut soin en même temps d'entretenir M. de L... des projets qu'elle avait formés pour lui, sans lui dissimuler l'intérêt particulier qu'elle y prenait elle-même; on profita de la bonne conduite qu'il avait tenue en Espagne pour le recommander, et il obtint sans beaucoup de peine une récompense qu'il était bien loin de prévoir. »

Je ne pus en ce moment m'empêcher d'interrompre la narration de M. Du C.....: « J'en veux, « lui dis-je, au personnage dont vous me parlez, « il m'a refusé deux fois, et ce que je lui demandais était juste. Une femme ne pardonne pas ces « sortes de refus. Je voudrais bien savoir l'origine « de quelques-uns de ces illustres que la fortune « a élevés, on ne sait comment, aux premiers postes de l'état. Comme vous en savez plus que moi « sur tout cela, faites-moi le plaisir de m'en dire « quelque chose. »

« Peste, me répondit-il, vous voulez faire de moi votre historiographe, et vous instruire, sans livre, dans l'histoire de nos grands personnages. Eh! mon Dieu, prenez le dictionnaire historique par une société de gens de lettres, et vous y trouverez de quoi vous satisfaire; vous saurez que le grand-père de celui dont vous me parlez était d'Édimbourg, fils d'un coutelier; que malgré la bassesse

de son extraction, il parvint à épouser la fille d'un lord, tua le frère, fut condamné à être pendu; s'enfuit, parcourut la Hollande et l'Italie; il avait rédigé depuis long-temps le plan d'une compagnie qui paierait en billets les dettes d'un état et se rembourserait par les profits; il offrit ces plans à plusieurs souverains; il trouva sous la régence du duc d'Orléans deux milliards de dettes à éteindre; on accueillit ses projets, qui ruinèrent la France et l'enrichirent extraordinairement, il sortit du royaume chargé de l'exécration publique et alla mourir à Venise, en 1819, dans un état voisin de la misère; sa fortune avait commencé par le jeu, il la perdit par le jeu; vous pourrez apprendre le reste dans les mémoires de la régence.

« M. le mar... de L.... a dans le principe aimé et servi la révolution qui l'a assez bien traitée; un de ses frères, receveur général à Nantes, avait émigré; c'est un homme généralement estimé; un autre était frère servant à Malte. Après la capitulation, il est rentré en France où il se donne comme un homme de qualité ayant fait toutes ses preuves, quoiqu'on sache bien que rien n'est moins noble qu'un frère servant. — « Il me serait facile, répondis-je à M. Du C.... de vérifier tout cela; car mon oncle le commandeur sait par cœur

tout ce qui concerne Malte, et il est très-rigide sur l'article de la noblesse; je ne vous demande rien sur l'esprit de M. le maréchal; je sais à quoi m'en tenir sur ce point. On le dit femme dans toute l'étendue du terme, qu'importe? pourvu que ce soit une bonne femme. On ajoute que le dernier qui lui parle a toujours raison; mais il ne faut pas toujours s'en rapporter aux *on dit*. — « Ma foi, répliqua M. le comte en riant, tous les « *on dit* ne sont pas aussi justes que celui-là. D'ail- « leurs son ministère n'exige pas une haute capa- « cité, et je ne soupçonne pas qu'on le consulte « beaucoup sur les affaires qui sortent de ses at- « tributions. J'ai à réclamer une somme considé- « rable; j'espère la recouvrer bientôt, et sous ce « rapport, je n'ai pas à me plaindre de lui; ma « belle-fille s'amuse beaucoup de sa morgue et « encore plus de celle de sa femme qui la pousse à « l'excès; c'est, je crois, la seule ressemblance qu'ils « aient; car le maréchal est naturellement géné- « reux, et madame est d'une parcimonie à laquelle « on pourrait donner un nom plus bas.

« Pour revenir maintenant à nos autres minis- tres, ce n'est pas sans quelque peine que ma belle-fille a cédé le portefeuille le plus important à M. de V..., car elle n'aime pas sa femme; elle est encore plus rusée que lui, et comme elle ne man-

que pas d'esprit, elle mène monsieur jusqu'à un certain point; mais elle est à son tour menée par une espèce de femme de chambre pour laquelle elle a une prédilection qu'elle porte jusqu'au ridicule; de sorte que l'on pourrait dire que la femme de chambre mène madame, que madame mène monsieur, et que comme monsieur mène l'état, c'est en définitive la femme de chambre qui gouverne. Toutefois ma belle-fille n'a rien à reprocher à V..... sous le rapport de la reconnaissance; je n'ai presque rien à vous dire sur ses confrères; c'est lui qui les a nommés en faisant entendre qu'il avait besoin d'être entouré de ses créatures pour faire marcher le gouvernement comme il l'entendrait, ayant bien soin d'assurer qu'il l'entendrait toujours dans l'intérêt de la chose. Combien de fois n'ai-je pas ri de ce que ma belle-fille m'a conté dans ses accès de gaîté! qui croirait que c'est souvent en jouant avec elle une partie de trictrac que les affaires les plus sérieuses se traitent, et que c'est en jouant qu'elle est parvenue à élever au ministère des affaires ecclésiastiques un pauvre habitué de paroisse?

« Pourquoi ne pas tirer parti de la circonstance et ne pas nous en servir pour faire aussi notre fortune? Allons, courage et discrétion, et nos affaires iront à merveille. Je veux vous mettre en rapport

avec M. de M... qui sera notre intermédiaire, et auquel vous pourrez vous adresser si quelquefois mes affaires m'obligeaient à quelque absence.

« Il est fort question d'une nomination d'agents de change et je ne doute pas qu'elle n'ait lieu, car Mgr. des finances n'est pas content de la compagnie actuelle qui ne veut pas se prêter à ses vues; vous savez ce que vaut une charge d'agent de change; trois ou quatre ans suffisent pour y faire fortune; on les vend une somme immense. C'est à vous de profiter de l'occasion; chaque candidat qui aura le bonheur d'être compris dans la nouvelle création donnera cent mille francs au moins pour prix de sa nomination, et si nous pouvons en faire nommer dix, vous voyez que voilà cinq cent mille francs pour chacun. »

Cinq cent mille francs ! Je demande au plus désintéressé des hommes s'il aurait résisté à de si brillantes espérances. J'étais si fortement persuadée qu'avec l'aide de M. le comte Du C... je réussirais à faire une fortune considérable, que je ne mis aucune finesse, aucun mystère dans ma conduite. Je venais d'ailleurs de réussir dans une affaire d'une assez grande importance. Je me mis donc à chercher des gens qui voulussent devenir agents de change ; je traitai l'affaire sans déguisement, réunissant souvent chez moi des

personnes étrangères l'une à l'autre, leur faisant des questions que je n'enveloppais d'aucun voile, tant elles me paraissaient naturelles. Quiconque m'eût dit alors que je faisais mal m'eût bien surprise. Aussi ne m'arriva-t-il rien, pas même la plus légère remontrance; et ce n'est qu'un an ou dix-huit mois après qu'on s'avisa de me rendre responsable des fautes d'autrui.

M. le comte Du C..... était toujours à court, ainsi que le prouve ma correspondance avec lui. Il ne cessait de me faire des demandes exorbitantes. Madame de Ch..... était elle-même alors très-gênée. Je lui offris vingt mille francs qu'elle refusa; mais M. le comte ne refusait rien. Toutes les fois que je lui remettais une demande, il voulait de l'argent pour mieux assurer, disait-il, le succès. Lorsque je n'en avais point, j'en empruntais et il le trouvait très-bon, attendu, disait-il, que je le recouvrerais sur les affaires que nous terminerions ensemble; comme il en avait déjà fait réussir quelques-unes, il ne m'était guère possible de refuser. Cependant il n'était pas intéressé, et je dois dire ici, à son honneur, que je l'ai vu rendre service très-gratuitement et pour le seul plaisir d'obliger.

Ce n'était pas assurément pour le seul plaisir de me voir qu'il venait passer trois ou quatre

heures de suite avec moi. Tout le monde l'a vu, et j'étais la seule chez laquelle il se rendît avec tant d'assiduité. Tout le monde en est témoin. Mais nous avions besoin de communiquer souvent ensemble et de nous entretenir des moyens de réussir dans nos entreprises. Souvent il avait des accès de dépit ; et comment ne pas les avoir, disait-il, quand on voit des gens, en un clin d'œil, gagner des sommes énormes, qui, pour d'autres, seraient une fortune considérable et ne sont pour eux que comme une goutte d'eau.

En effet un des ministres fort mal avec un auguste personnage, ayant fort à cœur de rentrer en grace, une personne qu'il me nomma et que je ne veux pas même désigner, se chargea de le rapprocher, et 800,000 fr. furent le prix de ce service. « Avisons donc, disait le comte, aux moyens de faire aussi quelque chose : voilà, j'espère, un exemple encourageant. »

J'avais déjà vu plusieurs fois M. de M... qui m'avait indiqué les moyens de conduire à bien ces sortes d'affaires ; mais lui aussi était toujours à court d'espèces, et me pressait de lui faire des avances. J'avais autour de moi deux tacticiens très-habiles à profiter du désir extrême que j'éprouvais d'acquérir une grande fortune. A ces deux personnages il faut que j'en joigne un troisième

que je ne nommerai pas, parce que, plus habile encore que les autres, il n'a laissé aucune trace de son passage dans mes affaires. Il me suffit de dire qu'il avait aussi une grande influence.

Il était question jusque dans le sein des chambres d'une nouvelle création d'agents de change. Était-ce un simple bruit que les ministres se plaisaient à répandre? était-ce un projet réel? Je n'en sais rien. Mais les hauts personnages qui vendaient leurs faveurs pour obtenir des emplois paraissaient n'en pas douter. Je suis naturellement confiante et crédule, et je crus sincèrement ce qu'ils affectaient de croire. Imprudence funeste qui me coûta tant d'argent, et compromit mon avenir!

Un des candidats qui venait habituellement à mes soirées, me pressant de ses sollicitations, j'en parlai aux personnages que je viens de mentionner plus haut, et ils le portèrent sur la liste des favorisés.

Ici je ne peux m'abstenir d'une réflexion qui paraîtra frappante. Toutes ces demandes étaient mises sous les yeux des ministres; comment se fait-il qu'ils les aient souffertes et qu'ils n'aient pas coupé court à toutes ces importunités, en répondant nettement qu'il n'était nullement question des créations dont on parlait?

Pour ma part je leur aurais su un gré infini de leur franchise. Que de reproches ils m'auraient épargnés, que de courses, que d'inimitiés! car quoique je fusse trompée moi-même et de la meilleure foi du monde, la malveillance aimait mieux croire que c'était moi qui trompais. M. F..... surtout ne s'endormait pas. Prompt à épier toutes mes démarches, à répandre sur mes actions les plus innocentes le venin de la calomnie, il avait encore trouvé le moyen d'entretenir un espion au sein de mes foyers domestiques. M. Vila m'avait engagée à prendre chez moi, comme cuisinier, un homme qui se disait le mari de ma femme de chambre, et qui, déjà âgé, ne trouvait que difficilement à se placer. Je vis une bonne action à faire et je la fis. Je réunissais à mes petits dîners les personnes que j'estimais le plus. L'art de ce cuisinier devait rendre le festin plus agréable. Me voilà décidée. Pendant trois ans qu'il resta chez moi, je m'appliquai à rendre son sort heureux; cependant je dois dire qu'il ne me convenait sous aucun rapport, et j'aurais dû trancher au vif avec lui quand je l'entendis me raconter des particularités secrètes et très-fâcheuses de M. de la M...fort chez lequel il avait servi. Si quelque jour ma tête malade se rétablit et me permet de reprendre la plume, je pour-

rai me livrer à d'utiles réflexions sur le danger d'enfermer chez soi, sans informations préalables, des êtres malfaisants comme celui dont il s'agit. J'ai fait, depuis mon infortune, ce que je devais faire avant, et voici les renseignements que je me suis procurés sur cet homme.

Jul...., dit *André*, était, avant la révolution, cuisinier en Languedoc, chez un évêque; il embrassa le parti de la république avec un fanatisme qui découvrit toute la noirceur de son ame; c'était celle d'un scélérat. A force d'horreurs, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire, il obtint la place de garde-magasin des habillements de l'armée des Pyrénées-Orientales. Il profita des avantages de sa place pour épouser à Perpignan une demoiselle d'une famille honnête qu'il rendit très-malheureuse. Comme il était incapable de gérer son emploi, on le renvoya lorsque la fougue révolutionnaire fut passée. Il reprit alors son ancien métier sous une autre forme et se fit pâtissier à Perpignan. Bonaparte ayant succédé à la république, il en devint un des plus zélés partisans. Il suivit la politique de bien des gens qui, ayant fait comme lui, sont encore tout puissants au moment où j'écris; ce qui prouve qu'il avait l'instinct naturel de son bien-être. Aussi parvint-il à être économe de l'hôpital de Barcelone, ce qui n'était pas trop bête.

Il laissa en France sa femme et trois enfants sans s'inquiéter s'ils ne tomberaient pas dans la misère. Il avait d'ailleurs un esprit de débauche indigne. A Barcelone, il s'insinua dans le secret des familles pour y semer le trouble, se mêler de leurs intérêts pécuniaires, prêt à les ruiner pourvu qu'il s'enrichît. Tout récemment encore il a fait un voyage en Espagne pour aller vendre au plus offrant et dernier enchérisseur un procès qu'il s'est procuré on ne sait comment.

Après Bonaparte, il cria plus fort qu'un autre : *Vive le Roi!* C'était grand dommage qu'il n'eût pas le talent d'être préfet, il l'aurait été de préférence à un autre. Heureuses gens qui savent s'accommoder de tous les régimes, et, suivant le temps, crier : *Vive le Roi! vive la ligue!* Le cuisinier Jul.... savait son métier et mettait sa conscience à toute sauce. Il crut alors que la province n'était pas digne de le posséder et choisit Paris pour le théâtre de ses exploits. Mais il n'avait pas songé que son incapacité serait un obstacle insurmontable à sa fortune. Il fut réduit, faute de mieux, à reprendre le tablier de cuisine, et entra chez M. de la M.....fort. Dieu sait, et moi aussi de quelle manière il parlait de cette famille. Lorsqu'on le présenta chez moi, on me le dit marié à la femme qui était à mon service.

Mais ce monsieur avait un genre d'industrie particulier, c'était de séduire les filles qui avaient quelque chose à dépenser ou à perdre.

Il était, dit-on, employé, dès ce temps, à la police de la ville ou à celle des jésuites, ce qui est à peu près la même chose. J'aurais eu de la peine à le croire en ne considérant que son ineptie; mais j'ai acquis, à mes dépens, la preuve qu'il est doué d'une imperturbable ténacité quand il s'agit de suivre une mauvaise action; qu'il est le plus faux, le plus fourbe et le plus indigne des hommes, habitué à faire un mélange exécrable des choses saintes et de la débauche. Tel est le misérable qui a exercé la plus funeste influence sur le sort d'une femme bien née, appartenant à une famille distinguée. Misérable! que dis-je, il n'avait pas perdu son temps à crier vive le roi, car à force de crier, il était parvenu à faire de son fils un officier, en le faisant entrer dans les gardes-du-corps, et ce n'était pas sans rougir que je me voyais quelquefois obligée de recevoir dans ma cuisine un homme portant l'épée et les épaulettes sans pouvoir l'admettre dans mon salon.

Quelles réflexions ne m'inspirait pas la singularité de ma position! Tandis qu'un militaire revêtu de l'uniforme d'officier était assis dans ma

cuisine, mon fils, dont l'aïeul avait obtenu les premiers grades de l'armée, qui occupait dans la société un rang honorable par sa noblesse et son mérite militaire, mon fils, assis à ma table à côté d'officiers généraux, était réduit à un simple galon sur le bras, ou, pour mieux dire, il était simple soldat. Les services de son grand-père, sa naissance, son dévouement sans bornes au roi, tout cela ne lui servait de rien. Souvent on me demandait comment il se faisait que les nobles ne fissent rien pour moi, et laissassent ainsi leur ordre se confondre dans la foule. Mais les nobles ne pensaient qu'à leur avancement individuel. Je n'ai trouvé en eux que des sentiments personnels, et si quelque larme a été versée sur mes malheurs, ce n'est pas de leurs yeux qu'elle est tombée. Cependant les plus nobles sentiments étaient héréditaires dans ma famille. Le nom du roi faisait battre le cœur de mon fils. Son imagination lui représentait le roi sur la terre, comme elle lui représentait Dieu dans le ciel. Il n'était que soldat, mais il en était tout fier et la gloire était devant ses yeux; il la voyait sans cesse prête à le couronner un jour. Vaines illusions que j'eusse inutilement cherché à dissiper! Mais dans mon intérieur, je savais bien qu'aujourd'hui il n'existait qu'un seul moyen de considération, l'argent.

Je voulais pourvoir à son sort en lui transmettant une fortune honorable. Oserait-on me blâmer d'avoir eu de pareils sentiments? Si je me suis trompée sur la nature des moyens, une erreur est-elle un délit? et n'étais-je pas entourée d'assez de séductions pour me faire illusion sur le genre d'affaires auxquelles je me livrais. Je l'ai dit, je le répète encore et je ne cesserai de dire que jamais je n'ai conçu que j'eusse le moindre tort à me reprocher. Continuons cette malheureuse série d'événements.

On commençait à parler beaucoup de la guerre d'Espagne. Je tremblai pour mon fils, car je savais bien que ce n'était pas dans le grade obscur et subalterne qu'il occupait, qu'il pouvait se distinguer de manière à monter plus haut. M. le comte Du C..... me rassurait pleinement en me protestant que le président du conseil des ministres ne voulait pas cette guerre et qu'elle n'aurait pas lieu. Je sais ici bien des choses dont je ne veux point parler, car ce n'est pas un livre de politique que j'écris. Mais l'engagement de mon fils expirait. J'avais souvent parlé de lui aux grands personnages que je voyais alors et qui sont encore dans les plus hautes fonctions. Ils m'avaient promis beaucoup, et toute remplie d'espérances, j'écrivis à mon fils de quitter le ser-

vice immédiatement après l'expiration de son engagement et de revenir auprès de moi. Voici sa réponse textuellement. Elle méritait, je crois, une autre récompense que celle qu'il a obtenue.

« Tu ne saurais croire, ma chère mère, com-
« bien ta lettre m'a fait de peine, par l'impossi-
« bilité où je me suis mis de t'obéir. Cependant
« j'espère que le motif qui m'a décidé trouvera
« grace à tes yeux. A la seule pensée qu'il était
« possible qu'il y eût guerre, j'ai repris un nou-
« vel engagement. Je puis bien t'assurer d'avance,
« chère maman, que si un semblable événement
« a lieu, je donnerai des preuves de dévouement
« et de courage, car je me sens disposé à faire de
« belles actions si l'occasion s'en présente. Je ne
« m'exposerai pas sans raison, car je songerai à
« toi, mais je me rendrai digne de mon grand-
« père dont tu m'as raconté si souvent les nobles
« exploits. Songe que cela ne pouvait être au-
« trement sans me déshonorer et que la mort
« me paraît préférable.

« J'ai reçu de l'argent pour mon second engage-
« ment; mais comme je ne veux point vendre mes
« services à mon pays et à mon roi, je te prie de
« permettre que je consacre cette petite somme
« à la souscription ouverte pour l'acquisition du

« domaine de Chambord, qui deviendra ainsi « la propriété du jeune prince, l'espoir de la « France.

« Console-toi donc, ma bonne mère, du parti « que j'ai cru devoir prendre. Avec un peu de ré- « flexion tu me loueras au lieu de me blâmer; « car tu peux compter que je remplirai bien mes « devoirs. Adieu, ma mère chérie, je t'embrasse « avec toute la tendresse d'un bon fils. »

Telle fut la lettre que je reçus de lui en réponse à la mienne. Il aurait certainement pu se dispenser de reprendre un engagement; mais il avait été élevé par moi seule et je lui avais tellement inculqué le principe de l'honneur que ce fut ce sentiment qui lui dicta sa conduite.

Je m'empressai de remplir ses intentions en versant dans la caisse des souscriptions pour Chambord le montant de la somme que mon fils m'avait adressée. J'en reçus une quittance motivée que j'envoyai au ministre de la guerre, alors le duc de Bellune, qui voulut bien dès-lors faire plus d'attention à mon fils, et le comprendre dans le cadre des officiers. Il eut lui-même l'obligeance de m'en prévenir par une petite lettre particulière. Je me croyais assurément bien sûre de mon fait; mais voici, contre toute attente, que je reçois une lettre du chef des bureaux chargé

des promotions, qui m'annonçait positivement que mon fils n'avait pu, pour cette fois, être compris dans le nombre des officiers, et qu'il en ressentait le plus vif regret. Je ne pouvais m'expliquer ces contradictions lorsque M. de Bourienne, que je voyais souvent, entra chez moi. Surpris autant que je l'étais de ce conflit de pouvoirs, il eut l'extrême complaisance de se rendre chez le ministre pour expliquer cette inconcevable énigme. De mon côté je fis des démarches. La lettre des bureaux venait précisément de l'homme avec lequel j'avais eu des relations, de cet employé si honnête qui recevait avec toute la discrétion possible et rendait avec la plus délicate exactitude. Il avait souvent fait, de son chef, des capitaines, des colonels, etc. J'allai le trouver; il me reçut avec empressement, me promit de s'occuper, et s'occupa en effet avec beaucoup de zèle de la nomination de mon fils, et (ce que je dois m'empresser de dire) avec un tel désintéressement qu'il me fut impossible de lui faire accepter même un simple dîner. Enfin, après beaucoup de démarches, j'eus le bonheur d'embrasser mon fils, paré de son épée et de ses épaulettes; mais il manquait quelque chose à sa joie et à la mienne; il craignait que sa promotion ne le fît changer de destination. Je pourvus encore à ses

désirs; un général de mes amis le fit entrer dans un régiment que l'on formait et dont il connaissait le colonel.

De quel bonheur cette heureuse promotion remplit son cœur et le mien! comme il fut ému quand pour la première fois on lui porta les armes! j'ai vu ses joues se colorer, et de douces larmes s'échapper de ses yeux. Oh! comme alors je sentis le prix de la vie, et le bonheur d'être mère!

« Cependant, disait-il, j'aurais été plus heureux « encore si mon grade eût été le prix d'une glo- « rieuse action; » telle était la noblesse de son caractère. Infortuné jeune homme, ainsi que moi rejeté d'une famille sans entrailles, si tes vœux eussent été accomplis, tu aurais peut-être trouvé sur le champ de bataille un glorieux trépas, je pleurerais sur une vie honorable terminée à son aurore, tandis que mes larmes coulent aujourd'hui avec abondance et amertume sur le cruel abandon où se trouvent tes jeunes et tristes années. Hélas! après un pénible service comme soldat, après quatre années passées honorablement comme officier, le voilà forcé de quitter sa carrière! son cœur est flétri, son noble orgueil est blessé, son courage est abattu, et moi seule, je cause ses malheurs. Pleure, pleure, mère infortunée! il a tout perdu, et moi je ne puis rien pour lui; avec

quelle fermeté d'ame il a supporté ce revers inattendu; pas un mot de plainte ne s'est échappé de ses lèvres; hélas! c'est lui qui me consolait, et quand après trois ans d'absence, il s'est précipité dans mes bras, après quelques moments de silence: ma mère, me dit-il, tout est perdu pour moi, *hors l'honneur, que je n'abandonnerai jamais.*

Que mes lecteurs pardonnent à une mère ce triste épisode; le nom de mon fils pouvait-il se trouver sous ma plume, sans que je m'y arrêtasse; et quelle douleur plus vive pour moi, que de le voir privé maintenant de son état, et pourquoi, comment, par qui? pour moi et par moi. Ah! laissons enfin ce sujet douloureux, et revenons à ma triste tâche.

J'avais, au sein de mes foyers domestiques, un être perfide, toujours attaché à ma suite, ne cessant d'épier mes moindres actions, suivant toutes mes démarches pour en rendre compte à mon plus cruel ennemi, le sieur F.....; cet indigne espion était le vil individu dont j'ai parlé, ce Jul.... qu'on avait introduit chez moi, bien plus pour empoisonner ma vie, que pour l'entretenir; souvent je cherchais, et je cherchais inutilement des papiers précieux que peut-être je laissais trop imprudemment hors de mon secrétaire; je ne pouvais m'expliquer comment ils disparaissaient;

c'était sa main criminelle qui me les enlevait. Je recevais un nombre considérable de personnes éminentes sans distinction d'opinions; quel vaste champ d'espionnage pour ce misérable! Rien alors ne troublait ma sécurité; mes affaires personnelles prospéraient, car j'avais fait d'excellentes opérations de Bourse, j'étais entourée de personnages dont le crédit était immense, et je ne pouvais en douter, je vais en citer un exemple.

Une personne qui avait occupé une grande place venait de mourir, et l'on parlait beaucoup dans le monde de son successeur. Dans une de mes soirées, M. de C... M... se trouvait par hasard chez moi, et M. le comte Du C... par habitude. M. de M. était l'ami intime d'un homme puissamment riche; depuis un quart-d'heure, on parlait de cet événement, lorsque M. de M... tirant à part M. le comte Du C... lui fit devant moi la proposition de faire obtenir la place vacante à son ami; la conversation s'engagea vivement, l'un parlant de la reconnaissance qu'en aurait son ami, l'autre, de l'impuissance où il était d'obtenir ce qu'on lui demandait. « Je sais bien que par vous-même, ré-
« pondit M. de M..., il serait peut-être difficile d'ob-
« tenir un si bel emploi; mais vous avez bien près
« de vous quelqu'un qui peut tout, sans que le
« ministère en soit blessé; je ne puis vous dire

« quelle sera la reconnaissance de mon ami; 200 « mille francs ne lui coûteraient rien pour cela; « je vous demande pardon de mon indiscrétion; « mais je sais ce qu'il faut faire en pareil cas, et « le silence le plus profond couvrirait ce que je « viens de dire; j'ai eu l'honneur de vous entendre « parler quelquefois avec confiance chez madame, « et certainement je ne la trahirais pas.

« Quelle folie, répondit aussitôt M. le comte; mais aujourd'hui on parle de tout cela sans mystère; j'avoue néanmoins que le choix est bon, le sujet très estimable; si cela peut vous obliger, je veux bien en dire deux mots, et si la personne est agréée, je m'empresserai de vous en prévenir. »

Huit jours se passèrent sans que je visse M. le comte, encore moins M. de M...; j'avais presque oublié cette conversation, lorsque les journaux proclamèrent la nomination du personnage dont il avait été question chez moi.

« Eh bien! dis-je à M. le comte Du C..., quand je le revis, j'ai lieu de croire que vous avez conclu un marché qui me paraissait fort avantageux: voici mot à mot sa réponse. » Vous concevez bien « que M. de M... m'avait parlé trop directement « pour que les choses pussent se passer ainsi; il « fallait au moins couvrir de quelque voile la pro- « position. Après avoir rendu compte à ma parente

« fille de ce qui m'avait été dit, nous avons ima-
« giné un moyen de tout concilier; une personne
« que je me dispenserai de vous nommer, est allée
« trouver M. de M..., pour lui proposer un pari
« de la somme mentionnée, l'une des deux parties
« soutenant que le candidat en question serait
« nommé, l'autre, qu'il ne le serait pas; la somme
« convenue a été déposée, et les journaux vous
« ont dit le reste; pour moi, je n'ai guère eu au-
« tre chose dans cette affaire, que de couvrir d'un
« voile officieux ce qu'il était nécessaire de tenir
« secret. »

Peu de temps avant, M. le comte avait été assez heureux pour mener à bien une demande que je lui avais remise pour le ministère de la marine; j'avais fait les fonds d'avance, et je dois dire qu'il s'empressa de me les remettre sur les bénéfices de l'entreprise; j'étais initiée à toutes les opérations, à tous les secrets du comte, car la nature d'affaires qu'il m'avait proposées l'avait en quelque sorte mis sous ma dépendance; ses besoins étaient toujours croissants: il voulait tenir un grand état de maison, et madame de Ch..... partageait bien ses inclinations; voitures, chevaux, maison de campagne, dîners fréquents, tout cela occasionait de grandes dépenses; il fallait y pourvoir, et mes soins devenaient un ob-

jet de première nécessité; on verra par la suite dans quel état de gêne le constituaient les désirs et les prétentions de la dame à laquelle il s'était si intimement attaché; j'en suspends le récit pour revenir à ce qui me concerne personnellement.

A l'époque où je vivais dans l'intime société de M. de Luigny, j'avais connu une dame de Normandie, femme d'un chef d'escadron peu fortuné, auquel j'avais fait souvent obtenir des bienfaits de la cour; elle était depuis devenue veuve, et tombée dans une profonde misère, n'ayant pour toute ressource que l'espoir d'une pension pour les services de son mari; le hasard me la ramena dans sa profonde affliction; elle apprit mon adresse, et se présenta chez moi, au moment où j'étais à causer avec M. le comte Du C..., M. de M..., et M. le duc de L...; sa figure portait les marques de la plus profonde tristesse; elle était encore belle, elle ne manquait nullement d'esprit, mais elle manquait de tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde; elle venait dans l'espoir d'obtenir par moi ce qu'elle n'avait pu obtenir par elle-même. Ces messieurs, s'étant éloignés, nous laissèrent causer ensemble, et je priai cette dame de me dire ce qui lui était arrivé depuis que je n'avais eu le plaisir de la voir: elle me raconta alors la mort de son mari, la détresse où cet événement l'avait mise, et ajouta:

« Il est nécessaire, madame, pour nous bien mettre au fait de ma position actuelle, de vous dire que mon père jouit dans son département d'une grande considération, et qu'il influe beaucoup sur la nomination des députés. Celui qui a été nommé dernièrement ne doit cet honneur qu'aux bons offices de mon père ; ce n'est pas que mon père soit ministériel ; s'il l'était, j'aurais été mieux accueillie, et plus sûre du succès. Restée seule avec un enfant, sans fortune, à la charge de ce bon père, qui a encore auprès de lui d'autres enfants, j'ai obtenu sa permission pour venir à Paris solliciter une pension. J'étais fortement recommandée à M. Le N..., député de mon département qui avait des obligations à mon père, et je m'empressai de me rendre chez lui ; son antichambre était remplie de solliciteurs, et j'avais une crainte extrême de me trouver confondue avec des personnes qui, peut-être, avaient, autant que moi, besoin de protection. Je ne saurais vous rendre combien cette pensée me déconcertait ; je vis bientôt paraître M. Le N... : il vint à moi avec empressement, me fit l'accueil le plus distingué, tandis qu'avec les autres ses manières étaient tout-à-fait ministérielles. Ses questions furent pleines d'intérêt ; il poussa l'obligeance jusqu'à m'offrir sa bourse ; il m'engagea sa parole,

qu'il s'occuperait de moi jusqu'à ce qu'il eût pleinement réussi; m'assura qu'il avait les moyens de me faire rendre justice; qu'il jouissait d'une grande influence sur l'esprit des ministres, et qu'il serait trop heureux d'en user pour m'être agréable. Je restai pénétrée de tant de bienveillance, je le remerciai les yeux pleins de larmes; cependant ce qu'il venait de me dire sur son influence auprès des ministres me laissait quelqu'inquiétude, car mon père était dans le parti de l'opposition d'une manière très-prononcée; je lui en fis l'observation. « Mais, madame, me dit-il, je me suis peut-être « mal expliqué; ce que je veux dire, c'est que les « ministres ayant à proposer un grand projet sur « les finances, sont en ce moment très-complai- « sants pour nous, afin que nous le soyons en- « suite pour eux, ajouta-t-il en riant; soyez sûre « que je ferai pour le mieux; » et tout en me parlant ainsi, il continua de m'entretenir des affaires publiques, des intrigues et des cabales qui occupaient le théâtre sur lequel il avait sa part de rôle à jouer.

« Dans tout ce qu'il me disait, je n'apercevais que son extrême bonté pour moi, sans comprendre grand chose à tout le reste; je sortis de chez lui, bien persuadée que j'avais enfin rencontré le mortel unique et généreux qui pouvait changer mon destin.

« Le lendemain, nouvelle preuve d'intérêt; il me prie de vouloir bien me rendre chez lui, et me fait signer une pétition qu'il avait eu la touchante attention de rédiger lui-même, en me confirmant dans les heureuses espérances qu'il m'avait données; il m'engagea à revenir dans deux jours, ce que je ne manquai pas de faire. « Vous « le voyez, me dit-il, mes promesses ne sont pas « tout à fait illusoires, voici déjà un à compte de « 25 louis sur la pension que vous réclamez; mais « cette petite somme ne diminuera rien du capi- « tal; c'est une faible gratification que j'ai obtenue « du ministre de la guerre; demain je vous pré- « senterai à un personnage puissant; vous avez « de l'esprit et beaucoup, ce sera l'occasion de « vous en servir auprès de lui, et je vous réponds « que vous serez bientôt la femme la plus heu- « reuse de notre province. »

« Ces paroles me ravissaient: je tenais déjà dans mes mains quelque chose de réel, le reste me semblait assuré. J'ai trouvé, me disais-je à moi-même, un second père, un bienfaiteur; ne nous pressons pas tant. Deux ou trois jours après, la scène changea, je n'oublierai de ma vie le langage qu'il me tint.

« Dans le siècle où nous vivons, ma chère dame, « me dit-il, il faut de l'art et beaucoup de docilité

« pour réussir, nous autres députés nous en avons « besoin plus que les autres; nous sommes sou- « vent plus ministres que les ministres mêmes. « mais ce n'est pas sans quelques sacrifices; ce « serait ruiner son crédit, que de tenir trop for- « tement à son opinion. Avec un peu de complai- « sance, les choses en vont mieux; pour bien « faire ses affaires, je ne connais qu'une voie, être « de l'avis du plus fort; or quels sont en ce mo- « ment les plus forts, si ce ne sont messieurs les « ministres; j'ai besoin d'entrer dans ces explica- « tions, avant de vous présenter où je dois vous « conduire; je suis même chargé de vous faire « une demi-confidence, et il faudra que vous me « répondiez catégoriquement. »

« Je l'assurai qu'il pouvait être convaincu d'avance du désir que j'avais de m'assurer par sa bienveillante intervention une existence agréable, et de mes dispositions à faire tout ce qui se rapporterait à cet objet, bien certaine qu'il ne me proposerait rien de contraire à mes principes.

« Il s'agit, me dit-il aussitôt, de bien peu de chose; votre père vous aime; il vous a toujours donné une préférence méritée sur ses autres enfants. Le collége électoral de son département aura bientôt un député à nommer; vous vous rendrez auprès de lui, vous userez de votre

influence sur son esprit pour faire nommer le candidat des ministres; je sais le cas que l'on fait de l'opinion de votre père dans son département; faites en sorte de la diriger vers celui que le ministère indiquera; il ne s'y refusera pas quand il saura que votre avenir en dépend, et moi je vous réponds que vous obtiendrez tout ce que vous désirerez.

« Non, monsieur, lui dis-je aussitôt, je ne ferai point ce que vous me recommandez, et si c'est la condition expresse de la visite que vous m'avez proposée chez un personnage éminent, il faut y renoncer; mon père ne me pardonnerait pas une pareille démarche; jamais ni lui ni moi n'avons mis notre conscience à prix; fassent de tels marchés ceux à qui ils peuvent convenir; mon père et moi ne trafiquons point de notre pensée; veuillez recevoir mes remercîments pour ce que vous avez fait jusqu'ici et mes regrets de ne pouvoir adhérer à la proposition que vous venez de me faire. »

M. Le N... me fit alors des représentations sur ma fausse délicatesse et me dit avec humeur : « Votre père est d'un libéralisme ridicule; je suis fâché que vous partagiez ses idées; on voulait faire son bonheur, le vôtre, celui de vos enfants; vous n'en voulez point, n'y pensons plus. En me

parlant ainsi, il me reconduisit vers sa porte, et moi je le quittai bien persuadée que toutes mes espérances étaient perdues et bien déterminée à y renoncer à un pareil prix; mon étoile a voulu que je rencontrasse hier M. de la Potherie; il m'a parlé de votre obligeance, il m'a donné votre adresse; vous êtes bonne, j'en ai fait souvent l'épreuve; tout mon espoir est maintenant en vous, je le fonde sur l'excellence de votre cœur.»

Elle avait à peine fini que, suivant ma louable coutume, me voilà déjà enflammée d'un beau zèle. Je cours, je volé, je prie, j'intercède; je renouvelle mes courses, mes prières et j'ai enfin la satisfaction d'obtenir, sans condition, ce qu'on avait voulu vendre à cette dame à si haut prix. Mais pourquoi raconté-je cette anecdote et quel rapport a-t-elle avec ma cause? Le voici: on m'a réprésentée comme une femme tout occupée d'intrigues, tourmentée du besoin d'assiéger les bureaux et les antichambres des ministres, cherchant la fortune dans le mouvement et dans une agitation continuelle; c'est même sous ces couleurs mensongères que mon avocat lui-même, j'ignore encore pourquoi, a jugé à propos de me représenter. Eh bien! j'espère qu'on sera convaincu que ce n'était pas l'esprit d'intrigue qui me faisait quitter ma maison, mes affaires, mes amis et mes

plaisirs pour rendre très-gratuitement des services à ceux qui, comme la dame dont je viens de parler, se trouvaient dans une position difficile; la vue du malheur m'a constamment touchée et jamais mon oreille et mon cœur ne se sont fermés aux cris de l'infortune.

FIN DES MÉMOIRES DE MADAME DE CAMPESTRE.

PLAIDOYER

DE Mᵉ MORET,

POUR MADAME DE CAMPESTRE,

STÉNOGRAPHIÉ DANS L'AUDIENCE DE LA COUR ROYALE
DU 19 MARS 1826.

PLAIDOYER

DE Me MORET,

POUR MADAME DE CAMPESTRE,

STÉNOGRAPHIÉ DANS L'AUDIENCE DE LA COUR ROYALE LE 19 MARS 1826.

MESSIEURS,

Après huit longs mois de captivité, pendant l'instruction de son procès, madame de Campestre fut condamnée à deux années de prison par le Tribunal de police correctionnelle. Sans redouter une autre détention pour les délais de la procédure devant vous, elle interjeta son appel; et forte sans doute de son innocence, elle venait aux pieds de la justice solliciter avec confiance de nouveaux débats et un nouvel arrêt.

Mais lorsqu'elle apprit que M. le Procureur-général avait lui-même formé un appel *à minimâ*, et demandait que la peine fût portée à cinq années d'emprisonnement, son courage l'abandonna; elle craignit que des préventions s'élevassent même jusqu'à ses juges souverains.

Je la rassurai : ne craignez rien, lui dis-je; la tribune du

ministère public est occupée par un magistrat dont la conscience égale le talent; il applaudira le premier à votre acquittement, si vous n'êtes pas coupable.

Ne redoutez ni préventions ni rigueur de la part de la Cour. Elle est supérieure par ses lumières et son équité comme par sa dignité judiciaire. Elle domine les passions et les faiblesses humaines; mais elle les connaît, mais elle y compatit, lorsque les lois ne sont pas violées; enfin elle est d'autant plus indulgente qu'elle est plus pure, et qu'elle n'a pas besoin de condamnations sévères pour prouver sa vertu.

Madame de Campestre eut foi dans sa cause et dans ses juges; vous avez pu vous-mêmes en être convaincus par sa présence d'esprit, la netteté de ses réponses, et le calme de son maintien dans ces débats.

Mais moi qui la consolais, j'avais besoin d'être rassuré moi-même.

Vous connaissez l'importance de ce procès qui porte le cachet du siècle et l'empreinte de nos mœurs sociales. Vous savez que c'est hier seulement que j'ai pu parcourir les volumineux dossiers d'instruction et de renseignements qui surchargent de leur poids poudreux la table du greffier :

« . . . . . rudis indigestaque moles
« Quam dixerim cahos! »

Vous n'gnorez pas enfin les difficultés de ma position, et les nombreux écueils que je dois éviter.

Si je soutiens que madame de Campestre s'est livrée seulement à des jeux de Bourse, je crains de ne pas convaincre vos esprits, qui m'ont paru incrédules sur ce point; si je prétends qu'elle est l'agent et le prête-nom d'une noble dame, que de susceptibilités à ménager, que d'embarras de

discussion ! Si je veux démontrer que la prévenue a reçu de l'argent pour acheter des places, de l'art. 405 du Code pénal, je retombe dans les art. 177 et 178 ; au lieu de l'escroquerie, je prouve la corruption....

Que de dangers, et surtout dans une défense presque entièrement improvisée, vous le savez ! *Incedo per ignes ;* ah ! je le répète, j'ai plus besoin d'être rassuré que madame de Campestre elle-même.

Mais, Messieurs, ma confiance en vous égale la sienne, et je vais descendre sans crainte dans l'arène ; votre justice est le refuge de ma cliente, votre indulgence sera le soutien de son avocat.

FAITS.

Vos moments sont trop précieux pour que je les consume dans un narré fastidieux de faits, d'instruction et d'actes que vous connaissez aussi bien que moi-même. Deux rapports, remarquables par la clarté, l'ordre et la précision, ont été successivement présentés avec les détails de cette cause, et M. l'avocat-général, dans son réquisitoire, vient d'en rassembler les faisceaux en discutant les généralités du procès.

Je rappelle seulement des faits spéciaux à ma cliente, et qui ne pouvaient être reproduits convenablement que dans la défense.

Madame de Campestre a parlé de préventions qui, depuis long-temps, l'environnent, et qui l'ont conduite enfin à sa perte, et j'explique sa pensée.

Un sieur Faure, oculiste, après avoir été son ami, a rompu violemment leurs liaisons, et, depuis cinq ans, il *écrit* partout des lettres anonymes ou signées, dans lesquelles il a diffamé la prévenue, et préparé sa ruine.

Ces faits résultent de deux lettres que j'ai lues dans les dossiers, et rédigées par M. le comte Lespinasse de Langeac; elles sont envoyées assez haut, et leur date est ancienne; l'une est adressée à M. de Brécy, lecteur du Roi, défunt, et l'autre à M. le duc de Duras.

A cet ennemi actif et ardent, s'en joignit un autre non moins dangereux. Un sieur Julien, cuisinier de madame de Campestre, exactement payé, ses quittances sont aux pièces, et comblé des bienfaits de cette dame, y répondit par l'ingratitude et la délation; sa dénonciation est au dossier. Il déclara, *proprio motu*, les faits sur lesquels le procès a été construit. Ainsi cet homme a profité de son admission au foyer domestique pour en révéler les secrets, et les calomnier; cet homme que Rome eût refusé d'entendre, dans tout autre crime que celui de lèse-majesté; cet homme sur le front duquel l'indignation antique eût écrit *infamis esto*, sois infame, cet homme de nos jours a été écouté, et c'est sur sa déclaration que sa maîtresse et sa bienfaitrice a été mise en jugement!

Proh! Pudor!

Madame de Campestre fut avertie du sort qu'on lui préparait.

Un sieur Maillaz, dans plusieurs lettres que j'ai parcourues aux pièces, trahit son mandat. Il écrit avant l'arrestation à la prévenue; lui déclare qu'il est chargé de la poursuivre, livre les intérêts de ses clients, propose des arrangements personnels, signe son nom, donne son adresse, et se prétend avocat. Mais je m'empresse de le dire, il ne l'est pas, sa conduite le prouve; je me hâte de le déclarer pour l'honneur de l'ordre auquel je me fais gloire d'appartenir; le sieur

Maillaz n'est pas sur le tableau, et s'il y eût été inscrit, sa radiation eût suivi immédiatement sa forfaiture.

Madame de Campestre refusa toutes les propositions : coupable, elle eût accepté ; innocente elle refuse ; coupable, elle se fût enfuie ; innocente, elle reste à Paris.

Mais outre cet avertissement épistolaire, elle reçoit des avertissements judiciaires. Deux mandats à prévenue lui sont adressés ; deux fois elle subit un interrogatoire devant M. le juge d'instruction ; deux fois elle est renvoyée libre dans sa maison, et elle reste encore à Paris.

Enfin elle est arrêtée, mise en jugement et condamnée.

Mais, à moins de preuves évidentes, je suis autorisé à dire : ma cliente vivait, pour ainsi dire, dans une atmosphère de calomnie ; des préventions ont dû s'élever contre elle ; elle pouvait quitter la France, elle s'est obstinée à y demeurer ; elle s'est présentée aux magistrats d'instruction, aux magistrats de première instance ; condamnée, elle en appelle à une cour supérieure : si une femme coupable agit ainsi, comment donc agirait une femme innocente ?

Ces faits préliminaires exposés, j'examine le jugement.

PREMIÈRE DISCUSSION.

La sentence du Tribunal correctionnel se divise en deux parties : dans la première, on établit les manœuvres attribuées, en général, à l'appelante ; dans la seconde, on les applique aux faits spéciaux. Je suivrai le même ordre de plaidoirie. La pénalité invoquée est celle de l'art. 405.

« Art. 405. Quiconque, soit en faisant usage de faux noms « ou de fausses qualités, soit en employant des manœuvres « frauduleuses pour persuader l'existence de fausses entre- « prises, d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaire, ou pour « faire naître l'espérance ou la crainte d'un succès, d'un ac-

« cident ou de tout autre événement chimérique, se sera fait « remettre ou délivrer des fonds, des meubles ou des obliga- « tions, dispositions, billets, promesses, quittances ou dé- « charges, et aura, par un de ces moyens, escroqué ou tenté « d'escroquer la totalité ou partie de la fortune d'autrui, sera « puni d'un emprisonnement d'un an au moins, et de cinq « ans au plus, et d'une amende de cinquante francs au moins, « et de trois mille francs au plus. — Le coupable pourra « être, en outre, à compter du jour où il aura subi sa peine, « interdit, pendant cinq ans au moins, et dix au plus, des « droits mentionnés en l'art. 42 du présent code : le tout « sauf les peines plus graves, s'il y a crime ou faux. »

CHARGES GÉNÉRALES.

La prévenue a pris, depuis 1814, *le nom de Campestre, et successivement, sans droit, les titres de Baronne, Comtesse et Marquise* (dit le jugement).

Je réponds : Le nom de Campestre est celui de son mari ; un acte de notoriété, que je représente, le prouve. J'écarte les autres détails sur ce qui est antérieur à 1814, la Cour les connaît ; malheureuse dans son choix, ma cliente s'est séparée de l'homme qui avait trompé son espoir ; les lois lui offraient un remède, elle l'a employé. Elle est à plaindre, mais non à blâmer.

Quant aux titres, elle ne les prenait point ; elle se les laissait donner dans ses relations sociales ; elle ne les signait pas dans les actes notariés ou sous seing-privé. M. de Campestre signifie seulement Millo de Campestre.

Ces qualifications, elle vous l'avouait hier, lui étaient agréables ; ce titre de comtesse

Chatouillait de son cœur l'orgueilleuse faiblesse.

J'en conviens ; mais ce n'est pas un moyen d'escroquerie, ce n'est pas un motif déterminant de confiance pécuniaire.

Depuis 1818 *elle occupait de riches appartemens ;* elle en avait le droit, puisque c'était son goût, et qu'elle les payait exactement : on peut voir les quittances. *Elle donnait des soirées*, parce qu'elle aimait les réunions, sans doute, et la société. *Elle y invitait des personnes distinguées ;* ce choix l'honorait, et elle avait raison d'adresser ses invitations, puisqu'elles étaient acceptées. *Elle se faisait demander, dans ses salons, par des domestiques à livrées étrangères*, vient d'ajouter M. l'avocat-général ; rien n'est plus naturel, elle recevait un grand nombre d'Anglais de distinction : ses cartes de visite saisies en font foi ; il fallait bien que les domestiques portassent des couleurs étrangères, puisque leurs maîtres étaient étrangers. *Elle entrait dans les hôtels de grands personnages, devant ceux qu'elle voulait tromper.* Elle était reçue dans le salon, elle avait raison de s'y présenter, puisqu'on l'accueillait : voudrait-t-on qu'elle fût restée dans l'office ou dans la loge du portier ?

Elle entretenait une correspondance avec des personnes en place, pour des demandes ou des recommandations, afin de montrer des réponses insignifiantes avec mystère, et en leur donnant de l'importance.

Un dilemme pour replique : ou la réponse est insignifiante, et en la montrant elle ne trompe personne ; ou la réponse est très-significative, alors la lettre prouve seulement qu'elle a du crédit, et non pas qu'elle suppose en avoir. Une foule de documens aux pièces sont de cette dernière classe.

Elle se flattait d'être liée avec d'importants personnages, et de pouvoir, par leur moyen, procurer des places et des faveurs.

L'ordonnance de la chambre du conseil déclare elle-même qu'elle recevait dans ses salons des ministres, des pairs de France, des députés, etc. L'ordonnance répond au considérant du jugement.

Elle prétendait être instruite des événements qui influaient sur les effets publics, et assuraient des bénéfices certains à la Bourse.

La réponse précédente peut s'appliquer ici : j'ajoute que les énormes liquidations qu'elle a faites le prouvent, et que M. Blot qui, dans une seule fin de mois, a réglé 120,000 fr. de différences à son avantage, peut en dire quelque chose. Enfin je rappelle la lettre adressée hier par le sieur Lacombe, banquier, un des plaignants, à M. le président. Il déclare, probablement sans songer aux influences logiques de la défense, « *que de Vila était consulté à la Bourse par des personnes très-recommandables.* » Or, l'instruction reconnaît dans Vila un agent de madame de Campestré; or, encore, il est difficile de supposer celle-ci dans l'ignorance lorsque celui-là est si bien instruit.

En 1814, elle logeait au quatrième, rue du Dragon, où elle était à peine vêtue convenablement et meublée; elle ne justifie d'aucun revenu ni d'aucune ressource.

Madame de Campestre demeurait, en 1814, rue Sainte-Marguerite, et non rue du Dragon, ses quittances de loyer le prouvent; elle habitait le premier et non le quatrième étage, qu'on a choisi sans doute, pour rappeler dans les esprits l'application du mot piquant, *du quatrième étage elle est tombée dans un carrosse sans se blesser;* au surplus j'avoue qu'alors sa fortune était moins considérable que depuis; elle n'avait pas encore joué à la Bourse. Mais il est inexact de dire qu'elle ne justifie d'aucune ressource, puisque le con-

traire est établi aux pièces : je le prouverai plus tard. Dès-lors elle avait quelque crédit, et demandait déjà à M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, une place dans un lycée, pour son fils (2e série, 4e liasse, aux pièces). On y trouve aussi une réponse de M. le comte Daru. Le 7 janvier 1814 (7e liasse), le général d'Hastrel, directeur-général de la conscription, lui accorde un sursis au départ d'un jeune soldat; on voit, à la même époque, des lettres de M. le comte de Langeac; dès 1815, on lit (2e série, 4e liasse) des lettres de M. le chevalier de Querelles, secrétaire-général de la commission d'organisation pour l'armée, qui annonce qu'il a présenté les pièces d'un officier recommandé par elle; enfin même en 1814, elle avait eu l'honneur d'être présentée au Roi, à son retour dans le palais de ses ancêtres.

Elle se serait livrée à de nombreuses escroqueries, qui, bien que prescrites, peuvent établir sa moralité.

J'ignore, en droit, jusqu'à quel point on peut faire revivre des actions que la loi a replacées dans le néant, pour l'accusation. J'ignore si la prescription est complète, pénalement et moralement parlant, ou si elle est interrompue sous le dernier rapport; j'ignore si les principes conservateurs des art. 637 et 638 du Code d'instruction criminelle ont été respectés dans le *considérant;* mais, en fait, j'oppose un argument décisif. Monsieur le conseiller de Poly, dans le rapport lumineux fait hier à votre audience, a rappelé toute l'instruction. Or, vous avez pu remarquer que dans le résumé des trente premiers témoignages qui contiennent les actes prescrits, plusieurs faits sont honorables à madame de Campestre; les uns constatent des dépôts fidèlement restitués; d'autres des services rendus gratuitement. Les faits à charge ne sont pas des escroqueries, mais des restes de comptes sous à des fournis-

seurs, que la prévenue aurait payés sans ses derniers malheurs, qu'elle ne pouvait prévoir au moment où les obligations étaient contractées.

Ainsi, j'ose croire que j'ai répondu, d'une manière satisfaisante pour vos consciences, à toutes les généralités du premier jugement, sur les prétendues manœuvres frauduleuses attribuées à ma cliente : j'espère que l'examen des accusations spéciales produira un résultat également favorable, et je m'y livre avec confiance.

CHARGES SPÉCIALES.

Le Tribunal a déclaré que madame de Campestre était coupable de huit escroqueries ou tentatives d'escroquerie, envers plusieurs individus dont je rappellerai les noms en discutant les chefs d'accusation.

D'après les débats et les questions que j'ai adressées aux témoins, et les observations que j'ai eu l'honneur de soumettre à la Cour, il est évident qu'une partie des inculpations est écartée dès ce moment.

Ainsi, il faut rejeter : 1° la tentative à l'égard de Huguet, personnellement ; je n'en retracerai pas les motifs : vous les connaissez ;

2° Les prétendues escroqueries au préjudice de Roques et de madame de Sourdon.

Les 3,500 francs payés par ce médecin ont pour cause des différences à la Bourse, il l'avoue lui-même.

Quant aux 15,700 fr. de madame de Sourdon, j'ai prouvé que cette dame n'avait pu faire ce prêt, puisqu'à la date par elle indiquée, elle avait perdu 90,000 fr. ; qu'elle devait à l'agent de change 50,000 fr., non payés encore aujourd'hui, et qu'elle occupait véritablement *un petit logement presque*

sans mobilier. Au surplus, cette dame, à votre audience, a déclaré enfin qu'on n'avait employé aucune manœuvre frauduleuse à son égard; ainsi, en supposant la réalité de la créance, il faut toujours rejeter l'escroquerie.

3° Le fait relatif à Molinard, qui aurait donné 4,000 fr. comme à-compte sur une place d'agent de change de première création, et promis 100,000 fr. : les billets ont été acquittés, et je les représente.

4° L'affaire de Calmelet, qui aurait remis 12,000 fr. pour une fourniture de fourrages; madame de Campestre lui a restitué volontairement cette somme, il en a fait l'aveu.

5° Et enfin la tentative d'escroquerie à l'égard de Chastagnac, lampiste, et de sa femme, qui ne porte aucun des caractères du délit puni par la loi.

Ainsi tombe la moitié des faits sur lesquels est étayé le jugement : quelle conséquence, en bonne logique, en doit-on tirer ? Que la peine doit être réduite de moitié également : ma cliente a été condamnée à deux ans de prison, et cependant le ministère public demande que la détention soit portée à cinq années, *maximum* de la loi; je suis donc fondé, au contraire, à solliciter la réduction à une année, *minimum* de l'art. 405, puisque l'art. 463 est inapplicable; mais j'espère obtenir mieux encore, j'espère obtenir sa mise en liberté.

Restent trois chefs principaux, auxquels se rattachent les faits spéciaux.

1° Madame de Campestre aurait reçu de Lacombe de Bellegarde, Jaurès et Bruyas, 20,000 fr. pour leur procurer l'adjudication des fournitures de chevaux pour l'armée, et elle aurait stipulé 200,000 fr. par an, pendant la durée de l'exploitation.

Sur cette affaire, je présente, dès l'abord, une remarque

importante, selon moi : ces trois témoins assignés hier ont écrit et déclaré qu'ils étaient dans l'impossibilité de venir à l'audience, attendu des maladies; pour Lacombe de Bellegarde, une esquinancie; pour les deux autres une douleur de jambe, et une foulure à la malléole interne; la Cour ordonne par arrêt qu'ils seront cités de nouveau, avec amende, et ils comparaissent aujourd'hui bien portans. Ainsi la Cour a dit aux malades, soyez guéris, et les malades ont été guéris; elle a dit au muet, parlez, et le muet a parlé; enfin elle a dit aux boiteux, marchez, et les boiteux ont marché.

Je dis, moi, que les sourds mêmes entendent, et que les aveugles voient que ces témoins, si subitement valides, avaient des raisons puissantes pour ne pas se présenter dans cette enceinte. Pour des magistrats qui connaissent le cœur humain, et qui savent que le temps des miracles est passé, pour ne plus revenir, leurs dépositions sont plus que suspectes.

J'ajoute la lettre de Lacombe de Bellegarde, que j'ai produite en expliquant la différence des deux mois entre la date et le marché; lettre adressée à de Vila, l'agent de madame de Campestre, et dans laquelle Lacombe prie celle-ci de dire à ses associés que les 20,000 fr. qu'il a perdus pour fin de mois, à la Bourse, sont le prix de la concession de la fourniture des fourrages.

Habemus confitentem.... C'en est assez sur ce point.

2° Relativement à Martinet, Stuber et Migeot, madame de Campestre déclare que les sommes qui lui ont été remises ont pour principe des jeux de Bourse ou des prêts d'argent. Il en est de même 3° à l'égard de Jaurès et Fourny.

Les témoins nient cette origine de dette, et affirment qu'ils ont remis les sommes pour des places promises et non obtenues.

Je réponds qu'ils ne se sont jamais plaints, et qu'ils ont su l'usage *convenu* de leur argent;

Qu'ils ont suivi la foi du débiteur qui n'a point employé de manœuvres frauduleuses, et qui a souscrit des billets à leur profit;

Que le contrat passé leur agréait, et qu'ils ont jugé la cause en ne réclamant rien, pas même aujourd'hui, de madame de Campestre, en indiquant ainsi aux magistrats la sentence à prononcer.

Que chacun d'eux est témoin unique, sur un fait avancé par eux, mais dénié par l'accusé, je veux dire le principe de la dette.

J'ajoute enfin qu'ils ne peuvent être crus en alléguant leur propre délit : *nemo auditur propriam turpitudinem allegans;* car ils confessent eux-mêmes qu'ils voulaient obtenir des places moyennant finance et séduction. Or, de deux choses l'une : d'après leur aveu, si madame de Campestre est corruptrice, ils sont corrupteurs; si elle proposait des places pour un prix, ils les donnaient pour les acquérir; et alors comme complices, d'après les art. 60 et 177 et 179 du Code pénal, ils doivent être assis sur le banc des prévenus, à côté de l'auteur principal, et partager son sort; ou au contraire, ils sont innocents, et alors madame de Campestre est innocente comme eux, et comme eux elle doit conserver son honneur et sa liberté.

Tel est, Messieurs, la défense que la prévenue a présentée pendant l'instruction, et que ses avocats ont développée avec zèle et talent dans l'instruction et devant le Tribunal de police correctionnelle. J'ai dû reproduire devant vous ce système proscrit par les premiers juges; c'était le vœu de ma cliente, et le désir de ses conseils : en y déférant, j'ai rempli

un premier devoir : il m'en reste un second, et je me hâte de l'accomplir.

Je vais, Messieurs, vous exposer franchement et loyalement mon opinion personnelle sur la cause et les faits ; loin de moi, dans la discussion du système que je crois fondé sur la vérité, loin de moi l'idée d'offrir un aliment au scandale et une pâture à la malignité. Je m'adresse à la justice de la Cour, et non à la curiosité du public : je ne dirai pas tout ce que je pense ; mais tout ce que je dirai je l'aurai pensé, et j'en aurai acquis la conviction non dans les déclarations de madame de Campestre, mais dans les pièces du procès.

DEUXIÈME DISCUSSION.

J'avoue, dès le principe, tous les faits de la cause, et je soutiens que ce sont des actes indélicats, peut-être, mais non des actes illégaux, et que vous pouvez les blâmer, comme hommes, mais non les condamner comme magistrats.

M. l'avocat général fait précéder son éloquent réquisitoire de considérations générales sur notre siècle et nos mœurs ; je l'imiterai : on ne peut se tromper en suivant un aussi judicieux modèle.

Nous ne vivons pas dans la république de Platon, ou l'utopie du chancelier Morus. La société n'est pas organisée d'après les rêveries philantropiques du bon abbé de Saint-Pierre, ou les spirituelles hypothèses de Mercier. Nous ne sommes ni dans les Olympiades, ni dans l'an 2240 ; notre ère, dans ce procès, est datée de 1826, et notre société est composée d'éléments connus et appréciables. Pour bien juger un caractère et une série d'actions, il faut se garder de les abstraire des mœurs et des hommes de l'époque. On doit, au contraire, les

combiner avec eux, et prendre en considération les lieux et les temps.

Un écrivain illustre, un noble pair, un homme que la confiance du Souverain avait appelé dans ses conseils, M. le vicomte de Chateaubriand (*quem honoris causâ nomino*) a reconnu cette vérité à la Chambre haute; il a déclaré que les gouvernements modernes avaient été contraints d'établir des places et des sinécures multipliées pour satisfaire l'ambition ou l'intelligence, et laisser consumer, dans une sphère donnée, l'activité des esprits, et la turbulence des passions. La plupart de ces emplois exigent peu de connaissances spéciales; ils peuvent être accordés au crédit, à la faveur, ou même à d'autres puissants moyens de sollicitation, qu'il vous est plus facile de comprendre qu'à moi à exprimer. Aussi, vous le savez, il n'existe pas de place si mince qu'on ne convoite, et les recommandations des plus grands personnages, les apostilles les plus pressantes, sont écrites au bas de nombreuses demandes qu'excite même une place de surnuméraire, c'est-à-dire l'expectative et l'ombre de l'emploi. L'opinion, dit-on, est la reine du monde, j'y consens; mais on m'accordera que l'intrigue est la reine des places. On réussit quelquefois avec de l'intrigue et du talent réunis; avec de l'intrigue seule, presque toujours; avec du talent seul, jamais. Le mérite, aujourd'hui, est comme la vertu du temps d'Horace: *Laudatur et alget* (on l'admire, on le loue, et transi de froid, il meurt de faim).

> La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;
> S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

Et le poète, plein de verve, qui rima cette triste vérité, Gilbert mourut lui-même à l'hôpital.

Si nous entrons dans un cercle plus resserré, et que nous envisagions la civilisation, disons mieux la corruption moderne, que voyons-nous?

Je voulais, pour répondre, transporter la scène dans un autre temps, le 18e siècle; dans un autre pays, l'Angleterre; et introduisant dans cette enceinte le sévère Junius, lui faire tracer le tableau des ministères d'un Walpole ou du duc de Grafton, le premier modèle du cynisme, en corruption, et le deuxième modèle de la nullité, en politique. Mais, avocat, je m'interdis les fictions qui appartiennent à la tribune publique seule, et je me contente de rappeler les procès qui sont le domaine de la tribune judiciaire.

Qu'il vous souvienne donc, Messieurs, notamment des affaires Sionville et Beaumont, accusés d'avoir vendu des croix d'Honneur et de Saint-Louis, deux fois déclarés coupables par la Cour de cassation, trois fois et irrévocablement reconnus innocents par les Cours royales, parce que la simonie ministérielle de cette espèce n'était pas prévue et punie par nos lois.

N'oubliez pas l'affaire des faux actes de décès, au nombre de plus de 1500, reprochés à des employés de la marine, à l'instruction dans le moment, et à laquelle se rattachent 319 procès secondaires en faux.

N'oubliez pas non plus une autre affaire célèbre, sur laquelle je dois me taire aussi, puisque la justice n'a pas encore prononcé, mais dans laquelle je lis un mémorable arrêt d'instruction rendu par la Cour. Messieurs, je veux croire que tous les inculpés sont innocents; mais le fait seul de la prévention suffit pour caractériser les mœurs de l'époque. Lorsqu'un prince généreux déploya l'oriflamme antique; lorsque les Français, élancés sur ses pas, escaladèrent les Pyrénées rele-

vées, que Louis XIV avait cru abaissées à jamais; lorsque nos armées saluèrent de leurs acclamations guerrières le panache blanc de Henri IV, qui les conduisait encore à la victoire; lorsqu'enfin le duc d'Angoulême brisait les fers d'un roi, du sang des Bourbons comme lui, et le replaçait sur le trône de Philippe V, tout était-il intègre autour de ce noble prince, dont la gloire était si pure et si vertueuse?

Si je voulais parler de faits moins publics, moins éclatants, quelle abondance, quelle malheureuse richesse de matières?

Mais il me suffit d'avoir réveillé vos souvenirs et vos méditations sur ce point. Qui fait un appel à votre justice est sûr d'être entendu et compris.

Ainsi, dans une société composée des éléments de la nôtre, madame de Campestre ne peut être traitée et punie comme si elle eût vécu dans l'âge d'Astrée.

En outre, si elle est l'agente d'une grande dame, et d'un autre personnage éminent, elle ne peut être condamnée seule, comme l'instrument, lorsque les auteurs ne sont pas même inquiétés.

Mais est-elle l'agente de cette dame?

Si je consultais certains indices du procès, je pourrais présenter quelques observations; rappeler par exemple:

Ses liaisons intimes avec un comte demeurant dans le même hôtel que sa belle-fille, et dont plusieurs lettres très-particulières sont au dossier;

La concordance des places d'agent de change et de courtier de création, promises par madame de Campestre, et du bruit public à la Bourse et dans les parquets, sur des places de ce genre, créées et données à la dame dont il s'agit;

La lettre de M. Péan de Saint-Gilles, déchirée en partie, et

où il dit à madame de Campestre : « Je ne connais pas encore la détermination de S. Excellence sur la personne que *vous me désignez* comme agent de change; »

La déclaration de plusieurs témoins, que madame de Campestre leur annonçait formellement qu'elle traitait pour une autre personne : fait qui, bientôt connu de la police et des polices, eût provoqué une prompte répression s'il eût été faux ;

Le rapprochement de la mort d'un auguste personnage, avec le commencement de ce que madame de Campestre appelle ses malheurs, etc.

Je pourrais ajouter un grand nombre d'anecdotes curieuses et de révélations sur un intérieur plus soupçonné que connu ; mais je préfère garder le silence. L'énonciation de la possibilité du fait principal était utile à ma cliente, je l'ai soumise à votre appréciation; je ne crois pas qu'il soit indispensable pour sa défense d'entrer dans les détails. S'il en était autrement, je me livrerais à cette discussion avec courage; pour accomplir mon devoir je subirais les nécessités de la cause, et en descendant dans l'arène judiciaire, comme les anciens preux au champ clos, je m'écrierais : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! »

Mais, je le répète, je n'ai pas absolument besoin de ce moyen, et je suis heureux de m'abstenir des développements.

Le jugement de première instance, dit-il, reproche à madame de Campestre : 1° la prise d'une fausse qualité; 2° les manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence d'un crédit imaginaire.

1° Madame de Campestre a pris une fausse qualité, le titre de comtesse.

J'ai répondu, dans la première discussion, qu'elle soutenait l'avoir reçu, mais non pris et signé.

J'ai promis dans cette discussion de la franchise sans réserve; ainsi j'avoue qu'elle s'est donnée la qualité de comtesse. Je raisonne dans cette hypothèse.

Aujourd'hui, les titres purement honorifiques obtiennent des égards en société, mais ils ne confèrent aucun droit, ils ne donnent aucune solvabilité. Dans l'espèce, il faudrait, pour constituer un délit, que ce fût le titre qui eût déterminé la confiance des témoins de la cause: or, ce sont tous des hommes de la Bourse, habitués aux affaires; ils vivent dans le temps du positif et des réalités. Car c'est bien à tort que notre siècle est appelé le siècle de fer, c'est le siècle d'argent par excellence. Aujourd'hui, le grand Albuquerque, en personne, détacherait en vain de son visage le gage sur lequel il reçut 10,000 ducats; il n'obtiendrait pas un maravédis.

Lorsque l'on prête à des nobles indigents, on leur demande une sûreté, non sur leurs parchemins, mais sur leur personne, et par des lettres de change. Voyez Sainte Pélagie; faites-vous apporter le registre des écrous; lisez les noms des détenus; la liste des marquis et des comtes est déjà longue, celle des barons et des simples chevaliers est sans fin.

D'ailleurs réveillons nos souvenirs.

De 1792 à 1814, noble et pauvre était presque synonyme. De 1814 à 1825, il en était de même, sauf quelques exceptions. La révolution avait confisqué les biens des émigrés; la restauration n'avait pu les restituer. Le Monarque législateur n'avait pas oublié les compagnons de son exil, ses serviteurs trouvés fidèles au jour de l'adversité. Mais à son retour il n'avait pu, dans la difficulté des temps, leur accorder que son affection et sa reconnaissance. C'étaient les amis de Henri IV;

le cœur du monarque leur appartenait; les places et l'opulence étaient pour les autres, et glorieux de leur partage ils préféraient orgueilleusement la pauvreté.

Grace à Dieu, grace au Roi, leur sort a changé : un grand acte d'équité a réparé une grande injustice, la violation du droit sacré de la propriété, principe conservateur des sociétés. Dans Louis XII, le roi de France avait oublié les injures faites au duc d'Orléans; dans Charles X, le roi de France se souvint des services rendus au comte d'Artois. L'émigré, rentré dans son pays natal, en 1814, avec l'épée à poignée de cuivre de l'exil, a recouvert enfin, en 1825, le glaive à poignée d'or, héritage de ses ancêtres.

Ainsi la qualité de comtesse, prise par madame de Campestre, ne pouvait lui donner créance sur la bourse des prêteurs. Ce titre était un jouet de la vanité, un hochet de puérile étiquette; elle ne prétendait pas même un tabouret de cour; mais elle aspirait, dans les salons de la capitale, à la préséance de la *bergère* sur le *fauteuil*. Elle faisait, comme tant d'autres, qu'on ne traduit pas en police correctionnelle pour ce petit amour-propre. Qu'on ouvre le dictionnaire, ou plutôt le nécrologe d'une partie de la noblesse de France, par d'Hozier, et l'on verra, après une foule de noms, ces mots : *dit le comte un tel, dit le marquis un tel, dit le chevalier un tel*, etc.

Je soupçonnerais cependant ma cliente d'avoir pensé à faire du moins tracer régulièrement son comté sur la carte nobiliaire; car je vois au bas d'une lettre la signature d'Hozier, et je lis le même nom sur ses cartes de visites. Si je me permets cette plaisanterie, c'est que je n'attache aucune importance à cette prétendue qualité. En France, nous n'avons qu'une noblesse avec prérogatives légales, c'est la pairie; nous n'avons qu'une noblesse avec prérogatives sociales, c'est

celle de l'illustration personnelle réunie à l'illustration tirée et conférée par le Roi pour des services rendus au Souverain et à l'État. Cette noblesse véritable, nous en avons un exemple signalé à la tête de notre première Cour judiciaire; nous honorons tous..... Mais je m'arrête, Messieurs, car un sentiment de bienséance m'interdit l'éloge du défenseur de Louis XVI devant son fils, qui préside cette audience. Je craindrais que l'on regardât comme un compliment obligé l'expression de l'admiration et du respect qu'il me serait doux de témoigner dans une autre circonstance.

Je reviens à ma cause, et je complète la démonstration de ma proposition.

Madame de Campestre, dit-on, a usurpé des titres; mais en avait-elle besoin? N'en existait-il pas de réels dans sa famille, et n'avait-elle pas trouvé un nom dans l'héritage paternel?

Connaissez, Messieurs, sa parenté et ses alliances.

Je prononce sans crainte les noms propres, parce qu'ils font une partie importante de la défense, et parce que, dans l'espoir où je suis d'obtenir le renvoi de ma cliente, ces noms seront sans tache avant comme après cette audience.

Madame de Campestre est née à Monaco, d'une famille ancienne, titrée et opulente.

Elle est fille de M. de Millo, commandant en chef dans cette ville, et décédé maréchal de-camp, et de madame Adelaïde de Beauchamp (les actes de décès sont aux pièces).

Elle est sœur de madame la marquise de Saluces, femme du gouverneur de Turin, et belle-sœur d'un ambassadeur et d'un ministre du roi de Sardaigne.

Elle est tante de M. de Sigaldy, lieutenant-colonel dans la cavalerie de la garde, et mère d'un officier au service du Roi.

Elle est cousine de M. le comte de Neuilly, écuyer cavalcadour de Sa Majesté.

Enfin elle est nièce de madame la comtesse de Neuilly, lectrice de la reine, de M. de Châteauneuf, commandeur de l'ordre de Malte, de M. Alphonse de Beauchamp, et petite-nièce d'un homme revêtu de la pourpre romaine, d'un homme de l'église, de M. le cardinal de Millo.

J'ai nommé, parmi les parents de madame de Campestre, M. Alphonse de Beauchamp, à qui nous devons de belles pensées et de belles pages dans son *Histoire des guerres de la Vendée et d'Espagne;* je ne puis me refuser de rappeler un fait qui l'honore, ainsi que ma cliente. Dans une lettre de lui, au dossier, écrite quelque temps avant l'arrestation de sa mère, il lui recommande de payer deux fournisseurs qui, sur son nom, lui ont fait quelques avances, un sieur Jouan et un marchand de bois. L'accusée était dans un état de gêne en ce moment, et cependant elle vendit des effets à son usage personnel, et solda les deux créanciers. Les quittances sont aux pièces.

Ainsi, Messieurs, madame de Campestre appartenait à une famille illustre, et vous concevez qu'il lui était facile de se faire promptement un grand crédit.

Outre cet avantage, quels moyens a-t-elle employés? Le procès nous l'apprend; j'ai promis franchise, et je vais les répéter.

Elle donnait des soirées, où étaient rassemblées quatre ou cinq cents personnes, l'élite de la cour et de la ville, de la province et de l'étranger. Dans ses salons, elle recevait des dames, ornement de la capitale et des cercles titrés ou à la mode.

Mesdames la marquise de Beaumetz et ses filles, la marquise

de La Carte et ses filles, la belle vicomtesse Dubouzet la chanoinesse, la marquise de Sourdis, la comtesse de Turenne, la marquise de Cambyse, la comtesse de Vergennes, la marquise de Durepaire, la comtesse d'Hautpoul, la comtesse de Champeron, et mesdames..... Mais je m'aperçois qu'en parlant du sexe la contagion me gagne, ne lui en déplaise, et que je pourrais commettre quelque indiscrétion, et un peu longue peut-être; je clos ici ma liste.

En hommes, madame de Campestre possédait des ministres secrétaires-d'état, des ministres d'état, des pairs de France et d'Angleterre, des diplomates nationaux, des ambassadeurs étrangers et des députés; elle eut l'honneur de recevoir M. le comte de Villèle, présenté par madame de Ralichon : M. de Villèle, à la vérité, n'était pas encore président du conseil des ministres, mais il était vice-président de la Chambre des communes. Madame de Campestre réunissait aussi chez elle les chefs de l'armée, et les pairs de la finance, les princes de la Bourse, je veux dire des agents de change et des banquiers; on y trouvait même des magistrats respectés, que je ne nomme point par un esprit de bienséance locale, des jurisconsultes, des avocats, des négociants, des artistes, etc. En un mot, toutes les nations, toutes les beautés véritables ou à la mode, toutes les dignités, tous les titres et toutes les professions, les arts, le commerce et la science, semblaient s'être donné rendez-vous dans les salons de l'universelle dame de Campestre.

Elle était à toutes les fêtes : aux Tuileries et à l'Hôtel-de-Ville, pour la naissance miraculeuse de Monseigneur le duc de Bordeaux, pour l'heureux retour de Monseigneur le duc d'Angoulême, etc.; les billets d'invitation sont aux pièces. Elle allait aux expositions publiques de l'industrie française, aux

galeries du Muséum, aux bals, aux spectacles, aux oratoires, et aux concerts spirituels ou non.

A ces puissants moyens d'évidence et de crédit, elle en joignait d'autres; une vocation prononcée pour l'intrigue, une rare intelligence et une exquise finesse d'esprit, que le ministère public a reconnue lui-même. Il faut ajouter qu'il y a quelque dizaine d'années elle était fort jolie femme; ce qui ne gâte rien à Paris.

Madame de Campestre, en un mot, était solliciteuse par goût et par constitution, si je puis ainsi parler.

On sait que c'est une profession aujourd'hui; que l'on pourrait presque classer en corporation légale les solliciteurs et les solliciteuses en titre, et coter leur crédit à la Bourse auprès de tel ministère ou de tel personnage. Les causes en sont connues.

Depuis 1814, une foule d'émigrés rentrés étaient sans fortune; ils possédaient l'affection personnelle de nos princes et l'accès dans les bureaux; ils en usèrent pour eux et leurs amis, pour des étrangers même quelquefois; et leur position accidentelle de solliciteurs devint presque pour d'autres un état, qui eut, parmi nous, ses novices et ses profès.

Madame de Campestre avait droit, sans contredit, à cette dernière qualité : elle a fait ses preuves; je vais les rappeler, parce que c'est une partie de la défense, bien entendue. Il m'importe d'établir pour elle que sa maison était un foyer d'intrigues, et non un atelier d'escroqueries.

L'observation antique a dit : *Nascuntur poetæ;* l'expérience moderne peut dire aussi : *Nascuntur petitores.* La nature et l'art doivent se réunir pour former ces derniers. Dans le cours de leurs démarches et de leurs prières sans cesse renouvelées, il faut un singulier courage pour supporter les humiliations

et les refus avant l'accueil et les places. Tous les caractères ne sont pas doués de cette étrange force d'ame, et cependant on en a grand besoin; car c'est le cas d'adapter ici un précepte d'un autre ordre. « Frappez et il vous sera ouvert; demandez et il vous sera accordé. » Mais frappez fort et demandez long-temps, autrement vous n'obtiendrez rien.

Madame de Campestre a suivi cette maxime, et vous allez voir en elle la femme à requête et pétition la plus infatigable que j'aie rencontrée de ma vie.

Dans le dossier, je vois des réponses aux demandes par elle formées auprès d'une foule de personnages qu'il faut vous faire connaître.

Ministre en 1813 : MM. Montalivet, le comte Daru; etc.

Depuis 1814, ministres du Roi, présidens du Conseil : duc de Cazes, duc de Richelieu, comte de Villèle.

Ministres de la guerre : duc de Feltre, duc de Bellune.

Ministres des finances : MM. de Corvetto, comte Roy.

Ministres de la justice : M. de Serre, etc.

M. le maréchal Macdonald, comme grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, ne pouvait être oublié; aussi des requêtes lui sont adressées, et ses réponses sont aux pièces.

Il en est de même de M. le maréchal Lauriston, comme ministre de la maison du Roi, de M. le comte de Pradel, etc.

Non-seulement, les ministres étaient assiégés par madame de Campestre, elle ou ses protégés, mais encore elle s'adressait aux personnes placées auprès des princes.

Auprès de Sa Majesté, elle écrivait aux capitaines des gardes-du-corps de quartier; au premier gentilhomme, et aux gentilshommes de la Chambre. On peut voir leurs réponses; à M. de Brecy, lecteur du Roi; à M. de Chamilly, son premier valet de chambre, etc.

Auprès de Monseigneur le duc d'Angoulême, elle recommandait à M. Giresse de la Beyrie, secrétaire des commandemens de Son Altesse Royale.

Auprès de *Madame*, duchesse de Berri, à madame la duchesse de Reggio.

Auprès de monseigneur le duc de Bourbon, elle connaissait M. le comte de Caumont; de Monseigneur le duc d'Orléans, M. le comte de la Farre, etc.

On lit des réponses de MM. le duc d'Escars, le duc d'Aumont, le duc de Duras, le duc de la Châtre, etc.

Elle ne dédaignait pas non plus les satellites qui gravitent autour des astres de première grandeur;

MM. les directeurs-généraux : baron Mounier, Benoît, Maltête, etc.

Secrétaires-généraux : MM. de la Bouillerie, comte de Coëtlosquet, etc.

Conseillers-d'État, maîtres des requêtes, officiers supérieurs de l'état-major de la place, comte Paillot, etc.

Elle descendait même aux chefs de bureau, et ne craignait pas de s'abaisser aux simples employés; on en voit la preuve au procès.

Elle était surtout active à saisir les occasions.

Monsieur le chevalier de Querelles était le secrétaire-général de la commission d'organisation de l'armée; elle correspond avec lui; il passe à d'autres fonctions, et, dès le lendemain, nouveau placet au nouveau secrétaire.

Ainsi, madame de Campestre se présentait partout. Il n'y avait pas de source de faveur où elle ne cherchât à puiser pour elle ou ses amis. D'après l'expression si commune d'un officier gascon : « Lorsque les graces tombaient, elle n'était jamais sous le parapluie. »

Après avoir frappé aux Tuileries, aux ministères, aux hôtels, aux administrations profanes, elle allait sonner même aux palais sacrés.

Elle s'est adressée à MM. les aumôniers du Roi, à Monseigneur l'archevêque de Paris (voir les pièces), et je ne sais pas même si une fois, à Notre-Dame, ses requêtes n'allaient pas troubler le tranquille sommeil de MM. les chanoines.

On m'objectera sans doute que parmi les lettres ministérielles et officielles, une partie contient des refus ou des ajournements à ses pétitions.

J'en conviens; mais il faut avouer en même temps qu'une femme bien née, active, spirituelle, intrépide solliciteuse, devait avoir du crédit, par cela même qu'on n'aurait pu supposer le contraire, et devait obtenir quelquefois, parce qu'elle demandait sans cesse. On connaît le trait de Mazarin et de son gentilhomme : En France, on possède bientôt un crédit véritable, dès qu'on jouit d'un crédit apparent.

D'ailleurs, je vais établir, par les pièces mêmes des dossiers de renseignements, que madame de Campestre avait une influence forcée sur des personnes puissantes, et qu'elle vivait avec elles dans des relations sociales, intimes; une correspondance particulière et suivie atteste cette vérité, et, d'après le caractère connu de cette dame, on croira difficilement, lorsqu'elle s'adressait à des étrangers, qu'elle négligeât d'utiliser ses amis. « *Sibi convenientia finge.* »

On trouve au dossier des lettres particulières de M. le comte du Cayla, en assez grand nombre et fort confidentielles. On en lit de M. le duc d'Esclignac, qui, depuis l'instruction, a même payé pour la prévenue un billet de 500 fr.; de M. le duc de la Châtre, qui lui portait beaucoup d'intérêt, à cause

de M. le maréchal-de-camp de Millo, dont il honorait le souvenir; de M. le duc d'Escars, et de M. le comte de Choiseul, tous pairs de France; de M. de Bourienne, ministre d'état et député, qui lui vouait un attachement si complaisant, qu'on voit dans les pièces plusieurs modèles de demandes de recommandation et d'apostilles de sa main; de M. le comte de Lespinasse de Langeac, lieutenant-général, qui poussa l'amitié pour ma cliente au point de lui servir de secrétaire de la même manière; de M. le marquis de Beauharnais, qui, très-souvent, daigna être le cavalier de madame de Campestre; de M. le comte Alexis de Noailles, député, qui lui dit dans sa correspondance : « *Je suis tout à vos ordres;* » d'un ministre d'état, qui lui écrivait pathétiquement : « *Je suis horriblement seul; ah! de grace venez me consoler;* » et qui terminait ainsi ses galantes épîtres : « *Je baise tendrement vos belles mains*, etc. »

J'ajouterai que les grandes lettres officielles, avec timbre de ministère, sont moins importantes, dans cette cause, que les petits billets à papier satiné, à encadrement doré, avec ou sans signatures, avec ou sans initiales.

« Enfin, pour terminer par un trait de satire, »

Le génie d'intrigue de madame de Campestre, sa grande aptitude aux affaires du jour, et son influence acquise étaient de telle nature, qu'un de ses correspondants lui adressa le singulier compliment cité par M. l'avocat-général, dans son réquisitoire, et dont il est difficile de ne pas sourire : « *Il est bien fâcheux que vous ne soyez pas née homme; avec les talents dont vous êtes douée, vous seriez, par le temps qui court, parvenue au ministère.* »

Je n'ajouterai pas un mot de réflexion; je dirais trop ou trop peu.

Je rentre dans le cercle judiciaire de la plaidoirie.

Pour rattacher les faits au droit, je le répète, il est impossible de soutenir que ma cliente avait le crédit imaginaire dont parle l'art. 405, et de la condamner sur ce chef, comme l'ont fait les premiers juges.

Mais une preuve plus complète encore résulte de la déposition des témoins Jaurès et Bruyas, à cette audience. Ils déclarent qu'ils se défièrent de Lacombe de Bellegarde, lorsqu'il leur proposa de s'adjoindre à lui, et qu'il leur promit de leur faire obtenir l'entreprise de diverses fournitures générales, par l'entremise de madame de Campestre; ils voulurent, armés de leurs soupçons, l'aller voir et l'entendre: elle les vit, leur parla, et ils furent vaincus. Ils déclarent, il est vrai, que madame de Campestre les reçut dans sa chambre à coucher, élégamment vêtue, assise sur une ottomane somptueuse, au milieu des cassolettes d'un parfum exquis, et à la lumière des bougies ambrées. Quoique les sieurs Bruyas et Jaurès ne soient pas des Arabes, j'aime à le croire, ils furent séduits, disent-ils, par cette scène de Mille et une Nuits. Mais vous, Messieurs, qui connaissez les hommes; vous, qui analysez les caractères, par qui pensez-vous qu'aient été charmés ces témoins, anciens fournisseurs et coulissiers à la Bourse; ces témoins qui, de par Barême, décomposeraient et vérifieraient par les quatre règles de l'arithmétique le crédit et le pouvoir de tout protecteur sur la place de Paris; ces témoins, hommes du positif et de la réalité? Est-ce par les graces ou l'esprit d'une jolie femme? est-ce par ses *beaux yeux*? Non, Messieurs, c'est par les beaux yeux, sinon *de sa cassette*, du moins de son crédit.

C'est ce crédit, c'est cette influence publique à la Bourse; c'est la preuve qu'en ont eue les sieurs Jaurès, Bruyas, Mar-

tinet, Molinard et Calmelet, qui ont déterminé leur conviction et opéré ces transactions conclues. Il ne faut pas chercher d'autres causes, et supposer contre l'évidence, comme le jugement dont est appel, que des manœuvres frauduleuses ont été les filets dans lesquels tous ces Renauds de la Bourse ont été enveloppés par une Armide de l'escroquerie.

On pousse les objections plus loin; on demande à madame de Campestre quelles sont les places qu'elle a fait obtenir?

La réponse, on le pressent, est difficile : ou ma cliente indiquera les emplois qu'elle a procurés, ou elle les taira. Dans le premier cas, elle expose les donateurs et les donataires de places à une destitution; dans le deuxième, elle s'expose elle-même à une condamnation pour escroquerie prétendue.

Je vais prendre un moyen terme, et rappeler les plus innocents petits emplois que je pourrai trouver dans le dossier.

J'y vois : 1° un sieur Charles, orphelin qu'elle a adopté, et qui est placé, par ses soins, dans les droits-réunis; 2° un sieur Martin, dans les contributions; 3° un sieur Lovot, *idem*; 4° un sieur Marc, dans les recettes; 5° un sieur Gauthier, à qui elle a procuré un secours du ministre de l'intérieur; 6° un sieur Bour, placé à l'hôtel des Monnaies; 7° un lieutenant devenu capitaine; 8° un lieutenant-colonel, décoré de la croix de Saint-Louis : ces deux officiers, qui sont nommés dans les pièces, méritaient, sans doute, la récompense qu'ils ont obtenue; mais si ma cliente n'a pas créé leurs services, elle les a du moins mis au grand jour ministériel; 9° elle a fait terminer plusieurs liquidations; 10° on trouve des lettres nombreuses où M. le comte de Lenoncour remercie vivement madame de

Campestre de ce que M. le comte Corbière, ministre de l'intérieur, a compris son fils sur la liste des candidats sous-préfets. Il faut lire, dans les originaux, les expressions animées de la reconnaissance de ce bon père de famille : reconnaissance rare dans le siècle où la mémoire des bienfaits est aussi courte que le souvenir des injures est prolongé; 11° elle a fait adjuger au sieur Hilaire Tersan, en fuite aujourd'hui, l'entreprise des pompes funèbres; et vous savez la déclaration d'un témoin sur l'obligation de 200,000 fr. souscrite par ce sieur Tersan au profit de madame de Campestre.

Enfin, M. le lieutenant-général comte de Védel, qui connaît probablement les gens en crédit, s'est adressé vingt fois par écrit à madame de Campestre, en la priant d'obtenir, pour lui, un sursis à sa réforme. Ce brave général, qui refusait d'accéder à une capitulation, si tristement célèbre dans nos annales militaires, se sentait encore dans le bras et dans le cœur la force et le dévouement nécessaires pour servir son pays, et le noble prince qui, dans les murs du nouvel Andujar, effaça la honte de l'ancien Baylen!

Si l'on m'opposait trois lettres signées Delaunay, et timbrées du ministère de la guerre, où l'on exige une somme de 1000 fr., pour des liquidations, une somme de 100 fr., pour donner des renseignements sur la fourniture des fourrages, et qu'on voulût appliquer les art. 177 et suivants du Code pénal, je répondrais que je préférerais, pour ma cliente, une accusation de corruption à une accusation d'escroquerie.

Mais je n'en suis pas réduit seulement au choix des condamnations; et ici, par exemple, on conçoit que si des employés sont dérangés de leurs occupations ordinaires, ils ont pu, jusqu'à un certain point, réclamer une indemnité. Au surplus, ce ne serait pas la faute de madame de Campestre, s'il

fallait se soumettre à certaines conditions préalables pour obtenir des renseignements, ou se résoudre à n'en point avoir du tout. On sait le mot d'un philosophe solliciteur, aussi prosterné devant le tyran de Syracuse : « Pourquoi a-t-il des « oreilles aux pieds ? » De nos jours, si les solliciteurs ont la tête penchée à mi-corps, c'est que beaucoup de gens ont les oreilles dans les poches.

Je rattache à ce chef de simples énonciations, qui suffiront pour des esprits instruits et réfléchis. *Sur le crédit de la prévenue*, qu'on l'entende : outre sa présentation en 1814 au Souverain, et sa réception en 1820, elle déclare formellement qu'elle a obtenu un très-grand nombre d'audiences particulières du Roi que nous avons perdu; elle est prête à donner le nom des personnes qui l'ont introduite, à fixer les temps et à rappeler les circonstances. Si l'on a des doutes qu'on l'interroge, et qu'on procède à une enquête. *Sur la vénalité des emplois*, qu'on lise sans prévention certaines dispositions de la loi des finances du 28 avril 1816, et que l'on n'oublie pas une certaine place de juge de paix à Paris, et les faits qui y sont relatifs. *Sur la comparaison avec l'Angleterre*, nation assez connue et assez étudiée; que l'on se rappelle l'affaire de madame de Clarke, où fut si souvent prononcé le nom de l'héritier présomptif actuel de la couronne, et que l'on s'enquière de ce que fait chaque jour et publiquement une partie de la grande aristocratie britannique, dans une occasion où il ne manquerait qu'un encan et un crieur public pour la solennité légale de la vente. Mais c'en est trop sur ce point; vous êtes convaincus, et je dois, par politesse, arrêter ici la comparaison avec nos voisins d'outre-mer. Ce n'est pas sur les bancs de la police correctionnelle que je veux leur faire les honneurs de la France.

Le crédit réel est prouvé : ainsi tombe pour toujours, dans l'espèce, l'application de l'art. 405 du Code pénal ; je ne puis trop le redire. Ce que j'ajoute est de surérogation pour la partie pénale, et n'est utile que pour la partie morale de la cause.

Madame de Campestre mettait de la bonne foi dans ses traités connus au procès. Elle faisait des billets, et dans le cas de non-succès, elle restituait la somme. Elle en agit ainsi à l'égard de Huguet, à qui elle remit 600 fr. d'abord, puis 1,200 fr. dans une autre affaire; de Molinard qui recouvra ses 4,000 fr.; et enfin de Calmelet à qui elle restitua 12,000 fr. volontairement. Elle croyait pouvoir solder les autres effets de même, mais ses malheurs survinrent; vous savez la cause qu'elle en donne, et les paiements furent ajournés, car elle les effectuera par la suite.

Au moment des traités elle avait de la fortune; elle en possède encore.

On lui a reproché d'avoir vécu d'escroquerie, en quelque sorte, depuis 1815. Sa justification est simple et péremptoire :

M. le comte de Corvetto, bien qu'avocat depuis à Gênes, avait passé son enfance chez M. le maréchal-de-camp de Millo, et il avait conservé un attachement fort naturel pour la fille de son vieil ami. On sait que Monaco, jadis sous la protection de la France, est situé sur le littoral que l'ancienne Gênes appelait la côte du Ponent. La famille de M. de Corvetto y était établie. On voit un acte de famille aux pièces, dans lequel Jean-Baptiste Corvetto figure parmi les témoins ; et plusieurs de ses parents, si on en croit ma cliente, sont encore fermiers dans une terre de Saint-Michel dont elle est restée co-propriétaire.

M. de Corvetto donna des conseils à madame de Campestre, et elle fit des gains considérables à la Bourse. Ce jeu public est, en grand, ce qu'un jeu privé est en petit. Le plus heureux est le plus habile; le gagnant est le plus instruit. La plèbe des parieurs a plus de chances contraires, et l'élite des joueurs a plus de chances favorables que dans la loterie. Ces derniers voient clair; les autres sont aveugles.

Encore deux petits exemples et je finis sur ce point.

Vous connaissez l'édition d'un certain discours du roi d'Angleterre, à son parlement, donnée dans l'*Étoile*; vous savez que la version inexacte a été rectifiée depuis, et a influé sur le cours des effets publics. Qui pouvait en retirer de l'avantage?

Vous n'ignorez pas que la mort de l'empereur Alexandre, dont la civilisation européenne a pris le deuil, a été cachée trois jours; que l'émeute de Saint-Pétersbourg a été également tenue secrète pendant deux jours. Les gens au courant de la vérité pariaient pour la baisse : quel était le sort des parieurs à la hausse?

Singulier jeu, que celui où l'une des parties a ce jeu sur le tapis, et où l'autre le tient caché dans la main. Est-ce là l'égalité des chances? Est-ce ainsi que l'on réalise la promesse de jouer les cartes sur la table?

Ainsi, Messieurs, madame de Campestre gagna beaucoup d'argent; on le conçoit : c'est le sort heureux des amis du ministre des finances, en général; aussi les ministres eux-mêmes se retirent-ils rarement dans la médiocrité, ou c'est la *mediocritas aurea* des Latins, prise dans un sens plus moderne.

J'ai dit que ma cliente avait possédé momentanément une grande fortune; je le prouve. Lisez les nombreuses recon-

naissances de liquidation jointes aux pièces. A une seule fin de mois, je rappelle ce fait, M. Blot a eu 120,000 francs de différences à lui payer : j'invoque ici son témoignage. Madame de Campestre faisait des affaires (c'est l'expresssion technique), et des affaires très-importantes, avec MM. Watry, Isot frères, Buzoni, Blot, d'Albis, Rousseau, Gueyler, Brugnière, etc., agents de change ou banquiers, par le ministère du sieur de Vila, son agent. On voit les mémoires de ses fournisseurs acquittés par elle pour une somme de 200,000 francs : la septième liasse en contient la plus grande partie. On voit des achats de diamants pour 12,000 francs à la fois; des factures de 4 ou 5,000 francs délivrées par mademoiselle Noel, sa marchande de modes; et une dépense, pour cet article, de 1,000 francs par mois, l'un compensant l'autre. Cela prouve que madame de Campestre était fort coquette, je ne le nierai pas, pourvu que l'on avoue aussi qu'elle était fort opulente. Enfin, des faits qui démontrent jusqu'à l'évidence et son crédit et sa solvabilité surtout, ce sont ses relations avec une célèbre maison de banque. Cette maison acceptait des traites considérables, signées d'elle; il y en a même pour des sommes de 20,000 francs à la fois. Quelle preuve plus forte puis-je donner de la fortune et de l'influence de ma cliente, que cette confiance en sa signature, de la part de ces financiers fameux, seigneurs suzerains, comme *Lisimon*, mais de cent millions d'écus; de ces barons de la Judée, pour qui les eaux du Jourdain se sont changées en flots du Pactole.

J'ai ajouté que les effets souscrits par madame de Campestre valaient un peu mieux que le billet fait à *Lachâtre*, et qu'elle pourrait payer ses créanciers, dont un petit nombre seulement reste à désintéresser : je le prouve encore.

Une procuration par-devant Me Thirion (2e série, 4e liasse), constate qu'elle a des immeubles à Monaco, son pays natal; ce nom, de *Monaco*, est malencontreux dans une accusation d'escroquerie prétendue; il a été frappé de ridicule dans une chanson populaire, et il offense nos délicatesses d'oreille françaises. Une propriété à Monaco ressemble, dès l'abord, à la principauté dans certaines vallées situées entre les Suisses, le Milanais et la Savoie, dont plaisante le meilleur roman de notre langue. Cependant il faut se rendre à la géographie et à des actes par-devant notaire, qui ne sont rien moins que plaisants, de leur naturel. Or, ils établissent d'une manière certaine qu'elle possède, à Monaco, l'hôtel du gouvernement, maison magnifique, située rue des Briques, et dans laquelle est décédé son père; plus une portion indivise, dans un vaste édifice devenu l'hospice de la ville. Elle a droit également à une portion des terres de Saint-Michel et de Saint-Raymond, à liciter entre elle et sa sœur, madame la marquise de Saluces.

Dans une lettre écrite par un autre notaire, on lui demande des pouvoirs pour liquider sa part dans la succession de sa tante, madame de Médavy. Cette lettre fut reçue peu de jours avant son arrestation.

Elle est créancière du sieur d'Albis d'une somme de 40,000 francs; de M. le comte de Bourienné de 38,000 francs, pour différences de Bourse par elle payées à son acquit; de 200,000 francs résultant de l'obligation dont j'ai parlé; de répétitions à faire sur un noble duc et pair, que j'ai déjà nommé, et sur un autre duc et pair, que je n'ai pas encore cité, et qui probablement ne se laissera point poursuivre devant les tribunaux, etc.

Enfin, madame de Campestre est, avec sa sœur, la seule

héritière de parents fort riches, et qui, après lui avoir témoigné beaucoup d'amitié dans sa prospérité, ne l'abandonneront pas sans doute dans sa mauvaise fortune.

Vous connaissez, Messieurs, maintenant la plaidoirie tout entière; il n'y a plus qu'à résumer en peu de mots cette plaidoirie, qui est longue, parce que je n'ai pas eu le temps d'être plus court, vous le savez.

Madame de Campestre n'a pas pris de fausses qualités dans le sens de la loi.

Elle n'a point employé de manœuvres frauduleuses pour faire croire à l'existence d'un crédit imaginaire; elle en avait un réel et démontré.

Les billets qu'elle a souscrits ont été payés en partie, et seront soldés en entier par la suite; ils ne se rattachent à aucun délit, et ils donnent ouverture à une simple action civile ou commerciale, selon leur nature.

L'art. 405 du Code pénal est inapplicable; ma cliente doit donc être reconnue innocente et rendue à la liberté.

Mais quel que soit votre pouvoir, Messieurs, vous ne pourrez la rendre au bonheur et la replacer dans sa première position sociale. Elle a encouru une déchéance morale, et l'on ne s'en relève jamais.

Malheureuse femme! elle a été abandonnée par celui que son cœur avait choisi, et à qui elle avait prodigué, pendant sept années, sa fortune, son crédit et ses affections: elle a été délaissée par ses amis qui rougissaient de l'avoir connue, et reniée par sa propre famille qui pleurait sur sa parenté ou son alliance; après une existence prospère, elle est tombée dans l'infortune, et est descendue soudain d'un salon somptueux dans une prison aux murailles nues et froides; après avoir reçu des ministres, des pairs de France, des députés,

et des dames, ornement des soirées de la capitale, tout-à-coup elle n'a eu pour compagnons que des geoliers et des porte-clés, et pour compagnes que des femmes abjectes, rebut de la société dont elles ont blessé les mœurs ou violé les lois !

Dans ses douleurs, elle pouvait s'écrier avec la poignante ironie du poète :

Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance !

Ce malheur, il eût touché ses ennemis, il eût attendri ses persécuteurs, que je vous ai fait connaître; des magistrats humains et justes y seraient-ils insensibles ?

Et cette femme, dont le sort est si déplorable depuis six longs mois de captivité, cette femme était cependant bienfaisante; elle a élevé et placé un orphelin; bonne amie, des lettres d'une dame titrée qu'elle obligea de sa bourse et de ses démarches, l'appellent un ange consolateur; bonne parente, la correspondance affectueuse et tendre de M. de Beauchamp, du commandeur de Châteauneuf, son oncle, et de ses tantes, en fournissent mille preuve; bonne mère, elle faisait une pension de 600 fr. à son fils, et payait en outre les dettes que l'on contracte si facilement au jeune âge...

Ah ! Messieurs, terminez des infortunes qui ont bien expié ses fautes, si elle en a commis; voyez autour d'elle, sur ce banc ignominieux, sa famille honorable et honorée; voyez, derrière elle, son neveu, lieutenant-colonel, dans la garde de notre bien-aimé Monarque; voyez enfin à ses côtés, ici, son père qui consacra à Louis XVI les restes d'une vieillesse dévouée et d'un sang généreux; qui sauva le duc de Damas et la moitié du régiment de Vexin; là, son fils qui consacre à Charles X sa jeune épée et les prémices d'un courage et d'un

amour héréditaires ; nobles magistrats, dans madame de Campestre, voyez une mère, une fille, entre deux générations de braves officiers et de fidèles serviteurs de nos Rois, et décidez de son sort!

J'affirme que tous les faits rapportés, et tous les noms cités dans le plaidoyer de Me Moret sont exacts. J'en prends l'impression et la publication sous ma seule garantie et mon unique responsabilité.

Délaissée par mes mandants, ma famille et mes amis, je ne puis m'abandonner moi-même, ainsi que mon malheureux fils, déshonoré dans la personne de sa mère.

Les magistrats m'ont condamnée; je respecte leur arrêt : enchaînés par les termes précis des lois, ils ont cru devoir en faire l'application. Judiciairement, je me résigne.

Mais, moralement, je livre au public ma défense, telle qu'elle a été prononcée et sténographiée devant la Cour. Je ne veux rien en retrancher, pas plus que je ne veux y ajouter.

Tout lecteur impartial, tout lecteur versé dans la connaissance des affaires et des hommes du jour, appréciera ma conduite antérieure, et l'étrange embarras de ma position devant mes juges.

Qu'il rappelle ses souvenirs, qu'il regarde autour de lui, qu'il compare, et qu'il prononce.

Roseau fragile, on m'a brisée ; faible instrument, on m'a rejetée dès que je suis devenue inutile!

Cependant, je déclare formellement qu'outre les révélations du procès, j'étais l'agente d'un noble duc et pair.

Si l'on continue, replié dans l'égoïsme, à se rire des maux que l'on ne partage point, et dont on est la cause, je ferai connaître enfin les noms, les faits, et toutes les circonstances; oui, *toutes* les circonstances; que l'on pèse cette expression, et que l'on envisage son étendue.

L'avocat généreux et dévoué qui m'a défendue gratuitement, parce qu'il avait la conviction personnelle de mon innocence, Me Moret, a soulevé une partie du voile; si l'on m'y force, je le déchirerai tout entier.

Paris, prison des Madelonnettes, 21 *mars* 1826.

M. DE CAMPESTRE.

00026176

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 April, 2016